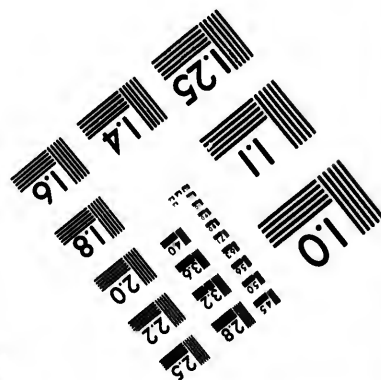
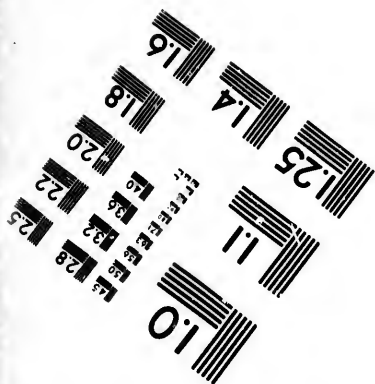
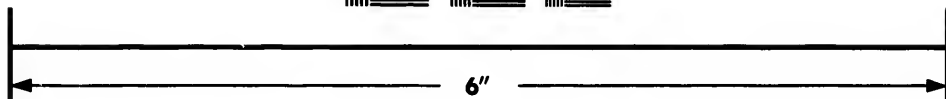
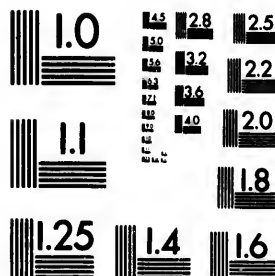


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40

**© 1985**



Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.
- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

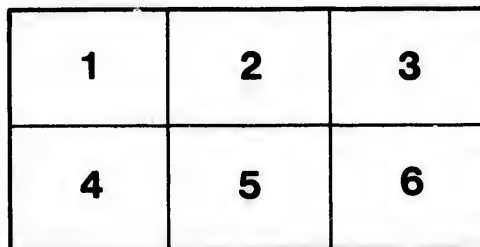
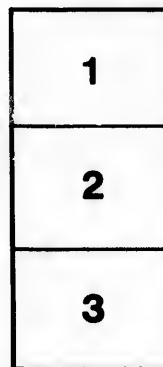
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

L' E

WORLDWIDE

# ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES.

---

*TOME VINGT-TROISIÈME.*

---

SALLE GAGNON

L'HIS

DE

le qu'il  
de mid  
ont pé  
gion,  
Manu  
phique

TO

ONTENA

CHEZ

A

ABRÉGÉ  
DE  
L'HISTOIRE GÉNÉRALE  
DES VOYAGES,  
CONTENANT

ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile &  
de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs  
ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Reli-  
gion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce,  
Manufactures; enrichi de Cartes géogra-  
phiques & de figures.

TOME VINGT-TROISIEME,  
CONTENANT LE TROISIEME VOYAGE DE COOK.



A PARIS,  
CHEZ LAPORTE, RUE DES NOYERS;

---

M. DCC. IXXXVI.  
*Avec Approbation & Privilège du Roi,*



TR

SU

*Relâc*

**L**E

*Uliver*

M. C

» L

Oreo

la vei

mife,

T

**67544**



A B R É G É  
D U  
TROISIEME VOYAGE  
DE COOK.

---

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

---

*Relâche à Huaheine. Remarques sur cette  
Terre & sur ses Habitans.*

**L**ES Vaisseaux arriverent le 3 Novembre à Ulietea, isle voisine de *Huaheine*. C'est encore <sup>1777.</sup> M. Cook qui va parler. Novemb.

» LE lendemain de notre arrivée j'allai rendre à Oreo, Roi de l'Isle, la visite que j'avois reçue de lui la veille; je lui donnai une robe de toile, une chemise, un chapeau de plumes rouges de *Tongataboo*,

*Tome XXIII.*

A

3.

4.



1777.  
Novemb.

& d'autres choses de moindre valeur. Je le ramenai dîner à bord, ainsi que quelques-uns de ses amis.

6.

» Le 6, nous dressâmes les observatoires, & nous portâmes à terre les instrumens d'Astronomie.

12. 13. » Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'à la nuit du 12 au 13. A cette époque, Jean Harri-son, l'un des Soldats de Marine, qui étoit en faction à l'Observatoire, déserta, & il emporta son fusil & son équipage : je sus, le matin, de quel côté il avoit tourné ses pas, & j'envoyai un détachement à sa poursuite; nos gens revinrent le soir, sans avoir pu en apprendre de nouvelles. Le

14.

lendemain je m'adressai au Chef, & je le priai de mettre tous ses moyens en usage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des Insulaires après le déserteur, & il me fit espérer qu'on me le rameneroit le même jour. Mon soldat n'arrivoit point, & je pensai qu'Oreo n'avoit fait aucune démarche. Nous avions alors une foule de Naturels autour des vaisseaux, & il se commettoit quelques vols. Les Insulaires craignirent les suites de ces larcins, & un très-petit nombre s'approchèrent de nous le

15.

15; le Chef lui-même prit l'alarme, ainsi que les autres, & il s'enfuit avec toute sa famille. Je crus avoir une belle occasion de les contraindre à livrer le déserteur : on m'informa qu'il étoit à un endroit appelé *Hamo*, de l'autre côté de l'Isle; je fis

arm  
acco  
trân  
quai  
de q  
pas  
char  
le de  
mon  
car  
mon  
solda  
»  
qui  
qu'el  
prév  
fort  
fondi  
Chef  
& un  
son  
présé  
le pr  
tour  
les In  
dire,  
voie  
les c

Je le ramenai  
s de ses amis.  
bservatoires,  
umens d'As-

uable jusqu'à  
e, Jean Har-  
qui étoit en  
& il emporta  
e matin, de  
j'envoyai un  
revinrent le  
ouvelles. Le  
e le pria de  
l me promit  
es après le  
e le ramene-  
oit point, &  
e démarche.  
urels autour  
lques vols.  
ces larcins,  
t de nous le  
nsi que les  
lle. Je crus  
dre à livrer  
un endroit  
lle; je fis

armer deux canots, & je me rendis à *Hamo*a, accompagné de l'un des Naturels. Nous rencontrâmes *Oreo*, qui monta sur mon bord. Je débarquai à environ un mille & demi de *Hamo*a, suivi de quelques hommes, & je marchai en avant au pas redoublé; je craignis que les canots, en approchant davantage, ne donnassent l'alarme, & que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes; mais cette précaution étoit inutile, car les Habitans de ce district avoient appris mon arrivée, & ils se dispoient à me livrer le soldat.

» Je trouvai *Harrison* assis entre deux femmes, qui se leverent pour me demander sa grace, dès qu'elles me virent; comme il étoit important de prévenir de pareilles désertions, je les accueillis fort mal, & je leur ordonnai de se retirer; elles fondirent en larmes, & elles s'en allerent. *Paha*, Chef du district, arriva; il m'offrit un bananier & un cochon de lait en signe de paix. Je refusai son cadeau, & je lui enjoignis de sortir de ma présence. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage, je retournai aux vaisseaux. Notre correspondance avec les Insulaires se rétablit. Le soldat se contenta de dire, pour sa justification, que les Naturels l'avoient débauché: cela pouvoit être vrai, car les deux femmes dont j'ai parlé, étoient venues

1777.  
Novemb.

sur mon bord la veille de sa défection ; je recon- nus d'ailleurs qu'il avoit quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devoit le relever, & le châtement que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

- » Quoique nous fussions séparés d'Omaï, nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui avois recommandé de m'instruire de ce qui se passeroit : quinze jours après notre arrivée à *Uliciea*, il m'envoya deux de ses gens : j'appris avec un extrême plaisir, que ses compatriotes le laissoient en paix ; que tout alloit bien, mais que sa chevre étoit morte en faisant ses petits : il me prioit de lui en envoyer une autre, & deux haches. Je fus bien aise d'avoir une nouvelle occasion d'être utile à mon Ami, & le 18, je renvoyai ses deux messagers qui lui portèrent les haches, & deux chevreaux, l'un mâle & l'autre femelle, que je pris parmi les quadrupedes qui restoient à bord de la *Découverte*.
19. » Le 19, j'écrivis les instructions que le Capitaine Clerke devoit suivre, s'il venoit à se séparer de moi après notre départ des *Isles de la Société*.
24. » J'appris, le 24 au matin, l'évasion d'un Midshipman & d'un Matelot de la *Découverte*. Les Naturels nous dirent bientôt après, que les défecteurs s'étoient enfuis sur une pirogue la veille à

l'ent  
trém  
sou  
par  
le p  
alla à  
un de  
che m  
foir,  
deux  
choie  
l'avo  
fonge  
des en  
homm  
que l  
homm  
qui eu  
nées;  
tions,  
mes r  
Natur  
des d  
moi-m  
fions,  
me tro  
» J  
canots

1777.  
Novemb.

l'entrée de la nuit, & qu'ils étoient à l'autre extrémité de l'Isle. Le Midshipman ayant témoigné souvent le désir de passer sa vie sur ces Terres, il paroissoit clair que lui & son camarade formoient le projet de ne pas revenir, & le Capitaine Clerke alla à leur poursuite avec deux canots armés, & un détachement de Soldats de Marine. Sa démarche n'eut point de succès, car il fut de retour le soir, sans avoir appris aucune nouvelle sûre des deux déserteurs : il jugea que les Naturels cachoient le Midshipman & le Matelot; qu'ils l'avoient amusé toute la journée avec des mensonges, & qu'ils lui avoient indiqué malignement des endroits où il ne devoit pas retrouver ses deux hommes. Nous sûmes, en effet, le lendemain, que les déserteurs étoient à *Otaha*. Ces deux hommes n'étoient pas les seuls de nos Equipages qui eussent envie de s'établir sur ces Isles fortunées; & , afin de contenir de semblables désertions, il devenoit indispensable d'employer tous les moyens. Voulant d'ailleurs montrer aux Naturels que je mettois un grand intérêt au retour des déserteurs, je résolus d'aller les chercher moi-même; j'avois observé en bien des occasions, que les Insulaires s'avisent rarement de me tromper.

» Je partis en effet, le 25 au matin avec deux canots armés. Le Chef de l'Isle me servit de

guide, & je marchai sur ses pas : nous ne nous arrê tâmes qu'au moment où nous eûmes atteint le milieu du côté oriental d'*Otaha* ; nous débarquâmes alors, & Oreo détacha en avant un homme, auquel il enjoignit de saisir les déserteurs & de les tenir aux arrêts jusqu'à ce que nos canots fussent arrivés. Mais, quand nous arrivâmes à l'endroit où nous comptions les trouver, on nous dit qu'ils avoient quitté l'Isle, & passé la veille à *Bolabola*. Je ne crus pas devoir les y suivre, & je retournai aux vaisseaux, bien décidé à faire usage d'un expédient qui me parut propre à contraindre les Naturels à ramener le Midshipman & le Matelot.

26. » Le Chef, son fils, sa fille & son gendre, vinrent dès la pointe du jour à bord de la *Résolution*. Je résolus de tenir aux arrêts les trois derniers, jusqu'à ce qu'on me ramenât les deux déserteurs. D'après ce plan, le Capitaine Clerke les invita à passer sur son vaisseau, & dès qu'ils y furent il les emprisonna dans sa chambre. Oreo étoit auprès de moi lorsqu'il en apprit la nouvelle : croyant qu'on avoit arrêté sa famille sans que je le fusse, & , par conséquent, sans mon aveu, il m'en avertit tout de suite. Je lui répondis que j'avois ordonné moi-même cet emprisonnement : il commença à craindre pour lui, & ses regards annoncèrent le plus grand trouble ; mais je ne tardai

pas à  
pouv  
& pr  
rendr  
mettr  
couver  
nerois  
ses Su  
l'évasi  
de plu  
droit d  
pareils  
» N  
laires l  
explic  
avois i  
quilles  
vives i  
grand  
gues f  
rerent  
la capt  
de tou  
Chef ;  
à l'env  
d'inté  
& les  
la tête

pas à le tranquilliser sur ce point; je lui dis qu'il pouvoit quitter le vaisseau quand il le voudroit, & prendre les mesures les plus propres à nous rendre nos déserteurs; que s'il réussissoit, on mettroit en liberté ses amis détenus sur la *Découverte*, & que s'il ne réussissoit pas, je les emmenerois avec moi. J'ajoutai, que lui & plusieurs de ses Sujets, avoient eu la hardiesse de faciliter l'évasion de mes deux hommes; qu'ils cherchoient de plus à en débaucher d'autres, & que j'avois droit de tout entreprendre pour mettre fin à de pareils délits.

1777.  
Novemb.

» Nous vîmes à bout d'expliquer aux Insulaires les motifs qui me déterminoient, & cette explication parut diminuer la frayeur que je leur avois inspirée d'abord; mais s'ils furent plus tranquilles sur leur sûreté, ils continuèrent à avoir de vives inquiétudes sur celle de leurs prisonniers. Un grand nombre d'entre eux conduisirent leurs pirogues sur l'arrière de la *Découverte*, & ils y déplo-  
rèrent, en longues & bruyantes exclamations, la captivité de leurs compatriotes. On entendoit de tous côtés le cri de *Poëdooa!* nom de la fille du Chef; les femmes du pays sembloient se disputer à l'envi la satisfaction de lui donner des marques d'intérêt, plus expressives encore que les larmes & les cris, & elles ne manquèrent pas de se faire à la tête des blessures terribles.

1777.  
Novemb.

» Oreo lui-même eut part à ces lamentations inutiles ; mais il s'occupa tout de suite des moyens de nous rendre les déserteurs. Il expédia une pirogue à *Bolabola* ; il avertit Opoony, Souverain de cette Isle, de ce qui étoit arrivé ; il le pria d'arrêter les deux fugitifs, & de les renvoyer. Le Messager, qui n'étoit rien moins que le pere de Pootôë, gendre d'Oreo, vint prendre mes ordres avant de partir. Je lui enjoignis expressément de ne pas revenir sans les déserteurs, & de dire de ma part, à Opoony, d'envoyer des pirogues à leur suite, s'ils avoient quitté *Bolabola* ; car je présufois qu'ils ne demeureroient pas long-temps dans le même endroit.

» Les Insulaires s'intéressoient si vivement à la liberté du fils, de la fille & du gendre d'Oreo, qu'ils ne voulurent pas la faire dépendre du retour de nos déserteurs, ou leur impatience fut si vive, qu'ils méditerent un complot, dont les suites auroient été plus funestes encore pour eux, si nous n'étions pas venus à bout de l'étouffer. J'observai sur les cinq ou six heures du soir, que toutes leurs pirogues, qui se trouvoient dans le havre, ou aux environs, commençoient à s'enfuir, comme si la frayeur se fût repandue dans le pays. J'étois à terre, & je fis vainement des recherches pour découvrir la cause de cette alarme. L'Equipage de la *Découverte* m'avertit, par des cris, que les Na-

turels  
Gore,  
Vaiss  
ailles,  
oinais  
donnai  
minute  
King,  
M. Go  
chemer  
gues ; j  
doit, d  
l'abord  
le vue  
n'avoit  
voyai u  
» Il  
circonf  
ment fo  
furent p  
bien au  
Je pres  
'allois  
armes.  
& de s  
taine C  
depuis  
je n'av

mentations  
les moyens  
a une piro-  
uverain de  
ria d'arrêter  
e Messager,  
e Pootoë,  
es avant de  
e ne pas re-  
ma part, à  
r fuite, s'ils  
mois qu'ils  
as le même

vement à la  
re d'Oreo,  
e du retour  
fut si vive,  
s suites au-  
x, si nous  
l'observai  
outes leurs  
re, ou aux  
omme si la  
. J'étois à  
ches pour  
quipage de  
ue les Na-

turels avoient arrêté le Capitaine Clerke & M. Gore, qui se promenoient à quelque distance des Vaisseaux. Etonné de la hardiesse de ces repré-  
sailles, qui sembloient détruire l'effet de mes com-  
pinaisons, je n'eus pas le loisir de délibérer. J'or-  
donnai de prendre les armes, & en moins de cinq  
minutes un gros détachement, commandé par M.  
King, partit, avec ordre de délivrer M. Clerke &  
M. Gore. Deux canots armés, & un second deta-  
chement, poursuivirent en même temps les piro-  
gues; j'enjoignis à M. Williamson, qui le comman-  
doit, d'empêcher les embarcations des Insulaires  
d'aborder à la côte; dès que nous eûmes perdu  
de vue les deux détachemens, j'appris qu'on  
n'avoit donné une fausse nouvelle, & je leur en-  
voyai un ordre de revenir.

» Il étoit clair néanmoins, d'après plusieurs  
circonstances, que les Naturels avoient véritable-  
ment formé le projet d'arrêter M. Clerke. Ils n'en  
firent pas un secret le lendemain. Ils méditoient  
rien autre chose; car ils vouloient m'arrêter aussi.  
Je prenois tous les soirs un bain d'eau douce;  
j'allois souvent au bain seul, & toujours sans  
armes. Ils avoient résolu de m'attendre ce jour-là,  
& de s'assurer de ma personne & de celle du Capi-  
taine Clerke, s'ils le trouvoient avec moi. Mais  
depuis que je tenois aux arrêts la famille d'Oreo,  
je n'avois pas cru devoir exposer ma personne, &

1777.  
Novemb.



j'avois recommandé au Capitaine Clerke & aux  
 1777. Officiers, de ne pas s'éloigner des Vaisseaux. Dans  
 Novemb. le cours de l'après-midi, le Chef me demanda, à  
 trois reprises différentes, si je n'irois point me  
 baigner, & s'apercevant que j'avois résolu de ne  
 pas me rendre au bain, il s'en alla avec ses gens,  
 malgré tout ce que je pus dire & faire pour le  
 retenir. N'ayant point alors de soupçons de leur  
 dessein, j'imaginai qu'une frayeur subite s'étoit  
 emparée d'eux, & que cette terreur, selon leur  
 usage, ne tarderoit pas à se dissiper : comme il ne  
 leur restoit plus d'espoir de m'attirer dans le piège,  
 ils essayèrent d'arrêter ceux de nos Messieurs qui  
 étoient un peu éloignés de la côte. Heureusement  
 pour eux & pour nous ils ne réussirent pas. Par un  
 autre hasard également heureux, tout ceci se passa  
 sans effusion de sang; on ne tira que deux ou  
 trois coups de fusil, afin d'arrêter les pirogues.  
 M. Clerke & M. Gore durent peut-être leur sûreté  
 à ces deux ou trois coups de fusil (a); car, dans  
 ce même instant, une troupe d'Insulaires, armés  
 de massues, s'avançoit vers eux, & elle se dispersa  
 dès qu'elle entendit l'explosion.

---

(a) Le Capitaine Clerke marchoit avec un pistolet qu'il tira  
 une fois; cette circonstance, à laquelle ils durent peut-être leur  
 sûreté, se trouve omise dans le Journal du Capitaine Cook &  
 dans celui de M. Anderson, mais nous l'avons apprise du  
 Capitaine King.

Clerke & aux  
 vaisseaux. Dans  
 demanda, à  
 dis point me  
 résolu de ne  
 avec ses gens,  
 faire pour le  
 çons de leur  
 subite s'étoit  
 r, selon leur  
 comme il ne  
 dans le piège,  
 Messieurs qui  
 heureusement  
 t pas. Par un  
 t ceci se passa  
 que deux ou  
 es pirogues.  
 re leur sureté  
 ); car, dans  
 aires, armés  
 le se dispersa

ffolet qu'il tira  
 t peut-être leur  
 itaine Cook &  
 ons apprise du

» La conspiration fut découverte par une fille que  
 un de mes Officiers avoit amenée de *Huaheine*.  
 ayant ouï dire aux Habitans d'*Ulietea* qu'ils arrê-  
 troient le Capitaine Clerke & M. Gore, elle se  
 âta d'en avertir le premier de nos gens qu'elle  
 ncontra. Ceux qui étoient chargés de l'exécution  
 du complot, la menacerent de la tuer, dès que  
 nous aurions quitté l'Isle. Craignant qu'elle ne fût  
 unie de nous avoir obligé, je déterminai quel-  
 ques-uns de ses amis, à venir la chercher à bord,  
 quelques jours après, à la conduire dans un  
 lieu de sureté, & à l'y tenir cachée, jusqu'à  
 qu'ils eussent une occasion de la renvoyer à  
*Huaheine*.

» Le 27, nous abattîmes nos Observatoires, &  
 nous conduisîmes à bord tout ce que nous avions  
 porté sur la côte; les Vaisseaux démarrèrent, &  
 nous mouillâmes plus près de la sortie du havre.  
 Après-midi, les Insulaires montrèrent moins  
 de frayeur, ils vinrent sur nos bords, où ils  
 rassemblèrent autour de nos Bâtimens; & la  
 tranquillité de la veille sembla oubliée de part &  
 d'autre.

» Oreo aussi affligé que moi, de ne point rece-  
 voir de nouvelles de *Bolabola*, partit le 28 au soir  
 pour cette isle, & il me pria de l'y suivre le  
 lendemain avec les Vaisseaux. C'étoit mon projet;  
 mais le vent ne nous permit pas d'appareiller. Ce

1777.  
 Novemb.

27.

28.

1777.  
Novemb.

vent qui nous retenoit dans le havre, ramena Oreo de *Bolabola*, avec les deux déserteurs. Ils avoient atteint *Otaha* la nuit de leur désertion; mais la tranquillité de l'atmosphère les ayant mis dans l'impossibilité de gagner aucune des Isles, situées à l'Est, où ils vouloient se réfugier, ils s'étoient rendus à *Bolabola*, & de là à la petite Isle *Toobae*, où ils furent arrêtés par le pere de Potooe, conformément au premier message envoyé à Opoony. Dès qu'ils furent à bord, je relâchai le fils, la fille & le gendre du Chef. Ainsi se termina une affaire qui m'avoit donné beaucoup de peines & d'inquiétudes; les raisons exposées plus haut, & le désir de conserver à l'Angleterre le fils d'un de mes camarades dans la Marine du Roi, me déterminèrent à prendre des mesures si violentes.

» Le vent se tint constamment entre le Nord & l'Ouest, & nous demeurâmes dans le havre jusqu'au 7 Décembre.

» Durant la dernière semaine de notre relâche, nous reçûmes la visite des Habitans de toutes les parties de l'Isle, qui nous fournirent une quantité considérable de cochons & de bananes vertes; & les jours que nous passâmes à attendre un vent favorable, ne furent pas entièrement perdus: les bananes vertes, qui se gardent deux ou trois semaines, nous tinrent lieu de pain, & nous ache-

ames, d'ailleurs, d'embarquer l'eau & le bois  
ont nous avons besoin.

1777.  
Décemb.

» Les Habitans d'*Ulietea* sont en général plus  
petits, & d'un teint plus noir que ceux des Isles  
voisines; ils paroissent aussi plus désordonnés,  
l'état qui vient peut-être de ce qu'ils ont passé  
sous la domination des Naturels de *Bolabola*;  
*Ooro*, leur Chef, ne semble être que le Député  
du Roi de cette dernière Isle, & la conquête  
semble avoir diminué le nombre des Chefs subal-  
ternes, en sorte que cette contrée se trouve d'une  
manière moins immédiate sous l'inspection du  
Souverain, intéressé à la maintenir dans l'obéis-  
sance. On nous a dit qu'*Ulietea*, aujourd'hui ré-  
duite à cet état d'humiliation, fut autrefois la  
plus distinguée des Isles de ce groupe; il paroît  
même vraisemblable qu'elle étoit le centre de l'ad-  
ministration, car les Naturels assurent que la fa-  
mille Royale d'*O-Taïti* descend de celle qui ré-  
voit à *Ulietea*, avant la dernière révolution. Le  
roi *Ooro*, détrôné par cette révolution, vivoit  
encore lors de notre relâche à *Huaheine*, où il  
sidoit. Il offroit à ces peuplades un exemple de  
l'instabilité du pouvoir; & ce qui montre bien leur  
respect pour les familles des Chefs, & pour ceux  
qui se sont trouvés revêtus de la qualité de Souve-  
rain, quoiqu'il eût perdu ses Domaines, il confer-  
moit toutes les marques distinctives de la Royauté.

1777.  
Décemb.

» Notre séjour à *Ulitea* nous fournit une autre preuve de la justesse de cette remarque. J'y reçus la visite de mon vieil ami *Oree*, dernier Chef de *Huaheine*. Il étoit encore un personnage important; il arrivoit toujours avec une suite nombreuse; & il ne manquoit pas de nous apporter de magnifiques présens. Sa santé paroissoit beaucoup meilleure qu'à l'époque de mon premier & de mon second Voyage (a). Pour expliquer comment sa santé se fortifioit en vieillissant, je supposai que, durant sa Régence, il avoit trop bu d'*ava*, & qu'étant simple particulier, il en buvoit moins «.



8. M. Cook, arriva sur la côte de *Bolabola*, le 8 Décembre; il n'y put conduire ses vaisseaux dans un havre de l'Isle, mais il eut des entrevues avec le Roi & les Habitans, & nous en parlerons ici, comme s'il y eût relâché.

*Relâche à Bolabola, & Remarques sur cette Terre  
& sur ses Habitans.*

» JE voulois, dit M. Cook, aborder à cette Isle, afin d'acheter du Roi *Opoony*, l'une des ancre

---

(a) Le Capitaine Cook avoit vu *Oree*, en 1769, lorsqu'il commandoit l'*Endeavour*, & il l'avoit vu ensuite deux fois, en 1772, durant son second Voyage.

mit une autre  
ue. J'y reçus  
nier Chef de  
nage impor-  
suite nom-  
ous apporter  
oissoit beau-  
non premier  
ur expliquer  
eillissant , je  
il avoit trop  
culier, il en

olabola , le 8  
ses vaisseaux  
es entrevues  
en parlerons

sur cette Terre

r à cette Isle,  
ne des ancrés

1769. lorsqu'il  
de deux fois, et

que M. de Bougainville perdit à *O-Taïti* ; les *O-Taïtiens* qui la releverent, après le départ des François, l'avoient envoyée en présent à ce Monarque. Si je désirois de l'obtenir, ce n'étoit pas que nous en eussions besoin pour les Vaisseaux ; mais ayant donné ou vendu toutes les haches & les autres outils de fer que nous avons apportés d'Angleterre, il ne nous restoit plus de moyens de faire des échanges avec les peuplades que nous rencontrerions. Les Serruriers employoient depuis quelque temps la provision de fer que nous avions à bord, à fabriquer les articles les plus propres à ce commerce ; & ces transmurations, jointes au service de la *Résolution* & de la *Découverte*, en avoient déjà consommé une grande partie. Je crus que l'ancre de M. de Bougainville nous tiendrait lieu de fer en barres, & que je déterminerois Opoony à me la céder.

» Oreo & six ou huit Insulaires d'*Ulietea*, passèrent sur nos Vaisseaux à *Bolabola*. En général, la plupart des Naturels, si j'en excepte le Chef, nous auroient suivi de bon cœur en Angleterre. Je fus obligé de renoncer au projet de mener nos deux Bâtimens dans le havre : les canots étoient prêts ; j'en pris un, dans lequel je reçus Oreo & ses compatriotes, & les rameurs nous portèrent sur la côte.

» Nous débarquâmes à l'endroit que nous indi-

1777.  
Décemb.

1777.  
Décemb.

querent les Naturels, & on ne tarda pas à me présenter à Opoony, qui étoit environné d'une foule nombreuse. Je n'avois point de temps à perdre, & dès que je me fus conformé au cérémonial du pays, je le priai de me donner l'ancre; j'eus soins de lui montrer ce que je lui donnerois de mon côté. Mon présent consistoit en une robe-de-chambre de toile, une chemise, quelques fichus de gaze, un miroir, des grains de verre, d'autres bagatelles & six haches; la vue des haches produisit une acclamation universelle parmi les Insulaires. Opoony voulut absolument attendre qu'on m'eût livré l'ancre, pour recevoir ces diverses choses; & je ne concevois pas trop les motifs de son refus. Il ordonna à trois de ses gens de me mener à l'endroit où étoit l'ancre, & de me la livrer. Il espéroit, à ce que je compris, que je leur remettrois le prix de l'échange. Ces trois hommes me conduisirent à une Isle située au côté septentrional de l'entrée du havre; l'ancre n'étoit ni aussi grande, ni aussi entiere que je l'imaginois. Je reconnus à la marque, qu'elle avoit pesé sept cents au sortir de la forge; l'organeau, une partie de la verge, & les deux pattes manquoient. Je sentis alors pourquoi Opoony n'avoit pas terminé tout de suite notre marché; il imaginoit sans doute que mon présent excédoit trop la valeur de l'ancre, & que je lui reproche-

rois

rois de  
pris l'a  
cles q  
ainfi t  
on eut  
de Bol  
» Ta  
uns de  
pirogu  
eaux;  
noix de  
nous ne  
tuadé c  
qu'au l  
visions  
rels eu  
si-tôt;  
cochons  
obtenir  
la suite  
» La  
voit au  
oriental  
arbres &  
es plus  
ment près  
l'arbres  
océan; t

Tom

1777.  
Décemb.

trois de m'avoir trompé. Quoi qu'il en soit, je pris l'ancre & j'envoyai au Roi chacun des articles que je lui avois promis. Ma négociation ainsi terminée, je retournai à bord, & quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de *Bolabola*, & nous marchâmes au Nord.

» Tandis qu'on remontoit les canots, quelques-uns des Naturels arrivèrent sur trois ou quatre pirogues; ils dirent qu'ils venoient voir nos vaisseaux; ils nous apportèrent un petit nombre de noix de coco, & un cochon de lait, le seul que nous nous procurâmes sur cette Isle. Je suis persuadé cependant, que si nous avions attendu jusqu'au lendemain, on nous auroit fourni des provisions en abondance, & je crois que les Naturels eurent bien du regret de nous voir partir si-tôt; mais comme nous avions déjà beaucoup de cochons & de fruits, & fort peu de moyens d'en obtenir davantage, rien ne m'engageoit à différer la suite de notre voyage.

» La montagne élevée & à double pic, qu'on voit au milieu de l'Isle, nous parut stérile au côté oriental; mais au côté occidental, elle offre des arbres & des arbrisseaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terrains bas qui l'environnent près de la mer, sont couverts de cocotiers & d'arbres à pain, ainsi que les autres Isles de cet océan; & les nombreux Islots qui la bordent en-



dedans du récif, ajoutent à ses productions végétales & à sa population.

1777.  
Décemb.

» *Bolabola* n'a que huit lieues de tour ; & , lorsqu'on songe à ce peu d'étendue , on est étonné que ses Habitans aient entrepris & achevé la conquête d'*Ulietea* & d'*Otaha* ; car la grandeur de la première de ces deux Isles, est au moins double. J'avois beaucoup entendu parler, dans mes voyages, de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, & je vais l'insérer ici comme une esquisse de l'histoire de nos Amis de cette Partie du Monde.

» Les Isles contiguës d'*Ulietea* & d'*Otaha*, vécutent long-temps amies, ou, selon l'expression des Naturels, elles se regarderent long-temps comme deux freres, que des vues d'intérêt ne pouvoient désunir. Elles formerent aussi avec *Huaheine*, des liaisons d'amitié qui furent moins intimes : *Otaha* cependant eut la perfidie de se liguer avec *Bolabola* pour attaquer *Ulietea*. Les Habitans d'*Ulietea*, appellerent à leur secours les Habitans de *Huaheine*. Les guerriers de *Bolabola* étoient encouragés par une Prêtresse ou plutôt par une Prophétesse, qui leur annonçoit la victoire : pour ne pas leur laisser de doutes sur la certitude de sa prédiction, elle dit que si on en-voyoit un d'entre eux dans un endroit de la mer

qu'elle  
sein des  
gue, &  
plonger  
pierre ;  
rejeté  
la main  
déposer  
de l'Est  
l'atteste  
ne dout  
lla cher  
eine. Ce  
autres,  
ong, &  
insulaires  
é battus  
u mome  
e la jou  
ennemi  
nt de la  
voient  
erriers  
e l'Isle,  
refugier  
éfaits  
aris d'  
ar le réc

1777.  
Décemb.

qu'elle désigna, il verroit s'élever une pierre du sein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue, & se rendit au lieu indiqué; il essaya de plonger dans la mer pour reconnoître où étoit la pierre; mais il fut à peine sous l'eau, qu'il fut rejeté brusquement à la surface avec la pierre à la main. Les Naturels, étonnés de ce prodige, déposèrent religieusement la pierre dans la maison de l'Eatooa, & on la conserve à Bolabola, afin d'attester que la femme étoit inspirée par le Dieu. Ne doutant plus du succès, l'escadre de Bolabola alla chercher les pirogues d'Ulitea & de Huaheine. Celles-ci se trouvant jointes les unes aux autres, par de grosses cordes, le combat fut long, & malgré la prédiction & le miracle, les naturels de Bolabola auroient vraisemblablement été battus, si la marine d'Otaha n'étoit pas arrivée au moment de la crise. Ce renfort décida le sort de la journée. Les Naturels de Bolabola défirent leur ennemi & tuèrent beaucoup de monde: profitant de la victoire, ils envahirent Huaheine qu'ils avoient mal défendue, & dont la plupart des guerriers étoient absens. Ils se rendirent maîtres de l'Isle, & un grand nombre des Habitans se réfugièrent à O-Taïti, où ils raconterent leurs mésafres: ceux de leurs compatriotes ou des Naturels d'Ulitea qu'ils rencontrèrent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur don-

1777.  
Décemb.

nerent quelques secours; mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concerterent leur plan d'une maniere sage : ils débarquerent à *Huaheine* pendant une nuit obscure; &, tombant à l'improviste sur les vainqueurs, ils en tuerent la plupart & obligerent le reste à se sauver. Ils reprirent ainsi l'Isle de *Huaheine*, qui, depuis cette époque, ne reconnoît pour Souverain, que ses propres Chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'*Ulietea* & de *Huaheine*, les Habitans d'*Otaha* demandèrent aux Naturels de *Bolabola*, leurs alliés, à être admis au partage de la conquête; ils essayèrent un refus, & ils rompirent l'alliance : il y eut une guerre, & l'Isle d'*Otaha*, ainsi que celle d'*Ulietea*, furent subjuguées. L'une & l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à *Bolabola*; les Chefs qui y commandent, sont des députés d'*Opoony*. Pour réduire les deux Isles, les guerriers de *Bolabola* livrerent cinq batailles, dans lesquelles il y eut une multitude d'hommes tués.

» Tels sont les détails que nous reçûmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois, que ces peuplades ne fixent pas d'une maniere exacte les dates des événemens un peu anciens. Quoique la guerre dont je viens de parler, soit très moderne, nous fûmes réduits à calculer l'époque

de son  
circon  
nous-m  
précis  
termin  
que je  
a lieu d  
car nou  
des ho  
de Teer  
aussi no  
de dix  
pere av  
qui reg  
jeunes g  
rogeâ  
combats  
d'Omaï  
pas ouï  
mença a  
» De  
les guer  
invincib  
brité, q  
à craind

(a) On  
page 236 d

de son commencement & de sa fin, d'après des circonstances accessoires que nous observâmes nous-mêmes; les Naturels ne nous dirent rien de précis sur ce point. La conquête d'*Ulietea*, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux *Isles de la Société*, en 1769; & il y a lieu de croire que la paix venoit d'être rétablie; car nous apperçûmes alors des traces bien récentes des hostilités commises sur cette Isle (a). L'âge de *Teeretareea*, Chef actuel de *Huahuine*, peut aussi nous guider: ses traits n'annonçoient pas plus de dix ou douze ans, & nous apprîmes que son pere avoit été tué dans une des batailles. Pour ce qui regarde le commencement des hostilités, les jeunes gens d'environ vingt ans, que nous interrogeâmes, se souvenoient à peine des premiers combats; & j'ai déjà dit que les compatriotes d'*Omaï*, rencontrés par nous à *Wateoo*, n'avoient pas ouï parler de cette guerre: ainsi, elle commença après leur voyage.

» Depuis la conquête d'*Ulietea* & d'*Otaïa*; les guerriers de *Bolabola* ont été regardés comme invincibles; & telle est l'étendue de leur célébrité, qu'à *O-Taïti*, Isle trop éloignée pour avoir à craindre une invasion, on parle de leur valeur;

---

(a) On en parle dans la Collection de Hawkesworth, Vol. II; page 236 de l'original.

1777.  
Décemb.

1777.  
Décemb. finon avec effroi, du moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais la fuite dans une bataille, & qu'à nombre égal, ils triomphent toujours des autres Insulaires. Les peuplades voisines semblent croire que la supériorité du Dieu de *Bolabola* ne contribue pas peu à leurs succès : elles imaginèrent que ce Dieu ne vouloit point nous permettre d'aborder à une Isle qui est sous sa protection spéciale, & qu'il nous retint par des vents contraires à *Ulictea*.

» Il est évident que les Insulaires de *Bolabola* sont très-estimés à *O-Taïti*, puisqu'on leur a envoyé l'ancre de M. de Bougainville ; & il faut expliquer de la même manière, le projet de leur envoyer en outre le taureau qu'y laisserent les Espagnols : ils étoient déjà en possession du mâle d'un autre quadrupede déposé à *O-Taïti* par les mêmes Navigateurs. D'après la description imparfaite que nous en firent les *O-Taïtiens*, nous aurions été bien embarrassés de deviner de quelle espèce il étoit : mais les déserteurs du Capitaine Clerke m'apprirent à leur retour de *Bolabola*, qu'on leur avoit montré l'animal, & que c'étoit un belier. Il résulte souvent du bien d'un mal quelconque ; & si le Midshipman & le Matelot n'avoient pas déserté, j'aurois ignoré de quel quadrupede il s'agissoit. Je profitai de cette information, lorsque je débarquai pour voir *Opoony* ;

je co  
amen  
de cr  
défor  
aux so  
chevr  
d'alent  
cocho  
de cha  
volaille

» Q  
ces Isle  
mens p  
les autr  
état act  
heure. L  
voyage  
ines ne  
en bonn  
ques an  
table de  
iculier

» Si  
pres au  
nous au  
aire à  
tant un  
Amis, &

ge. On dit  
ans une ba-  
nphent tou-  
des voisines  
du Dieu de  
succès : elles  
point nous  
sous sa pro-  
par des vents

de *Bolabola*  
u'on leur a  
le ; & il faut  
projet de leur  
laisserent les  
ion du mâle  
*Taïti* par les  
ption impar-  
ns, nous au-  
er de quelle  
du Capitaine  
de *Bolabola*,  
que c'étoit  
n d'un mal  
le Matelot  
pré de quel  
cette infor-  
ir *Opoony* ;

je conduisis à terre une brebis que nous avions amenée du Cap de *Bonne-Espérance*, & j'ai lieu de croire que les Habitans de *Bolabola* auront désormais des moutons. J'ai laissé aussi à *Ulietea*, aux soins d'Oreo, un verrat & une truie, & deux chevres, en sorte qu'*O-Taïti* & toutes les Isles d'alentour, ne tarderont pas à voir leur race de cochons améliorée, & à posséder des troupeaux de chacun des quadrupedes & de chacune des volailles que nous y avons portés d'*Europe*.

» Quand cette propagation sera bien établie, ces Isles offriront aux Navigateurs des rafraîchissemens plus abondans & plus variés, que toutes les autres Parties du Monde, & même dans leur état actuel, je ne connois point de relâche meilleure. Des observations, répétées durant plusieurs voyages, m'ont appris que si des divisions intestines ne les troublent point, que si elles vivent en bonne intelligence, ce qui a lieu depuis quelques années, on y trouve une quantité considérable des diverses productions du sol, & en particulier de cochons.

» Si nous avions eu à bord plus de choses propres aux échanges, & assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc nécessaire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année : mais notre relâche aux *Isles des Amis*, & notre long séjour à *O-Taïti* & sur les

1777.  
Septemb.

1777.  
Décemb.

terres des environs , avoient épuisé nos articles de commerce , & sur-tout nos haches , qu'on exigeoit ordinairement , lorsque nous demandions à acheter des cochons. Le fel qui nous restoit à notre arrivée sur ces parages , suffisoit à peine pour saler quinze bariques de viande. Nous en salâmes cinq bariques aux *Isles des Amis* , & les dix autres à *O-Taïti*. Le Capitaine Clerke en sala une quantité proportionnée pour la *Découverte* « ,

*Remarques nouvelles sur O - Taïti & les autres Isles de la Société.*

» LES Européens ont abordé si souvent ici , depuis quelques années , que les Naturels auront peut-être soin de nourrir une quantité considérable de cochons ; car ils savent par expérience , qu'à l'arrivée des vaisseaux , ils sont sûrs de les échanger contre des choses très-précieuses à leurs yeux. Les O-Taïtiens , ainsi que les autres Naturels des Isles de *la Société* , attendent à chaque instant le retour des Espagnols ; ils espéreront pendant deux ou trois années , que des bâtimens de notre Nation iront les voir. Il est inutile de les avertir que vous ne reviendrez pas , ils ignorent les motifs de votre voyage , ils ne se donnent pas la peine de vous interroger là-dessus , & ils croient néanmoins que vous devez revenir,

1777.  
Décemb.

nos articles  
hes, qu'on  
demandions  
ous restoit à  
oit à peine  
de. Nous en  
Amis, & les  
Clerke en  
our la Dé-

& les autres

souvent ici;  
urels auront  
ntité considé-  
expérience,  
t sûrs de les  
ieuses à leurs  
autres Natu-  
nt à chaque  
s espéreront  
des bâtimens  
est inutile de  
pas, ils igno-  
s ne se don-  
er là-dessus,  
vez revenir,

» Je ne puis m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu : il eût été plus heureux pour ces pauvres Insulaires, de ne jamais connoître les arts & les superfluités qui font le bonheur de la vie, que d'être abandonnés de nouveau à leur ignorance & à leur misère primitive, après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent dans cet état de médiocrité où ils vivoient d'une manière si tranquille & si douce, avant que nous abordassions sur leurs côtes. Il me paroît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles & les choses d'agrément que nous avons introduits parmi eux, & dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très-fâcheuse, à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes moins parfaites, qu'ils méprisent aujourd'hui & dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer, qu'ils emploient maintenant, seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employoient jadis; une hache de pierre est actuel-





1777.  
Décemb.

lément aussi rare que l'étoit une de fer, il y a huit ans, & on n'apperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les clous de fiche ayant remplacé les ciseaux de pierre, leur simplicité est si grande, qu'ils croient leur provision de cet article inépuisable; car ils ne nous en demanderent jamais de nouveaux: ils changerent néanmoins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre grosseur. Les couteaux étoient fort estimés à *Ulitea*; & dans chacune de ces Isles, les herminettes & les petites haches, l'emportèrent sur les autres articles. Quant aux objets de parure, leur fantaisie est aussi mobile que celle des Nations polies de l'*Europe*, & la chose qui plaît à leur imagination, lorsque la mode lui donne du prix, est rejetée lorsqu'il s'établit une mode nouvelle; mais nos outils de fer sont d'une utilité si frappante, qu'on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'ils continueront toujours à les estimer beaucoup, & qu'ils seront très à plaindre, si, dépourvus des matieres premières, ou ignorant l'art de les fabriquer, ils cessent de recevoir des cargaisons de ceux de nos outils qui leur sont devenus nécessaires à bien des égards.

» Quoique *O-Taïti* ne soit pas, à proprement parler, au nombre des Terres que j'ai appelées *Isles de la Société*, en 1769, elle est habitée par la même race d'hommes; & la tribu qui y est

établie  
que le  
pour  
avant  
que n  
nos dif  
Pacifiq  
multipl  
l'occaf  
de ses  
erver  
reste, n  
pour a  
d'O-T  
change  
» No  
rop en  
he qui  
a plupa  
eaux,  
ajoute  
iere aff  
journal  
excite  
instrui  
ations  
es pe  
rés-im

établie, a le même caractère & les mêmes mœurs que les tribus des environs. Ce fut un bonheur pour nous de découvrir cette Isle principale avant les autres; l'accueil amical & hospitalier que nous y reçûmes, nous a déterminés, dans nos différentes courses sur cette partie de l'Océan Pacifique, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occasions d'étudier les productions & les mœurs de ses Habitans, que nous n'en avons eu d'observer les Isles & les peuplades d'alentour. Au reste, nous connoissons assez bien les dernières, pour assurer que tout ce que nous avons dit d'*O-Taïti* leur est applicable avec de très-légers changemens.

» Nos premières Relations n'ont décrit que trop en détail les scènes de plaisir & de débauche qui rendent *O-Taïti* un séjour si agréable à la plupart de ceux qui se trouvent à bord des vaisseaux, & lors même que j'aurois quelques traits à ajouter à cette esquisse déjà tracée d'une manière assez exacte, j'hésiterois à peindre dans mon Journal des mœurs licencieuses propres seulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'instruire; mais il y a quelques points des institutions domestiques, politiques & religieuses de ces peuplades, qu'on connoît d'une manière très-imparfaite encore, après tous nos voyages,

1777.  
Décemb,

1777.  
Décemb.

Le récit inféré plus haut de ce qui nous est arrivé, y jettera probablement une sorte de jour ; & voici des remarques de M. Anderson, qui contribueront à les éclaircir.

» Il paroît d'abord superflu de rien ajouter aux détails qu'on trouve sur *O-Taïti*, dans les Relations du Capitaine Wallis & de M. de Bougainville, & dans le premier & le second Voyage de M. Cook : on est tenté de croire qu'on ne peut guere aujourd'hui que répéter les mêmes observations ; mais je suis loin de penser ainsi. Malgré la description exacte du pays, & des usages les plus ordinaires des Habitans, dont nous sommes redevables aux Navigateurs que je viens de citer, & sur-tout à M. Cook, je ne craindrai pas de dire qu'il reste un grand nombre de points dont on n'a pas parlé ; qu'on a fait quelques méprises, rectifiées depuis par des recherches postérieures, & que, même à présent, nous n'avons aucune idée de diverses institutions très-importantes de cette peuplade. Nos relâches ont été fréquentes, mais passageres ; la plupart de ceux qui se trouvoient à bord des vaisseaux, ne se soucioient pas de recueillir des observations ; ou d'autres qui s'en occupoient, n'étoient pas en état de distinguer une remarque utile, d'une remarque oiseuse ; & nous avions tous, quoique à un degré différent, le désavan-

nous est arri-  
 e de jour; &  
 on, qui con-  
 de rien ajou-  
 -Tāii, dans  
 & de M. de  
 & le second  
 té de croire  
 que répéter  
 suis loin de  
 acte du pays,  
 es Habitans,  
 Navigateurs  
 à M. Cook,  
 este un grand  
 parlé; qu'on  
 depuis par des  
 me à présent,  
 verses institu-  
 euple. Nos  
 passagers; la  
 bord des vais-  
 eillir des ob-  
 occupoient,  
 une remar-  
 & nous avions  
 t, le défavan-

age inséparable d'une connoissance imparfaite de  
 la langue des Naturels, qui seuls pouvoient nous  
 instruire. Quelques Espagnols ont résidé à *O-Tāii*,  
 plus long-temps qu'aucun autre Européen, & il  
 leur a été moins difficile de surmonter ce der-  
 nier obstacle: s'ils ont profité de leurs moyens,  
 ils se sont instruits d'une maniere complete de  
 tout ce qui a rapport aux institutions & aux  
 usages de cette contrée, & leur Relation offri-  
 roit vraisemblablement des détails plus exacts &  
 plus authentiques, que ceux dont nous avons  
 acquis la connoissance après bien des efforts;  
 mais, comme il est très-incertain, pour ne pas  
 dire très-improbable, que l'*Espagne* nous ap-  
 prenne quelque chose là-dessus, j'ai rassemblé  
 les informations nouvelles, relatives à *O-Tāii*  
 & aux Isles voisines, que je suis venu à bout  
 d'obtenir d'Omaï, tandis qu'il étoit à bord de la  
*Résolution*, ou des Naturels avec qui j'ai conversé  
 sur la terre.

» Le vent est fixé, la plus grande partie de  
 l'année, entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est;  
 c'est le véritable vent alizé, auquel les Naturels  
 donnent le nom de *Maaraee*; il souffle quel-  
 quefois avec beaucoup de force. Dans ce dernier  
 cas, l'atmosphère est souvent nébuleuse, & il  
 tombe de la pluie; mais lorsqu'il est plus modéré,  
 le ciel est clair & serein. Si le vent prend davan-

1777.  
 Decemb;

1777.  
Décemb.

tage de la partie du Sud, s'il vient Sud-Est ou Sud-Sud-Est, il est plus doux & accompagné d'une mer tranquille, & les Naturels l'appellent *Maoai*. Aux époques où le Soleil est à-peu-près vertical, c'est-à-dire, aux mois de Décembre & de Janvier, le vent & l'atmosphère sont très-variables; mais il est très-commun de voir les vents à l'Ouest-Nord-Ouest ou au Nord-Ouest; ce vent est appelé *Toerou*: en général, il est accompagné d'un ciel sombre & nébuleux, & de fréquentes ondées de pluie: quoique modéré, il souffle de temps en temps avec force, mais il ne dure guère plus de cinq ou six jours sans interruption; c'est le seul par lequel les Habitans des Isles sous le vent, arrivent à celle-ci. S'il vient un peu plus de la partie du Nord, il a moins de force, & on le désigne par le terme d'*Era-potaia*. Les gens du pays disent, qu'*Era-potaia* est la femme de *Toerou*, lequel, selon leur mythologie, est l'espece mâle.

» Le vent du Sud-Ouest, & de l'Ouest-Sud-Ouest, se trouve encore plus commun que celui dont je viens de parler; &, quoiqu'il soit, en général, doux & interrompu par des calmes ou de brises de l'Est, il produit, de temps à autre, des rafales très-vives. Le ciel alors est ordinairement couvert, nébuleux & pluvieux, & souvent accompagné de beaucoup d'éclairs & de

Sud-Est ou Tonnerres : on l'appelle *Etoa*, & il succede fréquemment au *Toerou*. Il est ordinaire aussi de voir le *Toerou* remplacé par le *Farooa*, qui prend l'avantage de la partie du Sud ; celui-ci est très-pétueux, il renverse les maisons & les arbres, & sur-tout les cocotiers, à cause de leur hauteur ; mais il est de peu de durée.

Les Naturels ne paroissent pas avoir une connoissance bien exacte de ces variations de l'atmosphère, & ils croient néanmoins avoir formé des résultats généraux sur leurs effets. Lorsque les vagues produisent un son creux, & battent la côte, ou plutôt le récif avec lenteur, ils comptent sur un beau temps ; mais si les flots produisent des sons aigus, & s'ils se succèdent avec rapidité, ils s'attendent à un mauvais temps.

Il n'y a peut-être pas, dans le monde entier, de canton d'un aspect plus riche, que la partie Sud-Est d'*O-Taïti*. Les collines y sont élevées, d'une pente roide, & escarpées en bien des endroits ; mais des arbres & des arbrisseaux couvrent tellement jusqu'au sommet, qu'en voyant, on a bien de la peine à ne pas attraper aux rochers le don de produire & d'entretenir cette charmante verdure. Les plaines qui bordent les collines vers la mer, les vallées adjacentes, offrent une multitude de productions d'une force extraordinaire ; & à la vue de ces

1777.  
Décemb.

1777.  
Décemb.

richesses du sol, le spectateur est convaincu qu'il n'y a pas sur le globe de terrain d'une végétation plus vigoureuse & plus belle. La nature y a répandu des eaux avec la même profusion; on trouve des ruisseaux dans chaque vallée; ces ruisseaux, à mesure qu'ils s'approchent de l'océan, se divisent souvent en deux ou trois branches, qui fertilisent les plaines sur leur passage. Les habitations des Naturels sont dispersées, sans ordre, au milieu des plaines; & quand nous les regardions des vaisseaux, elles nous offroient des points de vue délicieux. Pour augmenter le charme de cette perspective, la portion de mer qui est en dedans du récif & qui borde la côte est d'une tranquillité parfaite; les Insulaires y naviguent en sûreté dans tous les temps; on les y voit se promener mollement sur leurs pirogues lorsqu'ils passent d'une habitation à l'autre, ou lorsqu'ils vont à la pêche. Tandis que je jouissois de ces coups - d'œil ravissans, j'ai souvent regretté de ne pouvoir les décrire d'une manière à communiquer aux lecteurs une partie de l'impression qu'éprouvent tous ceux qui ont le bonheur d'aborder à *O-Taïti*.

» C'est sans doute la fertilité naturelle du pays, jointe à la douceur & à la sérénité du climat, qui donne aux Insulaires tant d'insouciance pour la culture. Il y a une foule de districts couverts

des p  
çoit p  
que la  
vient  
& l'a  
tissent  
couvr  
ils tien  
plante

» J'  
niere  
toujou  
Si l'on  
rejeton  
toujou  
esquel  
rain : l  
quand  
que les  
elleme  
le vast  
Habita  
procure  
forcé d  
qui offr  
quelque  
l'autres  
choses

des

Tom

des plus riches productions, où l'on n'en aperçoit pas la moindre trace. Ils ne soignent guère que la plante d'où ils tirent leurs étoffes, laquelle vient des semences apportées des montagnes, & l'*ava*, ou le poivre enivrant, qu'ils garantissent du soleil, lorsqu'il est très-jeune, & qu'ils couvrent pour cela de feuilles d'arbre à pain; ils tiennent fort propres l'une & l'autre de ces plantes.

» J'ai fait de longues recherches sur la manière dont ils cultivent l'arbre à pain, & on m'a toujours répondu qu'ils ne le plantent jamais. Si l'on examine les endroits où croissent les rejetons, on en sera convaincu. On observera toujours qu'ils poussent sur les racines des vieux, lesquelles se prolongent près de la surface du terrain : les arbres couvrieroient donc les plaines, quand même l'Isle ne seroit pas habitée, ainsi que les arbres à écorce blanche croissent naturellement à la Terre de *Diemen*, où ils composent de vastes forêts; d'où l'on peut conclure que l'Habitant d'*O-Taïi*, loin d'être obligé de se procurer son pain à la sueur de son front, est forcé d'arrêter les largesses de la nature, qui lui offre en abondance. Je crois qu'il extirpe quelquefois des arbres à pain, pour y planter d'autres arbres, & mettre de la variété dans les choses dont il se nourrit.

Tome XXIII.

C.

1777.  
Décemb.



1777.  
Décemb.

» Les O-Taïtiens remplacent sur-tout l'arbre à pain par le cocotier & le bananier. Le premier de ceux-ci n'exige point de foin, lorsqu'il s'est élevé à deux ou trois pieds au-dessus de la surface du sol, mais le bananier donne un peu plus de peine : il ne tarde pas à produire des branches, & il commence à porter des fruits trois mois après qu'on l'a planté; ces fruits, & les branches qui les soutiennent, se succèdent assez long-temps; on coupe les vieilles tiges à mesure qu'on enlève le fruit.

» Les productions de l'Isle ne sont cependant pas aussi remarquables par leur variété que par leur abondance, & il y a peu de ces choses qu'on appelle curiosités naturelles du pays. On peut citer toutefois un étang ou lac d'eau douce, qui se trouve au sommet de l'une des plus hautes montagnes, où l'on n'arrive du bord de la mer, qu'après un jour & demi ou deux jours de marche. Ce lac est d'une profondeur extrême, & il renferme des anguilles d'une grandeur énorme. Les Naturels y pêchent quelquefois sur de petits radeaux de deux ou trois bananiers sauvages joints ensemble. Ils le regardent comme la première des curiosités naturelles d'*O-Taïti*. En général, on demande tout de suite aux Voyageurs qui viennent des autres Isles, s'ils l'ont vu. On y trouve aussi, à la même distance de la côte, une

mare  
bonn  
elle  
ceux  
& el  
s'y h  
»  
ment  
tués  
peup  
mion  
la bla  
un ce  
féren  
n'arré  
que n  
physi  
*Isles a*  
parure  
trouv  
cateff  
sexe,  
terre  
& leu  
qu'à  
trafte  
sions,  
géréte

mare d'une eau douce, qui d'abord paroît très-bonne, & qui dépose un sédiment jaune; mais elle a un mauvais goût; elle devient funeste à ceux qui en boivent une quantité considérable, & elle produit des pustules sur la peau lorsqu'on s'y baigne.

» En abordant à *O-Taïti*, nous fûmes vivement frappés d'un contraste remarquable: habitués à la stature robuste & au teint brun de la peuplade de *Tongataboo*, nous ne nous accoutumions pas à la délicatesse des proportions & à la blancheur des *O-Taïtiens*: ce ne fut qu'après un certain temps, que nous jugeâmes cette différence favorable aux derniers; peut-être même n'arrêtâmes-nous ainsi notre opinion, que parce que nous commencions à oublier la taille & la physionomie des Habitans de la Métropole des *Isles des Amis*. Les *O-Taïtiens*, cependant, nous parurent supérieurs à bien des égards; nous leur trouvâmes tous les agrémens & toute la délicatesse des traits qui distinguent les personnes du sexe, dans un grand nombre de contrées de la terre: la barbe que les hommes portent longue, & leur chevelure, qui n'est pas coupée si près qu'à *Tongataboo*, produisoient un autre contraste, & il nous sembla dans toutes les occasions, qu'ils montroient plus de timidité & de légèreté de caractère. On n'apperçoit pas à *O-Taïti*

ces formes nerveuses, qui sont si communes  
 1777.  
 Décemb. parmi les Naturels des *Isles des Amis*, & qui sont  
 la suite d'un exercice très-prolongé. Cette Terre  
 étant beaucoup plus fertile, ses Habitans menent  
 une vie plus indolente, & ils offrent cet embon-  
 point & cette douceur de la peau qui les rap-  
 prochent peut-être davantage des idées que nous  
 avons de la beauté, mais qui ne contribuent pas  
 à embellir leur figure, puisqu'il en résulte une  
 sorte de langueur dans leurs mouvemens : nous  
 fîmes sur-tout cette remarque, en voyant leurs  
 combats de lutte & de pugilat, qui paroissent de  
 foibles efforts d'enfans, si on les compare à la  
 vigueur des mêmes combats exécutés aux *Isles  
 des Amis*.

» Les O-Taïtiens estimant les avantages exté-  
 rieurs, recourent à plusieurs moyens pour les  
 augmenter : ils sont accoutumés, sur-tout parmi  
 les *Erreoes* ou les Célibataires d'un certain rang,  
 de se soumettre à une opération médicinale, afin  
 de blanchir leur peau : pour cela ils passent un  
 mois ou deux sans sortir de leurs maisons ; durant  
 cet intervalle, ils portent une quantité considé-  
 rable d'étoffes, & ils ne mangent que du fruit  
 à pain, auquel ils attribuent la propriété de blan-  
 chir le corps. Ils semblent croire aussi que leur  
 embonpoint & la couleur de leur peau, dépen-  
 dent d'ailleurs des diverses nourritures qu'ils

prenne  
 sons le  
 selon l  
 » L  
 es ne  
 ense  
 pain  
 ue ch  
 uit a  
 u'on  
 ourrit  
 adies,  
 empér  
 oujour  
 » Ils  
 u'on  
 armi l  
 ifie &  
 ue no  
 boo. L  
 ée des  
 une r  
 utes l  
 ujourd  
 r d'un  
 quelque  
 mais, c  
 parfaite

prennent habituellement ; le changement des saisons les oblige en effet à changer leur régime selon les différentes époques de l'année.

1777.  
Décemb.

» Les nourritures végétales forment au moins les neuf dixièmes de leur régime ordinaire. Je pense que le *mahee* en particulier, ou le fruit de pain fermenté, dont ils font usage dans presque chacun de leurs repas, les relâche, & produit autour d'eux une fraîcheur très-sensible, qu'on n'apperçoit pas en nous qui vivons de nourritures animales ; & s'ils ont si peu de maladies, il faut peut-être l'attribuer au degré de température dans lequel ils se trouvent presque toujours.

» Ils ne comptent que cinq ou six maladies, qu'on puisse appeler chroniques ou nationales, parmi lesquelles je ne dois pas oublier l'hydrocécité & la *sefai*, ou ces enflures sans douleur, que nous avons trouvées si communes à *Tonga-boo*. Il s'agit ici de l'époque qui précède l'arrivée des Européens, car nous les avons infectés d'une maladie nouvelle, qui équivaloit seule à toutes les autres, & qui est presque universelle aujourd'hui : il paroît qu'ils ne savent pas la guérir d'une manière efficace. Les Prêtres la traitent quelquefois avec des compositions de simples : mais, de leur aveu, ils ne la guérissent jamais parfaitement ; ils conviennent néanmoins, que

1777.  
Décemb.

dans un petit nombre de cas, la nature, sans le secours d'un Médecin, détruit le fatal virus, & opere une guérison complete. Ils disent qu'un homme infecté communique souvent sa maladie aux personnes qui vivent dans la même maison; que ces personnes la prennent en mangeant dans les mêmes vases que le malade, & même en les touchant; qu'alors elles meurent souvent, tandis que celui-là guérit; mais ce dernier fait me paroît difficile à croire, &, s'il est vrai, c'est avec des modifications dont on ne nous a pas parlé.

» Leur conduite dans toutes les occasions, annonce beaucoup de franchise & un caractère généreux. Néanmoins Omaï, que ses préventions pour les *Iles de la Société*, dispoit à cacher les défauts de ses compatriotes, nous avertis souvent, que les O-Taïtiens sont quelquefois cruels envers leurs ennemis. Ils les tourmentent, nous disoit-il, de propos délibéré; ils leur enlèvent de petits morceaux de chair en différentes parties du corps; ils leur arrachent les yeux, ils leur coupent le nez, & enfin ils les tuent & ils leur ouvrent le ventre: mais ces cruautés n'ont lieu qu'en certaines occasions. Si la gaieté est l'indice d'une ame en paix, on doit supposer que leur vie est rarement souillée par des crimes; je crois cependant qu'il faut plutôt attribuer leur disposition à la joie, à leurs sen-

ture, sans le  
tal virus, &  
disent qu'un  
nt sa maladie  
ême maison;  
angeant dans  
même en les  
uvent, tandis  
fait me paroît  
c'est avec des  
as parlé.

s occasions,  
un caractère  
ses préven-  
, dispoit à  
otes, nous  
s sont quel-  
s. Ils les tour-  
pos délibéré-  
x de chair es-  
eur arrachent  
, & enfin il  
ntre : mais ce  
occasions. S  
paix, on doit  
nt souillée par  
il faut plutô-  
, à leurs sen-

sations, qui, malgré leur vivacité, ne paroissent  
jamais durables; car, lorsqu'il leur survenoit des  
malheurs, je ne les ai jamais vu affectés d'une  
maniere pénible, après les premiers momens de  
triste. Le chagrin ne sillonne point leur front;  
l'approche de la mort ne semble pas même  
altérer leur bonheur. J'ai observé des malades  
prêts à rendre le dernier soupir, ou des guerriers  
qui se préparoient au combat, & je n'ai pas  
remarqué que la mélancolie ou des réflexions  
tristes, répandissent des nuages sur leur phy-  
sionomie.

» Ils ne s'occupent que des choses propres à  
leur donner du plaisir & de la joie. Le but de  
leurs amusemens est toujours d'accroître la force  
de leur penchant amoureux; ils aiment passion-  
nement à chanter, & le plaisir est aussi l'objet de  
leurs chansons : mais, comme on est bientôt ras-  
sasié des jouissances charnelles ininterrompues,  
ils varient les sujets de ces chants, & ils se plai-  
sent à célébrer leurs triomphes à la guerre, leurs  
travaux durant la paix, leurs voyages sur les  
îles voisines & les aventures dont ils ont été  
les témoins, les beautés de leur Isle, & ses avan-  
tages sur les pays des environs, ou ceux de quel-  
ques cantons d'O-Taïi, sur des districts moins  
favorisés. La musique a pour eux beaucoup de  
charmes; &, quoiqu'ils montraient une forte

1777.  
Décemb.

1777.  
Décemb.

de dégoût pour nos compositions savantes , les  
fons mélodieux que produisoit chacun de nos  
instrumens en particulier , approchant davantage  
de la simplicité des leurs , les ravissoient toujours  
de plaisir.

» Ils connoissent les impressions voluptueuses  
qui résultent de certains exercices du corps , &  
qui chassent quelquefois le trouble & le chagrin  
de l'ame , avec autant de succès que la musique.  
Je puis citer là - dessus un fait remarquable ,  
qui s'est passé sous mes yeux. Me promenant  
un jour aux environs de la pointe *Matavai*  
où se trouvoient nos tentes , je vis un homme  
qui ramaït dans sa pirogue , de la maniere du  
monde la plus rapide ; & comme il jetoit d'ail-  
leurs autour de lui des regards empressés , il at-  
tira mon attention. J'imaginai d'abord qu'il avoit  
commis un vol & qu'on le poursuivoit ; mais  
après l'avoir examiné quelque temps , je m'aperçus  
qu'il s'amusoit. Il s'éloigna de la côte ; il  
se rendit à l'endroit où commence la houle , &  
épiant avec soin la premiere vague de la levée ,  
il fit force de rames devant cette vague , jusqu'à  
ce qu'il pût en éprouver le mouvement ,  
& qu'elle eût assez de vigueur pour conduire  
l'embarcation sans la renverser ; il se tint immo-  
bile alors , & il fut porté par la lame qui le dé-  
barqua sur la greve : il vida tout de suite sa

favantes, les  
 chacun de nos  
 tant davantage  
 oient toujours

voluptueuses  
 du corps, &  
 & le chagrin  
 que la musi-  
 fait remarqua-

r. Me prome-  
 nte *Matavai*,

vis un homme

la maniere de

il jetoit d'ail-

pressés, il at-

ord qu'il avoit

uivoit; mais

mps, je m'ap-

de la côte; il

de la houle, &

de la levée,

vague, jus-

mouvement,

our conduire

se tint immo-

me qui le dé-

t de suite sa

sirogue, & il alla chercher une autre houle. Je

ugeai qu'il goûtoit un plaisir inexprimable à être

promené si vite & si doucement sur les flots;

quoiqu'il fût à peu de distance de nos tentes

& de la *Résolution* & de la *Découverte*, il ne fit

pas la moindre attention aux troupes nombreuses

de ses compatriotes, qui s'étoient rassemblés

pour voir des objets aussi extraordinaires pour

eux, que nos vaisseaux & notre camp. Tandis

que je l'observois, deux ou trois Insulaires vin-

rent me joindre; ils semblerent partager son

bonheur, & ils lui annoncerent toujours par

des cris, l'apparence d'une houle favorable:

par ayant le dos tourné & cherchant la lame du

patin où elle n'étoit pas, il la manquoit quel-

quesfois. Ils me dirent que cet exercice, ap-

pellé *Ehororoe*, dans la langue du pays, est très-

commun parmi eux. Ils ont vraisemblablement

plusieurs amusemens de cette espece, qui leur

procurent au moins autant de plaisir que nous

en avons. On donne l'exercice du patin, le seul de nos jeux,

dont les effets puissent être comparés aux effets

de celui que je viens de décrire.

» La langue d'*O-Taïti*, radicalement la même

que celles de la *Nouvelle-Zélande* & des *Isles des*

*Salomon*, n'a pas leur prononciation gutturale, & elle

manque de quelques-unes des consonnes qui

abondent dans les deux derniers dialectes. Les

1777.  
 Décemb.



1777.  
Décemb.

recueils de mots que nous avons déjà donnés, montrent assez en quoi consiste principalement cette différence, & ils prouvent qu'elle a pu provenir de la douceur & la mollesse des Habitans. J'avois rassemblé, durant le second Voyage de M. Cook, un long Vocabulaire (a), d'après lequel je me suis trouvé en état de comparer ce dialecte au dialecte des autres Isles. Durant celui-ci, je n'ai laissé échapper aucune occasion de m'instruire davantage sur l'idiome d'O-Taïti; j'ai eu pour cela de longues conversations avec Omaï, avant d'arriver aux Isles de la Société, & j'ai fréquenté les Naturels, pendant nos relâches, le plus que j'ai pu. Cet idiome est rempli d'expressions figurées très-belles; & si on le connoissoit parfaitement, je suis persuadé qu'on le mettroit au niveau des langues dont on estime le plus la hardiesse & l'énergie des images. Ainsi, les O-Taïtiens, pour exprimer avec emphase les idées qu'ils se forment de la mort, disent que l'ame va dans les ténèbres, ou plutôt dans la nuit. Lorsqu'ils voient un homme qui a l'air de douter qu'une telle femme soit leur mere, ils vous répondent sur le champ

---

(a) Voyez le Vocabulaire, à la fin du second Voyage de Cook. L'infatigable M. Anderson y a fait un grand nombre de corrections & d'additions; mais ce qu'on pourroit ajouter ici aux divers recueils de mots déjà publiés sur la langue d'O-Taïti, ne seroit d'aucune utilité réelle.

déjà donnés  
principalement  
qu'elle a pri  
bitans. J'avo  
de M. Cook  
s lequel je m  
ce dialecte a  
lui-ci, je n'a  
de m'instruire  
; j'ai eu pou  
c Omai, avan  
z j'ai fréquent  
s, le plus qu  
pressions figu  
dissoit parfaite  
e mettroit a  
le plus la ha  
si, les O-Taï  
hase les idée  
ent que l'an  
la nuit. Lors  
une telle fem  
sur le champ

avec surprise : *Oui; c'est la mere qui m'a porté dans son sein.* Une de leurs tournures répond précisément à cette tournure des Livres saints : *Les entrailles sont émues de douleur* : ils s'en servent toujours, quand ils éprouvent des affections molles qui les tourmentent : ils supposent que le siege de la douleur causée par les chagrins, les desirs inquiets & les diverses affections de l'ame est dans les entrailles, & ils supposent de plus que c'est le siege de toutes les opérations de l'esprit. Leur langue admet ces inversions de mots, qui placent le latin & le grec bien au-dessus de la plupart de nos langues modernes de l'Europe, si imparfaites, que, pour prévenir les ambiguïtés, elles sont réduites à arranger servilement les mots les uns après les autres. Elle est riche, qu'elle a plus de vingt termes pour désigner le fruit à pain dans ses différens états ; elle a autant pour la racine de *taro*, & environ dix pour la noix de coco. J'ajouterai, qu'outre le dialecte ordinaire, les O-Taïtiens ont une langue, qu'on peut appeler la *Langue plaintive*, & qui forme toujours des especes de stances ou un épicatif.

second Voyage de  
grand nombre de  
pourroit ajouter ici  
la langue d'O-Taïti.

» Leurs Arts sont en petit nombre & bien simples ; néanmoins, si on doit les en croire, ils sont avec succès des opérations de Chirurgie, que nous n'avons pas encore pu imiter, malgré nos

1777.  
Décemb

1777.  
Décemb.

connoissances étendues sur ces matieres. Ils en ont telle  
 vironnent d'éclisses les os fracturés, & si une éclisse de crâne  
 partie de l'os s'est détachée, ils inferent dans la partie des os  
 vide un morceau de bois taillé comme la partie qui manque.  
 de l'os qui manque : cinq ou six jours après, le malade des de  
*Rapaoo* ou le Chirurgien, examine la blessure, & si les os cou  
 il trouve le bois qui commence à se recouvrir d'une charnue  
 de chair ; ils ajoutent qu'en général, ce bois est entièrement  
 entièrement couvert de chair le douzieme jour. Leur  
 qu'alors le malade a repris des forces, qu'il se baigne, & qu'il ne  
 baigne, & qu'il ne tarde pas à guérir. Nous n'ignorons pas que  
 rons pas que les blessures se guérissent sur des balles de plomb,  
 balles de plomb, & quelquefois, mais rarement sur d'autres  
 sur d'autres corps étrangers ; mais je doute d'autant plus de  
 tant plus de l'opération dont je viens de parler qu'en d'autres  
 qu'en d'autres occasions, j'ai vu les O-Taïtiens bien loin d'une  
 bien loin d'une si grande habileté. J'apperçus un jour une  
 jour une moitié de bras qu'on avoit coupé à un homme qui  
 homme qui s'étoit laissé tomber d'un arbre, & je n'y remarquai  
 je n'y remarquai rien qui annonçât un Chirurgien fort habile,  
 Chirurgien fort habile, même en n'oubliant pas que leurs  
 leurs instrumens sont très-défectueux : je rencontrai un autre  
 contrai un autre homme qui avoit une épaule disloquée ;  
 disloquée ; il s'étoit écoulé quelques mois depuis l'accident,  
 l'accident, & personne n'avoit su la remettre, quoique ce  
 quoique ce soit une des opérations les moins difficiles de  
 difficiles de notre Chirurgie. Ils savent que les fractures &  
 fractures & les luxations de l'épine du dos sont

atieres. Ils en ont vues de toutes sortes, & qu'il n'en est pas de même de celles  
 des, & si une fois on a vu un coup de pique au crâne; ils savent aussi, par expérience, en  
 serent dans les parties du corps les blessures sont incurables. Ils nous ont montré plusieurs cicatrices,  
 comme la partie des. Ils nous ont montré plusieurs cicatrices,  
 jours après, les suites des coups de pique qu'ils avoient reçus;  
 la blessure, & les coups pénétrèrent réellement aux endroits  
 à se recouvrir. Un indiqua, nous les aurions sûrement dé-  
 al, ce bois étoit mortel, & cependant les blessés ont guéri.  
 ouzieme jour. Leurs connoissances en Médecine paroissent  
 forces, qu'il leur est bornées, sans doute, parce qu'il leur arrive  
 r. Nous n'ignorons pas d'accidens qu'ils n'ont de maladies. Les  
 écriffent sur des feuilles, mais rarement ils en administrent des suc d'herbe  
 mais rarement sur quelques occasions, & lorsque les femmes  
 je doute d'arriver à des suites de couches fâcheuses, elles em-  
 tiens de parler d'un remede qui semble paroître inutile  
 les O-Taitiens dans un climat chaud: elles chauffent des pierres,  
 e. J'apperçus qu'elles les couvrent ensuite d'une étoffe épaisse  
 voit coupé à la partie dessus laquelle elles posent une certaine quan-  
 d'un arbre, & dessous d'une petite plante de l'espece de la mou-  
 çât un Chirurgien, &, après avoir couvert le tout d'une  
 bliant pas qu'une grande étoffe, elles s'asseyent dessus; elles ont  
 ueux: je remarquai des sueurs abondantes, & elles guérissent: les  
 voit une épaule de mes infectés du mal vénérien, ont voulu pra-  
 es mois depuis par la même méthode, mais ils l'ont trouvée  
 su la remettre, efficace. Ils n'ont point d'émétique.  
 ions les moins. Malgré l'extrême fertilité de l'Isle, on y  
 savent que le peuple éprouve souvent des famines qui emportent, dit-  
 ne du dos son on beaucoup de monde. Je n'ai pu découvrir si

---



---

 1777.  
 Decemb.

ces famines sont la suite d'une mauvaise saison  
 de la guerre, ou d'une population trop nombreuse ; il est presque impossible qu'il n'y ait  
 quelquefois dans l'Isle trop de monde à nourrir.  
 Au reste, il est difficile de douter de la vérité  
 fait ; car ils ménagent avec beaucoup de sagesse  
 même aux temps de l'abondance, les choses qui  
 servent à leur nourriture. Dans les moments de  
 disette, lorsqu'ils ont consommé leur fruit à terre  
 & leurs ignames, ils mangent diverses racines qui  
 croissent sans culture sur les montagnes : ils se  
 nourrissent d'abord de la *patarra* ; elle ressemble  
 à une grosse patate ou à une igname, & elle est  
 bonne tant qu'elle n'a pas pris toute sa croissance  
 mais, dès qu'elle est vieille, elle est remplie de  
 fibres dures : ils mangent d'ailleurs deux autres  
 racines ; l'une approche du *taro*, & la seconde  
 s'appelle *Ehooe* ; il y a deux especes de celle-ci  
 l'une est vénéneuse, & on est contraint de la  
 fendre & de la laisser macérer une nuit dans l'eau  
 avant de la cuire ; &, sous ce rapport, elle  
 semble à la *cassave* des Isles d'Amérique. De la  
 manière dont les O-Taïtiens l'apprêtent, elle forme  
 une pâte humide, très-insipide au goût : cependant  
 je les ai vus s'en nourrir à une époque où ils n'avoient  
 pouvoient point de disette ; c'est une plante  
 grimpante, ainsi que la *patarra*.

» La classe inférieure fait peu d'usage des no

mauvaise saison, & ce ne sont jamais que des  
 on trop noissons, des œufs de mer, ou d'autres produc-  
 qu'il n'y ait pas de marines; il est rare qu'elle mange du cochon,  
 nde à nourrir même cela lui arrive quelquefois. L'*Eree-de-hoi*  
 de la vérité, il, est assez riche pour avoir du porc tous les  
 coup de fois, & les Chef subalternes ne peuvent guere  
 , les choses d'avoir qu'une fois par semaine, par quinzaine  
 es momens par mois, selon leur fortune. Il y a même des  
 eur fruit à peupps où ils sont obligés de se passer de cette  
 rses racines, & d'indise : car, lorsque la guerre ou d'autres causes  
 ntagnes : il appauvri l'Isle, le Roi défend à ses Sujets de  
 ; elle ressembrer des cochons; & on nous a dit qu'en cer-  
 me, & elle es occasions, la défense subsistoit plusieurs  
 te sa croissanis, & même une année ou deux. Les cochons  
 e est remplie multiplient tellement durant cette prohibition,  
 urs deux au on les a vu abandonner l'état de domesticité  
 , & la seco devenir sauvages. Lorsqu'il paroît convenable  
 ces de celle lever la défense, tous les Chefs se rendent  
 contraint de près du Roi, & chacun d'eux lui apporte des  
 nuit dans l'èmons. Le Roi ordonne d'en tuer quelques-uns  
 apport, elle on sert aux Chefs, & ils s'en retournent avec  
 érique. De la liberté d'en tuer désormais pour leur table. La  
 rent, elle fo prohibition dont je viens de parler, subsistoit lors  
 goût: cepend notre arrivée à *O-Taïti*, du moins dans les dis-  
 oque où ils n'is qui dépendent immédiatement d'*O-Too*; &  
 c'est une pla leur qu'elle ne nous empêchât d'aller à *Mata-*  
*va*, lorsque nous aurions quitté *Oheitepeha*, il nous  
 d'usage des no kara, par un messager, qu'il la révoqueroit dès

1777.  
 Décemb.

1777.  
Décemb.

que nos vaisseaux auroient gagné le port. Il révoqua en effet, du moins par rapport à nous, mais nous fîmes une si grande consommation de ces animaux, qu'on la rétablit sans doute après notre départ. Le Gouvernement défend aussi quelquefois de tuer des volailles.

» *L'ava* est sur-tout en usage parmi les Insulaires d'un rang distingué. Ils la font d'une manière un peu différente de celle dont nous avons été souvent témoins aux *Isles des Amis*; car ils versent une très-petite quantité d'eau sur la racine, quelquefois ils grillent ou ils cuisent au four, ils broient les tiges sans les hacher. Ils emploient d'ailleurs les feuilles broyées de la plante, & y versent de l'eau comme sur la racine. Ils ne se réunissent pas en troupes pour la boire amicalement, comme à *Tongataboo*; mais ses perniciosus effets sont plus sensibles à *O-Taïti*, car elle tarde pas à enivrer, ou plutôt à donner de la faiblesse à toutes les facultés du corps & de l'esprit. Ceux d'entre nous qui avoient abordé autrefois ces Isles, furent surpris de voir la maigreur affectée d'une multitude d'Insulaires, que nous avions laissés d'un embonpoint & d'une grosseur remarquables; nous demandâmes la cause de ce changement, & on nous répondit, qu'il falloit l'attribuer à l'*ava*: leur peau étoit grossière, desséchée & couverte d'écailles; on nous assura que ces écailles

tombe

tombe  
renouv  
pernic  
deveni  
& il es  
Ces eff  
premie  
O-Taï  
uxe. S  
nent,  
uera.

» Ils  
premier  
coucher  
eux he  
inent à  
s dîner  
eux &  
quit. Ils  
es usag  
on-feu  
z dans  
à man  
plus étra  
ortion  
à d'un  
ffimé,  
es, & c

Tom

le port. Il  
 pport à nou  
 infomation  
 as doute ap  
 fend aussi que  
 parmi les Inf  
 d'une manie  
 ous avons été  
 ; car ils verfe  
 r la racine,  
 ent au four,  
 . Ils emploie  
 a plante, &  
 racine. Ils ne  
 boire amica  
 s ses pernicie  
 iiii, car elle  
 onner de la f  
 s & de l'espr  
 rdé autrefois  
 naigreur affre  
 e nous avio  
 grosseur rema  
 se de ce chang  
 alloit l'attribu  
 e, desséchée  
 que ces écail  
 tomba

tombent de temps en temps, & que la peau se  
 renouvelle. Pour justifier l'usage d'une liqueur si  
 pernicieuse, ils prétendent qu'elle empêche de  
 devenir trop gras; il est évident qu'elle les énerve,  
 & il est très-probable qu'elle abrege leurs jours.  
 Ces effets nous ayant moins frappés durant nos  
 premieres relâches, il y a lieu de croire que les  
 O-Taïtiens n'abusoient pas autant de cet article de  
 luxe. S'ils continuent à boire l'*ava* aussi fréquem-  
 ment, on peut prédire que leur population dimi-  
 nuera.

» Ils font beaucoup de repas dans un jour; le  
 premier (ou plutôt le dernier, car ils vont se  
 coucher immédiatement après) a lieu à environ  
 deux heures du matin, & le second à huit; ils  
 dînent à onze heures, &, comme le disoit Omai,  
 ils dînent une seconde & une troisième fois à  
 deux & à cinq heures du soir, & ils soupent à  
 huit. Ils ont, sur ce point de leur vie domestique,  
 des usages très-bizarres. Les femmes éprouvent  
 non-seulement la mortification de manger seules,  
 & dans une partie de la maison éloignée de celle  
 où mangent les hommes; mais, ce qui est bien  
 plus étrange encore, on ne leur donne aucune  
 portion des mets délicats: elles n'osent goûter  
 ni d'un poisson de l'espece du thon, qui est fort  
 estimé, ni de quelques-unes des meilleures bana-  
 nes, & on permet rarement le porc, même à celles

1777.  
 Decemb.



1777.  
Décemb.

des classes supérieures. Les petites filles & les petits garçons prennent aussi leur repas séparément. En général, les femmes apprêtent les choses dont elles se nourrissent; car les hommes les laissent mourir de faim, plutôt que de leur rendre ce service. Il y a ici, & dans plusieurs de leurs coutumes relatives à leurs repas, quelque chose de mystérieux, que nous n'avons jamais pu bien comprendre. Lorsque nous en demandions la raison, on ne nous répondoit rien, sinon que cela étoit juste & indispensable.

» Ce qui a d'ailleurs rapport aux femmes n'est point obscur; leurs liaisons avec les hommes n'offrent sur-tout rien de caché. Si un jeune homme & une jeune femme habitent ensemble le jeune homme donne au pere de la fille, quelques-unes des choses réputées nécessaires dans le pays, telles que des cochons, des étoffes & des pirogues; la quantité de ces choses est proportionnée au temps qu'il passe avec sa maîtresse: si le pere croit qu'on ne l'a pas payé, il ne craint pas de reprendre la fille, & de la livrer à un autre qui sera peut-être plus libéral: l'homme, de son côté, peut toujours former un nouveau choix. Si sa maîtresse devient grosse, il est le maître de tuer l'enfant, & de continuer ses liaisons avec la mere, ou de l'abandonner; mais s'il adopte l'enfant, & s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé

marie,  
reste d  
n'est p  
plus je  
toutefo  
de fem  
qu'ils e  
font de  
voignan  
se proc  
canton  
ne se li  
n'adopt  
taire &  
Cette v  
tion, q  
femmes  
ane déb  
plus sau  
l'une n  
ndices  
emme  
& au ne  
qui le fu  
» Les  
mens de  
les hum  
a rappo

1777.  
Décemb.

filles, & les mariés, & il garde communément sa femme le reste de ses jours. Aux yeux des O-Taïtiens, ce n'est pas un crime de prendre une concubine plus jeune, & de l'établir dans sa maison; il est toutefois bien plus commun de les voir changer de femmes, & c'est une chose si ordinaire, qu'ils en parlent d'un ton fort léger. Les *Erroes* sont des Insulaires des classes supérieures, qui joignant à une humeur volage, des moyens de se procurer de nouvelles femmes, voyagent d'un canton à l'autre ou sur les Isles voisines, & qui ne se livrant pas à un attachement particulier, n'adoptent guere la maniere de vivre plus sédentaire & plus tranquille dont je viens de parler. Cette vie licencieuse est si analogue à leur disposition, que les plus jolis hommes & les plus jolies femmes passent ordinairement leur jeunesse dans une débauche qui déshonorerait les peuplades les plus sauvages, mais qui révolte sur-tout au milieu d'une nation, qui offre, à d'autres égards, des indices sûrs d'aménité & de tendresse. Lorsqu'une femme *Erroe* accouche, on applique à la bouche & au nez de l'enfant un morceau d'étoffe mouillée qui le suffoque.

» Les femmes contribuant beaucoup aux agrémens de cette vie de plaisir, on est surpris qu'outre les humiliations dont on les accable, en ce qui a rapport aux alimens, & à la maniere de les

1777.  
Décemb.

prendre, elles soient traitées souvent avec une dureté ou plutôt une brutalité qui semble exclure la plus légère affection. Rien toutefois n'est plus ordinaire que de les voir impitoyablement battues par les hommes; & il est difficile d'expliquer ces violences, à moins qu'elles ne soient l'effet de la jalousie, qui, de l'aveu des O-Taïtiens, tourmente quelquefois les deux sexes. J'adopterois cette explication volontiers; car, en bien des occasions, j'ai trouvé les femmes plus sensibles aux charmes de la figure, qu'à des vues d'intérêt; mais je dois avouer que même alors elles paroissent à peine susceptibles de ces sentimens délicats que produit une tendresse mutuelle, & qu'il y a moins d'amour platonique à O-Taïti, que dans aucun autre pays du monde.

» Des idées de propreté firent imaginer aux O-Taïtiens l'amputation ou l'incision du prépuce, & ils ont, dans leur langue, une épithète injurieuse pour ceux qui n'observent pas cet usage. Lorsqu'il y a, dans un district, cinq ou six petits garçons d'un âge convenable, le pere de l'un d'eux va en avertir le *Tahoua*, ou l'un des Savans du pays; le *Tahoua*, suivi d'un domestique, mène les petits garçons au sommet d'une colline; après avoir donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération, il introduit un morceau de bois au-dessous du prépuce, & il lui dit de regarder de

---

 1777.  
 Décembre.

el côté, une chose bien curieuse : tandis que le  
 jeune homme est occupé d'un autre objet, le  
 Prêtre coupe, avec une dent de requin, & or-  
 dinairement d'un seul coup, le prépuce établi  
 sur le morceau de bois ; il sépare ensuite, ou plutôt  
 replie en arriere les parties divisées, & ayant  
 bandé la plaie, il fait la même opération au reste  
 des jeunes gens. Les nouveaux circoncis se bai-  
 gnent cinq jours après ; on ôte leurs bandages  
 & on nettoie leur plaie ; le dixieme jour ils se  
 baignent de nouveau, & ils se portent bien ;  
 mais la partie où s'est faite l'incision, offre encore  
 une grosseur, & le *Tahoua*, toujours suivi d'un  
 domestique, mene une seconde fois les petits  
 garçons sur la colline, y allume du feu, & il  
 place le prépuce entre deux pierres chaudes, il  
 le presse doucement, ce qui détruit la grosseur.  
 Les nouveaux circoncis retournent alors chez eux,  
 la tête & le corps ornés de fleurs odoriférantes ;  
 leurs peres donnent à l'Opérateur des cochons &  
 des étoffes, & ils proportionnent la récompense  
 sur son habileté ; s'ils sont pauvres, la famille se  
 charge du présent.

» Le système religieux des O-Taïtiens est fort  
 étendu & singulier sur un grand nombre de points ;  
 mais il y a peu d'individus du bas-peuple qui le  
 connoissent parfaitement : cette connoissance se  
 trouve sur-tout parmi les Prêtres, dont la classe

1777.  
Décemb.

est très-nombreuse. Ils croient qu'il y a plusieurs Dieux, dont chacun est très-puissant ; mais ils ne paroissent pas admettre une Divinité supérieure aux autres. Les différens districts & les diverses Isles des environs, ayant des Dieux divers, les Habitans de chacun de ces districts, & de chacune de ces terres, imaginent, sans doute, avoir choisi le plus respectable, ou du moins, une Divinité revêtue d'assez de pouvoir pour les protéger, & pour fournir à tous leurs besoins. Si ce Dieu ne satisfait pas leurs espérances, ils ne pensent pas qu'il soit impie d'en changer : c'est ce qui est arrivé dernièrement à *Tiarraboo*, où l'on a substitué aux deux Divinités anciennes, *Oraa*, Dieu de *Bolabola*, peut-être, parce qu'il est le protecteur d'une peuplade qui a été triomphante à la guerre, & , comme depuis cette époque, ils ont eu des succès contre la Tribu d'*O-Taii-nooe*, ils attribuent leurs victoires à *Oraa*, qui, selon leur expression, combat pour eux.

» Ils servent leurs Dieux avec une assiduité remarquable : outre que les grands *Whattas*, c'est-à-dire, les endroits des *Morais*, où l'on dépose les offrandes, sont ordinairement chargés d'aromaux & de fruits, on rencontre peu de maisons qui n'en aient pas un petit dans leur voisinage. Les Habitans des *Isles de la Société* sont, sur ces matieres, d'une rigidité si scrupuleuse, qu'ils ne

comme  
un mor  
dont no  
montre  
gieux d  
sacrifice  
ont peu  
quand i  
car ils  
détenu  
trouvie  
*Taboo* ?  
ils les cl  
les ball  
core l'in  
religieu  
tie, lors  
faire un  
au culte  
n'est pas  
sans jam  
arrive d  
malheur  
mal-faisa  
un espr  
mal; ils  
Dieu; n  
se born

commencent jamais un repas, sans mettre de côté ~~un~~  
 un morceau pour l'*Eatooa*. Le sacrifice humain  
 dont nous avons été témoins durant ce voyage, <sup>1777.</sup>  
 montre assez jusqu'où ils portent leur zèle reli-  
 gieux & leur fanatisme. Il paroît sûr, que les  
 sacrifices humains reviennent fréquemment; ils  
 ont peut-être recours à cet expédient abominable,  
 quand ils éprouvent des contre-temps fâcheux;  
 car ils nous demanderent, si l'un de nos gens,  
 détenu en prison à l'époque où nous nous  
 trouvions arrêtés par des vents contraires, étoit  
*Taboo*? Leurs prières sont aussi très-fréquentes,  
 ils les chantent à-peu-près sur le même ton que  
 les ballades de leurs jeux. On apperçoit en-  
 core l'infériorité des femmes dans les pratiques  
 religieuses; on les oblige à se découvrir en par-  
 tie, lorsqu'elles passent devant les *Morais*, ou à  
 faire un long détour pour éviter les lieux destinés  
 au culte public. Selon leur mythologie, Dieu  
 n'est pas censé leur accorder toujours des bienfaits  
 sans jamais les oublier, & sans permettre qu'il leur  
 arrive du mal; cependant, lorsqu'ils essuient des  
 malheurs, ils semblent y voir les effets d'un être  
 mal-faisant, qui veut leur nuire. Ils disent qu'*Etee* est  
 un esprit mal-faisant qui leur fait quelquefois du  
 mal; ils lui présentent des offrandes, ainsi qu'à leur  
 Dieu; mais ce qu'ils redoutent des êtres invisibles,  
 se borne à des choses purement temporelles.

1777.  
Décemb.

» Ils croient que l'ame est immatérielle & immortelle. Ils disent qu'elle voltige autour des levres du mourant , pendant les dernières angoisses, & qu'elle monte ensuite auprès du Dieu, qui la réunit à sa propre substance , ou, selon leur expression , qui la mange ; qu'elle demeure quelque temps dans cet état ; qu'elle passe ensuite au lieu destiné à la réception de toutes les ames humaines ; qu'elle y vit au milieu d'une nuit éternelle, ou, comme ils le disent quelquefois , au milieu d'un crépuscule qui ne finit jamais. Ils ne pensent pas que les crimes commis sur la terre, soient punis après la mort d'une manière permanente ; car le Dieu mange indifféremment les ames des bons & celles des méchans. Mais il est sûr qu'ils regardent cette réunion à la Divinité, comme une purification nécessaire, pour arriver à l'état de bonheur ; en effet, selon leur doctrine, si un homme s'abstient des femmes, quelques mois avant de mourir, il passe tout de suite dans sa demeure éternelle, sans avoir besoin de cette union préliminaire ; ils imaginent qu'il est assez purifié par cette abstinence, & affranchi de la loi générale.

» Toutefois ils sont loin de se former, sur le bonheur de l'autre vie, les idées sublimes que nous offrent notre Religion & même notre raison. L'immortalité est le seul privilege impor-

tant qu'  
ames dé  
qui les  
réunies  
en soien  
qui ont  
elles des  
mais il p  
rien, puis  
ont la m  
& d'une  
reconnoi  
où elle a  
reconnoi  
Tourova  
pour se d  
ont ensi  
s demeu  
la reste,  
par leur  
as les m  
» Leur  
agance  
voir de c  
être ; ils  
ouvent,  
roduire.  
e mange

tant qu'ils semblent espérer ; car s'ils croient les  
 âmes dépouillées de quelques-unes des passions  
 qui les animoient tandis qu'elles se trouvoient  
 réunies au corps , ils ne supposent pas qu'elles  
 en soient absolument affranchies. Aussi les âmes  
 qui ont été ennemies sur la terre , se livrent-  
 elles des combats lorsqu'elles se rencontrent ;  
 mais il paroît que ces démêlés n'aboutissent à  
 rien , puisqu'elles sont réputées invulnérables. Ils  
 ont la même idée de la rencontre d'un homme  
 & d'une femme. Si le mari meurt le premier , il  
 reconnoît l'ame de son épouse , dès le moment  
 où elle arrive dans la terre des Esprits ; il se fait  
 reconnoître dans une maison spacieuse , appelée  
*Tourova* , où se rassemblent les âmes des morts  
 pour se divertir avec les Dieux. Les deux époux  
 ont ensuite occuper une habitation séparée , où  
 ils demeurent à jamais , & où ils font des enfans ;  
 au reste , ils ne procréent que des êtres spirituels ,  
 car leur mariage & leurs embrassemens ne sont  
 pas les mêmes que ceux des êtres corporels.

» Leurs idées sur la Divinité , sont d'une extra-  
 vagance absurde. Ils la croient soumise au pou-  
 voir de ces mêmes Esprits , à qui elle a donné  
 l'être ; ils imaginent que ces Esprits la mangent  
 souvent , mais ils lui supposent la faculté de se re-  
 produire. Ils emploient sans doute ici l'expression  
 de manger , parce qu'ils ne peuvent parler des

1777.  
 Décembre.



choses immatérielles, sans recourir à des objets matériels. Ils ajoutent que la Divinité demande aux Esprits, assemblés dans le *Tourova*, s'ils ont le projet de la détruire; que si les Esprits ont pris cette résolution, elle ne peut la changer. Les Habitans de la terre se croient instruits de ce qui se passe dans la région des Esprits; car à l'époque où la lune est dans son déclin, ils disent que les Esprits mangent leur *Eatooa*, & que la reproduction de l'*Eatooa* avance, lorsque la lune est dans son plein. Les Dieux les plus puissans sont sujets à cet accident, ainsi que les Divinités subalternes. Ils pensent aussi qu'il y a d'autres endroits destinés à recevoir les ames après la mort. Ceux, par exemple, qui se noient dans la mer, y demeurent au sein des flots; ils y trouvent un beau pays des maisons, & tout ce qui peut les rendre heureux. Ils soutiennent de plus, que tous les animaux, que les arbres, les fruits & même les pierres, ont des ames, qui, à l'instant de la mort ou de la dissolution, montent auprès de la Divinité à laquelle ces substances s'incorporent d'abord pour passer ensuite dans la demeure particulière qui leur est destinée.

» Ils sont persuadés que la pratique exacte de leurs devoirs religieux, leur procure toutes sortes d'avantages temporels; & comme ils assurent que l'action puissante & vivifiante de l'esprit de

Dieu e  
 donner  
 sur ses  
 es, &  
 l'action  
 homme  
 l'orteil,  
 en l'orte  
 chent ré  
 aillent p  
 Toopapa  
 es hom  
 trées de  
 d'un Cir  
 orrenen  
 prits de  
 lon de p  
 ou reste,  
 e don  
 nous d  
 ere l'av  
 erre da  
 l'occaf  
 T. drif  
 de ceux  
 de celle  
 pirés, au  
 dont ils s

1777.  
Décemb.

Dieu est répandue par-tout, on ne doit pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées superstitieuses sur ses opérations. Ils disent que les morts subites, & tous les autres accidens, sont l'effet de l'action immédiate de quelque Divinité. Si un homme se heurte contre une pierre, & se blesse par un porteil, ils attribuent la meurtrissure à l'*Eatooa*; en sorte que, selon leur mythologie, ils marchent réellement sur une terre enchantée. Ils tressaillent pendant la nuit, lorsqu'ils approchent d'un *Toopapaoo*, où sont exposés les morts, ainsi que les hommes ignorans & superstitieux de nos contrées de l'*Europe*, redoutent les Esprits, à la vue d'un Cimetière. Ils croient aussi aux songes, qu'ils prennent pour des avis de leur Dieu, ou des Esprits de leurs Amis défunts, & ils supposent le don de prédire l'avenir à ceux qui ont des rêves; au reste, ils n'attribuent qu'à quelques personnes ce don de prophétie. *Omai* prétendoit l'avoir; nous dit le 26 Juillet 1776, que l'âme de son père l'avoit averti en songe, qu'il descendroit à terre dans trois jours; mais il ne put triompher à l'occasion de sa prophétie, car nous n'arrivâmes à *T'ériffe* que le premier Août. La réputation de ceux qui ont des songes approche beaucoup de celle de leurs Prêtres & de leurs Prêtresses inspirés, auxquels ils ajoutent une foi aveugle, & dont ils suivent les décisions, toutes les fois qu'ils

1777.  
Décemb.

forment un projet important. Opoony respecte beaucoup la Prêtresse qui lui persuada d'envahir *Ulietea*, & il ne va jamais à la guerre sans la consulter. Ils adoptent de plus, à quelques égards, notre vieille doctrine de l'influence des Planètes; du moins ils reglent, en certains cas, leurs délibérations publiques sur les aspects de la Lune: par exemple, ils entreprennent une guerre, & ils comptent sur des succès, lorsque cette Planète est couchée horizontalement, ou fort inclinée dans sa partie convexe, après son renouvellement.

» Leur système sur la création de l'univers, est embrouillé, obscur & extravagant, comme on l'imagine bien. Ils disent qu'une Déesse ayant un bloc ou une masse de terre suspendue à une corde, la lança loin d'elle, & en répandit aux environs des morceaux, tels qu'*O-Taïti* & les Isles voisines, dont les divers Habitans viennent d'un homme & d'une femme établis à *O-Taïti*. Il ne s'agit cependant que de la création immédiate de leur contrée; car ils admettent une création universelle antérieure à celle-ci, & ils croient à l'existence de plusieurs terres qu'ils ne connoissent que par tradition; mais leurs idées s'arrêtent à *Tatooma* & à *Tapuppa*, pierres & rochers mâles & femelles, qui forment le noyau du globe, ou qui soutiennent l'assemblage de terre & d'eau jeté

la fu  
*Totorro*  
ensuite  
qui don  
ensuite  
*Oroo*, e  
Dieu, se  
de créer  
différent  
sur le C  
par des  
qu'on ob  
es boc  
adis à *O*  
n accid  
une pa  
» Ils o  
religieuse  
pport à  
je vais  
appelés *T*  
figurer  
en long  
ient, n  
s habito  
me de c  
s mange  
roient,

ny respecte  
la d'envahir  
sans la con-  
ques égards,  
es Planetes;  
, leurs déli-  
de la Lune:  
e guerre, &  
ue cette Pla-  
ou fort in-  
s son renou-  
l'univers, est  
, comme on  
esse ayant un  
endue à une  
répandit sur  
O-Taïti & les  
sans viennent  
à O-Taïti. Il  
on immédiate  
une création  
ils croient à  
ne connoissent  
s'arrêtent à  
rochers mâles  
du globe, ou  
e & d'eau jeté

sa surface. *Tatooma* & *Tapuppa* produisirent  
*Totorro*, qui fut tué & décomposé en terre, &  
ensuite *O-Taïa* & *Oroo*, qui s'épousèrent &  
qui donnerent d'abord naissance à une terre, &  
ensuite à une race de Dieux. *O-Taïa* fut tué, &  
*Oroo*, qui étoit de l'espece femelle, épousa un  
Dieu, son fils, appelé *Terra*, à qui elle ordonna  
de créer de nouvelles terres, les animaux & les  
différentes especes de comestibles, qu'on trouve  
sur le Globe, ainsi que le Firmament, soutenu  
par des hommes, appelés *Teserei*. Les taches  
qu'on observe dans la Lune, sont, à leurs yeux,  
des bocages d'une sorte d'arbres qui croissoient  
adis à *O-Taïti*; ces arbres ayant été détruits par  
un accident, leurs semences furent portées dans la  
Lune par des colombes.

» Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes  
religieuses & historiques; l'une des dernières a  
rapport à l'usage de manger de la chair humaine,  
et je vais en donner le précis. Deux hommes,  
appelés *Taheei*, seul nom qu'ils emploient pour  
designer des Cannibales, vivoient à *O-Taïti* il y a  
un long-temps: on ne savoit pas d'où ils for-  
mèrent, ni comment ils étoient arrivés dans l'Isle.  
Ils habitoient les montagnes, qu'ils avoient cou-  
vertes de quitter pour venir tuer les gens du pays;  
ils mangeoient ensuite les hommes qu'ils massa-  
croient, & ils arrêtoient les progrès de la popu-

1777.  
Décemb.

1777.  
Décemb.

lution. Deux freres résolurent de détruire ces monstres formidables, & ils imaginèrent un stratagème qui leur réussit. Ils habitoient aussi les montagnes, un peu au-dessus des *Tahecai*, & ils occupoient un poste, d'où ils pouvoient leur parler sans trop exposer leurs jours. Ils les inviterent à un repas que les *Tahecai* acceptèrent de bon cœur; ayant fait chauffer des pierres, ils les mirent dans du *Mahee*, & ils dirent à l'un des *Tahecai* d'ouvrir la bouche: le *Tahecai* ouvrit la bouche; on y laissa tomber un de ces morceaux de *Mahee* & on y versa de l'eau, laquelle, en se mêlant avec la pierre chaude, produisit un bouillonnement qui tua le monstre quelque temps après. Les deux freres voulurent engager l'autre à faire la même chose; mais le second Cannibale frappé du bouillonnement de l'estomac de son camarade, les remercia; on l'assura que le *Mahee* étoit excellent, & que ce bouillonnement passeroit bien vite, & il fut si crédule, qu'il ouvrit la bouche & subit le sort du premier. Les Naturels alors les couperent en morceaux, qu'ils enterrent, & ils donnerent, par reconnaissance, le gouvernement de l'Isle aux deux freres. Les *Tahecai* résidoient dans le district appelé *Whapaneeoo*, & on y trouve encore aujourd'hui un arbre à pain, qui, dit-on, leur appartenoit. Une femme qui vivoit avec eux, avoit deux dents d'une grosseur pro-

gieuses  
O-Tah  
eurs  
oupir.  
omme  
e ses  
out an  
rocs.  
» Or  
semblan  
au des  
ancien  
eu de  
bles d  
érités  
on peu  
vilifati  
le est  
xprime  
anniba  
endant  
dis de  
e point  
ve, qu  
dit don  
resque  
arens &  
peuple

détruire ces  
 erent un stra  
 oient aussi les  
*Taheei*, & ils  
 pouvoient leur  
 . Ils les invite  
 oterent de bon  
 es, ils les mi  
 nt à l'un des  
*heeai* ouvrit la  
 ces morceaux  
 laquelle, en  
 produisit un  
 quelque temp  
 engager l'autr  
 nd Cannibale  
 stomac de son  
 a que le *Mak*  
 nnement pass  
 qu'il ouvrit la  
 . Les Naturels  
 qu'ils enterre  
 fissance, le gou  
 s. Les *Taheei*  
*apaneeoo*, & on  
 re à pain, qui  
 me qui vivoit  
 grosseur pro

gieuse, & après leur mort, elle alla s'établir à  
*O-Taha*; & les Insulaires la mirent au nombre de  
 leurs Déeses, lorsqu'elle eut rendu le dernier  
 soupir. Elle ne mangeoit pas de la chair humaine  
 comme ses deux époux; mais, d'après la grandeur  
 de ses dents, on donne le nom de *Taheei* à  
 tout animal qui a un aspect farouche ou de larges  
 crocs.

1777.  
 Décembre.

» On doit avouer que cette Histoire a la vrai-  
 semblance de celle d'Hercule, détruisant l'Hydre,  
 ou des Tueurs de Géants, dont parlent les Ro-  
 manciens des derniers siècles; mais j'y trouve aussi  
 peu de moralité, que dans la plupart des vieilles  
 fables de la même espece, reçues comme des  
 vérités par des peuples ignorans, dont la civilisa-  
 tion peut être comparée, à quelques égards, à la  
 civilisation des Naturels des *Isles de la Société*.  
 Elle est d'ailleurs heureusement imaginée, car elle  
 exprime l'aversion & l'horreur qu'inspirent ici les  
 Cannibales. Plusieurs raisons feroient croire ce-  
 pendant que les Habitans de ces Isles mangeoient  
 des de la chair humaine. J'interrogeai Omaï sur  
 ce point; il soutint de la maniere la plus posi-  
 tive, que je me trompois, mais il me conta un  
 fait dont il avoit été témoin, & qui confirme  
 presque cette opinion. Un grand nombre de ses  
 parens & de ses alliés furent tués à l'époque où  
 le peuplade de *Bolabola* battit celle de *Huaheine*,

Un homme de sa famille eut ensuite occasion de se venger ; il battit à son tour les Insulaires de *Bolabola*, & coupant un morceau de la cuisse de l'un de ses ennemis, il le rôtit, & il le mangea. M. Cook a raconté plus haut, qu'on offre au Roi un œil du malheureux qu'on sacrifie aux Dieux, & nous n'avons pu nous empêcher de voir dans cet usage les restes d'une coutume qui étoit jadis beaucoup plus étendue, & dont cette cérémonie emblématique rappelle le souvenir.

» Le Roi est investi du *Maro*, il préside aux sacrifices humains ; & il paroît que ce sont là les privilèges distinctifs de sa Souveraineté. Il faut peut-être y ajouter celui de sonner d'une conque qui produit un son très-éclatant. Dès qu'il donne ce signal, tous ses sujets sont obligés de lui apporter des comestibles de différentes especes, en proportion de leurs facultés. Son nom seul leur inspire un respect qui va jusqu'à l'extravagance & il les rend quelquefois cruels. Lorsqu'on revêt du symbole de la Royauté, s'il y a dans la langue des mots qui aient de la ressemblance avec celui de *Maro*, on les change, & on en substitue d'autres : l'homme qui a ensuite la hardiesse de ne pas se soumettre au changement, & de continuer à se servir des mots pros crits, est sur-le-champ mis à mort, avec toute sa famille. On traite d'une

maniere

mani  
un ar  
Oma  
donne  
noms  
standis  
conqu  
rain,  
es ca  
ration

» Le  
qui lui  
naison  
s'écari  
honor  
les qu  
e déco  
vois lo  
es envi  
quel i  
els des  
ceint  
ules se  
oyal. I  
on, le  
resque  
es préj  
haines.

Tom

l'occasion de  
Insulaires de  
de la cuisse de  
il le mange  
qu'on offre au  
n sacrifice au  
empêcher de  
e coutume qu  
due, & don  
appelle le sou

il préside au  
e ce sont là le  
eraineté. Il fa  
d'une conqu  
Dès qu'il don  
és de lui appo  
s especes, e  
nom seul le  
l'extravagance  
. Lorsqu'on  
s'il y a dans  
semblance ave  
on en substitue  
hardiesse de ne  
de continuer  
r-le-champ m  
On traite d'une  
maniere

maniere aussi barbare ceux qui s'avisent d'appeler  
un animal, du nom du Prince. D'après cet usage,  
Omaï fut toujours indigné de voir que les Anglois  
donnent, à des chevaux ou à des chiens, les  
noms d'un Prince, ou d'une Princesse. Au reste,  
tandis que les O-Taïtiens punissent de mort qui-  
conque emploie légèrement le nom de leur Souve-  
rain, ils se contentent de confisquer les terres &  
les cabanes de ceux qui outragent son adminis-  
tration.

» Le Roi a, dans chaque District, des maisons  
qui lui appartiennent, & il n'entre jamais dans la  
maison d'un de ses sujets. Si un accident l'oblige  
s'écarter de cette regle, on brûle la maison qu'il  
honorée de sa présence, ainsi que tous les meu-  
bles qu'elle renferme. Non-seulement ses sujets  
se découvrent devant lui, jusqu'à la ceinture;  
mais lorsqu'il est quelque part, on dresse, dans  
ses environs, un poteau garni d'une piece d'étoffe,  
auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les Natu-  
rels des deux sexes se découvrent également jusqu'à  
la ceinture, devant ses freres; mais les femmes  
se découvrent devant les femmes du sang  
royal. En un mot, ils portent jusqu'à la supersti-  
on, leur respect pour le Roi, & sa personne est  
presque sacrée à leurs yeux. Il doit peut-être, à  
ces préjugés, la possession tranquille de ses Do-  
maines. Les Naturels du district de *Tiarraboo* con-

1777.  
Decemb.



1777.  
Décemb.

viennent qu'il a droit aux mêmes honneurs parmi eux, quoique leur Chef particulier leur paroisse plus puissant, quoiqu'ils le supposent héritier du Gouvernement de l'Isle, en cas de l'extinction de la famille Royale actuelle. Il est assez vraisemblable que Waheia-Dooa deviendrait en effet Souverain de toute la contrée; car, outre *Tiarraboo*, il est le maître de plusieurs districts d'*Opooreenoo*. Ses domaines égalent presque, en étendue, ceux d'*O-Too*, & la portion de l'Isle, à laquelle il diste des lois, est d'ailleurs la plus peuplée & la plus fertile. Ses sujets ont donné des preuves de leur supériorité; ils ont remporté des victoires fréquentes sur ceux d'*O-Taïri-nooe*; & ils affectent de parler de leurs voisins, comme d'une troupe de Guerriers méprisables, qu'il seroit aisé de battre si leur Chef vouloit déclarer la guerre.

» Après l'*Eree-de-Hoi* & sa famille, viennent les *Erees* ou les Chefs, revêtus de quelque pouvoir ensuite les *Manohoones* ou les Vassaux, & les *Teous* ou *Toutous*, c'est-à-dire, les Domestiques ou plutôt les Esclaves. Les hommes de chacune de ces classes se lient, selon l'institution primitive, avec des femmes de leur Tribu; mais s'ils ont des privautés avec des femmes d'un rang inférieur, & s'il résulte un enfant de ce commerce on laisse la vie à l'enfant, qui prend le rang de son pere, à moins qu'il ne doive le jour à un

ree ;  
omme  
asse in  
mort  
ec un  
-Hoi t  
re, c  
cort s  
n frere  
flent t  
fourn  
urs, à  
maines  
Des  
n des  
vent o  
s d'O-  
maines  
pierre  
les ar  
mpagne  
Hoi, le  
utefois  
comm  
urer les  
e les lo  
ancien  
iers, le

ree ; car on le tue dans ce dernier cas. Si une  
 homme de condition se lie avec un homme d'une  
 classe inférieure , on tue ses enfans ; & on met  
 mort le *Teou* qui est surpris dans une intrigue  
 avec une femme du sang Royal. Le fils de l'*Eree-*  
*Hoi* succede aux titres & aux honneurs de son  
 pere , dès le moment de sa naissance ; si le Roi  
 meurt sans enfans , le Gouvernement passe à  
 son frere. Dans les autres familles , les biens  
 passent toujours au fils aîné ; mais il est obligé  
 de fournir à l'entretien de ses freres & de ses  
 sœurs , à qui on accorde une portion de ses  
 terres.

Des ruisseaux ou de petites collines , qui en  
 certains endroits se prolongent dans la mer ,  
 servent ordinairement de bornes aux divers can-  
 tons d'*O-Taïti*. De grosses pierres marquent les  
 limites particulières : le dérangement d'une de  
 ces pierres produit des querelles , qui se décident  
 par les armes : chaque parti met alors ses amis en  
 campagne : mais si l'on porte les plaintes à l'*Eree-*  
*Hoi* , le Roi termine le différent à l'amiable.  
 Toutefois le délit dont il est ici question , n'est  
 pas commun , & une longue possession semble  
 consacrer les propriétés des *O-Taïtiens* , aussi-bien  
 que les lois les plus sévères des autres contrées.  
 L'ancien usage remet à la vengeance des parti-  
 culiers , les crimes qui n'intéressent pas la Com-

1777.  
 Décembre.

1777.  
Décemb.

munauté; & on ne dénonce point ces délits aux Chefs. Ils semblent croire que la personne offensée ou lésée prononcera d'une manière aussi équitable que des indifférens; & les châtimens décernés aux crimes de toutes especes, étant connus dès long-temps, on lui permet de les infliger sans avoir à répondre de sa conduite. Ainsi, lorsqu'on surprend un voleur, ce qui en général arrive pendant la nuit, l'homme qu'il a volé peut le tuer sur-le-champ; & si on en demande des nouvelles, il lui suffit, pour sa justification, de dire les raisons qu'il a eues de lui donner la mort. Au reste, on ne punit guere les voleurs avec cette sévérité, moins qu'ils ne dérobent des choses réputées très précieuses, telles que des pieces de corps, & des cheveux treffés. Si un voleur s'enfuit après avoir pris des étoffes ou même des cochons, & qu'on le découvre ensuite, on ne le punit point, lorsqu'il promet de rendre la même quantité d'étoffes ou le même nombre de cochons. On lui pardonne quelquefois, quand il s'est tenu caché plusieurs jours, ou il en est quitte pour une légère bastonnade. Si un Insulaire en tue un autre dans une querelle, les amis du défunt se réunissent, & attaquent le meurtrier & ses partisans: s'ils triomphent, il s'emparent de la maison, des terres, & des meubles du meurtrier; mais s'ils sont vaincus, leurs richesses tombent au pouvoir du vainqueur.

ces délits au  
bonne offensé  
e aussi équité  
stimens décer  
étant connu  
e les infliger  
te. Ainsi, l'on  
général arriv  
olé peut le tu  
des nouvelles  
dire les raison  
. Au reste, c  
cette sévérité,  
es réputées tr  
e corps, & d  
suisit après av  
chons, & qu'  
nit point, l'on  
quantité d'étoff  
On lui pardon  
caché plusieurs  
e légère basto  
autre dans un  
éunissent, &  
ans : s'ils triom  
n, des terres  
ils sont vaincu  
r du vainqueur

si un *Manahoune* tue le *Toutou* ou l'Esclave de  
un des Chefs, celui-ci détache des gens, qui  
separent des terres & de la maison du meur-  
rier, lequel se réfugie dans un autre canton de  
l'Isle, ou sur une des Isles voisines. Il revient  
quelques mois après, & trouvant son troupeau  
de cochons beaucoup augmenté, il en offre une  
portion, avec des plumes rouges, & d'autres  
choses précieuses, au Maître du *Toutou*, qui ac-  
cepte ordinairement cette compensation, & qui  
lui permet de rentrer en possession de sa maison  
& de ses terres. Cet arrangement est le comble  
de la vénalité & de l'injustice : le meurtrier de  
l'Esclave ne semble se cacher, qu'afin de tromper  
la classe inférieure du peuple ; il ne paroît pas que  
le Chef ait la moindre autorité pour le punir, &  
on ne peut voir ici qu'un complot, entre le  
*Manahoune* & son Supérieur, pour satisfaire la  
vengeance du premier, & la cupidité du second.  
Au reste, on ne doit pas être surpris que l'homide  
soit regardé comme un délit si léger, dans  
un pays, où le meurtre de ses propres enfans  
n'est pas réputé criminel. Je leur ai parlé à  
diverses reprises de cette barbarie atroce, qui  
blesse les sentimens de la nature ; je leur ai de-  
mandé si elle n'excitoit pas l'indignation des  
Chefs & des Principaux de l'Isle, & si on ne la  
puniroit pas : ils m'ont toujours répondu que

1777.  
Décemb.

1777.  
Décemb.

le Chef ne pouvoit ni ne vouloit intervenir, & que chacun a le droit de faire ce qu'il veut de ses enfans.

» Quoiqu'on trouve en général, sur les Isles des environs, les mêmes productions, la même race d'hommes, les mêmes usages & les mêmes mœurs qu'à *O-Taïti*, on y observe néanmoins un petit nombre de différences, qu'il est à propos d'indiquer. Elles serviront peut-être un jour à faire appercevoir de plus grandes.

» La petite Isle de *Mataia* ou d'*Osnatrug*, est à vingt lieues à l'Est d'*O-Taïti*, & qui appartient à un Chef *O-Taïtien*, auquel elle paye des tributs. On y emploie un dialecte différent de celui d'*O-Taïti*. Ses Habitans portent leurs cheveux très-long & lorsqu'ils se battent, ils couvrent leurs bras avec une substance garnie de dents de requin, qui ressembleroit à du chagrin : ils se parent d'ailleurs avec des coquilles, des perles polies, qui sont éblouissantes au soleil; & ils en ont une très-large, qui leur tient lieu de bouclier ou de cuirasse.

» La langue des *O-Taïtiens* a beaucoup de mots, & même de phrases, qui ne ressemblent point du tout à l'idiome des Isles situées à l'Est. Leur Isle produit une quantité considérable d'un fruit délicieux, auquel nous donnâmes le nom de pommes, & qu'on ne trouve sur aucune de

autres;  
de prod  
qui est  
il ne cr  
péninsul  
le tire.  
nissent l  
que ses  
fréquent  
cette Te  
que le r  
quelques  
l'heure.

» La  
même e  
un Dieu  
ces Div  
les meille  
curer.

A *Huaha*

A *Uliete*

A *Otaha*

A *Bolab*

A *Mour*

A *Tooba*

autres; excepté à *Eimeo*. Elle a aussi l'avantage de produire un bois odoriférant, appelé *Eahoi*, qui est fort estimé sur les terres des environs; il ne croît pas même à *Tiarraboo*, ou dans la péninsule Sud-Est, contiguë au District d'où on le tire. *Huaheine* & *Eimeo* sont les Isles qui fournissent le plus d'ignames. Un oiseau particulier, que ses plumes blanches rendent très-précieux, fréquente les collines de *Mourooa*; & quoique cette Terre soit plus éloignée d'*O-Tāti* & *Eimeo*, que le reste des *Isles de la Société*, on y voit quelques-unes des pommes dont je parlois tout à l'heure.

» La Religion des *Isles de la Société* est la même en général; cependant chacune d'elles a un Dieu tutélaire particulier. Voici la liste de ces Divinités particulières; je l'ai faite d'après les meilleurs renseignemens que j'ai pu me procurer.

*Dieux des Isles de la Société.*

A <i>Huaheine</i> ,	Tanne.
A <i>Ulietea</i> ,	Ooro.
A <i>Otaha</i> ,	Tanne.
A <i>Bolabola</i> ,	Oraa.
A <i>Mourooa</i> ,	Otoo, Ee Weiahoo.
A <i>Toobae</i> ,	Tamouee.

1777.  
Décemb. A *Tabooymano* ou à l'Isle  
de *Saunders*, qui est } *Taroa*.  
soumise à *Huaheine*, }

A *Eimeo*, Ooro hadoo;

A O. { *O - Taïti*, } Ooroo.  
          { *Nooe*, }  
A O. { *Tiarraboo*, } Opoona & { que les Insulaires ont  
          { } Watootere. } chassé depuis peu pour  
          { } } y substituer Oraa,  
          { } } Dieu de *Bolabola*.

A *Mataia* ou à l'Isle } *Tooboo*, *Toobooai*;  
d'*Osnabrug*, } *Ry Maraiva*.

Aux Isles Basses, situées }  
à l'Est. } *Tammaree*.

» Outre le groupe des hautes Isles qu'on rencontre depuis *Mataia* jusqu'à *Mourooa* inclusive-ment, les O-Taïtiens connoissent une Isle basse & déserte, qu'ils appellent *Moupeha*, & qui paroît être l'Isle *Howe*, marquée à l'Ouest de *Mourooa*, dans nos dernières Cartes de cet Océan. Les Naturels des Isles qui sont le plus sous le vent, y vont quelquefois. Il y a aussi au Nord-Est d'O-Taïti, des Isles basses, où les O-Taïtiens ont abordé de temps en temps, mais avec lesquelles ils n'entretiennent pas de communication régulière. On dit qu'il ne faut que deux jours de navigation

avec un bon vent, pour s'y rendre. On me les a nommées, dans l'ordre que voici.

1777.  
Décemb.

*Mataeeva.*

*Oanaa*, } appelée *Oannah* dans la Lettre de  
M. Dalrymple au Docteur Hawkef-  
worth.

*Taboohoe.*

*Avehee.*

*Kaora.*

*Drootooa.*

*Diavaoo*, où l'on recueille de grosses perles.

» Les Habitans de ces Isles viennent plus fréquemment à *O-Taïti*, & aux Isles élevées des environs. Ils ont le teint plus brun, la physionomie plus farouche, & leur corps n'est pas si vigoureux que celui de la même nation. J'ai appris qu'à *Mataeeva*, & sur quelques-unes des Terres dont je viens de publier la liste, les hommes sont dans l'usage de donner leurs filles aux étrangers qui arrivent parmi eux; mais que la jeune femme & l'étranger doivent coucher ensemble cinq nuits, sans se permettre aucune liberté. Le sixième jour, à l'entrée de la nuit, le père de la jeune femme offre des alimens à son hôte, & il dit à sa fille, qu'elle doit traiter l'étranger comme son mari. Celui-ci ne peut témoigner aucun dégoût, lorsqu'il est même que la femme destinée à partager sa couche



1777.  
Décemb.

est très-déplaisante; car on regarderoit sa réputation comme une insulte, qui ne se pardonne point, & on la puniroit de mort. Quarante hommes de *Bolabola*, que la curiosité avoit amenés, sur une pirogue, jusqu'à *Mataeva*, en firent la triste expérience; l'un d'eux ayant montré indécemment du dégoût pour la femme qui lui étoit en partage, il fut entendu d'un petit garçon, qui alla tout de suite en informer le pere de la jeune personne. Les Habitans de l'Isle fondirent sur les étrangers; ceux-ci, qui avoient toute la valeur de leur nation, tuerent trois fois plus de monde qu'ils n'en avoient eux-mêmes; cependant accablés par le nombre, ils périrent sur le champ de bataille, excepté cinq. Les cinq qui échappèrent au carnage, se cachèrent dans les bois, & tandis que le vainqueur enterroit ses morts, ils vinrent à bout de gagner l'intérieur de quelques maisons où ils volèrent des provisions, qu'ils portèrent bord d'une embarcation. Ils mirent ensuite à la mer, & ils passerent devant *Mataia*, où ils ne voulurent pas relâcher, & ils arriverent à *Eimeo*. On les jugea néanmoins dignes de blâme dans leur patrie; car une pirogue de *Mataeva* ayant abordé à *Bolabola* peu de temps après, la peuplade, pour se venger la mort de ses compatriotes, reconnut qu'ils avoient mérité de perdre la vie, & elle accueillit les Mataevens d'une maniere amicale.

Isle  
de la  
gair  
voy  
com  
cha  
Moa  
dan  
sent  
trad  
côte  
la po  
passé  
Insul  
sur  
ajou  
nes,  
avoi  
par-  
M. C  
de l  
de l  
le di

(a)  
ces In  
cents


» La navigation des Naturels d'*O-Taïï* & des *Isles de la Société*, ne s'étend pas aujourd'hui au-delà de ces Terres basses. Il paroît que M. de Bougainville (a) leur attribue mal-à-propos des voyages beaucoup plus longs; car on me citoit, comme une espece de prodige, qu'une pirogue chassée d'*O-Taïï* par la tempête, eût abordé à *Moopaha*, ou à l'Isle de *Howe*, Terre qui est cependant très-voisine, & sous le vent. Ils ne connoissent sûrement les autres Isles éloignées que par tradition; des Naturels de ces Isles, jetés sur leurs côtes, leur en ont appris l'existence, les noms, la position, & le nombre de jours qu'ils avoient passés en mer. Ainsi, on peut supposer que les Insulaires de *Wateoo*, instruits par les Voyageurs, sur lesquels j'ai donné plus haut des détails, ont ajouté à leur Catalogue, *O-Taïï*, les Isles voisines, & même d'autres, dont ces Voyageurs avoient entendu parler. J'expliquerois encore par-là l'instruction si étendue & si variée, que M. Cook & les Observateurs qui étoient à bord de l'*Endeavour*, trouverent à *Tupia*. Je suis loin de l'accuser de charlatanerie; mais si, comme il le disoit, il n'avoit jamais été à *Oheterea*, puis-

1777.  
Décemb.

---

(a) Voyez son *Voyage autour du Monde*, pag. 228 : il dit que ces Insulaires font quelquefois des navigations de plus de trois cents lieues.

1777.  
Décemb.

qu'il parvint à y conduire le vaisseau si directement, je présume qu'il avoit recueilli de la même maniere des informations sur le gifement de cette Terre ». 



M. Cook quittant les *Isles de la Société*, mit le cap au Nord.

» Les dix-sept mois, dit-il, qui s'étoient écoulés depuis notre départ d'*Angleterre*, n'avoient pas été mal employés; mais je sentoie que notre voyage ne faisoit que commencer, relativement au principal objet de mes instructions, & je crus devoir redoubler d'efforts & d'attention sur tout ce qui pouvoit assurer notre conservation & le succès de notre entreprise. J'avois examiné l'état de nos munitions durant nos dernieres relâches; & dès que je fus hors du groupe de *la Société*, & que j'eus dépassé les parages, où se trouvent les découvertes de ma premiere & de ma seconde expédition, j'ordonnai l'inventaire des approvisionnementens du Maître d'Equipage & du Charpentier, afin de connoître bien en détail la quantité & la qualité de chaque article, & d'en régler l'usage de la maniere la plus convenable.

» Durant mes relâches aux *Isles de la Société*, je ne perdis aucune occasion de demander aux Naturels, s'il y a des Isles au Nord ou au Nord-Ouest de leur groupe; mais je ne m'apperçus pas

qu'i  
mes  
jusq  
deg  
L

nou  
2 Ja  
y o  
deux  
com

Rela

»  
gens  
de l'  
de la  
huit  
hom  
la ro  
leurs  
déta  
heur  
détr  
d'eau  
le ca  
de c

qu'ils en connussent une seule. Nous ne découvrîmes rien qui annonçât le voisinage d'une Terre, jusqu'au moment où nous atteignîmes le huitième degré de latitude Sud.

1777.  
Décemb.

Le 24 Décembre M. Cook découvrit une Isle nouvelle, & il demeura sur ses côtes, jusqu'au 2 Janvier 1778; il y embarqua des tortues; il y observa une éclipse, & il manqua d'y perdre deux de ses Matelots. C'est lui qui va rendre compte de ces événemens.

24.

*Relâche à l'Isle de Noël. Remarques sur cette Terre & sur ses Habitans.*

» Le 31 après-midi, les canots & ceux de mes gens qui prenoient des tortues à la partie Sud-Est de l'Isle, revinrent à bord, excepté un Matelot de la *Découverte*, qui étoit perdu depuis quarante-huit heures. Il y avoit d'abord eu deux de nos hommes d'égarés; mais, ne s'accordant pas sur la route qu'ils devoient suivre pour rejoindre leurs camarades, l'un d'eux rejoignit en effet le détachement, après avoir été absent vingt-quatre heures, & s'être trouvé dans la plus grande détresse; il ne put se procurer une seule goutte d'eau douce, car il n'y en a point dans l'Isle, & le canton, où il étoit, ne lui offrant pas une noix de coco pour diminuer sa soif, il imagina de

31.

1777.  
Décemb.

tuer des tortues , & d'en boire le sang : lorsqu'il se sentoît accablé de fatigue, il se déshabilloit, il se mettoit quelque temps dans les basses eaux qu'on voit sur la greve, & il dit que cette maniere de se rafraîchir, ne manqua jamais de le soulager.

» Nous ne concevions pas comment ces deux hommes étoient venus à bout de se perdre : l'espace qu'ils avoient à parcourir depuis la côte de la mer jusqu'à la lagune où étoient les canots, n'est pas de plus de trois milles; rien n'obstruoit leur vue, car l'Isle est plate; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbrisseaux, & il y a bien des points d'où ils pouvoient appercevoir les mâts de la *Résolution* & de la *Découverte*: mais ils ne songerent pas à ce moyen de se diriger; ils oublièrent en quelle partie mouilloient les vaisseaux; ils furent aussi embarrassés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venoient de se séparer, que s'ils étoient tombés des nues. Si l'on observe que les Matelots, en général, sont d'une gaucherie & d'une bêtise extrêmes, quand ils se trouvent à terre, au lieu d'être surpris que ces deux-ci se soient égarés, il faut s'étonner plutôt, que d'autres ne se soient pas perdus également. L'un de ceux qui débarqua avec moi, fut dans une situation pareille; mais il eut assez d'intelligence pour réfléchir que

vaisse  
ard peu  
ouvrime  
» Le  
s traîn  
tachment  
tachment  
expédia  
mmande  
térante  
détach  
t après  
vertis  
bord.  
cler, d  
de; so  
avoit é  
rtue.  
» J'avo  
es en p  
r la peti  
ous sen  
tre end  
nferme

Georgiu

Naves

Les vaisseaux étoient sous le vent, & il arriva à bord peu de minutes après l'instant où nous découvrimus qu'on l'avoit laissé par derriere.

1777.  
Décemb.

» Le Capitaine Clerke ayant appris que l'un de ses traîneurs n'étoit pas revenu, envoya un détachement pour le chercher ; l'homme ni le détachement n'étoient de retour le lendemain. J'expédiai deux canots dans la lagune, & je recommandai à ceux qui les montoient, de prendre différentes routes & de traverser l'Isle entiere. Le détachement du Capitaine Clerke arriva bientôt après, avec le Matelot qui s'étoit égaré, & je leur avisai mes canots, par un signal, de revenir à bord. Le pauvre Matelot dont je viens de parler, dut souffrir encore plus que son camarade ; son absence avoit été plus longue, & il avoit été trop délicat pour boire du sang de mortue.

» J'avois à bord des noix de coco & des ignames en pleine végétation ; & je les fis planter sur la petite Isle où nous avions observé l'éclipse. Nous semâmes des graines de melon dans un autre endroit ; j'y laissai aussi une bouteille qui contenait l'inscription :

*Georgius tertius, Rex, 31 Decembris, 1777.*

Naves { *Resolution, Jac. Cook, Pr.*  
          { *Discovery, Car. Clerke, Pr.*

1778.  
1 Janv.

» Le 1 Janvier 1778, les canots allerent chercher le détachement que nous avions à terre & les tortues qu'il avoit tournées. Ils revinrent fort tard dans la soirée, & je crus ne devoir appareiller que le lendemain. Les deux vaisseaux se procurerent à cette Isle environ trois cents tortues, qui pesoient l'une dans l'autre, quatre vingt-dix ou cent livres : elles étoient toutes de l'espece verte, & peut être qu'on n'en trouve de meilleures nulle part. Nous y prîmes aussi à l'hameçon & à la ligne, autant de poissons qu'il nous en fallut pour notre consommation journaliere : c'étoient sur-tout des *cavallies*, de différentes grosseurs, de grands & de petits *snappers*, & quelques poissons de rocher de deux especes, l'une qui avoit beaucoup de taches bleues, & l'autre qui portoit des rayures blanches.

» Le sol est, en quelques endroits, léger & noir : il paroît c'air que c'est un composé au détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux & de sable. Il y a des cantons où l'on n'apperçoit que des productions marines, telles que des pierres de corail brisées & des coquilles ; ces pierres de corail brisées & ces coquilles offrent dans une direction parallele à la côte de la mer des sillons étroits d'une grande longueur, qui ressemblent à un champ labouré, & elles doi-

vent

vent a  
les flot  
Ce fait  
able,  
ment d  
our; c  
part de  
pour a  
oiseaux  
Nous a  
eau de  
une gou  
l'eau fa  
ion vis  
s se re  
able, c  
Matelot  
partie S  
ions un  
ois en  
un ho  
garer, c  
l'Oue  
» No  
égere  
Habitan  
l'être j  
eroit e  
Tom

allèrent chercher des poissons à terre. Ils revinrent nus ne devaient deux vaisseaux trois cents tonneaux autre, quatre nient toutes de n n'en trouva primes aussi de poissons qui mation jour vallies, de dis de petits fragments rocher de des up de taches rayures blanches, légers n composé de te d'oiseaux n n'aperçut telles que des coquilles ; ces quilles offrent ôte de la mer ongueur, qu & elles doi vent

vent avoir été jetées par les vagues ; quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille.

1778.  
Janvier:

Ce fait semble prouver d'une manière incontestable, que l'Isle a été produite par le vomissement de la mer, & qu'elle augmente de jour en jour ; car les morceaux de corail brisé, & la plupart des coquilles, sont trop lourds & trop gros pour avoir été apportés de la greve, par les vagues aux lieux où on les trouve maintenant. Nous avons fait divers puits pour découvrir de l'eau douce, & nous n'en avons pas aperçu une goutte : mais on y rencontre plusieurs étangs d'eau salée, lesquels n'ont aucune communication visible avec la mer ; selon toute apparence, ils se remplissent par l'eau qui filtre à travers le sable, dans les marées hautes. L'un des deux Matelots dont j'ai parlé, trouva du sel sur la partie Sud-Est de l'Isle, & , quoique nous eussions un grand besoin de cet article, je ne pouvois envoyer un détachement sous la direction d'un homme qui avoit eu la mal-adresse de s'égarer, & qui ne savoit pas s'il marchoit à l'Est, à l'Ouest, au Sud ou au Nord.

» Nous n'aperçûmes pas sur l'Isle, la plus légère trace d'un être humain ; & si l'un des Habitans des Terres voisines, avoit le malheur d'être jeté ou abandonné sur celle-ci, il lui seroit extrêmement difficile de prolonger son



1778.  
Janvier.

existence. On y trouve, il est vrai, une quantité considérable d'oiseaux & de poissons, mais on n'y voit rien qui puisse servir à étancher la soif, & on n'y découvre aucun végétal qui puisse tenir lieu de pain, ou détruire les mauvais effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne tarderoit pas vraisemblablement à devenir fatal. Les cocotiers que nous rencontrâmes, n'étoient pas au nombre de plus de trente; ils portoient très-peu de fruit; &, en général, les noix que nous cueillîmes, n'avoient pas encore pris toute leur grosseur, ou leur suc étoit salé ou faumâtre. En relâchant ici, on ne doit donc espérer que du poisson & des tortues; mais on peut compter sur une quantité considérable de ces deux articles.

» Il y avoit des arbres peu élevés en divers cantons de l'Isle. M. Anderson me fit la description de deux petits arbrisseaux, & de deux ou trois petites plantes que nous avions déjà vues à l'Isle *Palmerston* & à *Otakootaia*. Nous y aperçûmes aussi une espèce de *sida* ou de mauve de l'*Inde*, une espèce de pourpier, une autre petite plante qui ressemble par les feuilles, à une *mesembryanthemum*, & deux espèces de graminées; mais chacune de ces productions végétales étoit en si petite quantité & d'une végétation si foible, qu'elles ne sembloient pas devoir se perpétuer.

» Nos  
rés, dor  
ade infi  
e mer  
ans la p  
efflous;  
n peu  
lupart  
erre nu  
qu'un o  
ros que  
beaucoup  
goëland  
de choco  
cette li  
des cou  
erre qu  
crâbes d  
» No  
donnai  
uge qui  
férence  
ou prés  
planete  
» L'I  
Terres  
rochers  
tance d

une quantité  
 ns, mais on  
 cher la soif,  
 i puisse tenir  
 is effets d'un  
 , lequel ne  
 devenir fatal.  
 s, n'étoient  
 ils portoient  
 al, les noirs  
 s encore pris  
 it salé ou sau-  
 it donc espé-  
 mais on peut  
 e de ces deux  
 vés en divers  
 fit la descrip-  
 de deux ou  
 ns déjà vues  
 sous y apper-  
 ou de mauve  
 er, une autre  
 feuilles, à un  
 s de gramen-  
 végétales étoit  
 ation si foible,  
 e perpétuer.

» Nous apperçûmes sous les arbres peu élé-  
 és, dont je parlois tout-à-l'heure, une multi-  
 tude infinie d'une nouvelle espece d'hirondelles  
 de mer ou d'oiseaux d'œuf. Ceux-ci sont noirs  
 dans la partie supérieure du corps, & blancs au-  
 dessous; ils ont un arc blanc au front, & ils sont  
 un peu plus gros que le *noddy* ordinaire. La  
 plupart soignoient leurs petits, qui étoient sur la  
 terre nue, & les autres couvoient; ils ne font  
 qu'un œuf bleuâtre, tacheté de noir, & plus  
 gros que celui d'un pigeon : on y rencontre aussi  
 beaucoup de noddies, un oiseau qui ressemble au  
 goëland, & un second, qui est couleur de suie ou  
 de chocolat, & qui a le ventre blanc. Il faut ajouter  
 à cette liste, des frégates, des oiseaux du Tropique,  
 des courlis, des guignettes, un petit oiseau de  
 terre qui ressemble à une fauvette d'hiver, des  
 crâbes de terre, de petits lézards & des rats.

» Nous célébrâmes ici la Fête de Noël, & je  
 donnai à cette Terre le nom d'*Isle de Noël*. Je  
 juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circon-  
 férence; elle me paroît dessinée en demi-cercle,  
 ou présenter la forme de la Lune, lorsque cette  
 planete se trouve dans le dernier quartier.

» L'*Isle de Noël*, comme la plupart des autres  
 Terres de cet Océan, est bordée d'un récif de  
 rochers de corail, qui se prolonge à peu de dis-  
 tance de la côte «.

---

1778.  
 Janvier.

1778.

Janvier.

2. Les deux Vaisseaux partirent de l'Isle de Nootka le 2 Janvier 1778, à la pointe du jour, & reprirent la route du Nord.

18. M. Cook apperçut le 18 les Terres qu'il nommées *Isles Sandwich*, & sur l'une desquelles il fut tué l'année d'après lorsqu'il y revint. Nous décrirons avec soin cette seconde Relâche & nous parlerons fort en détail des événements qui ont précédé, & qui ont suivi la mort de M. Cook. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici le récit des opérations exécutées par ce grand Navigateur pour reconnoître ces Terres importantes; la nature de cet Ouvrage nous oblige de les supprimer.

*Premiere Relâche aux Isles Sandwich.*

» JE n'avois jamais vu dans mes voyages, dit-il, d'hommes aussi étonnés que ceux-ci, à l'aspect d'un vaisseau; leurs yeux alloient continuellement d'un objet à l'autre; l'admiration étoit peinte sur leur physionomie & dans leurs gestes: nous jugeâmes que tout ce qui frappoit leurs regards étoit nouveau pour eux; qu'ils n'avoient reçu jusqu'alors la visite d'aucun Européen, & qu'excepté le fer, ils ne connoissoient aucune de nos marchandises. Il étoit clair néan-

noins, qu'ils en avoient seulement entendu parler, ou qu'on leur en avoit apporté jadis une petite quantité, mais qu'il s'étoit écoulé bien du temps depuis cette époque. Ils sembloient savoir que c'étoit une substance beaucoup plus propre à tailler des corps ou à percer des trous, que celles dont ils faisoient usage. Ils nous en demandèrent sous le nom de *Hamaite*; c'est vraisemblablement le terme qu'ils emploient pour désigner un instrument auquel on peut employer le fer d'une manière utile : ils l'appliquoient en effet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes toutefois qu'ils n'avoient aucune idée de nos couteaux, & qu'ils ne savoient pas du tout les manier. Par la même raison, ils appeloient souvent le fer du nom de *Toë*, qui, dans leur langue, signifie une petite hache, ou plutôt une herminette. Nous leur dîmes de nous expliquer ce que c'étoit que le fer, & ils nous répondirent sur le champ : » Nous n'en savons rien; vous savez vous-mêmes ce que c'est; nous n'en avons d'autre idée que celle du *Toë* ou de l'*Hamaite* ». Lorsque nous leur montrâmes des grains de verre, ils nous demandèrent ce que c'étoit, & s'ils devoient les manger. Nous les avertîmes qu'ils devoient les suspendre à leurs oreilles, & ils nous les rendirent comme une chose inutile : ils ne firent pas plus de cas d'un miroir que nous

---

1778.  
Janvier.

leur offri mes & qu'ils redifèrent par le même motif : mais ils témoignèrent un grand défir d'avoir de l'*Hamaite* & du *Toë* ; & ils le vouloient en gros morceaux. Les affiettes de faïence , les tasses de porcelaine & les autres meubles de cette efpece , étoient fi nouveaux à leurs yeux , qu'ils nous demanderent fi on les faifoit avec du bois ; ils nous prièrent de leur en donner des échantillons , qu'ils défiroient montrer à leurs compatriotes. Ils avoient , à quelques égards , une politesse naturelle qui nous charma : ils craignoient beaucoup de nous offenser ; ils nous demanderent où ils devoient s'afféoir , s'ils pouvoient cracher fur le pont , & ils nous montrèrent de la délicatelfe de toute forte de maniere. Quelques uns répéterent une longue priere avant de venir à bord : plusieurs chanterent & firent avec leurs mains des geftes pareils à ceux que nous avions vus fouvent dans les danfes des *Isles des Amis* & de *la Société*. Ils refsembloient parfaitement fous un fecond rapport , aux *Infulaires* de ces deux groupes. Dès qu'ils furent au vaiffeau , ils s'efforcerent de voler toutes les chofes qui fe trouvoient près d'eux , ou plutôt ils les prièrent fans fe cacher , comme s'ils avoient été fûrs de ne point nous fâcher , ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes pas à les détromper , & s'ils devinrent enfuite moins empressés à fe rendre

1778.  
Janvier.

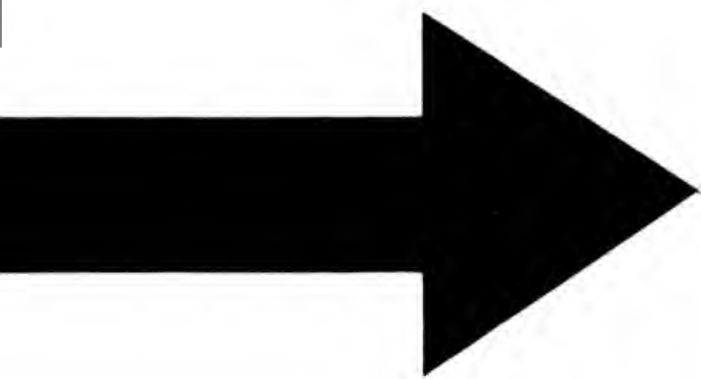
maîtres  
parce qu  
» J'av  
des trois  
y cherch  
les moye  
ladie vér  
quelques  
& que m  
pandue f  
Le même  
des femm  
arrivées  
près la ta  
& , quoi  
franchise  
tions man  
que port  
du corps  
hauteur d  
feule diff  
Elles n'ét  
hommes à  
disoit tou  
liaifons q  
& qui au  
la Nation  
cautions ;

maîtres de tout ce qui excitoit leurs désirs, c'est parce qu'ils se virent surveillés de près.

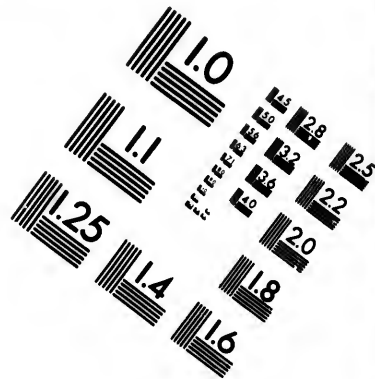
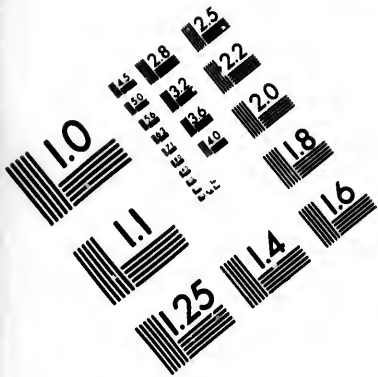
1778.  
Janvier.

» J'avois défendu d'aller à terre, aux Equipages des trois canots que j'envoyai sur la côte pour y chercher un havre : je voulois prendre tous les moyens possibles de ne pas introduire la maladie vénérienne dans cette Isle. Je savois que quelques-uns de nos gens en étoient infectés, & que malheureusement nous l'avions déjà répandue sur d'autres Terres de l'Océan Pacifique. Le même motif me détermina à ne pas recevoir des femmes à bord des vaisseaux : plusieurs étoient arrivées sur des pirogues; elles avoient à-peu-près la taille, le teint & les traits des hommes, & quoique leur physionomie annonçât une franchise aimable, leur visage & leurs proportions manquoient de délicatesse. Au lieu de *Maro* que portoient les hommes, elles avoient autour du corps, une piece d'étoffe qui tomboit de la hauteur des reins jusqu'à mi-cuisse, & c'est la seule différence que présentoit leur vêtement. Elles n'étoient pas moins empressées que les hommes à monter à bord; mais, ainsi que je le disois tout-à-l'heure, je cherchois à prévenir des liaisons qui leur auroient fait un mal irréparable, & qui auroient attiré une calamité affreuse sur la Nation entiere. Je ne bornai pas là mes précautions; je défendis, de la maniere la plus ex-

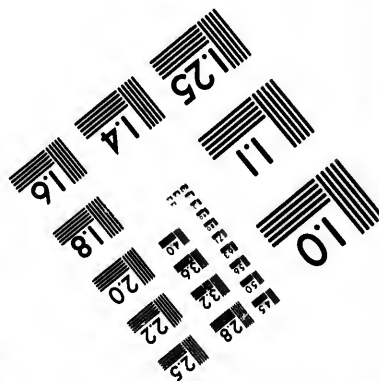
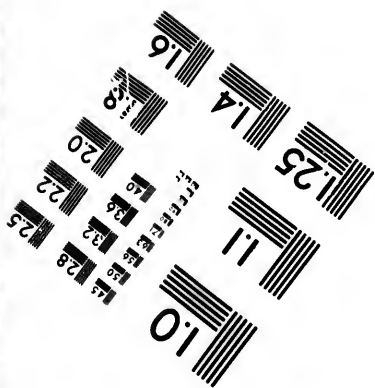
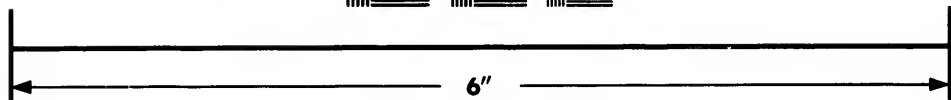
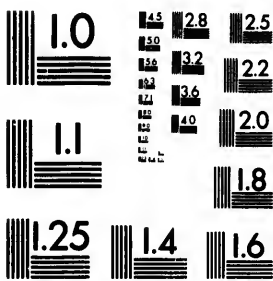








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

01

1778.  
Janvier.

presse, d'employer à terre les hommes qui pouvoient y répandre l'infection.

» Le temps seul découvrira si ces réglemens, inspirés par l'humanité, produisirent l'effet que j'en attendois. Je m'étois occupé de cet objet avec le même soin, lorsque j'abordai pour la première fois aux *Isles des Amis*; & j'ai vu depuis avec beaucoup de chagrin, que je n'avois pas réussi. Je crains beaucoup que de pareilles espérances ne soient toujours trompées : dans une expédition comme la nôtre, où il devient nécessaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes, les détachemens qu'on laisse sur la côte, ont tant d'occasions & un tel désir de connoître les femmes du pays, qu'il est bien difficile d'empêcher ces liaisons; & un Capitaine qui se croit sûr de la santé de son Equipage, est souvent trompé trop tard. Je ne suis pas même persuadé que le plus habile Médecin soit toujours en état de dire avec certitude, si un homme qui sort du traitement, est tellement guéri, qu'il lui soit impossible de communiquer le venin. Il me seroit aisé de justifier mon opinion par quelques exemples. On fait aussi que, parmi les malades, il y en a qui, par un sentiment de honte & de pudeur, s'efforcent de cacher à tout le monde les divers symptômes qu'ils éprouvent, & qu'on en trouve d'autres si dépravés, qu'ils ne craignent

ames qui pour  
 es réglemens,  
 nt l'effet que  
 de cet objet  
 ordai pour la  
 j'ai vu depuis  
 je n'avois pas  
 pareilles espé-  
 es : dans une  
 il devient né-  
 ombre d'hom-  
 e sur la côte,  
 de connoître  
 a difficile d'em-  
 ne qui se croit  
 st souvent dé-  
 même persuadé  
 oujours en état  
 me qui sort du  
 u'il lui soit im-  
 a. Il me seroit  
 quelques exem-  
 malades, il y  
 onte & de pu-  
 le monde les  
 ; & qu'on en  
 ne craignent

pas d'empoisonner la compagnie de leurs plaisirs. Le Canonier de la *Découverte* eut cette audace criminelle à *Tongataboo* ; on l'avoit chargé des échanges à terre : lorsqu'il se vit attaqué de la maladie vénérienne, il continua ses liaisons avec plusieurs femmes, qu'on supposoit ne l'avoir pas encore contractée. Ses camarades lui adressèrent vainement des reproches, & il fallut que le Capitaine Clerke, instruit d'une conduite aussi dangereuse, lui ordonnât de se rendre à bord & de ne pas retourner dans l'Isle.

M. Williamson qui alla reconnoître les Terres de l'une de ces Isles, appelée *A-Tooi*, essaya d'y débarquer, mais les gens du pays l'en empêchèrent ; ils se rendirent en foule au canot, & ils s'efforcèrent d'enlever les rames, les fusils, & tout ce qui leur tomba sous la main ; ils le pressèrent très-vivement ; & son Détachement, obligé de faire feu, tua un homme. Je ne fus instruit de cette malheureuse circonstance, qu'après notre départ de l'Isle, en sorte que je dirigeai mes mesures comme s'il n'étoit rien arrivé de fâcheux. M. Williamson me dit depuis, que les Insulaires emportèrent leur compatriote tué ; que, frappés de cette mort, ils s'éloignèrent, qu'ils continuèrent à lui faire signe de débarquer, mais qu'il se garda bien d'accepter l'invitation. Il ne jugea pas qu'ils eussent le projet de tuer ou de frapper

1778.  
 Janvier.

1778.  
Janvier.

aucun de ses gens; il crut que la curiosité seule les excitoit à obtenir par échange des choses utiles; car ils étoient prêts, de leur côté, à donner en retour ce qu'ils avoient.

» Lorsque mes vaisseaux furent mouillés à *A-Tooi*, où je débarquai, tous les Naturels se prosternerent la face contre terre; ils se tenoient dans cette humble posture, & il me fallut employer les gestes les plus expressifs pour les déterminer à se relever. Ils m'apportèrent ensuite une multitude de petits cochons, qu'ils me présentèrent avec des bananiers; ils pratiquèrent les mêmes cérémonies que nous avons vues dans des occasions pareilles, aux Isles de *la Société*, & sur d'autres Isles; l'un d'eux fit une longue prière, laquelle l'assemblée prit part quelquefois. Je leur témoignai ma reconnoissance des marques d'amitié qu'ils me donnoient, & je leur offris, de mon côté, les diverses choses que j'avois apportées du vaisseau. Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde sur le rivage, & on me conduisit à l'étang. L'eau étoit bonne, & l'on pouvoit y remplir commodément les futailles. Cette piece d'eau étoit si considérable, qu'elle méritoit le nom de lac: elle se prolongeoit dans l'intérieur du pays, au-delà de la portée de la vue. Après m'être assuré moi-même de ce point essentiel, & des dispositions pacifiques

curiosité seule  
age des choses  
côté, à donner

ent mouillés &  
Naturels se prof

ie tenoient dans  
fallut employer

les déterminer  
nsuite une mul

ne présenterent  
rent les mêmes

ans des occa-  
*Société*, & sur

ongue priere, &  
uefois. Je leur

arques d'amitié  
offris, de mon

vois apportées  
s de ma récep

ne garde sur le  
ng. L'eau étoit

commodément  
si considérable,

elle se prolonge  
delà de la por

moi-même de  
ons pacifiques

des Habitans de l'Isle, je retournai à bord, & j'ordonnai de se préparer à remplir les futailles le lendemain. Le 21, je descendis de nouveau à terre, avec le Détachement chargé de ce service, & je postai sur la greve des Soldats de Marine qui y monterent la garde.

» Les échanges commencerent dès que nous eûmes débarqué; les Naturels nous vendirent des cochons & des patates, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de fer grossièrement taillés en forme de ciseaux. Nous fîmes de l'eau sans aucun obstacle; les gens du pays nous aidèrent, au contraire, à rouler les futailles, & ils nous rendirent de bon cœur les services que nous leur demandâmes. Comme tout se passoit à notre satisfaction, & que ma présence à l'aiguade n'étoit pas nécessaire, je laissai le commandement à M. Williamson, & je remontai la vallée, accompagné de M. Anderson & de M. Webber: le premier se dispoit à écrire, & le second à dessiner tout ce que nous rencontrerions digne de remarque. Une troupe nombreuse d'Insulaires nous suivoit, & je choisîs, pour notre guide, l'un d'eux, qui avoit mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçoit de temps en temps notre approche, & les personnes que nous rencontrions, se prosternoient la face contre terre, & elles demeuroient dans cette pos-

1778.  
Janvier.  
21.

1778.  
Janvier.

ture jusqu'à ce que nous eussions passé. Je fus, par la suite, qu'ils observent ce cérémonial respectueux envers leurs grands Chefs. En longeant la côte, lorsque nous arrivâmes de la partie de l'Est, nous avions observé, des vaisseaux, dans chaque village, un ou plusieurs corps blancs, semblables à des pyramides, ou plutôt à des obélisques; l'un de ces corps qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, se voyoit très-bien du mouillage, & il sembloit n'être pas placé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade, étoit de l'examiner de près; notre guide comprit parfaitement, qu'il devoit nous y mener; mais l'obélisque se trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Une autre de la même espece s'offroit à nos regards à environ un demi-mille du flanc de la vallée, & nous en prîmes la route. Dès le moment où nous approchâmes, nous reconnûmes qu'il étoit dans un cimetièrre ou *Morai*, qui ressembloit, à bien des égards, d'une manière frappante, aux *Morais* que nous avions rencontrés sur les Isles de cet Océan, & en particulier à l'Isle d'*O-Taïti*; nous découvrîmes aussi que les diverses parties portoient le même nom: c'étoit un terrain oblong, d'une étendue considérable, & environné d'une muraille de pierre d'environ quatre pieds de hauteur; il étoit pavé de cailloux mobiles, & ce

que  
pelé  
poit  
bloit  
que  
avoit  
& à-  
& de  
ches,  
age,  
usqu'à  
la con  
rouvo  
oir q  
une  
Insu  
ette e  
ne gra  
roits d  
eces f  
remier  
yramid  
ouvra  
ient é  
ès d'u  
pieds  
rches  
. Ils

---

 1778.  
 Janvier.

affé. Je fus, que je nomme la pyramide, & ce qui est ap-  
 rémonial ref- pelé *Henananoo*, dans la langue du pays, occu-  
 En longeant poit l'une des extrémités. La pyramide ressem-  
 e la partie de bloit exactement à une seconde plus grande,  
 sseaux, dans que nous avons apperçue des vaisseaux; elle  
 corps blancs, avoit environ quatre pieds en quarré à la base,  
 plutôt à des & à-peu-près vingt d'élévation; des baguettes  
 ne parut avoir & des branchages entrelacés à de petites per-  
 ur, se voyoit ches, lesquels présentoient un mauvais treil-  
 loit n'être pas lage, creux ou ouvert en-dedans, depuis le fond  
 principal objet usqu'au sommet, en formoient les quatre côtés.  
 niner de près; La construction tomboit en ruine, mais elle se  
 , qu'il devoit trouvoit assez bien conservée pour nous laisser  
 e trouvant au- voir qu'elle avoit été originairement couverte  
 'atteindre. Un une étoffe mince, légère & grise. Il paroît que  
 à nos regards les Insulaires consacrent à des usages religieux  
 c de la vallée, cette espece d'étoffe; car nous en apperçûmes  
 le moment où une grande quantité, suspendue en plusieurs en-  
 âmes qu'il étoit droits du *Morai*, & on m'en avoit mis quelques  
 ressembloit, à peces sur le corps, lorsque je débarquai pour la  
 frappante, aux première fois. Il y avoit de chaque côté de la  
 rés sur les Isles pyramide, de longues pieces de treillages ou  
 l'Isle d'*O-Taïti*, ouvrages d'osier, appelés *Hereanee*, qui tom-  
 diverses parties bient également en ruine; &] à l'un des coins,  
 terrain oblong, sés d'une planche attachée à la hauteur de cinq à  
 environné d'une six pieds, & chargée de quelques bananiers, deux  
 re pieds de hau- arches minces qui s'inclinoient l'une vers l'au-  
 mobiles, & ce tre. Ils nous dirent que les fruits étoient une



1778.  
Janvier.

offrande à leur Dieu. Ils donnent à cette espece d'autel, le nom de *Herairemy*, d'où il résulte que c'est le *whatta* des O-Taïtiens. Devant l'*Henanoo*, un petit nombre de morceaux de bois sculptés représentoient des figures humaines; ces sculptures, jointes à une pierre de deux pieds de hauteur, couverte d'étoffes, appelée *Holo*, & consacrée à *Tongaroa*, Dieu de l'Isle, nous rappelerent de plus en plus les diverses choses que nous avons rencontrées dans les *Morais* des dernières Terres où nous avons abordé (a) : un hangar aussi petit qu'une loge de chiens, que les Naturels nomment *Harepahoo*, étoit en-dehors du *Morai*, & contigu à l'*Henanoo* & à l'*Holo* ; il se trouvoit précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avoit enterré une femme.

» Le côté le plus éloigné de la cour du *Morai* offroit une maison ou hangar, d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités, & de dix pieds de hauteur. Les Naturels du pays donnent le nom de *Hemanaa* à cet édifice, qui étoit beaucoup plus long, mais moins élevé que les habitations ordinaires : l'entrée se trouvoit au même lieu, du côté qui regardoit le *Morai*. Il y avoit

---

(a) Voyez la description du *Morai* O-Taïtien, où se fit le sacrifice humain, auquel le Capitaine Cook assista.

---



---

 1778.  
 Janvier.

cette espece au côté le plus éloigné de ce hangar ; en face de  
 il résulte que entrée, deux figures de bois d'un seul morceau,  
 vant l'*Heneene* sur un piédestal ; elles étoient d'environ trois  
 eaux de bois pieds de hauteur, assez bien dessinées & assez  
 humaines ; en sculptées ; les Insulaires les appeloient *Eatooa*  
 de deux pieds *Vehina*, ou figures de Déeses : l'une d'elles  
 appelée *Hoho* portoit sur sa tête un casque sculpté, peu diffé-  
 de l'Isle, nous rent de celui de nos anciens guerriers ; & l'aut-  
 iverfes choses re, un bonnet cylindrique, qui ressembloit au  
 les *Morais* des *Tomou* des O-Taïtiens ; des pieces d'étoffe leur  
 bordé (a) : un enveloppoient les reins & tomboient fort bas.  
 chiens, que les n voyoit à peu de distance de chacune, un  
 étoit en dehors morceau de bois sculpté, orné également de lam-  
*oo* & à l'*Hoho* beaux d'étoffe, & un amas de fougere, entre  
 u, où l'on nous voit devant les piédestaux. Nous jugeâmes qu'on y  
 ne. voit déposé cette fougere à différentes époques,  
 cour du *Morai* et nous y remarquâmes tous les degrés du des-  
 environ quarant chement, & une partie étoit entièrement flé-  
 u milieu, d'une te, tandis qu'une autre partie conservoit sa fraî-  
 extrémités, & leur eur & sa couleur.

» Le milieu de la maison, devant les deux  
 édifice, qui figures de bois, offroit un espace oblong, en-  
 élevé que leur rmé par une bordure de pierres, peu élevé &  
 e trouvoit au ouvert de ces lambeaux d'étoffe, dont j'ai parlé  
*Morai*. Il y avoit souvent. Les Insulaires donnoient à cet en-  
 étoit le tombeau de sept Chéfs, qu'ils désigne-  
 ent par leurs noms. Nous remarquions des ana-

-Taïtien, ou se fit  
 bk assista.

1778.  
Janvier.

logies si fréquentes, entre ce cimetiere & ceux des Isles *des Amis* & de *la Société*, que nous nous attendîmes à trouver la ressemblance portée plus loin : nous ne doutâmes pas que les cérémonies ne fussent les mêmes, & que cette peuplade n'eût aussi l'horrible habitude de sacrifier des victimes humaines. Des indices directs ne tarderent point à confirmer nos soupçons ; car, en sortant de la maison, nous apperçûmes près de l'entrée, un petit carré & un second moindre encore ; nous ayant demandé ce que c'étoit, notre guide nous répondit tout de suite, qu'on avoit enterré dans l'un un homme sacrifié aux Dieux *Taata* (a) & dans l'autre, un cochon immolé aussi à la Divinité. Nous observâmes à peu de distance de ceux-ci, trois autres carrés ornés chacun de deux morceaux de bois sculptés & couverts de fougere : c'étoient les tombeaux des trois Chefs. On voyoit sur le devant un espace oblong & enclos, que notre conducteur appelloit aussi, *Tangata-Tabao* ; il ajouta clairement & de maniere à ne pas nous exposer à une méprise, qu'on y avoit enterré les victimes humaines, sacrifiées aux funérailles des trois Chefs.

(a) Les Naturels de cette Isle disent quelquefois *Tangata*.

(b) On prononce quelquefois *Tafao*.

etiere & ceux  
que nous nous  
nce portée plus  
les cérémonies  
peuplade n'étoit  
er des victimes  
e tarderent pas  
en sortant de  
de l'entrée, &  
dre encore; &  
notre guide nous  
oit enterré dans  
eux *Taata* (a)  
cochon immolé  
âmes à peu  
es quarrés ornés  
bois sculptés  
les tombeaux  
devant un espace  
conducteur app  
outa clairement  
xposer à une multitude  
victimes humaines  
es trois Chefs.

quelquefois *Tanata*

plus vivement affligé de rencontrer des preuves  
de cet usage sanguinaire dans toutes les Terres de  
l'Océan Pacifique, parmi des peuplades qui sont  
si éloignées & même qui ne se connoissent pas,  
quoique tout annonce l'identité de leur origine.  
Ce qui augmenta ma douleur, tout indiquoit que  
ces barbares sacrifices étoient très-communs.  
L'Isle sembloit remplie de tombeaux des victimes  
humaines, pareils à celui que je viens de décrire:  
il étoit l'un des moins considérables, & il avoit  
beaucoup moins d'apparence que plusieurs autres  
qui frapperent nos regards, au moment où les  
rochers longèrent la côte, & en particulier,  
un situé de l'autre côté de l'étang dans cette  
vallée. L'*Henananoo*, ou la pyramide blanche,  
avoit la couleur des piéces d'étoffe, qui la dé-  
couvroient: diverses parties de l'enclos renfer-  
moient des arbres de l'espece appelée *Cordia*  
*alibessina*, quelques-uns de l'espece nommée  
*Morinda citrifolia*, & plusieurs *Etees* ou *Jeejees*  
de *Tongataboo*. L'*Hemanaa* étoit couvert des  
feuilles de l'*Etee*; & comme j'observai que les  
habitans naturels n'emploient pas les feuilles de cette  
plante dans la couverture de leurs habitations,  
il est vraisemblable qu'ils les emploient toutes à  
d'autres usages religieux.

» Nous traversâmes des plantations pour aller  
à *Morai*, & pour en revenir. La plus grande

Tome XXIII.

G

1778.  
Janvier.

1778.  
Janvier.

partie du terrain étoit plat, & entrecoupé de fossés remplis d'eau, & de chemins élevés par les Naturels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes sur-tout des champs de *taro*, lequel croît ici avec beaucoup de force, car le sol est au-dessous du niveau ordinaire, & il conserve l'eau, dont cette racine a besoin. L'eau vient probablement de la source qui entretient l'étang auquel nous remplîmes nos fûtailles. Nous aperçûmes, dans les endroits plus secs, des plantations très-régulières de mûrier-étouffé, qu'on tenoit fort propres, & dont la végétation n'étoit pas moins vigoureuse. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avoient pas une aussi belle apparence; les bananiers, sans être d'une grande taille, promettoient davantage. En général, les arbres qui environnoient le village, & les autres que nous vîmes autour de la plupart des bourgades que nous dépassâmes avant de mouiller, sont de l'espèce appelée *Cordia Sebestina*, mais moins grande que dans les Isles situées plus au Sud. La partie la plus étendue du village, se trouve près de la greve, & on y compte plus de soixante maisons; environ quarante autres sont dispersées plus avant dans l'intérieur du pays, du côté du cimetière.

» Lorsque nous eûmes examiné soigneusement tout ce qui se trouvoit aux environs du *Morai*, & lorsque M. Webber eut achevé ses desseins

de l'  
nâm  
féren  
y av  
greve  
coch  
une l  
ne m  
rurals  
& M.  
Déta  
matia  
rent a  
de no  
ions  
pays;  
exéc  
ment,  
de l'ef  
au cou  
tailles  
soixan  
petit n  
quelqu  
nous  
morces  
ous n  
dans l

atrecoupé de  
 ns élevés par  
 eur. Nous y  
 e taro, lequel  
 car le sol est  
 & il conserve  
 . L'eau vient  
 retient l'étang  
 lles. Nous ap  
 secs, des plan  
 étoffe, qu'on  
 végétation n'étoit  
 iers, tous pe  
 elle apparence  
 nde taille, pro  
 , les arbres qu  
 autres que nom  
 bourgades qu  
 er, font de l'é  
 ais moins gro  
 Sud. La partie  
 uvé près de  
 xante maisons  
 rsées plus avan  
 du cimetiére.  
 é soigneusement  
 rons du *Morai*  
 vé ses desseins

de l'édifice & du district d'alentour, nous retour-  
 nâmes à nos canots, en suivant un chemin dif-  
 férent de celui par lequel nous étions venus. Il  
 y avoit une foule nombreuse rassemblée sur la  
 greve; nos gens achetoient des Insulaires des  
 cochons de lait, des volailles & des racines; &  
 une loyauté extrême présidoit aux échanges: je  
 ne m'apperçus pas néanmoins qu'aucun des Na-  
 turels fit la police. A midi, j'allai dîner à bord,  
 & M. King se rendit à terre pour commander le  
 Détachement qui y étoit. Il devoit s'y rendre le  
 matin, mais des observations de Lune le retin-  
 rent au vaisseau. Dans l'après-dînée, je débarquai  
 de nouveau avec le Capitaine Clerke; nous vou-  
 lions examiner une seconde fois l'intérieur du  
 pays; mais la nuit survint avant que nous pussions  
 exécuter notre projet: j'y renonçai pour le mo-  
 ment, & il ne se présenta pas ensuite d'occasion  
 de l'effectuer. Je ramenai tout le monde à bord  
 au coucher du Soleil. Nous remplîmes neuf fu-  
 sailles durant cette journée, & nous obtînmes  
 soixante-dix ou quatre-vingts cochons de lait, un  
 petit nombre de volailles, beaucoup de patates,  
 quelques bananes, & des racines de *taro*, que  
 nous payâmes sur-tout avec des clous & des  
 morceaux de fer. Les Insulaires sont dignes de  
 nous nos éloges, pour l'honnêteté qu'ils mirent  
 dans les échanges; ils n'essayerent pas une fois

---

1778.  
Janvier.

1778.  
Janvier.

de nous tromper, soit à bord, soit à la hanche des vaisseaux : quelques-uns d'eux, il est vrai, montrèrent d'abord une disposition au vol, ainfi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils avoient droit à tout ce dont ils pouvoient s'emparer ; mais ils ne tarderent pas à changer de conduite, lorsqu'ils virent que nous les punissions.

» Parmi les choses qu'ils apportèrent au marché, nous remarquâmes une espèce particulière de manteaux & de bonnets, qui seroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure ; les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les femmes en *Angleterre*, & les hommes en *Espagne* ; ils descendent jusqu'au milieu du dos, & ils sont attachés, sur le devant, d'une manière peu ferrée. Le fond est un réseau, sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus lustré. Les desseins en sont très-différens ; quelques-uns offrent des espaces triangulaires, rouges & jaunes ; d'autres une espèce de croissant ; plusieurs entièrement rouges, avoient une large bordure jaune, & à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné d'or à la bordure

1778.  
Janvier.

es couleurs éclatantes des plumes, dans ceux qui étoient neufs, n'ajoutoient pas peu à leur beauté. Les Naturels y mettoient un grand prix; par rien de ce que nous leur offrîmes, ne put les déterminer d'abord à nous en céder un seul; ils ne vouloient les échanger que contre un fusil: par la suite néanmoins on nous en vendit quatre ou cinq, que nous payâmes avec de très-grands manteaux. Ceux de ces manteaux qui se trouvoient de la première qualité, étoient rares: il paroît qu'ils s'en servent seulement dans leurs cérémonies d'appareil, & dans leurs jeux; car tous les Naturels, auxquels nous en vîmes, firent les mêmes que nous avions vu faire auparavant aux Chasseurs.

Le bonnet a presque la forme d'un casque; le milieu est orné d'une crête, qui est quelquefois de la largeur de la main: il ferre la tête de fer, & il a des trous par où passent les oreilles. C'est un châssis de baguettes d'osier, couvert d'un réseau, dans lequel on a tissé des plumes de la même que sur les manteaux; mais le tissu est plus ferré, & les couleurs en sont moins variées. La plus grande partie est rouge, & ils présentent sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la tête: il est vraisemblable que le bonnet & le manteau forment un ajustement complet; car



1778.  
Janvier.

nous rencontrâmes des Naturels qui portoient l'un & l'autre.

» Nous ne pouvions imaginer d'où ils tiroient une quantité si considérable de ces belles plumes rouges ; mais nous sûmes bientôt d'où ils en tirent du moins une espece ; car ils apporterent à notre marché une multitude de petits oiseaux rouges , qui formoient des paquets de plus de vingt , & qui étoient enfilés par les narines avec une brochette de bois. Les premières robes d'oiseaux que nous achetâmes à bord , ne contenoient que les plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête ; mais depuis , nous nous en procurâmes beaucoup d'autres , où se trouvoient les plumes de derrière , avec la queue & les pieds. Les premières nous donnerent , tout de suite , l'explication de la fable , adoptée jadis touchant les oiseaux du Paradis , qu'on disoit manquer de jambes. Les Habitans des Isles situées à l'Est des *Moluques* , d'où nous viennent les robes des oiseaux du Paradis , leur coupent vraisemblablement les pieds , par la même raison que les Insulaires d'*Atooi* : ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation , afin de conserver les plumes plus aisément , & sans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuses. M. Anderson jugea que l'oiseau rouge d'*Atooi* est une espece de *mérops* ; il est à-peu-près de la

qui portoient  
 d'où ils tiroient  
 es belles plumes  
 tôt d'où ils en  
 ils apportèrent  
 e petits oiseaux  
 uets de plus de  
 ar les narines  
 nieres robes d'oi  
 bord, ne conte  
 dans l'intervalle  
 s, nous nous en  
 où se trouvoient  
 la queue & le  
 nnerent, tout de  
 adoptée jadis tou  
 qu'on disoit ma  
 des Isles situées  
 viennent les robes  
 coupent vraisem  
 me raison que le  
 nous dirent qu'il  
 de conserver les  
 s perdre aucune  
 comme précieuses  
 a rouge d'Acoui  
 à-peu-près de la

grosseur d'un beau, & d'un beau rouge  
 écarlate; il a la queue & les ailes noires; son bec  
 marqué, a deux fois la longueur de sa tête, & il  
 est rougeâtre, ainsi que les pieds. Ceux que nous  
 achetâmes, avoient la tête vide, ainsi que les  
 oiseaux du Paradis; mais il paroît que, pour les  
 conserver, ils n'emploient d'autre méthode que  
 de les sécher; car les robes, quoique humides,  
 n'avoient ni la saveur ni l'odeur qui résultent des  
 substances antiputrides.

1778.  
 Janvier.

» Le 22, les Naturels arriverent en pirogues,  
 & ils apportèrent des cochons & des racines,  
 que nous achetâmes. L'un d'eux, qui offrit de  
 nous vendre des hameçons, avoit un paquet  
 d'étoffe attaché à la corde d'un de ces hame-  
 çons; & il eut soin de le réserver lorsqu'il nous  
 vendit l'hameçon. Nous lui demandâmes ce que  
 c'étoit; il nous montra son ventre, il parla de la  
 mort, & il dit en même temps que cela étoit  
 mauvais: il ne parut pas disposé à répondre à  
 notre question d'une manière plus claire. Il ca-  
 choit avec empressement les choses que renfer-  
 moit son paquet: nous le priâmes de l'ouvrir, il  
 y consentit en témoignant beaucoup de répu-  
 gnance, & il lui fallut un peu de temps pour  
 nous satisfaire; car il y avoit bien des morceaux  
 d'étoffe: nous vîmes qu'il contenoit une tran-  
 che de chair de deux pouces de longueur,

22.

1778.  
Janvier.

qui paroissoit avoir été séchée, & sur laquelle on avoit jeté de l'eau salée, qui la rendoit humide : nous jugeâmes que ce pouvoit être de la chair humaine, & que les Habitans de l'Isle mangent peut-être leurs ennemis ; nous n'avions en effet que trop de preuves de l'existence de cet usage parmi quelques-unes des peuplades de la mer du Sud. Nous interrogeâmes, sur ce point, l'homme à qui appartenoit le paquet ; il nous répondit que c'étoit de la chair humaine. Nous demandâmes ensuite à un autre de ses compatriotes, qui étoit auprès de lui, s'ils avoient coutume de manger les guerriers qu'ils tuoient dans les batailles : & sur le champ il nous dit que oui (a).

23. » Plusieurs pirogues qui arriverent dans la matinée du 23, échangerent les racines & les autres articles qui formoient leur cargaison. Tous jours éloigné de croire que cette peuplade étoit cannibale, malgré les soupçons bien fondés que nous avions conçus la veille, je profitai de l'occasion pour faire de nouvelles recherches sur cette matiere. Nous avons acheté un petit instrument de bois, garni de dents de requin ; il ressembloit un peu à la scie ou au couteau dont

---

(a) On verra plus bas que M. King ne croit pas que les Habitans des Isles *Sandwich* soient cannibales actuellement,

& sur laquelle  
 qui la rendoit  
 pouvoit être de  
 bitans de l'Isle  
 nous n'avions  
 existence de cet  
 euplades de la  
 , sur ce point,  
 met ; il nous ré-  
 humaine. Nous  
 ses compatrio-  
 s avoient cou-  
 ils tuoient dans  
 nous dit que  
 verent dans la  
 s racines & les  
 cargaison. Tous  
 e peuplade étoit  
 bien fondés que  
 profitai de l'oc-  
 recherches sur  
 été un petit inf-  
 s de requin ; il  
 au couteau dont

ne croit pas que les  
 les actuellement,

se servent les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*,  
 pour disséquer les corps de leurs ennemis, &  
 nous pensâmes qu'il avoit peut-être ici le même  
 usage. L'un des Insulaires nous apprit tout de  
 suite le nom de l'instrument ; il nous dit qu'il ser-  
 voit à découper le ventre d'un homme ou d'une  
 femme tuée ; sa réponse expliquant & confirmant  
 les idées que nous avoit données le Naturel qui  
 toucha son ventre le 21, je lui demandai si ses  
 compatriotes mangeoient la partie qu'ils décou-  
 poient ainsi, & il déclara que non d'une ma-  
 niere très-positive : je lui fis une seconde fois la  
 même question ; alors il parut effrayé, & il ga-  
 gna sa pirogue à la nage. Au moment où il l'at-  
 teignit, il exprima par ses gestes l'usage de l'in-  
 strument. Nous demandâmes aussi à un vieillard,  
 qui étoit assis sur le devant de la pirogue, s'ils  
 mangeoient de la chair humaine : il répondit  
 que oui, & il se mit à rire, comme s'il se fût  
 moqué de la simplicité de notre question. Nous  
 lui proposâmes la même question une seconde  
 fois, il fit la même réponse, & il ajouta que c'é-  
 toit un excellent mets, ou, pour me servir de ses  
 expressions, *un manger savoureux* «.

M. Cook partit d'*Atooi* le 23, & il mouilla  
 le 29 sur une autre des Isles *Sandwich* appelée  
*Oneheow*.

» Six ou sept pirogues, dit-il, étoient venues

1778.  
 Janvier.

29.

1778.  
Janvier.

près de nous, avant que nous moulassions ; elles nous apportèrent des cochons de lait, quelques patates, & beaucoup d'ignames & de nattes. Les hommes qui les montoient ressembloient aux Insulaires d'*Atooi*, & ils paroissoient connoître également l'usage du fer, qu'ils demandoient aussi sous les noms de *Hamaite* & de *Toe* ; ils échange-  
gerent avec empressement tout ce qu'ils avoient, contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous aborderent bientôt, quand nous fûmes mouillés ; mais les Naturels qui montoient celles-ci, ne sembloient avoir d'autre objet, que de nous faire une visite en forme. La plupart d'entre eux se rendirent volontiers sur le pont ; ils s'y prosternerent devant nous, & ils ne quittèrent cette humble posture, que lorsque nous leur dîmes de se relever. Ils amenèrent plusieurs femmes, qui se tinrent dans leurs embarcations, à la hanche des Vaisseaux, & qui se conduisirent d'une manière beaucoup plus im-  
modeste que celles d'*Atooi* ; elles chanterent en chœur un air qui n'étoit pas remarquable par la mélodie, mais leurs sons étoient parfaitement d'accord, & elles battoient la mesure d'une manière très-exacte, en se donnant avec leurs mains des coups sur la poitrine. Les hommes qui passèrent sur notre bord, n'y demeurèrent pas long-temps ; & avant de partir, quelques-uns d'entre

eux  
fer d  
»  
de n  
mes  
d'ell  
port  
n'ay  
fabon  
le tu  
qu'il  
si ex  
comp  
notre  
ger d  
ervo  
e fait  
triole  
tués  
qu'il  
roien  
de ch  
pour  
& je f  
raison  
horril  
goûté  
qu'ils

lassions ; elles  
 lait, quelques  
 & de nattes,  
 sembloient aux  
 nient connoître  
 mandoient aussi  
*Toe* ; ils échan-  
 qu'ils avoient,  
 l précieux. De  
 rent bientôt,  
 is les Naturels  
 mbloient avoir  
 e une visite en  
 endirent volon-  
 rnerent devant  
 umble posture,  
 relever. Ils ame-  
 nrent dans leur  
 aisseaux, & qui  
 ucoup plus im-  
 s chanterent en  
 marquable par la  
 nt parfaitement  
 sure d'une ma-  
 vec leurs mains  
 ommes qui pas-  
 rèrent pas long-  
 ues-uns d'entre

eux nous prièrent de leur permettre de nous lais-  
 ser des touffes de leurs cheveux.

» Ils nous fournirent une occasion d'examiner  
 de nouveau s'ils étoient cannibales. Nous ne remî-  
 mes pas la question sur le tapis ; elle y revint  
 d'elle-même, & d'une manière qui ne com-  
 portoît aucune équivoque. L'un des Insulaires  
 n'ayant pu obtenir la permission d'entrer par le  
 sabord de la sainte-barbe, nous demanda si nous  
 le tuerions & si nous le mangerions, supposé  
 qu'il y entrât ; il fit en même temps des gestes  
 si expressifs, qu'il étoit impossible de ne pas le  
 comprendre. Nous eûmes soin de demander à  
 notre tour si c'étoit l'usage dans le pays de man-  
 ger des hommes. Un autre des Naturels, qui ob-  
 servoit soigneusement ce qui se disoit & ce qui  
 se faisoit, répondit tout de suite, que ses Comp-  
 atriotes nous mangeroient sûrement si nous étions  
 tués sur la côte. Il parla d'un air si tranquille,  
 qu'il nous parut clairement qu'ils ne nous tue-  
 roient pas pour nous manger, mais que ce repas  
 de chair humaine, seroit la suite de notre inimitié  
 pour eux. J'ai profité ici des notes de M. Anderson ;  
 & je suis fâché de dire que je ne vois pas la moindre  
 raison d'hésiter à donner comme certain que ces  
 horribles banquets d'antrophages sont aussi  
 goûtés à *Onecheow*, où l'on vit dans l'abondance,  
 qu'ils le sont à la *Nouvelle-Zélande*.

1778.  
 Janvier.

1778.  
Janvier.

30.

» Je voulois débarquer, & je quittai en effet le Vaisseau dans cette intention; mais je trouvai le ressac si fort, que je craignis de ne pouvoir regagner mon bord, si je débarquois. M. Gore que j'avois envoyé à terre, m'avertit le 30 au soir, par un signal, de lui envoyer des canots; ces canots ne tarderent pas à revenir, avec quelques ignames & un peu de sel. Ceux de nos gens qui étoient à terre, en avoient acheté une quantité assez considérable dans le cours de la journée; mais l'impétuosité du ressac avoit causé la perte de la plus grande partie de ces deux articles, au moment où on voulut les embarquer. M. Gore & vingt hommes n'osant pas affronter des vagues si terribles, passerent la nuit dans l'Isle, & ce malheureux contre-temps occasionna, sans doute, des liaisons avec les femmes du pays, que je désirois si vivement de prévenir, & que je m'applaudissois d'avoir empêché. La violence du ressac que nos canots ne purent surmonter, n'empêcha pas les Naturels d'arriver aux Vaisseaux, sur leurs pirogues. Ils nous apportèrent des provisions, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de cercles de fer, & je donnai des rubans, des boutons & des bracelets aux femmes qui se trouvoient dans les embarcations. L'un des hommes avoit un léfard piqueté sur la poitrine, & nous aperçûmes sur celles des au-

quittai en effet  
 mais je trouvai  
 ne pouvoir  
 M. Gore  
 vertit le 30 au  
 des canots ;  
 ir, avec quel-  
 Ceux de nos  
 ent acheté une  
 de cours de la  
 ac avoit causé  
 ces deux arti-  
 embarquer. M.  
 as affronter des  
 uit dans l'Isle,  
 occasionna, sans  
 ames du pays,  
 venir, & que  
 é. La violence  
 nt surmonter,  
 ver aux Vais-  
 us apporterent  
 avec des clous  
 , & je donnai  
 bracelets aux  
 embarcations.  
 piqueté sur la  
 celles des au-

res, des figures d'hommes grossièrement imitées.  
 ls nous apprirent qu'il n'y a point de Chef ou  
 e *Hairee* dans cette Isle, mais qu'elle est sou-  
 nise à *Teneooneoo*, Chef d'*Atooi* ; ils ajoute-  
 ent que *Atooi* n'est pas gouvernée par un seul  
 Chef, mais qu'elle en a plusieurs, auxquels on rend  
 honneur du *Moe*, ou de la prostration. Ils nous  
 ommerent, entre autres, *Otaeiao* & *Teratotoa*.  
 Parmi les choses qu'ils nous apporterent, il y  
 voit un petit tambour, presque semblable à ceux  
*O-Taïi*.

» Le 1.<sup>er</sup> Février, je fis une promenade dans l'Isle, accompagné du Chef dont je parlois tout-à-l'heure, & suivi de deux hommes, qui portoient les deux cochons que je lui avois donnés. Dès que nous fûmes sur un terrain élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays ; & j'aperçus de l'autre côté de la vallée, où étoit fait mon débarquement, une femme, qui appeloit ses trois compatriotes. Le Chef se mit à marmotter quelques paroles ; je jugeai qu'il faisoit une prière, & ses deux camarades, qui portoient les cochons, continuerent, durant cet intervalle, à marcher autour de moi ; ils firent au moins une douzaine de tours, avant que le Chef eût achevé son oraison. Nous nous remîmes en route après cette cérémonie, & nous rencontrâmes bientôt des Naturels qui arrivoient

1778.  
 Janvier.



1778.  
Février.

de tous les côtés, & qui se prosternerent la face contre terre, tant que je fus à la portée de leur vue. Le district que je traversai, se trouvoit dans l'état de nature & rempli de pierres, & le sol paroissoit très-pauvre; il étoit cependant couvert d'arbrisseaux & de plantes qui parfumoient l'air; je n'avois rencontré sur aucune des Isles de cet Océan, une odeur aussi agréable. Ceux de mes gens qui demeurèrent deux jours à terre, avoient observé la même chose dans les parties de l'Isle qu'ils traversèrent; ils avoient découvert plusieurs marais salins, dont quelques-uns renfermoient encore un peu d'eau; mais ils n'apperçurent si peu de sel, qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité; s'ils n'observèrent rien qui indiquât un ruisseau d'eau douce, on leur montra de petits puits presque à sec, qui offroient une eau assez bonne. Les habitations des Naturels étoient dispersées sur les environs; le Gore supposa qu'il n'y avoit pas plus de cinq cents Habitans dans l'Isle entière, car la plupart des Naturels se rassemblèrent au lieu où son Détachement faisoit les échanges, & ceux de nos gens qui pénétrèrent dans le pays, virent peu de monde autour des maisons; il eut occasion d'examiner l'intérieur des ménages des Insulaires, qui lui parurent décens & propres, mais il ne vit pas une seule fois les hommes & les femmes

rnerent la face  
 portée de leur  
 se trouvoit dans  
 rres, & le fo  
 cependant cou  
 qui parfumoient  
 ncune des Isles  
 agréable. Ceux  
 x jours à terre  
 dans les parties  
 avoient décou  
 nt quelques-uns  
 eau; mais ils  
 s ne purent en  
 s'ils n'observe  
 au d'eau douce  
 esque à sec, qu  
 es habitations de  
 es environs; M  
 as plus de cinq  
 e, car la plupart  
 lieu où son De  
 & ceux de nos  
 s, virent peu de  
 t occasion d'exa  
 es Insulaires, qui  
 , mais il ne vit  
 & les femmes

manger ensemble : les femmes se réunissoient ordinairement pour prendre leur repas. La noix huileuse de *dooc-dooe* leur sert de flambeau durant la nuit, ainsi que parmi les O-Taïtiens ; ils cuissoient aussi leurs cochons dans un four ; mais, ce qui est contraire à l'usage des Isles de *la Société & des Amis*, ils coupent l'épine du dos dans toute sa longueur. M. Gore eut une preuve directe du *Taboo*, ou, selon la prononciation des Natives, du *Tafoo* ; car une femme mettoit les aliments dans la bouche d'une autre, qui se trouvoit soumise à cette espece d'interdit. Il remarqua d'autres cérémonies mystérieuses ; une femme, par exemple, prit un petit cochon qu'elle jeta dans le ruisseau, jusqu'à ce qu'il fût noyé, & elle jeta ensuite un petit fagot ; une autre fois, la même femme frappa, avec un bâton, sur les épaules d'un homme, qui s'assit devant elle pour recevoir cette discipline. Les Habitans de l'Isle semblent avoir une vénération particulière pour les chouettes, qui sont très-apprivoisées, & M. Gore jugea que c'étoit parmi eux une habitude assez générale de s'arracher une dent ; il leur demanda la raison d'une coutume aussi bizarre, & ils lui dirent, pour toute réponse, que cela étoit *teeha* : ils expliquerent de la même maniere un autre de leurs usages, celui de donner un faisceau de leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié.

---

1778.  
Février.

1778.  
Mars.  
7.

M. Cook qui partit le 2 Février des Isles *Sandwich*, arriva le 7 Mars sur la côte d'*Amérique* près de la *Nouvelle-Albion*, au-dessus de la *Californie* par  $44^{\text{d}} 33'$  de latitude, &  $235^{\text{d}} 20'$  Est; c'est à ce point qu'il a commencé la reconnoissance de la côte du *Nouveau-Monde*, il a prolongé cette reconnoissance jusqu'au  $71$  degré de latitude. Il employé près de six mois à cet important travail dont on n'a pu ici montrer les fatigues & les dangers. Il faut lire la grande Relation, pour former une idée de sa constance, & de son exactitude : la Carte qui accompagnera cet Abrégé indiquera toutes ses Découvertes dans cette partie du globe. Nous nous bornerons à indiquer les relâches qu'il y a faites, à citer des observations touchant les Sauvages qu'il a rencontrés lorsqu'il s'est vu au milieu des glaces du Nord essayant le passage Est-Nord-Est, ou Est-Nord-Ouest. Nous le laisserons parler lui-même des obstacles qu'il a eu à combattre, & des dangers qu'il a effuyés, & nous présenterons seulement aux Lecteurs les résultats de ses travaux & de ses tentatives.

29. Il se trouva le 29, au-devant d'une *Entrée*, dans laquelle il voulut mouiller.

» Trois canots, dit-on, s'avancèrent vers la *Résolution*, à l'endroit où nous fûmes en calme pour la première fois; l'une de ces embarcations

portait

porte  
Geme  
disco  
une  
entre  
Heurs  
gnées  
qui  
vert  
es m  
il tiro  
enfants  
que &  
nes p  
autres  
sur d  
éclan  
observ  
eurs  
olume  
voien  
parties  
miné l  
le dist  
eux d'  
ent pa  
giance  
& pro  
To

vrier des Ile  
 ôte d'Amérique  
 s de la Californie  
 Est; c'est à c  
 nnoissance de  
 prolongé cet  
 de latitude. Il  
 portant trava  
 fatigues & l  
 relation, pour  
 , & de son ex  
 nera cet Abri  
 s dans cette pa  
 rons à indiqu  
 citer des obse  
 u'il a rencontré  
 glaces du Nord  
 , ou Est-Nord  
 r lui-même de  
 , & des danger  
 terons seuleme  
 s travaux & d  
 une Entrée, dan  
 erent vers la R  
 ūmes en calm  
 ces embarcations  
 portou

portoit deux hommes, la seconde six, & la troi-  
 sieme dix: l'un des Sauvages se leva; il fit un long  
 discours, & des gestes que nous prîmes pour  
 une invitation de descendre à terre. Sur ces  
 entrefaites, il jeta des plumes vers nous, & plu-  
 sieurs de ses camarades nous jeterent des poi-  
 gnées de poussiere ou d'une poudre rouge: celui  
 qui remplit les fonctions d'orateur, étoit cou-  
 vert d'une peau, & il tenoit dans chacune de  
 ses mains quelque chose qu'il secouoit, & d'où  
 il tiroit un son pareil à celui des grelots de nos  
 enfans. Lorsqu'il se fût fatigué à débiter sa haran-  
 gue & ses exhortations, dont nous ne comprî-  
 mes pas un seul mot, il se reposa; mais deux  
 autres hommes prirent successivement la parole:  
 leur discours ne fut pas aussi long, & ils ne le  
 réclamèrent pas avec autant de véhémence. Nous  
 observâmes que deux ou trois d'entre eux avoient  
 leurs cheveux entièrement couverts de petites  
 plumes blanches, & que quelques-uns en  
 avoient de plus grandes, fichées en différentes  
 parties de leurs cheveux. Quand ils eurent ter-  
 miné leurs bruyans discours, ils se tinrent à peu  
 de distance du Vaisseau; ils converserent entre  
 eux d'une maniere familiere, & ils ne montre-  
 rent pas la moindre surprise ou la moindre dé-  
 fiance: plusieurs se leverent de temps en temps,  
 & prononcerent des phrases qui ressembloient

---

1778.  
Mars.

1778.  
Mars.

à celles de leurs premières harangues, & l'un d'eux chanta un air agréable, dans lequel nous remarquâmes plus de douceur & de mélodie que nous ne l'aurions imaginé ; il répéta souvent le mot *Haela*, qui nous parut être le refrain de la chanson. La brise qui s'éleva bientôt après, nous ayant approché davantage de la côte, les pirogues arrivèrent près de nous en plus grand nombre, & il y en eut à la hanche de la *Résolution* jusqu'à trente-deux, qui portoient chacune de trois à sept ou huit hommes & femmes. Plusieurs des Sauvages se tinrent debout sur les pirogues ; ils haranguerent, & ils firent des gestes, ainsi que les premiers. Une tête qui offroit un œil & un bec d'oiseau d'une grandeur énorme, étoit peinte sur une de leurs embarcations ; nous y distinguâmes un homme, qui paroissoit être un Chef, & qui n'étoit pas moins remarquable par sa figure bizarre : une multitude de plumes pendoient de sa tête, & il avoit le visage peint d'une manière extraordinaire ; il tenoit à la main un morceau de bois sculpté, qui représentoit un oiseau de la grosseur d'un pigeon, & , en le secouant, il en tiroit un son assez semblable à celui d'un grelot ; il prononça aussi d'un ton criardi, une harangue accompagnée de quelques gestes très-expressifs.

» Les Sauvages se conduisirent d'une manière

très-paisible, & nous ne leur supposâmes aucune vue d'hostilité; toutefois nous ne pûmes en déterminer un seul à venir à bord : au reste, ils nous vendirent de bon cœur tout ce qu'ils avoient, & ils se contenterent de ce que nous leurs offrîmes en échange; mais ils faisoient plus de cas du fer que de toute autre chose, & ils sembloient connoître parfaitement l'usage de ce métal. La plupart des pirogues nous suivirent au mouillage; & dix ou douze de ces embarcations demeurèrent à la hanche de la *Résolution* la plus grande partie de la nuit.

» Nous avons lieu d'espérer que notre relâche ici seroit agréable, que nous pourrions y embarquer les choses dont nous avons besoin, & que ces jours de repos nous feroient oublier les fatigues & les peines auxquelles des vents contraires & un ciel constamment orageux, nous avoient presque toujours assujettis, depuis notre arrivée sur la côte d'*Amérique* «.

---

1778.  
Mars.





## LIVRE QUATRIEME.

*OPÉRATIONS parmi les Naturels de l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. Découvertes faites le long de cette Côte & de l'extrémité orientale de l'ASIE jusqu'au Cap de GLACE, c'est-à-dire, jusqu'au point où nous fûmes arrêtés par les glaces. Retour aux Isles SANDWICH.*

1778.  
Mars.  
31.

**M.** Cook mouilla le 31 dans l'Entrée dont on vient de parler. Il lui donna le nom d'Entrée du Roi Georges, & elle est appelée *Nootka* par les Naturels du pays.

*Première Relâche sur la côte d'Amérique, à l'entrée du Nootka. Remarques sur cette partie du Nouveau-Monde & sur ses Habitans.*

( C'est M. Cook qui va parler ). » Une multitude de pirogues environnerent les Vaisseaux toute la journée; les échanges commencerent entre les Naturels & nous, & l'honnêteté la plus rigoureuse prévida à ce commerce. Ils offrirent de nous vendre des peaux de différens quadrupedes, des ours, des loups, des renards, des

## E M E.

*Naturels de  
TRIONALE,  
cette Côte &  
ASIE jusqu'au  
usqu'au point  
glaces. Retour*

*Entrée dont on  
d'Entrée du Roi  
par les Naturels*

*rique, à l'entrée  
partie du Nou-  
ns.*

*) » Une mul-  
t les Vaisseaux  
commencerent  
nnêteté la plus  
ce. Ils offrirent  
différens qua-  
des renards, des*

daims, des lapins des Indes, des putois, des martes, & en particulier des loutres de mer qu'on trouve aux Isles situées à l'Est du *Kamschatka*. Outre ces peaux dans leur état naturel, ils nous apportèrent aussi des vêtemens de la même substance, & une autre espèce d'habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre; des arcs, des traits & des piques; des hameçons de pêche & des instrumens de diverses sortes; des figures monstrueuses; une espèce d'étoffe de poil ou de laine; des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculpté, des grains de verre, & plusieurs colifichets de cuivre & de fer, qui ont la forme d'un fer-à-cheval, & qu'ils suspendent à leur nez; des ciseaux ou des outils de fer établis sur des manches. Ces métaux nous firent juger qu'ils avoient reçu la visite des Navigateurs d'une Nation civilisée, ou qu'ils avoient eu des liaisons avec les Tribus du continent d'*Amérique*, qui fréquentent les Européens. Des crânes & des mains d'hommes qui n'étoient pas encore dépouillés de leur chair, furent ce qui nous frappa le plus, parmi les choses qu'ils nous offrirent: ils nous firent comprendre, d'une manière claire, qu'ils avoient mangé ce qui manquoit, & nous reconnûmes en effet que ces crânes & ces mains avoient été sur le feu. Malheureusement plusieurs raisons nous

1778.  
Mars.



1778.  
Mars.

donnerent lieu de penser que cette peuplade mange ses ennemis, selon l'usage des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, & de quelques autres Isles de la Mer du Sud. Ils échangerent leurs marchandises contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou d'étain, des clous, des miroirs, des boutons, ou du métal de quelque espece qu'il fût. Ils ne montrerent aucun désir pour les grains de verre, & ils rejeterent toutes nos étoffes.

» La nouvelle de notre arrivée attira un concours nombreux de Naturels durant la journée du 31. Il y eut un moment où nous fûmes environnés de plus de cent pirogues, dans chacune desquelles nous pûmes, en prenant un terme moyen, supposer cinq personnes : en effet, quelques-unes en avoient trois ; mais on en comptoit sept, huit & neuf sur un grand nombre, & dix-sept sur une seule. Plusieurs des Sauvages monterent à bord ; ils s'approcherent de nous, en prononçant des harangues & faisant des cérémonies pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Si nous leur inspirâmes d'abord de la défiance ou de la crainte, ils ne paroissoient plus éprouver l'un ou l'autre de ces sentimens ; car ils se rendirent sur le pont, & ils se mêlerent avec les Matelots, de la maniere du monde la plus franche & la plus libre. Nous ne tardâmes pas à dé-

ette peuplade  
e des Habitans  
quelques autres  
ent leurs mar-  
es ciseaux , des  
clous , des mi-  
quelque espece  
un désir pour  
ent toutes nos

attira un con-  
ant la journée  
us fûmes envi-  
, dans chacune  
nant un terme  
e en effet, quel-  
on en comptoit  
ombre , & dix-  
Sauvages mon-  
t de nous , en  
nt des cérémo-  
rites plus haut.  
e la défiance ou  
plus éprouver  
car ils se ren-  
erent avec les  
le la plus fran-  
âmes pas à dé-

couvrir qu'ils étoient auffi habiles filoux , qu'au-  
cune des peuplades que nous avons rencontrées.  
Ils étoient même plus dangereux sur ce point ;  
car ayant des instrumens & des outils de fer , ils  
coupoient le croc d'un palan , ou ils enlevoient  
le fer des cordages , dès que nous cessions un  
moment de les surveiller. Ils nous volèrent ainsi un  
large croc du poids de vingt à trente livres , d'au-  
tres d'une moindre grandeur , & diverses ferru-  
res. Nous eûmes en vain la précaution de laisser  
des hommes de garde dans nos canots , ils y pri-  
rent tous les morceaux de fer , qui valoient la  
peine d'être emportés. Ils combinoient leurs lar-  
cins , avec assez de dextérité ; l'un d'eux amusoit  
la Sentinelle à l'une des extrémités de nos em-  
barcations , tandis qu'un de ses camarades arra-  
choit le fer à l'autre extrémité. Si nous nous ap-  
percevions du vol tout de suite , nous décou-  
vrions le voleur fans beaucoup de peine , car ils  
étoient toujours prêts à s'accuser mutuellement.  
Mais , en général , les coupables abandonnoient  
leur proie avec répugnance , & nous fûmes obli-  
gés quelquefois de recourir à la force.

» On débarqua les Observatoires le 1.<sup>er</sup> Avril, 1 Avril.  
& on les établit sur un rocher élevé , à l'un des  
côtés de l'anse , près de la *Résolution*. Un Déta-  
chement commandé par un Officier , alla couper  
du bois , & nettoyer les environs de l'aiguade.

1778.  
Avril.

Nous trouvâmes ici des pins en abondance , & nous fîmes de la biere.

» Les Naturels venoient nous voir en foule , & nous appercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils se présentoient d'une maniere singuliere. Ils faisoient d'abord en pirogues le tour de la *Résolution* & de la *Découverte* , & durant cet intervalle , un Chef ou un de leurs grands personnages se tenoit debout sur son embarcation , une pique ou une arme quelconque à la main ; & il ne cessoit de parler , ou plutôt de crier. L'Orateur avoit quelquefois le visage couvert d'un masque , qui offroit la figure d'un homme , ou celle d'un animal ; & au lieu d'une arme il avoit à la main un des grelots , dont j'ai parlé plus haut. Après avoir décrit un cercle autour de nous , ils arrivoient à la hanche des vaisseaux , & ils commençoient les échanges , sans autres cérémonies. Très-souvent néanmoins ils nous régaloient d'une chanson , à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenoit part , ce qui produisoit une harmonie d'un heureux effet.

» Durant ces visites , ils ne nous donnerent d'autre peine que celle de contenir leur disposition au vol ; mais le 4 au matin , nous eûmes une alarme sérieuse. Le Détachement qui coupoit du bois , & qui remplissoit les futailles sur la côte , vit que tous les Naturels des environs s'ac-

abondance , & voir en foule, jours de nous d'une maniere pirogues le tour verte , & durant de leurs grande r son embarc quelconque à la , ou plutôt de is le visage cou figure d'un hom ieu d'une arme , dont j'ai parl e cercle autou e des vaisseau es , sans autre pins ils nous ré elle l'équipage , ce qui produi effet. nous donnerent nir leur disposi on, nous eûmes ent qui coupoit futailles sur la s environs s'ar

noient avec un soin extrême; ceux qui n'avoient des armes bien meurtrieres , préparoient des bâtons & rassembloient des cailloux. Dès que je fus instruit de leurs préparatifs , je crus devoir commencer de mon côté; mais ayant résolu de me tenir sur la défensive , j'ordonnai aux Travailleurs d'abandonner le terrain où les Sauvages s'étoient rassemblés , & de se retirer au sommet du rocher , où se trouvoient les Observatoires : les Guerriers de la contrée n'étoient qu'à une portée de pierre , de l'arrière de la *Résolution*. Nos craintes étoient mal fondées ; ils ne songeoient pas à nous ; mais ils vouloient se défendre , contre une Tribu de leurs Compatriotes , qui venoit les attaquer : ceux entre eux qui avoient formé avec nous des liaisons d'amitié , appercevant notre inquiétude , furent tout en usage afin de nous convaincre qu'ils n'avoient pas d'autre projet. Nous remarquâmes qu'ils avoient des Sentinelles dans chaque point de l'anse , & que des pirogues alloient souvent porter des avis & des instructions au grand corps assemblé près des vaisseaux. Enfin l'ennemi dispersé sur environ douze grosses pirogues , parut en travers de la pointe méridionale de l'anse , où il s'arrêta & où il demeura rangé en bataille , parce qu'une négociation avoit commencé. Quelques-uns des Négociateurs passerent en pirogues entre les deux troupes , & il y eut

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

de part & d'autre plusieurs discours de prononcés. Enfin la querelle, quel qu'en fut le sujet parut arrangée, mais on ne permit aux Etrangers ni de venir à la hanche des vaisseaux, ni de faire des échanges, ni de communiquer avec nous. Nous étions vraisemblablement la cause de la dispute; les Etrangers désiroient peut-être partager les avantages du petit commerce que nous faisons sur la côte, & les Habitans de l'Entrée vouloient garder pour eux seuls cette cabane. Nous en eûmes d'ailleurs diverses preuves; il parut même que les Habitans de l'Entrée n'étoient pas unis, car les plus foibles étoient souvent obligés de céder au parti plus fort, & dépouillés de tous leurs biens, sans qu'ils opposassent la moindre résistance.

12. » Le 12, au soir, nous reçûmes la visite d'une Tribu de Sauvages, que nous n'avions pas encore vus, & qui en général avoient la physionomie plus douce & plus attirante, que la plupart de ceux que nous fréquentions journellement. Quelques uns des derniers les accompagnoient. Je les engageai à descendre dans ma chambre; ils y consentirent pour la première fois, & j'observai que rien ne fixa leur attention; ils regardèrent toutes nos merveilles avec la plus grande indifférence. Il faut cependant faire ici des exceptions; car un petit nombre d'entre eux montrèrent une sorte de curiosité.

ours de pronon  
 en fut le sujet  
 nit aux Etranger  
 eaux, ni de faire  
 quer avec nous  
 la cause de la dis  
 ut-être partage  
 que nous faiso  
 Entrée vouloit  
 e. Nous en eûm  
 rut même que le  
 unis, car les pl  
 céder au parti  
 leurs biens, fa  
 résistance.  
 es la visite d'un  
 vions pas enco  
 hyfionomie plu  
 plupart de ceu  
 ment. Quelque  
 oient. Je les en  
 mbre; ils y con  
 , & j'observa  
 ils regarderent  
 plus grande indig  
 ici des excep  
 tre eux montré

Le 18; une troupe d'Etrangers arriverent  
 dans l'anse sur six ou huit pirogues: ils examine-  
 rent quelque temps nos vaisseaux, & ils se reti-  
 rent ensuite, sans venir à la hanche de la *Résol-  
 on* ou à celle de la *Découverte*. Nous crûmes  
 que les Habitans de l'*Entrée*, qui se trouvoient en  
 grand nombre autour de nous, ne leur permirent  
 d'approcher. J'ai déjà observé que la peu-  
 ple établie sur les rives de l'anse où nous mouil-  
 lons, vouloit jouir seule des avantages de notre  
 Commerce; & si elle permettoit quelquefois à  
 des Sauvages voisins, de faire des échanges avec  
 elle, elle avoit l'adresse de tenir à haut prix les  
 choses qu'elle nous cédoit, & de diminuer cha-  
 que jour la valeur de ce que nous donnions de  
 son côté. Nous reconnûmes que la plupart des  
 naturels de distinction qui vivoient près de nous,  
 venoient revendre aux Tribus éloignées, les arti-  
 cles qu'ils recevoient aux Vaisseaux; car nous  
 nous aperçûmes qu'ils disparoissoient souvent  
 pendant quatre ou cinq jours, & qu'ils revenoient  
 avec de nouvelles cargaisons de peaux & d'ou-  
 trages du pays, dont ils se défaisoient toujours  
 à bon compte, vu la passion de nos Equipages  
 pour ces bagatelles: mais ceux qui venoient nous  
 voir tous les jours, nous furent plus utiles; après  
 avoir échangé les bagatelles qu'ils nous appor-  
 toient, ils s'occupoient de la pêche, & nous ne

1778.  
 Avril.  
 18.

1778.  
Avril.

manquions jamais d'obtenir une portion de  
qu'ils prenoient : ils nous vendirent d'ailleurs  
quantité considérable d'une huile très-bonne  
qu'ils gardoient dans des vessies ; quelques-uns  
essayerent de nous tromper, en mêlant de l'eau  
avec l'huile, & une fois ou deux, ils portèrent  
la friponnerie & l'adresse, jusqu'à remplir les  
vessies d'eau pure, sans y mettre une goutte  
d'huile : il valoit mieux supporter ces tromperies  
que d'en faire le sujet d'une querelle ; car nous  
ne leur donnions guère en échange que de  
choses de peu de valeur, encore ne savions-nous  
pas comment entretenir notre fonds. Ils ne  
demandoient peu les grains de verre & les autres  
joux qui me restoient ; ils ne demandoient  
des métaux, & le cuivre étoit alors plus recherché  
que le fer : avant de quitter cette station, nous  
en trouvoit à peine quelques piéces dans les  
vaisseaux, excepté celui des meubles & des  
outils qui nous étoient absolument nécessaires.  
Pour satisfaire les Naturels, nous leur cédâmes  
tous les boutons de plusieurs de nos habits, nous  
enlevâmes la garniture de nos bureaux ; nous leur  
vendîmes des chaudières de cuivre, des théières  
& des vases d'étain, des chandeliers & d'autres  
choses pareilles dont nous faisons usage ; en sorte  
que les Américains de cette Partie du Monde  
ont reçu de nous des ouvrages plus variés qu'ils

de des peuplades parmi lesquelles nous avons  
rdé dans le cours du Voyage.  
Le 20, je voulus reconnoître chacune des  
ies de l'Entrée. Je me rendis d'abord à la  
nte occidentale, où je rencontrai une bour-  
e, précédée d'une anse bien fermée, dans  
elle la sonde rapportoit de neuf à quatre bras-  
fond de joli sable. Les Habitans de ce vil-  
e, qui étoient fort nombreux & dont je con-  
ois la plupart, me reçurent d'une manière  
-amicale; chacun d'eux me pressa d'entrer  
s sa maison ou plutôt dans son appartement;  
plusieurs familles vivent sous le même toit.  
ceptai leur invitation, & ces hommes hos-  
iers étendirent devant moi une natte sur  
elle ils me prièrent de m'asseoir; ils me don-  
ent d'ailleurs toutes sortes de marques de poli-  
e. Je vis dans la plupart des maisons, des  
mes qui fabriquoient des étoffes avec la  
nte ou l'écorce dont j'ai déjà parlé; elles sui-  
ent exactement le procédé des Insulaires de  
*Nouvelle-Zélande*; d'autres étoient occupées à  
rir des sardines. Des pirogues venoient de  
arquer sur la greve une quantité considérable  
ce poisson, lequel fut distribué à mesure à  
sieurs personnes, qui l'emportèrent dans leurs  
itations, où elles le fumerent de la manière  
e je vais décrire. Ils suspendent les sardines à de

---

1778.  
Avril.  
20.



1778.  
Avril.

petites baguettes, d'abord à environ un pied de feu ; ils les placent ensuite plus loin, & plus loin encore, pour faire place à d'autres, jusqu'à ce que les dernières baguettes touchent le feu au-devant de la cabane. Lorsque les sardines sont bien sechées, ils les détachent, ils en font des ballottes, & ils ont soin de les couvrir de nattes, afin de les comprimer : ils les gardent pour le temps qu'ils en auront besoin : les sardines ainsi préparées ne sont pas désagréables. Ils préparent, de la même manière, la morue & d'autres gros poissons ; mais ils se contentent quelquefois de les sécher en plein air sans les approcher du feu.

» De ce village je remontai la bande occidentale de l'Entrée. J'aperçus les restes d'une boiserie, un mille au-dessus du second bras ; les bois ou la charpente des cabanes étoient encore à un pied ; mais les planches qui en avoient composé les flancs & les toits, n'existoient plus ; il n'y avoit quelques verveux devant le village, & je n'y découvris personne qui en prît soin : ces verveux étoient d'osier, & les baguettes en étoient plus ou moins ferrées, selon la grosseur du poisson auquel on les destinoit. La surface de plusieurs avoit au moins vingt pieds de long sur douze de hauteur. Les Naturels les posent de côté dans l'eau basse ; ils les assujettissent à de gros poteaux ou piquets, qui sont plantés au fond d'une ma-

ere très  
village  
us gros  
e par  
in élev  
tte ban  
Les H  
s la po  
nois d  
ut-être  
cueil à  
vulut p  
i me fu  
e tém  
pressifs  
tir. J'  
gesses ;  
condu  
i se pla  
hâte,  
sembler  
e nous  
rent, e  
de ou  
» J'app  
arant m  
visite  
s équipa

iron un pied  
loin , & p  
autres, jusq  
ouchent le fo  
dines sont b  
ont des ball  
nattes, afin  
our le temps  
ainsi préparé  
réparent, de  
autres gros po  
quelquefois de  
ocher du feu  
bande occide  
stes d'une bo  
nd bras; les b  
oient encore  
voient compo  
ient plus; il  
village, & je  
pin: ces verve  
en étoient pl  
leur du poiss  
ace de plusieurs  
ng sur douze de  
le côté dans une  
de gros poteau  
fond d'une ma

ere très-solide. On voit au-delà des ruines de  
village, une plaine peu étendue, revêtue des  
gros pins que j'aye jamais rencontrés. Ceci  
parut d'autant plus remarquable, que le ter-  
in élevé sur la plupart des autres parties de  
tte bande orientale de l'*Entrée*, étoit nu.

Les Habitans d'un second village n'avoient  
s la politesse de ceux de la bourgade que je  
nois de visiter. J'attribuai en grande partie, &  
ut-être devois-je attribuer uniquement ce froid  
cueil à la mauvaise humeur d'un Chef qui ne  
volut pas me laisser pénétrer dans les cabanes,  
i me suivit par-tout où je portai mes pas, & qui  
témoigna plusieurs fois, par des gestes très-  
pressifs, combien il étoit impatient de me voir  
rtir. J'essayai vainement de le gagner par mes  
gestes; il les accepta, mais il ne changea pas  
conduite: quelques-unes des jeunes femmes  
i se plaisoient à nous voir, se revêtirent, à  
hâte, de leurs plus beaux habits; elles s'af-  
mblèrent en corps, elles nous témoignèrent  
e nous étions les bien-venus, & elles chan-  
rent, en chœur, des airs qui n'avoient rien de  
de ou de désagréable.

» J'apperçus, à mon arrivée à bord, que;  
arant mon absence, les vaisseaux avoient reçu  
visite de deux ou trois embarcations, dont  
s équipages annonçerent, par des signes, qu'ils

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

venoient du Sud-Est, de l'autre côté de la baie. Ils apportèrent des peaux, des vêtements, & divers ouvrages du pays, que nous achetâmes. Je ne dois pas oublier un article bien singulier qui faisoit partie de leur cargaison : ils nous vendirent deux cuillers d'argent, que nous jugeâmes de fabrique Espagnole, d'après leur forme particulière ; l'un d'eux les portoit à son cou comme un ornement : ils parurent aussi nous fournir de fer, que les Habitans de l'Entrée.

22.

» Le 22, à huit heures du matin, douze & quatorze pirogues de Naturels étrangers à la Tribu qui vivoit près de nous, arriverent ; venoient du Sud : dès qu'ils eurent tourné à la pointe de l'anse où mouilloient la *Résolution* & la *Découverte*, ils s'arrêtèrent, & ils se tinrent plus d'une demi-heure rangés en ligne à deux & trois cents verges des Vaisseaux. Nous crûmes d'abord qu'ils craignoient de s'approcher davantage, mais nous nous trompions, ils se préparoient à une cérémonie préliminaire. Ils ne tarderent pas à s'avancer en se tenant debout sur leurs embarcations, & en chantant : quelques-unes de leurs chansons, auxquelles toute la troupe prit part, étoient d'un mouvement lent, & d'autres d'un mouvement plus vif ; ils les accompagnoient de mouvemens très-réguliers de leurs mains ; ils frappoient en mesure avec leurs pagaies.

Tom

côté de la baie  
vêtemens, &  
nous achetâmes  
bien singulier  
: ils nous ve  
ue nous jugè  
près leur form  
voit à son cor  
rent aussi mien  
de l'Entrée.  
natin, douze  
étrangers à  
arriverent;  
eurent tourné  
la Résolution  
& ils se tint  
ligne à deux  
x. Nous crûm  
approcher davan  
ns, ils se prép  
inaire. Ils ne ta  
enant debout  
tant : quelques  
es toute la trou  
ent lent, & d'av  
ils les accompa  
éguliers de leur  
avec leurs paga  
la

les côtés de leurs pirogues, & ils faisoient d'ail-  
leurs une multitude de gestes très-expressifs : ils  
garderent le silence durant quelques secondes, à  
la fin de chaque air, & ils recommencerent en-  
suite, en prononçant, par intervalle, à perte de  
voix, le mot *Hooee* ! Après nous avoir donné  
un essai de leur musique, que nous écoutâmes  
plus d'une demi-heure, & que nous trouvâmes  
extrêmement agréable, ils se rendirent à la hanche  
de nos bâtimens, & ils échangerent leurs car-  
naisons. Plusieurs des Habitans de l'Entrée, avec  
lesquels nous avons formé des liaisons d'amitié,  
se trouvoient parmi eux, & ils dirigerent tous  
ces échanges d'une maniere qui fut très-avanta-  
geuse aux Sauvages.

» Lorsqu'ils eurent terminé leurs échanges &  
leurs cérémonies, nous prîmes chacun un canot,  
le Capitaine Clerke & moi, & nous allâmes au  
village situé à la pointe occidentale de l'Entrée.  
J'avois observé la veille, que les environs of-  
frent une quantité considérable d'herbe, & il  
est nécessaire d'en recueillir pour le petit nom-  
bre de chevres & de moutons que nous avons  
encore à bord. Les Habitans nous reçurent avec  
des démonstrations d'amitié qu'ils m'avoient faites  
auparavant, & dès que nous eûmes débarqué,  
j'ordonnai à mes gens de couper de l'herbe : je  
n'imaginois point du tout que les Naturels refu-

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

feroient de nous céder une chose qui paroïssoit leur être absolument inutile, & dont nous avions besoin. Je me trompois néanmoins, car mon Détachement eut à peine donné les premiers coups de faux, que plusieurs des Sauvages ne voulurent pas nous permettre de continuer; ils dirent que nous devions *makook*, c'est-à-dire, acheter. J'étois dans une de leurs maisons, lorsqu'on vint m'instruire de ce fait; je me rendis à la prairie où se passoit la dispute, & j'y vis douze Sauvages, dont chacun réclamoit une partie de la propriété de l'herbe qui croissoit en cet endroit. Je conclus mon marché avec eux, & je crus, après cet arrangement, que nous serions les maîtres de couper de l'herbe par-tout où nous le voudrions; je m'aperçus bientôt que je me trompois encore; car la maniere généreuse dont j'avois payé les premiers hommes qui se disoient propriétaires du terrain, m'attira de nouvelles demandes de la part de quelques autres: on eût dit que chacune des tiges de gramen appartenoit à des maîtres différens, & il fallut en satisfaire un grand nombre, que je ne tardai pas à vider mes poches. Quand ils s'aperçurent que je n'avois plus rien à leur offrir, leurs importunités cessèrent: ils nous permirent de couper de l'herbe par-tout, & d'en embarquer autant que nous voulûmes.

qui paroissoit  
 nt nous avions  
 , car mon Dé  
 premiers coups  
 ages ne voulut  
 nuier; ils dirent  
 à-dire, acheter  
 , lorsqu'on vint  
 ndis à la prairie  
 is douze Sauvages  
 partie de la prairie  
 cet endroit. Je  
 & je crus, après  
 ns les maîtres de  
 us le voudrions  
 ne trompois es  
 dont j'avois payé  
 soient propriétés  
 velles demandes  
 on eût dit que  
 appartenoit à de  
 en satisfaire un  
 i pas à vider mes  
 nt que je n'avois  
 mportunités celle  
 couper de l'herbe  
 autant que nous

» Je dois observer que de toutes les Nations  
 ou Tribus peu civilisées, parmi lesquelles j'ai  
 relâché dans le cours de mes voyages, les Habi-  
 tans de cette *Entrée* m'ont paru avoir les idées  
 les plus précises & les plus rigoureuses du droit  
 de propriété sur toutes les productions de leur  
 pays. Ils voulurent d'abord faire payer le bois  
 & l'eau qu'embarquerent mes gens, & si je m'é-  
 tois trouvé à l'endroit où ils formerent leurs  
 réclamations, je n'aurois pas manqué de souscrire  
 à leurs demandes: mes travailleurs ne penserent  
 pas ainsi, car ils ne s'embarrasserent pas de ces  
 plaintes, & les Naturels voyant que nous étions  
 résolus à ne pas les écouter, cessèrent enfin de  
 nous parler de cette affaire; mais ils se firent un  
 mérite de leur condescendance, & ils nous rap-  
 pelèrent souvent ensuite, qu'ils nous avoient  
 donné du bois & de l'eau par amitié.

» M. Webber, qui m'avoit accompagné à  
 cette bourgade, dessina tout ce qui lui parut  
 curieux, en-dedans & en-dehors des maisons.  
 J'eus aussi occasion d'examiner plus en détail la  
 construction des cabanes, leurs meubles, leurs  
 ustensiles, & les particularités les plus frappantes  
 des usages & de la maniere de vivre des Habi-  
 tans. Je décrirai tout-à-l'heure les coutumes &  
 les mœurs de cette peuplade, & j'aurai soin  
 d'ajouter à mes remarques celles de M. Anderson.

1778.  
Avril.

Lorsque nous eûmes achevé nos observations, nous quittâmes les Naturels, dont nous nous séparâmes bons amis, & nous retournâmes aux vaisseaux.

26. » Nous demeurâmes le 26 au soir, malgré les indices d'une tempête. Comme la nuit approchoit, je délibérai un moment, si j'aurois la hardiesse d'appareiller, ou si j'attendrois au lendemain; l'impatience de continuer mon voyage, & la crainte de perdre cette occasion de fortifier de l'*Entrée*, firent sur moi plus d'impression que les dangers, & je résolus de mettre en mer à tout événement.

» Les Naturels, les uns à bord de nos vaisseaux, & les autres sur leurs pirogues, nous suivirent jusqu'en-dehors de l'*Entrée*; l'un d'eux qui avoit conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quitterent; je lui fis un petit présent, & il me donna, de son côté, une peau de bievre d'une beaucoup plus grande valeur. Je tâchai d'être aussi libéral que lui, & j'ajoutai à ce qu'il avoit déjà reçu, des choses qui lui causerent un extrême plaisir; il me força alors d'accepter le manteau de bievre qu'il portoit, & pour lequel je lui connoissois un goût particulier. Sensible à ce trait de générosité, & ne voulant pas qu'il fût la dupe de son amitié, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre,

observations,  
 ont nous nous  
 tournâmes aux  
 soir, malgré les  
 la nuit appro-  
 i j'aurois la ha-  
 drois au lende-  
 mon voyage-  
 cation de sort-  
 l'impression que  
 re en mer à tou-  
 rd de nos vai-  
 pirogues, nous  
 entrée; l'un d'eu-  
 t pour moi, fu-  
 us quitterent: je  
 e donna, de son  
 e beaucoup plus  
 aussi libéral que  
 déjà reçu, des  
 extrême plaisir; &  
 anteau de bien-  
 ui connoissois un  
 ait de générosité  
 de son amitié  
 ignée de cuire,

qui le rendit complètement heureux. Il me pressa  
 vivement, ainsi qu'une foule de ses compatrio-  
 tes, de revenir sur cette partie de la côte; & afin  
 de m'y exciter, il me promit, à mon retour, une  
 quantité considérable de peaux: je suis persuadé  
 que les Navigateurs, qui aborderont ici après  
 moi, trouveront les Naturels bien fournis d'un  
 article de commerce pour lequel ils nous ont  
 reconnu de l'empressement, & qu'on y achètera  
 des fourrures à très-bon marché.

» Lorsque j'abordai à cette *Entrée*, je lui don-  
 nai le nom d'*Entrée du Roi Georges*; mais je recon-  
 nus ensuite, que les Naturels du pays l'appellent  
*Nootka*. Son ouverture se trouve au coin oriental  
 de la *Baie de l'Espérance*, par  $49^{\text{d}} 33'$  de latitude  
 Nord, &  $233^{\text{d}} 12'$  de longitude Est.

» Le terrain qui borde la côte de la mer, est  
 uni & d'une moyenne élévation; mais en-dedans  
 de l'*Entrée*, il offre presque par-tout des collines  
 escarpées, qui annoncent une formation com-  
 mune; car elles se terminent en sommets arron-  
 dis ou émouffés, & elles présentent sur leurs  
 flancs des sillons aigus, de peu de saillie. Plus-  
 sieurs de ces collines peuvent être réputées hau-  
 tes, tandis que d'autres sont d'une élévation  
 très-médiocre: elles sont toutes, même les plus  
 élevées, couvertes entièrement de bois épais  
 jusqu'à leur sommet; chaque partie des plaines

1778.  
 Avril.



1778.  
Avril.

qu'on trouve vers la mer est également boisée; Il y a cependant des espaces nus sur les flancs de quelques-unes des collines; mais ils sont en petit nombre, & ils indiquent que ces collines sont en général des rochers; à proprement parler, elles n'ont d'autre sol qu'une espece d'engrais au moins de deux pieds de profondeur, qui vient du détriment des mouffes & des arbres. Leurs fondemens ne doivent donc être regardés, que comme des rochers énormes d'une teinte blanchâtre & grise, dans les endroits où ils ont été exposés à l'air; & lorsqu'on les brise, on les trouve d'un gris bleuâtre, comme ces rochers qu'on rencontre par-tout à la Terre de *Kerguelan*. Les côtes escarpées ne sont pas autre chose; & les petites anses qu'on voit dans l'*Entrée* ont des greves composées de fragmens de ces rochers & d'un petit nombre de cailloux. Toutes les anses, offrent une quantité considérable de bois qu'y amene le flot, & des ruisseaux d'eau douce, assez abondans pour remplir les futailles d'un vaisseau. Les ruisseaux semblent provenir uniquement des nuages pluvieux & des brumes, suspendus autour du sommet des collines: on ne doit pas en effet compter sur beaucoup de sources, dans un pays si plein de rochers, & l'eau douce qu'on voit dans la partie supérieure de l'*Entrée*, est vraisemblablement produite par la fonte de

neige:  
dit qu  
& no  
coupé  
les ru  
out le  
» N  
errains  
ort av  
lus d'  
» Or  
du Can  
es, )  
pieces  
Canada  
eux tie  
ar ils d  
a aiguil  
puleur,  
un ver  
général,  
ils son  
» Nou  
ans les  
eurs n'a  
poque p  
ous exar  
quelques

---

 1778.  
 Avril.

ment boisée:  
 sur les flancs  
 s'ils sont en  
 ces collines  
 prement par  
 espece d'en-  
 fondeur, qui  
 z des arbres.  
 être regardés,  
 d'une teinte  
 its où ils ont  
 s brisé, on les  
 e ces rochers  
 e de Kerguelen  
 tre chose; &  
 Entrée ont de  
 e ces rochers.  
 x. Toutes les  
 lérable de bois  
 x d'eau douce,  
 futailles d'un  
 ovenir unique  
 rumes, suspen-  
 s: on ne doit  
 p de sources,  
 & l'eau douce  
 re de l'Entrée.  
 ar la fonte de

neiges: les Naturels du pays ne nous ont jamais dit que l'Entrée reçût une riviere considerable, & nous n'avons eu d'ailleurs aucune raison de soupçonner qu'il existe une pareille riviere: l'eau des ruisseaux est parfaitement claire, & elle dissout le savon avec une grande facilité.

» Nous n'apperçûmes point de gelée sur les terrains bas; la végétation y étoit, au contraire, fort avancée, car je vis de l'herbe qui avoit déjà plus d'un pied de longueur.

» On trouve, sur-tout dans les bois, le pin du Canada, le cyprès blanc, (*Cypressus Thyoides*,) le pin sauvage, & deux ou trois autres especes de pins non moins communes. Le pin du Canada & le cyprès blanc, forment presque les deux tiers des arbres; on les confond de loin, car ils offrent également des sommets épointés & des aiguilles; mais on les distingue bientôt à leur couleur, lorsqu'on en approche: le second est un vert beaucoup plus pâle que le premier: en général, la végétation des arbres est très-forte, & ils sont tous d'une grande taille.

» Nous remarquâmes d'ailleurs peu de variétés dans les productions végétales, sans doute plusieurs n'avoient pas encore de bourgeons, à cette époque peu avancée du printemps. L'espace que nous examinâmes, fut tellement circonscrit, que quelques-unes sans doute échapperent à nos

1778.  
Avril.

recherches. Nous trouvâmes autour des rochers & au bord des bois, des plants de fraises, des framboisiers & deux especes de groseilliers, qui promettoient beaucoup de fruit, un petit nombre d'aunes noirs, une espece de laiteron, l'aparine, une renoncule qui a de très-belles fleurs cramoisies, & deux fortes d'*anthericum*, la premiere qui a une large fleur orange, & la seconde une fleur bleue; des rosiers sauvages, qui commencent à offrir des boutons, une quantité considérable de jeunes poireaux à feuilles triangulaires, un petit gramin, du cresson qui croît au bord des ruisseaux, & des *andromeda* en abondance: l'intérieur des bois nous présenta des mousses & des fougères & deux especes de sous-arbrisseaux. Il y a sept ou huit différentes sortes de mousses & seulement trois ou quatre fortes de fougères. Les mousses & les fougères sont en général les mêmes que celles de l'*Europe* & des parties continues de l'*Amérique*.

» Si l'époque de notre relâche ne nous permit pas d'acquérir beaucoup de lumières sur les productions végétales de ce district de l'*Amérique*, les travaux auxquels nous fûmes condamnés, nous mirent dans l'impossibilité de recueillir un grand nombre d'observations sur les animaux du pays. Le besoin d'eau nous ayant obligés de mouiller ici, les accidens imprévus qui nous y

retinrent  
recher  
per to  
l'objet  
le l'ex  
ardeur  
campa  
le pûm  
ou par  
dessous  
que de  
cureui  
» Qu  
suivre  
cile de  
mines d  
e min  
ere &  
ocre,  
eindre  
ent un  
blanc &  
sage;  
chantill  
est leur

(a) Il s'  
aux quadru

retinrent, nous laissèrent peu de loisir pour ces recherches : nous fûmes contraints de nous occuper tous de la réparation des vaisseaux, qui étoit l'objet capital ; car l'été approchoit, & le succès de l'expédition dépendoit de la diligence & de l'ardeur que nous mettrions dans les diverses campagnes qu'exigeoit de nous l'Amirauté. Nous ne pûmes entreprendre aucune excursion sur terre ou par eau, & comme nous étions à l'ancre au-dessous d'une île, nous ne vîmes dans les bois, que deux ou trois ratons, des martres & des cureuils (a).

» Quoique nous ayons trouvé du fer & du cuivre dans cette partie de l'Amérique, il est difficile de croire que ces deux métaux viennent des mines du pays. Nous n'aperçûmes aucune espèce de minéral, si j'en excepte une substance grise & rouge, de la nature de la terre ou de l'ocre, dont les Naturels se servent pour se peindre le corps, & qui vraisemblablement contient un peu de fer. Nous vîmes aussi du fard blanc & du fard noir qu'ils emploient au même usage ; mais n'ayant pu nous en procurer des échantillons, je ne dirai pas précisément quelle est leur composition.

---

(a) Il faut lire dans la grande Relation tout ce qui a rapport aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux poissons & aux insectes.

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

» La taille de ces Sauvages est au-deffous de la taille ordinaire, mais ils ne sont pas minces en proportion de leur petitesse; ils ont le corps bien arrondi, sans être musculeux. Leurs membres potelés ne paroissent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards sont un peu maigres: le visage de la plupart est rond & plein; il est large quelquefois, & il offre des joues proéminentes; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, où il semble s'abaisser brusquement entre les tempes: leur nez aplati à la base, présente de larges narines & une pointe arrondie: ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, & plus remplis de langueur que de vivacité; les lèvres larges, épaisses & arrondies; les dents assez égales & assez bien rangées, quoiqu'elles ne soient pas d'une blancheur remarquable. En général, ils manquoient absolument de barbe, ou ils en avoient une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton, ce qui ne provient d'aucune défec-tuosité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins; car quelques-uns d'entre eux, & particulièrement les vieillards, portoient une barbe épaisse (a) sur tout le menton, & même

---

(a) Dans l'énumération des singularités les plus curieuses de l'Histoire Naturelle de l'espece humaine, on a cité les Peuplades de l'Amérique, qui, dit-on, manquent de barbe, tandis qu'ils ont

1778.  
Avril.

-dessous de  
 s minces en  
 e corps bien  
 rs membres  
 trop d'em  
 a maigres : le  
 ; il est large  
 oëminentes ;  
 us des joues,  
 nt entre les  
 présente de  
 lie : ils ont le  
 & plus rem  
 ; les levres  
 ts assez égale  
 ne soient pas  
 général, il  
 , ou ils en  
 e sur la pointe  
 d'aucune dé  
 ils l'arrachent  
 d'entre eux,  
 portoient une  
 on, & même

une quantité considérable de cheveux. L'ingénieux Auteur des  
*Recherches philosophiques sur les Américains*, le Docteur Robertson  
 dans son *Histoire d'Amérique*, & en général, les Ecrivains dont  
 l'autorité est la plus imposante, donnent ce fait pour incontestable.  
 Mais le Capitaine Cook le contredit, du moins en ce qui a  
 rapport à la Peuplade d'*Amérique* avec laquelle il a eu des entre-  
 vues, à *Nootka*, n'est-il pas juste d'engager les Auteurs dont je  
 viens de parler, à examiner de nouveau la question ? On peut  
 d'ailleurs citer d'autres témoins que M. Cook ; le Capitaine Carver  
 a trouvé aussi de la barbe aux Sauvages établis dans l'intérieur du  
 continent de l'*Amérique*. » D'après des recherches très-multi-  
 pliées & un examen bien attentif, dit-il, je puis, malgré  
 le respect que j'ai pour l'autorité de M. de Paw & de M. Ro-  
 bertson sur d'autres points, déclarer que leurs assertions sont  
 erronées, & qu'ils connoissent, d'une manière imparfaite, les  
 usages des Indiens. Lorsque ces Peuples ont passé l'âge de la  
 puberté, leur corps, dans leur état naturel, est couvert de  
 poils, ainsi que celui des Européens. Les hommes, il est vrai,  
 jugeant la barbe très-incommode, se donnent beaucoup de  
 peine pour s'en débarrasser, & on ne leur en voit jamais que  
 lorsqu'ils deviennent vieux, & qu'ils négligent leur figure. —  
 Les Nandowesses & les Tribus éloignées, l'arrachent avec des  
 morceaux d'un bois dur, qui forment des pincettes ; ceux qui  
 communiquent avec les Européens, se procurent du fil d'archal,

plus curieuses de  
 cité les Peuplades  
 , tandis qu'ils ont

1778.  
Avril.

ou d'élégant ; elle est même un peu grossière. Leurs membres, en général, petits en proportion des autres parties, sont courbés & mal-faits ; ils ont des pieds d'une vilaine forme, & des chevilles du pied trop saillantes ; ce défaut semble provenir de ce qu'ils s'affeyent beaucoup sur leurs jarrets dans leurs pirogues & dans leurs maisons.

» Nous n'avons pu deviner précisément la couleur de leur teint, parce que leur corps

---

» dont ils font une vis ou un tire-bourre ; ils appliquent ces vis sur leur barbe, & en pressant les anneaux & en donnant une secousse brusque, ils arrachent les poils qu'elles ont enfilés.

*Voyages de Carver*, pag. 224 & 225 de l'Original. M. Marsden, qui cite aussi Carver, fait une remarque digne d'attention ; il observe que le masque de l'armure de Montezuma, conservé à Bruxelles, a de très-larges moustaches, & que les Américains n'auroient pas imité cet ornement, si la Nature ne leur en avoit offert le modele. Les observations, faites par M. Cook, sur la Côte Ouest de l'Amérique Septentrionale, jointes à celles de Carver dans l'intérieur de ce Continent, & confirmées par le masque Mexicain dont on vient de parler, sont plus que suffisantes pour être de l'avis de M. Marsden, qui s'énonce d'une manière si modeste. » Sans les autorités nombreuses & respectables, d'après lesquelles on assure que les Naturels d'Amérique manquent naturellement de barbe, je penserois qu'on a adopté trop à la hâte l'opinion commune sur ce sujet, & que les Américains manquent de barbe à l'époque de l'âge mûr, & parce qu'ils contractent de bonne heure l'habitude de l'arracher, ainsi que les Insulaires de Sumatra. J'avoue qu'il resteroit moins de doutes sur la justesse de cette opinion, si l'on pouvoit qu'ils ne font pas dans l'usage de s'arracher la barbe, comme je le suppose ». *History of Sumatra*, pag. 39 &

peu grossière,  
 bits en propor-  
 és & mal-faits  
 ne, & des che-  
 défaut sembla-  
 ucoup sur leur  
 leurs maisons  
 précisément  
 e leur corps et

; ils appliquent ces  
 anneaux & en dont  
 ils qu'elles ont fait  
 Original. M. Marfles  
 digne d'attention,  
 ontezuma, confers  
 & que les Améric  
 Nature ne leur en a  
 par M. Cook, for  
 jointes à celles  
 & confirmées par  
 , sont plus que les  
 n, qui s'énonce d'u  
 nombreuses & rap  
 es Naturels d'Améri  
 enferois qu'on a adop  
 ce sujet, & que si  
 ue de l'âge mûr, &  
 e l'habitude de l'ar  
 atra. J'avoue qu'il  
 e de cette opinion,  
 'usage de s'arracher  
 Sumatra, pag. 39 &

crusté de peintures & de saletés, toutefois  
 nous engageâmes quelques individus à se bien  
 nettoyer, & la blancheur de la peau de ceux-ci,  
 valoit presque la blancheur de la peau des Eu-  
 péens; mais elle offroit la nuance pâle des  
 couples du Midi de l'*Europe*. Leurs enfans, dont  
 la peau n'avoit jamais été couverte de peintures,  
 valent les nôtres en blancheur. Quelques-uns  
 de ces jeunes gens, comparés au gros du peuple,  
 ont la physionomie assez agréable; mais il paroît  
 que c'est uniquement l'effet de cette teinte ver-  
 dâtre, naturelle à la jeunesse, & lorsqu'ils sont  
 arrivés à un certain âge, leur visage n'offre plus  
 rien de particulier. En tout, l'uniformité de la  
 physionomie des individus de la Nation entière,  
 est très-remarquable; elle manque toujours d'ex-  
 pression, & elle annonce des esprits lourds &  
 dogmatiques.

Les femmes ont à-peu-près la même taille,  
 le même teint, & les mêmes proportions que les  
 hommes; il n'est pas aisé de les reconnoître, car  
 on ne leur trouve pas cette délicatesse de traits  
 qui distingue le sexe dans la plupart des contrées.  
 On à peine en vîmes-nous une seule, parmi les  
 femmes, qui pût avoir la moindre prétention à la  
 beauté.

Leur vêtement ordinaire est un habit ou un  
 manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure

1778  
 Avril.



1778.

Avril.

d'une bande étroite de fourrure, & à l'extrémité inférieure, de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche ; & il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon ; un autre cordon l'assujettit par-derrière ; ainsi les deux bras sont en liberté : il couvre le côté gauche, & si j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture ( d'une natte grossière ou de poil ) ne s'enferme autour des reins, ce qui arrive souvent. Par-dessus ce premier manteau qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un panier rond couvert ; il offre dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête ; reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes & le corps jusqu'à la chute des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau, de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleur. Ce chapeau est d'une belle natte : une houppette arrondie & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, & on l'attache sous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas.

» Outre le vêtement que je viens de décrire & qui est commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou

autre  
attaché  
supérie  
evant  
ere. L  
atte g  
éteme  
ent pe  
neveux  
usieur  
mmet  
ommod  
ils le te  
nt fans  
ée d'u  
rgile c  
bit a u  
aisse e  
ifere ;  
ur tête  
n'ils pre  
e tranq  
» Quo  
erts d'un  
uemmer  
z blanc  
effet : q  
ur mine

à l'extrémité  
 s. Il passe sou  
 r le devant de  
 autre cordon  
 deux bras sou  
 he, & si j'e  
 s bordures, i  
 s qu'une cein  
 e poil ) ne l  
 arrive souve  
 i dépasse le g  
 manteau de  
 ni de franges  
 emble à un p  
 ilieu un trou  
 voir la tête;  
 es bras jusqu'à  
 hôte des reins  
 eau, de la forme  
 un pot de fleur  
 e : une houppe  
 te, ou une touffe  
 fréquemment  
 nenton, afin qu  
 riens de décrit  
 es, les hommes  
 s, de loup ou

outre de mer, dont les poils sont en dehors; ils  
 attachent comme un manteau, près de la partie  
 supérieure, & ils la placent quelquefois sur le  
 devant de leur corps, & d'autres fois sur le der-  
 rière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une  
 natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des  
 vêtements de poil, dont néanmoins ils se ser-  
 vent peu. En général, ils laissent flotter leurs  
 cheveux; mais, lorsqu'ils n'ont point de chapeau,  
 plusieurs d'entre eux les nouent en touffe au  
 sommet de la tête. En tout, leur vêtement est  
 commode, & il ne manqueroit pas d'élégance  
 s'ils le tenoient propre; mais comme ils barbouil-  
 lent sans cesse leur corps d'une peinture rouge,  
 faite d'une substance grossière de la nature de  
 l'argile ou de l'ocre, mêlée avec de l'huile, leur  
 habit a une odeur rance, très-désagréable, & il se  
 pousse extrêmement. Il annonce la saleté & la  
 misère; & ce qui dégoûte encore davantage,  
 leur tête & leurs vêtements sont pleins de poux,  
 qu'ils prennent & qu'ils mangent avec beaucoup  
 de tranquillité.

» Quoique leurs corps soient toujours cou-  
 verts d'une peinture rouge, ils se barbouillent fré-  
 quemment le visage d'une substance noire, rouge  
 & blanche, afin que leur figure produise plus  
 d'effet: quand ils ont cette dernière enluminure,  
 leur mine est pâle & affreuse, & on a de la peine

1778.  
 Avril.

1778.  
Avril.

à les regarder. Ils parfement cette peinture d'un mica brun , qui la rend plus éclatante. Le lobe de oreilles de la plupart d'entre eux , est percé d'un assez grand trou , & de deux autres plus petits ils y suspendent des morceaux d'os , des plumes montées sur une bande de cuir , de petits coquillages , des faisceaux de glands de poil , ou de morceaux de cuivre , que nos grains de verre ne purent jamais supplanter. La cloison du nez de plusieurs offre un trou , dans lequel ils passent une petite corde ; d'autres y placent des morceaux de fer , d'airain ou de cuivre , qui ont presque la forme d'un fer-à-cheval , mais dont l'ouverture est si étroite , qu'elle presse doucement la cloison de ses deux pointes : cet ornement tombe aisément sur la levre supérieure. Ils employoient à cet usage les anneaux de nos boutons de cuivre , qu'ils achetoient avec empressement. Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'une espece de coquillage , de petites lanieres de cuir ornées de glands , ou d'un large bracelet d'une seule piece & d'une matière noire & luisante , de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir , & de nez d'animaux qui la grossissent beaucoup.

» Tel est leur vêtement & leur parure de tous les jours ; mais ils ont des habits & des ornements

men  
extra  
des  
a gu  
oup  
a mē  
font g  
eaux  
nême  
gréab  
effus  
eparér  
ommu  
attue  
e larg  
aigle  
etites  
e tout  
z les p  
urs , q  
centes  
e suif  
peau d  
re de fi  
n ouvr  
ur chev  
nés ave  
es inter  
Tome

mens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires : ils les mettent lorsqu'ils font des visites de cérémonie, & lorsqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loup ou d'ours qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur habit accoutumé ; elles sont garnies de bandes de fourrures, ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes : la garniture offre divers desseins assez agréables. Ils les portent séparément, ou par-dessus leurs autres habits. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus commun est composé d'osier ou d'écorce à demi-taillée : leur chevelure est ornée en même temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle, ou elle est entièrement couverte de petites plumes blanches. Leur visage est peint de toute sorte de façons ; les parties supérieures & les parties inférieures offrent différentes couleurs, qu'on prendroit pour autant de balafrescentes, ou bien il est barbouillé d'une espèce de suif mêlé avec de la peinture, appliquée sur le peau de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières, & qu'elle ressemble à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets attachés avec un fil, & séparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces : plusieurs

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

la tient par-derrriere , selon notre usage , & ils y placent des rameaux du *cypressus thyoides*. Dans cet attirail , ils ont une mine vraiment sauvage , & vraiment grotesque : elle devient plus bizarre encore & plus terrible , lorsqu'ils prennent ce que l'on peut appeler leur *équipage monstrueux*. Cet équipage monstrueux est composé d'une multitude infinie de masques de bois sculptés , qui se posent sur le visage , ou sur la partie supérieure de la tête ou du front ; les uns représentent une tête d'homme , & on y remarque des cheveux , de la barbe & des sourcils ; d'autres représentent des têtes d'oiseaux , & en particulier des aigles & des quebrantahueffos , & un grand nombre de animaux terrestres ou marins , tels que des loups , des aigles , des marsouins , &c. En général , ces figures excèdent la grandeur naturelle ; elles sont peintes , & souvent parsemées de morceaux de mica foliacé , qui leur donnent de l'éclat , & qui en augmentent la difformité. Ce n'est pas tout , ils attachent sur la même partie de la tête de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue , qui sont peints de la même manière , & qui se projettent en faillie à une distance considérable. Ils sont si passionnés pour ces déguisemens , que l'un des Sauvages , qui n'avoit point de masque , mit sa tête dans un chauderon d'étain qu'il venoit de recevoir de nous. J'ignore

si la  
ma  
leur  
leur  
bat  
mau  
conc  
igno  
d'une  
eufes  
sauva  
exami  
le cro  
pas m  
voit u  
tête &  
és d'  
l'anim  
tu les  
ouver  
» Le  
que ne  
Voorka  
pâis ,  
(a). L  
aux adm  
eilleux d

sage , & ils y  
*hyoides*. Dans  
 ment sauvage,  
 nt plus bizarre  
 s prennent ce  
*age monstrueux*,  
 osé d'une mul-  
 culptés, qui se  
 partie supérieure  
 représentent une  
 e des cheveux,  
 es représentent  
 culier des aigles  
 and nombre des  
 s que des loups.  
 En général, ces  
 urrelle; elles sont  
 de morceaux de  
 le éclat, & qui  
 e n'est pas tout;  
 e la tête de gros  
 mbent à la proue  
 de la même ma-  
 faillie à une dis-  
 sionnés pour ces  
 ages, qui n'avoient  
 ns un chauderon  
 de nous. J'ignore

si la Religion entre pour quelque chose dans cette  
 mascarade extravagante , s'ils l'emploient dans  
 leurs fêtes, ou pour intimider les ennemis par  
 leur aspect effrayant , lorsqu'ils marchent au com-  
 bat ; ou enfin si c'est un moyen d'attirer les ani-  
 maux , quand ils vont à la chasse : mais on peut  
 conclure que si des Voyageurs , dans un siècle  
 ignorant & crédule , où l'on supposoit l'existence  
 d'une foule de choses peu naturelles ou merveil-  
 leuses , avoient rencontré un certain nombre de  
 Sauvages ainsi équipés , & s'ils ne les avoient pas  
 examinés d'assez près , ils n'auroient pas manqué  
 de le croire , & , dans leurs Relations, ils n'auroient  
 pas manqué de faire croire aux autres qu'il exis-  
 toit une race d'êtres , tenant de la nature de la  
 bête & de celle de l'homme ; ils se seroient trom-  
 pés d'autant plus aisément , qu'outre des têtes  
 d'animaux sur des épaules d'homme , ils auroient  
 vu les corps entiers de ces especes de monstres  
 couverts de peaux de quadrupedes ( a ).

» Le seul habit spécialement destiné à la guerre,  
 que nous ayons observé parmi les Naturels de  
*Nootka* ; est un manteau de cuir, double & très-  
 épais, qui nous parut être une peau d'élan ou

( a ) La réflexion de M. Cook offre une excellente apologie  
 aux admirateurs d'Hérodote en particulier , sur ses Contes mer-  
 veilleux de cette espece. Note de l'Éditeur.

1778.  
Avril.

de buffle , tannée. Ils l'attachent de la maniere ordinaire ; & il est d'une telle forme , qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au cou , & descendre en même temps jusqu'aux talons : il est quelquefois chargé de peintures qui offrent divers compartimens assez agréables ; non-seulement il est assez fort pour résister aux traits , mais , selon ce que les Sauvages nous dirent par signes , les piques elles-mêmes ne peuvent le percer : ainsi on doit le regarder comme leur cotte-de-mailles , ou comme une armure défensive très-complète. Quand ils vont se battre , ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir , revêtu de sabots de daim disposés horizontalement , & suspendus à des lanières de cuir couvertes de plumes ; & dès qu'ils se remuent , ils produisent un bruit fort , presque égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne fais si cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis , ou si c'est un de ces bizarres ornemens qu'ils ont inventés pour les jours d'appareil ; car nous assistâmes à un de leurs concerts dirigé par un homme qui étoit revêtu de ce manteau , & qui portoit un masque sur le visage.

» On ne peut voir sans une forte d'horreur , ces Sauvages chargés du fol attirail que je viens de décrire ; mais lorsqu'ils ne sont pas équipés de cette maniere , lorsqu'ils portent leurs habit

ordin  
leur p  
rence  
d'un  
ils sen  
dans l  
réserv  
ité et  
habitue  
ance ,  
es mor  
piffent  
par leur  
» Les  
nt ent  
orsqu'il  
aniere  
ere co  
utôt d  
ujours  
force  
s mots  
nsiste à  
ndis qu  
ndent f  
» Puisq  
anes &  
raison

ordinaires, & qu'ils gardent leur allure naturelle, leur physionomie n'offre pas la moindre apparence de férocité; ils paroissent, au contraire, d'un caractère paisible, flegmatique & indolent. Ils semblent dénués de cette vivacité si agréable dans le commerce de la vie. S'ils manquent de réserve, ils sont loin d'être babillards; leur gravité est peut-être un effet de leur disposition habituelle, plutôt que d'un sentiment de convenance, ou la suite de leur éducation; car, dans les momens où ils ont le plus de fureur, ils paroissent incapables de s'exprimer complètement par leur langage ou par leurs gestes.

» Les discours qu'ils prononcent, lorsqu'ils entrent entre eux des altercations & des disputes, ou lorsqu'ils veulent exposer leur sentiment d'une manière publique, en d'autres occasions, ne sont guère composés que de phrases très-courtes, ou plutôt de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton & avec le même degré de force. Chacune de ces phrases & chacun de ses mots est accompagné d'un seul geste, qui consiste à jeter le corps entier un peu en avant, tandis que les genoux se plient, & que les bras tendent sur les côtés.

» Puisqu'ils apportent à notre marché des os & des ossemens humains, on n'a que trop de raison de croire qu'ils traitent leurs ennemis

---

1778.  
Avril.



1778.  
Avril.

avec une cruauté féroce : mais ce fait indique plutôt un rapport général avec le caractère de presque toutes les Tribus non civilisées, dans chaque siècle & dans chaque partie du globe, qu'une inhumanité particulière, dont on doive leur faire des reproches. Nous n'eûmes pas lieu de juger défavorablement de leurs dispositions à cet égard ; ils paroissent avoir de la docilité, de la politesse naturelle & de la bonté. Quoique d'un tempérament flegmatique, les injures les mettent en fureur, &, comme la plupart des gens emportés, ils oublient aussi promptement le mal qu'on leur a fait. Je ne me suis jamais aperçu que ces accès de colère portassent sur d'autres que sur les parties intéressées. Quand ils avoient des querelles entre eux, ou avec quelques-uns d'entre nous, les spectateurs qui ne se mêloient point de la dispute, conservoient autant d'indifférence, que s'ils n'avoient pas su de quoi il s'agissoit. Si l'un d'eux pouvoit des cris de rage ou de grognement, ce que j'ai vu souvent, sans pouvoir découvrir la cause & l'objet de son déplaisir, aucun de ses compatriotes ne faisoit attention à lui. Ils ne laissent échapper dans ces occasions aucun signe de frayeur, mais ils paroissent déterminés à punir l'insulte, quoi qu'il puisse en arriver. Lors même que la querelle nous regardoit, notre supériorité ne leur inspiroit point du tout de

crain  
ardeu  
trioie

» L  
curios  
car pe  
& d'e  
en auc  
surpris  
vie de  
se proc  
dont il  
les aut  
Notre fi  
si peu s  
deur ex  
rurent  
attentio

» On  
à leur p  
côté ils  
des pass  
la musiq  
mais to  
exacte c  
tude d'  
déjà dit  
dans leu

crainte ; & ils montraient contre nous la même ardeur de vengeance , que contre leurs compatriotes.

1778.  
Avril,

» Leurs autres passions , & en particulier la curiosité , semblent engourdies à bien des égards : car peu d'entre eux témoignèrent le désir de voir & d'examiner des choses qu'ils ne connoissoient en aucune manière , & qui auroient excité leur surprise & leur étonnement , s'ils ressentoient l'envie de s'instruire : ils ne cherchèrent jamais qu'à se procurer les articles qu'ils connoissoient , & dont ils avoient besoin ; ils regardoient toutes les autres choses avec une indifférence parfaite. Notre figure, notre accoutrement & nos manières, si peu semblables aux leurs , la forme & la grandeur extraordinaire de nos vaisseaux , ne parurent ni exciter leur admiration , ni fixer leur attention.

» On doit peut-être attribuer cette insouciance à leur paresse , qui semble fort grande. D'un autre côté ils paroissent susceptibles , à certains égards , des passions tendres ; car ils aiment extrêmement la musique : celle qu'ils font est grave & sérieuse , mais touchante. Ils gardent la mesure la plus exacte dans leurs chants , auxquels une multitude d'hommes prend part , ainsi que je l'ai déjà dit , en parlant de ceux qu'ils exécutoient dans leurs pirogues , afin de nous amuser. Leurs

1778.  
Avril.

airs ont ordinairement de la lenteur & de la gravité ; mais leur musique n'est pas resserrée dans des bornes aussi étroites que celle de la plupart des Nations sauvages ; les variations en sont très-nombreuses & très-expressives , & elles offrent des cadences , & une mélodie d'un effet agréable. Outre leurs concerts en regle , un seul homme chante souvent des airs détachés qui sont aussi sur un ton grave ; & pour marquer la mesure , il frappe sa main contre sa cuisse. Leur musique a quelquefois un autre caractère ; ce nous entendîmes , à diverses reprises , des stances qui étoient d'un ton plus gai & plus animé , & même qui avoient quelque chose de comique.

» Un grelot & un petit sifflet d'environ un pouce de longueur , & avec lequel on ne peut faire aucune variation , puisqu'il n'a qu'un ton , sont les seuls instrumens de musique que j'ai observés parmi eux. Ils se servent du grelot lorsqu'ils chantent ; mais je ne fais pas dans quelles occasions ils emploient leur sifflet , à moins que ce ne soit quand ils prennent un accoutrement qui leur donne la figure de quelques animaux particuliers , & qu'ils s'efforcent d'en imiter les hurlemens & les cris. Je vis , un jour , un des Sauvages , revêtu d'une peau de loup , dont la tête étoit au-dessus de la sienne , & qui , pour imiter cet animal , pouffoit des sons avec un

eur & de la  
pas resserrée  
elle de la plu-  
tations en font  
s, & elles of-  
die d'un effet  
regle, un seul  
détachés qui  
pour marquer  
sa cuisse. Leur  
caractere ; ce  
ès, des stances  
plus animé, &  
de comique.  
c d'environ un  
nel on ne peut  
n'a qu'un ton,  
ifique que j'ai  
du grelot lors-  
as dans quelles  
t, à moins que  
accoutrement  
ques animaux  
d'en imiter les  
jour, un des  
loup, dont la  
& qui, pour  
sons avec un

ifflet qu'il avoit dans sa bouche. La plupart des  
grelots ont la forme d'un oiseau ; le ventre ren-  
ferme un petit nombre de cailloux, & la queue  
tient lieu de manche ; ils en ont néanmoins qui  
ressemblent davantage aux grelots de nos enfans.

» Quelques-uns de ceux qui vinrent à notre  
marché, laisserent voir de la disposition pour la fri-  
sonnerie ; ils vouloient emporter nos marchan-  
dises sans rien donner en retour ; mais en général,  
cela n'arrivoit guere, & nous eûmes bien des  
raisons de dire qu'ils mettent de la loyauté dans  
le commerce. Toutefois ils désiroient si vivement  
d'obtenir du fer & du cuivre, ou tout autre  
métal, que peu d'entre eux eurent la force de ré-  
sister à l'envie de voler cet article précieux,  
quand ils en trouverent l'occasion. Les Habitans  
des Isles de la Mer du Sud, ainsi qu'on le voit  
par un grand nombre de traits rapportés dans ce  
journal, nous voloient tout ce qui leur tom-  
boit sous la main, sans jamais examiner si leur  
voleroie leur seroit inutile, ou de quelque usage. La  
nouveauté des objets suffisoit seule pour les déter-  
miner à mettre en œuvre toutes sortes de moyens  
directs afin d'effectuer leur vol ; d'où il résulte  
qu'ils étoient excités par une curiosité enfantine,  
plutôt que par une disposition mal-honnête. On  
ne peut justifier de la même maniere les Natu-  
rels de l'Entrée de *Nootka*, qui jenvahirent nos

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

propriétés : ils étoient voleurs dans toute la force du terme ; car ils ne nous déroberent que les choses dont ils pouvoient tirer parti , & qui avoient à leurs yeux une valeur réelle. Heureusement pour nous , ils n'estimoient que nos métaux. Ils ne touchèrent jamais ni à notre linge , ni à d'autres choses de cette espece , que nous pouvions laisser la nuit à terre , sans nous donner la peine de les garder : la cause qui les excitoit à nous piller , doit produire habituellement le même effet ; aussi avons-nous bien des raisons de croire que le vol est très-commun parmi eux , & qu'il donne sur-tout lieu à leurs querelles , dont nous vîmes plus d'un exemple.

» Il ne paroît pas y avoir dans l'*Entrée* , d'autres bourgades ou villages , que les deux dont j'ai parlé plus haut. On peut , avec assez d'exactitude , évaluer le nombre des Habitans , d'après celui des pirogues qui environnerent les vaisseaux , le lendemain de notre arrivée : elles montoient à environ cent , qui , en prenant un terme moyen très-bas , contenoient cinq personnes chacune ; mais comme nous y vîmes très-peu de femmes , de vieillards , d'enfans ou de jeunes gens , je crois adopter une évaluation foible & non pas exagérée , en supposant quatre fois plus de monde , ou deux mille ames dans les deux bourgades.

ns toute la force  
 oberent que les  
 parti , & qui  
 réelle. Heureu-  
 ent que nos mé-  
 ni à notre linge,  
 pece , que nous  
 sans nous donne  
 qui les excitoi  
 habituellement  
 en des raisons  
 mun parmi eux,  
 s querelles, don  
 ns l'Entrée , d'au  
 e les deux don  
 vec assez d'exo  
 Habitans, d'apri  
 onnerent les vai  
 rivée : elles mon  
 prenant un terme  
 nt cinq personnes  
 y vîmes très-pe  
 sans ou de jeune  
 valuation foible &  
 nt quatre fois plus  
 es dans les deux

» Le Village qui est à l'Ouest de l'Entrée, se trouve sur la croupe d'un terrain élevé, dont la pente est assez rapide depuis la greve jusqu'au bord du bois, c'est-à-dire, dans l'espace où il est tué.

» Les maisons sont disposées sur trois lignes, qui s'élevent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes se trouvent sur le devant. Ces especes de rues sont interrompues ou séparées des distances irrégulieres, par des sentiers étroits qui menent à la partie supérieure; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues, sont beaucoup plus larges. Quoiqu'il y ait quelque apparence de régularité dans cet arrangement, les maisons particulières n'en offrent aucun; car, malgré les divisions faites par les sentiers, qui menent du bas en haut, il n'y a point de division réguliere ou complete; on dehors ou en dedans, qui sépare les divers appartemens de cette file de cabanes, dont la construction est bien grossiere. Ce sont de très-longues & de très-larges planches, dont les bords sortent sur ceux de la planche voisine, & qui sont attachées ou liées çà & là avec des bandes d'écorce de pin; elles se trouvent appuyées en-dehors contre de minces poteaux, ou plutôt des perches placées à des distances considérables; mais en-dedans, il y a des poteaux plus gros, posés

1778.  
 Avril.

1778.  
Avril.

de travers. Les côtés & les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur ; le derriere étant un peu plus élevé , les planches qui forment le toit , penchent en avant , & elles sont mobiles ; de manière qu'on peut , en les rapprochant , écarter la pluie , ou , lorsque le temps est beau , les séparer , & laisser par-là entrer le jour , & donner une issue à la fumée. En tout elles offrent un asile misérable , & elles annoncent peu d'adresse ou de soin ; car quoique les planches de côté soient jointes en quelques endroits , d'une manière assez exacte , elles sont absolument ouvertes en d'autres , & il n'y a point de portes : on n'y arrive que par un trou , où la longueur inégale des planches a laissé par hasard une ouverture : quelquefois deux ou trois des planches ne sont pas posées de toute leur longueur , & elles présentent un espace ouvert de deux pieds , qui sert d'entrée. Les Natures pratiquent aussi dans les flancs , des trous ou des fenêtres par lesquelles ils regardent ; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune espèce de régularité , & elles sont couvertes de morceaux de natte , qui écartent la pluie.

» Lorsqu'on est dans l'intérieur , souvent on voit , sans interruption , d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des séparations à demi-prononcées pour la commodité des différentes familles , elles n'in-

ercept  
ue de  
e côt  
toient  
une l  
de de  
acune  
nc de  
r le ni  
ni serv  
anguer  
a huit p  
endroit  
as cher  
tre les  
i étoit  
esque e  
ison él  
e j'aye  
s bancs  
uliere ;  
e des p  
le milie  
atre fa  
» Un g  
ates les  
ées les  
s extrém

1778.  
Avril.

es ont sept à  
 étant un peu  
 ent le toit,  
 mobiles; de  
 chant, écarter  
 est beau, les  
 ur, & donne  
 es offrent un  
 peu d'adresse  
 de côté soient  
 e maniere affe  
 vertes en d'au  
 n'y arrive que  
 e des planches  
 : quelquefois  
 pas posées de  
 tent un espace  
 trée. Les Nat  
 , des trous ou  
 rdent; mais la  
 espece de rég  
 morceaux de  
 , souvent on  
 émité à l'autre  
 y ait en géné  
 ncées pour la  
 s, elles n'in-

erceptent pas la vue; & elles n'offrent souvent  
 que des morceaux de planche, qui se prolongent  
 e côté vers le milieu de l'habitation; si elles  
 toient achevées, le tout pourroit être comparé  
 une longue écurie, qui offre une double ran-  
 ée de postes & un large passage dans le milieu:  
 aucune présente, près des côtés, un petit  
 nc de planches, élevé de cinq ou six pouces  
 r le niveau du plancher, & couvert de nattes,  
 ai servent à la famille de sieges & de lits. La  
 gueur de ces bancs est ordinairement de sept  
 huit pieds, & leur largeur de quatre ou cinq.  
 endroit où on fait le feu, qui est sans âtre &  
 ns cheminée, se trouve au milieu du plancher  
 tre les bancs. Il y avoit, dans une maison,  
 i étoit à l'extrémité d'une rue du milieu, &  
 esque entièrement séparée des autres par une  
 ison élevée, bien exacte, & la plus réguliere  
 e j'aye jamais vue, quant au dessein, quatre de  
 s bancs, occupés chacun par une famille par-  
 uliere; ils étoient placés dans les coins, sans  
 e des planches marquassent aucune séparation,  
 le milieu de la cabane paroissoit commun aux  
 atre familles.

Un grand nombre de caisses & des boîtes de  
 tes les dimensions, qui sont ordinairement en-  
 tées les unes sur les autres, près des côtés ou  
 s extrémités de la maison, & qui contiennent



1778.  
Avril.

leurs habits de rechange, leurs fourrures, leurs masques, & les autres choses auxquelles ils mesurent du prix, composent sur-tout leur ameublement. Quelques-unes de ces caisses sont doubles & alors la premiere est surmontée d'une seconde qui lui sert de couvercle; plusieurs ont un couvercle attaché avec des lanieres de cuir; nous remarquâmes de plus grandes, qui avoient un trou quarré, taillé dans la partie supérieure, par lequel ils mettent ou ils ôtent les choses qu'elles renferment. Elles sont souvent peintes en noir & garnies de dents de divers animaux, ou ornées d'une frise, & de figures d'oiseaux & de quadrupedes: des seaux ou baquets quarrés ou oblongs dans lesquels ils gardent de l'eau & diverses choses, des coupes & des jattes de bois rondes, de petits augets de bois d'environ deux pieds de long & de peu de profondeur, dans lesquels ils mangent, des paniers d'osier, des sacs de natte, &c. forme à-peu-près le reste des meubles de leurs ménages. Leur attirail de pêche, ainsi que tous leurs effets se trouvent épars à terre, ou suspendus en différentes parties de la maison, mais sans aucun ordre. L'intérieur des cabanes n'offre que de la confusion. Les bancs qui servent de lits, sont les seuls endroits tenus avec quelque soin; on y voit des nattes propres & plus belles, que celles sur lesquelles s'asseyent ordinairement dans leurs pirogues.

La mal  
ions, ég  
marque;  
iffons, c  
x fragme  
autres vil  
crois, m  
venus tr  
rcher. En  
e des étab  
s les env  
de fumée  
Malgré c  
maisons  
et tout un  
tre ou ci  
nt, ou pa  
a cabane:  
; les bras  
côtés, &  
ble offre u  
eloient ce  
, & de c  
x d'entre  
tre, à la c  
nous vîm  
a desfiné  
ns, & la g

---

 1778.  
 Avril.

La mal-propreté, & la puanteur de leurs habitations, égalent au moins le désordre qu'on y remarque; ils y sechent, & ils y voident leurs chiffons, dont les entrailles mêlées aux os & aux fragmens, qui sont la suite des repas, & à d'autres vilainies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlevent jamais, à moins que, venus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales que des étables de cochons; on respire par-tout, dans les environs, une odeur de poisson, d'huile de fumée.

Malgré ce désordre & ces ordures, la plupart de leurs maisons sont ornées de mauvaises statues. Ce sont tout uniment des troncs de gros arbres, de quatre ou cinq pieds de hauteur, dressés séparément, ou par couples, à l'extrémité supérieure de la cabane: le haut représente un visage d'homme; les bras & les mains se trouvent taillés dans des côtes, & peints de différentes couleurs; l'ensemble offre une figure vraiment monstrueuse. Ils appeloient ces statues du nom général de *Klum-* & de celui de *Naichkoa* & de *Matsseta*; deux d'entre elles qui étoient en face l'une de l'autre, à la distance de trois ou quatre pieds, & nous vîmes dans l'une des maisons. M. Webber a dessiné l'intérieur de l'une de ces habitations, & la gravure en donnera une idée plus

1778.  
Avril.

exacte, que je ne pourrois la donner ici. Les statues étoient couvertes d'une natte, que les Naturels ne se soucioient point du tout d'ôter & lorsqu'ils consentirent à les découvrir, ils nous en parlèrent toujours d'une manière très-myrridieuse. Il paroît qu'ils sont dans l'usage de faire quelquefois des offrandes; nous le crûmes du moins, sur différens signes, par lesquels ils semblerent nous inviter à leur offrir quelque chose (a). D'après ces observations, nous pe-

(a) Il paroît que M. Webber fut obligé de réitérer souvent ses offrandes, avant qu'on voulût lui permettre d'achever son dessein. Voici des détails qu'il nous a communiqués lui-même.

» Après avoir dessiné une vue agréable de leurs habitations, je voulus dessiner aussi l'intérieur de l'une des cabanes, afin d'avoir assez de matériaux pour donner une idée parfaite de la manière de vivre des Naturels de l'Entrée de Nootka. Je n'eus pas tardé à en découvrir une propre à mon objet. Tandis que je m'occupois de ce travail, un homme s'approcha de moi, tenant un grand couteau à la main. Il parut fâché lorsqu'il me vit mes yeux fixés sur deux statues d'une proportion gigantesque peintes à la manière du pays, & placées à une extrémité de l'appartement, comme je fis peu d'attention à lui, & que je continuai mon ouvrage, il alla tout de suite chercher une natte, qu'il plaça de manière à m'ôter la vue des statues. Etant à-peu-près sûr que je ne trouverois plus une occasion d'achever mon dessein, & mon projet ayant quelque chose de trop intéressant pour y renoncer, je crus devoir acheter la complaisance de cet homme. Je lui offris un des boutons de mon habit; ce bouton étoit de métal, & je pensai qu'il seroit bien-aisé de l'avoir. Mon bouton produisit l'effet que j'avois espéré.

ames a  
eurs Di  
ion, o  
ous eûr  
ont, ca  
u de c  
a villag  
oient d  
ne de c  
ux ou t  
» La pé

e mer,  
croissent  
es; car r  
ntérieur  
fabriquo  
elles y  
portent t  
er, lorsqu  
eve, au  
tites piro  
divers

spérois; car  
reprendre me  
revint couvr  
la manœuvre  
mes boutons  
dépouillé, il

Tome X

Ames assez naturellement qu'elles représentent leurs Dieux, ou qu'elles ont rapport à leur religion, ou aux superstitions du pays; au reste, nous eûmes des preuves du peu de cas qu'ils en ont, car avec une très-petite quantité de fer ou de cuivre, j'aurois pu acheter tous les dieux du village, si toutefois les statues dont je parle étoient des dieux: on me proposa d'acheter chacune de celles que je vis, & j'en achetai en effet deux ou trois petites.

» La pêche & la chasse des animaux de terre & de mer, destinées à la subsistance des familles, paroissent être la principale occupation des hommes; car nous ne les vîmes jamais travailler dans l'intérieur des maisons: les femmes au contraire fabriquoient des vêtemens de lin ou de laine, & elles y préparoient des sardines; elles les y portent aussi du rivage, dans des paniers d'osier, lorsque les hommes les ont déposées sur la grève, au retour de la pêche. Elles montent de petites pirogues, & elles recueillent des moules & divers coquillages; elles vont peut-être en

1778.  
Avril.

espérois; car le Sauvage enleva la natte, & il me permit de reprendre mes crayons. J'eus à peine tiré quelques traits, qu'il revint couvrir de nouveau les statues avec la natte: il répéta la manœuvre, jusqu'à ce que je lui eus donné un à un tous mes boutons; & lorsqu'il s'aperçut qu'il m'avoit complètement dépouillé, il ne s'opposa plus à ce que je désirois.

1778.  
Avril.

mer en d'autres occasions, puisqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes : quand ceux-ci se trouvent sur la même pirogue, ils ne paroissent pas avoir beaucoup d'attention pour elles; ils ne proposent point de manier eux-mêmes la pagaie; & ils ne leur témoignent d'ailleurs ni égards ni tendresse. La classe des jeunes gens nous parut être la plus indolente & la plus oisive; nous les rencontrâmes en groupes séparés, qui se vautroient au soleil ou qui, semblables aux cochons, se rouloient dans le sable, absolument nus. Mais il ne faut attribuer qu'aux hommes ce mépris de la décence; les femmes étoient toujours vêtues, & elles se conduisoient avec la plus grande honnêteté; elles ne s'écartèrent jamais de la pudeur & de la modestie convenables à leur sexe; ces qualités font d'autant plus dignes d'éloges, que les hommes ne semblent pas susceptibles de honte. Il est impossible toutefois qu'une seule visite de quelques heures, (car la première ne doit pas être comptée) ait pu nous procurer des informations bien exactes sur leur manière de vivre & leurs occupations habituelles: il y a lieu de croire que la Bourgade entière suspendit à notre arrivée la plupart de ses travaux, & que notre présence changea la manière d'être de ces Sauvages dans l'intérieur de leurs maisons, aux temps où

elles manquent  
 de dextérité  
 ne trouvent sur  
 n'ont pas avoie  
 ne proposent  
 gaie; & ils ne  
 ds ni tendresse  
 cut être la plus  
 es rencontres  
 roient au soleil  
 s, se rouloient  
 Mais il ne faut  
 is de la décence  
 ues, & elles le  
 honnêteté; elles  
 eur & de la mo  
 ces qualités font  
 que les hommes  
 honte. Il est in  
 visite de quelquel  
 t pas être comp  
 nformations bien  
 e & leurs occu  
 de croire que la  
 notre arrivée la  
 e notre présence  
 es Sauvages dans  
 ux temps où il

sont abandonnés à eux-mêmes. Les visites mul-  
 tipliées qu'un si grand nombre d'entre eux nous  
 firent aux vaisseaux, nous procurerent un moyen  
 peut-être plus sûr de nous former une idée de  
 leur caractère, & même, à quelques égards, de  
 l'emploi de leur temps. Il paroît qu'ils passent  
 une grande partie de leur temps dans leurs piro-  
 gues, du moins durant l'été; car nous obser-  
 vâmes que non-seulement ils y mangent & ils  
 couchent, mais qu'ils s'y dépouillent de leurs  
 habits, & qu'ils s'y vautrent au soleil, ainsi que  
 nous les avons vus se vautrer nus au milieu de  
 leurs bourgades. Leurs grandes pirogues sont  
 très spacieuses pour cela, & parfaitement seches,  
 lorsqu'ils s'y font un abri avec des peaux, &  
 qu'il ne pleut pas, ils y sont beaucoup mieux que  
 dans leurs maisons.

» Ils se nourrissent de tous les animaux & de  
 tous les végétaux qu'ils peuvent se procurer;  
 mais la portion de subsistances qu'ils tirent du  
 regne animal est beaucoup plus considérable que  
 celle qu'ils tirent du regne végétal. La mer qui  
 leur fournit des poissons, des moules, des co-  
 quillages plus petits, & des quadrupedes marins,  
 est leur plus grande ressource. Ils ont sur-tout  
 des harengs & des sardines, les deux especes de  
 poissons mêmes dont j'ai parlé plus haut, & de la petite  
 morue: ils mangent les harengs & les sardines

1778.  
 Avril.

1778.  
Avril.

dans leur état de fraîcheur ; ils en font de plus une provision de réserve, & après les avoir séchés & fumés, ils les enferment dans des nattes qui forment des balles de trois ou quatre pieds en quarré. Les harengs leur donnent une quantité considérable d'œufs ou de laites, qu'ils préparent d'une manière curieuse ; ils saupoudrent de ces laites & de ces œufs, de petites branches de pin du *Canada*, & une longue herbe marine, que les rochers submergés produisent en abondance, & ils mangent ensuite le tout ; cette espèce de *kaviar* ( si je puis me servir de ce terme ) se garde dans des paniers ou des sacs de natte, & ils s'en nourrissent au besoin, après l'avoir plâtré dans l'eau. On peut le regarder comme leur pain d'hiver, & son goût n'est point désagréable. Ils mangent d'ailleurs les œufs & les laites de quelques autres poissons, qui doivent être fort gros, si j'en juge par la taille des grains ; mais ce *kaviar* a quelque chose de rance à l'odorat & au goût ; il paroît que c'est la seule nourriture qu'ils préparent de cette manière, afin de le conserver long-temps ; car quoiqu'ils découpent & sechent un petit nombre de brêmes & de *chimaerae*, lesquelles sont assez abondantes, ils ne les fument pas, comme les harengs & les sardines.

» Les grosses moules, très-communes à l'*Entrée de Nootka*, sont le second article le plus impor-

tant de leur  
leurs coq  
ques broc  
orsqu'ils e  
réparatio  
ent dans  
es autres  
poquillages  
énéral de  
gardées c  
els, lorsq  
ens de pa  
» Le ma  
ourrissent  
larges m  
après les  
harengs, il  
s tirent au  
aîche d'un  
gulier : il  
e cette ch  
ils placer  
tent de no  
e l'eau &  
tent les pier  
ton fendu  
t toujours  
ans leurs re

tant de leur régime diététique. Ils les grillent dans leurs coquilles; ils les enfilent ensuite à de longues broches de bois, où ils vont les prendre lorsqu'ils en ont besoin; ils les mangent sans autre préparation; quelquefois cependant ils les trempent dans une huile qui leur tient lieu de sauce. Les autres productions marines, telles que les petits coquillages qui contribuent à augmenter le fonds général de leur nourriture, ne doivent pas être regardées comme des moyens de subsistance habituels, lorsqu'on les compare aux articles dont je viens de parler.

» Le marsouin est l'animal de mer dont ils se nourrissent le plus communément; ils découpent en larges morceaux, la graisse ainsi que la chair; et après les avoir séchés, comme ils se font les harengs, ils les mangent sans autre préparation. Ils tirent aussi une espèce de bouillon de la viande sèche d'un autre animal, & leur procédé est singulier: ils mettent de l'eau & des morceaux de cette chair dans un baquet carré de bois, où ils placent ensuite des pierres chaudes: ils y ajoutent de nouvelles pierres chaudes, jusqu'à ce que l'eau & la viande aient assez bouilli: ils enlèvent les pierres dont je viens de parler, avec un bâton fendu, qui leur sert de pincettes: le vase est toujours près du feu: ce mets est commun dans leurs repas, & à le voir, on juge qu'il

1778.  
Avril.



1778.  
Avril.

est fort nourrissant. Ils consomment aussi une quantité considérable de l'huile que leur procurent les animaux marins; ils l'avalent séparément dans une large cuiller de corne, ou elle leur sert de sauce pour les autres nourritures qu'ils prennent.

» On peut présumer encore qu'ils se nourrissent de veaux marins, de loutres de mer & de baleines; les peaux de veaux marins & de loutres en effet étoient fort communes parmi eux; & nous apperçûmes une multitude d'instrumens de toute espece, destinés à la destruction de ces divers animaux. Peut-être toutes les saisons ne sont-elles pas favorables à cette chasse: nous jugeâmes, par exemple, qu'ils n'en prirent pas beaucoup durant notre relâche, car nous remarquâmes un petit nombre de peaux & de piéces de viandes fraîches.

» La même remarque est peut-être applicable aux animaux de terre: ils en tuent quelquefois; mais il paroît que cela n'arriva guere durant notre séjour, car nous n'en vîmes pas un seul morceau, quoique les peaux fussent assez abondantes: il est probable que des échanges avec les autres Tribus leur en avoient procuré la plus grande partie. Enfin il paroît clair, d'après une multitude de circonstances; que cette peuplade tire de la mer presque toutes ses subsistances animales, si j'en excepte quelques oiseaux, parmi

lesquels  
qu'ils tuent  
miere pla  
» Les  
marine,  
ou de ka  
leurs seul  
arrive, il  
mûrissent  
cette dern  
communs  
cées, la p  
a seconde  
cêtres &  
& on leur  
quoppa. La  
la saveur  
ere, dont  
es, me pa  
près ceux  
aussi crue u  
vide, qui  
arsa-parilla  
pece de pla  
plus, d'une  
volume; no  
oient aux  
geoient en

lesquels les goëlands, & les oiseaux océaniques, qu'ils tuent avec leurs traits, occupent la première place.

1778.  
Avril.

» Les branches de pin du *Canada* & l'herbe marine, qu'ils saupoudrent de laites de poisson ou de *kaviar*, peuvent être regardées comme leurs seuls végétaux d'hiver : lorsque le printemps arrive, ils font usage de plusieurs autres qui mûrissent plus ou moins tard. Les végétaux de cette dernière espèce, qui nous parurent les plus communs, étoient deux sortes de racines liliacées, la première garnie d'une seule tunique, & la seconde grenelée sur sa surface; elles sont douces & mucilagineuses; on les mange crues, & on leur donne le nom de *makkate* & de *koo-quoppa*. La racine, appelée *ahaita*, qui a presque la saveur de notre réglisse, & celle d'une fougère, dont les feuilles n'étoient pas encore ouvertes, me parurent les végétaux les plus abondans, après ceux que je viens d'indiquer. Ils mangent aussi crue une autre petite racine, douceâtre, insipide, qui est à-peu-près de la grosseur de la *arsa-parilla*; mais nous ne connoissons pas l'espèce de plante qui la produit. Ils se nourrissent de plus, d'une racine qui est palmée & d'un gros volume; nous vîmes des Naturels qui la recueilloient aux environs du Village, & qui la mangeoient ensuite. Il est vraisemblable d'ailleurs,

1778.  
Avril.

que le progrès de la saison leur en fournit une multitude, que nous n'aperçûmes pas. En effet, quoique le pays n'offre aucune apparence de culture, on y trouve une quantité considérable de bourdaines, & de groseilliers de deux especes, dont ils peuvent manger les fruits; car nous les avons vus se nourrir des feuilles de groseillier & de celles de lis, au moment où ils les détachent de la plante ou de l'arbrisseau. Ils paroissent ne point se soucier des nourritures qui ne sont pas douces, ou qui sont un peu trop âcres; car nous ne pûmes jamais les déterminer à manger du poireau ou de l'ail; cependant ils en apportèrent une quantité considérable à notre marché, lorsqu'ils s'aperçurent que nous aimions ces deux plantes. Ils ne sembloient avoir aucun goût pour ce que nous mangions, & quand nous leur présentâmes des liqueurs spiritueuses, ils les rejeterent comme quelque chose de peu naturel & de désagréable au goût.

» Ils mangent quelquefois encore de petits animaux marins frais; mais ils sont dans l'usage de rôtir ou de griller les choses dont ils se nourrirent, car ils ne connoissent pas du tout notre méthode de faire bouillir des alimens; à moins qu'on ne veuille la trouver dans l'espece de bouillon, qu'ils tirent du marsouin: leurs vases étant de bois, ne pourroient résister au feu.

» La mal-pro-  
faitement à la  
de leurs perso-  
jamais les auget  
ils prennent le  
dégôtans d'un  
des matieres du  
avec leurs mains  
choses solides  
leurs couteaux  
mais ils n'ont pa  
même moyen p  
petits & en bou  
plus commode &  
un effort d'esp  
voir la moindre  
ent les racines q  
recouer le terreau  
» J'ignore s'ils  
epas: nous les a  
ogues, à tous le  
orsque nous allâ  
remarquâmes que  
leurs baquets de  
résume que c'est  
principal.

» Ils ont des arc  
tiques, des bâtons

---

---

1778.  
Avril.

» La mal-propreté de leurs repas répond parfaitement à la mal-propreté de leurs cabanes & de leurs personnes : il paroît qu'ils ne lavent jamais les augets & les plats de bois dans lesquels ils prennent leur nourriture, & que les restes dégoûtans d'un dîner antérieur sont mêlés avec les matieres du dîner qui suit. Ils rompent aussi, avec leurs mains & avec leurs dents, toutes les choses solides ou coriaces ; ils font usage de leurs couteaux pour dépecer les grosses pieces ; mais ils n'ont pas encore imaginé de se servir du même moyen pour les diviser en morceaux plus petits & en bouchées, quoique cet expédient, plus commode & plus propre, ne demande aucun effort d'esprit. Enfin, ils ne semblent pas avoir la moindre idée de la propreté ; car ils mangent les racines qu'ils tirent de leurs champs, sans secouer le terreau dont elles se trouvent chargées.

» J'ignore s'ils ont des heures fixes pour leurs repas : nous les avons vus manger dans leurs piogues, à tous les momens de la journée ; mais lorsque nous allâmes reconnoître le Village, nous remarquâmes que vers midi, ils préparèrent plusieurs baquets de bouillon de marsouin, & je présume que c'est le temps où ils font leur repas principal.

» Ils ont des arcs & des traits, des frondes, des sautes, des bâtons courts d'os, qui ressemblent

1778.  
Avril.

un peu au *patoo-patoo* de la Nouvelle-Zélande, une petite hache qui differe peu du *tomahawk* ordinaire d'Amérique : la pique a ordinairement une longue pointe d'os : la pointe de quelques uns de ces traits est de fer ; mais elle est ordinairement d'os & dentelée. Le *tomahawk* est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, & l'autre établie sur le manche de bois ; le manche ressemble à la tête de la hache au cou d'une figure humaine ; la pierre est pointue dans la bouche, & on la prendroit pour une langue d'une grandeur énorme : afin que la ressemblance frappe davantage, la tête est garnie de cheveux. Ils donnent à cette arme le nom de *taaweesh* & de *tsukeah*. Ils ont une autre arme de pierre, appelée *seeaik*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe quarrée.

» D'après le grand nombre d'armes de pierre, & d'autres matieres qu'on voit parmi eux, il paroît sûr qu'ils sont dans l'habitude de se battre corps à corps ; & la multitude de crânes humains qu'ils apportent à notre marché, prouve d'une manière trop convaincante, que leurs guerres sont fréquentes & meurtrieres.

» Leurs manufactures & leurs arts mécaniques sont bien plus étendus & bien plus ingénieux, par rapport au dessein & à l'exécution, que ne l'auroit annoncé le peu de progrès de leur civilisation

elle - Zélande,  
 du tomahawk  
 ordinairement  
 de quelques  
 est ordinaire-  
 k est une pierre  
 des extrémités  
 établie sur un  
 ble à la tête de  
 pierre est posée  
 it pour une lar-  
 que la ressem-  
 te est garnie de  
 arme le nom de  
 e autre arme de  
 pouces ou d'un  
 nte quarrée.  
 armes de pierre,  
 rmi eux, il paroît  
 e se battre com-  
 es humains qu'ils  
 prouve d'une ma-  
 eurs guerres sou-  
 arts mécaniques  
 us ingénieux, par  
 ion, que ne l'on  
 leur civilisation

d'autres égards. Les vêtemens de lin & de poil,  
 dont ils se couvrent, doivent être la première  
 chose qui les occupe, & ce sont les ouvrages les  
 plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs  
 étoffes des fibres de l'écorce d'un pin, qu'ils  
 fouissent & qu'ils battent, comme on rouit &  
 comme on bat le chanvre. Ils ne la filent pas ;  
 mais lorsqu'ils l'ont préparée d'une manière con-  
 venable, ils l'étendent sur un bâton posé sur deux  
 autres, qui se trouvent dans une position verti-  
 cale. Elle est disposée de façon que l'Ouvrier,  
 assis sur ses jarrets, au-dessous de cette machine  
 est simple, y noue des fils tressés, séparés l'un  
 de l'autre par un intervalle d'un demi-pouce.  
 D'après leurs procédés, l'étoffe n'est ni aussi  
 serrée, ni aussi ferme que celle qu'on fait au mé-  
 tier ; mais les faisceaux qui demeurent entre les  
 divers nœuds, remplissent les intervalles, & la  
 rendent assez impénétrable à l'air ; elle a d'ail-  
 leurs l'avantage d'être plus douce & plus souple.  
 Quoique leurs habits soient probablement fabri-  
 qués de la même façon, ils ressemblent beaucoup  
 à une étoffe tissue ; mais les diverses figures qu'on  
 y remarque, ne permettent pas de croire qu'on  
 les a travaillés au métier ; car il est peu vraisem-  
 blable que ces Sauvages aient assez d'adresse pour  
 faire un ouvrage si compliqué, autrement qu'avec  
 leurs mains. Leurs étoffes ont différens degrés de

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

fineffe ; quelques-unes reffemblent à nos couvertures de laine les plus groffieres, & d'autres égales font prefque nos couvertures les plus fines ; elles font même plus douces & plus chaudes. Le petit poil, ou plutôt le duvet, qui en eft la matiere premiere, paroît venir de différens animaux, tel que le renard & le *lynx* brun ; celui qui vient du *lynx*, eft le plus fin, & dans fon état naturel, il a prefque la couleur de nos laines brunes groffieres : mais, en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandues fur leurs habits, font difposés avec beaucoup de goût ; ils offrent ordinairement diverfes couleurs ; les plus communes, font le brun foncé ou le jaune ; cette derniere, lorsqu'elle eft fraîche, égale en éclat les plus beaux de nos tapis.

» Les arts d'imitation fe tiennent de fort près, & il ne faut pas s'étonner que ces Sauvages, qui favent travailler des figures fur leurs vêtemens, & les sculpter fur le bois, fachent auffi les defliner en couleurs. Nous avons vu toutes les opérations de leur pêche de la baleine, peintes fur leurs chapeaux. Quoiqu'elles fuffent groffiérement exécutées, elles prouvent du moins que malgré leur ignorance abfolue de ce qui a rapport aux lettres, & outre les faits dont ils gardent le fou-

venir par  
quelque ne  
repréfente  
paffe dans  
es, peint  
mais j'igno  
ymboles,  
& reconnu  
de l'imagin  
» La cor  
mais elles p  
n les def  
tendues, e  
uefois dav  
uarante pi  
profondeur  
uis le mi  
ere fe ter  
erpendicula  
ommet de l  
avantage ;  
erticale, &  
illie ou pa  
ue les flanc  
ont aucun  
nargées d'un  
ents de vea  
orme de clo

venir par leurs chants & leurs traditions , ils ont quelque notion d'une méthode pour rappeler & représenter, d'une manière durable, ce qui se passe dans le pays. Nous observâmes d'autres figures, peintes sur leurs meubles & leurs effets; mais j'ignore si on doit les regarder comme des symboles, qui ont une signification déterminée & reconnue, ou si ce sont uniquement des effets de l'imagination & du caprice.

» La construction des pirogues est fort simple; mais elles paroissent très-propres à l'usage auquel on les destine : un seul arbre compose les plus tendues, qui portent vingt hommes, & quelquefois davantage; on en voit beaucoup qui ont quarante pieds de long, sept de large & trois de profondeur. Elles se rétrécissent peu-à-peu depuis le milieu jusqu'aux deux extrémités; l'arrière se termine brusquement & par une ligne perpendiculaire : elles présentent une bosse au sommet de l'étambord; mais l'avant se prolonge davantage; il se déploie en ligne horizontale & verticale, & il se termine par une pointe en billie ou par une proue beaucoup plus élevée que les flancs. La plupart de ces embarcations ont aucun ornement, mais quelques-unes sont chargées d'un peu de sculpture, & ornées de dents de veau marin, posées sur la surface en forme de clous, pareilles aux dents qu'on voit

---

1778.  
Avril.



1778.  
Avril.

sur leurs masques & sur leurs armes. Il y en a un petit nombre qui offrent une espèce de proue surajoutée ; cette proue surajoutée ressemble à une large taille-mer , & elle représente la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres sieges ou d'autres appuis, que des bâtons arrondis, un peu plus gros qu'une canne, placés en travers, à mi-profondeur. Elles sont très-légères ; & étant plates & larges, elles voguent sur les flots d'une manière assurée, sans avoir un balancier : distinction remarquable entre les canots des peuplades Américaines, & ceux des parties méridionales des *Grandes Indes* & des Isles de l'Océan Pacifique. Les pagaiés sont petites & larges ; elles ont à-peu-près la forme d'une large feuille époincée au sommet, plus étendue au milieu, & se rétrécissant peu-à-peu jusqu'à la tige ; leur largeur est d'environ cinq pieds : les Naturels, habitués à en faire usage, les manient avec beaucoup de dextérité ; car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

» Leur attirail de pêche & de chasse est ingénieux, & d'une exécution heureuse. Il est composé de filets, d'hameçons, de lignes, & d'un instrument qui ressemble à une rame. Cet instrument a environ vingt pieds de long, quatre ou cinq pouces de large, & à-peu-près un demi-pouce d'épaisseur : chacun des bords dans les deux tiers de la longueur ( l'autre tiers forme le

manche), est garni de dents aiguës, d'environ deux pouces de faillie. Les Naturels s'en servent pour attaquer les harengs, les sardines & les autres petits poissons qui arrivent en radeau; ils le plongent au milieu du radeau, & le poisson se prend sur ou entre les dents. Leurs hameçons sont d'os & de bois, & assez grossiers; mais les harpons avec lesquels ils frappent les baleines & les autres animaux de mer d'une moindre grosseur, annoncent un esprit fort inventif: il est composé d'une piece d'os, qui présente deux arêtes, dans lesquelles est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule, qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde; pour le jeter, ils emploient un bâton de douze ou quinze pieds de long; la ligne ou la corde est attachée à une extrémité, le harpon est fixé à l'autre de manière à se détacher du bâton qui flotte sur l'eau comme une bouée lorsque l'animal s'enfuit avec le harpon.

« Nous ne pouvons rien dire sur la méthode qu'ils emploient pour attraper ou tuer les animaux de terre, à moins que nous ne supposions qu'ils attaquent les especes plus petites avec leurs traits, & les ours, les loups & les renards avec leurs piques. Ils ont, il est vrai, plusieurs filets qui paroissent destinés à cette chasse; car, lorsqu'ils les apportent à notre marché, ils les pla-

---

1778.  
Avril.

1778.  
Avril.

cerent souvent sur leur tête, afin de nous en indiquer l'usage. Ils attirent quelquefois des animaux dans le piège, en se couvrant de peaux de bêtes; & en marchant à quatre pieds : ils marchent ainsi d'une manière très agile, & ils font en même temps du bruit & une espèce de hennissement : ils prirent plusieurs fois cette allure devant nous. Ils mettent dans ces occasions, des masques ou des têtes sculptées, qui représentent les divers animaux du pays, & même de véritables têtes d'animaux desséchés.

» Quant aux matériaux qui composent leurs divers ouvrages, il faut observer que toutes leurs cordes sont des lanieres de peau & de nerfs, ou cette écorce d'arbre avec laquelle ils fabriquent leurs manteaux. Nous vîmes souvent des nerfs d'une si grande longueur, qu'ils sembloient ne pouvoir venir que de la baleine. Les os dont ils font quelques-unes de leurs armes, les instrumens dont ils se servent pour battre l'écorce, les pointes de leurs piques & les barbes de leurs harpons, doivent être aussi des os de baleine.

» Il faut peut-être attribuer à leurs outils de fer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois : ils ne paroissent pas en employer d'autres, du moins nous n'avons vu parmi eux qu'un ciseau d'os. Il est assez vraisemblable qu'ils ont imaginé la plupart de leurs méthodes expéditives, depuis qu'ils

qu'  
don  
qu'i  
fom  
d'au  
Leur  
adap  
sient  
voliff  
quit  
quatre  
erits.  
n a d  
poubé  
mais le  
art de  
- peu  
arclé  
ngular  
as de  
u'on le  
umens  
dis. Ils  
roffiere  
ort lui  
» Le f  
onnent  
ancs )  
Tom

1778.  
Avril.

qu'ils ont acquis la connoissance de ce métal dont ils se servent aujourd'hui, toutes les fois qu'ils veulent façonner du bois. Nous ne nous sommes pas apperçus qu'ils donnent à ce fer d'autre forme que celle du ciseau & du couteau. Leur ciseau est un long morceau de fer plat, adapté à un manche de bois. Une pierre leur tient lieu de maillet, & une peau de poisson de polissoir. J'ai vu quelques-uns de ces ciseaux de huit ou dix pouces de longueur, & de trois ou quatre de large; mais en général, ils étoient plus petits. La longueur de leurs couteaux varie; il y en a de très-grands, qui ont des tranchans recourbés, & qui ressemblent un peu à nos serpes; mais le taillant est sur la partie convexe. La plupart de ceux que nous rencontrâmes, étoient à-peu-près de la largeur & de l'épaisseur du cercle de fer qui environne les bariques; & la singularité de leur forme annonce qu'ils ne sont pas de fabrique Européenne. Il est vraisemblable qu'on les a faits sur le modele des premiers instrumens de pierre ou d'os, dont ils se servoient autrefois. Ils aiguïsent ces outils de fer sur une ardoise grossière, & ils ont soin de les tenir toujours fort luisans.

» Le fer, qu'ils appellent *seekemaile* (nom qu'ils donnent aussi à l'étain, & à tous les métaux blancs) étant très-commun, nous ne manquâmes

---

1778.  
Avril.

pas de rechercher comment ils ont pu se procurer une chose aussi utile. Ils nous prouvent, dès les premiers momens de notre arrivée, qu'ils étoient habitués à une sorte de trafic, & qu'ils aimoient à faire des échanges : nous nous aperçûmes bientôt qu'ils ne devoient pas cette connoissance à une entrevue passagere avec des étrangers ; que c'étoit parmi eux un usage constant, que cet usage leur plaisoit beaucoup, & qu'ils savoient fort bien tirer parti de ce qu'ils vouloient nous vendre ; mais je n'ai pu savoir précisément avec qui ils font ce petit commerce. Quoique nous ayons trouvé parmi eux des choses qui étoient sûrement de fabrique Européenne, ou du moins qui venoient d'un peuple civilisé, du fer & du cuivre, par exemple ; il paroît qu'ils ne les ont pas reçus immédiatement des Européens, ou des nations civilisées, établies en d'autres parties de l'*Amérique* ; car ils ne nous donnerent lieu de croire en aucune manière, qu'ils eussent vu des bâtimens pareils aux nôtres, ou qu'ils eussent commercé avec des équipages aussi nombreux & aussi-bien approvisionnés. Une multitude de raisons semblent même démontrer le contraire : dès qu'ils nous virent parmi eux, ils s'empresserent de nous demander par signes si nous voulions nous établir dans leur pays, & nous ayons des intentions amicales : ils nous

---

 1778.  
 Avril.

a se procurer  
 uverent, dès  
 arrivée, qu'ils  
 afic, & qu'ils  
 us nous apper-  
 pas cette con-  
 avec des étran-  
 sage constant,  
 oup, & qu'ils  
 ce qu'ils vou-  
 u savoir précé-  
 mmerce. Quel-  
 eux des choses  
 e Européenne,  
 peuple civilisé,  
 e; il paroît qu'il  
 ment des Euro-  
 es, établies en  
 car ils ne nous  
 aucune maniere  
 reils aux nôtres  
 c des équipages  
 rovisionnés. Un  
 même démontre  
 irent parmi eux  
 ander par signes  
 ns leur pays, &  
 nicales : ils nous

avertirent en même temps, qu'ils nous fourni-  
 roient généreusement de l'eau & du bois; d'où  
 il résulte qu'ils regardoient cette partie de l'A-  
 mérique comme leur propriété, & qu'ils ne nous  
 redoutoient point. Ces questions ne seroient pas  
 naturelles, si des Vaisseaux eussent abordé avant  
 nous ici, & si après avoir fait des échanges avec  
 les Sauvages, & avoir embarqué un supplément  
 de bois & d'eau, ils étoient partis; dans ce cas,  
 les Naturels devoient compter que nous ferions  
 la même chose. Il est vrai qu'ils ne montrèrent  
 aucune surprise à l'aspect de nos Vaisseaux; mais,  
 ainsi que je l'ai déjà observé, on peut attribuer  
 cette indifférence à leur paresse naturelle & à  
 leur défaut de curiosité. L'explosion d'un fusil  
 ne leur caufoit pas même de tressaillement. Un  
 jour cependant qu'ils essayoient de nous faire  
 comprendre que leurs traits & leurs piques ne  
 perçoient pas les vêtements de peaux dont ils se  
 couvrent quelquefois, un de nos Messieurs ayant  
 tiré avec une balle, une de ces cuirasses qui  
 contenoit six doubles, un si grand prodige leur  
 causa une extrême émotion, & ils nous prouve-  
 rent clairement qu'ils ne connoissoient pas l'effet  
 des armes à feu. Cette vérité nous fut confirmée  
 souvent par la fuite, lorsque nous les habituâmes  
 dans leur village & en d'autres endroits à se servir  
 du fusil pour tuer des oiseaux; notre méthode les

1778.  
Avril.

confondoit ; & à la maniere dont ils nous écoutent, quand nous leur expliquâmes l'usage de la poudre & du plomb, il nous fut démontré qu'ils n'avoient jamais rien vu de pareil.

» Au moment où j'étois parti d'Angleterre, on avoit reçu à Londres quelques détails d'un voyage fait par les Espagnols sur cette côte de l'Amérique, en 1774 ou 1775 ; mais ils n'aborderent pas à *Nootka* (a) ; d'ailleurs le fer y étoit trop commun ; un trop grand nombre de Sauvages en polifédoient des morceaux ; les gens du pays savoient trop bien l'employer, pour croire qu'ils eussent acquis cette richesse & ces connoissances à une époque si récente, ou même pour imaginer qu'il leur étoit venu plus anciennement d'un seul vaisseau. Comme ils en font un usage universel, on peut supposer sans doute qu'ils le tirent d'une source constante & habituelle, par la voie des échanges, & que ce commerce est établi depuis long-temps parmi eux, car ils se servent de leurs

(a) Nous savons aujourd'hui que la conjecture du Capitaine Cook étoit bien fondée. Il paroît, par le Journal du Voyage des Espagnols, qu'ils ne communiquent avec les Naturels de cette partie de la Côte d'Amérique qu'en trois endroits, à 41 degrés 7 minutes, à 47 degrés 21 minutes, & à 57 degrés 11 minutes de latitude. Ainsi, ils n'aborderent pas à moins de deux degrés de *Nootka*, & il est très-vraisemblable que les Habitans de cette Entrée n'avoient jamais entendu parler des vaisseaux Espagnols.

outils & d  
rité que p  
faut dire qu  
qui peuver  
c'est en fo  
bus de l'A  
immédiate  
Nouveau M  
de plusieurs  
ration est a  
que nous av  
» Il n'est p  
rien de la B  
Naturels de  
Amérique, c  
& qui le ver  
épandues sur  
si s'il arrive d  
ouest du Me  
apporte non-f  
travaillée. Les  
ont ils décor  
its, qu'ils ne  
uer. La matier  
laborée par de  
une Tribu d'A  
éanmoins on  
du cuivre parmi

outils & de leurs instrumens avec toute la dextérité que peut donner une longue habitude. S'il faut dire quel est le plus vraisemblable des moyens qui peuvent leur procurer du fer, je pense que c'est en formant des échanges avec d'autres Tribus de l'Amérique, qui ont une communication immédiate avec les établissemens Européens du Nouveau Monde, ou qui les reçoivent par le canal de plusieurs Nations intermédiaires. Cette observation est applicable aussi à l'airain & au cuivre, que nous avons trouvés parmi eux.

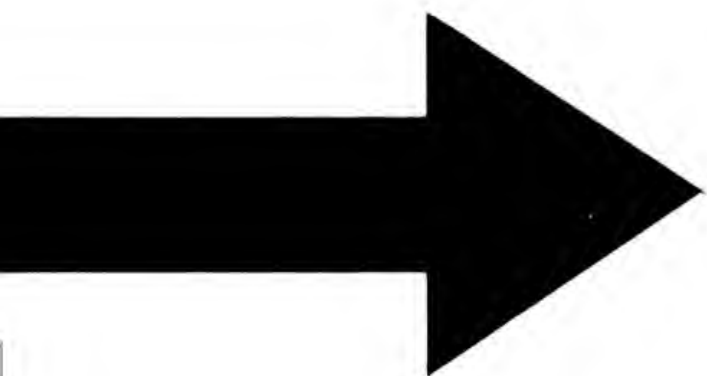
» Il n'est peut-être pas aisé de savoir si ce métal vient de la Baie d'Hudson & du Canada, & si les Naturels de Nootka le reçoivent des Sauvages d'Amérique, qui commercent avec nos Négocians, & qui le versent ensuite parmi les diverses Tribus répandues sur le continent du Nouveau Monde, ou s'il arrive de la même manière des parties Nord-ouest du Mexique; au reste, il semble qu'on y apporte non-seulement cette matière brute, mais travaillée. Les ornemens d'airain, en particulier, dont ils décorent leur nez, sont si proprement faits, qu'ils ne semblent pas en état de les fabriquer. La matière qui les compose, a sûrement été élaborée par des Européens, car on n'a vu aucune Tribu d'Amérique qui sût préparer l'airain; néanmoins on a rencontré assez communément du cuivre parmi elles, & ce métal est si malléa-

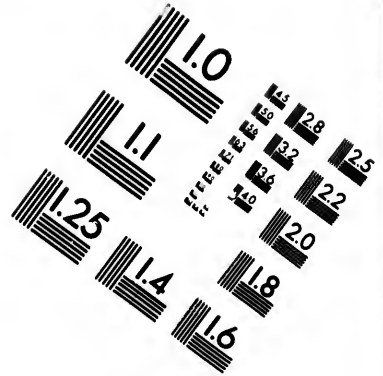
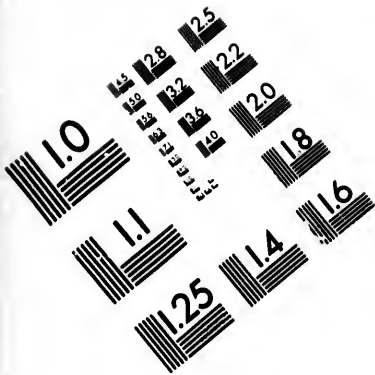
---

1778.  
Avril.

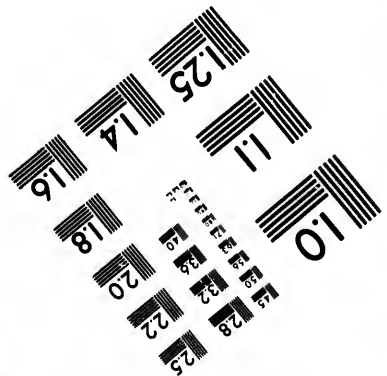
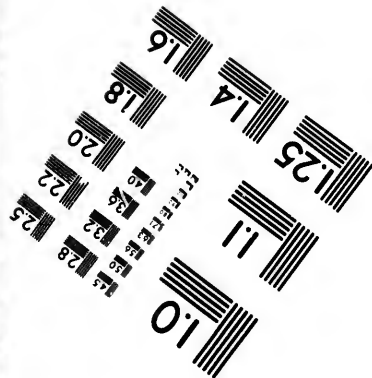
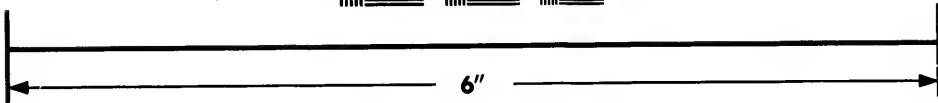
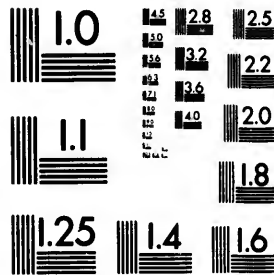








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



1778.  
Avril.

ble, qu'elles lui donnoient toutes sortes de formes, & qu'elles n'ignoroient point l'art de le polir. Si nos Négocians à la *Baie d'Hudson* & au *Canada*, n'emploient pas ces articles dans leur commerce avec les Naturels du pays, les Sauvages de *Nootka* doivent les avoir tirés du *Mexique*, d'où venoient sans doute les deux cuillers d'argent que nous trouvâmes. Il est probable toutefois que l'Espagne ne s'occupe pas du commerce avec assez d'activité, & qu'elle n'a pas formé des liaisons assez étendues avec les peuplades établies au nord du *Mexique*, pour leur fournir une quantité de fer, telle qu'outre leur consommation habituelle, elles puissent en envoyer une portion si considérable aux Habitans de *Nootka* (a).

» On imagine bien que nous n'avons pu acquérir beaucoup de lumieres sur les institutions

---

(a) Il est très-probable que les deux cuillers d'argent, trouvés par M. Cook à *Nootka*, venoient des Espagnols établis au Sud de cette partie de la Côte d'Amérique; mais il paroît qu'on est bien fondé à croire, que les Habitans de l'Entrée dont il est ici question, tirent leurs provisions de fer d'une autre partie du Nouveau-Monde. On observera qu'en 1775 les Espagnols trouverent au *Puerto de la Trinidad*, par 41 degrés 7 minutes de latitude, des traits garnis d'une pointe de cuivre ou de fer, qu'ils jugerent être venus du Nord. M. Daines Barrington dit, dans une Note sur cette partie du Journal Espagnol, pag. 20: « J'imagine que le cuivre & le fer dont on parle ici venoient originairement de nos Forts de la *Baie d'Hudson* ».

politique  
Nous a  
gués, p  
les autr  
quelque  
rité de  
s'étend  
n'étoien  
titre se t  
» Ex  
parlé, &  
rien qui  
système  
blement  
rent souv  
parloient  
représent  
qu'ils ve  
nous n'a  
ges relig  
jecture, e  
formation  
la langue  
demande  
pas en ét  
conversa  
leurs tra  
» Dan

1778.  
Avril.

politiques & religieuses des Sauvages de *Nootka*. Nous avons remarqué des especes de Chefs distingués, par le nom ou le titre de *Acweek*, auxquels les autres Habitans du pays sont subordonnés à quelques égards; mais je présumerois que l'autorité de chacun de ces grands personnages ne s'étend pas au-delà de sa famille. Ces *Acweeks* n'étoient pas tous âgés, d'où je conclus que leur titre se transmet par héritage.

» Excepté les statues ou figures dont j'ai déjà parlé, & qu'ils appellent *Klumma*, je n'apperçus rien qui pût me donner la moindre idée de leur système religieux. Ces figures étoient vraisemblablement des Idoles; mais, comme ils employèrent souvent le mot *Acweek*, lorsqu'ils nous en parloient, il y a peut-être lieu de supposer qu'elles représentent quelques-uns de leurs Ancêtres, qu'ils vénèrent comme des Dieux. Au reste, nous n'avons pas vu qu'on leur rendit d'hommages religieux, & ce n'est ici qu'une simple conjecture, car nous n'avons pu obtenir aucune information sur ce point: nous n'avions appris de la langue du pays, que les mots nécessaires pour demander les noms des choses, & nous n'étions pas en état d'entretenir, avec les Naturels, une conversation instructive sur leurs institutions ou leurs traditions.

» Dans ce que je viens de dire de la Peuplade

1778.  
Avril.

qui habite l'Entrée de Nootka, j'ai confondu mes remarques & celles de M. Anderfon; mais il a seul le mérite d'avoir recueilli ce qui a rapport à la langue du pays, & il a rédigé lui-même les observations suivantes.

» L'idiome de ces Sauvages n'a que la rudeffe & la dureté qui résultent de l'emploi fréquent du *K* & de l'*H*, articulés avec plus de force, ou moins de douceur que dans nos langues de l'Europe. En tout, on y trouve plutôt le son labial & dental, que le son guttural. Les sons simples qu'ils n'ont pas employés devant nous, & qui par conséquent peuvent être réputés rares ou étrangers à leur langue, sont ceux que représentent les Grammairiens par les lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r* & *v*; mais ils en ont un qui est très-fréquent, & dont nous ne nous servons pas : on le tire d'une manière assez particulière, en frappant avec force une portion de la langue contre le palais, & je le comparerois à un grasseyement rude & . . .

Il est difficile de le peindre avec un arrangement quelconque des lettres de notre alphabet : la syllabe *Iszthl* en approche un peu; c'est une de leurs terminaisons les plus ordinaires, & on la trouve quelquefois au commencement de leurs mots. La terminaison la plus générale, est composée du *TL*, & un grand nombre de mots finissent par *Z* & *Ss*. Voici quelques exemples :

Opul  
Onül  
Kahsh  
Teesh  
Koom  
Quahn

» Les  
ai obser  
ons diffé  
rès-empa  
ne grand  
» J'ai pe  
idiome; à  
arties d'  
l'après le  
& très-dif  
onjonctio  
n assurer,  
pour expr  
l a peu de  
qu'on ne l  
entendre,  
on les réu  
comprend  
en effet a  
langue ser  
qu'elle n'a

<i>Opulszehl</i> ,	Le Soleil.
<i>Onulszehl</i> ,	La Lune.
<i>Kahsheel</i> ,	Mort.
<i>Teeshcheel</i> ,	Jeter une pierre.
<i>Koomitz</i> ,	Le crâne de l'homme.
<i>Quahmiss</i> ,	Du roë de poisson ou du kaviar.

---

1778.  
Avril.

» Les regles de leur idiome sont si vagues, que j'ai observé quelquefois quatre ou cinq terminaisons différentes dans le même mot. Ceci est d'abord très-embarrassant pour un étranger, & suppose une grande imperfection de langage.

» J'ai peu de chose à dire sur la théorie de cet idiome; à peine ai-je pu distinguer les différentes parties d'oraison. On peut seulement présumer d'après leur maniere de parler, qui est très-lente & très-distincte, qu'il a peu de prépositions ou de conjonctions, & autant que nous avons pu nous en assurer, qu'il n'a pas même une seule interjection pour exprimer l'admiration ou la surprise. Comme il a peu de conjonctions, il est aisé de concevoir qu'on ne les a pas jugées nécessaires pour se faire entendre, & que chaque mot particulier auquel on les réunit, exprime beaucoup de choses, ou comprend plusieurs idées simples, ce qui semble en effet avoir lieu; mais, par la même raison, la langue sera défectueuse à d'autres égards, puisqu'elle n'a pas de mots pour distinguer ou expri-



1778.  
Avril.

mer des différences qui existent réellement, d'où il résulte qu'elle n'est pas assez riche. Nous faisons cette remarque en bien des occasions, & en particulier, à l'égard des noms d'animaux. Je n'ai pu être en état d'observer, d'une manière assez complète, l'analogie ou l'affinité qu'elle peut avoir avec les autres langues du continent de l'Amérique ou de l'Asie, car je n'avois pas de Vocabulaires auxquels je puisse la comparer, si j'en excepte ceux des Esquimaux & des Indiens des environs de la Baie d'Hudson : elle ne ressemble en aucune manière à ces deux idiomes. Si je la rapproche d'ailleurs du petit nombre de termes Mexicains que je suis venu à bout de recueillir, on y apperçoit la conformité la plus frappante ; les mots de l'une & de l'autre se terminent souvent par *LTL*, ou *Z* (a).

» Le grand vocabulaire de la langue de *Nootka* qu'a recueilli M. Anderson, se trouve dans la grande Relation, & je le rapporterai dans un autre endroit.

» S'il me falloit donner un nom particulier aux Habitans de *Nootka*, je les appellerois *Wakashiens*.

(a) Ne peut-on pas observer à l'appui de la remarque de M. Anderson, que *Opulſehl*, terme qui, dans la langue de *Nootka*, désigne le Soleil, & *Vitſipurſli*, nom d'une Divinité du Mexique, ont entre eux une analogie de son qui n'est pas très-éloignée?

du mot  
parut qu  
laudiffen  
orsqu'ils  
chose qu  
onque,  
*Wakash!*  
ur ces Sa  
entre eux  
acifique  
nent à la  
ays; qu  
ncêtres r  
même Tri  
ntimes lo  
tablisseme  
on trouv

» L'Ent  
Nord & es

M. Coc  
Avril, &  
éloigna de  
Mai à une  
Prince Gui

llement, d'ob  
e. Nous fime  
s, & en par  
ux. Je n'ai pa  
re assez com  
le peut avo  
de l'Amérique  
Vocabulaire  
j'en excepte  
des environs  
ble en aucu  
la rapproche  
es Mexicains  
, on y appe  
; les mots de  
souvent par  
e de Nootka,  
ouve dans la  
dans un autre

particulier aux  
Wakashiens.

la remarque de  
ans la langue de  
d'une Divinité  
qui n'est pas très

du mot *Wakash*, qu'ils répètent souvent. Il me parut que ce terme exprime un sentiment d'ap-  
plaudissement, d'approbation ou d'amitié; car  
lorsqu'ils sembloient satisfaits ou charmés d'une  
chose qu'ils voyoient, ou d'un incident quel-  
conque, ils s'écrioient d'une voix commune,  
*Wakash! Wakash!* Je terminerai mes remarques  
sur ces Sauvages, en observant qu'on apperçoit  
entre eux & les Habitans des Îles de l'Océan  
Pacifique, des différences essentielles, relative-  
ment à la figure & aux usages, ou à la langue du  
pays; qu'on ne peut donc pas supposer que leurs  
ancêtres respectifs formerent originairement une  
même Tribu, ou qu'ils avoient des liaisons très-  
intimes lorsqu'ils abandonnerent leurs premiers  
établissemens pour se retirer dans les lieux où  
on trouve aujourd'hui leurs descendans.

» L'Entrée de Nootka gît par 49<sup>d</sup> de latitude  
Nord & environ 233<sup>d</sup> de longitude orientale «.



M. Cook quitta l'Entrée de Nootka le 26  
Avril, & après avoir essuyé une tempête qui  
l'éloigna de la côte d'Amérique, il arriva le 12 12 Mai.  
Mai à une autre Entrée qu'il a appelée *Entrée du  
Prince Guillaume*.

1778.  
Avril.

1778.  
Mai.

*Relâche à l'Entrée du Prince Guillaume. Remarques sur cette partie de l'Amérique & sur ses Habitans.*

» Je chargeai M. Gore de descendre ( C'est M. Cook qui parle ) sur des Isles qui sont à l'Ouest de l'Entrée & d'y aller, s'il étoit possible, quelques oiseaux bons à manger. Du moment où l'on en approcha, vingt hommes se montrèrent sur deux grosses pirogues, & il crut devoir regagner les Vaisseaux : les Sauvages, qui le suivirent, ne voulurent pas venir à la hanche de nos Bâtimens; mais ils se tinrent à une certaine distance, en poussant des cris, en étendant & en rapprochant leurs bras, & ils entonnerent bientôt une chanson qui ressembloit exactement à celles des Habitans de *Nootka* : leurs têtes étoient aussi pourvues de plumes. L'un d'eux agitoit en l'air un habit blanc, que nous prîmes pour un témoignage d'amitié; un autre se tint presque un quart d'heure debout dans sa pirogue, entièrement nu, ses bras étendus en croix, & sans se mouvoir. Les embarcations n'étoient pas de bois, comme celles de l'Entrée du Roi Georges, ou de *Nootka*; des lattes simples en composoient la charpente, & des peaux de veau de mer ou d'autres animaux pareils, en formoient le bordage extérieur. Nous répondîmes à toutes leurs marques de bienveillance; nous employâmes les gestes les plus

expressifs &  
venir à la  
limes les  
ens répéter  
langue  
ahook; &  
comprendre  
ous leur j  
artie de la  
ous firent  
verrions le  
ant, qui m  
rent près  
vec le pro  
ue nous se  
es qu'ils s'  
erts.

» Le 13,  
n endroit bi  
& arrêter r  
ous occupi  
rendre ce t  
» Les Na  
sîte la veill  
u six pirogu  
tions déjà t  
emi-heure

» Trois d

expressifs & les plus affectueux, pour les engager à venir à la hanche des Vaisseaux ; mais nous ne fûmes les y déterminer. Quelques-uns de nos hommes répéterent plusieurs des mots ordinaires de la langue de *Nootka*, tels que *seke maile* & *ahook* ; & les Sauvages ne parurent pas les comprendre. Après avoir reçu des présens que nous leur jetâmes, ils se retirèrent vers cette partie de la côte où ils s'étoient embarqués ; ils nous firent entendre par signes, que nous les reverrions le lendemain. Deux d'entre eux cependant, qui montoient une petite pirogue, demeurèrent près de nous la nuit, vraisemblablement avec le projet de piller quelque chose, tandis que nous serions endormis ; car ils s'en allerent, dès qu'ils s'apperçurent qu'on les avoit découverts.

» Le 13, nous appareillâmes, afin de chercher un endroit bien abrité, où nous pussions examiner & arrêter notre voie d'eau : le mouillage que nous occupions, étoit trop exposé pour entreprendre ce travail.

» Les Naturels qui étoient venus nous faire visite la veille au soir, revinrent le matin sur cinq ou six pirogues ; mais ils arriverent lorsque nous étions déjà sous voile ; ils nous suivirent une demi-heure sans pouvoir nous atteindre.

» Trois des Naturels arriverent le soir au mo-

---

1778.  
Mai.

13.

1777.  
Mai.

ment où nous venions de mouiller ; ils montoient deux pirogues qui n'auroient pu en porter un plus grand nombre , car elles étoient construites de la même manière que celles des Esquimaux ; l'une avoit deux trous , & l'autre n'en avoit qu'un. Chacun de ces Sauvages tenoit un bâton d'environ trois pieds de longueur , auquel étoient attachées de grosses plumes ou des ailes entières d'oiseaux. Ils tournerent souvent ces bâtons vers nous , & selon ce que nous conjecturâmes , dans la vue de nous annoncer leurs dispositions pacifiques.

» Plusieurs autres , déterminés par l'accueil que nous fîmes à ceux-ci , vinrent nous voir sur de grandes & de petites pirogues , entre une & deux heures du matin du jour suivant. Ils se hafardèrent à monter à bord , mais après que quelques-uns de nos gens furent entrés dans leurs embarcations. Parmi ceux qui arriverent sur la *Résolution* , je distinguai un homme d'un moyen âge , qui avoit une phyfionomie intéressante , & que je reconnus ensuite pour le Chef. Des peaux de loutre de mer composoient son vêtement , & un chapeau orné de grains de verre bleu de ciel , de la taille d'un gros pois , & pareil à ceux que portent les habitans de l'*Entrée de Nootka* , couvroit sa tête. Il paroissoit attacher beaucoup plus de prix à ces grains de verre , qu'à nos grains de verre blanc

es Sauvages  
erre, de  
n avoir,  
change to  
elles peau  
u'ils mire  
ntres, ma  
ontré plu  
z même q  
ieux nous  
e mer, qu  
u de mar

*Entrée de*  
» Ils défi  
emanderent  
ux pouces  
oigts de la  
petites piec  
ans nos c  
ous une q  
e quelques  
e ce métal  
voit un p  
pointes de  
rouverent  
Chef à desc  
amarades r  
mais, tant

---

 1778.  
 Mai.

Les Sauvages estimoient d'ailleurs les grains de terre, de quelque espece qu'ils fussent; & pour en avoir, ils s'empresserent de nous donner en échange tout ce qu'ils possédoient, même leurs belles peaux de loutre de mer. Je dois observer qu'ils mirent plus de valeur à ces fourrures qu'aux autres, mais que ce fut après que nos gens eurent montré plus d'empressement pour s'en procurer; & même que, depuis cette époque, ils aimerent mieux nous céder des habits de peaux de loutre de mer, que des habits de peaux de chat sauvage ou de martre. La même chose étoit arrivée à l'Entrée de Nootka.

» Ils désiroient aussi du fer; mais ils nous en demanderent des morceaux au moins de huit à dix pouces de longueur & de trois ou quatre doigts de largeur; ils rejeterent absolument les petites pieces, & cet article étant devenu rare dans nos deux vaisseaux, ils en obtinrent de nous une quantité peu considérable. Les pointes de quelques-unes de leurs piques ou lances étoient de ce métal, d'autres étoient de cuivre: il y en avoit un petit nombre d'os, matière dont les pointes de leurs dards, de leurs traits, &c. se trouvoient composées. Je ne pus déterminer le Chef à descendre sous le pont; & ni lui, ni ses camarades ne demeurèrent long-temps à bord: mais, tant que dura leur visite, il fallut les sur-

1778.  
Mai.

veiller soigneusement, car ils montrèrent bientôt leurs dispositions pour le vol. Quand ils eurent passé trois ou quatre heures à la hanche de la *Résolution*, ils nous quitterent tous, & ils se rendirent auprès de la *Découverte* : aucun d'eux n'avoit été jusqu'alors, si j'en excepte un homme qui en arriva au moment où ils s'éloignoient de nous, & qui les y remena. Je pensai qu'il avoit remarqué sur le vaisseau, des choses qu'il savoit être plus du goût de ses compatriotes, que ce qu'il avoit aperçu sur la *Résolution* ; je me trouvois, ainsi qu'on le verra bientôt.

» Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla sonder le fond de la baie. Comme le vent étoit modéré, je songeois à échouer la *Résolution*, si je venois à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les Sauvages ne tarderent pas à s'éloigner de la *Découverte*, & au lieu de revenir près de nous, ils marcherent vers le canot occupé à prendre des sondes. L'Officier qui le commandoit, observant leur manœuvre, revint à bord, & il fut suivi de toutes les pirogues. Le Détachement fut à peine rentré sur la *Résolution*, que quelques-uns des Américains sauterent dans le canot, malgré les deux hommes de garde que nous y avions laissés. Les uns présentèrent leurs piques à nos deux Sentinelles, d'autres s'emparèrent de la corde qui attachoit

le canot  
l'emmen  
Dès qu'ils  
la force :  
embarcat  
es armes  
que s'ils  
voient f  
une autre  
facieuse.  
& qui av  
Vaisseau,  
la *Découve*  
Garde &  
qu'à l'aide  
miller le v  
qui parut  
e trouvo  
ans cette  
leurs d'en  
émonie  
igne à l'O  
ur le pont  
erent leu  
oler ce q  
l'abord du  
eterent à  
es pirogue

le canot à la *Résolution*, & le reste entreprit de l'emmener à la remorque. Mais ils le relâchèrent, dès qu'ils nous virent disposés à le défendre par la force : ils en sortirent pour remonter sur leur embarcation. Ils nous firent signe de mettre bas les armes, & ils sembloient aussi tranquilles, que s'ils n'avoient rien fait de mal-honnête. Ils avoient formé, à la hanche de la *Découverte*, une autre entreprise, peut-être encore plus audacieuse. L'homme qui étoit venu près de nous, & qui avoit mené ses compatriotes vers l'autre vaisseau, avoit examiné toutes les écoutilles de la *Découverte*, & n'appercevant que l'Officier de Garde & un ou deux Matelots, il crut sans doute qu'à l'aide de ses camarades, il pourroit aisément piller le vaisseau du Capitaine Clerke; ce projet lui parut d'autant plus facile, que la *Résolution* se trouvoit à quelque distance : c'est sûrement sans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Plusieurs d'entre eux monterent à bord sans aucune cérémonie; ils tirèrent leurs couteaux; ils firent signe à l'Officier & à l'un des Matelots qui étoient sur le pont, de se tenir à l'écart, & ils promenerent leurs regards de côté & d'autre, afin de voler ce qui leur conviendroit. Ils s'emparèrent d'abord du gouvernail d'un des canots, & ils le portèrent à ceux d'entre eux qui se tenoient dans les pirogues. Ils n'avoient pas eu le temps de dé-

---

1778.  
Mai.



1778.  
Mai.

couvrir un autre objet, qui plût à leur imagination, lorsque l'Equipage de la *Découverte* prit l'alarme, & se montra armé de coutelas. A cet aspect, les voleurs se retirèrent dans leurs embarcations, avec autant d'assurance & de sang-froid qu'ils avoient abandonné le canot de la *Résolution*. Selon l'observation du Capitaine Clerke, ils raconterent à ceux qui n'avoient pas été à bord, de combien les couteaux du vaisseau étoient plus longs que les leurs. Mon canot prenoit des fondes sur ces entrefaites; ils l'apperçurent, & ainsi que je l'ai déjà dit, ils l'aborderent après avoir vu échouer leur projet contre la *Découverte*. Je suis persuadé que s'ils vinrent nous voir de si grand matin, ils comptoient nous trouver endormis, & nous voler à leur aise.

» Ne peut-on pas conclure raisonnablement, qu'ils ne connoissoient point les armes à feu? S'ils avoient eu la moindre idée de ces machines meurtrieres, ils n'auroient pas essayé d'enlever un de mes canots, à la portée de mon artillerie, & à la face de cent hommes; car il faut ajouter que la plupart de nos gens les regardoient. Nous souffrîmes leur audace & leur insolence, & j'ai la satisfaction de dire que nous les avons laissés, sur ce point, dans l'ignorance où nous les avons trouvés. Ils ne nous ont jamais vu tirer que des oiseaux.

» Vous  
du canot  
d'adresse  
traîné à  
tombe au  
gulier, d  
d'esprit d  
à la surfa  
de ses jan  
» Je q  
avoir fait  
seaux.

» Je lu  
Guillaume  
nous en a  
gré & de  
sans parle  
ne connoi  
sembloient  
grandeur d  
érieur &  
le plan qu  
que la brié  
constances

» La tai  
plusieurs v  
Entrée, n  
la taille or

» Voulant mouiller ici, lorsqu'on sortit l'ancre du canot, l'un des Matelots qui n'eut pas assez d'adresse, ou qui manqua d'expérience, fut entraîné à la mer par la corde de la bouée, & il tomba au fond des vagues. Ce qui est bien singulier, dans cet instant critique, il eut la présence d'esprit de se dégager lui-même, & de revenir à la surface de l'eau, où il fut repris ayant une de ses jambes fracturée d'une manière dangereuse.

» Je quittai cette *Entrée* le 18 Mai après y avoir fait les réparations qu'exigeoient mes vaisseaux.

» Je lui donnai le nom d'*Entrée du Prince Guillaume*. Si je juge de cette *Entrée* par ce que nous en avons vu, elle occupe au moins un degré & demi de latitude, & deux de longitude, sans parler des bras ou des branches dont nous ne connoissons pas l'étendue : la direction qu'ils sembloient prendre, ainsi que la position & la grandeur des différentes Isles, situées dans l'intérieur & aux environs, se verront mieux dans le plan qui est tracé avec autant d'exactitude, que la briéveté de notre relâche & d'autres circonstances défavorables, ont pu le permettre.

» La taille des Naturels qui vinrent nous faire plusieurs visites, tandis que nous mouillions dans l'*Entrée*, n'étoit pas communément au-dessus de la taille ordinaire, & celle d'un grand nombre

1778.  
Mai.

d'entre eux, se trouvoit même au-dessous. Ils avoient les épaules carrées, de larges poitrines, le cou épais & court, la face large & aplatie; la partie la plus disproportionnée de leur corps, paroïssoit être leur tête, laquelle étoit fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne sembloient pas assez grands pour leur visage, & leurs nez offroient une pointe pleine, arrondie, crochue, ou tournée en haut à l'extrémité. Ils avoient les dents larges, blanches, égales, & bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses & forts, & en général, peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avoient autour des levres, étoient roides ou hérissés, & souvent de couleur brune: plusieurs des vieillards offroient de larges barbes, épaisses, mais lisses.

» Quoiqu'ils aient, en général, la même proportion de corps, & des têtes de la même grosseur, on apperçoit cependant beaucoup de variété dans leurs traits; mais il en est très-peu qu'on puisse trouver jolis: au reste, leur physionomie annonce communément beaucoup de vivacité, de bonhommie & de franchise. L'air de plusieurs d'entre eux étoit chagrin & réservé. Quelques-unes des femmes ont le visage agréable, & il y en a un assez grand nombre, dont on reconnoît aisément le sexe par leurs traits, qui sont plus délicats; mais il s'agit ici principalement des plus

jeunes,  
Nous re  
qui avoi  
de rouge  
vîmes n  
ne peut  
se peigne  
» Les  
s'habillen  
ordinaire  
de robe,  
du pied,  
ment. Elle  
de la gran  
voir la tête  
dent jusqu  
posées de  
communes  
renards gr  
ils emploie  
mer, & e  
rures, le p  
de robes d  
vet; ils co  
tances. No  
pareils à ce  
tures ou l  
peaux, fo

jeunes, ou de celles qui sont d'un moyen âge. Nous remarquâmes des femmes & des enfans qui avoient le teint blanc, mais sans aucune teinte de rouge. La peau de ceux des hommes que nous vîmes nus, étoit brunâtre ou basanée, ce qu'on ne peut guere attribuer à la peinture, car ils ne se peignent pas le corps.

» Les hommes, les femmes & les enfans, s'habillent de la même maniere. Leur vêtement ordinaire est une espece de fouquenille ou plutôt de robe, qui en général tombe jusqu'à la cheville du pied, & quelquefois jusqu'au genou seulement. Elle offre dans la partie supérieure un trou, de la grandeur précisément nécessaire pour recevoir la tête, & elle a des manches qui descendent jusqu'au poignet. Ces fouquenilles sont composées de fourrures de divers animaux; les plus communes sont celles de loutres de mer, de renards gris, de ratons, & de martres de pin; ils emploient aussi beaucoup la peau du veau de mer, & en général, ils portent toutes ces fourrures, le poil en dehors. Il y a des fouquenilles de robes d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet; ils collent aussi ce duvet sur d'autres substances. Nous vîmes deux ou trois habits de poil, pareils à ceux des Habitans de *Nootka*. Les coutures ou les points de réunion des différentes peaux, sont ornés en général de glands ou de

---

1778.  
Mai.

1778.  
Mai.

franges de bandes de cuir étroites , tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entre eux portent une espece de chaperon ou de collar ; quelques-uns ont un capuchon , mais ils ont plus souvent des chapeaux : tel est leur vêtement complet , lorsque le ciel est beau. Quand il pleut , ils mettent par-dessus la premiere souquenille , une seconde robe de boyaux de baleine , ou d'un autre gros animal , disposés d'une maniere adroite. Cette seconde robe ferre le cou ; les manches descendent jusqu'au poignet , autour duquel elles sont attachées avec une corde , & lorsqu'ils occupent leurs canots , les pans sont relevés par-dessus le trou dans lequel ils se trouvent assis , en sorte que leurs pirogues ne peuvent point embarquer de vagues : elle garantit en même temps de la pluie , la partie de leur corps qui est exposée à l'air , car elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée , sans quoi elle a de la disposition à éclater ou à se rompre. Elle est , ainsi que la souquenille ordinaire , composée de peaux , & elle ressemble beaucoup au vêtement des Groënlandois , tel qu'il est décrit par Crantz.

» En général , ils ne se couvrent ni les jambes , ni les pieds ; mais un petit nombre d'entre eux , portent des especes de bas de peaux , qui remontent jusqu'à mi-cuisse , & il est rare d'en

trouver  
d'ours. C  
leur tête  
Nootka : i  
ou de bo  
qué , & d  
veau mar  
» Les  
cheveux ,  
femmes l  
plupart le  
la tête , &  
nous par-  
percées d  
rier & d  
des paque  
Habitans  
usage. La  
placent fro  
des ornem  
lages dont  
cordon ou  
pouces de  
vraiment g  
deux sexes  
plus bizarre  
coupée da  
au-dessous

---

 1778.  
 Mai.

trouver un qui n'ait pas des mitaines de pattes d'ours. Ceux qui portoient quelque chose sur leur tête, ressembloient à cet égard à nos amis de *Nootka*: ils avoient des chapeaux élevés, de paille ou de bois, qui étoient en forme de cône tronqué, & qu'on pouvoit prendre pour une tête de veau marin peinte.

» Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux, autour du cou & du front; mais les femmes les laissent dans toute leur longueur: la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, & un petit nombre les nouent comme nous par-derrière. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur & dans le bord inférieur; ils y suspendent des paquets de ces coquilles tubuleuses dont les Habitans de *Nootka* se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi; ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornemens un peu convexes, tirés des coquillages dont je parlois tout-à-l'heure, enfilés à un cordon ou à une corde roide, de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque; mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire & plus bizarre. Leur levre inférieure est fendue ou coupée dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée: cette incision,

1778.  
Mai.

qu'on fait aux enfans à l'époque où ils tettent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, & par sa contraction naturelle, lorsque la ~~gaine~~ est fraîche, ou par une répétition de quelques mouvemens particuliers, elle prend la forme des levres, & elle devient assez considérable pour que la langue la traverse. Telle étoit celle du premier individu que vit un de nos Matelots: il s'écria que le Sauvage avoit deux bouches; & on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle, un ornement plat & étroit, tiré en grande partie d'un coquillage solide ou d'un os découpé en piéces, semblables à de petites dents, qui descendent presque jusqu'à la base ou la partie la plus épaisse, & qui ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent: la partie découpée en dents est la seule qui se voie. D'autres ont seulement la levre inférieure percée de différens trous; ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en-dehors, & dont les têtes paroissent en-dedans de la levre, comme une autre rangée de dents placées immédiatement au-dessous de la mandibule inférieure.

» Tels sont les ornemens des fabriques du pays; mais nous trouvâmes ici beaucoup de grains de verre, manufacturés en *Europe*, la plupart d'un bleu pâle: ils les suspendent à leurs oreilles,

autour de  
chacune  
levres. A  
quelquesfo  
cette garn  
dans ce de  
roître si a  
celle qu  
tettent en  
ment dans  
fantaisie. I  
coquillages  
d'une subst  
colifichets  
nez, sont  
fort la par  
choses dan  
de ces Sau  
de fer, les  
second qui  
ton de cui  
» Les h  
d'un rouge  
quelquesfo  
a la teinte  
figures rég  
égards de l  
ton d'une f

1778.  
Mai.

ils tettent  
ces de lon-  
e, lorsque  
on de quel-  
nd la forme  
onfidérable  
étoit celle  
s Matelots;  
ouches; &  
dans cette  
& étroit,  
e solide ou  
es à de pe-  
jusqu'à la  
qui ont à  
les se sou-  
est la seule  
levre infé-  
y mettent  
ous, dont  
& dont les  
e, comme  
édiatement  
.  
es du pays;  
e grains de  
upart d'un  
oreilles ,

autour de leurs chapeaux , ou au trou qu'offre  
chacune des pointes du bijou qui décore leurs  
levres. A ce premier pendant ils en attachent  
quelquefois d'autres , & il n'est pas rare de  
cette garniture tomber jusqu'au bas du menton ;  
dans ce dernier cas , ils ne peuvent faire dispa-  
roître si aisément leur parure des levres : quant  
à celle qu'ils emploient ordinairement , ils la  
tettent en dehors avec la langue , ou ils la pren-  
nent dans leur bouche , selon qu'ils en ont la  
fantaisie. Ils portent des bracelets de grains , de  
coquillages d'une forme cylindrique , composés  
d'une substance qui ressemble à l'ambre. Plusieurs  
colifichets qu'ils placent à leurs oreilles & à leur  
nez , sont aussi d'ambre. En général , ils aiment si  
fort la parure qu'ils mettent toutes sortes de  
choses dans leur levre trouée : nous vîmes un  
de ces Sauvages qui y portoit deux de nos clous  
de fer , lesquels se projetoient en saillie , & un  
second qui s'efforça d'y faire entrer un gros bou-  
ton de cuivre.

» Les hommes enduisent souvent leur visage  
d'un rouge éclatant & d'une couleur noire , quel-  
quefois d'une couleur bleue ou d'une autre qui  
a la teinte du plomb , mais ils n'y tracent pas de  
figures régulières. Les femmes essayent à quelques  
égards de les imiter , en se barbouillant le men-  
ton d'une substance noire qui se termine en pointe



1778.  
Mai.

sur chaque joue ; mode assez semblable à celle qui , au rapport de Crantz ( a ), est très-répan- due parmi les femmes du *Groënland*. Ils ne se peignent point le corps , ce qu'il faut peut-être attribuer à la disette des matieres propres à cet usage , car les couleurs qu'ils apportèrent à notre marché , dans des vessies , étoient en petite quantité. Au reste , je n'ai jamais vu de Sauvages qui se donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leur personne.

» Ils ont deux especes de canots , l'un grand & ouvert , & l'autre couvert & petit. J'ai déjà dit que nous comptâmes vingt femmes & un homme , outre les enfans , dans une de leurs grandes pirogues. J'examinai attentivement cette embarcation , & après l'avoir comparée à la description que donne Crantz de la grande pirogue , ou de la pirogue des femmes du *Groënland* , j'ai reconnu qu'elles sont construites l'une & l'autre de la même maniere , que les diverses parties se correspondent , que toute la différence consiste dans la forme de l'avant & de l'arriere , & en particulier de l'arriere qui ressemble un peu à la tête d'une baleine. La charpente est composée de minces pieces de bois , par-dessus lesquelles on étend des peaux de veau marin ,

(a) Volume I , pag. 138.

(a) Voyez C

(b) Vol. I ,

ou d'autres grands animaux, qui forment le borage. Je jugeai aussi que les petits canots sont peu-près de la même forme & de la même matière que ceux des Groënlandois (a) & des Esquimaux : quelques-uns de ceux-ci, comme j'en ai déjà observé, portent deux hommes ; ils sont plus larges en proportion de leur longueur, que les pirogues des Esquimaux ; & l'avant qui se recourbe, ressemble un peu au manche d'un violon.

» Les armes & les instrumens de pêche & de chasse sont les mêmes que ceux des Esquimaux & des Groënlandois, & il est inutile d'entrer ici dans des détails, puisque Crantz les a décrits d'une manière très-exacte (b). L'Auteur que je viens de citer a parlé de tous ceux que j'ai vus, & chacun de ceux dont il fait mention, se trouve parmi les Sauvages de l'Entrée du Prince Guillaume. Une espèce de jaquette ou de cotte-de-mailles, composée de lattes légères, jointes ensemble par des nerfs d'animaux, forme leur armure défensive ; elle est extrêmement flexible, mais en même temps si ferrée que les dards & les traits ne peuvent la pénétrer ; elle ne couvre que la poitrine, l'estomac & le ventre, & je pourrois la comparer à nos corps de femme.

---

1778.  
Avril.

---

(a) Voyez Crantz, Vol. I, pag. 150.

(b) Vol. I, pag. 146. On les y trouve dessinés.

1778.  
Mai.

» Aucun de ces Sauvages ne résidoit dans la Baie où nous mouillâmes, ni dans les endroits où débarquerent les diverses personnes de nos équipages, & nous n'apperçûmes pas une seule de leurs habitations; je n'avois pas le temps de faire une course pour acquérir des connoissances sur cet objet. Parmi les meubles domestiques qu'ils apportèrent dans leurs pirogues, nous remarquâmes des plats de bois, creux, d'une forme ronde & ovale, & d'autres cylindriques & beaucoup plus profonds. Les flancs étoient d'une seule piece, & revêtus de lanieres de cuir; de petites chevilles de bois les attachoient au fond. Nous en apperçûmes de plus petits, & d'une forme plus élégante, qui ressembloient un peu à nos beurrieres ovales; ceux-ci plus creux d'ailleurs n'avoient point de manches; ils étoient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, & quelquefois proprement sculptés. Nous vîmes aussi une multitude de petits sacs quarrés, composés des mêmes boyaux que la souquenille dont ils se couvrent lorsque le temps est mauvais, & semés de petites plumes rouges: ils renfermoient de très-beaux nerfs, & des paquets de petites cordes tressées d'une maniere ingénieuse. Ils nous apportèrent en outre une multitude de paniers marqués, d'un tissu si ferré qu'ils pouvoient contenir

le l'eau ;  
un grand  
ou cinq p  
pourées  
& ornées  
ie de ch  
ouets d'e  
mis mor  
arti. Ils o  
eux ou tr  
entriques  
n croix,  
ortent des  
ervent de  
orsqu'on l  
u grelot d  
u'on emp  
ccasions (  
» J'igno  
meubles de  
& leurs aut  
u parmi eu  
rès de la f  
es Isles de

(\*) Le grelot  
ette Entrée,  
aroit être des

de l'eau; des modèles en bois de leurs canots; un grand nombre de petites images, de quatre ou cinq pouces de longueur, de bois, ou rembourrées, couvertes d'un morceau de fourrure, & ornées de petites plumes, avec une tête garnie de cheveux. Je ne puis dire si c'étoient des bouets d'enfans ou si elles représentoient leurs amis morts, & si la superstition en tire quelque parti. Ils ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux ou de pieces de bois concentriques, lesquels offrent au milieu deux barres en croix, par où on les empoigne; ces barres portent des coquillages, suspendus à des fils, qui servent de grelots, & qui font beaucoup de bruit lorsqu'on les secoue: ils semblent leur tenir lieu du grelot des Sauvages de *Nooka*, & peut-être qu'on emploie l'un & l'autre dans les mêmes occasions (a).

» J'ignore avec quels outils ils travaillent leurs meubles de bois, les charpentes de leurs canots & leurs autres ouvrages; le seul que nous ayons vu parmi eux, étoit une hache de pierre, à-peu-près de la forme de celles d'*O-Taiti* & de toutes les Isles de la Mer du Sud. Ils ont un grand

---

(a) Le grelot en forme de boule trouvé à peu de distance de cette *Entrée*, par Steller, qui accompagna Behring en 1741, paroît être destiné au même usage. *Voyez* Muller, pag. 266.

1778.  
Mai.

1778.  
Mai.

nombre de couteaux de fer; quelques-uns sont courbés; il y en a de très-petits, montés sur des manches assez longs, & dont le tranchant est un peu concave, comme quelques-uns des instrumens de nos cordonniers. Nous aperçûmes aussi des couteaux d'une seconde espece, qui ont quelquefois deux pieds de longueur, une ligne prominente au milieu, & presque la forme d'une dague; il les portent dans des gâines de peau, suspendues autour de leur cou, par une laniere cachée sous leur robe; ils ne se servent probablement de ceux-ci que comme d'une arme meurtriere. Au reste, chacun de leurs ouvrages est achevé comme s'ils avoient un assortiment complet de nos outils; & les coutures & les tresses qu'ils font avec leurs nerfs, les maroqueteries qu'offrent leurs petits sacs, peuvent être comparées à ce qu'on trouve en ce genre de plus parfait en *Europe*. En un mot, si on réfléchit à l'état de grossièreté & de barbarie dans lequel vivent d'ailleurs ces Sauvages, à la rigueur de leur climat, aux neiges dont leur pays est toujours couvert, & aux misérables outils qu'ils emploient, on jugera qu'aucune Nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention & l'adresse de ses ouvrages mécaniques.

» Nous ne leur avons vu manger que du poisson sec, & de la chair grillée ou rôtie. Nous

achetâmes  
de la chair  
poisson. Ils  
fougere, d  
dans la des  
font cuire a  
maniere. P  
manger, sa  
avons jugé  
du pin. Les  
pois, conte  
avidité: pe  
eux de transf  
leur manie  
rès - propre  
es ordures  
vouloient se  
quelquefois  
de mer, ils  
ouchées, a  
rès - propre  
leur corps  
de bois dan  
alimens, éto  
nots, où  
confusion.

» Il paroît  
diome: cet

1778.  
Mai.

s-uns font  
tés sur des  
chant est un  
des instr  
gûmes au  
ui ont quel  
ligne prob  
orme d'une  
es de peau,  
une lanier  
rent proba-  
l'une arm  
rs ouvrages  
assortiment  
ures & les  
les maroue-  
euvent être  
enre de plus  
on réfléchit  
dans lequel  
rigueur de  
ays est tou-  
outils qu'ils  
on ne peut  
rit d'aver  
aniques.

achetâmes de cette chair; elle nous parut être  
de la chair d'ours, mais elle avoit un goût de  
poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine de  
ougere, de la plus grande espece, dont j'ai parlé  
dans la description de l'*Entrée de Nootka* : ils la  
font cuire au four, ou ils l'apprêtent d'une autre  
maniere. Plusieurs de nos gens les virent encore  
manger, sans dégoût, d'une substance que nous  
avons jugé être la partie intérieure de l'écorce  
du pin. Leurs canots étoient remplis de vases de  
bois, contenant de la neige, qu'ils avaloient avec  
avidité : peut-être qu'il seroit plus pénible pour  
eux de transporter de l'eau dans ces vases ouverts.  
Leur maniere de manger est très-décente &  
très-propre ; ils avoient grand soin d'enlever  
les ordures qui adhéroient aux choses dont ils  
vouloient se nourrir ; & quoiqu'ils mangent  
quelquefois la graisse crue de certains animaux  
de mer, ils ne manquent pas de la diviser en  
bouchées, avec leurs petits couteaux. Ils sont  
très-propres & très-décens sur leur personne ;  
leur corps n'offre ni graisse ni saleté ; les vases  
de bois dans lesquels ils semblent mettre leurs  
alimens, étoient en bon état, ainsi que leurs  
canots, où nous n'apperçûmes ni désordre ni  
confusion.

» Il paroît d'abord difficile d'apprendre leur  
idiome : cette difficulté ne vient pas de ce que

1778.  
Mai.

leurs mots ou leurs sons se trouvent peu distincts ou confus, mais de ce que les termes & les sons qu'ils emploient ont différentes significations ; car ils sembloient faire souvent usage du même mot, en lui donnant des acceptions très-diverses. Au reste, si nous avions fait un plus long séjour parmi eux, nous aurions peut-être reconnu que c'étoit une méprise de notre part. ( On trouve dans la grande Relation quelques mots de leur langue ).

» Quant aux animaux de cette partie du Continent de l'Amérique, je dois répéter une remarque que j'ai faite sur ceux de l'Entrée de Nootka : nous ne les connoissons que d'après les fourrures apportées par les Sauvages à notre marché. Ils nous vendirent sur-tout des peaux de veaux marins, un petit nombre de renards, des chats blanchâtres, ou des *lynx*, des martres communes & des martres de pin, de petites hermines, des ours, des ratons & des loutres de mer. Il y avoit plus de martres, de ratons & de loutres que d'autres peaux ; celles-ci composent en effet le vêtement ordinaire des Naturels ; mais les fourrures du premier de ces quadrupèdes, qui, en général, étoient d'un brun beaucoup plus clair que celles de Nootka, surpassoient extrêmement le reste en finesse. Les loutres & les martres étoient bien plus abondantes ici qu'à Nootka,

mais

mais d'un épaisseur, & elles étoient qui est, si plus de carins, se tures étoient tachetées de ches ; la pl ou couleur

» Nous à Nootka ; ticuliers à blanc : les sieurs mor des fourru jeunes, d'a ner leur gr trouvâmes très-brillant que l'hermi de l'Entrée & elle n'a achetâmes animal, dor ment l'épe couleur, in sur le peu d

Tome X

mais d'une moindre finesse & d'une moindre épaisseur, quoique d'une plus grande étendue, & elles étoient presque toutes de ce noir lustré, qui est, sans doute, la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours & de veaux marins, se trouverent assez communes; les dernières étoient blanches en général & agréablement tachetées de noir, ou quelquefois toutes blanches; la plupart de celles d'ours, étoient brunes, ou couleur de suie.

» Nous avions vu chacun de ces animaux à *Nootka*; mais nous en aperçûmes de particuliers à l'Entrée dont je parle; tel est l'ours blanc : les Naturels nous apportèrent plusieurs morceaux de sa fourrure, & même des fourrures entières de quelques individus jeunes, d'après lesquels nous ne pûmes déterminer leur grandeur en pleine croissance. Nous y trouvâmes aussi le glouton, qui avoit des couleurs très-brillantes; une espèce d'hermine plus grande que l'hermine ordinaire : c'est la même que celle de l'Entrée de *Nootka* : elle est tachetée de brun, & elle n'a guere de noir que sur la queue. Nous achetâmes aussi la fourrure de la tête d'un grand animal, dont nous ne pûmes reconnoître précisément l'espèce; nous jugeâmes cependant sur la couleur, sur la longueur & la qualité des poils, sur le peu de ressemblance qu'elle avoit avec celle

---

 1778.  
 Mai.



1778.  
Mai.

d'aucun quadrupede terrestre, que ce pouvoit être le mâle du grand ours de mer. L'une des plus belles peaux, qui semble particuliere à cet endroit, car jusqu'ici nous n'en avons pas remarqué de pareilles, est celle d'un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le dessus du dos brun, ou couleur de rouille, avec une multitude de taches d'un blanc sale, & les flancs d'un cendré bleuâtre, parfemé aussi des taches dont je viens de parler : la queue n'excede pas le tiers de la longueur du corps, & elle est couverte sur les bords de poils blanchâtres. C'est sans doute le même auquel M. Staehlin donne le nom de *Souris des champs tachetée*, dans sa courte description du nouvel Archipel du Nord; mais n'ayant examiné que des peaux imparfaites, je ne puis dire s'il est de l'espece de la souris, ou de l'écureuil : M. Anderson étoit disposé à croire que c'est l'animal décrit par M. Pennant, sous le nom de *Marotte de Casan*. La multitude de fourrures, annonce que les especes des animaux que je viens d'indiquer, sont très-répanduës; il faut observer que nous ne vîmes ni des peaux de renne, ni des peaux de daim (a).

» Nous ne vîmes de métaux que du cuivre &

---

(a) Nous supprimons ici ce que dit M. Cook des oiseaux & des poissons de l'Entrée du Prince Guillaume.

---

 1778.  
 Mai.

du fer; l'un & l'autre, mais sur-tout le dernier, étoient en si grande abondance, qu'ils formoient les pointes de la plupart des traits & des lances. Les Sauvages se peignent avec une ocre rouge qui est très-cassante & onctueuse, ou avec un minerai de fer dont la couleur approche de celle du cinabre, avec un fard bleu & brillant dont nous ne pûmes nous procurer des échantillons, & du plomb noir. Chacune de ces substances paroît être rare; car les Naturels en apportèrent une petite quantité de la première & de la dernière, & ils sembloient la conserver soigneusement.

» Peu de végétaux frappèrent nos regards; on ne voit guere dans les bois que le pin du Canada, & le *spruce*: il y en avoit quelques-uns assez gros.

» Ces Sauvages doivent avoir reçu, d'une Nation civilisée, les grains de verre & le fer que nous trouvâmes parmi eux. Les observations faites plus haut, prouvent, d'une manière à-peu-près sûre, qu'ils n'avoient jamais communiqué directement avec des Européens; il ne reste plus qu'à déterminer d'où leur venoient ces ouvrages de nos manufactures. Il paroît qu'ils les ont reçus par l'entremise des Tribus établies dans l'intérieur des terres, depuis la *Baie d'Hudson*, ou depuis nos établissemens sur les lacs du *Canada*. Selon

1778.  
Mai.

une autre supposition qui n'est pas, il est v<sup>er</sup> aussi vraisemblable, les navires Russes qui partent du *Kamschaka*, ont déjà étendu leur commerce jusqu'ici, ou du moins les Habitans des *Iles des Renards*, les plus orientales, communiquent le long de la Côte, avec ceux de l'*Entrée du Prince Guillaume*.

» Quant au cuivre, il semble que les Sauvages se le procurent eux-mêmes, ou du moins il passe en peu de mains avant de leur arriver, car lorsqu'ils nous demandoient quelque chose en échange de leurs richesses, ils avoient coutume de nous faire entendre qu'ils possédoient une assez grande quantité de ce métal, & qu'ils n'en vouloient pas davantage.

» En supposant qu'ils ont reçu de la côte orientale du Nouveau-Monde des ouvrages de manufactures d'*Europe*, par l'entremise des peuplades, établies dans l'intérieur du pays, il est assez singulier toutefois qu'ils n'aient jamais donné en échange des fourrures de leurs loutres de mer; car s'ils en avoient donné, on auroit dû en voir, à une époque quelconque, aux environs de la *Baie d'Hudson*, & je ne sache pas qu'on y en ait vues. Pour répondre à cette question difficile, il convient de faire valoir l'éloignement où se trouve l'*Entrée du Prince Guillaume*, à l'égard de la *Baie d'Hudson*; quoique cette distance n'est

êche pas  
er si loin,  
eux des S  
ures, qui  
orter au-d  
es Tribus  
ablement  
ôté de l'Ef  
es Négocia  
ent moins  
e leur pay

Obligés d  
mes & Géo  
urant toute  
ous conduir  
à les Angl  
oient le pass  
e 6 Juin, ap  
e son embo

» Nous l'a  
d 30<sup>e</sup> de  
est-à-dire,  
entrée, sans  
» Si la dé

(\*) Le Capi  
Manuscrit, le no  
mandé, avec rai

ne s'écarter pas les marchandises Européennes d'arriver si loin, parce qu'elles sont d'un prix infini aux yeux des Sauvages, elle peut empêcher les fourures, qui sont des choses communes, de se porter au-delà de deux ou trois différentes Tribus : ces Tribus intermédiaires les emploient vraisemblablement à se vêtir, & elles en envoient, du côté de l'Est jusqu'à l'endroit où l'on rencontre les Négocians d'Europe, d'autres, qu'elles estiment moins, parce qu'elles viennent des animaux de leur pays.

1778.  
Mai.

Obligés de supprimer les reconnoissances Maritimes & Géographiques, dont M. Cook s'occupait durant toute sa navigation sur la côte d'Amérique, nous conduirons les Lecteurs à la Rivière de Cook, où les Anglois espérèrent d'abord qu'ils trouveroient le passage au Nord. Ils quitterent cette rivière le 6 Juin, après l'avoir remontée jusqu'à 70 lieues de son embouchure.

6 Juin.

» Nous l'avons reconnue, dit M. Cook, jusqu'à 30<sup>d</sup> de latitude, & à 210<sup>d</sup> de longitude ; c'est-à-dire, jusqu'à plus de 70 lieues de son entrée, sans rien voir qui indiquât sa source.

» Si la découverte de cette grande rivière (a).

(a) Le Capitaine Cook ayant laissé en blanc, dans son Manuscrit, le nom de cette rivière, Milord Sandwich a recommandé, avec raison, de l'appeler la Rivière de Cook.

1778.  
Juin.

qui semble devoir le disputer à ceux des fleuves qui procurent la navigation la plus étendue dans l'intérieur des terres, devient utile au siècle présent, ou aux âges futurs, il faudra moins regretter le temps qu'elle nous a coûté. Pour nous, qui avions en vue de plus grands objets, le délai qu'elle occasionna fut une perte essentielle; l'été s'avançoit à grands pas; nous ne savions pas combien nous aurions de chemin à faire au Sud pour suivre la direction de la côte, & nous étions alors convaincus que le continent de l'*Amérique Septentrionale* se prolonge à l'Ouest beaucoup plus loin que ne sembloient l'indiquer les cartes modernes les plus estimées. Tout cela diminueoit la probabilité de l'existence d'un passage dans la *Baie de Baffin* ou dans la *Baie d'Hudson*, ou prouvoit du moins qu'il étoit d'une plus grande étendue. J'eus cependant du plaisir à songer que si je n'avois pas examiné en détail cette *Entrée* considérable, les Ecrivains qui font de la Géographie dans leur cabinet, auroient établi comme une vérité, qu'elle communique au Septentrion avec la Mer du Nord, ou à l'Est avec la *Baie de Baffin* ou celle d'*Hudson*, & qu'on l'auroit peut-être un jour marqué sur les cartes avec plus de précision & des indices plus sûrs, que les *Détroits* de *Fuca* & de *Fonte*, qui sont invisibles, parce qu'ils sont imaginaires.

» L'après  
deux cano  
à la point  
trouvent a  
rer notre  
riviere &  
une boute  
noie d'*An*  
où seroier  
l'époque d

» M. K  
où il appro  
se montre  
blement a  
ques, &  
Ils parure  
les mains  
les signes  
arme. M.  
ainsi qu'à  
Sauvages,  
ble. Ils av  
& plusieurs  
*Découverte*  
mena au  
la vue de  
dre beau  
crus en su

» L'après - midi, je renvoyai M. King avec deux canots armés; je lui ordonnai de débarquer à la pointe septentrionale des terrains bas qui se trouvent au côté Sud-Est de la riviere; d'y arborer notre pavillon, d'y prendre possession de la riviere & du pays, au nom du Roi, d'y enterrer une bouteille contenant quelques pieces de monnoie d'Angleterre frappées en 1772, & un papier où seroient écrits les noms de nos vaisseaux, & l'époque de notre découverte.

» M. King me dit, à son retour, qu'au moment où il approcha de la côte, vingt Naturels du pays se montrèrent en étendant les bras, vraisemblablement afin d'annoncer leurs dispositions pacifiques, & de prouver qu'ils étoient sans armes. Ils parurent très-alarmés de voir des fusils entre les mains de ses gens; & ils l'engagerent, par les signes les plus énergiques, à quitter cette arme. M. King y ayant consenti, on lui permit, ainsi qu'à ses camarades, de marcher vers les Sauvages, qui étoient d'un caractère gai & sociable. Ils avoient quelques pieces de saumon frais & plusieurs chiens. M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, qui acheta un de ces animaux, le mena au rivage & il le tua d'un coup de fusil, à la vue des Naturels. Cet effet sembla les surprendre beaucoup, & comme s'ils ne s'étoient pas crus en sûreté avec des hommes si redoutables,

---

1778.  
Juin.

1778.  
Juin.

ils s'en allerent; mais on découvrit bientôt leurs piques & d'autres armes cachées près d'eux dans les buissons. M. King m'informa d'ailleurs que le terrain étoit marécageux, & le sol maigre, léger & noir; qu'il produisoit un petit nombre d'arbres & d'arbrisseaux, tels que des pins, des aunes, des bouleaux & des faules, des rosiers & des groseilliers, & une herbe très-petite; mais il n'aperçut pas une seule plante en fleur.

» Plusieurs grandes pirogues & quelques petites arrivèrent au moment de notre appareillage; les hommes qui les montoient, nous vendirent d'abord des fourrures; ils nous vendirent ensuite leurs habits, & ils se dépouillerent de manière que la plupart furent complètement nus. Ils nous apportèrent entre autres choses, un assez grand nombre de peaux de lapins blancs, de très-belles peaux de renards rougeâtres, & seulement deux ou trois de loutres. Ils nous fournirent aussi du saumon & de la plie. Ils donnerent au fer la préférence sur tout ce que nous leur offrîmes d'ailleurs. Les ornemens des levres ne nous parurent pas si communs parmi eux, qu'à l'Entrée du Prince Guillaume, mais la cloison de leur nez étoit plus chargée de parures, & en général, ces parures du nez étoient beaucoup plus longues. Ils avoient encore une plus grande quantité de broderies blanches & rouges sur quelques parties de leurs vête-

nens, & sur  
que leurs car  
» Il faut ob  
encontrâmes  
ent être de  
ent l'Entrée  
orts étoient  
mais que rel  
différent  
u de l'Entrée  
us gutturale  
ume, leurs a  
et les petites  
re des sent  
» Ils possèd  
ce métal,  
ussi de la mé  
ent à nos h  
nefois de cu  
s'ils placent  
es couteaux  
erre, étoient  
ere. J'ai déjà  
où ils tirent  
able qu'ils les  
vec lesquels  
ommerce, je  
usses n'ont

nens, & sur quelques-uns de leurs ouvrages, tels que leurs carquois & les étuis de leurs couteaux.

» Il faut observer que tous les Naturels que nous rencontrâmes dans cette riviere, nous semblent être de la même Nation que ceux qui habitent l'*Entrée du Prince Guillaume*; que les rapports étoient on ne peut pas plus frappans; mais que relativement à l'idiome & à la figure, ils différoient essentiellement de ceux de *Nootka* & de l'*Entrée du Roi Georges*; si leur langue est plus gutturale, ainsi qu'à l'*Entrée du Prince Guillaume*, leurs articulations sont fortes & distinctes, & les petites phrases qu'ils emploient paroissent être des sentences.

» Ils possèdent du fer, ils ont des couteaux de ce métal, & les pointes de leurs piques sont aussi de la même substance. Leurs piques ressemblent à nos hallebardes; les pointes sont quelquefois de cuivre; la longueur de leurs couteaux qu'ils placent dans des gânes, est considérable. Les couteaux & un petit nombre de grains de verre, étoient les seules choses de fabrique étrangère. J'ai déjà exposé mes conjectures sur le lieu où ils tirent ces articles; mais s'il paroît probable qu'ils les reçoivent de ceux de leurs voisins avec lesquels les Russes peuvent avoir établi un commerce, je ne craindrai pas de dire que les Russes n'ont jamais été parmi eux; car, s'ils

---

1778.  
Juin.



1778.  
Juin.

étoient connus des Russes, il y a lieu de croire que nous ne les aurions pas trouvés vêtus de fourrures aussi précieuses que celles de la loutre de mer.

» Il est sûr qu'on peut établir un commerce de fourrures très-avantageux avec les Habitans de cette vaste côte; mais, à moins qu'on ne trouve un passage au Nord, elle paroît trop éloignée, pour que la *Grande-Bretagne* en tire quelque parti. Il faut cependant observer que les loutres de mer sont les fourrures les plus précieuses, ou plutôt les seules précieuses que j'aye vues sur les côtes occidentales de l'*Amérique*; toutes les autres, & en particulier celles de renards & de martres, sembloient être d'une qualité inférieure. Il faut observer aussi que la plupart des peaux que nous achetâmes étoient coupées en habits. Au reste, quelques-unes de celles-ci se trouvoient en bon état; mais le reste étoit vieux & assez déguenillé, & dans toutes il y avoit des poux. Ces pauvres Sauvages n'employant leurs peaux qu'en habits, on ne peut supposer qu'ils se donnent la peine d'en apprêter une quantité plus considérable que celle dont ils ont besoin. Le désir de se procurer des vêtemens est peut-être la raison principale qui les détermine à tuer des quadrupedes, car la mer & les rivieres semblent les nourrir. Il est vraisemblable que tout

ceci chang  
un comm  
menteroit  
tre de nou  
moyens d  
à se procu  
vroient bi  
persuadé q  
sion abon

M. Cool  
après avoi  
de toute la  
avoit trou  
*Saint-Herm*  
*Nébuleuse*,  
gin, & c  
échappé a  
miraculeuse

» Tandis  
Iles *Schum*  
de deux m  
mit en par  
qu'on voul  
le passage

(a) M. de la  
sur la Riviere d

ceci changeroit s'ils étoient une fois habitués à un commerce suivi. Cette communication augmenteroit leurs besoins, en leur faisant connoître de nouveaux objets de luxe ; afin d'avoir les moyens de les acheter, ils seroient plus assidus à se procurer des fourrures dont ils s'apercevraient bientôt que le débit est assuré, & je suis persuadé qu'ils en auroient toujours une provision abondante (a).

1778.  
Juin.



M. Cook arriva le 28 Juin à l'Isle d'*Oonalashka*, après avoir reconnu fort exactement la portion de toute la partie de la côte d'*Amérique*, qu'il avoit trouvée sur sa route, ainsi que de l'Isle de *Saint-Hermogenes*, de l'Isle de *la Trinité*, de l'Isle *Nébuleuse*, de l'Isle *Kodjiak* & des Isles *Schumagin*, & de l'Isle de *la Plie*, & après avoir échappé au naufrage d'une manière presque miraculeuse.

28.

» Tandis que nous étions par le travers des Isles *Schumagin*, dit-il, la *Découverne*, éloignée de deux milles, tira trois coups de canon ; elle mit en panne, & elle m'avertit par un signal, qu'on vouloit me parler. Je fus très-alarmé, & le passage du canal ne m'ayant fait remarquer

---

(a) M. de la Peyrouse nous rapportera des détails plus étendus sur la *Rivière de Cook*, & sur les Habitans de ses bords.

1778.  
Juin.

aucun danger apparent, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque accident à ma Conserve, qu'elle n'eût fait une voie d'eau, par exemple. Un canot que je lui envoyai, revint bientôt avec le Capitaine Clerke. Je fus que quelques Naturels, montant trois ou quatre pirogues, étoient enfin venus à l'arrière de son vaisseau, après l'avoir suivi assez long-temps. L'un d'eux ôta son chapeau, fit la révérence & plusieurs autres signes à la manière des Européens. On lui jeta une corde, à laquelle il attacha une petite boîte, & quand il vit que l'Equipage de la *Découverte* tenoit la boîte, il prononça quelques mots, qu'il accompagna de différens gestes, & il emmena les pirogues. Les gens du Capitaine Clerke n'ayant pas imaginé que la boîte contint quelque chose, ils ne l'ouvrirent qu'après le départ des Naturels du pays, & encore ce fut par hasard : ils y trouverent un morceau de papier, plié soigneusement, sur lequel il y avoit de l'écriture ; on supposa que cette écriture étoit en langue Russe. Nous remarquâmes en tête, une date de 1778, & le corps du billet indiquoit l'année 1776. Il n'y avoit à bord personne d'assez habile pour déchiffrer l'alphabet de l'écrivain ; les chiffres arabes qu'offroit la lettre, annonçoient assez que nous avions été précédés, dans cette Partie du Monde, par des hommes qui connoissoient les arts de

*l'Europe ;*  
Négocians  
faire un g  
depuis lon  
la Mer Pac

» Le Ca  
Russes avoi  
heureux,  
imaginé de  
leur situati  
m'avoit av  
venoit con  
cutter l'œuv  
ne pensai p  
naufnage da  
dans ce cas  
Isle, auroie  
seaux, que  
fortune, a  
secours au  
prix. Je ju  
un des Né  
depuis peu  
plutôt des  
patriotes q  
Naturels du  
supposant d  
ter, dans l'

l'Europe ; & l'espoir de rencontrer bientôt des Négocians Russes , ne pouvoit manquer de nous faire un grand plaisir ; car nous étions réduits , depuis long-temps , à la société des Sauvages de la Mer Pacifique & de l'Amérique Septentrionale.

» Le Capitaine Clerke crut d'abord que des Russes avoient fait naufrage ici , & que ces malheureux , voyant passer nos vaisseaux , avoient imaginé de nous écrire pour nous instruire de leur situation. Brûlant du désir de les soulager , il m'avoit averti par un signal de l'attendre , & il venoit conférer avec moi sur les moyens d'exécuter l'œuvre de bienfaisance qu'il méditoit. Je ne pensai pas , comme lui , qu'il fût question de naufrage dans la lettre. Il me parut clair que dans ce cas , les hommes , abandonnés sur cette Ile , auroient commencé par envoyer aux vaisseaux , quelques-uns de leurs compagnons d'infortune , afin de se procurer plus sûrement des secours auxquels ils devoient mettre un si grand prix. Je jugeai que la lettre avoit été écrite par un des Négocians Russes , qui avoient abordé depuis peu sur cette terre , & qu'elle renfermoit plutôt des informations pour ceux de ses Compatriotes qui y viendroient ensuite ; que les Naturels du pays nous ayant aperçu , & nous supposant des Russes , s'étoient décidés à l'apporter , dans l'espérance que nous nous arrêterions.

---

1778.  
Juin.

1778.  
Juin.

Intimement convaincu que je ne me trompois pas, je ne m'arrêtai point pour éclaircir ce fait; mais je fis de la voile, & je cinglai à l'Ouest le long de la Côte, couverte de neige; quelques collines en particulier, dont les sommets s'élançoient au-dessus des nuages à une hauteur prodigieuse, en étoient revêtues. Nous remarquâmes que celle de ces collines qui gît le plus au Sud-Ouest, renferme un volcan d'où il sortoit sans cesse de vastes colonnes de fumée noire. Elle gît à peu de distance de la Côte par 54 degrés 48 minutes de latitude, & 195 degrés 45 minutes de longitude: elle est remarquable par sa figure, qui présente un cône parfait: le volcan est à la cime. Elle ne s'offre guere sans nuages à nos yeux, non plus que le reste de ces montagnes. La base & le sommet se montrent nettement de temps à autre; alors un nuage étroit & quelquefois deux ou trois, placés l'un au-dessus de l'autre, enveloppoient le milieu d'une ceinture, qui, jointe à la colonne de fumée, élancée perpendiculairement de la cime & déployée par le vent, en forme de queue d'une grande longueur, produisoit un coup-d'œil très-pittoresque. Il faut observer qu'à la hauteur où parvenoit la fumée de ce volcan, le vent prenoit quelquefois une direction contraire à celle qu'il avoit à la mer, même dans les temps où il souffloit pour nous avec force.

» Nous  
environ  
plus de ce  
ingt. Ces  
propos.  
ondeur da  
-dire, à t  
 petite pirog  
e la grande  
na de la R  
ne révéren  
qui étoient  
eille. D'ap  
z d'après la  
vident que  
unifications  
ous en eûn  
ant nous tr  
rap vert &  
e boyaux, c  
me jaquette  
re qu'une p  
u des harpo  
ons étoient  
a longueur d  
épaisseur d'  
ous apperçû  
lie de quelq

» Nous primes sur les Côtes de l'*Isle de la Plie*, environ cent plies, dont quelques-unes pesoient plus de cent livres; les moindres en pesoient vingt. Ces rafraîchissemens nous arrivoient fort propos. L'eau avoit trente-cinq brasses de profondeur dans l'espace où nous pêchâmes, c'est-à-dire, à trois ou quatre milles de la côte : une petite pirogue, conduite par un homme, arriva de la grande Isle, près de nous. Lorsqu'il approcha de la *Résolution*, il ôta son chapeau, & il fit une révérence, de la même maniere que ceux qui étoient allés à la hanche de la *Découverte* la veille. D'après la lettre dont j'ai parlé plus haut, & d'après la politesse de ces Insulaires, il étoit évident que les Russes entretenoient des communications & un commerce avec eux; mais nous en eûmes une nouvelle preuve : celui qui vint nous trouver ici, portoit des culottes de drap vert & au-dessous de la souquenille ou robe de boyaux, dont se revêtent les Naturels du pays, une jaquette de laine noire. Il n'avoit rien à vendre qu'une peau de renard gris, & des meubles de bois des harpons de pêche : les pointes de ces harpons étoient d'os & proprement travaillées dans la longueur de plus d'un pied; elles étoient de l'épaisseur d'une canne ordinaire & sculptées. Nous aperçûmes dans son canot une vessie remplie de quelque chose que nous primes pour de

---

1778.  
Juin.

1778.  
Juin.

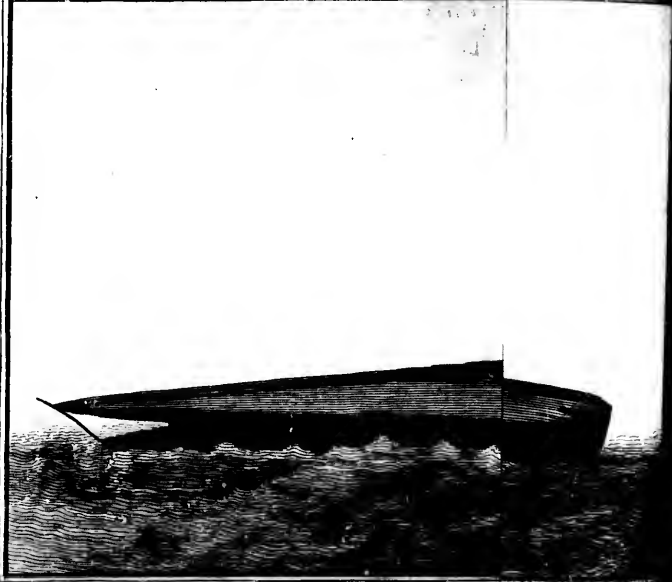
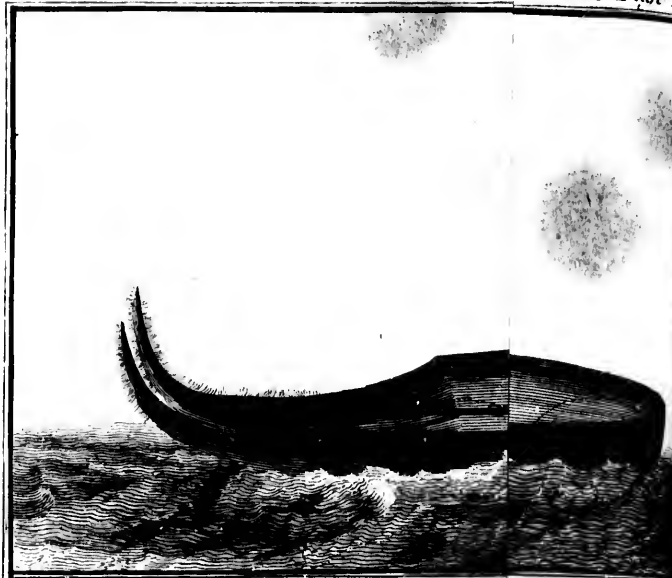
l'huile ; car il l'ouvrit , & après avoir rempli sa bouche de ce qu'elle contenoit , il la referma.  
» Sa pirogue étoit de la même construction que celles que nous avons vues auparavant , mais plus petite. Il se servoit de la pagaie à double pale ; les Naturels qui étoient allés à la hanche de la *Découverte* , s'en servoient aussi. Il ressembloit exactement par la taille & par les traits aux Sauvages que nous avons trouvés dans l'*Entrée du Prince Guillaume* & de la *Rivière de Cook* , mais son corps n'offroit aucune peinture ; sa pagaie étoit trouée dans une direction oblique , & sans ornement. Nous lui dîmes quelques-uns des mots que répéterent souvent les Américains que nous avons quittés en dernier lieu ; il ne parut pas les comprendre. On doit peut-être attribuer ceci à notre mauvaise prononciation , plutôt qu'à son ignorance du dialecte.

» Tandis que nous étions à l'ancre , près d'*Oonashka* , plusieurs Naturels dont chacun montoit une pirogue , arrivèrent près de nous , & ils échange-  
rent contre du tabac un petit nombre d'instrumens de pêche. L'un d'eux , qui étoit très-jeune , renversa son canot au moment où il se trouvoit à la hanche de l'un des nôtres. Nos gens le saisirent dans la mer , mais son embarcation entraînée au gré des flots , fut recueillie par un autre Insulaire qui la ramena à la côte. Cet acci-  
dent

GE

voir rempli  
il la referra  
construction  
apparaissant  
à double  
à la hanche  
ffi. Il ressem-  
les traits au  
dans l'Embr  
iere de Cook,  
nture; sa terre  
lique, & sans  
ques - uns des  
méricains que  
u; il ne parut  
-être attribuer  
n, plutôt qu'à  
  
près d'Ono-  
acun montait  
s, & ils échan-  
nombre d'inf-  
qui étoit très-  
ment où il se  
tres. Nos gens  
embarcation  
ueillie par un  
ôte. Cet acte  
dent





*Bernard*

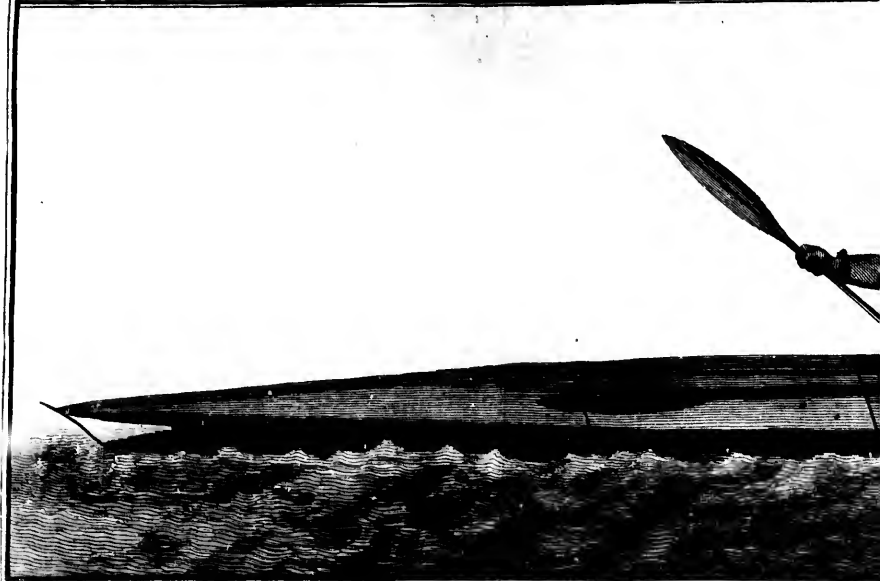
dent oblig  
 bord; il d  
 où nous l'  
 montra ni  
 première  
 posée de la  
 semblablem  
 vêtement d  
 garnies de  
 Le côté à  
 raccomod  
 offe de soie  
 ou trois esp  
 tant mouill  
 se revêtit av  
 faire. Son m  
 de ses Com  
 connoissoien  
 usages. Au  
 coup leur cu  
 rendre en pir  
 voisins pour  
 dinaires.  
 » Un Hab  
 ette pareille  
 Clerke. Il m  
 écrite en Ru  
 endoit, com  
 Tome X2

dent obligea le jeune homme de venir sur mon bord ; il descendit dans ma chambre dès l'instant où nous l'engageâmes à y descendre , & il ne montra ni répugnance , ni mal-aïse. Il portoit une première robe de la forme d'une chemise , composée de larges boyaux d'un animal marin , vraisemblablement d'une baleine ; & par-dessous , un vêtement de la même forme , de peaux d'oiseaux , garnies de leurs plumes & cousues proprement. Le côté à plumes posoit sur la chair. Il l'avoit raccommodé ou repétassé avec des morceaux d'étoffe de soie ; & son chapeau étoit orné de deux ou trois especes de grains de verre. Ses habits étant mouillés , je lui en donnai d'autres dont il se revêtit avec autant d'aïfance que j'aurois pu le faire. Son maintien , & celui de quelques autres de ses Compatriotes , nous firent croire qu'ils connoissoient les Européens & plusieurs de nos usages. Au reste nos vaisseaux excitoient beaucoup leur curiosité , car ceux qui ne purent s'y rendre en pirogues , s'assemblerent sur les collines voisines pour regarder des bâtimens aussi extraordinaires.

» Un Habitant de l'Isle m'apporta une seconde lettre pareille à celle qu'avoit reçue le Capitaine Clerke. Il me la présenta , mais elle se trouva écrite en Russe , langue qu'aucun de nous n'entendoit , comme je l'ai déjà observé. Si elle m'é-

---

1778.  
Juin.



CANOTS D'O



CANOTS D'OONALASHKA.

B

1778.  
Juin.

toit inutile , elle pouvoit servir à d'autres , & je la rendis au porteur , que je renvoyai avec des présens ; il me fit plusieurs révérences profondes.

» Me promenant le lendemain , le long de la côte , je rencontrai un groupe d'Insulaires des deux sexes assis sur l'herbe ; ils faisoient un repas , composé de poissons crus , qu'ils sembloient manger avec autant de plaisir que nous mangeons un turbot servi dans la sauce la plus délicate.

La nature de cet ouvrage ne permet pas d'indiquer la route & les découvertes de M. Cook depuis son départ de l'Isle d'*Oonalashka* , jusqu'au moment où il fut arrêté par les glaces du Nord. Nous sommes réduits à extraire du Voyage quelques - uns des endroits les plus intéressans.

3 Août. » Le 3 Août par  $62^{\text{d}} 34'$  de latitude &  $192^{\text{d}}$  de longitude , dit M. Cook , M. Anderson , mon Chirurgien , attaqué de consomption depuis plus d'un an , mourut. C'étoit un jeune homme plein de sentiment & d'esprit , & d'une société agréable ; il savoit bien son Art , & il avoit acquis beaucoup de connoissances en d'autres parties. Les Lecteurs remarqueront , sans doute , combien il m'avoit été utile dans le cours du Voyage ; & si la mort ne fût venue le frapper , le Public , j'en suis sûr , auroit reçu de lui des Mémoires sur l'Histoire Naturelle des Pays où nous avons abordé , qui prouveroient

d'une ma  
digne des  
après qu'i  
perçûmes  
nous supp  
pelai *Isle*  
d'un homm  
coup. Le l  
urgien de  
& je nom  
Samuel ,  
vaisseau «.

M. Cook  
nommée  
 $64^{\text{d}} 30'$  de  
tude ; &  
circonférenc  
offre de gr  
en bien des  
& de végét.  
rente espec  
plupart étoie  
arbrisseaux ,  
ent. Un pe  
il débarqua ,  
de pourpier  
en remplît

d'une maniere démonstrative, combien il étoit digne des éloges que je lui donne ici. Peu d'après qu'il eut rendu le dernier soupir, nous aperçûmes une terre dans l'Ouest, à douze lieues; nous supposâmes que c'étoit une Isle, & je l'appelai *Isle Anderson*, afin de perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimois & que j'estimois beaucoup. Le lendemain, je fis venir M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, à bord de la *Résolution*, & je nommai Chirurgien de la *Découverte* M. Samuel, premier Aide de Chirurgien de mon vaisseau.

1778.  
Août.



M. Cook débarqua le 5, à une Isle qu'il nommée *Isle du Traîneau*, & qui gît par 64<sup>d</sup> 30' de latitude, & 193<sup>d</sup> 57' de longitude; & elle a environ quatre lieues de circonférence. La surface du terrain en général offre de grosses pierres détachées, qui sont, en bien des endroits, couvertes de mousses & de végétaux. Il y compta plus de vingt ou trente especes différentes de ces végétaux, & la plupart étoient en fleur. Mais il n'y aperçut ni arbustes, ni arbres, non plus que sur le Continent. Un petit terrain bas, près de la greve, où il débarqua, produisoit une quantité considerable de pourpier sauvage, de pois d'angelique, &c. Il remplit le canot, & il fit mettre ces légumes

5.

1778.  
Août.

dans la soupe. Il vit un renard, quelques pluviers & divers petits oiseaux, & il rencontra des cabanes en ruines, construites en partie sous terre. Ainsi des hommes avoient été depuis peu sur cette Isle, & il est clair que les Habitans de la côte voisine y viennent pour un objet quelconque; car il y avoit un sentier battu d'une extrémité à l'autre. Il trouva à peu de distance de la greve, où il mit à terre, un traîneau. Il le jugea semblable à ceux qu'emploient les Habitans du *Kamschatka*, pour faire leurs transports sur la glace ou la neige. Il avoit dix pieds de longueur & vingt pouces de large; il étoit garni de ridelles par le haut, & d'os par en bas: sa construction me parut heureuse; ses diverses parties étoient jointes d'une maniere très-soignée, les unes avec des chevilles de bois, & la plupart avec des courroies ou des lanieres de baleine; ce qui le persuada que c'étoit un ouvrage des Naturels du pays.

9. Il se trouva le 9 par le travers du *Cap du Prince de Galles*, l'extrémité la plus occidentale des parties de l'*Amérique* connues jusqu'à présent. Ce Cap gît par  $65^{\text{d}} 46'$  de latitude, &  $191^{\text{d}} 45'$  de longitude; il porta ensuite du côté de l'*Asie*, & le 10 Août il mouilla sur la côte de *Tschutsky*.

20.

*Rédempte su*

» AU mo  
(c'est M.  
la côte sep  
tans, à qui  
du trouble  
nettement  
rieur du pay  
Je résolu de  
qui frappe  
effet en rou  
ques-uns de  
hommes qui  
& des traits  
monticule p  
approchâmes  
la greve, ils  
rent des ré  
mes à leurs p  
part, ne leu  
attendre que  
retirerent au  
rivage. Je  
main; je les  
estes, à s'ar  
ues bagatelle

*Résumé sur la Côte de Tschutsky. Remarques sur ce Pays & sur ses Habitans.*

1778.

Août.

» AU moment où nous entrâmes dans la Baie, (c'est M. Cook qui parle) nous apperçûmes sur la côte septentrionale, un village & des Habitans, à qui la vue de nos vaisseaux parut inspirer du trouble & de la crainte. Nous distinguions nettement des gens qui marchaient vers l'intérieur du pays, avec des fardeaux sur leurs épaules. Je résolus de débarquer près de leurs habitations, qui frappoient nos regards, & je me mis en effet en route avec trois canots armés, & quelques-uns de mes Officiers. Trente ou quarante hommes qui portoient une hallebarde, un arc & des traits, étoient rangés en bataille sur un monticule près du village; à mesure que nous approchâmes, trois d'entre eux descendirent sur la greve, ils ôtèrent leurs chapeaux, & ils nous firent des révérences profondes. Nous répondîmes à leurs politesses; mais cet accueil de notre part, ne leur inspira pas assez de confiance pour attendre que nous eussions débarqué; car ils se retirèrent au moment que nos canots touchèrent le rivage. Je les suivis seul, sans rien tenir à la main; je les déterminai, par mes signes & mes gestes, à s'arrêter, & à recevoir en présent quelques bagatelles. Ils me donnerent, en retour,



1778.  
Août.

deux peaux de renard & deux dents de che-  
de mer. J'ignore si les largesses commencées  
de mon côté ou du leur; il me parut qu'ils avoient  
apporté ces choses afin de me les offrir, & qu'ils  
me les auroient présentées quand même ils n'auroient  
rien reçu de moi.

» Je les jugeai très-craintifs & très-circonspectes, & ils me prièrent, par gestes, de ne pas laisser avancer les gens de ma troupe : l'un d'eux, sur les épaules duquel je voulus mettre la main, tressaillit, & recula de plusieurs pas. Ils retirèrent à mesure que j'approchai; ils étoient prêts à faire usage de leurs piques, & ceux qui se trouvoient sur le monticule, se disposoient à les soutenir avec leurs traits. J'arrivai insensiblement au milieu d'eux, ainsi que deux ou trois de mes compagnons. Des grains de verre que je leur distribuai, leur inspirèrent bientôt une sorte de confiance; ils ne s'alarmerent plus lorsqu'ils virent que quelques autres de mes gens venoient nous joindre; & les échanges entre nous commencèrent peu-à-peu. Nous leur donnâmes des couteaux, des grains de verre, du tabac, & ils nous donnerent plusieurs de leurs vêtements & un petit nombre de traits; mais rien de ce que nous leur offrîmes, ne put les engager à nous céder une pique ou un arc. Ils eurent soin de les tenir toujours en arrêt; ils ne les quitterent jamais

e che  
encor  
s avoie  
& qu'  
e ils n'a

· circon

de ne p

un d'em

mettre

pas. Ils

ils étoie

ceux q

poioient

insensible

ou trois

re que

une for

s lorsqu'

s venoie

tous con

hâmes d

ac, &

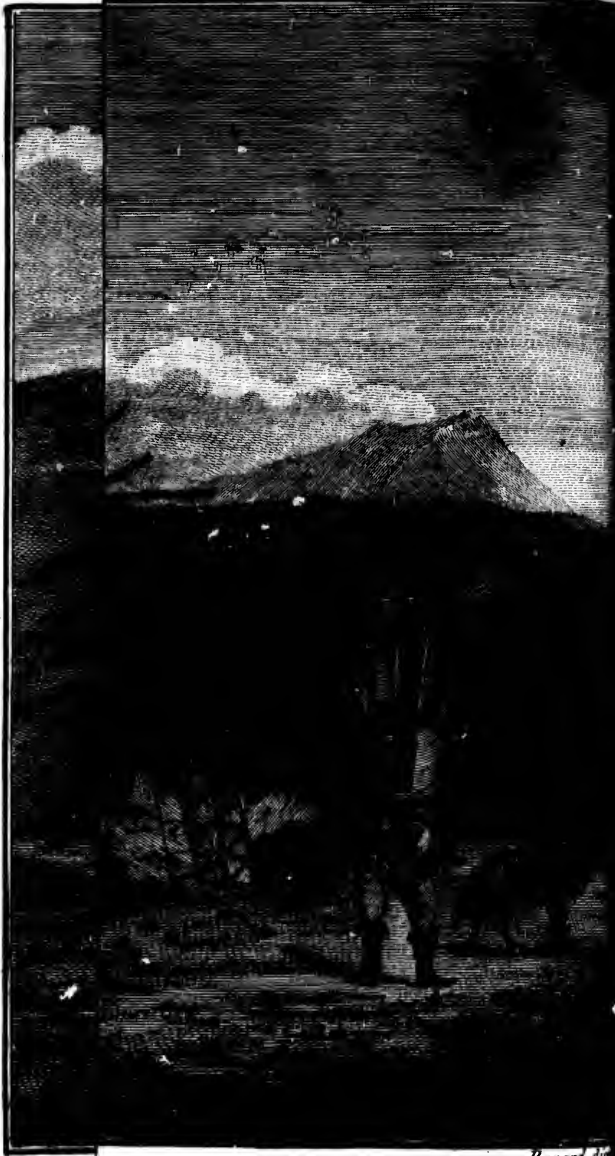
emens

que no

ous céd

e les te

jamais



IONS.

*Benard del.*

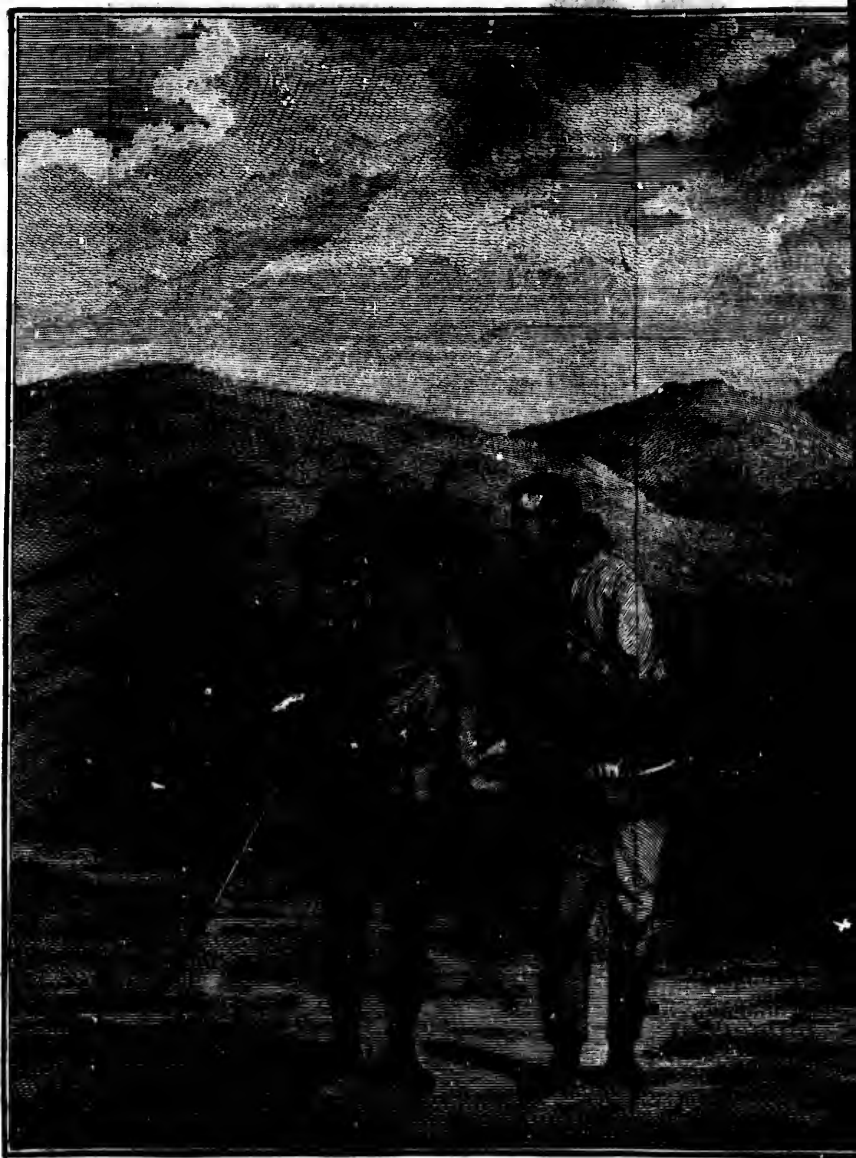
j'en exc  
posèrent  
& d'une  
alors de  
prendre  
sûreté,  
» Leu  
mais nou  
lés, & q  
arrondie.  
ploient c  
vent pou  
fourrure.  
nous avio  
qu'on tre  
& les hal  
fabrique  
donné be  
tures &  
métal bla  
l'arc & le  
en band  
cuir roug  
de cuir,  
épaule g  
nous par  
cuir roug  
& d'autr

j'en excepte quatre ou cinq hommes, qui les dé-  
posèrent une fois pour nous régaler d'une danse  
& d'une chanson : ils ne manquèrent pas même  
alors de les placer de manière à pouvoir les re-  
prendre dans un instant ; ils désirèrent , pour leur  
sûreté, que nous nous tinssions assis.

» Leurs traits étoient armés d'os ou de pierres ;  
mais nous en remarquâmes très-peu de barbe-  
lés , & quelques-uns avoient une pointe mouffe  
arrondie. Je ne puis dire à quel usage ils em-  
ploient ces derniers , à moins qu'ils ne s'en ser-  
vent pour tuer de petits animaux, sans gêner la  
fourrure. Leurs arcs ressembloient à ceux que  
nous avons vus sur la côte d'*Amérique* , & à ceux  
qu'on trouve parmi les Esquimaux. Les piques  
& les hallebardes étoient de fer ou d'acier , & de  
fabrique Européenne ou Asiatique : on s'étoit  
donné beaucoup de peine pour les orner de sculp-  
tures & de pièces de rapport d'airain ou d'un  
métal blanc. Ceux qui se tenoient devant nous  
l'arc & les traits en arrêt , portoient leurs piques  
en bandoulière sur l'épaule droite : une lanière de  
cuir rouge formoit la bandoulière : un carquois  
de cuir , rempli de fleches , pendoit sur leur  
épaule gauche. Quelques-uns de ces carquois  
nous parurent extrêmement jolis ; ils étoient de  
cuir rouge ; & ils offroient une broderie élégante  
& d'autres ornemens.

---

1778.  
Août.



LES TSCHUTSKY ET



S TSCHUTSKY ET LEURS HABITATIONS.

1778.  
Août.

» Plusieurs autres choses, & leurs vêtements, en particulier, annoncent un degré d'industrie, bien supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Tous les Sauvages que nous avons vus depuis notre arrivée sur la côte d'*Amérique*, étoient d'une petite taille; ils avoient la face joufflue & arrondie, & les os des joues proéminens. Les Habitans du pays, où nous relâchions maintenant, nous offroient des visages allongés; ils étoient robustes & bien faits; en un mot, ils paroissoient d'une race absolument différente. Nous n'apperçûmes ni enfans, ni vieillards, si j'en excepte un homme qui avoit la tête chauve, & étoit désarmé: les autres sembloient être des guerriers d'élite; ils se trouvoient au-dessous plutôt qu'au-dessus du moyen âge. Une marque noire, la seule de ce genre que je remarquai, traversoit la figure du vieillard: ils avoient tous les oreilles percées, & quelques-uns y portoient des grains de verre: c'étoit à-peu-près leur unique parure, car ils n'en ont point à leurs levres. Ceci est un nouveau point dans lequel ils diffèrent des Américains que nous avons vus en dernier lieu.

» Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, d'une paire de bottes & d'une paire de gants: chacune de ces choses est de cuir, de peaux de daim ou

de chien, apprêtées  
poils. La  
damment  
Naturels  
des capuc  
grands pou  
chevelure  
ou coupée  
la barbe. I  
obtinrent d  
ce qu'ils es  
» Leurs  
habitations  
exactement  
eu au-dess  
elles que j  
environ vin  
douze d'élé  
côtes de  
euse, & lié  
y a sur ce  
erture d'un  
orte une sec  
maison ref  
ar une mu  
eds de hau  
s, & à un

de chien, ou de veau de mer, extrêmement bien apprêtées, &c. ; quelques-unes conservent leurs poils. La tête entre dans le chapeau. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des Naturels du pays font usage, nous achetâmes des capuchons de peaux de chien, & assez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure nous parut noire, mais elle étoit rasée, ou coupée très-près, & aucun d'eux ne portoit la barbe. Dans le petit nombre d'articles qu'ils obtinrent de nous, les couteaux & le tabac furent ce qu'ils estimèrent le plus.

» Leurs habitations d'été différent de leurs habitations d'hiver ; les dernières ressemblent exactement à une voûte, dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. L'une d'elles que j'examinai, avoit une forme ovale, environ vingt pieds de hauteur, & à-peu-près douze d'élévation ; la charpente étoit de bois & les côtes de baleine disposées d'une manière judicieuse, & liées ensemble par des corps plus petits : il y a sur cette charpente, une première couverture d'une herbe forte & grossière, qui en porte une seconde de terre, en sorte qu'au dehors, la maison ressemble à un petit mondrain, soutenu par une muraille de pierres de trois ou quatre pieds de hauteur, construite autour des deux côtés, & à une extrémité. A l'autre extrémité, la

---

1778.  
Août.



1778.  
Août.

terre est élevée en pente, de maniere à pouvoir monter à l'entrée, qui n'est autre chose qu'un trou placé au sommet du toit. Le lieu où l'on marche étoit plancheyé, & il y avoit au milieu une espece de cellier dans lequel je n'apperçus que de l'eau. Je remarquai, au bout de chacune des cabanes, une chambre voûtée, que je pris pour un magasin. Ces magasins communiquoient à l'habitation par un passage obscur, & avec l'atmosphere par une ouverture qui se trouve dans le toit, & qui est au niveau du terrain sur lequel on marche en plein air; mais on ne peut pas dire qu'ils sont absolument souterrains, car une des extrémités touchoit au bord de la colline, le long de laquelle ils sont rangés, & elle étoit construite en pierre. Le dessus étoit surmonté d'une espece de guérite de sentinelle, ou de tour, composée d'ossements d'un gros poisson.

» Les cabanes d'été sont circulaires & assez étendues; elles forment une pointe au sommet des perches légères, & des os couverts de peaux d'animaux marins, en composent la charpente. L'une d'elles, dont j'examinai aussi l'intérieur, offroit un âtre au foyer, à côté de la porte; j'y vis un petit nombre de vases de bois, dont chacun étoit fort sale. Les endroits où se couchent les Naturels, se trouvoient sur les flancs, & occupoient à-peu-près la moitié de la circon-

rence. & de dé-  
tions for-  
étoient  
propres.

» J'ob-  
échafauds  
à ceux q-  
parties de  
toutes leu-  
sécher du  
hors de la  
dans le pa-  
renard, m-  
leurs; ils  
blent à de-  
attellent à l-  
ont des tra-  
considérabl-  
Peut-être  
régime diét-  
avoient été

» Les ca-  
genre que  
Nord-Oues-  
de grands  
dessous du  
» Les en-

rence. Il paroît qu'ils ont des idées de pudeur & de décence, car il y avoit plusieurs séparations formées avec des peaux. Le lit & le coucher étoient de peaux de daim, la plupart sèches & propres.

» J'observai autour des habitations, divers échafauds de dix à douze pieds de hauteur, pareils à ceux que nous avions rencontrés sur quelques parties de la côte d'*Amérique*. Ils étoient d'os dans toutes leurs parties, & ils paroissoient destinés à sécher du poisson ou des peaux; on les met ainsi hors de la portée des chiens, très-nombreux dans le pays. Ces chiens sont de l'espece du renard, mais plus gros, & de différentes couleurs; ils ont de longs poils foyeux, qui ressemblent à de la laine. Il est vraisemblable qu'ils les attellent à leurs traîneaux pendant l'hiver, car ils ont des traîneaux; & j'en vis un nombre assez considérable dans une de leurs habitations d'hiver. Peut-être aussi que les chiens entrent dans leur régime diététique, car j'en apperçus plusieurs qui avoient été tués le matin.

» Les canots de cette peuplade sont du même genre que ceux des Sauvages, établis à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; Nous en trouvâmes de grands & de petits dans une crique qui est au-dessous du village.

» Les environs de la bourgade, nous offrirent

---

1778.  
Avril.

1778.  
Août.

une multitude d'offemens de gros poissons & d'autres animaux marins ; d'où il y a lieu de croire que la mer fournit la plus grande partie de leurs subsistances. Le pays me parut extrêmement stérile , car je n'y vis ni arbres , ni arbrisseaux. Nous observâmes , à quelque distance à l'Ouest , une chaîne de montagnes couvertes de neige , tombée depuis peu.

» Nous supposâmes d'abord que cette terre fait partie de l'Isle d'*Alaschka* , marquée dans la Carte de M. Staehlin , dont j'ai parlé plus haut. Mais d'après la forme de la côte , d'après la position du rivage opposé d'*Amérique* , & d'après la longitude , nous ne tardâmes pas à penser que c'étoit le *pays des Tschutsky* , ou l'extrémité orientale de l'*Asie* , reconnue par Behring , en 1728. Pour adopter cette dernière opinion sans examen ultérieur , il auroit fallu juger la Carte de M. Staehlin extrêmement fautive , jusque dans les degrés de latitude , ou même croire qu'elle offre des détails absolument chimériques : je n'avois pas droit de juger ainsi un ouvrage muni de garans dignes de considération , sans donner des preuves très-claires.

» Lorsque nous eûmes passé deux ou trois heures avec cette peuplade , nous retournâmes au vaisseau «.

M. C  
on verr  
la côte  
rique ;  
Nord.

Le 17  
une clar  
tion de l  
le *dignoc*  
contrer d  
cependan  
sembloien  
depuis de  
que d'une  
de doute  
Ne pouva  
plus avan  
par 70<sup>d</sup> 4  
impénétra  
quart-Sud  
bin que p  
ne foule  
eau : le  
en tua p

» Leur  
veur de l  
eu de jo

M. Cook après cette visite aux *Tschutsky*, dont on verra plus bas les heureux effets, s'éloigna de la côte d'*Asie*; il se rapprocha de celle d'*Amérique*; & lorsqu'il l'eut ralliée, il cingla au Nord.

1778.  
Août.

Le 17 avant midi, il aperçut dans l'horizon; une clarté pareille à celle que produit la réflexion de la glace, & qu'on appelle communément *le clignotement* de la glace. N'imaginant pas rencontrer des glaces si-tôt, il y fit peu d'attention: cependant l'âpreté de l'air, & l'obscureté du ciel, sembloient annoncer un changement brusque depuis deux ou trois jours. Une heure après, la vue d'une large plaine de glace, ne lui laissa plus de doutes sur la cause de la clarté de l'horizon. Ne pouvant, à deux heures & demie, marcher plus avant, il revira près des bords de la glace; par  $70^{\text{d}} 41'$  de latitude. La glace étoit absolument impénétrable, & elle se prolongeoit de l'Ouest-quart-Sud-Ouest, à l'Est-quart-Nord-Est, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue. Il trouva ici une foule de chevaux marins; il y en avoit dans l'eau: le plus grand nombre occupoit la glace. Il en tua plusieurs.

» Leur graisse, dit M. Cook, approche de la saveur de la moëlle, mais elle devient rance dans peu de jours, si on ne la sale pas: lorsqu'elle est

1778.  
Août.

salée, elle se conserve bien plus long-temps. La chair est grossiere & noire, & elle a une faveur forte : le cœur est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Quand la graisse est fondue, elle donne beaucoup d'huile, qui brûle très-bien dans les lampes; & les peaux, qui sont très-épaisses, nous servirent infiniment pour la garniture de nos agrès. Les dents, ou les crocs de la plupart des individus, étoient très-petites à cette époque de l'année; quelques-unes, même des plus gros & des plus âgés, n'excédoient pas six pouces de longueur : nous en conclûmes que leurs vieilles dents étoient tombées depuis peu.

» Ils se tiennent sur la glace en troupeaux de plusieurs centaines; ils se roulent pêle-mêle, les uns sur les autres, comme les cochons : leur voix est très-éclatante; en sorte que pendant la nuit, ou dans les temps brumeux, ils nous avertirent du voisinage de la glace, avant que nous pussions la découvrir. Nous n'avons jamais trouvé tout le troupeau endormi; nous en remarquâmes toujours quelques-uns qui faisoient sentinelle. Ceux-ci éveilloient leurs camarades à l'approche de nos canots, & l'alarme se communiquant peu-à-peu, la troupe entiere se montrait éveillée; mais ils ne se hâtoient ordinairement de prendre la fuite, qu'après que nous leur avions tiré des coups de fusil : alors ils se jetoient à la mer avec le plus

grand défor  
premiere d  
es perdition  
blesés d'un  
ent pas au  
ont dit. Ils  
ables lorsqu  
plus effraya  
ombreuses  
oscanots; r  
ès qu'ils ap  
u même dès  
n joue. Les  
à la dernie  
e, dans l'e  
mittoient pa  
oient morte  
s unes, no  
» J'examin  
ouvai comp  
s grandeurs  
ois à peine  
u canot; ell  
ere aussi imp  
uai qu'elle é  
cepté dans  
n peu poreu  
acée, & il m

grand désordre. Quand nous n'avions pas tué à la première décharge ceux que nous tirions, nous les perdions communément, quoiqu'ils fussent blessés d'une manière mortelle : ils ne nous parurent pas aussi dangereux que certains Auteurs ont dit. Ils ne nous semblerent pas même redoutables lorsque nous les attaquions. Leur mine est plus effrayante que leur naturel. Des troupes nombreuses nous suivoient & venoient près de nos canots; mais ils se précipitoient dans les flots, dès qu'ils appercevoient la lueur de l'amorce, ou même dès qu'ils voyoient qu'on les couchoit en joue. Les femelles défendent leurs petits jusqu'à la dernière extrémité, & aux dépens de leur vie, dans l'eau ou sur la glace. Les jeunes ne quittoient pas leurs meres, lors même qu'elles étoient mortes, en sorte que si nous avions tué des unes, nous étions sûrs des autres.

» J'examinai la glace de près. Le 27, je la trouvai composée de pieces flottantes, de diverses grandeurs, & tellement réunies, que je pouvois à peine percer la bordure extérieure avec un canot; elle présentoit aux vaisseaux une barrière aussi impénétrable que des rochers. Je remarquai qu'elle étoit par-tout pure & transparente, excepté dans la partie supérieure qui se trouvoit un peu poreuse. Je jugeai que c'étoit de la neige glacée, & il me parut qu'elle s'étoit toute formée

---

1778.  
Août.

27.

1778.  
Août.

à la mer : car outre qu'il est invraisemblable, ou plutôt impossible que des masses si énormes flottent dans des rivières, où il y a à peine assez d'eau pour un canot, nous n'y aperçûmes aucune des choses que produit la terre; & on auroit dû y en voir, si elle s'étoit formée dans des rivières grandes ou petites. Les morceaux qui composoient la bordure extérieure de la plaine, avoient de quarante ou cinquante verges d'étendue, à quatre ou cinq, & il me sembla que les plus considérables plongeoiient dans l'eau au moins de trente pieds. Il est aussi peu probable que cette glace eût été produite en entier dans une seule saison : je croirois plutôt que c'est le résultat d'un grand nombre d'hivers. Je pensai également que le reste de l'été ne suffiroit pas pour en fondre la dixième partie ; car le Soleil avoit déjà déployé sur elle la plus vive influence de ses rayons. Je suis persuadé d'ailleurs que le Soleil contribue peu à la diminution de ces glaces monstrueuses : si cet Astre est long-temps sur l'horizon, il ne se montre guère que quelques heures à la fois, & souvent on ne le voit pas de plusieurs jours. C'est le vent, ou plutôt ce sont les flots excités par le vent qui réduisent la taille de ces masses énormes, à force de les jeter les unes contre les autres, & de miner ou d'entraîner les parties qui se trouvent exposées aux chocs des vagues. Nous

en eûmes  
vânes qu  
morceaux  
ou la parti  
espace de  
voyoit en  
exactement  
cher élevé.  
mer sur un  
pieds; en t  
passer. Si j  
jamais imag  
des flots un  
la partie inf  
il peut arriv  
de glaces qu  
les empêche  
vigateurs, q  
y en reste to  
vérité ne peu  
qui arranger

Enfin le 2  
long-temps  
ment le passa  
mérique, crut  
l'année suiva

» La saison  
Tome X

en eûmes une preuve certaine ; car nous observâmes que la surface supérieure de beaucoup de morceaux avoit été emportée, tandis que la base ou la partie inférieure demuroit ferme dans un espace de plusieurs brasses, autour de celle qu'on voyoit encore au-dessus de l'eau , & ressembloit exactement à un bas-fond qui environne un rocher élevé. Nous mesurâmes la profondeur de la mer sur un de ces morceaux , & elle fut de quinze pieds ; en sorte que les vaisseaux auroient pu y passer. Si je ne l'avois pas mesuré, je n'aurois jamais imaginé qu'il y eût au-dessus du niveau des flots un poids de glace assez fort , pour tenir la partie inférieure si avant sous les vagues. Ainsi, il peut arriver qu'une saison orageuse détruise plus de glaces que n'en forment plusieurs hivers, ce qui les empêche de trop s'accroître ; mais tous les Navigateurs, qui ont été sur les lieux, concluront qu'il y en reste toujours un fonds en réserve, & cette vérité ne peut être contestée que par des Physiciens qui arrangent des systêmes dans leur cabinet «.

Enfin le 29 Août , M. Cook , après avoir lutté long-temps contre les glaces , & essayé vainement le passage du côté de l'*Asie* & du côté de l'*A-mérique* , crut devoir différer ses tentatives jusqu'à l'année suivante.

» La saison étoit si avancée, dit-il, & l'époque où

Tome XXIII.

Q

1778.  
Août.

29.



1778.  
Août.

commencent les gelées s'approchoit tellement ; que je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles tentatives , pour découvrir cette année un passage dans la Mer Atlantique. Je songeois à trouver un endroit où nous pussions faire du bois & de l'eau ; & la chose dont je m'occupois le plus , étoit l'emploi de mon hiver , de maniere à le rendre utile à la Géographie & à la Navigation , & à me mettre en état de retourner au Nord l'été suivant , pour y faire de nouveau la recherche d'un passage «.



M. Cook ayant pris la résolution de cingler au Sud , continua à relever la pointe des Isles & des côtes de l'Amérique & de l'Asie qui se trouvent dans ces parages. Il eut avec les Naturels du pays plusieurs entrevues dont nous ne parlons pas ; & il arriva , le 12 Septembre , à une

12 Sept. *Entrée de la côte d'Amérique qu'il a appelée Entrée de Norton , & où il mouilla.*

*Relâche à l'Entrée de Norton. Remarques sur cette partie de l'Amérique & sur ses Habitans.*

» La rade étant très-ouverte , dit-il , & par conséquent peu sûre , je résolus de ne pas attendre que toutes nos futailles fussent remplies , car il auroit fallu pour cela quelque temps ; mais seu-

lement d'  
de cherch  
Nous enl  
la greve,  
la côte , l  
des deux  
» Je de  
une prom  
endroits c  
couverts d  
quelques-u  
rable de ba  
telles de l  
peine une f  
bois , tels q  
endoient t  
es arbres ,  
& dont auc  
de diametre  
ques-uns d  
deux fois p  
ans cette p  
apin ; nous  
autre forte.  
» Le lend  
l'approcha d  
ois. J'igno  
u'elle arriv

lement d'approvisionner de bois les vaisseaux, & de chercher ensuite une aiguade plus commode. Nous enlevâmes les bois qui se trouvoient sur la greve, & comme le vent souffloit le long de la côte, les canots pouvoient marcher à la voile des deux côtés; ce qui abrégéa notre travail.

» Je descendis à terre l'après-dînée, & je fis une promenade dans l'intérieur du pays; les endroits où il n'y avoit point de bois, étoient couverts de bruyeres, & d'autres plantes, dont quelques-unes produisent une quantité considérable de baies. Toutes ces baies étoient mûres; celles de la camarigne sur-tout: on trouvoit à peine une seule plante qui fût en fleur. Les sous-bois, tels que le bouleau, les saules & les aunes, rendoient très-incommode la promenade parmi les arbres, qui étoient tous de l'espece du *spruce*, & dont aucun n'avoit plus de six ou huit pouces de diametre; mais nous en rencontrâmes quelques-uns de couchés sur la greve, qui étoient deux fois plus gros. Tout le bois qui flottoit dans cette partie de la Mer du Nord, étoit de sapin; nous n'en vîmes pas un morceau d'une autre sorte.

» Le lendemain, uné des familles du pays approcha de l'endroit où nous embarquions du bois. J'ignore quel nombre elle formoit lorsqu'elle arriva; je comptai seulement le mari, la

1778.  
Septemb.

13.

1778.  
Septemb.

femme, un enfant, & un homme si perclus de ses membres, que je n'en avois jamais vu, ou qu'on ne m'en avoit jamais cité un pareil. Le mari étoit presque aveugle, & sa physionomie, non plus que la physionomie de sa femme, n'annonçoient pas autant de douceur que celle des Sauvages que j'avois eu occasion de rencontrer sur cette côte. Leurs levres inférieures étoient percées, & ils mettoient le fer au-dessus de tout. En échange de quatre couteaux que nous avions fait avec un vieux cercle de fer, ils me donnerent environ quatre cents livres de poisson, qu'ils avoient pris pendant la journée ou la veille. Il y avoit des truites, & le reste tenoit le milieu, pour la grosseur & la saveur, entre le mulot & le hareng. J'offris quelques grains de verre à l'enfant, qui étoit une fille; sur quoi la mere fondit en larmes; le pere pleura ensuite; l'homme perclus de ses membres versa aussi des pleurs un moment après; & enfin la fille elle-même imita les autres. Mais cette musique ne dura pas long-temps (a). A l'entrée de la

(a) Le Capitaine King m'a communiqué les détails que voici, sur son entrevue avec la même famille. » Le 12, tandis que je » surveillois ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, » une pirogue, remplie de Naturels, s'approcha de moi; je les » engageai à débarquer, & un vieillard & une femme descendirent à terre. Je donnai un petit couteau à la femme, et

nuit, les v  
visionnés  
barqué en  
» Le 1.  
balais, dor  
de spruce  
le monde  
étoit deve  
ressac, que  
quer sans l  
pas encore  
dessous de  
d'une Ile o

lui faisant en  
» plus grand,  
» par signes de  
» un mille, lor  
» greve pierreu  
» m'arrétai, & la  
» que je vis co  
» ensuite près d  
» trouvoient sur  
» petit enfant,  
» J'ignorai ce q  
» pousser des cr  
» chemin; il éto  
» du côté du ve  
» singu  
» retenir mon h  
» sur les yeux d  
» femme prit me

nuît, les vaisseaux se trouverent largement approvisionnés de bois, & chacun d'eux avoit embarqué environ douze futailles d'eau.

1778.  
Septemb.

» Le 14, (un Détachement alla couper des balais, dont nous avons besoin, & des branches de *spruce* dont je voulois faire de la biere. Tout le monde revint à bord à midi, car le vent qui étoit devenu frais, produisoit sur la greve un tel reflux, que les canots ne pouvoient plus débarquer sans beaucoup de peine. Nous ne savions pas encore d'une maniere certaine, si la côte au-dessous de laquelle nous étions, faisoit partie d'une Isle ou du Continent de l'*Amérique* : le peu

14.

lui faisant entendre qu'elle en recevroit de moi un beaucoup plus grand, si elle me procuroit du poisson : elle m'avertit par signes de la suivre. Je l'avois accompagnée l'espace d'environ un mille, lorsque l'homme se laissa tomber en traversant une greve pierreuse, & se fit au pied une blessure profonde. Je m'arrêtai, & la femme tourna son doigt sur les yeux de l'homme, que je vis couverts d'une taie épaisse & blanche. Il se tint ensuite près de sa femme, qui l'instruisit des obstacles qui se trouvoient sur son chemin. La femme portoit sur son dos un petit enfant, couvert avec le chaperon de sa souquenille. J'ignorai ce que c'étoit, jusqu'au moment où je l'entendis pousser des cris. J'atteignis leur canot, après deux milles de chemin; il étoit de peau, ouvert & renversé, la partie convexe du côté du vent; & il leur servoit de cabane. On exigea de singuliere opération. On me recommanda d'abord de retenir mon haleine, ensuite de souffler, & enfin de cracher sur les yeux du malade : quand j'eus fait ces trois choses, la femme prit mes mains; & les pressant contre l'estomac de son

1778.  
Septemb.

de profondeur de la mer ne nous permettant pas d'employer les vaisseaux pour déterminer ce point, je chargeai le Lieutenant King de prendre deux canots, & de s'occuper de toutes les recherches propres à résoudre la question. L'après-midi, la *Résolution* & la *Découverte* gagnèrent la baie qui est au côté Sud-Est du cap *Denbigh*, & nous y mouillâmes. Quelques-uns des Naturels arriverent bientôt après sur de petites pirogues, & ils échangèrent du saumon sec contre les bagatelles que nous avions à leur donner.

16. » Le 16, à la pointe du jour, neuf hommes qui montoient chacun une pirogue, vinrent nous

---

» mari, elle les y tint quelque temps, & elle raconta, sur ces  
 » entrefaites, une histoire désastreuse de sa famille, en me  
 » montrant quelquefois son mari; d'autres fois un homme perclus  
 » de tous ses membres, qui appartenoit à la famille, & quel-  
 » quefois son enfant. J'achetai tout le poisson qu'ils avoient,  
 » c'est-à-dire, du très-beau saumon, de la truite saumonée &  
 » des mulets; ils le remirent fidèlement au Matelot que je leur  
 » envoyai après mon départ. Le mari avoit cinq pieds deux  
 » pouces, & il étoit bien fait. Il avoit le teint couleur de  
 » cuivre, des cheveux noirs & courts, & peu de barbe. Sa  
 » levre inférieure étoit percée de deux trous, mais il n'y portoit  
 » point d'ornemens. La femme étoit petite & trapue; elle avoit  
 » le visage joufflu & rond: une jaquette de peau de daim,  
 » garnie d'un grand chaperon, composoit son vêtement; &  
 » elle avoit des bottes très-larges. Le mari & la femme avoient  
 » des dents noires, qui me parurent limées jusqu'au niveau des  
 » gencives. La femme étoit piquetée dans l'espace qui sépare  
 » la levre du menton «.

voir. L  
 pectio  
 fons  
 même  
 se mire  
 d'une e  
 mille m  
 corps.  
 dans le  
 compag  
 que la t  
 fërassent  
 des Amé  
 les autre  
 l'Entrée  
 sur-tout  
 & ils sou  
 inférieure  
 » Les h  
 n'offroie  
 morceau  
 terre: les  
 plancher  
 se trouve  
 foyer par  
 trou qui  
 » Aprè  
 rendit à la

voir. Ils s'approchèrent du vaisseau avec circonspection ; il étoit clair qu'ils vouloient seulement satisfaire leur curiosité. Ils se rangerent sur la même ligne, à l'arrière de la *Résolution*, & ils se mirent à chanter, tandis que l'un d'eux battoit d'une espèce de tambour, & qu'un autre faisoit mille mouvemens avec ses mains & avec son corps. Nous ne remarquâmes rien de sauvage dans leur chanson, ou dans les gestes qui l'accompagnerent. Aucun de nous ne put découvrir que la taille & les traits de cette peuplade différaient en quelque chose de la taille & des traits des Américains que nous avons rencontrés sur les autres parties de la côte, si j'en excepte ceux de l'*Entrée du Roi Georges*. Leur vêtement, composé sur-tout de peaux de daim, avoit la même forme, & ils font aussi dans l'usage de se percer la levre inférieure & d'y mettre des ornemens.

» Les habitations étoient près de la greve ; elles n'offroient qu'un toit en pente, fait avec des morceaux de bois, & couvert de gramens & de terre : les flancs étoient entièrement ouverts. Le plancher est aussi de morceaux de bois ; l'entrée se trouve à une des extrémités, & l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a près de la porte un petit trou qui donne une issue à la fumée.

» Après le déjeuner, un Détachement se rendit à la péninsule, pour y faire des balais, &

1778.  
Septemb.

permettant  
terminer ce  
de prendre  
toutes les re-  
son. L'après-  
gagnerent la  
*Denbigh*, &  
des Naturels  
es pirogues,  
contre les ba-  
er.  
neuf hommes  
vinrent nous

raconta, sur ces  
famille, en me  
n homme perclus  
famille, & quel-  
qu'ils avoient,  
uite saumonée &  
atelot que je leur  
cinq pieds deux  
teint couleur de  
eu de barbe. Sa  
mais il n'y portoit  
rapue ; elle avoit  
peau de daim,  
n, vêtement ; &  
a femme avoient  
qu'au niveau des  
space qui sépare

1778.  
Septemb.

y couper des branches de *spruce*. La moitié du reste des Equipages eut en même temps la permission d'aller cueillir des baies. Ceux-ci revinrent à midi, & ceux qui avoient fait le service à bord, allèrent aussi à terre. On trouve ici des groseilles, des vaciets, des baies, des bruyeres, &c. Je débarquai de mon côté, & je traversai une partie de la péninsule: je découvris en plusieurs endroits une herbe très-bonne, & je vis à peine un coin de terre où il n'y eût pas quelques végétaux. Le canton bas qui joint cette péninsule au Continent, étoit plein de mares d'eau, dont quelques-unes se trouvoient déjà glacées. Il y avoit un grand nombre d'oies & d'outardes, mais elles étoient si sauvages, qu'il ne fut pas possible de les tirer. Nous vîmes aussi des becassines, & des perdrix de deux especes. Les terrains boisés offroient une quantité considérable de mouffettes; quelques-uns des Officiers, qui pénétrèrent plus avant que moi, rencontrèrent un petit nombre de Naturels des deux sexes, dont ils furent reçus avec civilité.

» Il me paroît que cette péninsule a dû former une Isle dans les temps anciens, car plusieurs indices nous annoncerent que la mer avoit inondé l'isthme. Il nous sembla que même à présent, les vagues sont contenues par un banc de sable, & les pierres & le bois que jettent les vots. Ce

anc de f  
ue la ter  
- suivre  
- peu.

» M. W  
ept heures  
vec les c  
ue les va  
voit débar

la sommet  
es deux c  
ne petite

uelle il y a  
eau a par-  
in est bas &  
ord; qu'il  
i avoit été  
ces collin

» Du for  
connut l'A  
e vallées é

es qui étoi  
ollines, d'u  
modérée; l'u  
uest, lui p  
rection, il  
ouchure da  
ues-uns de

anc de sable indique d'une maniere évidente, que la terre empiete sur l'Océan, & il étoit aisé de suivre les accroiffemens qu'elle prend peu à peu.

» M. King revint de son petit voyage sur les sept heures du soir ; il me dit qu'il s'étoit avancé avec les canots trois ou quatre lieues plus loin que les vaisseaux n'auroient pu le faire ; qu'il avoit débarqué ensuite au côté occidental ; que du sommet des hauteurs , il avoit vu la réunion des deux côtes ; que l'entrée est terminée par une petite riviere ou par une crique , devant laquelle il y a des bancs de sable ou de vase ; que l'eau a par-tout peu de profondeur ; que le terrain est bas & marécageux à quelque distance au nord ; qu'il s'éleve ensuite en collines ; & qu'il lui avoit été aisé de suivre la jonction complete de ces collines de chaque côté de l'*Entrée*.

» Du sommet des hauteurs , d'où M. King reconnut l'*Entrée* , il distingua un grand nombre de vallées étendues , qui contenoient des rivieres qui étoient bien boisées , & bornées par des collines , d'une pente douce & d'une élévation modérée ; l'une de ces rivieres , située au Nord-ouest , lui parut être considérable , & d'après sa direction , il fut porté à croire qu'elle a son embouchure dans la mer , au fond de la Baie. Quelques-uns de ses gens qui pénétrèrent au-delà de

1778.  
Septemb.



1778.  
Septemb. cette riviere, rencontrèrent des arbres plus gros  
à mesure qu'ils s'avancerent.

» J'ai donné à cette *Entrée*, le nom d'*Entrée*  
*de Norton*, en honneur de Sir *Fletcher Norton*,  
Orateur de la Chambre des Communes, & pro-  
che parent de M. King. Elle se prolonge au  
Nord jusqu'à 64<sup>d</sup> 55' de latitude.

» Etant alors bien assuré que la Carte de M.  
*Stahlin* est très-défectueuse, & ayant établi le  
Continent d'*Amérique* dans l'espace où il met son  
Isle imaginaire d'*Alaschkz*, je devois songer à  
quitter ces parages septentrionaux, & à me reti-  
rer pendant l'hiver, dans un endroit où je pusse  
laisser reposer mes Equipages, & embarquer  
quelques vivres. *Pétropaulouska*, ou *Saint-Pierre*  
& *Saint-Paul*, l'un des havres du *Kamischatka*,  
ne me parut pas propre à recevoir tant de monde.  
D'autres raisons me déterminèrent d'ailleurs à ne  
point y aller à cette époque. J'indiquerai d'abord  
l'extrême répugnance que j'avois à demeurer sur  
ou sept mois dans l'inaction; je ne pouvois rien  
faire d'utile si je passois l'hiver dans ces parages  
du Nord. De toutes les terres qui se trouvoient  
à notre portée, les Isles *Sandwich* étoient celles  
qui me promettoient le plus d'agrémens & le  
plus de vivres. Je résolus donc de m'y rendre,  
mais, avant d'exécuter ce projet, nous avions  
besoin de faire de l'eau. Pour nous en procurer,

Je me déci-  
en cherch  
la reconn  
ement au  
controis  
*Samganoo*  
en cas de

Relâche à  
de l'

M. Coo

» Les  
nombre, c  
ois; ils n  
autres poi  
du tabac. P  
ribué à l'Ec  
le, & nou  
en auroit fa  
insulaires.  
peu prévoy  
eur tabac,  
de la *Virgin*  
es, la vale  
pour cent.

» La plu

Je me décidai à longer la côte d'Amérique au Sud, en cherchant un havre, & à m'efforcer d'achever la reconnoissance des parties qui sont immédiatement au Nord du Cap *Newenham*. Si je n'y rencontrois point de havre, je résolus de gagner *Samganoocha*, lieu fixé pour notre rendez-vous, en cas de séparation.

1778.  
Septemb.

Relâche à *Oonalashka*. Remarques sur cette partie de l'Amérique, & sur ses Habitans.

M. Cook arriva à *Oonalashka* le 3 Octobre. 3 Octob.

» Les Habitans, qui sont en assez grand nombre, dit-il, vinrent nous voir plusieurs fois; ils nous apportèrent du saumon sec, & d'autres poissons, que les Matelots payerent avec du tabac. Peu de jours auparavant, on avoit distribué à l'Equipage ce qui me restoit de cet article, & nous n'en avions pas la moitié de ce qu'il en auroit fallu pour répondre aux demandes des Indulaires. Au reste, les Matelots Anglois sont si peu prévoyans, qu'ils furent aussi prodigues de leur tabac, que s'ils étoient arrivés dans un port de la *Virginie*, & en moins de quarante-huit heures, la valeur de cet article tomba de plus de mille pour cent.

» La plupart des végétaux que nous avions

1778.  
Octobre.

trouvés ici, quand nous y vîmes pour la première fois, se décomposoit ; en sorte que la quantité considérable de baies que produit le sol, nous fut de peu d'utilité ; mais afin de tirer tout le parti possible de ces productions, un tiers de l'Equipage eut la permission d'en aller cueillir. Une seconde division partoit au retour de la première, & ainsi tout le monde descendit sur la côte. Les Naturels nous en vendirent de plus une grande quantité. Ces baies & la biere de *spruce* qu'on servit chaque jour aux chambrées, détruisirent radicalement les germes de scorbut qui pouvoient être dans l'un ou l'autre des vaisseaux.

» Les gens du pays nous apportèrent en outre beaucoup de poisson, & sur-tout du saumon frais ou sec. Quelques pieces de saumon frais étoient parfaites ; mais une des especes de ce poisson, que nous appelâmes le *nez crochu*, à cause de la forme de sa tête, ne nous parut pas trop bonne. Nous tirâmes la seîne à diverses reprises, au fond de la baie, & nous prîmes une quantité assez considérable de truite saumonée, & une plie qui pesoit 250 livres. Lorsque nous n'eûmes plus de succès à la seîne, nous employâmes l'hameçon & la ligne. Je détachois tous les matins un canot ; il rapportoit ordinairement huit ou dix plies, qui suffisoient pour la nourriture de l'Equipage.

Les plies  
nes leur  
ne four  
journalie  
de réfer  
nos viv  
» Un  
ramoush  
gulier, v  
pain de  
forme d'  
très-affai  
un présen  
avec une  
moi. Les  
langue qu  
Nous sup  
venoient  
dans notre  
le même  
bouteilles  
biere qu'o  
nous n'avi  
& nous sî  
pas tromp  
Marine, h  
Derramous  
des inform

Les plies étoient excellentes, & peu de personnes leur préférèrent la truite faumonnée. La pêche ne fournit pas seulement à notre consommation journalière, elle nous fournit quelques provisions de réserve, & il en résulta ainsi une épargne sur nos vivres, c'est-à-dire, un bien très-important.

» Un des Naturels d'*Oonolashka*, nommé *Derramoushk*, me fit, le 8, un présent très-singulier, vu le lieu où je me trouvois. C'étoit un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avoit la forme d'un pain, car il contenoit du faumon très-affaisonné de poivre. Cet homme apportoit un présent semblable pour le Capitaine Clerke, avec une lettre, & une seconde lettre pour moi. Les deux lettres étoient écrites dans une langue que personne des Equipages n'entendoit. Nous supposâmes, avec raison, que ces présens venoient de quelques Russes, qui étoient alors dans notre voisinage; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire, un petit nombre de bouteilles de rum, de vin, & de l'espece de biere qu'on appelle *porter*. Nous pensâmes que nous n'avions rien de plus agréable à leur offrir, & nous sûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Ladiard, Caporal des Soldats de Marine, homme fort intelligent, accompagna *Derramoushk*: je lui recommandai de se procurer des informations ultérieures, & s'il rencontroit

1778.  
O&tobre.

8.

1778.  
Octobre. des Russes, de tâcher de leur faire comprendre que nous étions Anglois, c'est-à-dire, des amis & des alliés de leur Nation.

10. » Ladiard revint le 10 avec trois Russes, Commerçans de fourrures; ils résidoient, ainsi que quelques autres de leurs compatriotes, à *Egoochshac*, où ils avoient une maison, des magasins, & un floupe d'environ trente tonneaux. L'un des trois étoit le Patron, ou le Lieutenant du bâtiment; un autre écrivoit très-bien, & savoit se servir des chiffres arabes: je leur trouvai à tous de l'intelligence & un bon maintien, & ils m'auroient donné, avec plaisir, les informations que je pouvois désirer; mais n'ayant point d'interprete, il nous fut très-difficile de nous entendre. Ils sembloient être fort instruits des tentatives faites par leurs compatriotes, pour découvrir un passage dans la Mer glaciale; & les terres découvertes par Behring, Tschirikoff & Spangenberg, ne leur étoient pas étrangères; mais ils ne paroissoient connoître que le nom du Lieutenant Syndo ou Synd (a), & quand nous leur eûmes présenté la Carte de M. Staehlin, nous jugeâmes qu'ils n'avoient pas la moindre idée des terres

---

(a) Le peu qu'on fait du Voyage de Synd, se trouve, avec une Carte, dans les *Nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe.

u'on y trouve. Lorsque je leur montrai sur cette  
 Carte le *Kamschatka* & quelques autres pays  
 connus, ils me demanderent si j'avois vu les  
 Indiens sur ce papier : je répondis que  
 non ; & l'un d'eux mettant son doigt sur une  
 partie de la Carte, où plusieurs de ces Isles sont  
 placées, il me dit qu'il les avoit cherchées, &  
 qu'il n'en avoit rencontré aucune. Je lui com-  
 muniqueai ensuite la Carte que j'avois dressée,  
 & je m'apperçus que toutes les parties de la  
 Côte d'*Amérique*, excepté celle qui gît en face  
 de leur Isle, leur étoient absolument inconnues.  
 L'un d'eux m'apprit qu'il avoit suivi Behring dans  
 son Voyage à la côte d'*Amérique* ; mais il étoit  
 très-jeune à l'époque de l'expédition dont je  
 viens de parler, car il s'étoit écoulé 37 ans  
 depuis, & il ne paroissoit pas âgé : ils avoient  
 tous trois un respect extrême pour le nom de  
 Behring, & jamais homme de mérite n'a reçu,  
 après sa mort, de plus grandes marques de véné-  
 ration. Le trafic qui les occupoit est fort lucra-  
 tif. Si le commerce des fourrures a été entrepris  
 sur la Côte d'*Amérique*, s'il s'est étendu à l'Est du *Kamschatka*, les  
 Russes le doivent au second Voyage de cet habile  
 Navigateur, dont les malheurs sont devenus une  
 source de richesses pour les individus & pour la  
 Nation en général : si les nombreux accidens  
 qu'il éprouva ne l'avoient pas jeté par hasard sur

1778.  
 Octobre.

1778.  
Octobre.

l'Isle où il est mort, & d'où les misérables restes de son Equipage ramenerent des échantillons de précieuses fourrures qu'il avoit trouvées, il est vraisemblable que les Russes auroient abandonné ces voyages, qui pouvoient produire des Découvertes dans les parages de la côte d'Amérique. En effet, depuis sa mort, cet objet paroît avoir fixé beaucoup moins l'attention du Gouvernement, & les Découvertes qu'on a faites après lui, sont dues en grande partie à l'esprit entreprenant des Négocians particuliers, encouragés toutefois par le Cabinet de Pétersbourg. Les trois Russes ayant passé la nuit sur mon bord, allèrent voir le Capitaine Clerke le lendemain, & ils nous quitterent très-contens de notre accueil; ils me promirent de revenir dans peu de jours & de m'apporter une Carte des Isles situées entre *Oonalashka* & le *Kamtchatka*.

14. « Le 14 au soir, tandis que nous étions, M. Webber & moi, dans un Village peu éloigné de *Samganoodha*, nous vîmes débarquer un Russe lequel, selon ce que j'appris ensuite, étoit le principal personnage de cette Isle & des Isles voisines : il s'appeloit *Erasim Gregorioff Sismyloff*. Il arriva sur un canot qui portoit trois personnes, & il étoit suivi de vingt à trente esquives montées par un seul homme. Je remarquai que la première chose dont ils s'occupèrent après

leur débarquement, fut de chercher des matériaux pour s'installer pour eux-mêmes, & qu'ils reconstruisirent leur habitation moderne, nous ayant fait saumon sec, rien de meilleur du bon sens, extrême de dire qu'à l'ardeur ce qui cependant le pria de venir en effet s'étoit établi pour voir souvent  
» Je comptai trois Compagnons, & ces trois Compagnons furent très-joyeux qu'il me la prouva vis qu'il connoît cette partie de l'Isle, & qu'il y ont jeté les yeux, & indiqua les endroits où l'expédition de port, Syndicat

leur débarquement, fut de construire avec les matériaux qu'ils avoient amenés, une petite tente pour Ismyloff; ils en éleverent ensuite d'autres pour eux avec leurs embarcations & leurs pagaies qu'ils reconquirent d'herbe; ainsi, ils n'incommoderent point les Habitans du Village. Ismyloff nous ayant invités dans sa tente, nous servit du saumon sec & des baies: je jugeai qu'il n'avoit rien de meilleur à nous offrir. Il paroissoit avoir du bon sens & de l'esprit, & ce fut pour moi un extrême déplaisir de ne pouvoir me faire entendre qu'à l'aide des signes & de quelques figures, ce qui cependant me fut d'un grand secours. Je le priai de venir à mon bord le lendemain; il y vint en effet accompagné de tout son monde. Il s'étoit établi dans notre voisinage, afin de nous voir souvent.

» Je comptois recevoir de lui la Carte que ses trois Compatriotes m'avoient promise; mes espérances furent trompées: il m'assura néanmoins qu'il me la procureroit, & il tint sa parole. Je vis qu'il connoissoit très-bien la Géographie de cette partie du Monde, & toutes les Découvertes qu'y ont fait les Russes. Du moment où il jeta les yeux sur nos Cartes modernes, il m'en indiqua les erreurs; il me dit qu'il avoit été de l'expédition du Lieutenant Synd: d'après son rapport, Synd ne s'éleva pas au Nord, au-delà du

1778.  
Octobre.

15.



1778.  
Octobre.

*Tschukotskoi noff*, ou plutôt de la *Baie de Saint-Laurent*; car, en examinant ma Carte, il fixa le dernier point de la route à l'endroit même où j'étois descendu. Il ajouta que Synd atteignit ensuite une Isle située par 63<sup>d</sup> de latitude, dont il ne me donna point le nom, & par laquelle l'Equipage ne débarqua point: mais je présume que c'est la même que j'ai appelée *Isle de Clerke*: il ne put ou il ne voulut pas nous dire quelle route fit ensuite Synd, ni de quelle maniere ce Navigateur employa les deux années que durèrent ses recherches; peut-être ne comprit-il pas mes questions. Au reste, sur presque tous les autres points, nous vînmes à bout de nous entendre; il répéta plusieurs fois, qu'il avoit été du voyage de Synd; mais il me resta bien des doutes sur la vérité de ce fait.

» *Ismyloff* & ceux qui l'accompagnoient, affirmèrent qu'ils ne connoissoient point la partie du Continent d'*Amérique*, qui se trouve au Nord, & que le Lieutenant Synd ni aucun autre Russe ne l'avoient vu dans les derniers temps. Ils l'appellent du nom que M. Staehlin donne à sa grande Isle, c'est-à-dire, *Alaschka*. Les Naturels de ces Isles, non plus que les Russes, ignorent la dénomination de *Siachtan nitada*, employée dans les Cartes modernes; ils se servent simplement de celle d'*Amérique*. D'après ce que nous avons pu

recueillir de  
ses compatri  
ses reprises  
Monde qui  
adjacentes  
par les  
d'une peupla  
ou trois Cap  
Savages; &  
la fuite d'Isr  
ces des bless  
entreprises.

» D'autres c  
*Ismyloff*, mé  
qu'en 1773,  
l'Océan glacia  
allés en traîn  
trouvent à l'e  
crûmes d'abo  
dont parle M  
& il montra  
voyage qu'il a  
tion, plus qu  
que le 12 Mai  
sur un bâtime  
des Isles *Kuril*  
contre un hav  
de cette Isle i

recueillir de nos conversations avec Ismyloff & ses compatriotes, les Russes ont essayé, à diverses reprises, de s'établir sur la partie du Nouveau Monde qui est voisine d'*Oonalashka*, & des Isles adjacentes; mais ils ont toujours été repoussés par les Natives du pays, dont ils parlent comme d'une peuplade très-perfide. Ils nous citerent deux ou trois Capitaines ou Chefs qu'ont assassinés les Sauvages; & quelques-uns des hommes de la suite d'Ismyloff, nous montrèrent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçues dans ces entreprises.

« D'autres détails, vrais ou faux, que nous donna Ismyloff, méritent d'être rapportés. Il nous dit qu'en 1773, on avoit fait une expédition dans l'Océan glacial; que ses Compatriotes étoient allés en traîneaux, à trois grandes Isles qui se trouvent à l'embouchure de la *Kovyma*. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissoit de l'expédition dont parle Muller; cependant il écrivit l'année, & il montra les Isles sur la Carte. Au reste, un voyage qu'il avoit fait lui-même, fixa notre attention, plus que tous les autres. Il nous apprit que le 12 Mai 1771, il étoit parti de *Bolcheretzsk*, sur un bâtiment Russe; qu'il se rendit sur une des Isles *Kuriles*, appelée *Mareekan*, où l'on rencontre un havre & un établissement Russe; que de cette Isle il passa au Japon, où il nous parut

1778.  
Octobre.

1778.  
Octobre.

avoir séjourné peu de temps : il nous expliqua que les Japonois ayant découvert que lui & ses camarades étoient Chrétiens, ils l'avertirent par signes de remettre à la voile ; mais, selon ce que nous comprîmes, il n'en reçut aucun outrage, & on n'employa pas la force contre lui : s'il faut l'en croire, après son départ du Japon, il alla à Canton, & de là en France, sur un vaisseau François ; de France, il regagna par terre Pétersbourg, d'où il fut renvoyé au Kamtchatka : nous ne pûmes jamais savoir ce que devint le bâtiment sur lequel il s'étoit embarqué d'abord, ni quel avoit été l'objet principal de son voyage. Comme il ne pouvoit dire un mot de François, nous nous défiâmes un peu de la vérité de son récit. Il ne savoit pas même le nom des choses dont on parle chaque jour à bord des vaisseaux François & en France : il paroissoit néanmoins très-exact sur les époques de son arrivée & de son départ dans les différens pays où il avoit touché, & il nous les donna par écrit.

» Le lendemain, il eut l'air de vouloir m'offrir une peau de loutre, laquelle valoit, disoit-il, quatre-vingts roubles au Kamtchatka. Je crus devoir la refuser, mais j'acceptai du poisson sec, & plusieurs paniers de l'espece de lis, ou de la racine *saranne*, dont on trouve une description détaillée dans l'*Histoire du Kamtchatka*. Il nous

quitta le soir  
avec le Cap  
nir dans pe  
autre viute  
j'ai parlé p  
» M. Ilm  
dans la soir  
confiai une  
dans laquelle  
les parties d  
& des autre  
me dit qu'au  
de l'envoyer  
qu'elle arriv  
me donna un  
verneur du  
*Bolcheratsk*,  
tant de *Petro*  
alens dignes  
laquelle nous  
ronomie, &  
matiques. Je  
& quoique,  
mais vu, il  
auxquels on p  
» Le 22 au  
n mer, ave  
tentative ne r

quitta le soir, après avoir dîné, ainsi que sa suite, avec le Capitaine Clerke, & il promit de revenir dans peu de jours. En effet, il nous fit une autre visite le 19, & il apporta les Cartes dont j'ai parlé plus haut, qu'il me permit de copier.

1778.  
Octobre.

19.

» M. Ismyloff demeura avec nous jusqu'au 21, dans la soirée, qu'il nous fit ses adieux. Je lui confiai une lettre pour les Lords de l'Amirauté, dans laquelle je renfermai une Carte de toutes les parties de l'Amérique que j'avois reconnues, & des autres Découvertes que j'avois faites. Il me dit qu'au printemps, il auroit une occasion de l'envoyer au *Kamtchatka*, ou à *Ochotsk*, & qu'elle arriveroit à *Pétersbourg* l'hiver d'après. Il me donna une lettre pour le Major Behm, Gouverneur du *Kamtchatka*, qui fait sa résidence à *Bolcheretsk*, & une seconde pour le Commandant de *Petropaulowska*; il paroïssoit avoir des talens dignes d'une place supérieure à celle dans laquelle nous le trouvâmes. Il savoit assez bien l'Astronomie, & les parties les plus utiles des Mathématiques. Je lui fis présent d'un octant de Hadley; & quoique, selon toute apparence, il n'en eût jamais vu, il apprit bientôt la plupart des usages auxquels on peut employer cet instrument.

21.

» Le 22 au matin, nous essayâmes de remettre en mer, avec un vent du Sud-Est; mais notre tentative ne réussit pas. L'après-dînée, nous reçû-

22.

mes la visite de Jacob Ivanovitch Sopochnikoff, 1778. Russe, qui commandoit une chaloupe, ou un Octobre. petit bâtiment à *Oomanak*. Il étoit fort modeste, & il ne voulut pas goûter de nos liqueurs fortes, boisson que la plupart de ses Compatriotes, que nous avions rencontrés ici, aimoient passionnément. Il sembloit connoître, d'une manière plus exacte que M. Ismyloff, l'espece de vivres & de munitions que nous pourrions embarquer au havre de *Petropaulowska*, ainsi que le prix des différens articles ; mais je jugeai, sur le témoignage de l'un & de l'autre, que les choses dont nous aurions besoin, seroient très-rares & fort cheres. La fleur de farine, par exemple, devoit coûter de trois à cinq roubles le poud (a), & les daims, de trois à cinq roubles la piece. Sopochnikoff ajouta qu'il arriveroit à *Petropaulowska*, le printemps suivant, &, selon ce que je compris, c'étoit lui qui devoit se charger de ma lettre. Il parut désirer beaucoup de porter au Major Behm, quelque chose de ma part ; & voulant le satisfaire, je le chargeai d'une petite lunette pour cet Officier.

» Lorsque nous eûmes fait connoissance avec ces Russes, plusieurs de nos Messieurs allèrent visiter leur établissement dans l'Isle, & ils y furent toujours bien reçus. Ils trouverent l'établisse-

---

(a) Trente-six livres.

ment con  
fins ; & c  
Kamtcha  
servoient  
ques autre  
dans, hab  
tenoient a  
enleve qu  
achete. Il  
qu'on ne  
des enfan  
habitation  
rieure, les  
rels du pa  
une chaud  
Ils se nour  
mer, de r  
à la table d  
des servite  
premiers so  
donner un  
munes. J'a  
avoient app  
ils font une  
faumon bro  
& qui n'es  
ils mangent  
lequel il er

ment composé d'une maison & de deux magasins; & outre les Russes, un certain nombre de Kamtchadales & de Naturels du pays, qui leur servoient de domestiques ou d'esclaves. Quelques autres Insulaires, qui paroissoient indépendans, habitoient le même lieu. Ceux qui appartenoient aux Russes, étoient tous mâles; on les enleve quand ils sont jeunes; peut-être qu'on les achete. Ils étoient alors au nombre de vingt, qu'on ne pouvoit encore regarder que comme des enfans. Tout ce monde occupe la même habitation; les Russes sont à l'extrémité supérieure, les Kamtchadales au milieu, & les Naturels du pays à l'extrémité inférieure, où il y a une chaudiere dans laquelle on cuit les alimens. Ils se nourrissent sur-tout de productions de la mer, de racines sauvages & de baies. On sert, à la table des maîtres, les mêmes plats qu'à celle des serviteurs ou des esclaves; mais les mets des premiers sont mieux apprêtés, & les Russes savent donner un goût agréable aux choses les plus communes. J'ai mangé de la chair de baleine qu'ils avoient apprêtée, & je l'ai trouvée très-bonne; ils font une espece de pudding avec du kaviar de saumon broyé & frit, qui leur tient lieu de pain, & qui n'est point mauvais. De temps à autre, ils mangent du véritable pain, ou d'un mets dans lequel il entre de la fleur de farine; mais c'est

---

1778.  
Octobre.

1778.  
Octobre.

une friandise extraordinaire. Si j'en excepte le jus des baies, qu'ils sucent à leur repas, ils ne boivent que de l'eau, & il me paroît que c'est un bonheur pour eux de ne pas consommer de liqueurs.

» L'Isle leur fournit non-seulement des vivres; elle leur fournit encore une grande partie de leurs vêtemens : ils portent sur-tout des peaux; ils ne pourroient guere se procurer de meilleurs habits. Leur habit de dessus a la forme de la jaquette de nos charretiers, & il descend jusqu'au genou. Ils mettent par-dessous une veste ou deux : ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes, dont la semelle & le pied sont de cuir de *Russie*, & les jambes d'un boyau très-fort. Les deux Chefs *Imyloff* & *Ivanovith* portoient un habit de calico, & ils avoient, ainsi que les autres, des chemises de soie. C'étoient peut-être les seules parties de leur vêtement qui n'eussent pas été fabriquées dans le pays.

» Il y a des Russes sur chacune des Isles principales, situées entre *Oonalashka* & le *Kamtchatka*; ils n'y sont occupés que du commerce des fourrures; ils recherchent sur-tout le castor ou la loutre de mer; ils font aussi des cargaisons de peaux d'une qualité inférieure; mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils y mettent beaucoup de prix. Je ne songeai pas à leur demander depuis quelle

époque ils  
sur les Isl  
établissement  
rels du pays,  
Marchands de  
en temps par  
étoient arrivés  
en retourne  
ans cette co  
» J'ajoutera  
description de  
es gens les p  
ans que j'aie  
onroit servi  
ivilisées de la  
remarqué par  
usses n'ont p  
oit une suite  
e pense qu'il  
age. En effet  
ntendirent bie  
et de *Pétersb*  
gueur (b) p

(a) Les Russes  
shka. Voyez les L  
g. So de l'origina  
(b) L'Auteur cite  
étails sur les hof  
s Naturels du Pay

époque ils ont des établissemens à *Oonalashka* & sur les Isles voisines ; mais, à juger de l'affaiblissement extrême auquel sont réduits les Naturels du pays, la date doit en être récente (a). Ces Marchands de fourrures sont relevés de temps en temps par d'autres. Ceux que nous vîmes, étoient arrivés d'*Okotsk*, en 1776, & ils devoient s'en retourner en 1781, en sorte que leur séjour dans cette contrée, fera au moins de cinq ans.

» J'ajouterai à ce que je viens de dire, une description des Naturels du pays. Ils m'ont paru des gens les plus paisibles, ou les moins mal-faisans que j'aie jamais rencontrés. Leur honnêteté pourroit servir de modele aux Nations les plus civilisées de la terre ; mais, d'après ce que j'ai remarqué parmi leurs voisins, avec lesquels les Russes n'ont point de liaison, je doute que ce soit une suite de leurs dispositions naturelles, & je pense qu'il faut plutôt l'attribuer à leur esclavage. En effet, si quelques-uns de nos Messieurs entendirent bien ce qu'on leur raconta, le Cabinet de *Petersbourg* a été obligé d'employer la ruse (b) pour établir le bon ordre parmi les

1778.  
Octobre.

(a) Les Russes ont commencé, en 1762, à fréquenter *Oonalashka*. Voyez les *Découvertes des Russes*, par Coxe, chap. VIII ; pag. 80 de l'original.

(b) L'Auteur cité dans la note précédente, donne quelques détails sur les hostilités qui ont eu lieu ; entre les Russes & les Naturels du Pays.



1778.  
Octobre.

Insulaires. Si on les a traités d'abord avec sévérité, on peut dire du moins que ces violences ont produit les effets les plus heureux, & qu'à présent, il regne beaucoup d'harmonie entre les deux peuplades. Les Naturels ont leurs Chefs particuliers sur toutes les Isles, & ils semblent jouir sans trouble, de la propriété & de la liberté qu'on leur laisse. Nous n'avons pu découvrir s'ils sont tributaires des Russes; il y a lieu de penser qu'ils payent des tributs.

» Cette peuplade est d'une petite taille, mais elle a de l'embonpoint & de belles proportions; le cou un peu court, le visage joufflu & basané, les yeux noirs, de longs cheveux lisses & noirs, que les hommes laissent flotter par-derrière, & qu'ils coupent sur le devant, mais que les femmes relevent en touffes. Les hommes ont la barbe peu fournie.

» J'ai déjà eu occasion de parler de l'habit du pays. La forme est la même pour les deux sexes, mais la matiere premiere en est différente: des peaux de veaux de mer composent la jaquette des femmes; celle des hommes est de robes d'oiseaux; l'une & l'autre descendent par-delà le genou: dessus cette premiere jaquette, les hommes en mettent une seconde de boyaux qui est impénétrable à la pluie, & qui a un capuchon dont ils se couvrent la tête: quelques-uns por-

tent des b  
de chapeau  
devant: ce  
vert ou d'a  
de la coiffe  
mal de mer  
verre, & l  
res d'os.

» Ils ne f  
femmes se fo  
ge: les deux  
& ils placer  
il est aussi p  
un homme  
contrer une  
uns portent  
rieure au-des  
pendans d'or

» Ils se no  
mer, d'oiseau  
goëfmon. Ils  
considérable  
de petites c  
fions pour l'  
vent aussi de  
son où les vi  
mangent est  
lir, & ils gril

avec sévé-  
violences  
, & qu'il  
entre les  
Chefs par-  
blent jour  
berté qu'on  
ir s'ils sont  
penser qu'il  
taille, mais  
proportions ;  
& basané,  
es & noirs,  
arrière, &  
les femmes  
la barbe peu  
le l'habit du  
deux sexes,  
érente : des  
la jaquette  
robes d'oi-  
par-delà le  
e, les hom-  
vaux qui est  
n capuchon  
es- uns por-

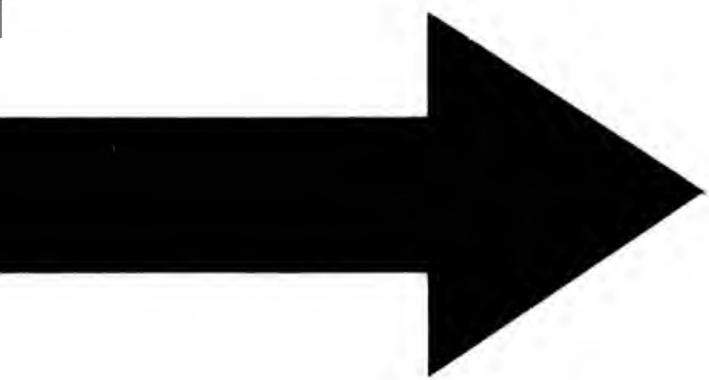
tent des bottes, & ils ont tous une espece  
de chapeau ovale, qui offre une pointe sur le  
devant : ces chapeaux sont de bois & peints en  
vert ou d'autres couleurs ; la partie supérieure  
de la coiffe est garnie de longues soies d'un ani-  
mal de mer, auxquelles pendent des grains de  
verre, & l'on voit au front une ou deux fi-  
gures d'os.

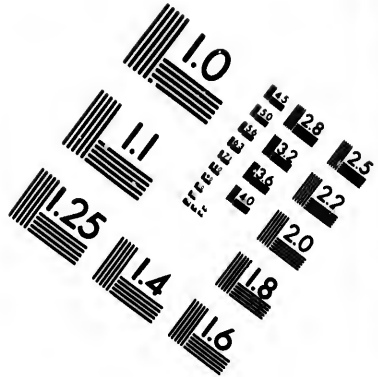
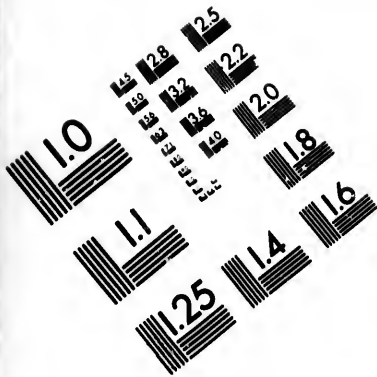
» Ils ne se peignent point le corps, mais les  
femmes se font des piquetures légères sur le visa-  
ge : les deux sexes se percent la levre inférieure,  
& ils placent des os dans les trous : au reste,  
il est aussi peu commun de voir à *Oonalashka*,  
un homme avec cet ornement, que de ren-  
contrer une femme qui ne l'ait pas ; quelques-  
uns portent des grains de verre à la levre supé-  
rieure au-dessous des narines, & ils ont tous des  
pendans d'oreille.

» Ils se nourrissent de poisson, d'animaux de  
mer, d'oiseaux, de racines, de baies & même de  
goëfmon. Ils sechent, pendant l'été, une quantité  
considérable de poissons qu'ils renferment dans  
de petites cabanes, & dont ils font des provi-  
sions pour l'hiver : il est probable qu'ils conser-  
vent aussi des racines & des baies pour cette fai-  
son où les vivres ne sont pas communs. Ce qu'ils  
mangent est presque toujours cru ; ils font bouil-  
lir, & ils grillent quelquefois leurs alimens, mais

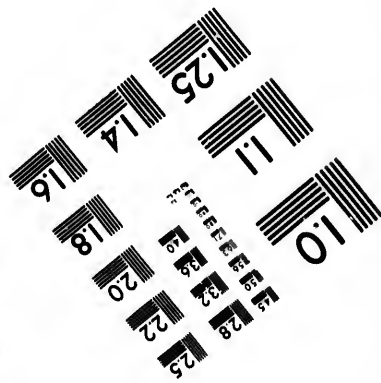
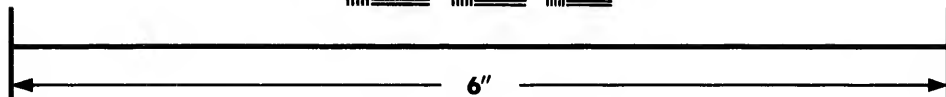
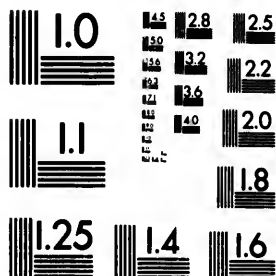
1778.  
Octobre.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



1778.  
Octobre.

je n'ai pas vu qu'ils les apprêtent d'une autre maniere : il est vraisemblable qu'ils ont appris des Russes la premiere de ces méthodes. Les uns qui possèdent de petits chauderons de terre, & ceux qui n'en ont pas, se servent d'une pierre plate, garnie sur les bords d'une argile qui lui donne la forme d'un vase.

» J'assistai un jour au dîner du Chef d'*Oonashka* ; on ne lui servit que la tête crue d'une grande plie qu'on venoit de prendre. Avant de lui offrir les morceaux, deux de ses domestiques mangerent les ouies, sans autre préparation que d'en exprimer les glaires : l'un d'eux coupa ensuite la tête du poisson, & la porta sur le rivage de la mer ; quand il l'eut lavée, il la rapporta & il s'affit aux pieds de son Maître : il avoit eu soin de cueillir des herbes qui tinrent lieu de plats ; ou qu'il répandit devant le Chef ; il découpa alors des tranches le long des joues, & il les mit à la portée du Chef, qui les avala avec autant de plaisir que nous mangeons des huitres. Dès que le Chef eut fini son dîner, les restes de la tête furent dépecés & donnés aux gens de sa suite, qui arracherent avec les dents ce qui étoit bon à manger, & qui en rongerent les os.

» Ces Insulaires ne se peignent point le corps ; ne sont pas aussi sales que les Sauvages qui s'enduisent de peintures ; mais on voit autant d'or-

dures &  
truire le  
trou ob  
pieds de  
en gé  
formen  
troncs ou  
sur la côt  
de terre,  
tas de fum  
extrémités  
le jour : l'  
ination ;  
sortie, &  
plutôt un  
Quelques-  
entrée au r  
mun. Les  
logées ense  
autour des  
bon ; elles  
sur des ban  
environne  
est couvert  
est assez pro  
à même ch  
es familles  
èche, c'e

dures & de poux dans leurs cabanes. Pour construire leurs habitations, ils creusent en terre un trou oblong qui a rarement plus de cinquante pieds de longueur, & vingt de large, & dont, en général, les dimensions sont moindres : ils forment sur cette excavation un toit avec les troncs ou les branches d'arbres que la mer jette sur la côte ; le toit est revêtu d'herbes & ensuite de terre, en sorte qu'il ressemble en-dehors à un tas de fumier ; le milieu offre, vers chacune des extrémités, une ouverture quarrée par où entre le jour : l'une des ouvertures n'a pas d'autre destination ; mais la seconde sert d'entrée & de sortie, & on trouve au-dessous une échelle ou plutôt un poteau garni de marches entaillées. Quelques-unes des cabanes offrent une seconde entrée au niveau du sol ; mais cela n'est pas commun. Les familles ( car il y en a plusieurs de logées ensemble ) ont leurs appartemens séparés, autour des flancs & des extrémités de l'habitation ; elles y couchent & elles y travaillent, non sur des bancs, mais dans une espèce de fossé qui environne le bord intérieur de la maison, & qui est couvert de nattes. Cette partie de la cabane est assez propre, mais je suis loin de pouvoir dire la même chose du milieu qui est commun à toutes les familles ; car, quoiqu'il soit revêtu d'une herbe sèche, c'est le réceptacle des ordures de toutes

---

1778.  
Octobre.



1778.  
Octobre.

sortes , & on y voit le baquet à uriner , dont la  
 puanteur n'est pas détruite par les peaux crues  
 ou plutôt par le cuir dont il se trouve recouvert  
 presque continuellement. Ils placent leurs riches-  
 ses , c'est-à-dire , leurs habits , leurs bijoux & leurs  
 peaux autour du fossé.

» Des jattes , des cuillers , des seaux , des pots  
 à boire , des paniers , des nattes ; & quelquefois  
 un chauderon ou un vase , composent tous leurs  
 ustensiles de ménage. Ces meubles sont propre-  
 ment faits & d'une belle forme ; cependant nous  
 ne leur avons vu d'autres outils que le couteau &  
 la hache ; leur hache est un petit morceau de  
 fer plat , adapté à un manche de bois crochu.  
 Nous n'avons pas remarqué d'autres instrumens  
 de fer. Quoique les Russes soient établis ici , les  
 Naturels du pays possèdent une quantité de ce  
 métal , moindre que celle dont nos regards avoient  
 été frappés chez les Tribus du Continent  
*Asiatique* , qui n'avoient jamais vu les Russes , & qui  
 peut-être n'avoient pas eu de communication  
 indirecte avec eux. Il est vraisemblable qu'ils  
 donnent aux Russes tout leur superflu pour des  
 grains de verre & du tabac en poudre ou à fumer ;  
 il y en a peu , si même il y en a quelques-uns ,  
 qui ne fument , ne mâchent & ne prennent du  
 tabac , & ce luxe me fait craindre qu'ils ne de-  
 meurent toujours pauvres.

« Ils ne sembloient pas désirer une quantité plus considérable de fer, & ils ne nous demandèrent que des aiguilles, car les leurs sont d'os: au reste, avec leurs aiguilles grossières, ils courent les bordures de leurs pirogues, ils font leurs ornemens & les broderies très-curieuses; ils emploient, au lieu de fil, des nerfs qu'ils défilent de la grosseur convenable. Les femmes sont chargées de toutes les opérations de la couture; elles sont les Tailleurs, les Cordonniers, les Constructeurs & les Couvreurs des canots du pays: selon toute apparence, les hommes travaillent la charpente sur laquelle on pose les bancs qui bordent les embarcations. Ils fabriquent avec de l'herbe des paniers très-solides: la finesse & l'élégance de la plupart de leurs ouvrages, annoncent un petit esprit inventif & que la paresse ne rebute pas.

« Je n'ai jamais apperçu d'âtre ou de foyer dans leurs cabanes: elles sont éclairées & échauffées par des lampes qui sont très-simples, & qui cependant remplissent très-bien l'objet auquel on les destine; c'est tout uniment une pierre plate creusée dans l'un des côtés; ils mettent dans la partie creusée de l'huile mêlée à de l'herbe séchée, qui sert lieu de meche. Les hommes & les femmes s'échauffent souvent sur une de ces lampes; ils se placent alors entre leurs jambes, sous leurs

---

1778.  
Octobre.

1778.  
Octobre.

vêtemens, & ils les y tiennent quelques minutes.  
 » Ils produisent du feu par collision & par attrition : quand ils veulent employer la première de ces deux méthodes, ils frappent l'une contre l'autre deux pierres, l'une desquelles a été bien frottée de soufre : s'ils veulent mettre en usage le second expédient, ils se servent de deux morceaux de bois ; l'un est un bâton d'environ dix-huit pouces de longueur, & l'autre un reste de planche ; l'extrémité du bâton est époincée, & après l'avoir appuyé fortement sur la planche, ils le tournent avec agilité comme on tourne une vrille, & au bout de quelques minutes, ils produisent du feu. Cette méthode est usitée dans un grand nombre de pays ; on la trouve au *Kamtchatka*, au *Groënland*, au *Brésil*, à *O-Taïti*, & à la *Nouvelle-Hollande*, & vraisemblablement ailleurs. Des Savans & des Littérateurs ingénieux, ont voulu en conclure que les peuplades parmi lesquelles on la voit établie, sont de la même race ; mais des rapports que le hasard a fait naître, & qui portent sur un petit nombre de points, n'autorisent pas une pareille conclusion, & les différences qu'on observe dans les mœurs ou les coutumes de deux peuplades ne suffisent pas pour prouver qu'elles tirent leur origine d'une source différente. Indépendamment de l'exemple que je viens de citer, il me seroit facile d'en

alléguer

opinion.

» Nous

d'Oncle

ou à une

les Russes

imaginer

ques polit

de Russie

car il est d

autresfois c

trouvées c

n'en avons

deux qui ap

pas recon

canots auff

insulaires ;

même man

de différen

quement ; l

rieure de la

pointe infé

surface des

quoi ils on

che est suj

son chemin

nient, ils p

l'autre. Le

Tome X

alléguer beaucoup d'autres, à l'appui de cette opinion.

1778.  
Octobre:

Nous n'avons rien vu parmi les Naturels d'*Oonashka*, qui ressemble à une arme offensive ou à une arme défensive : on ne peut croire que les Russes en aient trouvés dans cet état ; on imagine plutôt qu'ils les ont défarmés. Des vues politiques peuvent aussi avoir engagé la Cour de *Russie* à leur interdire les grandes pirogues ; car il est difficile de penser qu'ils n'en avoient pas autrefois de pareilles à celles que nous avons trouvées chez tous leurs voisins : cependant nous n'en avons apperçu de cette espèce, qu'une ou deux qui appartenoint aux Russes. Nous n'avons pas rencontré sur le Continent d'*Amerique* de canots aussi petits, que ceux dont se servent ces Insulaires ; ils étoient néanmoins construits de la même manière, ou leur construction offroit peu de différence ; l'arrière se termine un peu brusquement ; l'avant est fourchu, & la pointe supérieure de la fourche se projette en-dehors de la pointe inférieure, laquelle est de niveau avec la surface des flots. Il est difficile de concevoir pourquoi ils ont adopté cette méthode ; car la fourche est sujette à saisir tout ce qu'elle trouve sur son chemin ; & pour remédier à cet inconvénient, ils placent un petit bâton d'une pointe à l'autre. Leurs canots ont d'ailleurs la forme de

1778.  
Octobre.

ceux des Groënlandois & des Esquimaux : la charpente est composée de lattes très-minces & recouverte de peaux de veau marin : ils ont environ douze pieds de long, un pied & un pied & demi de large au milieu, & douze ou quatorze pouces de profondeur : ils peuvent, au besoin, porter deux hommes, dont le premier est étendu de toute sa longueur dans l'embarcation, & dont le second occupe le siege ou le trou rond percé à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé en-dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie ou s'ouvre comme une bourse, & qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'Insulaire assis dans le trou, ferre le sac autour de son corps, & il ramene sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place : les manches de sa jaquette ferment son poignet ; comme la jaquette ferme d'ailleurs le cou, & que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guere lui mouiller le corps ou entrer dans le canot : il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui pourroit s'introduire : il se sert d'une pagaie à double pale ; il la tient par le milieu avec les deux mains, & il frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté, & ensuite de l'autre : il donne ainsi une vitesse considérable au canot, & il suit une ligne

droite. Lor  
aller à Sam  
chèrent a  
fions

» L  
jours d  
disposées p  
de bois &  
beaucoup à  
& que Cra  
par les poin  
nous vîmes  
gueur, & Cr  
landois a un  
autres instru  
qu'ils mérite  
comme nou  
à bord des v  
miner & les  
peuplade ha  
adresse à la r  
aussi d'hame  
verveux : ses  
de nerfs.

» On renc  
les autres M  
le dauphin, l  
la morue, l

droite. Lorsque nous partîmes d'*Egoochshak* pour aller à *Samganoodha*, deux ou trois pirogues marchèrent aussi vite que nous, quoique nous fissions trois milles par heure.

1778.  
Octobre.

» Leur travail de pêche & de chasse, est toujours dans leurs pirogues sous des bandes de cuir disposées pour cela. Leurs instrumens sont tous de bois & d'os, & bien faits; ils ressemblent beaucoup à ceux qu'emploient les Groënlandois & que Crantz a décrits; ils n'en diffèrent que par les pointes: la pointe de quelques dards que nous vîmes ici, n'a pas plus d'un pouce de longueur, & Crantz dit que celle des dards des Groënlandois a un pied & demi. Les dards & quelques autres instrumens d'*Oonalashka* sont si curieux, qu'ils méritent une description particulière; mais comme nous en prîmes un assez grand nombre à bord des vaisseaux, on pourra toujours les examiner & les décrire quand on le voudra. Cette peuplade harponne le poisson avec une grande adresse à la mer, ou dans les rivières; elle se sert aussi d'hameçons & de lignes, de filets & de verveux: ses hameçons sont d'os, & ses lignes de nerfs.

» On rencontre ici les poissons communs dans les autres Mers du Nord, tels que la baleine, le dauphin, le marsouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le saumon, la truite, la sole, des

1778.  
Octobre.

poissons plats, & plusieurs autres especes de petits poissons; il y en a peut-être beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion d'apercevoir. La plie & le faumon paroissent être les plus abondans, & ils fournissent tout à la subsistance des Naturels; du moins, à l'exception de quelques morues, ce furent les seuls que nous remarquâmes en réserve pour l'hiver. Au Nord du soixantieme degré, la mer offre peu de petits poissons; mais à cette hauteur, les baleines deviennent plus nombreuses.

» Les veaux de mer, & tous les animaux de cette famille, ne sont pas en aussi grand nombre ici que dans la plupart des autres mers. On ne doit pas s'en étonner, puisque presque toutes les parties de la côte du Continent, ou des diverses Isles situées dans l'intervalle qui sépare *Oonashka* de l'*Amérique*, sont habitées, & que chacune des peuplades les chasse pour s'en nourrir ou en tirer ses vêtemens. Au reste, on trouve une multitude prodigieuse de chevaux marins autour de la glace: il me paroît qu'on ne rencontre la loutre de mer que dans ces parages. Nous aperçûmes quelquefois un cetacée qui avoit la tête semblable à celle du dauphin, & qui souffloit comme les baleines; il étoit blanc, tacheté de brun, & plus grand que le veau marin: c'étoit vraisemblablement la vache de mer, ou le *manati*.

« Je  
aigues  
ni aussi  
les de  
quel  
vus ail  
« No  
pas éter  
Lecteur  
de grand  
du pays  
peu d'in  
ce n'est  
ni à *Oon*  
Les Insu  
pas même  
furent le  
regards;  
y trouve  
Krashen  
la mer &  
subsistanc  
tous les  
structions  
aucune d  
cente d'

« Je crois pouvoir assurer que les oiseaux océaniques & aquatiques, ne sont ni aussi nombreux, ni aussi variés, que dans les parties septentrionales de l'Océan Atlantique; il y en a cependant quelques-uns que je ne me souviens pas d'avoir vus ailleurs.

« Nos courses & nos observations ne s'étant pas étendues au-delà de la côte de la mer, le Lecteur ne doit pas espérer que je lui donnerai de grands détails sur les animaux ou les végétaux du pays. Si j'en excepte les mousquites, il y a peu d'insectes, & je n'ai point vu de reptiles, si ce n'est des lézards. On ne rencontre des daims ni à *Oonakashka*, ni sur aucune autre des Isles. Les Insulaires n'ont pas d'animaux domestiques, pas même de chiens. Les renards & les belettes furent les seuls quadrupèdes qui frappèrent nos regards; mais les gens du pays nous dirent qu'on y trouve aussi des lievres, & les marmottes dont *Krashennikoff* fait mention (a). Il en résulte que la mer & les rivières fournissent la plupart des subsistances. Les Naturels doivent aussi à la mer, tous les bois qu'ils emploient dans leurs constructions, car il n'en croît pas un morceau sur aucune des Isles, non plus que sur la côte adjacente d'*Amérique*.

(a) *Histoire du Kamtschaeka*, pag. 99 de la Traduction Angloise.



1778.  
Octobre.

» Les Savans nous disent que les graines des plantes sont portées de différente maniere sur toute partie du monde à l'aure ; qu'elles arrivent sur les Isles établies au milieu des mers, les plus considérables, & fort éloignées de toutes les terres : pourquoi donc ne trouve-t-on point d'arbres sur cette partie du Continent de l'*Amérique*, non plus que sur aucune des Isles qui en sont voisines ? Ces contrées sont certainement aussi propres à recevoir des semences ; elles sont aussi accessibles aux divers moyens dont j'ai entendu parler, qu'aucune des côtes qu'on voit abonder en forêts. N'y a-t-il pas des especes de terrains auxquels la Nature a refusé la puissance de produire des arbres, sans le secours de l'art ? Quant aux bois qui flottent sur les côtes de ces Isles, je suis convaincu qu'ils viennent d'*Amérique* ; car si on n'en apperçoit pas sur les côtes du Nouveau-Monde les plus voisines, l'intérieur du pays peut en produire assez pour l'effet dont il s'agit ; les torrens peuvent, au printemps, renverser des portions de forêt, & en amener les débris à la mer : d'ailleurs il en arrive, peut-être, des côtes boisées, quoique ces côtes gisent à une plus grande distance.

» *Oonalashka* offre une grande variété de plantes, & la plupart étoient en fleur à la fin de Juin. On y trouve plusieurs de celles qui croîs-

sent en E  
&  
von d'au  
& que  
Krashe  
la racine d  
de la gross  
& compo  
gouffes &  
lorsqu'elle  
du salep ;  
nous trouv  
mets : elle  
nous ne pû  
loff nous fi  
» Les. N  
autres raci  
d'une plant  
gent aussi d  
que les mù  
camarigne,  
mûre rouge  
de perdrix,  
nous ne co  
approche u  
vage ; mais  
ports : elle  
mange beau

sent en Europe, & en d'autres parties de l'Amé-  
 & particulièrement à Terre-Neuve; on en  
 voit d'autres qu'on rencontre au Kamchatka,  
 & que mangent les Naturels des deux Terres:  
 Krashinsky a décrit celles-ci. La Saranne, ou  
 la racine de lis, est la principale; elle est à-peu-près  
 de la grosseur de la racine de l'ail; elle est ronde,  
 & composée d'un certain nombre de petites  
 gouffes & de graines qui ressemblent à du gruau:  
 lorsqu'elle est bouillie, elle a à-peu-près la saveur  
 du salep; son goût n'est point désagréable, &  
 nous trouvâmes moyen d'en faire un assez bon  
 mets: elle ne semble pas être fort abondante, car  
 nous ne pûmes nous procurer que celle dont Ismy-  
 loff nous fit présent.

Les Naturels du pays mangent quelques  
 autres racines sauvages; par exemple, la tige  
 d'une plante qui ressemble à l'*angelica*: ils man-  
 gent aussi des mûres de plusieurs espèces, telles  
 que les mûres de ronces, les baies de vaciet, de  
 camarigne, &c.; ils se nourrissent encore d'une  
 mûre rouge, qu'on appelle à Terre-Neuve, mûre  
 de perdrix, & d'une autre qui est brune, & que  
 nous ne connoissons pas. La saveur de celle-ci  
 approche un peu de la saveur de la prune sau-  
 vage; mais elle en diffère sous tous les autres rap-  
 ports: elle est très-astringente, lorsqu'on en  
 mange beaucoup: on pourroit en tirer une eau-

1778.  
Octobre.

de-vie. Le Capitaine Clerke essaya d'en conserver quelques-unes; mais elles fermenterent, & elles devinrent aussi fortes que si on les avoit laïssées tremper dans des liqueurs.

» Nous découvrîmes quelques plantes; qui pourroient devenir utiles; mais ni les Russes ni les Naturels du pays n'en font usage: tels sont le pourpier sauvage, une espece de pois, une espece de *cochléaria*, du cresson, &c. Chacune de ces plantes nous parut fort bonne à la soupe ou en salade. Les terrains bas & les vallées offrent une quantité considérable d'herbe, qui devient très-épaisse & fort haute. Je crois que le bétail subsisteroit toute l'année à *Oonalashka*, sans qu'on fût contraint de l'enfermer dans des étables; & je pense qu'il croît du grain, des racines & des végétaux en bien des cantons: mais les Négocians Russes & les Insulaires semblent se contenter, pour le présent, des productions spontanées de la nature.

» Les Habitans d'*Oonalashka* avoient du soufre natif; mais je n'ai pas eu occasion d'apprendre d'où il venoit. Nous découvrîmes aussi de l'ocre, une pierre qui donne une couleur pourpre, & une autre qui produit un très-bon vert. Je ne sais si cette dernière est connue: dans son état naturel, elle est d'un gris verdâtre, grossière & pesante: l'huile la dissout aisément; mais lorsqu'on

la met da  
Elle me p  
plus abo  
pierres  
je n'en

» Les  
morts au  
petit mon  
promenad  
du pays,  
sieurs de  
du chemin  
un tas de p  
pas d'en a  
sieurs mon  
ouvrage d  
rent fort a  
ment de la  
la mort: j  
mens; je  
ces deux c

» Ils so  
affection  
conduits  
Les Russes  
eu de liai  
qu'elles n  
furent pas

la met dans l'eau, elle perd toutes ses propriétés. Elle me parut rare; mais on nous dit qu'elle est plus abondante à l'Isle d'*Oonemak*. Quant aux pierres qui environnent la côte & les collines, je n'en ai vu quai point de nouvelles.

1778.  
Octobre.

» Les Naturels d'*Oonalashka* enterrent leurs morts au sommet des collines, & ils élevent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'Isle, & un homme du pays, qui m'accompagnoit, me montra plusieurs de ces cimetières. Il y en avoit un au bord du chemin qui mene du havre au village; il offroit un tas de pierres auquel les passans ne manquoient pas d'en ajouter une. J'apperçus d'ailleurs plusieurs mondrains de pierre, qui n'étoient pas un ouvrage de la nature; quelques-uns me parurent fort anciens. Je ne fais quelle idée ils se forment de la Divinité & de l'état des ames après la mort: j'ignore aussi quels sont leurs amusemens; je n'ai rien observé qui pût m'instruire sur ces deux objets.

» Ils sont entre eux d'une gaieté & d'une affection remarquable, & ils se sont toujours conduits envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes nous apprirent qu'ils n'avoient jamais eu de liaison avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas Chrétiennes. Nos gens ne furent pas si scrupuleux, & quelques-uns d'eux

1778.  
Octobre.

eurent lieu de se repentir de les avoir trouvés si faciles ; car la maladie vénérienne n'est pas connue ici. Les Insulaires sont d'ailleurs sujets aux cancers ou à une maladie qui en est voisine ; ceux qui en sont infectés , ont soin de cacher leur maladie. Il me paroît qu'on ne vit pas long-temps dans cette Isle : je n'ai point rencontré d'hommes ou de femmes dont la figure annonçât plus de soixante ans ; & il y avoit très-peu d'individus qui parussent en avoir plus de cinquante. La vie pénible qu'ils mènent abrège vraisemblablement leurs jours.

» Depuis l'époque de notre arrivée à l'*Entrée du Prince Guillaume* , j'ai souvent eu occasion de dire , combien les Naturels de cette partie Nord-Ouest de l'*Amerique* , ressemblent aux Groënlandois & aux Esquimaux , par la figure , les vêtemens , les armes , les pirogues , & les autres choses de cette espece. Cependant je fus beaucoup moins frappé de ces rapports , que de l'analogie entre les dialectes des Groënlandois & des Esquimaux , & ceux des Habitans de l'*Entrée de Norton & d'Oonalashka*. On observera toutefois relativement aux mots que nous recueillîmes à la partie occidentale du Nouveau-Monde , qu'on ne doit pas trop compter sur leur exactitude ; car , après la mort de M. Anderson , il se trouva peu de personnes à bord qui s'occupassent de

cette matie  
es mêmes  
Messieurs  
insulaire  
comparo  
alogie, p  
Peuplades  
a grande  
communica  
entale de  
communica  
aux vaisse au  
obstacles : c  
cherche à  
M. Cook  
re, il arriv  
le qui fait p  
as à se co  
itement le  
» Ceux de  
(M. Cook) é  
ache : mal  
trop certain  
maladie vén  
e fait que  
les voisine

cette matiere, & je me suis apperçu souvent que les mêmes termes écrits par deux ou trois de nos Messieurs, d'après la prononciation du même insulaire, différoient beaucoup, lorsqu'on les compare. Au reste, il y avoit encore assez d'analogie, pour m'autoriser à dire, que toutes ces Peuplades sont de la même race; si cela est, il y a grande apparence qu'il existe au Nord une communication quelconque, entre la partie occidentale de l'Amérique, & la partie orientale; communication cependant qui peut être fermée aux vaisseaux, par les glaces, ou par d'autres obstacles: du moins je le pensai ainsi durant ma recherche à *Oonalashka* «.

M. Cook appareilla d'*Oonalashka* le 26 Octobre, il arriva le 26 Novembre sur les côtes d'une Ile qui fait partie des Isles *Sandwich*. Il ne tarda pas à se convaincre qu'il avoit reconnu imparfaitement les Isles *Sandwich*.

« Ceux des Habitans qui vinrent nous voir, (dit M. Cook) étoient instruits de notre premiere recherche: malheureusement j'en eus une preuve trop certaine; car ils étoient déjà infectés de la maladie vénérienne, & je ne pouvois expliquer ce fait que par leurs communications avec les Isles voisines depuis notre départ «.

1778.  
Octobre.

26 Nov.

1779.  
Janvier.  
17.

M. Cook ne put mouiller que le 17. Janvier 1779, à une des Isles appelée *Owhyhee*. Il éprouva sur la côte des vents contraires, & il seroit bien à désirer qu'il n'eût pas lutté contre les obstacles avec tant de constance, car c'est à l'Isle *Owhyhee* qu'il a trouvé la mort.

» Les vaisseaux, ( dit M. Cook, dont il faut conserver les dernières paroles ) continuèrent d'être remplis de Naturels, & nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avois jamais vu dans le cours de mes Voyages, une foule si nombreuse rassemblée au même endroit; car, indépendamment de ceux qui arriverent en canots, le rivage de la baie étoit couvert de spectateurs; d'autres nageoient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, & on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, & il se trouva peu de personnes à bord, qui regrettaissent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au Nord; car si elles avoient réussi, nous n'aurions pu en avoir eu occasion de relâcher une seconde fois aux Isles *Sandwich*, & d'enrichir notre Voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paroît devoir être la plus importante, qu'aient jusqu'ici fait les Européens dans la vaste étendue de l'Océan Pacifique.

\* Le Journal du Capitaine Cook finit ici. C'est le Capitaine King qui a écrit la suite du Voyage.

LIV

Second  
Récit de  
sur ces

DÈS qu  
voulions mo  
aine King  
a foule étoit  
par des cha  
ortes de ge  
garderent pa  
es agrès de  
de femmes  
se procurer  
eux-ci form  
astes radeau  
place à bord  
ouer au mil  
» Parmi l  
007, nous c

\* Je remarqu  
as survécu lon  
e Cook, il est

## LIVRE CINQUIEME.

*Seconde Relâche aux Isles SANDWICH.  
Récit de la mort de M. Cook. Remarques  
sur ces Isles & sur leurs Habitans.*

DÈS que les Habitans s'apperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ( c'est le Capitaine King \* qui parle ) ils vinrent près de nous; la foule étoit immense; ils témoignèrent leur joie par des chants & des cris, & ils firent toutes sortes de gestes bizarres & extravagans. Ils ne gardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts & les agrès des deux vaisseaux; & une multitude de femmes & de petits garçons, qui n'avoient pu se procurer des pirogues, arrivèrent à la nage: ceux-ci formoient, sur la surface de la mer, de vastes radeaux; la plupart ne trouvant point de place à bord, passèrent la journée entiere à se jouer au milieu des vagues.

» Parmi les Chefs, qui vinrent sur la *Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme, ap-

1779.  
Janvier.

\* Je remarquerai avec douleur, que le Capitaine King n'a pas survécu long-temps à la publication du troisieme Voyage de Cook. Il est mort à Nice en 1784.



1779.  
Janvier.

pelé *Pareea* ; nous reconnûmes bientôt qu'il jouissoit d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le Capitaine Cook , il dit qu'il étoit *Jakaneé* (a) du Roi de l'Isle ; que le Prince faisoit une expédition militaire à *Mowee* , & qu'il devoit arriver dans trois ou quatre jours. Quelques présens l'attachèrent complètement à nos intérêts, & il nous servit beaucoup pour contenir ses Compatriotes. Nous nous aperçûmes bientôt que la *Découverte*, surchargée d'Insulaires, penchoit trop d'un côté, & que son Equipage ne pouvoit écarter la foule nombreuse qui continuoit à y entrer. M. Cook craignant les suites de cet empressement, fit part de ses inquiétudes à *Pareea* : celui-ci se rendit sur le champ auprès du Capitaine Clerke ; il chassa un assez grand nombre de ses Compatriotes, & il obligea les pirogues à se tenir à une certaine distance.

» Nous jugeâmes que les Chefs ont, sur le bas-peuple, un pouvoir très-despotique. Nous eûmes le même jour, à bord de la *Résolution*, une autre preuve de cette vérité : la foule y étoit si considérable, que les Matelots ne pouvoient faire le service ; & nous fûmes obligés de recourir au

(a) Nous rencontrâmes ensuite plusieurs autres Insulaires qui portoient le même titre ; mais nous n'avons jamais pu savoir, d'une manière précise, si le terme de *Jakaneé* désigne un Officier, ou un degré d'alliance ou de parenté avec le Roi.

Chef Kan  
ché au Ca  
expliqué  
ordonna  
tir du voi  
voir se je  
un seul ho  
paroissant  
de force,  
» Ces  
& bien p  
rès-agréab  
a destiné ;  
l'aie jamais  
auteur, d  
tion, des  
terme & g  
» On a  
navigation  
étoient t  
loyauté &  
l'avoient p  
vol : nous  
nous ne co  
des dernier  
mestiques  
même ici.  
pays, qui r

Chef Kaneena, qui, ainsi que Pareea, s'étoit attaché au Capitaine Cook. Lorsque nous lui eûmes expliqué l'embarras où nous nous trouvions, il ordonna tout de suite à ses Compatriotes de sortir du vaisseau, & nous fûmes très-surpris de le voir se jeter à la mer, sans hésiter un moment : un seul homme ayant essayé de se cacher, & ne paroissant pas disposé à obéir, Kaneena le prit de force, & le précipita au milieu des vagues.

» Ces deux Chefs étoient d'une stature forte & bien proportionnée, & d'une physionomie très-agréable; Kaneena sur tout, que M. Webber a dessiné, étoit un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Il avoit environ six pieds de hauteur, des traits réguliers & pleins d'expression, des yeux vifs & noirs, le maintien aisé, ferme & gracieux.

» On a déjà dit que, durant notre longue navigation à la hauteur de cette Isle, les Habitans étoient toujours conduits avec beaucoup de loyauté & de droiture envers nous, & qu'ils n'avoient pas montré la plus légère disposition au vol : nous en fûmes d'autant plus étonnés, que nous ne communiquâmes guere qu'avec des gens des dernières classes, c'est-à-dire, avec des Domestiques ou des Pêcheurs. Il n'en fut pas de même ici. La multitude immense de Naturels du pays, qui remplissoit chaque partie des vaisseaux,

1779.  
Janvier.

GE

ôt qu'il jouit  
il se présenta  
dit qu'il étoit  
le Prince fa-  
mes, & qu'il  
jours. Quel-  
ement à nos  
p pour conte-  
s aperçûmes  
e d'Insulaires,  
son Equipage  
reuse qui con-  
gnant les suites  
es inquiétudes  
champ auprès  
un assez grand  
il obligea les  
distance.

ont, sur le bas-  
e. Nous eûmes  
ion, une autre  
étoit si confi-  
voient faire le  
de recourir au

autres Insulaires qui  
jamais pu savoir,  
désigne un Office,  
e Roi.

leur procura des occasions fréquentes de nous piller, sans risque d'être découverts; & comme ils étoient très-supérieurs en nombre, ils seroient sans doute que leurs vols demeureroient impunis, si nous venions à nous en apercevoir. Nous attribuâmes d'ailleurs ce changement de conduite, à la présence & à l'encouragement de leurs Chefs; car, en général, nous trouvâmes dans les mains des grands personnages de l'Isle, les choses qu'on nous avoit dérobées, & nous eûmes bien des raisons de croire que les larcins avoient été commis à leur instigation.

» La *Résolution* fut à peine au mouillage, que nos deux Amis Pareea & Kaneena, amenerent à bord un troisieme Chef nommé Koah, qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvoit alors de la classe des Prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'étoit un petit vieillard fort maigre: il avoit les yeux très-rouges & très-malades, & le corps couvert d'une gale blanche, lépreuse, effet d'un usage immodéré de l'ava. On le conduisit dans la grand'chambre, & il s'approcha, avec beaucoup de respect, du Capitaine Cook; il lui jeta sur les épaules une piece d'étoffe rouge qu'il avoit apportée; il fit quelques pas en arriere, & il lui présenta un petit cochon, qu'il tint dans ses mains, tandis qu'il prononça un long discours. Cette cérémonie fut

1779.  
Janvier.

fut souve  
Oyhee,  
constan  
religieu  
vêtues  
avoit une  
ordinairem  
d'ailleurs,  
prieres av  
qui semblo  
» Quan  
dina avec  
ment tout  
les autres  
ne pûmes  
fois de no  
M. Cook:  
pagnâmes  
sur la grev  
hommes qu  
poil de cha  
cherent dev  
une phrase  
distinguâme

(a) Les Nat  
Capitaine Cool  
tation précise.

Tome X

fut souvent renouvelée durant notre séjour à *Owhyhee*, & nous jugeâmes, d'après plusieurs circonstances, que c'étoit une sorte d'adoration religieuse. Nous vîmes toujours leurs Idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareille à celle qu'on avoit mise sur le Capitaine Cook; & ils offroient ordinairement de petits cochons aux *Eatoos*: d'ailleurs, ils récitoient leurs discours ou leurs prières avec une prestesse & une volubilité, qui sembloient indiquer un formulaire établi.

» Quand cette cérémonie fut achevée, *Koah* dina avec le Capitaine Cook; il mangea avidement tout ce qu'on lui servit. Aussi réservé que les autres Habitans des Isles de ces Mers, nous ne pûmes le déterminer à goûter une seconde fois de notre vin, ou de nos liqueurs fortes. *M. Cook* alla le soir à terre, & nous l'accompagnâmes *M. Bayly* & moi. Nous débarquâmes sur la greve, & nous fûmes reçus par quatre hommes qui portoient des baguettes, garnies de poil de chien à l'une des extrémités; ils marcherent devant nous, en déclamant à haute voix une phrase très-courte, dans laquelle nous ne distinguâmes que le mot *Orono* (a). La foule,

1779.  
Janvier.

---

(a) Les Naturels d'*Owhyhee* donnoient en général ce nom au Capitaine Cook; mais nous n'avons pu en découvrir la signification précise. Ils l'appliquent quelquefois à un Etre invisible,

1779.  
Janvier.

qui s'étoit rassemblée sur le rivage, se retira dès qu'elle nous vit approcher; & nous n'apparûmes personne, si j'en excepte un petit nombre d'Insulaires prosternés la face contre terre, aux environs des huttes du village voisins.

» Avant de parler des hommages religieux qu'on rendit au Capitaine Cook, & des cérémonies singulieres avec lesquelles il fut reçu sur cette Isle funeste, il est nécessaire de décrire le *Morai*, situé au côté méridional de la greve du village de *Kakooa*. C'étoit une construction de pierre, solide & quarrée, d'environ quarante verges de long, de vingt de large, & de quatorze de hauteur: le sommet, aplati & bien pavé, se trouvoit entouré d'une balustrade de bois, sur laquelle on voyoit les crânes des captifs sacrifiés à la mort des Chefs du pays: le centre de l'édifice offroit un vieux bâtiment de bois, tombant en ruines, & réuni de chaque côté à la balustrade, par un mur de pierre, qui divisoit en deux parties l'espace vide. La bande contiguë à l'intérieur du pays, présentoit cinq poteaux de plus de vingt pieds d'élévation, qui soutenoient un échafaud d'une forme irréguliere: il y avoit au

---

qui, disent-ils, habitent les cieux. Nous reconnûmes aussi que c'est la titre d'un grand personnage très-puissant dans l'Isle, lequel a de l'analogie avec le Dalai-Lama des Tartares, & l'Empereur Ecclésiastique du Japon.

côté, e  
mu  
pavillon  
» K  
truch  
comme  
soit à l'a  
nous ap  
de bois,  
contorsio  
sculptée  
sommets  
d'une ét  
jeune ho  
barbe fo  
Capitaine  
avec Ko  
duisit à l'  
poteaux  
étoient ra  
poteaux;  
du milieu  
tement au  
trouvâmes  
par-dessou  
noix de c

(a) Voyez

côté, en face de la mer, deux petites maisons communiquant l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendoit des injures de l'air.

1779.  
Janvier.

» Koah nous mena au sommet de cette construction, par un chemin d'une pente douce, qui commençoit au bord de la greve, & aboutissoit à l'angle Nord-Ouest de la cour de l'édifice : nous aperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois, dont les traits du visage offroient des contorsions bizarres ; une longue piece de bois sculptée en forme de cône renversé, s'élevoit du sommet de leurs têtes, & le corps étoit enveloppé d'une étoffe rouge. Nous rencontrâmes ici un jeune homme d'une haute taille qui avoit la barbe fort longue ; il présenta ces figures au Capitaine Cook, & après avoir chanté, de concert avec Koah, une espece d'hymne, il nous conduisit à l'extrémité du *Morai*, où étoient les cinq poteaux dont j'ai fait mention. Douze figures étoient rangées en demi-cercle au pied de ces poteaux ; & nous remarquâmes devant la figure du milieu une table élevée qui ressembloit exactement aux *Whattas* (a) des O-Taïtiens : nous trouvâmes sur cette table un cochon pourri, & par-dessous des morceaux de cannes de sucre, des noix de coco, du fruit à pain, des bananes &

(a) Voyez le premier & le second Voyage de Cook.

1779.  
Janvier.

des patates douces. Koah ayant placé M. Cook sous la table, prit le cochon entre ses mains après avoir adressé à notre Commandant un second discours aussi long que le premier, & prononcé avec beaucoup de véhémence & de rapidité, il laissa tomber le cochon par terre. Il engagea ensuite M. Cook à monter sur l'échafaud; ils y monterent en effet l'un & l'autre, non sans avoir couru de grands risques de se laisser tomber. Dix hommes qui apportoient un cochon en vie, & une grande piece d'étoffe rouge, arriverent alors en silence & en procession, à l'entrée du sommet du *Morai*. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils eurent fait quelques pas, & ils se prosternerent : Kaireekkea, le jeune homme dont je parlois tout-à-l'heure, alla à leur rencontre; & ayant reçu l'étoffe rouge, il l'apporta à Koah, qui en revêtit le Capitaine Cook, & qui lui offrit ensuite le cochon, en observant le même cérémonial.

» Tandis que notre Commandant étoit sur l'échafaud, emmailloté dans l'étoffe rouge, & ayant peine à se tenir sur des morceaux de bois pourri, Kaireekkea & Koah chanterent quelquefois tous deux ensemble, & d'autres fois alternativement : cette partie de la cérémonie fut très-longue; Koah laissa tomber le cochon, & il descendit enfin avec M. Cook. Il le mena auprès

des douze  
le à ch  
ses doigts  
conduits  
dont le  
cas que d  
d'une étof  
figure, &  
on dit de  
ce que vou  
» On ne  
où il y av  
en quarré,  
du niveau  
dimes, &  
bois; Koah  
soutins l'au  
proression  
un cochon  
à pain, d  
Lorsqu'ils  
mit à leur  
notre Com  
déjà décrit  
à ceux qu  
camarades  
Nous obser  
des réponses

des douze figures, & après avoir dit quelque chose à chacune, d'un air ricaneur, & fait claquer ses doigts à mesure qu'il passa devant elles, il le conduisit à celle qui se trouvoit au centre, & dont les gens du pays sembloient faire plus de cas que des autres, puisqu'elle étoit couverte d'une étoffe rouge. Il se prosterna devant cette figure, & il la baisa : le Capitaine Cook, à qui on dit de faire la même chose, se soumit à tout ce que voulut Koah.

» On nous ramena à l'autre division du *Morai*; où il y avoit un espace de dix à douze pieds en carré, creusé d'environ trois pieds au-dessous du niveau du terrain de la cour. Nous y descendîmes, & on assit M. Cook entre deux Idoles de bois; Koah soutint l'un de ses bras, & moi je soutins l'autre. Nous vîmes arriver une seconde procession de Naturels du pays; ils apportoient un cochon cuit au four, un *pudding*, du fruit à pain, des noix de coco, & des légumes. Lorsqu'ils furent près de nous, Kaireekkea se mit à leur tête, & ayant présenté le cochon à notre Commandant, avec les cérémonies que j'ai déjà décrites, il commença des chants pareils à ceux que nous avons déjà entendus, & ses camarades répondirent à chacun de ses versets. Nous observâmes que la longueur des versets & des répons diminua peu-à-peu; que vers la fin

1779.  
Janvier.



1779.  
Janvier.

Kaireekkea ne disoit plus que deux ou trois mots, & que les autres lui répondoient seulement par l'expression d'*Orono*.

» Quand cette offrande, qui dura un quart-d'heure, fut terminée, les Insulaires s'assemblèrent en face de nous; ils se mirent à découper le cochon, à peler les végétaux & à casser les noix de coco : quelques-uns firent de l'*ava*; ils mâchent les racines qui entrent dans la composition de cette liqueur, & ils suivent d'ailleurs le procédé des Habitans des *Isles des Amis*. Kaireekkea prit ensuite une portion de l'amande d'une noix de coco, qu'il mâcha, & l'ayant enveloppée d'un morceau d'étoffe, il en frotta le visage, le derrière de la tête, les mains, les bras & les épaules de M. Cook. L'*ava* fut ensuite servie à la ronde; & lorsque nous en eûmes goûté, Koah & Pareea divisèrent la chair du cochon en petits morceaux, qu'ils nous mirent dans la bouche. Je n'avois point de répugnance à souffrir que Pareea, qui étoit très-propre, me donnât à manger : mais M. Cook, à qui Koah rendoit le même office, se souvenant du cochon pourri, ne put avaler un seul morceau; le vieillard voulant redoubler de politesse, essaya de lui donner des morceaux tout mâchés, & l'on imagine bien que le dégoût de notre Commandant ne fit que s'accroître.

» Apr  
taine Co  
cement  
manqu  
quelques  
dont ils f  
roient des  
canots, e  
avoient d  
Peuple se  
qui ne s'e  
contre tes  
rivage. No  
l'esprit tou  
extrêmeme  
des Habit  
que des c  
incertaines  
cérémonie  
rité m'ont  
toutefois  
de la part d  
étoient bie  
à l'égard d  
le lendem  
Marine, y  
M. Cook r  
à l'endroi

Après cette cérémonie, à laquelle le Capitaine Cook mit fin, dès qu'il put le faire dé-  
 cemment, nous quittâmes le *Morai* : nous ne  
 manquâmes pas de distribuer parmi les Naturels  
 quelques morceaux de fer & d'autres bagatelles,  
 dont ils furent enchantés. Les hommes qui por-  
 toient des baguettes, nous reconduisirent à nos  
 canots, en répétant les phrases & les mots qu'ils  
 avoient débités lors de notre débarquement. Le  
 Peuple se retira, & le petit nombre de ceux  
 qui ne s'en allèrent pas, se prosternerent la face  
 contre terre; à mesure que nous côtoyâmes le  
 rivage. Nous nous rendîmes sur le champ à bord;  
 l'esprit tout occupé de ce que nous avions vu, &  
 extrêmement satisfaits des dispositions amicales  
 des Habitans du pays. Je ne pourrois donner  
 que des conjectures, & même des conjectures  
 incertaines & inexactes, sur le but des diverses  
 cérémonies que leur nouveauté & leur singula-  
 rité m'ont engagé à décrire en détail; il paroît clair  
 toutefois qu'elles annonçoient un grand respect  
 de la part des Insulaires, & nous jugeâmes qu'elles  
 étoient bien voisines d'une adoration religieuse  
 à l'égard de notre Commandant. J'allai à terre  
 le lendemain avec une garde de huit Soldats de  
 Marine, y compris le Caporal & le Lieutenant :  
 M. Cook m'avoit ordonné d'établir l'observatoire  
 à l'endroit qui me sembleroit le plus propre à

---

 1779.  
 Janvier.

1779.  
Janvier.

surveiller, & protéger ceux de nos gens chargés de remplir les futailles, ainsi que les autres Détachemens de travailleurs qu'on enverroit dans l'Isle. Tandis que j'examinois au milieu de la Bourgade, un emplacement qui me paroissoit convenir à l'usage que nous voulions en faire, Pareea, toujours disposé à montrer son pouvoir & sa bonne volonté, offrit d'abattre quelques cabanes, qui auroient gêné nos observations. Je ne crus pas devoir accepter son offre, & je choisîs un champ de patates voisin du *Morai*; on nous l'accorda volontiers, & les Prêtres, afin d'en écarter les Insulaires, le consacrerent en établissant des baguettes autour de la muraille qui l'enfermoit.

» Ils donnent, à cette espece d'interdit religieux, le nom de *Taboo*, mot que nous entendîmes répéter souvent durant notre séjour ici. Nous reconnûmes qu'il a des effets très-puissans & très-étendus; j'en parlerai d'une maniere détaillée dans la description générale de ces Isles, lorsque je traiterai de la Religion des Insulaires; il suffit d'observer maintenant que l'opération du *Taboo* nous procura une tranquillité & une solitude plus grande que nous ne l'aurions désiré: les pirogues du pays ne s'aviserent jamais de débarquer près de nous; les Naturels s'affirerent sur la muraille, mais aucun d'eux n'osa pénétrer

dans l'espace  
de tranquillité  
prieres, &  
provisions  
établis, &  
terminer le  
leur offrir  
qui joignire  
réussirent p  
constammer  
& Terreob  
Elles ne cra  
ceux de nos  
des flots d'  
culier, arriv  
étoit obligé  
heures, afin  
nécessaire p  
femmes alor  
à-la-fois; el  
au milieu de  
sont remont  
& elles ne  
très-amusan  
» Il n'arr  
le 19 jusqu  
Koah nous  
Terreoboc

dans l'espace consacré, sans en avoir obtenu notre permission : les hommes se rendirent à nos prières, & ils consentirent à traverser avec des provisions, le terrain sur lequel nous étions établis, mais nous essayâmes vainement de déterminer les femmes à nous approcher. Nous leur offrîmes en vain des présens : Pareea & Koah qui joignirent leurs sollicitations aux nôtres, ne réussirent pas davantage ; elles nous répondirent constamment qu'elles seroient tuées par l'*Eatooa* & *Terreeoboo* ( c'est le nom de leur Roi. ) Elles ne craignoient cependant point d'approcher ceux de nos camarades qui se trouvoient à bord : des flots d'Insulaires, & des femmes en particulier, arrivoient sans cesse aux vaisseaux ; on étoit obligé de les chasser, presque à toutes les heures, afin de laisser aux Equipages la place nécessaire pour le service : deux ou trois cents femmes alors se jetoient souvent à la mer toutes à-la-fois ; elles continuoient à nager & à se jouer au milieu des vagues en attendant qu'elles pussent remonter sur la *Résolution* ou la *Découverte* ; & elles nous procuroient ainsi un spectacle très-amusant.

» Il n'arriva rien d'important à bord, depuis le 19 jusqu'au 24, époque à laquelle Pareea & Koah nous quitterent, pour se rendre auprès de *Terreeoboo*, qui venoit de débarquer sur une

---

1779.  
Janvier.

19. 24.

1779.  
Janvier.

autre partie de l'Isle. Les Calfats travaillèrent aux flancs des vaisseaux; on examina soigneusement & on répara les agrès. Le Capitaine Cook s'occupoit sur-tout & constamment de la salaison des cochons que nous voulions embarquer.

» Nous étions établis à l'observatoire depuis peu de temps, lorsque nous découvrîmes, dans notre voisinage, une société de Prêtres, dont le service régulier au *Morai* avoit excité notre curiosité. Leurs cabanes se trouvoient autour d'un étang; elles étoient environnées d'un bocage de cocotiers, qui les séparoit de la greve & du reste du Village, & qui faisoit de leur emplacement une retraite un peu religieuse. Le Capitaine Cook, que j'instruisis de ces détails, résolut d'aller les voir, & comme il s'attendoit à être reçu ainsi qu'il l'avoit été à son débarquement, il emmena M. Webber pour dessiner ce qui se passoit.

» Dès qu'il fut sur la greve, on le conduisit à un édifice sacré, appelé *Harre-noorono*, ou la maison de l'*Orono*; on lui dit de s'asseoir à l'entrée, au pied d'une idole de bois, pareille à celles que nous avons vues au *Morai*. On me chargea de nouveau de soutenir un de ses bras; on l'emmailotta une seconde fois dans une étoffe rouge, & Kaireekkea, accompagné de douze Prêtres, lui présenta un cochon, en observant le céré-

onial accourir  
alluma du fe  
endres chaude  
ies, on ynt  
commandant,  
ompe de la pre  
ues momens fo  
ses pieds, ai  
leurs de la cé  
on distribua  
porta alors un  
ous en mit des  
e les Insulai  
mier débarqu  
» Depuis cet  
Capitaine C  
accompagné de  
avant lui, qui  
arqué, & qui  
erner la face cor  
mais non plus  
tenoit à l'arri  
ain, & il ay  
commandant, l  
ans leurs pirog  
l'instant leurs  
lqu'à ce qu'il  
rvatoire, Kair

---

 1779.  
 Janvier.

onial accoutumé. On étrangla ensuite le cochon ;  
 on alluma du feu , & on jeta l'animal dans des  
 cendres chaudes ; & lorsqu'on eut enlevé ses  
 os , on vint le présenter de nouveau à notre  
 commandant , avec les chants , l'appareil & la  
 pompe de la première offrande. On le tint quel-  
 ques momens sous son nez ; on le déposa ensuite  
 sur ses pieds , ainsi qu'une noix de coco , & les  
 Officiers de la cérémonie s'affirent. On fit de l'ava  
 & on distribua cette boisson à la ronde : on  
 apporta alors un cochon gras , bien cuit , & on  
 le coupait en mit des morceaux dans la bouche , ainsi  
 que les Insulaires l'avoient déjà fait à notre  
 premier débarquement.

Depuis cette époque , toutes les fois que  
 le Capitaine Cook descendit à terre , il fut  
 accompagné de l'un des Prêtres , qui marchoit  
 devant lui , qui avertissoit qu'*Orono* avoit dé-  
 barqué , & qui ordonnoit au Peuple de se prof-  
 iter la face contre terre. L'un d'eux ne manqua  
 jamais non plus de l'accompagner sur l'eau ; il  
 se tenoit à l'arrière du canot , une baguette à la  
 main , & il avertissoit de l'approche de notre  
 commandant , les Insulaires qui se trouvoient  
 dans leurs pirogues : les Rameurs abandonnoient  
 l'instant leurs pagaies , & ils se couchoient  
 lorsqu'à ce qu'il eût passé. S'il s'arrêtoit à l'ob-  
 servatoire , *Kaireekkea* & ses Coafres arrivoient

1779.  
Janvier.

tout de suite avec des cochons, des noix de coco, du fruit à pain, &c. qu'ils lui offroient en observant le cérémonial ordinaire. Ce fut dans ces occasions que des Chefs inférieurs nous demanderent souvent la permission de présenter une offrande à l'*Orono* : lorsque nous le leur permettions, ils offroient un cochon d'un grand poids qui annonçoit la timidité & la frayeur : sur ces occasions, *Kaireekkea* & les Prêtres chantoient leurs hymnes.

» Les politeffes de cette Société de Prêtres ne se bornerent pas cependant à de pures cérémonies & à de vaines attentions de parade. Ils donnerent chaque jour des cochons & des légumes à ceux d'entre nous qui se trouvoient à terre ; & ils envoyoient avec la même exactitude diverses pirogues chargées de provisions. Ils ne demanderent jamais rien en retour, & jamais ils n'insinuerent d'une façon indirecte qu'ils désiroient quelques présens de notre part. La régularité des leurs annonçoit plutôt l'accomplissement d'un devoir religieux, que la simple libéralité ; & lorsque nous voulûmes savoir qu'il étoit l'individu ou le corps qui nous traitoit avec tant de magnificence, on nous répondit qu'un grand personnage appelé *Kaoo*, Chef des Prêtres & aïeul de *Kaireekkea*, qui voyageoit avec le Roi, faisoit tous ces frais.

» L'affreux  
spérer beauco  
qui est rela  
cette peupla  
avions pas li  
guerriers ou de  
géâmes, dan  
premiers s'occu  
outre les vo  
qu'on peut  
universalité d  
l'Océan Paci  
bles de quelq  
citerai qu'un  
le princip  
nous appor  
en retournoier  
annête, nous  
ne quantité plu  
ouvions confo  
toit jamais d'a  
me de deman  
besoin, &  
omme qu'il no  
ouloit nous re  
ur un petit c  
ochon avoit  
paravant. Ce

» L'affreux malheur qui nous arriva ici, devant  
» (parer beaucoup d'intérêt au Lecteur, sur tout  
» qui est relatif au caractère & à la conduite  
» de cette peuplade, il est bon d'avertir, que nous  
» n'avions pas lieu d'être aussi contents des Chefs  
» guerriers ou des *Earees*, que des Prêtres. Nous  
» engageâmes, dans toutes les occasions, que les  
» premiers s'occupaient de leurs propres intérêts,  
» outre les vols habituels qu'ils se permettoient  
» qu'on peut excuser en quelque sorte, vu  
» l'universalité de ce défaut parmi les Insulaires  
» de l'Océan Pacifique, nous les trouvâmes cou-  
» pables de quelques artifices aussi déshonorans. Je  
» citerai qu'un délit duquel notre ami Koah  
» étoit le principal complice. Comme les Chefs  
» nous apportent des présens de cochons,  
» nous retournent toujours avec une récompense  
» honnête, nous en recevions, pour l'ordinaire,  
» une quantité plus considérable que celle que nous  
» pouvions consommer. Koah, qui, alors ne man-  
» quoit jamais d'arriver près de nous, avoit cou-  
» tume de demander des choses dont nous n'avions  
» pas besoin, & il étoit sûr de les obtenir. Un  
» jour comme qu'il nous présenta comme un Chef qui  
» venoit nous rendre ses devoirs, nous offrit un  
» petit cochon; nous reconnûmes que ce  
» cochon avoit été donné à Koah un moment  
» auparavant. Cette observation nous indiquant

---

1779.  
Janvier.



1779.  
Janvier.

une sorte de manège , nous sûmes , après quelques recherches , que ce prétendu Chef étoit un homme du peuple , & ce fait rapproché de plusieurs autres pareils , nous donna lieu de penser que nous avions déjà été trompés de même maniere.

24. » Nos affaires demeurerent jusqu'au 24 , dans la position que je viens de décrire : nous sûmes très-surpris , le 24 , de voir qu'on ne permettoit à aucune embarcation de partir de la côte , & que les Naturels se tenoient près de leurs cabanes. Il se passa quelques heures , avant que nous pussions en expliquer la cause : nous apprîmes enfin que l'arrivée de *Terreeoboo* avoit fait *taboer* la baie , & défendre toute espece de communication avec nous. Nous n'avions pas prévu les incidens de cette espece , & les Equipages de la *Résolution* & de la *Découverte* n'eurent pas ce jour-là les végétaux qu'on leur servoit ordinairement. Nos gens employerent le lendemain les menaces & les promesses , afin de déterminer les Naturels du pays à venir à la hanche des vaisseaux : quelques-uns des Insulaires eurent enfin la hardiesse de s'avancer vers nous ; mais nous aperçûmes un Chef qui s'y opposa , & qui entreprit de les ramener à terre. Ne voulant pas qu'il exécutât son projet , nous tirâmes tout de suite un coup de fusil , qui produisit l'eff

que nous en  
sûmes achete  
gimes , l'après  
il n'avoit avec  
se trouvoient  
à bord jusqu'à  
au Village de  
» Le 26 , à  
grande pirogue  
deux autres de  
des vaisseaux.  
et une sorte de  
embarcation étoit  
es Chefs , rev  
riches manteaux  
niques & de  
Prêtres , le resp  
avec des Idoles  
idoles étoient c  
son gigantesque  
diverses couleur  
que leurs mante  
de perle , & u  
représentoient  
garnies d'une do  
chien , & l'ense  
des contorsions  
végétaux divers

1779-  
Janvier;

que nous en espérons, & bientôt après nous  
pûmes acheter des rafraîchissemens. Nous re-  
çûmes, l'après-midi, la visite de Terreoboo ;  
il n'avoit avec lui qu'une pirogue, dans laquelle  
se trouvoient sa femme & ses enfans. Il demeura  
à bord jusqu'à près de dix heures, & il retourna  
au Village de *Kawrowa*.

» Le 26, à midi, le Roi s'embarqua sur une  
grande pirogue, & étant parti du Village avec  
deux autres de suite, il prit en pompe la route  
des vaisseaux. Son cortège avoit de la grandeur  
& une sorte de magnificence. La premiere em-  
barcation étoit montée par Terreoboo, &  
les Chefs, revêtus de leurs casques & de leurs  
riches manteaux de plumes, & armés de longues  
épées & de dagues : la seconde portoit des  
Prêtres, le respectable Kaoo un de leurs Chefs,  
avec des Idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces  
idoles étoient des bustes d'osier, d'une propor-  
tion gigantesque, chargées de petites plumes de  
diverses couleurs, travaillées de la même maniere  
que leurs manteaux : de gros morceaux de nacre  
de perle, & une noix noire fixée au centre,  
représentent les yeux ; leurs bouches étoient  
garnies d'une double rangée de dents incisives de  
chien, & l'ensemble de la physionomie offroit  
des contorsions bizarres. Des cochons & des  
végétaux divers remplissoient la troisieme piro-

26.

1779.  
Janvier.

gue. Durant la marche, les Prêtres occupant la pirogue du centre, chantoient des hymnes avec beaucoup de gravité, &, après avoir pagayé autour des vaisseaux, ils ramerent vers la greve où j'étois à la tête de mon Détachement, au lieu d'aller à bord comme nous le comptions.

» Dès que je le vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de se mettre en bataille pour recevoir le Roi; le Capitaine Cook ayant remarqué que ce Prince venoit à terre, le suivit & il arriva presque au même instant. Je le conduisis dans la tente; ils y furent à peine assis, que le Prince se leva, jeta d'une manière gracieuse, sur les épaules de notre Commandant le manteau qu'il portoit: il mit de plus un casque de plumes sur la tête, & un éventail curieux dans les mains de M. Cook, aux pieds duquel il étendit ensuite cinq ou six manteaux, très-jolis & d'une grande valeur. Les gens de son cortège apportèrent alors quatre gros cochons, des cannes de sucre, des noix de coco & du fruit à pain. Le Roi termina cette partie de la cérémonie en changeant de nom avec le Capitaine Cook chose qui, parmi tous les Insulaires de l'Océan Pacifique, est réputé le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puisse donner. Une procession de Prêtres menée par un vieux personnage d'une physionomie vénérable, parut; elle étoit suivie

d'un

d'une lo  
cochon  
bananes  
coups-c  
le vieill  
de Prê  
générosi  
subsistan  
d'étoffe  
épaules  
cochon,  
fit une p  
ses Cont  
leurs prie  
dirent pa  
» Je fu  
du Roi u  
venu à bo  
par le tra  
Mowee. I  
hommes  
qui passie  
bord; entr  
dont le  
Maïha son  
peu de p  
les cheveu  
brune, qui  
Tome .

s occupant la  
hymnes avec  
avoir payé  
vers la greve  
ement, au lieu  
omptions.  
, j'ordonnai  
n bataille pour  
ook ayant re  
erre, le suivit  
instant. Je les  
furent à peine  
a d'une maniere  
e Commandant  
e plus un casque  
tail curieux dans  
duquel il étoit  
ès-jolis & d'un  
cortege appor  
ns, des cannes  
du fruit à pain  
la cérémonie  
Capitaine Cook  
aires de l'Océan  
nage d'amitié  
ne procession  
ersonnage d'un  
elle étoit suivie  
d'un

d'une longue file d'hommes qui amenoient de gros cochons en vie & d'autres qui portoient des bananes, des patates, &c. Je jugeai, d'après les coups-d'œil & les gestes de Kaireekkea, que le vieillard étoit le Supérieur de la Communauté de Prêtres que j'ai indiquée plus haut, dont la générosité avoit fourni si long-temps à notre subsistance. Il tenoit dans ses mains une piece d'étoffe rouge avec laquelle il emmaillotta les épaules de M. Cook, auquel il offrit un petit cochon, selon le cérémonial accoutumé. On lui fit une place à côté du Prince : Kaireekkea & ses Confreres commencerent leurs discours ou leurs prieres, & Kaoo & les Chefs leur répondirent par intervalles.

» Je fus surpris de retrouver dans la personne du Roi un vieillard infirme & maigre, qui étoit venu à bord de la *Résolution*, quand nous étions par le travers de la bande Nord-est de l'Isle de *Mowee*. Nous découvrîmes bientôt parmi les hommes de sa suite, la plupart des Insulaires, qui passèrent alors une nuit entiere sur notre bord; entr'autres, deux fils cadets du Monarque, dont le plus âgé avoit seize ans, & Maïha-Maïha son neveu, que nous eûmes d'abord un peu de peine à reconnoître, parce qu'il avoit les cheveux chargés d'une pâte & d'une poudre brune, qui achevoit de défigurer sa physionomie,

la plus sauvage que j'aie jamais rencontrée.

1779.  
Janvier. » Dès que le cérémonial de l'entrevue fut terminé, le Capitaine Cook conduisit à bord de la *Résolution* Terreoboo, & autant de Chefs que la pinasse put en contenir. Ils y furent reçus avec tous les égards possibles, & notre Commandant, en retour d'un manteau de plumes qu'on lui avoit donné, revêtit le Roi d'une chemise, & il l'arma de sa propre épée. Kaoo & environ six autres des vieux Chefs, demeurèrent sur la côte, & ils se logerent dans les Maisons des Prêtres. Durant tout cet intervalle, nous n'apperçumes pas une pirogue dans la baie, & les Naturels se tinrent dans leurs cabanes, ou la face prosternée contre terre. Le Roi, avant de quitter la *Résolution*, permit aux habitans de l'Isle de venir aux vaisseaux & d'y faire des échanges; mais les femmes, par des raisons que nous ne pûmes découvrir, demeurèrent soumises au *Taboo*, c'est-à-dire, qu'il leur fut toujours défendu de sortir de leurs habitations, & de nous fréquenter.

» La tranquillité & l'hospitalité généreuse des Naturels du pays, ayant dissipé toutes nos craintes, nous n'hésitâmes pas à nous mêler au milieu d'eux, & nous les fréquentâmes sans inquiétude dans toutes les circonstances & dans toutes les occasions. Les Officiers des deux vaisseaux par-

courure  
petites t  
souvent  
je voulo  
d'amitié  
des Insula  
se rassem  
pressoit  
dépendoi  
très-fatig  
mettoient  
attirer no  
Quand no  
garçons &  
ils s'arrêto  
assez de p  
seurs : tant  
dans leurs  
ou à y pr  
tantôt ils  
de jeunes  
& leur ag  
chançons &  
» Le pla  
& leur dou  
par leur d  
toutes les  
Mers. Cer

coururent chaque jour l'intérieur du pays en  
 petites troupes , & même seuls , & ils y passèrent  
 souvent des nuits entières. Je ne finirois pas , si  
 je voulois raconter les marques sans nombre  
 d'amitié & de politesse que nous recevions alors  
 des Insulaires : par-tout où nous allions, le Peuple  
 se rassembloit en foule autour de nous ; il s'em-  
 pressoit à nous offrir les divers secours qui  
 dépendoient de lui , & tous les individus étoient  
 très-satisfaits si nous acceptions leurs services. Ils  
 mettoient en usage plusieurs petites ruses pour  
 attirer notre attention , & différer notre départ.  
 Quand nous traversons les Villages , les jeunes  
 garçons & les jeunes filles couroient devant nous,  
 ils s'arrêtoient à chacun des endroits où il y avoit  
 assez de place pour former un groupe de dan-  
 seurs : tantôt ils nous invitoient à nous reposer  
 dans leurs cabanes , à y boire du lait de coco ,  
 ou à y prendre quelque autre rafraîchissement ;  
 tantôt ils nous plaçoient au milieu d'un cercle  
 de jeunes femmes , qui déployoient leurs talens  
 & leur agilité , afin de nous divertir par leurs  
 chansons & leurs danses.

» Le plaisir que nous causoient leur bienfaisance  
 & leur douceur, fut néanmoins troublé souvent  
 par leur disposition au vol , vice commun chez  
 toutes les autres peuplades répandues sur ces  
 Mers. Cet inconvénient nous chagrina d'autant

1779.  
Janvier.

plus, qu'il nous obligea quelquefois à les traiter durement; ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. Nous découvrîmes un jour quelques-uns de leurs nageurs les plus habiles, qui arrachioient les clous des bordages à la hanche des vaisseaux; ils exécutoient cette opération d'une manière très-adroite, à l'aide d'un bâton court, garni d'un caillou à l'une de ses extrémités. Comme ils mettoient nos bâtimens en danger, nous tirâmes d'abord à petit plomb sur les coupables; mais en plongeant par-dessous la cale, ils se placèrent bientôt hors de la portée de nos coups, & nous nous vîmes contraints d'en fouetter un à bord de la

*Découverte.*

» A-peu-près à la même époque, un parti nombreux d'Officiers des deux vaisseaux fit une course dans l'intérieur du pays, pour en examiner les productions; on trouvera plus bas le récit de ce voyage: je me contenterai d'observer ici qu'il offrit à Kaoo une nouvelle occasion de montrer sa bienfaisance & sa générosité envers nous; car, dès qu'il fut instruit de leur départ, il leur envoya une quantité considérable de vivres; il enjoignit aux Habitans des districts par où ils devoient passer, de leur donner tous les secours qui dépendroient d'eux; & ce qui acheve de prouver la délicatesse & le désintéressement de sa

condu  
préfer  
revinr  
de gu  
tracés  
milles.  
» La  
trouva  
étant r  
l'envoy  
les Cha  
l'Isle, s  
de Kao  
avons h  
» Le  
retenoit  
faire sa p  
dans sa  
maniere  
le Capit  
prit le c  
visite eù  
gros coc  
que son  
une fema  
» Jusq  
vertiffem  
& d'aprè

conduite, on ne put faire accepter le plus léger présent aux hommes qu'il envoya. Nos Voyageurs revinrent après six jours d'absence : ayant manqué de guides, & le pays n'offrant pas de chemins tracés, ils n'avoient pas pénétré au-delà de vingt milles.

1779.  
Jan vier.

» La tête du gouvernail de la *Résolution* se trouvant très-ébranlée, & la plupart des éguillots étant relâchés ou brisés, on la détacha & on l'envoya à terre le 27 au matin : en même temps les Charpentiers pénétrèrent dans l'intérieur de l'Isle, sous la conduite de quelques-uns des gens de Kaoo, afin d'y couper les bois dont nous avions besoin.

27.

» Le Capitaine Clerke, que sa mauvaise fanté retenoit presque toujours à bord, alla, le 28, faire sa première visite à Terreoboo : il le trouva dans sa cabane, & il fut reçu de la même manière & avec les mêmes cérémonies que le Capitaine Cook l'avoit été ; & lorsqu'il reprit le chemin de la *Découverte*, quoique sa visite eût été bien inattendue, il reçut trente gros cochons, & autant de fruit & de racines que son Equipage pouvoit en consommer dans une semaine.

28.

» Jusqu'ici nous n'avions vu aucun de leurs divertissemens ou de leurs exercices gymnastiques ; & d'après les sollicitations de quelques-uns de



nos Officiers, ils nous donnerent le soir le  
 spectacle d'un combat à coups de poing. Ces  
 jeux furent, du côté de l'appareil & de la magni-  
 ficence, ainsi que du côté de l'adresse & de la  
 force des Athletes, inférieurs à ceux dont nous  
 avons été témoins aux *Isles des Amis*; mais  
 comme ils en différaient à quelques égards, je  
 les décrirai en peu de mots. Nous trouvâmes un  
 vaste concours de Peuple assemblé sur une plaine,  
 à peu de distance de notre petit camp. Le milieu  
 de ce groupe d'Insulaires offroit un long espace  
 vuide, à l'extrémité supérieure duquel étoient  
 assis les Juges, au-dessous de trois étendards,  
 d'où pendoient des bandes d'étoffes de diverses  
 couleurs, les peaux de deux oies sauvages, de  
 petits oiseaux & des panaches de plumes. Lorsque  
 tout fut prêt, les Juges donnerent le signal, &  
 au même instant deux Champions parurent dans  
 l'arene. Ils s'avancerent d'un pas lent; ils élevoient  
 à une grande hauteur leur pied de derriere, & ils  
 passioient leurs deux mains sur la plante de ce  
 pied. A mesure qu'ils approcherent, ils se regarderent  
 souvent de la tête aux pieds, d'un air  
 de dedain; ils jeterent des oëillades de mépris  
 sur les Spectateurs; ils tendirent leurs muscles,  
 & ils firent un grand nombre de gestes affectés.  
 Quand ils furent à la portée l'un de l'autre, ils  
 placerent leurs deux bras sur une ligne parallele,

1779.  
 Janvier.

devant leur  
 tous les cou  
 ment compl  
 parut mal-ac  
 mais ils élud  
 inclinant le  
 se decidoit  
 renversé, c  
 faisoit tomb  
 Vainqueur a  
 titude de ge  
 de grands é  
 Il attendoit  
 triomphoit c  
 sieme, jusq  
 observe, dan  
 tandis que l  
 troisieme pe  
 l'un d'eux :  
 de se retirer  
 suivoient ain  
 coups de dor  
 qu'à l'ordina  
 l'un des Che  
 un bâton ent  
 quâmes d'aill  
 nous avions  
 des *Amis*. No

devant leur visage, endroit où devoient se porter tous les coups. Ils se frapperent par un développement complet du bras, & d'une maniere qui nous parut mal-adroite; ils n'effayoient point de parer, mais ils éludoient l'attaque de leur Adversaire, en inclinant le corps, ou en se retirant. Le combat se decidoit promptement; car si l'un d'eux étoit renversé, ou si un accident quelconque le faisoit tomber, il passoit pour vaincu; & le Vainqueur annonçoit son triomphe, par une multitude de gestes, qui, ordinairement, excitoient de grands éclats de rire parmi les Spectateurs. Il attendoit ensuite un second Antagoniste; s'il triomphoit de nouveau, il en attendoit un troisieme, jusqu'à ce qu'il fût battu à son tour. On observe, dans ces combats, une regle singuliere; tandis que les deux Athletes se préparent, un troisieme peut s'avancer sur l'arene, & défier l'un d'eux: celui qu'on ne défie pas, est obligé de se retirer. Trois ou quatre Champions se suivoient ainsi quelquefois, avant qu'il y eût des coups de donnés. Si le combat devenoit plus long qu'à l'ordinaire, ou si on le jugeoit trop inégal, l'un des Chefs venoit le terminer, en mettant un bâton entre les deux Athletes. Nous y remarquâmes d'ailleurs la gaieté & la bonne humeur que nous avions admirées parmi les Naturels des *Iles des Amis*. Nous avions demandé ces jeux, & tous

---

1779.  
Janvier.

312 TROISIEME VOYAGE

1779.  
Janvier.

les Insulaires croyoient que nous entrerions dans la lice ; mais ils presserent en vain nos gens , qui se souvenant trop bien des coups qu'ils avoient reçus aux *Isles des Amis* , n'écoutèrent point les défis qu'on leur adressa.

» Guillaume Watman l'un des Aides du Canonier , mourut le 28 : j'entrerai dans quelques détails sur sa mort , parce que nous avons eu jusqu'ici peu d'accidens de cette espece. Il étoit vieux , & singulièrement attaché à notre Commandant. Après avoir été vingt-un ans Soldat de Marine , il s'embarqua , en 1772 , sur la *Résolution* , en qualité de Matelot , & il fit le voyage au Pôle Austral. Lorsqu'il fut de retour , M. Cook l'installa à l'Hôpital de *Grénewich* le même jour où il y fut admis lui-même : & quand il vit M. Cook chargé de la conduite d'un troisième Voyage autour du monde , décidé à suivre la fortune de son Bienfaïcteur , il quitta l'asile qu'on lui avoit accordé. Il avoit été sujet à de petits accès de sievre , depuis notre départ d'*Angleterre* , & il étoit convalescent , lorsque nous atteignîmes la Baie de *Karakakoa* : on l'envoya à terre : quand il y eut passé quelques jours , il se crut parfaitement guéri , & il demanda à revenir à bord ; mais le lendemain de son retour , il eut une attaque de paralysie qui l'emporta en quarante-huit heures.

» On l'en Roi de l'Isle , pareil que c les autres Pr sfilence profo extrême , tan moment où fosse , ils en respectueuse ; noix de coco nuits qui suiv sacrifier des c & des prieres our.

» Nous clou de la fosse , un e nom du désy Les Insulaires r ver , & nous en place , auss ile , dont elle

» Nos vaisse brûter , M. C négociier avec qui environno vouer que j'écence de ce cul mot sur ce

» On l'enterra au *Morai*, selon les désirs du Roi de l'Isle, & la cérémonie se fit avec tout l'appareil que comportoit notre situation. Kaoo & les autres Prêtres y assisterent; ils garderent un silence profond, & ils montrerent une attention extrême, tandis qu'on lut l'Office des Morts. Du moment où nous commençâmes à remplir la fosse, ils en approcherent d'une maniere très-respectueuse; ils y jeterent un cochon mort, des noix de coco & des bananes. Durant les trois quarts qui suivirent les funérailles, ils vinrent y sacrifier des cochons, & y chanter des hymnes & des prieres, qui duroient jusqu'au point du jour.

» Nous clouâmes sur un poteau, dressé à la tête de la fosse, une planche, sur laquelle on trouve le nom du défunt, son âge & le jour de sa mort. Les Insulaires nous promirent de ne pas l'enlever, & nous fûmes persuadés qu'elle resteroit en place, aussi long-temps que la matiere fragile, dont elle est composée, le permettroit.

» Nos vaisseaux ayant un grand besoin de bois brûlé, M. Cook me chargea, le 2 Février, de négocier avec les Prêtres, l'achat de la balustrade qui environnoit le sommet du *Morai*. Je dois avouer que j'eus d'abord quelque doute sur la bécence de cette proposition; je craignois qu'un seul mot sur cette matiere, ne fût regardé par eux;

1779.  
Janvier.

2 Fév.

1779.  
Février.

comme un trait d'impiété révoltant. Je me trom-  
pois néanmoins. Ma demande ne leur causa pas  
la plus légère surprise ; ils y souscrivirent très-  
volontiers , & il ne fut pas question de ce que je  
leur donnerois en retour. Tandis que les Mate-  
lots enlevoient la balustrade, je remarquai que l'un  
d'eux emportoit une figure sculptée , & cette ob-  
servation ayant produit des recherches de ma  
part, je reconnus qu'ils avoient conduit aux ca-  
nots le demi-cercle entier (a). Quoique ceci  
fût passé sous les yeux des Naturels , qui, loin de  
témoigner du ressentiment , avoient aidé nos gens  
dans ce transport, je crus devoir en parler à  
Kaoo : il me parut très-indifférent sur cela ;  
me pria seulement de lui rendre la figure du cen-  
tre , dont j'ai fait mention ; je la lui remis , &  
l'emporta dans une des cabanes des Prêtres.

» Terreoboo , & les Chefs de sa suite, nous  
faisoient , depuis quelques jours , beaucoup de  
questions sur l'époque de notre départ. D'après  
cette inquiétude , je voulus savoir l'opinion que  
les Habitans de l'Isle s'étoient formée de nous  
& ce qu'ils pensoient des motifs & du but de  
notre Voyage ; mais je ne découvris rien , si ce n'est  
qu'ils nous supposoient originaires d'un pays où  
les provisions avoient manqué , & que nous

(a) Voyez plus haut la description du Morai.

c. Je me trom-  
leur causa pas  
crivirent très-  
n de ce que je  
que les Mate-  
arquai que l'u  
e, & cette ob  
merches de m  
onduit aux ca  
quoique ceci f  
s, qui, loin d  
t aidé nos gen  
ir en parler  
nt sur cela;  
a figure du cer  
ni remis, &  
es Prêtres.  
sa fuite, nou  
, beaucoup  
épart. D'apr  
l'opinion qu  
armée de nous  
& du but d  
ris rien, sino  
s d'un pays o  
, & que no

lorai.

ions venus les voir uniquement pour remplir  
nos ventres. La maigreur de quelques personnes  
de l'Equipage, l'appétit avec lequel nous man-  
gions, leurs provisions fraîches, les soins extrê-  
mes que nous prenions pour en acheter & en  
embarquer une quantité considérable, devoient  
en effet leur donner une pareille idée. Ils remar-  
querent d'ailleurs, avec étonnement, que nous  
n'avions point de femmes à bord; ils s'apper-  
çurent très-bien que nous nous conduisions d'une  
manière paisible, que nous n'étions pas bruyans  
comme les guerriers; & ils trouverent, dans ces  
remarques, de nouvelles preuves de la justesse  
de leur opinion. Il étoit assez plaisant de les voir  
toucher les flancs & tapoter les ventres des Ma-  
telots, ( qui prirent réellement de l'embonpoint,  
durant notre courte relâche sur cette Isle, ) & les  
avertir par signes, ou verbalement, qu'il étoit  
temps de nous en aller; mais que si nous voulions  
revenir à la saison prochaine du fruit à pain, ils  
seroient plus en état de pourvoir à nos besoins.  
Nous étions depuis seize jours dans la baie, & si  
on songe à la quantité énorme de cochons &  
de végétaux que nous consomâmes, on ne sera  
pas surpris qu'ils désirassent notre départ. Il est  
probable toutefois, que les questions de Terre-  
o n'avoient alors d'autre but, que de prépa-  
rer, pour le moment où nous le quitterions, des

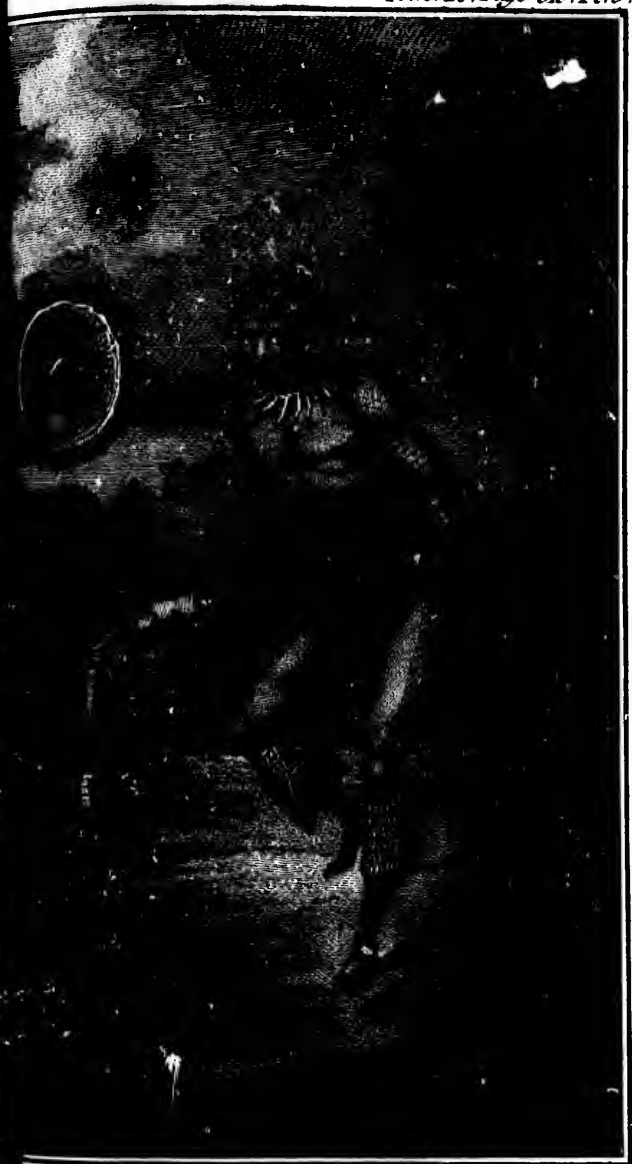
1779.  
Février.

1779.  
Février.

présens proportionnés aux égards & à l'amitié avec lesquels il nous avoit reçus : car lorsque nous lui eûmes dit que nous appareillerions le lendemain, nous observâmes qu'il publia tout de suite dans les bourgades, une espee de proclamation, qui enjoignoit aux Naturels d'apporter des cochons & des végétaux ; qu'il vouloit donner à l'*Oroono* ; à l'instant de son départ.

» Les bouffonneries de l'un des Insulaires nous divertirent beaucoup durant cette journée. Il tenoit un instrument de musique ; il portoit autour des morceaux d'algues marines, & autour de chaque jambe, un filet très-fort d'environ neuf pouces de profondeur, sur lequel une multitude de dents de chien flottoient en ligne paralleles. Il dansa sur le rivage d'une manière absolument burlesque ; il accompagnoit ses pas d'étranges grimaces ; & nous remarquâmes sur sa physionomie des contorsions qui ne manquoient ni d'énergie, ni d'expression, quoiqu'elles fussent du comique le plus bas. M. Webber crut devoir le dessiner.

» Il y eut le soir des combats de lutte & de pugilat ; & afin d'amuser les Insulaires à notre tour, nous tirâmes le peu de pieces d'artifices qui nous restoient. Rien n'étoit plus propre que ce spectacle à exciter leur admiration, & à leur inspirer une haute opinion de notre supériorité. L.



*Benard delin.*

HOMME DE L'ISLE SANDWICH DANSANT.



Capitaine C  
raires des  
quoique  
i fussent bie  
teurs ne fu  
» J'ai déjà  
aiffeaux fure  
vec ordre d  
artis depuis  
ouvelle, m  
inquiétude.  
eil Kao, d  
ous concert  
monde ap  
ins & faufs.  
ous les fallo  
ns le pays  
aginé; cette  
emins, & à  
s avoit rete  
ands éloges  
s provisions  
e fidélité ex  
» Le jour de  
eoboo pria,  
l'accompagn  
rivant, nous  
quets d'étoff

Capitaine Cook a déjà décrit les effets extraordinaires des feux que nous tirâmes à *Hapae* ; quoique les pieces dont nous nous servîmes fussent bien inférieures, l'étonnement des spectateurs ne fut pas moindre.

1779.  
Février.

» J'ai déjà dit que les Charpentiers des deux vaisseaux furent envoyés dans l'intérieur de l'Isle, avec ordre d'en rapporter des bois. Ils étoient partis depuis trois jours, & n'en ayant eu aucune nouvelle, nous commençâmes à éprouver de l'inquiétude. Nous fîmes part de nos craintes au seil Kaoo, qui parut aussi peu rassuré que nous ; nous concertions avec lui, les moyens d'envoyer au monde après eux, lorsqu'ils arriverent tous sains & saufs. Pour trouver des arbres tels qu'il nous les falloit, ils furent obligés de pénétrer dans le pays, plus avant que nous ne l'avions imaginé ; cette circonstance, jointe aux mauvais chemins, & à la difficulté de transporter les bois, s'avoit retenus si long-temps : ils firent de grands éloges de leurs guides, qui leur fournirent des provisions, & qui garderent les outils avec une fidélité extrême.

» Le jour de notre départ étant fixé au 4, Teoboo pria, le 3, le Capitaine Cook & moi, de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffes, d'une quantité considérable de

1779.  
Février.

plumes jaunes & rouges, attachées à des fibres tirées de la gouffe des noix de coco, d'un grand nombre de haches, & d'autres ouvrages de fer, que les Naturels du pays avoient obtenus de nous. Il y avoit, à peu de distance, des monceaux énormes de végétaux de toute espece, & près des végétaux, un troupeau de cochons. Nous crûmes d'abord qu'on vouloit nous faire présent de tant de choses, mais Kaireekéa m'apprit que c'étoit un don gratuit, ou un tribut, payé au Roi par les Habitans de ce district: en effet, dès que nous fûmes assis, les Naturels apportèrent les différens paquets, & ils les déposèrent aux pieds du Roi l'un après l'autre; ils étendirent les pieces d'étoffe, & ils éparpillèrent les plumes & les ouvrages de fer. Le Prince parut très-charmé de cette marque de soumission; il choisit à-peu-près le tiers des ouvrages de fer, le tiers des plumes, & quelques pieces d'étoffe qu'il mit lui-même de côté, & on offrit ensuite au Capitaine Cook & à moi le reste des étoffes, avec tous les cochons & tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la valeur & de la magnificence de ce présent, qui surpasseoit de beaucoup tous ceux que nous avons reçus aux *Isles des Amis*, ou aux *Isles de la Société*. Nous fûmes sur le champ venir des canots, afin d'envoyer tout à bord: on sépara les gros cochons que nous voulions embarquer & saler, & on distribua au

quipages au m  
nsi que les vé  
» Le même jo  
ous reconduis  
es instrumens af  
e trouva détrui  
onné la place,  
oule, & compr  
holes précieuse  
ressées. Comm  
z que j'y atten  
eurs Insulaires s  
'ayant prié de  
urent à déplorer  
ue j'eus beauco  
emande la perm  
e regarde, &  
érêt, quoiqu'il  
durant notre re  
ommandé le Dé  
ur la côte, & j  
t j'étois plus co  
amarades, que  
mmment à bord  
ort satisfait de le  
dire trop souve  
amitié des Prêtro  
& illimitée,

quipages au moins trente cochons plus petits, ainsi que les végétaux.

1779.  
Février.

» Le même jour nous quittâmes le *Morai*, & nous reconduisîmes aux vaisseaux les tentes & les instrumens astronomiques. Le charme du *Taboo* trouva détruit : dès que nous eûmes abandonné la place, les Naturels s'y précipiterent en foule, & comptant que nous y aurions laissé des choses précieuses, ils firent des recherches empressées. Comme je demurai le dernier à terre, & que j'y attendois le retour d'un canot, plusieurs Insulaires s'attrouperent autour de moi, & m'ayant prié de m'asseoir auprès d'eux, ils se mirent à déplorer notre séparation. Je dois avouer que j'eus beaucoup de peine à les quitter. Je demande la permission de raconter ici un fait qui me regarde, & qui inspirera peut-être de l'intérêt, quoiqu'il soit minutieux en lui-même. Durant notre relâche dans cette baie, j'avois commandé le Détachement que nous entretenmes sur la côte, & je connoissois plus les Naturels que j'étois plus connu d'eux, que ceux de mes camarades, que le service retint presque constamment à bord : en général, j'avois lieu d'être fort satisfait de leur bienveillance, & je ne puis dire trop souvent ou trop en détail, combien l'amitié des Prêtres, à mon égard, fut constante & illimitée.

1779.  
Février.

» Je fis, de mon côté, tous les efforts possibles pour gagner leur affection, & mériter leur estime : j'eus le bonheur de réussir à tel point que lorsqu'ils furent instruits de l'époque de notre appareillage, ils me pressèrent vivement de demeurer dans l'Isle, & qu'ils eurent recours aux offres les plus flatteuses pour me déterminer à cette résolution. Leur ayant répondu que le Capitaine Cook n'y consentiroit pas, ils me proposèrent de m'emmener dans les montagnes; ils me dirent qu'ils m'y tiendroient caché jusqu'après le départ des vaisseaux : je les assurai de nouveau que notre Commandant ne sortiroit pas de la Baie sans moi. Terreeoboo & Kaoo allèrent alors chercher M. Cook, dont ils me croyoient le fils; & ils le prièrent formellement de me laisser dans leur pays. M. Cook ne voulant point les contraindre d'une manière positive, sur une offre si aimable & si intéressante, leur observa qu'il ne pouvoit se séparer de moi pour le moment, mais qu'il reviendroit l'année suivante, & qu'il tâcheroit d'arranger cette affaire à leur satisfaction.

4. » Nous démarrâmes, le 4, dès le grand matin & nous sortîmes de la Baie; la *Découverte* en sortit également, & une multitude de pirogues nous suivirent. M. Cook se proposoit d'achever la reconnaissance de l'Isle d'*Owhyhee*, avant d'aller border aux autres Isles de ce groupe; il espéroit

rencontrer

rencontrer une  
*Karakakooa*, &  
siroit reconnoître  
où l'on nous avoit

» Nous fûmes  
lentit beaucoup  
étions accompagnés  
& Terreeoboo  
mitié au Capitaine  
riche présent de

» Nous eûmes  
nuit du 5, & nous  
Nord. Le 6, au  
la plus occidentale  
mes en travers

*Tor-yah-yah* par  
que cette Baie ne  
mode; nous en  
que nous appren  
courans d'une es  
paroissoit bien ab  
étant d'accord av  
accompagnoit le  
politesse, avoit  
*tannee*, on mit  
*tur*, conduit par  
Baie, tandis que  
y arriver.

Tome XXII

rencontrer une rade mieux abritée que celle de *Karakakooa*, & s'il n'en découvroit point, il dé-  
 1779-  
 Février.

» Nous fûmes en calme le 4 & le 5, ce qui ralentit beaucoup notre progrès au Nord. Nous étions accompagnés d'une multitude de pirogues, & *Terreeoboo* donna une nouvelle marque d'amitié au Capitaine Cook, en nous envoyant un riche présent de cochons & de végétaux.

» Nous eûmes une brise légère de la terre, la nuit du 5, & nous fîmes un peu de chemin au Nord. Le 6, au matin, ayant dépassé la pointe la plus occidentale de l'Isle, nous trouvâmes en travers d'une Baie profonde, appelée *Toe-yah-yah* par les Naturels : nous espérâmes que cette Baie nous offriroit un havre sûr & commode; nous en fûmes d'autant plus charmés, que nous appercevions au Nord-Est plusieurs courans d'une eau douce très-belle, & qu'elle paroissoit bien abritée par-tout. Ces observations étant d'accord avec les instructions de *Koah*, qui accompagnoit le Capitaine Cook, & qui, par politesse, avoit changé son nom en celui de *Britannee*, on mit en mer la pinasse; & le *Mastter*, conduit par *Britannee*, alla examiner la Baie, tandis que les vaisseaux louvoyoient pour y arriver.

5.

6.

1779.  
Février.

» Le ciel fut nébuleux l'après-midi, & les coups de vents qui venoient de la terre, étoient si forts, que nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles, & de mettre en panne, sous la voile d'étai d'artimon. Les diverses pirogues du pays nous quitterent au commencement de l'orage, & M. Bligh eut, à son retour, la satisfaction de sauver une vieille femme & deux hommes, dont le vent avoit fait chavirer l'embarcation, au moment où ils s'efforçoient de gagner la côte. Outre ces trois malheureux, nous avions à bord un grand nombre de femmes, que les Naturels du pays, occupés de leur salut personnel, avoient laissées parmi nous.

» Le *Master* dit au Capitaine Cook qu'il avoit débarqué dans un village, le seul qu'il eût aperçu au côté septentrional de la Baie; qu'on lui indiqua des puits d'eau douce, mais qu'il ne les trouva pas propres à l'usage que nous voulions en faire; qu'il pénétra ensuite plus avant dans la Baie, laquelle a une profondeur considérable vers l'intérieur du pays, & s'étend du côté d'une montagne élevée & sensible, qu'on trouve à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle; qu'au lieu d'y rencontrer un mouillage sûr, ainsi que Britannee le lui avoit fait espérer, il vit des côtes basses & remplies de roches, & un lit plat de rocher de corail, qui étoit répandu le long du rivage, &

qui s'étend à dehors de ce vingt brasses, faites Britannee chette: nous nir, parce que exactes.

» Nous app hommes qui ra que le dernier pleine mer, & afin de les rec étoient tellem des Naturels, q vant de leur fo l'embarcation, ils auroient à pe corde que nous de la peine à les enfant d'environ ché sous les trav où on l'avoit ten la tête au-dessus étoient partis de que depuis ce mangé. Nous le avec les précauti chargea l'une de

qui s'étend à plus d'un mille de la terre; qu'en dehors de ce lit de corail, la sonde rapportoit vingt brasses, fond de sable; que sur ces entre-faites Britannee étoit parvenu à se sauver en cachette : nous jugeâmes qu'il craignoit de revenir, parce que ses informations n'avoient pas été exactes.

1779.  
Février.

» Nous aperçûmes le 7 une pirogue & deux hommes qui ramoient vers nous : nous jugeâmes que le dernier orage les avoit entraînés dans la pleine mer, & nous ralentîmes notre marche, afin de les recueillir. Ces pauvres malheureux étoient tellement épuisés & fatigués, que si l'un des Naturels, qui se trouvoit à bord, s'apercevant de leur foiblesse, ne se fût précipité dans l'embarcation, afin de leur donner du secours, ils auroient à peine eu la force de s'attacher à la corde que nous leur jetâmes. Nous eûmes bien de la peine à les hisser à bord, sur-tout avec un enfant d'environ quatre ans, qu'ils avoient attaché sous les traverses extérieures de la pirogue, où on l'avoit tenu assez long-temps, n'ayant que la tête au-dessus de l'eau. Ils nous dirent qu'ils étoient partis de la côte, la veille au matin, & que depuis ce moment ils n'avoient ni bu ni mangé. Nous leur donnâmes de la nourriture avec les précautions usitées en pareils cas; on chargea l'une des femmes de prendre soin de

7:



l'enfant, & le lendemain ils se portoient tous fort bien.

1779.  
Février.

8. » A minuit, il survint un coup de vent, qui nous obligea de prendre deux ris aux huniers, & d'abattre les vergues de perroquet. Nous reconnûmes le 8, à la pointe du jour, que le mât de misaine avoit consenti de nouveau; les jumelles qu'on avoit posées à la tête durant notre relâche à l'Entrée du Roi Georges ou de Nootka, sur la côte d'Amérique, avoient éclaté; les diverses parties en étoient si défectueuses, qu'il devint absolument nécessaire de les remplacer, & par conséquent d'enlever le mât. M. Cook délibéra quelque temps s'il courroit risque de ne point trouver de havre aux Isles sous le vent, ou s'il retourneroit à Karakakooa. Cette Baie n'étoit pas d'une commodité si grande, qu'on ne pût espérer, avec vraisemblance, d'en trouver une meilleure, pour réparer le mât, ou embarquer des vivres; & nous étions persuadés, avec raison, que nous avions à-peu-près épuisé les provisions des environs de ce district. On observa, d'un autre côté, qu'il étoit trop périlleux de s'éloigner d'une rade assez bien abritée; que si on l'abandonnoit une fois, il seroit difficile d'y revenir; & qu'il y auroit du danger à adopter cet expédient, dans l'espoir d'en rencontrer une meilleure; que si nous n'en découvrions pas de meilleure, nous serions vraisemblablement sans ressource.

» Nous cont  
côte, afin d'off  
venir chercher  
voient détenus  
mille de la ter  
arriverent aux  
remplies de mo  
voit embarquer  
nous débarrasse

» Le temps t  
lever du soleil,  
nous aborderen  
toient, nous ap  
vent avoient fai  
sieurs grandes p  
voyâmes le res  
nuit, nous n'étie  
ne croyant pas  
les ténèbres, n  
qu'au lendemain  
l'aurore, nous  
même mouillage

» Nous emplo  
partie de celle c  
saine, & à l'env  
tiers. Outre qu'i  
le trouva extrêm  
au milieu, un g

» Nous continuâmes donc à gouverner vers la côte, afin d'offrir aux Insulaires une occasion de venir chercher leurs Compatriotes, qui se trouvoient détenus à bord. A midi, nous étions à un mille de la terre : un petit nombre de pirogues arriverent aux vaisseaux ; mais elles étoient si remplies de monde, qu'aucune d'elles ne pouvoit embarquer les femmes dont nous voulions nous débarrasser.

1779.  
Février.

» Le temps fut moins orageux le 10 après le lever du soleil, & quelques embarcations du pays nous aborderent ; les Insulaires qui les montoient, nous apprirent que les derniers coups de vent avoient fait beaucoup de mal, & que plusieurs grandes pirogues avoient péri. Nous louvoyâmes le reste du jour, & à l'entrée de la nuit, nous n'étions qu'à un mille de la Baie ; mais ne croyant pas qu'il fût sage d'y entrer pendant les ténèbres, nous courûmes des bordées jusqu'au lendemain à la pointe du jour : au lever de l'aurore, nous jetâmes l'ancre à-peu-près au même mouillage que nous avions déjà occupé.

10.

» Nous employâmes la journée du 11, & une partie de celle du 12, à déplacer le mât de misaine, & à l'envoyer à terre avec les Charpentiers. Outre qu'il étoit endommagé à la tête, on le trouva extrêmement pourri au pied ; il offroit au milieu, un grand trou, qui pouvoit tenir

11.

12.

1779.  
Fevrier.

quatre ou cinq noix de coco. On ne jugea pas néanmoins qu'il fallût le raccourcir : heureusement les morceaux de bois de *toa* rouge embarqués à *Eimeo*, pour des jas d'ancre, purent remplacer les parties des jumelles qui avoient éclaté. Comme ces réparations devoient, selon toutes les apparences, employer plusieurs jours, nous conduisîmes à terre l'Equipage astronomique, M. Bayly & moi ; & nous dressâmes au *Morai* nos tentes, qui furent gardées par un Caporal & six Soldats de Marine. Nous profitâmes de nos anciennes liaisons avec les Prêtres, qui, afin de mettre en sûreté la personne & les outils de nos travailleurs, *taboorent* ou consacrerent l'emplacement où l'on avoit déposé le mât : leur opération fut bien simple, car ils se contenterent de l'environner de baguettes, ainsi qu'ils l'avoient fait lors de notre première relâche. Les Voiliers se rendirent aussi sur la côte ; ils y réparèrent les dommages qu'avoit souffert la voilure, durant les derniers coups de vent ; ils occuperent une maison voisine du *Morai*, que nous prêterent les Prêtres : tels étoient nos arrangemens à terre. Je vais maintenant raconter en détail les choses qui se passerent entre les Naturels & nous, & qui amenèrent par degrés la fatale catastrophe du 14.

» Quand les vaisseaux furent à l'ancre, nous nous apperçûmes avec étonnement que les Insu-

laires n'étoient  
nous n'enten  
avoit ni bru  
se trouvoit d  
seulement çà  
poit le long d  
sans doute qu  
de mouvement  
n'existoit plus  
laquelle on no  
gnages de bie  
avons reçus à  
d'espérer que  
més de nous  
hâte aux vais

» Nous form  
révolution, le  
dissipées par le  
envoyé à terr  
étoit absent, &  
Baie. Cette ex  
plupart d'entre  
penserent, ou  
qui se passa enf  
que la conduit  
rer de la défian  
merce avec no  
Roi, les Chef

lares n'étoient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie : il n'y avoit ni bruit ni foule autour de nous : la Baie se trouvoit déserte & tranquille : nous voyons seulement çà & là une embarcation qui s'échappoit le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avoit produit tant de mouvement, lors de notre première relâche, n'existoit plus ; mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avoit toujours traités, les témoignages de bienveillance & d'amitié que nous avions reçus à notre départ, nous donnoient lieu d'espérer que les Habitans du pays seroient charmés de nous revoir, & qu'ils reviendroient en hâte aux vaisseaux.

» Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour d'un canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que Terreeoboo étoit absent, & qu'il avoit mis le *Taboo* sur la Baie. Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous ; mais quelques personnes pensèrent, ou plutôt il y a lieu de croire que ce qui se passa ensuite, leur fit imaginer après coup, que la conduite des Insulaires devoit nous inspirer de la défiance ; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du Roi, les Chefs avoient voulu gagner du temps

1779.  
Février.

1779.  
Février.

& délibérer entre eux, sur la maniere dont il convenoit de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étoient fondés, ou si l'explication donnée par les Naturels étoit vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyoient point de cause apparente, & dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme; mais la confiance de Terreeoboo, qui au moment de son arrivée, vraie ou fausse, c'est-à-dire le lendemain au matin, se rendit tout de suite auprès du Capitaine Cook, & le rétablissement des échanges & des services réciproques entre les Naturels & nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent fortement qu'ils ne jugeoient pas, & qu'ils ne redoutoient point un changement de conduite de notre part.

» Je puis citer à l'appui de cette opinion, un autre fait qui eut lieu lors de notre première visite, c'est-à-dire, la veille de l'arrivée du Roi. L'un des hommes du pays avoit vendu un cochon à bord de la *Résolution*, & il avoit reçu le prix convenu: Pareea qui le rencontra par hasard, lui conseilla de ne pas livrer le cochon, si on ne lui donnoit rien de plus. Nos gens firent à Pareea des reproches très-vifs sur ce conseil mal-honnête, & ils le chasserent: comme le *Taboo* fut mis sur

la Baie bientôt ap  
étoit en conséqu  
Ces deux inciden  
est difficile de tir  
ctions d'une peup  
tivement les usag  
Pailleurs les diffic  
au premier coup  
qui doivent régler  
tion pareille à la m  
eut entraîner les  
es conjectures fus  
illa paisiblement ju  
» L'Officier qui  
chargé de remplir  
ent me dire le soir  
assemblés au puits  
assoient les Insul  
pour aider les Ma  
le rivage. Il ajo  
es-suspecte, & qu  
nouveau par les  
si qu'il le désiroit  
el je permis seule  
tte & son épée. L  
; il m'apprit que  
pierres, & qu'il  
me rendis sur les

Baie bientôt après, nous crûmes d'abord que  
 étoit en conséquence de l'outrage fait au Chef.  
 Ces deux incidens servent à prouver combien  
 est difficile de tirer des inductions certaines des  
 actions d'une peuplade, dont on connoît impar-  
 timent les usages & l'idiome : ils montreront  
 ailleurs les difficultés, peut-être peu sensibles  
 au premier coup d'œil, que rencontrent ceux  
 qui doivent régler leurs démarches dans une po-  
 sition pareille à la nôtre, où l'erreur la plus légère  
 peut entraîner les suites les plus funestes. Que  
 nos conjectures fussent vraies ou fausses, tout se  
 passa paisiblement jusqu'au 13 dans l'après-dînée.  
 L'Officier qui commandoit le Détachement  
 chargé de remplir les futailles de la *Découverte*,  
 me dit le soir que plusieurs Chefs s'étoient  
 rassemblés au puits, près de la greve, & qu'ils  
 passoient les Insulaires que nous avions payés  
 pour aider les Matelots à rouler les tonneaux  
 sur le rivage. Il ajouta qu'il croyoit leur conduite  
 très-suspecte, & qu'il s'attendoit à être inquiété  
 de nouveau par les gens du pays. Je lui donnai,  
 s'il le désiroit, un Soldat de Marine, au-  
 quel je permis seulement de prendre sa baïon-  
 nette & son épée. L'Officier ne tarda pas à reve-  
 nir ; il m'apprit que les Insulaires s'étoient armés  
 de pierres, & qu'ils devenoient très-séditieux :  
 je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre Soldat

---

 1779.  
 Février.

137.

1779.  
Février.

de Marine, armé de son fusil. Dès que les Habitans de l'Isle me virent approcher, ils abandonnerent leurs pierres, & quand j'eus parlé à quelques-uns des Chefs, la populace qui causoit l'émeute s'éloigna, & ceux des Naturels qui vou-  
 • lurent nous aider à faire de l'eau, n'essuyèrent plus d'obstacles de la part de leurs Compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'al'ai trouvé le Capitaine Cook qui arrivoit sur la pinasse; je lui racontai ce qui venoit de se passer; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils commençaient à nous jeter des pierres, ou à se conduire d'ailleurs avec insolence. J'enjoignis donc au Caporal de faire charger à balle, au lieu de petit plomb, les fusils des sentinelles.

» Peu de temps après notre retour aux tentes un feu continuel de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de la *Découverte* nous alarma. Nous remarquâmes qu'on tiroit sur une pirogue qui ramoit en hâte vers la côte, & qui étoit poursuivie par un de nos petits canots. Nous conclûmes sur le champ qu'un vol avoit occasionné ces coups de fusil, & le Capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé afin d'arrêter, si nous le pouvions, l'Equipage de la pirogue, qui essayoit de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'elle débarqueroit, mais nous arrivâmes trop

ard; les Naturels, par leur rébellion, & ils s'éloignèrent.

» Nous ne savons pas si elle avoit déjà été atteinte de coups de fusil. Nous jugeâmes qu'elle étoit sûre, & nous ne pouvions la recouvrer. Les Naturels le cheminerent sur la pirogue, & nous ne pûmes entrer de la nuit. Il y avoit plus de mille de nos Naturels qui nous empêchèrent de poursuivre nos recherches. Les Naturels nous empêchèrent de nous porter à la greve. Il étoit arrivé une pirogue plus féérieuse détaché sur le rivage avec les choses qu'elle avoit emportées. Elle s'aperçut que les coupables, le Capitaine Cook étoit de sonder le rivage. Par conséquent, elle arriva à la greve, & qui re-

---

---

1779.  
Février.

les Habits ; les Naturels avoient quitté leur embar-  
abandonné ; & ils s'étoient sauvés dans l'intérieur du  
côte à que-  
pays.  
Nous ne savions pas que les choses volées  
avoient déjà été rendues ; d'après le grand nom-  
bre de coups de fusil que nous avons entendus,  
nous jugeâmes qu'elles pouvoient être importan-  
tes, & nous ne voulions pas renoncer à l'espoir  
de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques  
Indiens le chemin qu'avoit pris l'Equipage de  
la pirogue, & nous suivîmes ses traces jusqu'à  
l'entrée de la nuit : nous voyant alors à environ  
trois milles de nos tentes, & soupçonnant que  
les Naturels qui nous excitoient souvent à conti-  
nuer notre poursuite, nous trompoient par de  
fausses informations, nous crûmes qu'il seroit  
utile de nous porter plus loin, & nous retour-  
nâmes à la greve.  
Il étoit arrivé, durant notre absence, une  
nouvelle plus sérieuse & plus désagréable. L'Offi-  
cier détaché sur le petit canot, retournant à bord  
avec les choses qu'on avoit volées au Capitaine  
Berke, s'aperçut que nous poursuivions les  
coupables, le Capitaine Cook & moi, & il pensa  
qu'il étoit de son devoir de saisir la pirogue échouée  
sur le rivage. Par malheur elle appartenoit à  
Tareea, qui arriva au même instant de la Dé-  
barcade, & qui réclama sa propriété, avec des



1779.  
Février.

protestations sans nombre de son innocence. L'Officier refusa de la lui livrer, & lorsque l'Equipe de la pinasse, qui attendoit notre Commandant, l'eut joint, il en résulta une dispute très-vive, durant laquelle Pareea fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui donna sur la tête. Les Insulaires qui se rassembloient aux environs & qui avoient été jusqu'ici spectateurs paisibles firent tout de suite pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation, & à gagner à la nage, un rocher situé à quelque distance de la côte. Les Naturels s'emparèrent de la pinasse, ils la pillèrent, & ils l'auroient détruite sans l'intervention de Pareea, qui, revenu à lui-même, eut la générosité d'oublier la violence qu'on venoit d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos gens qu'ils pouvoient revenir & reprendre la pinasse, & qu'il s'efforceroit de rapporter les choses que ses compatriotes avoient volées. Nos gens se rendirent en effet sur son invitation, & ils ramenerent la pinasse. Pareea ne tarda pas à les suivre, & à rapporter le chapeau d'un *Midshipman*, & quelques autres bagatelles : il parut affligé de ce qui s'étoit passé, & il demanda d'un air inquiet, si Orono le leur permettoit, & si on lui permettroit de venir aux visites, le lendemain ? On l'assura qu'il y seroit

rien reçu : alors  
réconciliation &  
celui des Officier  
regagna le village  
» Quand le Cap  
détails, il montra  
que nous retourner  
rien que les Insulaires  
mes ; car, ajouta-  
ils ont eu de l'ar  
étoit trop tard po  
même soir, il se  
pour qu'on chassât  
hommes & les fem  
ournai à terre lors  
les événemens c  
minué notre cont  
ne double garde a  
détachement de m  
onde caché aux en  
tures, on découv  
sient sans bruit au  
approcher avec un  
seretirerent quan  
on d'eux ayant osé  
ire, la sentinelle lu  
on effraya ses cama  
ous passâmes le re

---

1779.  
Février.

rien reçu : alors , pour donner une preuve de réconciliation & d'amitié, il toucha de son nez celui des Officiers, selon l'usage de l'Isle, & il gagna le village de *Kowrowa*.

» Quand le Capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin ; & tandis que nous retournions à bord, il me dit : *Je crains bien que les Insulaires ne me forcent à des mesures violentes ; car, ajouta-t-il, il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous*. Mais, comme il étoit trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau, les hommes & les femmes qui s'y trouvoient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés ; les événemens de la journée, ayant beaucoup diminué notre confiance dans les Naturels, je mis une double garde au *Morai*, & j'enjoignis à mon détachement de m'appeler, s'il appercevoit du monde caché aux environs de la greve. Sur les onze heures, on découvrit cinq Insulaires qui se traînoient sans bruit autour du *Morai* ; ils sembloient approcher avec une extrême circonspection, & se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil ; l'explosion effraya les camarades, qui prirent la fuite, & nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

1779.  
Février.

14.

» Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai sur la *Résolution*, pour examiner le garde-temps ; je fus hélé sur ma route par la *Découverte*, & j'appris que, durant la nuit, les Insulaires avoient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée, à laquelle elle se trouvoit amarrée.

» Au moment où j'arrivai à bord, les Soldats de Marine s'armoient, & le Capitaine Cook chargeoit son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontois ce qui nous étoit arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé; il me dit qu'on avoit volé la chaloupe de la *Découverte*, & qu'il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il étoit dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des Isles de cette mer, d'amener à bord le Roi, & plusieurs des principaux *Earees*, & de les détenuer en otage, jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avoit pris. Il songeoit à employer ce même expédient qui lui avoit toujours réussi; il venoit de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essayeroient de sortir de la Baie, & avoit le projet de les détruire, si des moyens plus paisibles ne suffisoient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la Baie, les petites embarcations de la *Résolution* & de la *Découverte* bien équipées & bien armées, & avant que je reprisse le chemin de la côte, on avoit

bré quelques co  
pignes qui tâch  
» Nous quittâ  
entre sept & h  
naffe, & il a  
soldats de Marin  
not. Les dern  
rent de calm  
durant qu'on r  
ne pas diviser m  
mes gardes.  
Cook march  
fidence du Ro  
ire. Mon prem  
enjoindre aux  
plus rigoureux  
charger leurs  
litter. J'allai me  
eux Kaoo & de  
mieux qu'il me  
ratifs d'hostilité  
me. Je vis qu  
de la chaloupe  
testai que no  
te embarcation  
de la Communa  
village du côté  
voient pas avo

fit quelques coups de canon sur deux grandes pi-  
rogues qui tâchoient de se sauver.

» Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook & moi, entre sept & huit heures; M. Cook montoit la manasse, & il avoit avec lui M. Philips & neuf soldats de Marine, & je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui, furent de calmer l'esprit des Naturels, en les surant qu'on ne leur feroit point de mal; de ne pas diviser ma petite troupe, & de me tenir avec mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite; M. Cook marcha vers le village de *Kowrowa*, la résidence du Roi, & moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre, fut de rejoindre aux Soldats de Marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle, & de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes des deux Kaoo & des Prêtres, & je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causoient une vive alarme. Je vis qu'ils avoient déjà ouï parler du départ de la chaloupe de la *Découverte*, & je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation, & à punir les coupables; mais que la Communauté des Prêtres, & les Habitans du village du côté de la Baie où nous étions, ne devoient pas avoir la plus légère crainte. Je les

---

1779.  
Février.

1779.  
Février.

priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, & de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda avec beaucoup d'inquiétude si on feroit du mal à Terreeoboo : je l'assurai qu'on n'en feroit point, & il parut, ainsi que ses Confreres, enchané de ma promesse.

» Le Capitaine Cook appela sur ces entrefaites la chaloupe de la *Résolution*, qui étoit en station à la pointe septentrionale de la Baie. L'ayant prise avec lui, il continua sa route vers *Kowrowa*, & il débarqua, ainsi que le Lieutenant & les neuf Soldats de Marine. Il marcha tout en suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avoit coutume de lui rendre; les Habitans se prosternerent devant lui, & ils lui offrirent de petits cochons selon leur usage. S'appercevant qu'on ne soupçonnoit en aucune manière ses desseins, il demanda où étoient Terreeoboo & les deux fils de ce Prince, qui avoient si souvent mangé à notre table sur la *Résolution*. Les deux jeunes Princes ne tarderent pas à arriver avec les Insulaires qu'on avoit envoyés à leur secours, & sur le champ ils conduisirent le Capitaine Cook à la maison où leur pere étoit couché. Ils y trouverent le vieux Roi à moitié endormi, & M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposoit point du tout le complice, il l'invita à venir aux vaisseaux &

passer la journée.  
accepta la proposition  
à l'instant même.

» Nos affaires  
nure; les deux  
pinasse; & le ro  
voit au bord de  
appela à haute vo  
des deux Princes  
de Terreeoboo  
employa les larm  
tes pour l'empêc  
même temps deu  
elle, retinrent le  
qu'il ne devoit p  
traignirent à s'aff  
sembloient le lon  
groupes sans non  
étoient effrayés c  
paratifs d'hostilit  
Baie, commence  
autour du Capitai  
Lieutenant des S  
gens très-pressés  
de se servir de l  
recours. Proposa  
bataille le long de  
mer, & la popula

Tome XXIII.

passer la journée à bord de la *Résolution*. Le Roi accepta la proposition sans balancer, & il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook. 1779.  
Février.

» Nos affaires prenoient cette heureuse tournure ; les deux fils du Roi étoient déjà dans la pinasse ; & le reste de la petite troupe se trouvoit au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareea, la mere des deux Princes, & l'une des épouses favorites de Terreeoboo ; elle s'approcha du Roi, elle employa les larmes & les prieres les plus arden-tes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps deux Chefs qui étoient arrivés avec elle, retinrent le Roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devoit pas aller plus loin, & ils le contraignirent à s'asseoir. Les Insulaires qui se rassembloient le long du rivage où ils formoient des groupes sans nombre, & qui vraisemblablement étoient effrayés du bruit des canons & des préparatifs d'hostilité qu'ils appercevoient dans la Baie, commencerent à se précipiter en foule autour du Capitaine Cook & de leur Roi. Le Lieutenant des Soldats de Marine, qui vit ses gens très pressés par la multitude & hors d'état de se servir de leurs armes, s'il falloit y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers près du bord de la mer, & la populace leur ayant ouvert sans dif-

1779.  
Février.

ficulté un chemin, ils se posterent à environ trente verges de l'endroit où Terreoboo étoit assis.

» Durant tout cet intervalle, le vieux Roi fut assis par terre; la frayeur & l'abattement étoient peints sur son visage. M. Cook ne voulant pas renoncer à son projet, continuoit à le presser vivement de s'embarquer; & lorsque le Prince sembla disposé à le suivre, les Chefs qui l'environnoient, l'en détournèrent d'abord par des prières & des supplications; ils eurent ensuite recours à la force & à la violence, & ils insisterent pour qu'il demeurât où il étoit. M. Cook voyant que l'alarme étoit devenue trop générale, & qu'il n'étoit plus possible d'emmener le Roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution; il observa à M. Philips, que s'il s'opiniâtroit à vouloir conduire le Prince à bord, il courroit risque de tuer un grand nombre d'Insulaires.

» Quoique l'entreprise qui avoit amené M. Cook à terre eût manqué, & qu'il ne songeât plus à la suivre, il paroît que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots placés en travers de la Baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayoient de s'échapper, tuerent par malheur un Chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arriverent au village où se trouvoit

M. Cook au n  
Roi, & où il  
rivage: la rumer  
furent très-fen  
tout de suite les  
vêtirent de leur  
merent de piqu  
tenoit une pierre  
pelé *pahoa*, no  
partie de leur at  
notre Commanda  
sant son arme, &  
M. Cook lui cor  
mais l'insolence d  
il fut irrité & il l  
L'insulaire étoit re  
ne put pénétrer, &  
blessé, il n'en fu  
plusieurs pierres a  
des *Erees* essaya d  
il n'en vint pas à  
crosse de fusil. M.  
de son fusil double  
des Naturels qui ét  
tement après ce m  
merent une attaque  
& les Soldats de  
lots qui occupoient

M. Cook au moment où il venoit de quitter le Roi, & où il marchoit tranquillement vers le rivage : la rumeur & la fermentation qu'elle excita firent très-sensibles : les hommes renvoyerent tout de suite les femmes & les enfans ; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, & ils s'armèrent de piques & de pierres. L'un d'eux qui tenoit une pierre & un long poignard de fer, appelé *pa'hooa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre Commandant ; il se mit à le défier en brandissant son arme, & il le menaça de lui jeter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces ; mais l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité & il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire étoit revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, & lorsqu'il vit qu'il n'étoit point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux Soldats de Marine, & l'un des *Erees* essaya de poignarder M. Philips, mais il n'en vint pas à bout, & il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double chargé à balle, & il tua celui des Naturels qui étoit le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du Pays formèrent une attaque générale à coups de pierres ; & les Soldats de Marine & ceux de nos Matelots qui occupoient les canots, leur répondirent

1779.  
Février.



1779.  
Février.

par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les Insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, & ils se précipiterent sur notre Détachement, en poussant des cris & des hurlemens terribles, avant que les Soldats de Marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur & de confusion.

» Quatre des Soldats de Marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiroient, & immolés à la fureur de l'ennemi; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse : le Lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules, d'un coup de *pahooa*, avoit par bonheur réservé son feu, & il tua l'homme qui venoit de le blesser, lorsque celui-ci se dispoit à lui porter un second coup. Notre malheureux Commandant se trouvoit au bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte; il criait aux canots de cesser leur feu & d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les Soldats de Marine & les équipages des canots avoient tiré sans son ordre, & qu'il vouloit prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa en effet que tandis qu'il regardoit les Naturels en face,

aucun d'e  
lui, mais  
ordres aux  
& tomba  
passerent  
tomber; il  
sur le rivag  
les autres,  
féroce à lu  
ne respiroit

» Ainsi t  
qui comman  
illustrée par  
heureuses, c  
maturée : il  
nobles projet  
destiné; & i  
repos qui de  
travaux plutô  
faire & il m  
regretté & pl  
temps fondé  
lumières & su  
leurs maux, a  
toute espece d  
onté de son  
peindre l'ho  
abattement &

aucun d'eux ne se permit de violences contre lui, mais que s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par-derrière, & tomba le visage dans la mer. Les Insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber; ils traînerent tout de suite son corps sur le rivage, & s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnerent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respiroit plus.

» Ainsi termina sa carrière, le grand Homme qui commandoit notre expédition ! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes & si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avoit assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature sembloit l'avoir destiné; & il fut enlevé aux jouissances & au repos qui devoient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire & il m'est impossible de dire combien il fut regretté & pleuré de ceux qui avoient si longtemps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières & sur son courage, & qui au milieu de leurs maux, avoient trouvé des consolations de toute espèce dans la tendresse de son cœur & la bonté de son ame. Je n'essayerai pas non plus de peindre l'horreur de nos fûmes laïssés, ni l'abattement & la consternation universelle qui

---

1779.  
Février.

1779.  
Février.

suivirent un malheur si affreux & si imprévu. Les Lecteurs ne seront pas fâchés sans doute de détourner les yeux d'une scene si triste, pour contempler le caractère & les vertus de M. Cook; & afin de rendre mes derniers hommages à la mémoire d'un Ami cher & révééré, je vais tracer une esquisse de sa vie & de ses services.

» Le Capitaine Jacques Cook étoit né en Octobre 1728, près de *Whyby* dans le Comté d'*York*: on le mit très-jeune en apprentissage chez un Marchand d'un Village voisin. On n'avoit point consulté ses goûts en cette occasion, & il ne tarda pas à quitter le Comptoir auquel il étoit attaché: il s'engagea lui-même pour neuf ans sur un navire qui faisoit le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au service du Roi, à bord de l'*Aigle*, commandée alors par le Capitaine Hammer, & ensuite par Sir Hugh Palliser, qui découvrit bientôt son mérite, & qui le plaça sur le gaillard d'arrière.

» En 1758, il étoit *Master* du *Northumberland*, vaisseau du Lord Colville, qui commandoit alors l'Escadre en station sur la côte d'*Amérique*. C'est-là, comme je le lui ai ouï dire souvent, qu'au milieu d'un hiver rigoureux il lut *Euclide* pour la première fois; & qu'il s'adonna à l'étude des Mathématiques & de l'Astronomie, sans autre

secours que ce  
intelligence. Tan  
son esprit de cet  
au défaut de sa  
part aux scenes  
rieuses de la  
Saunders le char  
services de la p  
partement naval  
à l'attaque de M  
quement qui se  
il examina le pas  
la sûreté des gros  
la rivière. Le cou  
remplit ces diffé  
l'amitié de Sir C  
Colville, qui con  
leur mort, & q  
marques extrêmes  
A la fin de la gu  
solicitations du I  
Palliser, reconno  
les côtes de Ter  
jusqu'en 1767. A c  
le nomma Comm  
les Mers du Sud  
passage de Vénus a  
découvrir ensuite

---

1779.  
Février.

secours que celui de quelques livres & de son intelligence. Tandis qu'il cultivoit & perfectionnoit son esprit de cette maniere, tandis qu'il suppléoit au défaut de sa premiere éducation, il avoit part aux scenes les plus actives & les plus laborieuses de la guerre d'Amérique : Sir Charles Saunders le chargea au siege de *Quebec*, de divers services de la premiere importance dans le département naval; c'est lui qui pilota les bateaux à l'attaque de *Montmorency*; il conduisit l'embarquement qui se fit sous les hauteurs d'*Ahaham*; il examina le passage & il posa des balises pour la sûreté des gros vaisseaux qui devoient remonter la riviere. Le courage & l'adretie avec lesquels il remplit ces différentes commissions, lui mériterent l'amitié de Sir Charles Saunders, & du Lord Colville, qui continuerent à le protéger jusqu'à leur mort, & qui lui donnerent toujours des marques extrêmes de bienveillance & d'affection. A la fin de la guerre on l'envoya, d'après les sollicitations du Lord Colville, & de Sir Hugh Palliser, reconnoître le *Golfe Saint-Laurent* & les côtes de *Terre-Neuve*. Ce travail l'occupa jusqu'en 1767. A cette époque Sir Edouard Hawke le nomma Commandant d'une expédition dans les Mers du Sud, où l'on vouloit observer le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil, & découvrir ensuite de nouvelles Terres.

1779.  
Février.

» Ses services depuis cette époque, sont trop connus pour les rappeler ici, & sa célébrité & sa gloire sont si communes trop éclatantes pour que mes éloges puissent y rien ajouter. Il sembloit né pour ces especes d'expéditions : les premières habitudes de sa vie, l'expérience acquise par ses longs Voyages, l'application constante de son esprit, tout concouroit à lui donner un degré de connoissances, qui ne peut être le partage que d'un petit nombre d'Officiers.

» Il étoit d'une constitution robuste, enduré au travail & capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digéroit sans peine les alimens les plus grossiers & les plus déagréables. Il se soumettoit aux privations de toute especes avec une indifférence si parfaite, que la tempérance ne paroissoit pas être une vertu pour lui. Son esprit avoit la trempe vigoureuse de son corps. Ses idées annonçoient la pénétration & la force. Son jugement, en tout ce qui avoit rapport au service dont il étoit chargé, étoit prompt & sûr. Ses plans avoient de la hardiesse & de l'énergie ; & leur conception & leur exécution indiquoient un génie très-original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnoit toujours son courage intrépide & calme. Ses mœurs & ses manieres offroient de la simplicité & de la franchise. Son caractère disposé à l'emportement

& à la colere reproches, si u de bienfaisance premiers mouve

» Mais la per avec laquelle il faisoit le trait le p dangers ni les fat n'avoit pas be

son & de repo

Durant ses long

deur & son ad

stant : jamais le

présentoient à lu

alles de récréati

soustraire, &

impressement bie

de tous ceux qui o

lui offroient

us en plus la réu

ec une sorte d'

» Il n'est pas l

il développa se

ises importantes

nées de sa vie ;

sultat des service

à la Navigation.

» Il n'y a peu

& à la colere , auroit peut-être mérité des reproches , si un fonds extrême d'humanité & de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ces premiers mouvemens de vivacité.

1779.  
Février.

» Mais la persévérance continue & infatigable avec laquelle il suivoit ses idées & ses plans , formoit le trait le plus faillant de son caractère ; les dangers ni les fatigues ne pouvoient l'arrêter ; & il n'avoit pas besoin de ces momens de distraction & de repos nécessaires à tout le monde.

Durant ses longs & ennuyeux Voyages , son ardeur & son activité ne se ralentirent jamais un instant : jamais les plaisirs ou la dissipation qui se présentent à lui ne l'occupèrent : si les intervalles de récréation auxquels il est impossible de se soustraire , & que nous attendions avec un empressement bien excusable sans doute aux yeux de tous ceux qui ont éprouvé la fatigue du service , ne lui offroient pas un moyen de préparer de plus en plus la réussite de ses projets , il les passoit avec une sorte d'impatience.

» Il n'est pas besoin de citer ici les occasions où il développa ses qualités , au milieu des entreprises importantes qui ont rempli les dernières années de sa vie ; je me contenterai d'exposer le résultat des services qu'il a rendus à la Géographie & à la Navigation.

» Il n'y a peut-être pas de Science qui ait

1779.  
Février.

autant d'obligations à un seul homme, que la Géographie en a au Capitaine Cook. Dans son premier Voyage à la Mer du Sud, il a découvert les Isles de *la Société*; il a prouvé que la *Nouvelle-Zélande* forme deux Isles; il a reconnu le détroit qui les sépare, & il en a relevé toutes les côtes; il a parcouru ensuite la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, inconnue jusqu'à lui, & il a ajouté aux Cartes de cette partie du Globe une étendue de terrain de 27 degrés de latitude ou de plus de 2000 milles.

» Son second Voyage autour du Monde résolu le grand problème du Continent austral car il a traversé l'hémisphere Sud entre le quarantième & le soixante-dixième parallèle; il a démontré qu'il ne peut y avoir de Continent, moins qu'il ne se trouve près du pôle & dans des parages inaccessibles aux vaisseaux; il a découvert la *Nouvelle-Calédonie*, l'Isle la plus étendue de l'Océan Pacifique, après la *Nouvelle-Zélande*; il a découvert de plus l'Isle de la *Géorgie*; une côte nouvelle qu'il a appelée la *Terre de Sandwich* ou la *Thule* de l'hémisphere austral; après avoir visité deux fois les Mers du Tropicque, il a fixé la position des Terres aperçues autrefois par les Navigateurs, & il en a trouvé plusieurs qui étoient inconnues.

» Mais son troisième Voyage, dont il est

question, est  
ance de ses  
plusieurs peti  
Pacifique du  
la ligne éq  
Sandwich, d  
promettent p  
Européens q  
du Sud; il a  
de la côte oc  
oit inconnue  
de latitude N  
plus de 3500  
du Continent  
à traversé l  
es Terres de  
auteur pour  
passer de la Me  
du par la rout  
enfin si j'en e  
du Japon, su  
détails imparfa  
de la partie d  
» Ses servie  
tre pas moind  
suffi important  
erver la santé  
& qu'il a suivi

---

 1779.  
 Février.

question, est distingué par l'étendue & l'importance de ses découvertes. Indépendamment de plusieurs petites Isles qu'il a trouvées dans l'Océan Pacifique du Sud, il a découvert au Nord de la ligne équinoxiale le groupe appelé *Isles Sandwich*, dont la position & les productions promettent plus d'avantages à la Navigation des Européens qu'aucune autre des Terres de la Mer du Sud; il a découvert ensuite & relevé la partie de la côte occidentale d'*Amérique*, qui demeurait inconnue, depuis le quarante-troisième degré de latitude Nord, c'est-à-dire, une étendue de plus de 3500 milles; il a déterminé la proximité du Continent de l'*Asie* & de celui de l'*Amérique*; il a traversé le détroit qui les sépare; il a relevé les Terres de chaque côté, à une assez grande hauteur pour démontrer qu'il est impossible de passer de la Mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, ou par la route de l'Est, ou par celle de l'Ouest: enfin si j'en excepte la Mer d'*Amur* & l'Archipel du Japon, sur lesquels on n'a encore que des détails imparfaits, il a complété l'Hydrographie de la partie du Globe qui est habitable.

Ses services, comme Marin, ne sont peut-être pas moins brillans, & à coup sûr, ils sont aussi importans & aussi utiles. Le moyen de conserver la santé des équipages, qu'il a découvert & qu'il a suivi avec tant de succès, forme une



1779.  
Février.

nouvelle époque dans l'histoire de la Navigation & les siècles futurs le mettront au nombre des amis & bienfaiteurs du genre humain.

» Ceux qui connoissent l'histoire de la Marine savent à quel prix on s'est procuré jusqu'à présent, les avantages qui résultent des voyages en mer; la maladie terrible qui est la suite de longues navigations, & dont les ravages ont marqué les pas des hommes à qui nous devons la découverte des nouvelles Terres, seroit devenu un obstacle insurmontable à l'exécution des entreprises de cette espèce, si on n'avoit exercé sur la vie des Matelots, une tyrannie qu'il est impossible de justifier. Il étoit réservé au Capitaine Cook d'apprendre au monde entier, après des essais réitérés, qu'il y a des moyens de prolonger des voyages en mer durant trois ou quatre ans dans des parages inconnus, sous tous les climats même les plus rigoureux, non-seulement sans nuire à la santé, mais sans diminuer, le moins du monde, la probabilité de la vie des équipages. Il a rendu un compte détaillé de sa méthode dans un Mémoire lu en 1776, à la Société Royale (a).

» Quant à ses talens pour la manœuvre & les diverses parties de la Marine, j'abandonne

(a) On lui adjugea la Médaille d'or de Sir Godefroy Copley,

oint au jugement  
mieux la nature  
chargé. Ils déclara  
rec des succès s  
ois expéditions  
une longueur si  
uations si divers  
soin non-seulem  
profondes de son m  
issant, fertile en  
s exécuter les gr  
plus minutieux d  
Après avoir ra  
le Ami d'une mar  
e l'ont permis m  
es Camarades, je  
issance & à l'ad  
jouterai plus qu  
ret, l'honneur d  
r mon nom réu  
dant sa vie, de  
ffection & de resp  
es mânes, & mo  
e loi.  
J'ai déjà dit que  
s accompagnoient  
champ de bataille  
ou, ainsi que M.

point au jugement des hommes qui connoissent mieux la nature des entreprises dont on l'a chargé. Ils déclareront tous, que pour conduire avec des succès si uniformes & si invariables, ces expéditions si dangereuses & si difficiles, d'une longueur si peu commune, & dans des situations si diverses & si périlleuses, il a eu besoin non-seulement de connoissances sûres & profondes de son métier, mais d'un génie vaste & brillant, fertile en ressources, qui fût tout-à-la-fois capable d'exécuter les grandes opérations & les détails plus minutieux du service.

Après avoir raconté la mort de mon respectable Ami d'une manière fidelle, & aussi complète que l'ont permis mes observations & celles de mes Camarades, je livre sa mémoire à la reconnaissance & à l'admiration de la postérité. Je n'ajouterai plus qu'un mot; j'ai accepté avec plaisir, l'honneur que m'a procuré sa mort, de voir mon nom réuni au sien; je n'ai pas cessé, pendant sa vie, de lui donner les témoignages de mon affection & de respect, que je viens de donner à ses mânes, & mon cœur m'en a toujours fait un devoir.

J'ai déjà dit que quatre des Soldats de Marine, qui accompagnoient M. Cook, demeurèrent sur le champ de bataille. Les autres se jeterent dans la mer, ainsi que M. Philips, leur Lieutenant; &

1779.  
Février.

1779.  
Février.

couverts par un feu très-vif qui parloit de canots, ils échapperent à la mort. Cet Officier montra en cette occasion un courage intrépide & de l'attachement pour sa petite troupe : à ce moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un de ses Soldats qui étoit mauvais nageur & qui se débattant dans les flots, couroit risque d'être pris par l'ennemi; quoiqu'il fût très-bleffé, il se précipita tout de suite au milieu des vagues pour voler à son secours; & après avoir reçu à la tête un coup de pierre, qui manqua de le plonger au fond de la mer, il faisoit le Soldat ramener les cheveux, & il le ramena sain & sauf.

» Cherchant à faciliter l'évasion de les malheureux Camarades, si quelques-uns d'eux étoient encore en vie, ceux de nos gens, qui se trouvoient dans les canots, placés à environ vingt verges de la greve, tirerent sans cesse durant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canon qui partirent en même temps de la *Résolution*, ayant enfin obligé les Naturels à se retirer, une de nos petites embarcations retourna vers la côte : cinq de nos *Midshipmen*, qui étoient portoit, virent les corps de nos Soldats de Marine étendus sans aucun signe de vie; mais jugeant qu'ils étoient trop peu de monde pour les ramener sans danger, & leurs munitions étoient presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, &

diffèrent entre les  
 & dix armures con  
 » Quand la con  
 désastreuse jeta par  
 diminué, on s'occ  
 Morai, où je me t  
 voiles, & une gar  
 Soldats de Marine.  
 tout ce que j'épro  
 qui eut lieu de l'au  
 moins d'un mille  
 aperçûmes distin  
 assemblée à l'endr  
 venoit de débarquer  
 bouquetterie, & n  
 ent & un fracas ex  
 de : nous remarqua  
 enfuyoient, que n  
 rage, & qu'ils pa  
 s vaisseaux. Je dois  
 essentimens finistr  
 étoit si précieuse  
 lieu de la mêlée,  
 si effrayant m'alar  
 succès nombreux  
 M. Cook avec le  
 oient donné une  
 jours craint qu'il

diffèrent entre les mains des Insulaires nos morts  
de dix armures completes.

1779.  
Février.

» Quand la consternation, que cette nouvelle  
désastreuse jeta parmi les Equipages, eut un peu  
diminué, on s'occupa du Détachement posté au  
*Morai*, où je me trouvois avec les mâts & les  
voiles, & une garde composée seulement de six  
soldats de Marine. Il m'est impossible de décrire  
tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage  
qui eut lieu de l'autre côté de la Baie. Placés à  
moins d'un mille du Village de *Korowa*, nous  
aperçûmes distinctement une foule immense  
assemblée à l'endroit où le Capitaine Cook  
venoit de débarquer; nous entendîmes le feu de la  
mousqueterie, & nous appercevions un mouve-  
ment & un fracas extraordinaires parmi la multi-  
tude: nous remarquâmes ensuite que les Naturels  
s'enfuyoient, que nos canots s'éloignoient du  
rivage, & qu'ils passaient & repassoient entre  
les vaisseaux. Je dois l'avouer, mon cœur eut des  
sentimens sinistres. Un homme dont la vie  
étoit si précieuse & si chere, se trouvoit au  
milieu de la mêlée, & un spectacle si nouveau  
si effrayant m' alarma: je savois d'ailleurs que  
ses succès nombreux & constants des entrevues  
de M. Cook avec les Habitans de ces Mers, lui  
avoient donné une extrême confiance; j'avois  
toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheu-

1779.  
Février.

reuse, où cette confiance l'empêcheroit de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvoient en être la suite, & l'expérience qui l'avoit fait naître, ne suffit pas pour me tranquilliser.

» Du moment où j'entendis les coups de fusil, mon premier soin fut d'assurer les Indiens rassemblés en foule autour du mur de l'édifice consacré, dont nous étions en possession, qu'on ne leur feroit point de mal, & que je voulois vivre en paix avec eux, quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avoient vu, & ce qu'ils avoient entendu ne leur causoit pas moins d'inquiétude qu'à moi. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux vaisseaux. Le Capitaine Clerke découvrant alors, à l'aide de sa lunette, que nous étions environnés par les Naturels du pays, & craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre ; heureusement ces coups de canon, quoique bien ajustés, ne tuèrent ou ne blessèrent personne, mais ils donnerent aux Habitans de l'Isle une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvoient assis, & l'autre enleva des fragmens d'un rocher qui étoit sur la même ligne. Comme je venois de leur dire d'une manière très-positive qu'ils n'avoient

n'avoient rien  
m'affligea beau  
nouveaux, j'  
Capitaine Cle  
intelligence a  
voyois contra  
égard, j'arbor  
lui demander

» Nous attend  
le retour du ca  
d'heure dans l'i  
vint nous dire  
bien fondées ;  
le plus promp  
bord la voilure  
ami Kaireekee  
Cook, par un  
trouvé de l'autr  
instant ; la dou  
peintes sur son  
nouvelle étoit v

» Notre posit  
que : nous n'éti  
perdre la vie, n  
fruit de notre e  
vaisseaux. L'un  
la plus grande p  
à terre, sans a

Tome XXII

n'avoient rien à craindre, cet acte d'hostilité in'affligea beaucoup, & afin d'en prévenir de nouveaux, j'envoyai tout de suite un canot au Capitaine Clerke : je l'avertis que j'étois en bonne intelligence avec les Naturels, & que si je me voyois contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerois un pavillon de beaupré pour lui demander des secours.

---

1779.  
Février.

» Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, & après avoir passé un quart-d'heure dans l'inquiétude de la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étoient que trop bien fondées; il avoit ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, & d'envoyer à bord la voilure qu'on réparoit dans l'Isle. Notre ami Kaireekkea, instruit de la mort du Capitaine Cook, par un de ses Compatriotes qui s'étoit trouvé de l'autre côté de la Baie, arriva au même instant; la douleur & la consternation étoient peintes sur son visage, & il me demanda si la nouvelle étoit vraie?

» Notre position devenoit extrêmement critique : nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie, nous courions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou au moins un des vaisseaux. L'un des mâts de la *Résolution*, & la plus grande partie de nos voiles se trouvoient à terre, sans autre garde que six Soldats de

1779.  
Février.

Marine. Leur perte eût été irréparable, & quoique les Insulaires n'eussent encore montré aucune disposition pour nous inquiéter, on ne pouvoit répondre du changement que produiroit la scene passée à *Korowa*. De peur que la crainte de notre ressentiment, ou l'heureux exemple de leurs Compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occasion favorable qui s'offroit alors de tomber sur nous une seconde fois, je crus devoir cacher la mort du Capitaine Cook, & je priai *Kaireekoa* de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendroit de lui. Je l'exhortai ensuite à amener le vieux *Kaoo*, & le reste des Prêtres, dans une grande maison qui étoit voisine du *Morai*; je cherchois ainsi à pourvoir à leur sûreté, si j'étois contraint d'employer la force, & à placer près de nous un homme qui pût faire usage de son autorité sur le Peuple, s'il y avoit quelque moyen de maintenir la paix.

» Après avoir placé les Soldats de Marine au sommet du *Morai*, qui formoit un poste fort & avantageux, & laissé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expressément de se tenir sur la défensive, je me rendis à bord de la *Découverte*, afin d'exposer au Capitaine Clerke la situation dangereuse de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poste, les Naturels attaquèrent mon Détachement à coup

de pierres, & que j'entendis retournerai tous prirent de mortelle fâcheuse. Les toient de leurs s'accroissoit rap corps qui marc rocher qui sép septentrional d *Korowa* est situ  
 » Ils comme avec des pierres murs de leurs e point de repréfa plus audacieux. les plus détermi greve, couverts tout-à-coup au p me sembla, dans qui est en face d sible. Ils ne furent un grand nombre de leurs camarad  
 » La bravoure d'être citée. Etant feu de tout notre son camarade, il

de pierres , & je fus à peine arrivé à bord , que j'entendis le feu des Soldats de Marine. Je retournai tout de suite à terre , où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les Naturels s'armoient ; ils se revêtoient de leurs nattes de combat , & leur nombre s'accroissoit rapidement : j'aperçus aussi de grands corps qui marchaient vers nous , sur les bords du rocher qui sépare le village de *Kakooa* , du côté septentrional de la Baie , où la bourgade de *Korowa* est située.

» Ils commencerent d'abord à nous attaquer avec des pierres , qui partoient du derriere des murs de leurs enclos , & comme nous n'usâmes point de représailles , ils ne tarderent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers , les plus déterminés , s'étant glissés le long de la greve , couverts par des rochers , se montrerent tout-à-coup au pied du *Morai* , & selon ce qu'il me sembla , dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer , la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusil , & vu un de leurs camarades tué.

» La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Etant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre Détachement , pour emporter son camarade , il reçut une blessure qui l'obligea

1779.  
Février.



1779.  
Février.

d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après , & blessé de nouveau il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au *Morai* dans ce moment , & je le vis revenir pour la troisième fois tout couvert de sang & tombant en défaillance ; instruit de ce qui venoit de se passer , je défendis aux Soldats de tirer davantage , & on le laissa emporter son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules , qu'il tomba lui-même , & rendit le dernier soupir.

» Un renfort des deux vaisseaux débarqua à cette époque , & les Insulaires se réfugièrent derrière leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les Prêtres , je détachai l'un d'eux auprès des Naturels du pays ; je lui recommandai de ménager un accommodement , & de les assurer que s'ils ne jetoient plus de pierres , je ne permettrois pas à mes gens de tirer. Les Naturels ayant consenti à cette trêve , on nous laissa enlever tranquillement le mât de la *Résolution* , les voiles & notre équipage astronomique. Ils s'emparèrent du *Morai* dès que nous l'eûmes quitté ; & ils nous jeterent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

» Il étoit onze heures & demie lorsque j'arrivai à bord de la *Découverte* ; on n'y avoit encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux Equipages convinrent d'une voix unanime

qu'on redemande de M. Cook ; & la résolution vigoureuse qu'ils avoient prise n'étoient pas telle. Quoiqu'on puisse pour un Ami avis , d'autres raisons vivement frappé ayant tué notre obligés à nous rendre inspirer de la confiance le petit avantage qu'il exciteroit à d'autres encore ; je le crûs avoient vu jusqu'à une grande crainte de ce qui surprit tout les fils n'avoient point parmi eux. De nous voient en si mauvaise si relâchée , que nous attaqué la nuit suivante de prévoir les ennemis seroient arrivés.

» La plupart des craintes que moi propre à encourager un assaut général ,

qu'on redemanderoit la chaloupe, & le corps de M. Cook; & j'opinai pour qu'on prît une résolution vigoureuse, si les Insulaires ne souf-<sup>1779.</sup>  
riroient pas tout de suite à notre demande. Février,  
Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un Ami cher & révééré; me dicta cet avis, d'autres raisons très-graves, & dont j'étois vivement frappé, me l'inspirerent. Les Insulaires ayant tué notre Commandant, & nous ayant obligés à nous rembarquer, ce succès devoit leur inspirer de la confiance; il me parut clair, que le petit avantage remporté sur nous la veille, les exciteroit à d'autres entreprises plus dangereuses encore; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avoient vu jusqu'alors ne pouvoit leur donner une grande crainte de nos armes à feu: en effet, ce qui surprit tout le monde, nos canons & nos fusils n'avoient produit aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté, les vaisseaux se trouvoient en si mauvais état, la discipline se trouvoit si relâchée, que si les Insulaires nous eussent attaqué la nuit suivante, il eût été bien difficile de prévoir les nouveaux malheurs qui nous seroient arrivés.

» La plupart des Officiers eurent les mêmes craintes que moi, & rien ne me sembla plus propre à encourager les Insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la dispo-

fition pour un accommodement , dans lequel ils ne verroient que de la foiblesse ou de la peur.

1779.  
Février.

» On dit avec raison , en faveur d'un parti plus modéré , que le mal étoit fait & irréparable ; que les témoignages d'attachement & de bienveillance que nous avons reçus des Insulaires , avant la malheureuse catastrophe , méritoient beaucoup d'égards ; que l'accident affreux dont nous gémissions , n'avoit pas été la suite d'un dessein prémédité ; que Terreoboo n'avoit pas su le vol , qu'il s'étoit prêté de bon cœur à accompagner le Capitaine Cook , qu'il avoit envoyé ses deux fils dans notre canot où ils se trouvoient déjà , lorsque le combat s'engagea sur la greve , & qu'on ne pouvoit le soupçonner en aucune maniere ; qu'il étoit aisé d'expliquer la conduite de ses femmes & des *Erees* , par les préparatifs d'hostilité qui se faisoient dans la Baie , & la frayeur que leur inspirerent les Soldats armés , avec lesquels le Capitaine Cook avoit débarqué ; que ces dispositions étoient si contraires à l'amitié & à la confiance établies jusqu'alors entre les Insulaires & nous , que si les Naturels avoient pris les armes , c'étoit évidemment pour défendre leur Roi , dont ils supposoient , non sans raison , que nous voulions nous assurer de force , & qu'il étoit naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection & d'attachement pour ses Chefs.

» A ces motifs d'autres que diés nous manquions qu'il faudroit s'établir notre mapprochoit ; & uniquement de nous nous livrions contre les Insulaires d'une cruauté qui produiroit un désastre des vaisseaux.

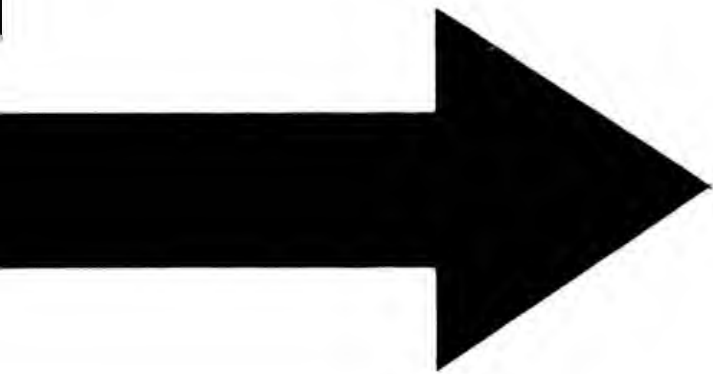
» Le Capitaine avis. Quoique brusques & fermes mieux nos vues fut pas fâché de que je recommandais des Naturels du formerent ensuite obligés de faire n'en doute pas , tation donnée à gnirent à la fin de suis pas sûr que aux yeux de l'Europe force. Les rigueurs jours la censure ,

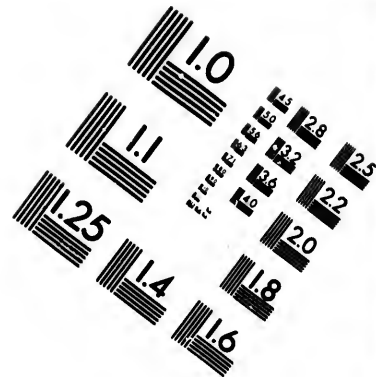
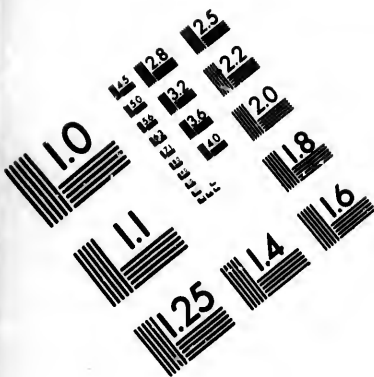
» A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictoit la prudence; on observa que nous manquions d'eau & de nourritures fraîches; qu'il faudroit six ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon; que le printemps approchoit; & que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au Nord; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les Insulaires, on pourroit nous accuser d'une cruauté inutile, & que leur exécution produiroit un délai inévitable dans l'équipement des vaisseaux.

» Le Capitaine Clerke appuyoit ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques & fermes de vengeance, rempliroient mieux nos vues d'humanité & de sagesse, je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandoïis : car si le mépris insolent des Naturels du pays, & l'opposition qu'ils formerent ensuite aux travaux que nous fîmes obligés de faire sur la côte, opposition qui, je n'en doute pas, provenoit d'une fausse interprétation donnée à notre douceur, nous contraignirent à la fin de recourir à la violence, je ne suis pas sûr que les circonstances eussent justifié aux yeux de l'Europe, l'usage prématuré de la force. Les rigueurs de précautions excitent toujours la censure, & on peut remarquer d'ailleurs

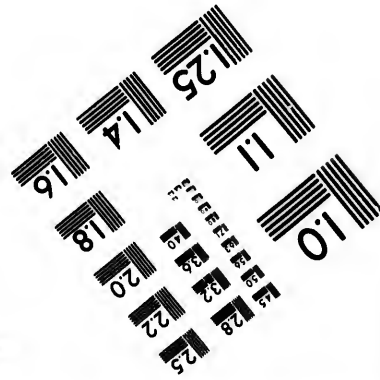
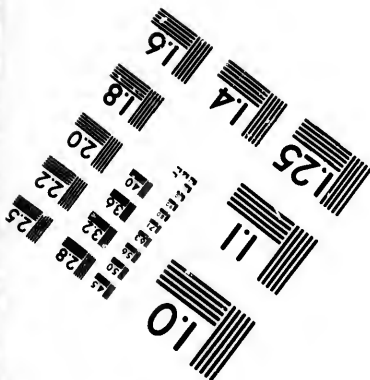
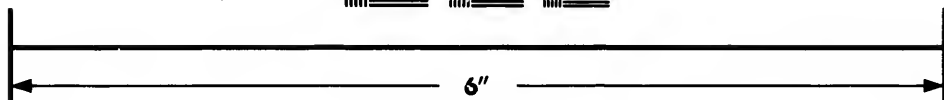
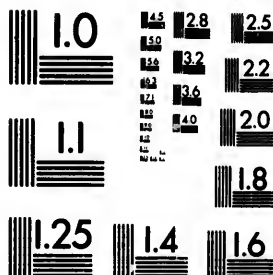
1779.  
Février.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
16 18 20 22 25  
16 18 20 22 25

10  
16 18 20 22 25  
16 18 20 22 25



1779.  
Février.

que le succès des moyens de cette espèce, en rend la nécessité moins apparente.

» Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il falloit prendre, une multitude innombrable d'Insulaires défendoit la côte; quelques-uns d'entre eux arriverent en pirogues; ils eurent la hardiesse de venir à la portée du pistolet, de nous défier, & de nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les Matelots, qui, en ces occasions, vouloient se servir de leurs armes; mais comme nous avons adopté des mesures pacifiques, on permit aux Naturels de s'en retourner tranquillement.

» Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherois vers la côte avec les embarcations des deux vaisseaux bien armées & bien équipées; que je tâcherois, s'il étoit possible, d'obtenir un pourparler, & d'entrer en conférence avec quelques-uns des Chefs.

» On me chargea, si cette premiere tentative avoit du succès, de réclamer les corps de nos Camarades, & celui de M. Cook en particulier; de menacer de notre vengeance les Habitans de l'Isle, en cas de refus; mais de ne pas tirer, à moins qu'on ne m'attaquât; &, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le Détachement, & de la maniere la plus positive.

» Je q  
eures du  
n'annonç  
La foule é  
nfans se r  
attes de  
niques & c  
e matin,  
ierre, le  
Cook avoi  
fulaires s  
artie. Dès  
ous jeter  
ne nous  
efforcero  
ation, si j  
ni pût réta  
embarcations  
etit canot  
anc à la  
e les Nat  
pondirent  
mmes rev  
e la collin  
mmes dé  
ffirent tou  
bras, &  
» Quoiqu

---

 1779.  
 Février.

espece, en  
 e parti qu'il  
 rable d'In-  
 s d'entre eux  
 la hardiesse  
 nous défer,  
 de mépris,  
 contenir les  
 vouloient se  
 nous avions  
 a permit aux  
 lement.  
 décida que je  
 arcarions des  
 en équipées ;  
 le, d'obtenir  
 férence avec  
 ere tentative  
 corps de nos  
 n particulier ;  
 Habitans de  
 pas tirer, à  
 moi qu'il pût  
 côte. On me  
 étachement,

Je quittai les vaisseaux à environ quatre  
 heures du soir ; & à l'approche du rivage, tout  
 annonça que nous y serions reçus en ennemis.  
 La foule étoit en mouvement ; les femmes & les  
 enfans se retiroient ; les hommes mettoient leurs  
 nattes de combat, & ils s'armoient de longues  
 piques & de dagues. J'observai aussi que, depuis  
 le matin, on avoit construit des parapets de  
 pierre, le long de la greve, où le Capitaine  
 Cook avoit débarqué ; il me sembla que les  
 naturels s'attendoient à une attaque dans cette  
 partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils  
 nous jeterent des pierres avec des frondes, mais  
 ils ne nous firent aucun mal : je jugeai que je  
 n'efforcerois en vain de leur proposer une négo-  
 ciation, si je ne commençois par quelque chose  
 qui pût rétablir la confiance, & j'ordonnai à mes  
 embarcations armées de s'arrêter : je pris le  
 petit canot, & je m'avançai seul, un pavillon  
 blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir  
 que les Naturels me comprenoient, car ils me  
 répondirent par un cri de joie universel. Les  
 hommes revinrent sur le champ de la croupe  
 de la colline, où elles s'étoient réfugiées ; les  
 hommes déposèrent leurs nattes de combat ; ils  
 se pressèrent tous au bord de la mer, ils me tendirent  
 les bras, & ils m'inviterent à descendre.

Quoique cette conduite indiquât des disposi-

1779.  
Février.

tions très-amicales, il me resta malgré moi des doutes sur la sincérité des Infulaires. Mais, quand je vis Koah se jeter au milieu des flots, un pavillon blanc à la main, & nager vers mon canot, avec une hardiesse & une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, & je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étoient pas propres à diminuer nos soupçons & j'avoue que j'avois depuis long-temps une opinion défavorable de lui. Les Prêtres nous avoient toujours avertis qu'il étoit méchant, qu'il ne nous aimoit pas; & des actes multipliés de dissimulation & de perfidie de sa part, nous avoient convaincus de la justesse de cet avis. L'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avoit joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur & je fus affligé de me trouver près de lui: il vint à moi en versant des larmes feintes. Il m'embrassa; mais je me défiois tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son *pahooah* & de l'écarter. Je lui dis que nous redemandions le corps du Capitaine Cook, & que nous déclarions la guerre à l'île entière, si on ne me le rendoit pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendroit le plutôt possible qu'il iroit lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'aff

nce que s  
se jeta à l  
criant à  
core ami  
« Nous  
eure, dans  
tervalle, n  
prochées d  
ec des N  
ous : on fi  
oupe, que  
pécé & en  
ne sus ces  
x vaisseau  
« Je comm  
lenteur de  
vement alo  
rent qu'on  
er moi-mêm  
vois pris la  
parurent d  
aise, &  
rmi des roc  
traite. Il r  
sifice; & je  
and je vis  
pitaine Cle  
z, vaisseau

algré moi des  
s. Mais, quand  
des flots, un  
ger vers moi  
ne tranquillité  
e crus devoi  
ance, & je le  
rmé. Ses arme  
nos soupçons  
ng-temps un  
Prêtres nou  
méchant, qu  
s multipliés d  
sa part, nou  
se de cet av  
laquelle il av  
a de l'horreur  
près de lui :  
es feintes.  
tellement de  
pêcher de fai  
l'écarter. Je l  
ps du Capitain  
a guerre à l'  
pas à l'instant.  
plutôt possible  
n'ayant ensui  
ec autant d'affi

ance que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire, se jeta à la mer, & il gagna la côte à la nage, criant à ses Compatriotes que nous étions encore amis.

« Nous attendîmes son retour près d'une heure, dans une grande perplexité. Durant cet intervalle, mes autres embarcations s'étoient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des Naturels postés à quelque distance de nous : on fit entendre clairement à ma petite troupe, que le corps de M. Cook avoit été saisi & emporté dans l'intérieur du pays; mais je ne fus ces détails que lorsque je fus de retour sur les vaisseaux.

Je commençai à montrer de l'impatience sur la lenteur de Koah, & les Chefs me pressèrent vivement alors de descendre à terre; ils m'assurèrent qu'on me rendroit le corps, si je voulois aller moi-même trouver Terreoboo. Voyant que je n'avois pris la résolution de ne point débarquer, ils parurent désirer de converser avec nous plus à l'aise, & ils essayèrent d'attirer mon canot parmi des rochers, où ils auroient pu couper ma retraite. Il n'étoit pas difficile de pénétrer cet endroit; & je songeois à rompre ma négociation, quand je vis arriver un Chef, ami particulier du Capitaine Clerke & des Officiers de la Découverte, vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué pour

1779.  
Février.

1779.  
Février.

passer à *Mowee*, lors de notre dernier départ de la Baie; il nous dit qu'il venoit nous avertir de la part de *Terreeoboo*, que le corps de notre Commandant avoit été porté dans l'intérieur de l'Isle, mais qu'on le rapporteroit le lendemain au matin. Son maintien & ses propos annonçoient beaucoup de sincérité: je lui demandai s'il mentoit & il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces Insulaires, est un signe de vérité, sur lequel ils sont très-sensibles.

» Ne sachant quel parti prendre, je chargeai M. Vancouver d'aller instruire le Capitaine Clerke de ce qui venoit de se passer; de lui dire que je ne croyois pas les Insulaires disposés à tenir leur parole; que loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui étoit arrivé, leurs derniers succès leur donnoient au contraire beaucoup de courage & de confiance; qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. M. Vancouver me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux Naturels que nous détruirions la bourgade, si on ne nous rendoit par le lendemain le corps de M. Cook.

» Lorsque les Naturels s'apperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par les gestes les plus insultans & les plus déda-

gneux. Quo  
voient vu  
en triomph  
Camarades  
un Chef qu  
une femme  
que notre  
de notre val  
notion bien  
nous dirige  
» Quand  
Clerke, des  
supposois a  
mesures de  
missent nou  
aux chaînes  
es deux va  
sentinelles  
nous nou  
in qu'on ne  
ames duran  
mieres sur  
es Equipag  
nos menac  
chesses dan  
utôt qu'ils  
e la guerr  
agés, &

1779.  
Février

GE  
ernier départ  
nous avertir  
corps de notr  
l'intérieur d  
le lendemain  
s annonçoi  
ai s'il mento  
deux avan  
ulaires, est u  
ont très-sc

neux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils  
voient vu plusieurs des Insulaires se promener  
en triomphe, avec les habits de nos malheureux  
Camarades; qu'ils avoient distingué entre autres,  
un Chef qui brandissoit l'épée de M. Cook, &  
une femme qui tenoit le fourreau. Il paroît clair  
que notre modération leur donna mauvaise idée  
de notre valeur; car ils ne pouvoient avoir qu'une  
notion bien confuse des principes d'humanité qui  
nous dirigeoient.

» Quand j'eus rendu compte au Capitaine  
Clerke, des dispositions & des projets que je  
proposois aux Habitans de l'Isle, on prit les  
mesures de défense les plus efficaces, en cas qu'ils  
osassent nous attaquer pendant la nuit. On amarra  
aux chaînes des basses vergues, les embarcations  
des deux vaisseaux; on augmenta le nombre des  
sentinelles sur la *Résolution* & la *Découverte*,  
& nous nous environnâmes de bateaux de garde,  
fin qu'on ne pût couper nos cables. Nous apper-  
çûmes durant la nuit, un nombre prodigieux de  
feux sur les collines, & quelques personnes  
des Equipages imaginèrent que pour se soustraire  
à nos menaces, les Naturels transportoient leurs  
cheffes dans l'intérieur du pays; mais je pense  
autôt qu'ils faisoient des sacrifices à l'occasion  
de la guerre, dans laquelle ils se croyoient  
engagés, & qu'ils brûlèrent alors les corps de

1779.  
Février.

nos infortunés Camarades. Nous découvrîmes ensuite des feux de la même espèce, quand nous dépassâmes *Morotoi*; & plusieurs des Habitans de cette Isle qui se trouvoient à bord, nous dirent qu'on les avoit allumés à cause de la guerre qu'ils venoient de déclarer à une Isle voisine. Nous avions appris aux *Isles des Amis* & de la *Société*, qu'avant de marcher à l'encontre des Chefs s'efforcent toujours d'exciter & d'enflammer le courage du Peuple, par des fêtes & des réjouissances nocturnes, & il paroît qu'on observe ici un usage à peu-près pareil.

15. » La nuit ne fut troublée que par des cris & des lamentations qui venoient de la côte : Koariva arriva à la banche de la *Résolution* le 15, du grand matin; il apportoit des étoffes, & un petit cochon, qu'il demanda la permission de nous m'offrir. J'ai déjà observé que les Insulaires nous croyoient fils du Capitaine Cook, & comme il leur avoit toujours laissé cette opinion, ils pensoient vraisemblablement que depuis sa mort j'étois le Chef des vaisseaux. Je me rendis sur le tillac; je lui parlai du corps de notre Commandant: n'ayant reçu de lui que des réponses ambiguës, je refusai ses présens, & je l'aurais renvoyé en lui montrant de la colere, si le Capitaine Clerke n'avoit jugé plus convenable de garder, à tout événement, l'apparence d'une

familié, &  
naires.

» Ce p  
ous, à  
magatelles  
oyant touj  
attention c  
de lui mon  
s'effondre.

» Il pre  
moi d'aller  
etenir les  
qu'une entr  
notre sat  
pe nous la  
ent de l'éc  
sur la suite  
es prétexte  
près l'actio  
eux Roi s  
milieu de  
qui pend su  
river qu'a  
ours, & qu  
ordes.

» Lorsque  
es vaisseau  
compatriote

amitié, & de le traiter avec les égards ordinaires.

» Ce perfide Insulaire vint le soir auprès de nous, à diverses reprises, il apportoit des bagatelles dont il vouloit nous faire présent; & ayant toujours remarqué qu'il examinoit avec attention chaque partie du vaisseau, j'eus soin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

» Il pressa vivement le Capitaine Clerke & moi d'aller à terre; il accusa les autres Chefs de retenir les corps de nos Camarades, & il assura qu'une entrevue avec Terreoboo régleroit tout à notre satisfaction; mais d'après les soupçons que nous laissoit sa conduite, il n'étoit pas prudent de l'écouter: en effet, nous fûmes instruits par la suite, d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes. On nous dit qu'immédiatement après l'action où le Capitaine Cook fut tué, le vieux Roi s'étoit retiré dans une caverne placée au milieu de la partie escarpée de la montagne, qui pend sur la Baie, & à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes; qu'il y resta plusieurs jours, & qu'on lui jeta des vivres attachés à des cordes.

» Lorsque Koah descendit à terre, à son retour des vaisseaux, nous nous aperçûmes que ses compatriotes, qui s'étoient rassemblés sur la greve

1779-  
Février.



1779.  
Février.

dès la poiate du jour, en troupes nombreuses se précipitoient autour de lui avec empressement nous jugeâmes qu'ils vouloient savoir ce qu'il avoit appris, & ce qu'il convenoit de faire. Il est vraisemblable qu'ils comptoient sur l'exécution de nos menaces, & ils paroissoient bien déterminés à se défendre. Toute la matinée nous entendîmes des Conques en différentes parties de la côte; nous vîmes de nombreux Détachemens qui traversoient les collines; en un mot, nous avions une perspective si alarmante, que nous mîmes à la voile des ancrs de toue, afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la bourgade, l'on nous attaquoit; nous plaçâmes en outre les bateaux à la hauteur de la pointe septentrionale de la Baie, pour qu'on ne nous surprît pas de côté.

» Les Naturels ayant manqué à la promesse qu'ils avoient faite de nous rendre les corps de nos Camarades, & toute leur conduite annonçant alors des hostilités, nous délibérâmes sur un nouveau sur les mesures que nous devions prendre. Il fut décidé que nous nous occuperions avant tout du mât de la *Résolution* & des préparatifs de notre départ; que nous continuerions cependant nos négociations au sujet du corps de M. Cook & de ceux des Soldats de Marine.

» On employa la plus grande partie de la jour

née, à p  
sion de m  
travailler,  
dans les c  
qui passoi  
bord de la  
Gore Cap  
la Lieutena  
Midshipmen  
deux prem  
merent auc  
de la nuit  
aux chaîne  
bateaux de  
» Sur les  
pirogue qu  
ment où c  
qui étoient  
fusil. Les d  
parcation,  
c'est ainsi  
lirent qu'ils  
me donner  
ou Capitaine  
ils se jeter  
effrayés. He  
trouvoient b  
nelles eusse  
no

niée, à placer sur le tillac le mât de la *Résolution* de manière que les Charpentiers pussent le travailler, & à faire les changemens nécessaires dans les commissions des Officiers. M. Clerke, à qui passoit le commandement en chef, vint à bord de la *Résolution*; il nomma le Lieutenant Gore Capitaine de la *Découverte*, & il donna la Lieutenance vacante à M. Hervey, l'un de nos *Midshipmen*, qui avoit suivi M. Cook dans ses deux premiers Voyages. Les Insulaires ne firent aucune tentative contre nous. A l'entrée de la nuit, on amarra de nouveau la chaloupe aux chaînes des basses vergues, & on plaça des bateaux de garde autour des deux vaisseaux.

» Sur les huit heures du soir, on entendit une pirogue qui ramoit vers la *Résolution*; du moment où on l'aperçut, les deux sentinelles qui étoient sur le pont, lui tirèrent des coups de fusil. Les deux hommes que portoit cette embarcation, se mirent tout de suite à crier *Tinnee*, (c'est ainsi qu'ils prononçoient mon nom); ils dirent qu'ils étoient nos amis, & qu'ils vouloient nous donner quelque chose qui avoit appartenu au Capitaine Cook. Lorsqu'ils arrivèrent à bord, ils se jetèrent à nos pieds, & ils parurent très-effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne furent trouvoient blessés, quoique les balles de nos sentinelles eussent percé leur pirogue. Nous recon-

1779.  
Février.

nômes l'un des Prêtres dont j'ai parlé plus haut ; qui accompagnoit toujours le Capitaine Cook, en observant le cérémonial que j'ai déjà décrit, & qui, malgré le rang distingué qu'il occupoit dans l'Isle, vouloit absolument remplir auprès de lui, les fonctions de nos derniers domestiques. Après avoir versé un torrent de larmes sur la mort d'*Orono*, il nous avertit qu'il apportoit une partie du corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet couvert d'étoffe, qu'il tenoit sous son bras ; il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis, à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'étoit tout ce qui en restoit, que les autres parties avoient été dépecées & brûlées ; mais que *Terreeoboo* & les *Ena* avoient en leur possession la tête & les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac & du ventre ; que *Kaoo*, Chef des Prêtres avoit reçu pour l'employer à des cérémonies religieuses, la portion qui étoit devant nous, & qu'il nous l'envoyoit, afin de nous prouver son innocence & son attachement.

» Il s'offroit une occasion de nous informer les Habitans de ces Isles sont cannibales, & nous ne la négligeâmes pas. Nous essayâmes d'abord par des questions indirectes faites à chacun d'eux en particulier, de savoir comment on avoit di-

posé du  
tamment  
la chair  
dâmes e  
tie ? A c  
l'horreur  
ils nous c  
étions da  
maine ? Il  
tion avec  
qui annon  
dra-t-il  
Plusieurs  
même que  
qu'ils lui  
qu'ils regar  
nature sup  
» Nous  
à bord ju  
furent inut  
étoit conn  
avoir les fu  
Communa  
malheur, i  
trouver la  
tourner à  
à-dire, en  
que les Ch

---



---

 1779.  
Février.

posé du reste des corps. Ils répondirent constamment l'un & l'autre, qu'on avoit brûlé toute la chair après l'avoir dépecée : nous leur demandâmes enfin s'ils n'en avoient pas mangé une partie ? A cette idée, ils montrèrent sur le champ l'horreur qu'auroit pu montrer un Européen, & ils nous demandèrent très-naturellement si nous étions dans l'usage de manger de la chair humaine ? Ils nous proposèrent ensuite cette question avec beaucoup d'inquiétude, & d'un ton qui annonçoit la frayeur : *Quand l'Orono reviendra-t-il ? & que nous fera-t-il à son retour ?* Plusieurs Insulaires nous proposèrent depuis la même question. C'étoit une suite des hommages qu'ils lui avoient rendus ; & il paroît évident qu'ils regardoient M. Cook, comme un être d'une nature supérieure.

» Nous presâmes nos deux amis de demeurer à bord jusqu'au matin ; mais nos sollicitations furent inutiles : ils nous dirent que si leur voyage étoit connu du Roi ou des Chefs, il pourroit avoir les suites les plus fâcheuses pour toute leur Communauté ; que voulant se soustraire à ce malheur, ils avoient été contraints de nous venir trouver la nuit, & qu'ils seroient obligés de retourner à terre avec la même précaution, c'est-à-dire, en cachette. Ils nous apprirent d'ailleurs, que les Chefs désiroient vivement de venger la

1779.  
Février.

mort de leurs Compatriotes ; ils nous recommanderent de nous défier de Kcah en particulier qui, ajoutèrent - ils , étoit notre ennemi mortel & implacable , & qui cherchoit avec ardeur les occasions de nous combattre ; que le son des Conques, que nous avions entendu le matin , étoit un signal de défi.

» Nous sûmes de ces deux Prêtres, que dix-sept Insulaires avoient été tués dans le premier combat donné au village de *Kowrowa* ; que cinq Chefs y perdirent la vie , & que Kaneena & son frere, nos amis particuliers, furent malheureusement de ce nombre. Ils dirent encore que huit autres, parmi lesquels on comptoit trois hommes du premier rang, avoient été tués à l'observatoire.

» Nos deux amis nous quitterent sur les onze heures ; ils nous prièrent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde , jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve ; ils craignoient qu'on ne leur tirât de nouveau des coups de fusil, qui pourroient donner l'alarme à leurs Compatriotes , & les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiroient , & nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte, sains & saufs , & sans être apperçus.

» Nous entendîmes , jusqu'au lever de l'aurore , les cris, les hurlemens & les lamentations

que nous  
16, dès  
conde vis  
un peu pi  
plus sensib  
positive d  
la même  
comme le  
simulation  
étoit deve  
promettoit  
nous avoi  
ques, ne f  
pas répon  
nous avior  
les Insular  
tenoient t  
s'ils avoien  
& cepend  
dre dans l'  
férer de re  
» J'obse  
Clerke, q  
Naturels,  
bloient no  
se faire sa  
d'un nomb  
fort gênés

---

 1779.  
 Février.  
 16.

que nous avons entendus la nuit précédente. Le 16, dès le grand matin, nous reçûmes une seconde visite de Koah. Je dois avouer que je fus un peu piqué de voir que, malgré les marques les plus sensibles de sa perfidie, & malgré l'assurance positive des Prêtres, on lui permettoit de jouer la même farce, & de nous regarder du moins comme les dupes de son hypocrisie & de sa dissimulation. Notre conduite, il faut en convenir, étoit devenue un peu maladroite, & elle ne promettoit guere de succès. Aucune des vues qui nous avoient déterminés à ces mesures pacifiques, ne se trouvoit encore remplie : on n'avoit pas répondu d'une manière satisfaisante à ce que nous avions demandé; notre réconciliation avec les Insulaires n'avoit pas fait un pas; ils se maintenoient toujours en force sur le rivage, comme s'ils avoient voulu nous empêcher de débarquer; & cependant, nous étions contraints de descendre dans l'Isle; car il n'étoit plus possible de différer de remplir nos futailles.

» J'observerai toutefois en faveur du Capitaine Clerke, que, vu la multitude innombrable des Naturels, & l'intrépidité avec laquelle ils sembloient nous attendre, une attaque n'auroit pu se faire sans quelque danger, & que la perte d'un nombre d'hommes, même petit, nous eût fort gênés durant le reste du Voyage. Si le délai

1779.  
Février.

que nous mîmes à l'exécution de nos menaces ; affoiblit dans l'esprit des Insulaires , l'opinion qu'ils avoient de notre valeur , elle contribua du moins à disperser leurs guerriers : car voyant que nous demeurions dans l'inaction , des troupes considérables de ces guerriers remonterent les collines le même jour , vers midi , après avoir sonné de leurs Conques , & nous avoir adressé beaucoup d'autres défis ; & on ne les revit plus. La hardiesse & l'insolence de ceux qui gardoient la côte , ne diminua point. L'un d'eux eut l'audace de venir à l'avant de la *Résolution* , à la portée du mousquet , & quand il nous eut jeté plusieurs pierres , il agita sur sa tête le chapeau du Capitaine Cook , tandis que ses Compatriotes , postés sur la greve , triomphoient , & encourageoient ses bravades. Ces insultes irritèrent notre Equipage ; les Matelots arriverent en corps sur le gaillard d'arriere , & ils nous prièrent de ne pas les obliger à souffrir plus longtemps des outrages si cruels ; ils s'adresserent à moi pour obtenir du Capitaine Clerke la permission de profiter de la premiere occasion favorable de venger la mort de leur Commandant. M. Clerke , averti par moi , de ce qui se passoit , ordonna de tirer quelques coups de canon au milieu des Naturels établis sur le rivage , & il promit à nos gens , que si nos travailleurs étoient insultés

le lendemain  
plus la m  
» C'est t  
vant que  
laire devi  
vement qu  
rerent dern  
Nous fûme  
tirer à bor  
produisire  
firer , car n  
ramoit vers  
que quelqu  
été tués , &  
principaux  
Roi (a).  
» Peu de  
jeunes garç  
rent du côté  
à la main , &  
ils entonner  
son , dans la  
mot *Orono*  
le Capitaine

---

(a) On empl  
le mot de *Macc*  
nous dit ensuite  
d'un éclat de pie

le lendemain à l'aiguade, on ne leur imposeroit plus la modération.

» C'est une chose digne de remarque, qu'avant que notre artillerie fût pointée, les Insulaires devinèrent nos intentions, d'après le mouvement qu'ils apperçurent au vaisseau, & se retirèrent derrière leurs maisons & leurs murailles. Nous fûmes donc obligés, en quelque sorte, de tirer à boulet perdu, & cependant nos coups produisirent tout l'effet que nous pouvions désirer, car nous ne tardâmes pas à voir Koah qui venoit vers nous avec précipitation; il nous dit que quelques-uns de ses Compatriotes avoient été tués, & entre autres Maiha-Maiha, l'un des principaux Chefs du pays, & proche parent du Roi (a).

» Peu de temps après l'arrivée de Koah, deux jeunes garçons partirent du *Morai*, & ils nagèrent du côté des vaisseaux; ils avoient une pique à la main, & lorsqu'ils furent assez près de nous, ils entonnerent, sur un air très-grave, une chanson, dans laquelle nous remarquâmes souvent le mot *Orozo*; ils nous indiquèrent le village où le Capitaine Cook avoit été tué, & nous jugeâ-

---

(a) On emploie communément dans la Langue de ces Isles, le mot de *Mattee*, pour désigner un homme tué ou blessé; on nous dit ensuite que ce Chef avoit reçu au visage un léger coup d'un éclat de pierre, enlevé par nos boulets.

1779.  
Février.



1779.  
Février.

mes qu'ils faisoient allusion à l'accident déplorable qui nous étoit arrivé. Lorsqu'ils eurent chanté d'un ton plaintif, dix ou douze minutes, pendant lesquelles ils demeurèrent toujours dans l'eau, ils allerent à bord de la *Découverte*, ils livrerent leurs piques, & ils retournerent bientôt à la côte. Nous n'avons jamais pu savoir qui les avoit envoyés, ni quel fut l'objet de cette cérémonie.

» Nous prîmes, à l'entrée de la nuit, les précautions ordinaires pour la sureté des vaisseaux; & dès qu'il n'y eut plus de jour, nos deux amis qui nous avoient fait une visite la veille au soir, revinrent. Ils nous assurerent que l'effet des canons tirés dans le cours de l'après-dînée, avoit extrêmement épouventé les Chefs de l'Isle; mais qu'ils n'avoient point renoncé à leurs projets d'hostilité, & que si nous les en croyions, nous nous tiendrions sur nos gardes.

17.

» Le lendemain au matin, les embarcations des deux vaisseaux furent envoyées à terre pour y remplir les futailles, & la *Découverte* fut remorquée près du rivage, afin de protéger les travailleurs. Nous reconnûmes bientôt que l'avis des Prêtres n'étoit pas sans fondement, & que les Naturels avoient résolu de profiter de toutes les occasions de nous faire du mal, quand ils le pourroient, sans beaucoup de danger.

» La plupart sont situés p  
est couvert  
trois pieds d  
ces murs sép  
nous vimes a  
contre une i  
rence, ç'avo  
qui les conf  
pierres mob  
place avec be  
ent dans les  
qués. Les flar  
Baie, contie  
rvernes d'u  
l'entrée est dé  
spece. Les M  
ets, harasser  
eux de nos g  
& les coups  
nous avions f  
retraite.  
» Nos Trav  
upés de leur  
ent une seule  
inée. Comm  
té d'eau qui  
es assaillans,

---

 1779.  
 Février,

« La plupart des villages des Isles de ce groupe sont situés près de la mer, & le terrain adjacent est couvert par des murailles de pierre d'environ trois pieds de hauteur. Nous crûmes d'abord que ces murs séparoient les diverses propriétés; mais nous vîmes alors qu'ils servent à défendre le pays contre une invasion, & que, selon toute apparence, ç'avoit été le principal but des Insulaires qui les construisirent. Elles sont composées de pierres mobiles; les Habitans les changent de place avec beaucoup d'adresse, & ils les établissent dans les endroits où ils craignent d'être attaqués. Les flancs de la montagne suspendue sur la baie, contiennent aussi de petits trous ou des cavernes d'une profondeur considérable, dont l'entrée est défendue par un rempart de la même espèce. Les Naturels cachés derrière ces parapets, harasserent sans cesse, à coups de pierre, ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, & les coups de fusil du petit Détachement que nous avions sur la côte, ne purent les forcer à la retraite.

« Nos Travailleurs ainsi exposés, furent si occupés de leur défense personnelle, qu'ils remplirent une seule barique dans le cours de l'après-midi. Comme il étoit impossible de faire la quantité d'eau qui nous étoit nécessaire sans éloigner les assaillans, la *Découverte* eut ordre de les dé-

1779.  
Février.

loger à coups de canon : quelques décharges  
suffirent pour cela, & nos gens débarquerent tran-  
quillement. Les Naturels néanmoins ne tarderent  
pas à reparoître, & à recommencer leur atta-  
que : nous nous vîmes forcés alors de brûler quel-  
ques maisons éparfes près du puits, derriere les-  
quelles ils se réfugioient. Je le dis avec regret,  
les Matelots chargés de ces ordres, se livrerent à  
une cruauté & à une dévastation qu'on pouvoit  
éviter. Il faut sans doute pardonner quelque chose  
au ressentiment que leur inspiroient les insultes  
multipliées, & les outrages des Naturels du pays  
le désir bien naturel qu'ils montrerent de venger  
la mort de M. Cook mérite de l'indulgence, mais  
leur conduite me persuada fortement, qu'en pareille  
occafion, on doit employer les précautions  
les plus grandes, lorsqu'on accorde, même pour  
un moment, un usage illimité de leurs armes  
aux Matelots & aux Soldats. La rigueur de la  
discipline & l'habitude de l'obéissance, qui font  
pour eux un frein continuel, leur font penser  
assez naturellement, que la mesure de leur force  
est celle de leurs droits. La désobéissance for-  
melle étant presque le seul délit pour lequel ils  
s'attendent à une punition, ils s'accoutument à  
regarder les châtimens, comme la seule règle  
juste & de l'injuste ; ils sont portés à conclure  
qu'ils peuvent faire avec justice & avec honneur

put ce qu'ils  
sentimens  
cœur de t  
à l'égar  
distance, laq  
caractere disti  
ne foible bar  
ance; lorsqu'  
Equipages,  
ur pouvoir.  
» J'ai déjà c  
ulement un  
i offroient v  
mes donc tr  
feu; & ava  
les progrès  
te, la flamme  
amis les Pr  
je ne puis a  
e contraignit  
oient été fo  
si se trouvoi  
rarement a  
oient pas  
ce district. S  
que je seroi  
Communaute  
» Nos gens t

1779.  
Février.

décharges put ce qu'ils peuvent faire avec impunité. Ainsi, ~~les~~ sentimens d'humanité qui se trouvent au fond du cœur de tous les hommes, & cette générosité, à l'égard d'un ennemi qui ne fait point de résistance, laquelle est, en d'autres occasions, le caractère distinctif des braves gens, deviennent une foible barrière contre l'exercice de la violence; lorsqu'ils sont opposés aux desirs qu'ont les Equipages, de montrer leur indépendance & leur pouvoir.

les insultes J'ai déjà dit qu'on avoit ordonné de brûler les reils du pays seulement un petit nombre de cabanes éparées, qui offroient un rempart aux Naturels. Nous eûmes donc très-surpris de voir le village entier en feu; & avant qu'un canot envoyé pour arrêter les progrès de l'incendie, pût arriver à la place, la flamme dévoroit les maisons de nos fidèles amis les Prêtres. J'étois malade ce jour-là, je ne puis assez déplorer ce contre-temps qui me contraignit de demeurer à bord. Les Prêtres qui étoient été sous ma protection, & les Officiers qui se trouvoient de service ayant par malheur été rarement aux environs du *Morai*, ne connoissoient pas beaucoup la position des cabanes de ce district. Si j'avois été à terre, il est probable que je serois parvenu à garantir de ce malheur la Communauté des Prêtres.

» Nos gens tirèrent sur plusieurs des Naturels

1779.  
Février.

qui essayoient de se sauver du milieu des flammes, & ils rapportèrent à bord les têtes de deux d'entre eux qu'ils avoient coupées. La mort d'un des Insulaires nous affligea tous ; cet insulaire venoit chercher de l'eau au puits, & l'un des Soldats de Marine lui tira un coup de fusil sa calebasse ayant été frappée par la balle, il jeta à terre & il prit la fuite ; on le poursuivit dans une des cavernes que j'ai décrites auparavant, & il s'y défendit avec le courage & la fermeté d'un lion ; mais il expira enfin couvert de blessures, après avoir tenu un temps considérable en haleine, deux hommes de notre Détachement. Cet accident nous instruisit, pour la première fois, de l'usage des cavernes du pays.

» Nos gens firent un vieillard prisonnier en cette occasion ; ils le garrotterent, & ils l'envoyèrent à bord sur le canot qui nous apporta les deux têtes dont je parlois tout-à-l'heure. L'effroi peut-être jamais été peint aussi fortement sur le visage de personne ; & il est difficile de concevoir l'extravagante joie qui succéda à sa profonde douleur, quand nous l'eûmes délié, & que nous lui eûmes dit qu'il pouvoit retourner dans l'île. Il nous prouva qu'il avoit de la reconnaissance car il nous apporta par la suite des provisions pour lesquelles il ne voulut rien recevoir, & nous rendit d'autres services.

Peu de te  
ous apperçû  
line, & qu  
mes garçons  
guâmes des p  
erts, des bana  
riva que cett  
un de nos D  
ertée du fusil.  
ur marche ;  
l'Officier qui  
ur empêcher  
ent plus près  
ni Kaireekoa  
up d'estime ;  
ns mirent le t  
côte, & il a  
nd de la Résol  
» Quand il a  
nif ; nous et  
e nous avion  
e sa maison &  
, avoient été  
rocha légères  
it quelques r  
sûmes qu'ale  
us leur avion  
t sur mes pro

eu des flammes  
 cêtes de de  
 La mort  
 s; cet info  
 uits, & l'  
 oup de fusil  
 la balle, il  
 le pourfuir  
 crites aupar  
 age & la fé  
 n couvert  
 nps considér  
 otre Détach  
 , pour la pr  
 s du pays.  
 onnier en ce  
 s l'envoyere  
 porta les de  
 re. L'effroi  
 ortement sur  
 e de concev  
 à sa profon  
 é, & que no  
 ner dans l'  
 e connoissanc  
 des provisio  
 recevoir, &

Peu de temps après l'incendie du village ,  
 nous apperçûmes un homme qui descendoit la  
 colline, & qui étoit suivi de quinze ou vingt  
 jeunes garçons, dans les mains desquels nous dis-  
 tingnâmes des pieces d'étoffe blanche, des rameaux  
 secs, des bananes, &c. Je ne fais comment il  
 arriva que cette paisible ambassade reçut le feu  
 d'un de nos Détachemens, dès qu'elle fut à la  
 portée du fusil. Cette attaque ne changea rien à  
 leur marche; ils continuerent leur procession;  
 l'Officier qui étoit de service, arriva assez tôt  
 pour empêcher une seconde décharge. Lorsqu'ils  
 furent plus près de nous, nous reconnûmes notre  
 ami Kaireekéa pour lequel nous avons beau-  
 coup d'estime; il avoit pris la fuite lorsque nos  
 soldats mirent le feu au village; il étoit revenu sur  
 la côte, & il avoit demandé qu'on l'envoyât à  
 bord de la *Résolution*.

Quand il arriva, il étoit très-grave & très-  
 souffrant; nous essayâmes de lui faire comprendre  
 que nous avions été obligés de brûler le village;  
 sa maison & celles des Prêtres, ses Confre-  
 res, avoient été consumées malgré nous: il nous  
 reprocha légèrement d'avoir manqué d'amitié, &  
 dit quelques mots sur notre ingratitude. Nous  
 sûmes qu'alors toute l'étendue du mal que  
 nous leur avions fait. Il nous assura que, comp-  
 tant sur mes promesses & sur les assurances pos-

1779.  
 Février.

1779.  
Février.

térieures des Habitans de l'Isle qui nous avoient apporté quelques-unes des choses que nous demandions, ils n'avoient pas transporté leurs richesses dans l'intérieur du pays, ainsi que les autres Insulaires; qu'ils avoient mis dans une maison voisine du *Morai*, ce qu'ils possédoient de précieux, & ce que nous leur avons donné, que tout avoit été la proie des flammes.

» En montant à bord, il aperçut les têtes de ses Compatriotes exposées sur le pont; elles causèrent une émotion très-douloureuse, & nous pria avec instance de les jeter à la mer. Le Capitaine Clerke le satisfit au même moment.

» Le Détachement chargé de remplir les fûts revint le soir aux vaisseaux; il n'avoit pas interrompu dans son travail. La nuit fut très-désagréable pour nous; les cris & les lamentations qu'on entendoit sur la côte redoublèrent l'espoir de n'être plus contraints d'employer la violence & la rigueur, fut notre seule consolation.

» Ce qui est singulier, au milieu de tous ces troubles, les femmes de l'Isle qui se trouvoient à bord ne demanderent jamais à s'en aller, elles ne témoignèrent pas la plus légère inquiétude pour elles-mêmes ou pour leurs amis. Nous les jugeâmes très-insensibles à ce qui se passoit & quelques-unes d'entre elles, placées sur

le pont lorsqu'elles furent aperçues parurent admirer souvent. » Koah vint le matin selon son usage; il ne venoit plus à bord, on ne permit pas de le laisser. Lorsqu'il fut descendu de son canot, il se mit à crier & des cris, & je l'avisai de la pointe du Cap. Il ne venoit bien payé pour ses fourberies dont il étoit avare. Il ne parut pas, & retourna sur la côte avec une troupe de pierres à lancer & des fûtailles. Le gouverneur, le capitaine & la veille, l'équipage allerent dans le pays à leurs épaules, & furent pendant leur voyage. » Les Insulaires nous firent jusqu'à présent par foiblesse

mont lorsque l'incendie consumoit la Bourgarde, parurent admirer ce spectacle, & elles s'écrierent souvent *mai-tai*, c'est-à-dire *très-beau*.

1779.  
Février.

» Koah vint aux vaisseaux le lendemain au matin selon son usage : comme rien ne nous obligeoit plus à avoir de la modération à son égard, on me permit de le traiter comme je voudrois.

18.

Lorsqu'il fut aux flancs de la *Résolution*, qu'il eut entonné sa chanson & qu'il m'eut offert un cochon & des bananes, je lui ordonnai de se retirer, & je l'avertis de ne plus se montrer sans les ordres du Capitaine Cook ; je lui dis qu'il pourroit bien payer de sa tête les mensonges & les fourberies dont il s'étoit rendu coupable envers nous. Il ne parut pas trop mortifié de cet accueil : il retourna sur le champ à terre, & il se joignit à une troupe de ses Compatriotes qui jeterent des pierres à un Détachement chargé de remplir des futailles. Nous trouvâmes, à l'entrée de la gaverne, le corps du jeune homme qui avoit été tué la veille, & quelques personnes de notre équipage allèrent le couvrir d'une natte. Des Indiens du pays ne tarderent pas à l'emporter sur leurs épaules, & ils chanterent une chanson plaintive durant leur marche.

» Les Insulaires convaincus enfin, que si nous avions jusqu'ici souffert leurs insultes, ce n'étoit que par foiblesse, cessèrent de nous inquiéter. Un



1779.  
Février.

Chef, nommé Eappo, qui nous avoit fait peu de visites, mais que nous connoissions pour un personnage de la premiere importance, vint le soir nous demander la paix de la part de Terreeoboo & il nous apporta des présens : nous reçûmes ses présens, & nous lui répondîmes, comme nous l'avions déjà fait tant de fois, qu'il n'obtiendrait la paix qu'après nous avoir rendu les restes du Capitaine Cook. Il nous dit que la chair de nos Soldats de Marine & les os de la poitrine & de l'estomac avoient été brûlés, mais que ceux de son bras, des mains, des jambes & des cuisses avoient été partagés entre les Chefs intérieurs : qu'on avoit disposé autrement du corps du Capitaine Cook qu'on avoit donné la tête à un grand Chef appelé Kahoo-opeou; la chair à Mahia-mahia; & les cuisses, les jambes & les bras à Terreeoboo. Dès que le crépuscule eut cessé, plusieurs Natures arrivèrent avec des racines & d'autres végétaux & Kaireekkea nous fit aussi deux présens considérables de la même espece.

19. » Des messages qui eurent lieu entre le Capitaine Clerke & Terreeoboo, employerent la plus grande partie du 19. Eappo nous pressoit vivement d'envoyer à terre un de nos Officiers & nous offrit de demeurer en otage sur nos vaisseaux. Nous ne crûmes pas devoir souscrire à sa demande & il nous quitta avec la promesse de nous rap-

porter

porter les o  
ment qui ren  
rencontra po  
rels. Maigré  
aux vaisseaux  
de la défiance  
» Nous eûm  
le grand matin  
rétabli : cette  
gereuse; nos  
pareil rompit  
» Entre 10  
culaires descen  
ils formoient  
voient une can  
tes, & ils avoi  
du taro & de  
deux tambours  
s'assirent au pi  
frapper sur le  
es qui les sui  
après l'autre,  
qu'ils apportoi  
ordre. Nous ne  
vétu d'un lo  
quelque chose  
placé sur un roc  
in canot.

Tome XXI

porter les ossemens le lendemain. Le Détachement qui remplissoit les barriques dans l'Isle, ne rencontra point d'obstacles de la part des Naturels. Malgré notre réserve, ceux-ci revinrent aux vaisseaux, sans montrer le moins du monde de la défiance ou de la crainte.

1779.  
Février.

» Nous eûmes la satisfaction de voir le 20, dès le grand matin, le mâât d'artimon de la *Résolution* rétabli : cette opération fut difficile & un peu dangereuse ; nos cordages étoient si pourris que l'appareil rompit plusieurs fois.

20.

» Entre 10 & 11 heures, une multitude d'Indigènes descendit la colline qui domine la greve ; ils formoient une espece de procession ; ils portoient une canne ou deux de sucre sur leurs épaules, & ils avoient dans leurs mains du fruit à pain, du taro & des bananes ; ils étoient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assurent au pied du pavillon blanc & se mirent à frapper sur leurs instrumens. Leurs Compatriotes qui les suivoient à la file, s'avancerent l'un après l'autre, & après avoir déposé les présens qu'ils apportoient, ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à appercevoir Eappo revêtu d'un long manteau de plumes : il tenoit quelque chose avec beaucoup de soin, & s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

1779.  
Février.

» Le Capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous apportoit les restes de M. Cook, & sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse, il alla lui-même les recevoir, & il m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la pinasse, & il remit les restes de M. Cook enveloppés dans une quantité considérable d'une très-belle étoffe neuve, & couverts d'un manteau semé de plumes noires & blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de la *Résolution*; il est vraisemblable qu'il ne voulut pas, par décence, assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entières; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparoit le pouce de l'index; nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe, & la tête dépouillée de la chair; ( la chevelure avoit été coupée, & elle étoit séparée du crâne & jointe aux oreilles ) les os de la face manquoient; nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras auxquels pendoit la peau des avant-bras; les os des jambes & des cuisses réunis, mais sans pieds. Les ligamens des jointures étoient en bon état : tout sembloit avoir été au feu, si j'en excepte les mains qui conservoient leur chair, mais qui étoient découpées en plusieurs endroits & remplies de sel, selon toute apparence, afin qu'elle

se gardassent plus  
rière de la chev  
on ne voyoit p  
nous dit que qu  
parés de la man  
que Terreoboo  
pour les ravoir  
» Eappo & le  
au matin : ils ap  
du Capitaine Co  
les fouliers, &  
s'efforça de nous  
maïha, & lui-mê  
la paix; qu'ils no  
plus décisive de  
que d'autres Che  
nos ennemis, les  
donner plutôt. I  
sur la mort de s  
quelques-uns des  
ce qu'il nous  
chaloupe de la D  
es gens de Pare  
venger du cou  
voit été mise en  
que les bras des  
voulions aussi ex  
emportés par le

---

 1779.  
 Février.

se gardâssent plus long-temps. La partie du der-  
 rière de la chevelure offroit une estafilade, mais  
 on ne voyoit point de fracture au crâne. Eappo  
 nous dit que quelques-uns des Chefs s'étoient em-  
 parés de la mandibule inférieure & des pieds, &  
 que Terreeoboo mettoit en usage tous les moyens  
 pour les ravoir.

» Eappo & le fils du Roi vinrent à bord le 21  
 au matin : ils apportèrent le reste des ossemens  
 du Capitaine Cook; les deux canons de son fusil,  
 ses souliers, & quelques autres choses. Eappo  
 s'efforça de nous prouver que Terreeoboo, Maiha-  
 maïha, & lui-même, désiroient très-sincèrement  
 la paix; qu'ils nous avoient donné la preuve la  
 plus décisive de leurs intentions pacifiques, &  
 que d'autres Chefs, dont plusieurs étoient encore  
 nos ennemis, les avoient empêchés de nous les  
 donner plutôt. Il montra le plus grand chagrin  
 sur la mort de six Chefs que nous avions tués;  
 quelques-uns desquels étoient nos meilleurs amis,  
 ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la  
 chaloupe de la *Découverte* avoit été emmenée par  
 des gens de Pareea, vraisemblablement afin de  
 se venger du coup qu'il avoit reçu, & qu'elle  
 avoit été mise en pieces le lendemain. Il ajouta  
 que les bras des Soldats de Marine, dont nous  
 voulions aussi exiger la restitution, avoient été  
 emportés par le bas-peuple, & qu'il étoit im-

21.

1779.  
Février.

possible de les retrouver, qu'on n'avoit conservé que les ossemens du Capitaine Cook, parce qu'ils devoient tomber en partage à Terreeoboo & aux Erees.

» Il ne nous restoit plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre & malheureux Commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le *taboo* sur toute la Baie; & les ossemens de M. Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bierre, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé. Les Lecteurs imagineront, s'ils le peuvent, quelle fut notre douleur durant cette triste cérémonie. Ceux qui y assistèrent, savent qu'il m'est impossible de l'exprimer.

22. » Nous n'apperçûmes pas une pirogue dans la Baie, durant la matinée du 22; le *taboo* qu'Eappo y avoit mis la veille, à notre instigation, n'avoit pas encore été révoqué. Nous l'assurâmes que nous étions complètement satisfaits, & que le souvenir de ce qui s'étoit passé avoit été enseveli dans le cercueil d'*Orono*. Nous le priâmes ensuite d'ôter le *taboo*, & de publier que les Insulaires pouvoient, selon leur usage, nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays; la plupart des Chéboïse se rendirent sur notre bord; ils témoignèrent un vif chagrin sur la méfintelligence survenue entre nous, & une grande joie de ce que nous étions

réconciliés.

pas nous vo  
& des provi  
hardiesse de  
le recevoir.

» Comme  
le Capitaine  
de nos viol  
vaisseaux aux  
teroit des eff  
de démarrer.

laires vers le  
le fidelle Kair

Nous appare

nous sortîme

en foule le r

mes devant e

avec toutes le

bienveillance

M. Clerke

vaisseaux apr

reconnoissanc

les parages d

fois le passag

& par celui d

à l'Isle d'*Atooi*

» Nous sûm

réconciliés. Plusieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyèrent de gros cochons & des provisions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

1779.  
Février.

» Comme nous étions prêts à remettre en mer, le Capitaine Clerke convaincu que si la nouvelle de nos violences à *Owhyhee* arrivoit avant nos vaisseaux aux Isles situées sous le vent, il en résulteroit des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les Insulaires vers les huit heures du soir, & Eappo & le fidelle Kaireakeea nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, & nous sortîmes de la Baie. Les Naturels bordoient en foule le rivage, & à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux, avec toutes les marques possibles d'affection & de bienveillance «.

M. Clerke qui prit le commandement des vaisseaux après la mort de M. Cook, acheva la reconnoissance des *Isles Sandwich* avant de gagner les parages du Nord, & d'essayer une seconde fois le passage en *Europe* par le Nord de l'*Asie*, & par celui de l'*Amérique*. Il mouilla le 1.<sup>er</sup> Mars 1.<sup>er</sup> Mars à l'*Isle d'Atooi*, où M. Cook avoit déjà relâché.

» Nous fûmes à peine établis dans notre ancien

1779.  
Mars.

mouillage, dit le Capitaine King, que des pirogues arriverent à la hanche de nos vaisseaux ; mais nous observâmes que les Naturels ne nous recevoient pas avec autant de cordialité & de satisfaction, que lors de notre premiere relâche. Dès qu'ils furent à bord, l'un d'eux nous dit que nous avions donné à leurs femmes une maladie, dont plusieurs personnes des deux sexes étoient mortes. Il étoit lui-même attaqué de cette maladie (a), & il nous fit un récit très-complet & très-détaillé des divers symptômes qui l'accompagnent. Comme il n'y avoit pas dans le pays la plus légère apparence de ce venin, quand nous y vîmes pour la premiere fois, je crains beaucoup qu'on ne puisse nous reprocher de leur avoir causé un si affreux malheur.

» Nous relâchions principalement ici pour faire de l'eau, & on m'envoya à terre, de bonne heure, dans l'après-midi, avec la pinasse & le bateau remplis de barriques. Outre le Canonnier de la *Résolution*, chargé d'acheter des vivres, j'emmenai une garde de cinq Soldats de Marine. Nous trouvâmes sur la greve une foule nombreuse, qui nous reçut d'abord d'une manière très-amicale; mais elle devint extrêmement incommode, dès que nous eûmes débarqué les futailles

(a) La Maladie vénérienne.

L'expérience  
difficile de r  
sans recourir  
fus très-fâc  
étoient dans  
tardâmes pas  
secours, car  
selon notre u  
& la sureté c  
ges. J'en vin  
des sentinelle  
perçus biente  
du fusil d'un  
s'en emparer.  
ment où j'ap  
tenant d'une  
pahooa, & f  
peine à l'emp  
une légère ég  
vouloit l'écar  
dispute.

» Je remar  
coup de circ  
je défendis, c  
tirer ou de fa  
ordre positif.  
nos Gens qui  
lerent; je me

L'expérience m'ayant fait voir combien il est difficile de réprimer les Habitans de ces Mers, sans recourir à l'autorité des Chefs du pays, je fus très-fâché d'apprendre que tous les Chefs étoient dans une autre partie de l'Isle. Nous ne tardâmes pas en effet à avoir besoin de leur secours, car il me fut très-difficile de former, selon notre usage, un cercle pour la commodité & la sûreté de ceux qui procédoient aux échanges. J'en vins à bout cependant, & j'avois placé des sentinelles pour écarter la populace; mais j'aperçus bientôt un Insulaire qui saisit la baïonnette du fusil d'un de nos Soldats, & qui s'efforçoit de s'en emparer. Il lâcha prise, & il se retira du moment où j'approchai : il revint un instant après, tenant d'une main une pique, & de l'autre un *pahoa*, & ses Compatriotes eurent bien de la peine à l'empêcher de se battre contre le Soldat : une légère égratignure qu'il reçut de celui-ci, qui vouloit l'écarter de notre cercle, occasionna cette dispute.

» Je remarquai que nous avions besoin de beaucoup de circonspection & de ménagement, & je défendis, de la manière la plus expresse, de tirer ou de faire aucun acte de violence, sans un ordre positif. Après cet arrangement, ceux de nos Gens qui remplissoient les futailles m'appelerent; je me rendis auprès d'eux, & j'y trouvai



1779.  
Mars.

les Naturels auffi mal difpofés. Ils exigeoient une grande hache pour chaque barrique d'eau , & comme on n'avoit point foufcrit à leur demande , ils ne vouloient pas permettre aux Matelots de conduire nos futailles au bord de la mer.

» Dès que je les eus joints , l'un des Naturels du pays s'avança vers moi d'un air très-infolent , & il établit la même prétention. Je lui dis qu'en qualité d'ami , je voulois bien lui offrir une hache , mais que j'embarquerois furement de l'eau fans la payer : j'ordonnai tout de fuite aux Matelots de la pinaffe de continuer leurs travaux , & afin de les protéger , je fis venir trois Soldats de Marine.

» Cet acte de vigueur arrêta les Infulaires ; ils ne troublèrent plus le Détachement qui rempliffoit les futailles , mais ils continuerent d'ailleurs à nous tourmenter , & à faire les chofes du monde les plus propres à exciter notre colere. Quelques-uns , fous prétexte d'aider nos Gens à rouler les barriques , les éloignoient du chemin , & les emmenoient d'un autre côté ; plufieurs enlevoient les chapeaux fur la tête des Matelots ; ils faififfoient la bafque de leurs habits , & ils les tiroient par derrière ; ils leur marchaient fur les talons , & ces infolences produifioient , parmi les fpectateurs , des acclamations & des éclats de rire , entre-mêlés d'enfantillages & de malice. Ils trou-

verent enfuite  
nelier , & de l  
ils défiroient l  
tutés des Solda  
chaque instant c  
part euffent to  
erence pour moi  
fans contribuer  
l'un d'eux s'app  
ent l'adresse de  
qu'un de fes ca  
ne tenois neglig  
avec la rapidité

» Nous ne po  
force : cherchan  
que nous pourri  
nous n'avions r  
y foumettre. M  
moins , car j'app  
de Marine , que  
voit vu derrière  
ahooa , prêt à  
tre , mais il eft  
nante & critique  
de notre part au  
na petite troupe  
mens , qu'une p  
ac , qu'une autr

---

 1779.  
Mars.

ent une  
 au , &  
 mande ,  
 lots de  
 Naturels  
 insolent ,  
 is qu'en  
 une ha-  
 de l'eau  
 x Mate-  
 vaux , &  
 oldats de  
 verent ensuite moyen de voler le baquet du Ton-  
 pelier , & de lui arracher son sac ; mais ce dont  
 ils désiroient le plus de s'emparer , étoient les  
 fusils des Soldats de Marine , qui se plaignoient à  
 chaque instant de leurs attaques. Quoique la plu-  
 part eussent toujours des égards & de la défé-  
 rence pour moi , ils ne me laisserent pas partir ,  
 sans contribuer pour quelque chose à leur butin :  
 l'un d'eux s'approcha de moi d'un air familier ; il  
 eut l'adresse de distraire mon attention , tandis  
 qu'un de ses camarades m'enleva mon épée que  
 je tenois négligemment à la main , & il s'enfuit  
 avec la rapidité de l'éclair.

» Nous ne pouvions sans danger recourir à la  
 force : cherchant donc à nous garantir le mieux  
 que nous pourrions des effets de leur insolence ,  
 nous n'avions rien à faire d'ailleurs qu'à nous  
 soumettre. Mes inquiétudes s'accrurent néan-  
 moins , car j'appris bientôt du Sergent des Soldats  
 de Marine , que s'étant retourné brusquement , il  
 avoit vu derrière moi un Insulaire qui tenoit un  
*hooa* , prêt à me frapper. Il se trompa peut-  
 être , mais il est sûr que notre position étoit alar-  
 mante & critique , & que la plus légère erreur  
 de notre part auroit pu nous être fatale. Comme  
 la petite troupe étoit séparée en trois Détache-  
 mens , qu'une partie remplissoit les barriques au  
 sac , qu'une autre rouloit les futailles au bord de

1779.  
Mars.

la mer, & que la troisieme achetoit des vivres  
quelque distance de là, je pensai un moment qu'  
convenoit de la rassembler, & d'exécuter & de  
protéger un seul service à la fois; mais, après  
avoir réfléchi, je jugeai qu'il valoit mieux  
rien changer à nos premieres dispositions. Si les  
Naturels nous attaquoient réellement, nos Gen  
placés de la maniere la plus avantageuse, n'au  
roient jamais pu faire qu'une foible résistance  
d'un autre côté, je crus important de montrer  
aux Insulaires que nous n'avions pas peur, ce qui  
étoit encore plus essentiel; de cette maniere  
nous tînmes divisée la foule des Habitans du pays  
& une portion assez considérable d'entre eux, n'  
fut occupée d'autre chose que du soin de nous  
vendre des provisions.

» Il est probable que la crainte de nos armes  
feu fut la principale cause de leur lenteur à nous  
attaquer : la confiance qu'elles nous inspiroient  
puisque nous n'opposions que cinq Soldats de  
Marine à leurs forces entieres, leur donna sans  
doute une haute opinion de notre supériorité.  
C'étoit à nous à maintenir cette idée, & je dois  
dire, à l'honneur de mes Détachemens, qu'il n'  
été impossible de se mieux conduire pour resister  
forcer cette impression. Ils souffrirent avec une  
modération & une patience extrêmes, tout ce qui  
pouvoit être interprété d'une maniere pla-

sante; & lorsqu'  
maniere sérieuse  
avec des regards  
parvinmes ainfi  
bord de la mer

» Tandis qu'  
plat, les Naturels  
plus d'occasions

d'un moment à  
ens. Le Sergent  
lors combien il  
vire entrer dans

premiere; que  
objet de l'avidité  
à dit, se trouva  
attaque, les Soldats

avec plus de succès  
côte.

» Nous avions  
plus à terre que  
un Matelot & m

delà du resfac qu'  
age, j'ordonnai  
e jeter à la mer

eur dis que je le  
beaucoup, ils re  
& nous nous disp  
qui demeureroit

gante; & lorsqu'ils se voyoient menacés d'une manière sérieuse, ils contenoient les Insulaires avec des regards foudroyans & des menaces. Nous parvînmes ainsi à ramener toutes nos futailles au bord de la mer, sans aucun accident grave.

» Tandis qu'on les embarquoit sur le bateau plat, les Naturels sentirent qu'ils n'auroient bientôt plus d'occasions de nous piller, & ils devinrent, d'un moment à l'autre, plus hardis & plus insoumis. Le Sergent des Soldats de Marine m'avertit alors combien il seroit avantageux pour nous de faire entrer dans les canots sa petite troupe la première; que les fusils des Soldats, principal objet de l'avidité des Insulaires, comme je l'ai déjà dit, se trouveroient en sureté, & qu'en cas d'attaque, les Soldats de Marine nous défendroient avec plus de succès, que s'ils étoient encore sur la côte.

» Nous avions tout embarqué, & il ne restoit plus à terre que M. Anderson, notre Canonnier, un Matelot & moi. Comme la pinasse étoit au-delà du ressac que nous devons traverser à la marée basse, j'ordonnai au Canonnier & au Matelot de se jeter à la mer, & de se sauver en hâte: je leur dis que je les suivrois. Ce qui me surprit beaucoup, ils refuserent l'un & l'autre d'obéir, & nous nous disputâmes tous trois, pour savoir qui demeureroit le dernier sur le rivage. J'avois

---

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

parlé au Matelot d'une maniere trop vive, un moment auparavant ; il crut sans doute que je doutois de sa bravoure, & il conçut cet acte bizarre de générosité : notre vieux Canonnier voyant qu'il s'agissoit d'une affaire d'honneur pensa qu'il devoit y prendre part. Nous serions peut-être restés quelque temps dans cette position singuliere, si la dispute n'avoit été terminée par des pierres qui commençoient à tomber autour de nous, & par les cris des Equipages des canots, qui nous avertissoient de nous retirer promptement, parce que les Naturels nous suivoient dans l'eau avec des massues & des piques. J'atteignis le premier le flanc de la pinasse : m'apercevant que M. Anderson se trouvoit à quelque distance par-derriere, & qu'il n'étoit pas encore hors de danger, je recommandai aux Soldats de Marine de tirer un coup de fusil ; ils furent si empressés d'exécuter mon ordre, qu'ils en tirèrent deux, & lorsque je fus entré dans le canot, je vis les Naturels en fuite. Il ne restoit sur la grève qu'un homme assis près d'une femme : cet homme essaya plusieurs fois de se lever ; il n'en eut pas la force, & je remarquai, avec beaucoup de regret, qu'il étoit blessé à l'aine. Ses Compatriotes revinrent bientôt après, & ils formerent un cercle autour de lui ; ils agiterent leurs piques & leurs dagues, avec un air de menace & de défi-

mais, avant d'être  
chassés du riva  
primes pour d  
» Durant n  
voit eu les  
sûreté ; & ce q  
il avoit mal  
quelques Natu  
bord. Ils avoie  
Capitaine Co  
carnage en terr  
détailée ; il en  
ce qui nous é  
appeloient ce  
discours de ces  
causées par les  
à Oneehew, &  
au milieu de la  
M. Clerke pers  
& ces tablea  
sanglantes disp  
Owhyhee, y vo  
geance de la p  
équiper & arm  
notre secours.  
» On me ch  
terre avec le  
dangers que no

mais, avant d'atteindre les vaisseaux, ils furent  
chassés du rivage par quelques Insulaires que nous  
primes pour des Chefs.

1779.  
Mars,

» Durant notre absence, le Capitaine Clerke  
avoit eu les plus vives inquiétudes sur notre  
sécurité; & ce qui augmenta beaucoup ses craintes,  
il avoit mal compris ce que lui avoient dit  
quelques Naturels du pays qui se trouvoient à  
bord. Ils avoient prononcé souvent le nom du  
Capitaine Cook; ils avoient parlé de mort & de  
carnege en termes énergiques & d'une manière  
détaillée; il en conclut qu'ils étoient instruits de  
ce qui nous étoit arrivé à *Owhyhee*, & qu'ils  
rappeloient ce malheureux événement: mais le  
discours de ces Insulaires avoit rapport aux guerres  
causées par les chevres que M. Cook avoit laissées  
à *Oneehow*, & au massacre de ses pauvres chevres,  
au milieu de la querelle qu'elles avoient produite.  
M. Clerke persuadé que cette conversation animée,  
& ces tableaux effrayans avoient rapport aux  
sanglantes disputes que nous avions eues à  
*Owhyhee*, y voyant d'ailleurs un désir de ven-  
geance de la part des Habitans de ces Isles, fit  
équiper & armer les canots, & il les envoya à  
notre secours.

» On me chargea le lendemain de retourner  
sur terre avec le Détachement de l'aiguade. Les  
dangers que nous avions courus la veille, déter-

1779.  
Mars.

minèrent le Capitaine Clerke à nous donner une garde de quarante hommes. Cette précaution n'étoit pas nécessaire, car nous trouvâmes la greve entièrement libre, & le terrain entre le lieu du débarquement & le lac, consacré par de petits pavillons blancs. Nous jugeâmes que quelques Chefs étoient venus visiter ce district, & que n'ayant pu s'y arrêter, ils avoient eu la bonté de s'occuper de notre sûreté & de notre repos. Nous vîmes de l'autre côté de la riviere, à droite plusieurs hommes armés de longues piques & de dagues, mais ils n'essayerent pas de troubler nos opérations. Leurs femmes traverserent la riviere & elles s'affirèrent sur le bord, tout près de nous à midi, nous déterminâmes quelques-uns de nos hommes à nous apporter des cochons & des racines, & même à les apprêter. Dès que nous eûmes quitté la greve, ils vinrent sur le rivage & l'un d'eux nous jeta une pierre : tous les autres ayant paru désapprouver sa conduite, nous ne crûmes pas devoir montrer du ressentiment.

3. » Le 3, nous achevâmes de remplir nos futailles, sans éprouver beaucoup d'obstacles. De retour aux vaisseaux, nous apprîmes que plusieurs Chefs avoient été à bord, & qu'ils avoient fait des excuses sur la conduite de leurs Compatriotes. Ils attribuerent ces désordres à des disputes qui subsistoient parmi les principaux personnages de

l'Isle, & qui occa-  
sionnerent l'ab-  
sorption. T  
suprême l'année  
relâche, & un  
disputoient le  
un & l'autre,  
Roi de *Woahoo*  
l'*Aooi* au pre-  
second. Les chev-  
année d'aupara-  
merelle. *Toneo*  
que cette Isle  
avec faisoient  
les deux partis se  
force, & peu  
avoit eu une a-  
voit été battu. C  
*Toneoneo* des sui-  
erte des chevres  
un second n  
la tête d'une fa-  
profiter d'une oc-  
tièrement de l'  
un fils de sa fem-  
té : on en comp-  
voient vraisem-  
aux Isles *Sandw*  
rent tuées dura

Isle, & qui occasionnoient du trouble & de l'in-  
subordination. Toneoneo, qui exerçoit l'autorité  
suprême l'année précédente, à l'époque de notre  
arrivée, & un jeune homme, nommé Teavee,  
se disputoient le gouvernement d'*Atooi* : ils étoient  
deux frères, l'un & l'autre, petits-fils de Perreorannee,  
Roi de *Woahoo*, qui avoit donné l'administration  
d'*Atooi* au premier, & celle d'*Onesheow* au  
second. Les chevres laissées par nous à *Onesheow*,  
l'année d'auparavant, avoient donné lieu à la  
querelle. Toneoneo les réclamoit, sous prétexte  
que cette Isle dépendoit de lui : les amis de  
Teavee faisoient valoir le droit de possession :  
les deux partis soutenoient leurs prétentions par  
la force, & peu de jours avant notre arrivée, il  
y avoit eu une action, dans laquelle Toneoneo  
avoit été battu. Cette victoire devoit avoir pour  
Toneoneo des suites plus fâcheuses encore que la  
perte des chevres ; car la mere de Teavee ayant  
pris un second mari qui étoit Chef d'*Atooi*, &  
la tête d'une faction puissante, ce Chef vouloit  
profiter d'une occasion si favorable pour le chasser  
entièrement de l'Isle, & donner le gouvernement  
au fils de sa femme. Les chevres avoient multi-  
plié : on en comptoit six, qui, en peu d'années,  
auroient vraisemblablement propagé cette race  
aux Isles *Sandwich* ; mais j'ai déjà dit qu'elles  
sont tuées durant la querelle.

---

1779.  
Mars.



1779.  
Mars.

4.

» La mere, la sœur & le beau-pere du jeune Prince, vinrent le 4, à bord de la *Résolution* suivis de plusieurs Chefs de leur parti : ils firent présent au Capitaine Clerke de diverses choses qui étoient curieuses & qui avoient du prix : ils lui donnerent entre autres des hameçons de pêche qu'ils nous dirent composés des ossemens du per de notre vieil ami Terreeoboo, tué dans une descente malheureuse faite sur l'Isle de *Woahoo* & la sœur du Prince lui offrit un chasse-mouches dont la poignée étoit un os d'homme, trophée qu'elle avoit reçu de son beau-pere. Le jeune Tavee n'étoit pas de la visite ; il étoit occupé, la suite de sa victoire, de quelques cérémonies religieuses qui devoient durer vingt jours.

5. 6.

» Le 5 & le 6 furent employés à remplir terre les futailles de la *Découverte* ; les Charpentiers calfaterent les vaisseaux, & ils firent les autres préparatifs nécessaires pour la campagne que nous allions entreprendre. Les Naturels nous incommoderent plus, & ils nous apporterent une quantité considérable de cochons & de végétaux.

» L'un des Insulaires vint à bord de la *Découverte* avec un morceau de fer, dont il nous pria de lui faire un *pahooa*. Les Officiers & les Matelots examinerent soigneusement ce morceau de fer, & ils jugerent qu'il avoit servi de cheville

au bordage de  
vir en que  
couleur ter  
qu'ils apper  
nôtres, ils  
pas de fabric  
détermina à d  
Et dans quel l  
& s'ils ne se  
une piece d  
un câble, qui  
jugerent de  
voit été ame  
ne nous l'avi  
1778.

» Le 7, nous  
attendue. Lon  
ouairerie étoit  
en de la peine  
on qu'il parût  
orce qu'il ne v  
hargneuse,  
ne. Il demeura  
us sembla très

) Le fer que nous  
ooka, & qui avoit  
sensiblement beau

Tome XXII

du jeune au bordage d'un grand navire. Ils ne purent découvrir en quel pays on l'avoit travaillé; mais à la couleur terne (a) du métal, & à la différence qu'ils apperçurent entre cette cheville & les nôtres, ils jugerent qu'elle n'étoit sûrement pas de fabrique Angloise. Cette observation les détermina à demander à l'Insulaire à quelle époque & dans quel lieu il s'étoit procuré cette cheville; & s'ils ne se méprirent point, il l'avoit tirée d'une piece de bordage plus grosse que la bitte d'un câble, qui lui servit de terme de comparaison: ils jugerent de plus, que cette piece de bordage avoit été amenée sur les côtes de l'Isle, depuis que nous l'avions quittée au mois de Janvier 1778.

Le 7, nous reçûmes de Toneoneo une visite attendue. Lorsqu'il eut appris que la Princesse Couairiere étoit sur notre vaisseau, nous eûmes en de la peine à le déterminer à monter à bord, en qu'il parût craindre pour sa sûreté, mais parce qu'il ne vouloit pas la voir. Leur entrevue fut hargneuse, & ils se jeterent des œillades de haine. Il demeura peu de temps parmi nous, & il nous sembla très-abattu; mais nous remarquâmes

1779.  
Mars.

7.

(a) Le fer que nous trouvâmes parmi les Habitans de l'Entrée de l'Anchorage, & qui avoit presque toujours la forme d'un couteau, étoit sensiblement beaucoup plus terne que le nôtre.

1779.  
Mars.

avec surprise, que lors de son arrivée & lors de son départ, les femmes se prosternerent devant lui, & que tous les Naturels dont nous étions environnés, lui rendirent les hommages qu'ils ont coutume de rendre aux personnages de son rang. Il est extraordinaire qu'un homme en état de guerre avec les Partisans de Teavee, qui se dispoit même à une seconde bataille, ait eu la hardiesse de venir seul au milieu de ses ennemis : mais il faut observer que les dissensions civiles qui sont très-communes dans toutes les Isles de la Mer au Sud, ne semblent pas entraîner beaucoup de fureur ou d'effusion de sang ; que le Gouverneur déposé continue de jouir de la dignité d'*Eree*, & qu'on lui permet de faire usage de tous les moyens pour recouvrer l'importance qu'il a perdue. Au reste, j'aurai occasion de traiter cette matiere plus en détail dans la suite, où l'on trouvera toutes les instructions que nous avons pu nous procurer sur l'état politique de ces Isles «.

8. Les deux vaisseaux Anglois partirent de l'Isle d'*Atooi* le 8 au matin, & à trois heures de l'après-dinée, ils mouillèrent à l'Isle d'*Oneeheo* où ils demeurèrent jusqu'au 13. Ils s'éloignèrent alors des Isles *Sandwich* pour n'y plus revenir. Nous allons inférer ici la description générale

ces Isles. M  
a dit le Ca  
des détails  
mêmes obj  
ici à ses ob  
de M. Coo

« Ce gro  
s'étendent  
22° 15' No  
108° 6' Est. L  
2. *Mowee* ;  
ou *Morokiri*  
6. *Morotoi* c  
8. *Atooi*,  
*Kowi* (a); 9.  
ou *Reehoua* ;  
& *Tahoora* ,  
ces onze Ter  
qu'il y en a  
*papa* (b) ou *K*  
Ouest de *Ta*  
neuse ; & qu

(a) Il faut obse  
emploient le *K* au  
au lieu de *Morotoi*  
(b) *Modoo* fig  
Capitaine Cook

ces Isles. Nous avons omis plus haut ce qu'en a dit le Capitaine Cook : M. King ayant donné des détails plus étendus & plus exacts sur les mêmes objets, nous nous contenterons d'ajouter ici à ses observations quelques-unes de celles de M. Cook.

1779.  
Mars.

» Ce groupe est composé de onze Isles qui s'étendent en latitude depuis  $18^{\circ} 54'$  jusqu'à  $22^{\circ} 15'$  Nord, & en longitude du  $199^{\circ} 36'$  au  $208^{\circ} 6'$  Est. Les Naturels les appellent, 1. *Owhyhee*; 2. *Mowee*; 3. *Ranai* ou *Oranai*; 4. *Morotinnee* ou *Morokinnee*; 5. *Kahowrowee*, ou *Tahoorewa*; 6. *Morotoi* ou *Morokoi*; 7. *Woahoo* ou *Oahoo*; 8. *Atooi*, *Atowi* ou *Towi*, & quelquefois *Kowi* (a); 9. *Neeheehow* ou *Oneecheow*; 10. *Oreehoua* ou *Reehoua*; & 11. *Tahoora* : excepté *Morotinnee* & *Tahoora*, elles sont toutes habitées. Outre ces onze Terres, les gens du pays nous dirent qu'il y en a une douzieme appelée *Modoopapapa* (b) ou *Komodoopapapa*, située à l'Ouest-Sud-Ouest de *Tahoora*; qu'elle est basse & sablonneuse; & qu'on y va seulement prendre des

(a) Il faut observer que les Habitans des Isles situées au vent, emploient le *K* au lieu du *T*; qu'ils disent, par exemple, *Morokoi* au lieu de *Morotoi*.

(b) *Modoo* signifie Isle; & *papapa* signifie plat ou uni. Le Capitaine Cook donne à cette Isle le nom de *Tammatapappa*.

1779.  
Mars.

tortues & des oiseaux de mer. Comme je n'ai pas découvert qu'ils en connoissent aucune autre, il est probable qu'il n'en existe point aux environs de ce petit archipel.

» M. Cook leur a donné le nom d'*Isles Sandwich* en l'honneur du Comte de Sandwich.

» Le climat des *Isles Sandwich* differe peu de celui des *Isles d'Amérique*, situées par la même latitude : en tout, cependant, il est peut-être un peu plus tempéré. Le thermometre placé à terre dans la Baie de *Karakakooa*, ne s'éleva jamais au-dessus de 88<sup>d</sup>, & même il n'atteignit cette hauteur qu'un jour.

» N'ayant pas été aux *Isles Sandwich*, dans les mois orageux, nous n'avons pu remarquer si elles sont sujettes aux ouragans & aux vents impétueux qu'on éprouve aux *Isles d'Amérique*; mais comme les Naturels du pays ne nous ont pas attesté ce fait d'une maniere positive, & que nous n'avons pas apperçu aucune trace de ces convulsions de l'atmosphere, il y a lieu de croire qu'elles ressemblent, à cet égard, aux *Isles de la Société* & des *Amis*, qui, en général, essuient peu d'ouragans.

» Durant les quatre mois que nous passâmes sur les parages de ces *Isles*, nous eûmes une quantité plus considérable de pluie, qu'il n'en tombe ordinairement pendant la saison seche, aux *Isles*

d'*Amérique*.  
se rassemblent  
verser de la  
se dispersent  
terre, ils se  
sont remplacés  
chaque jour  
pour l'ordinaire  
ondées tombent  
parties de l'in  
un beau temps  
mer.

» Nous eûmes  
une brise de  
la Baie de *Ka*  
» Les quadrupèdes  
toutes les autres  
du Sud, se recouvrent  
des cochons &  
même espece  
membres courtes  
oreilles droites  
dans leurs peaux  
poils grossiers,  
ils sont à-peu-près  
en *Angleterre*,  
effeux. Il faut  
maniere dont o

d'Amérique. Nous vîmes communément les nuages se rassembler autour des sommets des collines, & verser de la pluie sous le vent; mais ces nuages se dispersent, lorsque le vent les a séparés de la terre, ils se perdent dans l'atmosphère, & ils sont remplacés par d'autres: c'est ce qui arrivoit chaque jour à *Owhyhee*; les montagnes étoient, pour l'ordinaire, enveloppées d'un nuage; des ondées tomboient successivement sur les diverses parties de l'intérieur de l'Isle, tandis qu'on avoit un beau temps, & un ciel pur aux bords de la mer.

1779.  
Mars.

» Nous eûmes tous les jours & toutes les nuits, une brise de terre, & une brise de mer, dans la Baie de *Karakakooa*.

» Les quadrupèdes de ces Isles, ainsi que de toutes les autres qu'on a découvertes dans la Mer du Sud, se réduisent à trois familles, les chiens, les cochons & les rats. Les chiens sont de la même espèce que ceux d'*O-Taïti*; ils ont les jambes courtes & tortues, le dos long, & les oreilles droites: je n'ai aperçu de variétés que dans leurs peaux; quelques-unes offrent de longs poils grossiers, & la robe des autres est fort douce. Ils sont à-peu-près de la taille du chien, appelé en Angleterre, *Turnspit*, & extrêmement paresseux. Il faut peut-être attribuer ce défaut à la manière dont on les traite, plutôt qu'à une dif-

1779.  
Mars.

position naturelle : en général , on les nourrit & on les laisse vivre avec les cochons , & je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul servir de camarade à l'homme. L'usage des Habitans du pays qui les mangent , les écartera toujours de la société ; & comme il n'y a dans l'Isle , ni bêtes de proie , ni gibier , il est vraisemblable que les qualités sociales du chien , sa sagacité , sa fidélité , & son attachement pour son maître , demeureront toujours inconnues aux Naturels.

» Les Isles *Sandwich* ne paroissent pas avoir en proportion de leur étendue , autant de chiens que celle d'*O-Taïti* ; mais , d'un autre côté , on y trouve plus de cochons , & la race en est plus grosse & d'un poids plus considérable. La quantité de porc que nous en tirâmes , fut réellement extraordinaire. Nous croisâmes ou nous mouillâmes , près de quatre mois , à la hauteur de la côte , ou dans le havre d'*Owhyhee* : durant cet intervalle , on servit tous les jours une portion énorme de porc frais aux deux Equipages , & notre consommation fut évaluée à soixante tonneaux de cinq quintaux chacun. Nous en embarquâmes soixante autres barriques , & au milieu d'une telle abondance , on en gaspilla une quantité incroyable. La plus grande partie de ces cochons nous vint de l'Isle d'*Owhyhee* seule , & cependant nous ne nous aperçûmes pas à notre départ

que cet article  
diminué.

» Les oiseaux  
beauté , tous  
durant le vo  
nombre , mai

» Les pro  
les mêmes que  
Sud. J'ai déjà

part de meille  
attribuâmes so

seche qu'on lu  
pas aussi abon  
d'*O-Taïti* , ma

double de fruit  
près la même l  
mais les bran

plus bas , & a  
des cannes de  
en apporta à

un quart de cir  
pieds de tige b

» Les Insula  
plusieurs grosse  
gname , & du

qu'elles donner  
d'une saveur ag  
fort bien tenir

que cet article y fût épuisé, ou même qu'il eût diminué.

1779.  
Mars.

» Les oiseaux des Isles *Sandwich* égalent, en beauté, tous ceux que nous avons vus ailleurs durant le voyage. On y en trouve un grand nombre, mais les especes n'en sont pas variées.

» Les productions végétales sont à-peu-près les mêmes que celles des autres Isles de la Mer du Sud. J'ai déjà dit que nous n'avions mangé nulle part de meilleure racine de *tarrow*, & que nous attribuâmes son excellente qualité, à la culture sèche qu'on lui donne. Les arbres à pain n'y sont pas aussi abondans que sur les fertiles plaines d'O-Taïï, mais ils y produisent une quantité double de fruit. En général, les arbres ont à-peu-près la même hauteur qu'aux Isles de la Société; mais les branches sortent du tronc beaucoup plus bas, & avec plus d'abondance. La grosseur des cannes de sucre est extraordinaire; on nous en apporta à *Atooi* une, qui avoit onze pouces en quart de circonférence, & qui offroit quatorze pieds de tige bons à manger.

» Les Insulaires d'*Oneheow* nous vendirent plusieurs grosses racines brunes de la forme d'une igname, & du poids de six à dix livres: le suc qu'elles donnent en abondance est très-doux, & d'une saveur agréable, & nous jugeâmes qu'il peut fort bien tenir lieu de sucre. Les Naturels du pays



1779.  
Mars.

l'aiment passionnément; ils l'emploient à chacun de leurs repas, & nos gens le trouverent aussi très-bon & très-fain. Nous n'avons pu découvrir à quelle espece de plantes appartiennent ces racines, car nous avons essayé vainement de nous en procurer des feuilles; nos Botanistes ont supposé qu'elles sont produites par une fougere.

» Les Habitans des Isles *Sandwich* sont certainement de la même race que ceux de la *Nouvelle-Zélande*, des Isles de la *Société* & des *Amis*, de l'Isle de *Pâques* & des *Marquises*, race qui occupe, sans aucun mélange, toutes les terres qu'on connoît entre le 47<sup>d</sup> de latitude Nord, & le 20<sup>d</sup> de latitude Sud, & les 184<sup>d</sup>, & les 260<sup>d</sup> de longitude orientale. Ce fait, quelque extraordinaire qu'il paroisse, est assez prouvé par l'analogie frappante qu'on remarque dans les mœurs, les usages des diverses peuplades, & la ressemblance générale de leurs traits, & il est démontré, d'une maniere incontestable, par l'identité absolue des idiomes.

» Il n'est pas aisé de dire, remarque M. Cook comment une seule Nation s'est répandue dans toutes les parties de l'Océan Pacifique, sur un si grand nombre d'Isles séparées les unes des autres par un intervalle si considérable! on la trouve depuis la *Nouvelle-Zélande* au Sud, jusqu'aux Isles *Sandwich* au Nord, & du Levant au Couchant

depuis l'Isle *Hébrides*, c'est de latitude, ou au Sud, & de soixante lieues encore jusqu'au de ces directions faites durant moi ci, je puis assurer du globe la plus étendue.

» Les Savans à deviner, quelle Nation, & par sur un aussi grand avec quelques-habitent les Isles & il est aisé de analogie avec les n'est pas facile émigrations. Elle car chacune des traditions des Indes absolument fabuleux diome, en général coutumes & leur ment, qu'on est peu éloignée.

depuis l'Isle de *Pâques*, jusqu'aux *Nouvelles-Hébrides*, c'est-à-dire, sur une étendue de 60° de latitude, ou de douze cents lieues du Nord au Sud, & de 83<sup>d</sup> de longitude ou de seize cents soixante lieues de l'Est à l'Ouest. On ne fait pas encore jusqu'où vont ses Colonies dans chacune de ces directions; mais d'après les observations faites durant mon second Voyage & durant celui-ci, je puis assurer que si elle n'est pas la Nation du globe la plus nombreuse, c'est sûrement la plus étendue.

---

1779.  
Mars.

» Les Savans n'auront peut-être pas de peine à deviner, quelle est la contrée primitive de cette Nation, & par quels degrés elle s'est répandue sur un aussi grand espace. Elle a beaucoup d'affinité avec quelques-unes des Tribus de l'*Inde*, qui habitent les Isles des *Larrons* & les Isles *Carolines*, & il est aisé de voir qu'elle a aussi la même analogie avec les *Battas* & les *Malais*; mais il n'est pas facile de déterminer l'époque de ses migrations. Elle est probablement fort ancienne, car chacune des Isles est très-peuplée, & les traditions des Insulaires, sur leur origine, sont absolument fabuleuses; d'un autre côté, leur idiome, en général, est si peu corrompu, leurs coutumes & leurs manières se ressemblent tellement, qu'on est tenté de croire cette époque peu éloignée.

1779.  
Mars.

» La taille des Naturels des Isles *Sandwich* est, en général, au-dessous de la moyenne, & ils sont bien faits; leur démarche est gracieuse; ils courent avec agilité, & ils peuvent supporter de grandes fatigues. Les hommes cependant sont un peu inférieurs du côté de la force & de l'activité, aux Habitans des Isles des *Amis*, & les femmes ont les membres moins délicats que celles d'*O-Taïi*. Leur teint est un peu plus brun que celui des *O-Taïsiens*; leur figure n'est pas si belle. Un grand nombre d'individus des deux sexes ont cependant la physionomie agréable & ouverte: les femmes sur-tout ont de beaux yeux de belles dents, & une douceur & une sensibilité dans le regard, qui préviennent beaucoup en leur faveur. Leur chevelure est d'un noir brunâtre elle n'est pas universellement lisse, comme celle des Sauvages de l'*Amérique*, ni universellement bouclée, comme celle des Nègres de l'*Afrique*; elle varie, à cet égard, ainsi que celle des Européens. Voici une particularité frappante qu'on observe sur tous les individus de cette grande Nation, & je ne sache pas qu'on l'ait indiquée: les plus beaux visages offrent toujours des narines pleines, mais qui ne sont ni aplaties ni allongées: ce qui les distingue des Européens: on peut, avec quelque vraisemblance, attribuer cet effet, à la manière de saluer; car alors ils pressent l'extré-



*Benard Thross.*

UN HOMME DE L'ISLE SANDWICH AVEC SON CASQUE

adwich  
ne, &  
cieuse;  
porter  
nt sont  
de l'ac  
, & les  
ne cella  
run qu  
pas van  
es de  
éable  
ux yeux  
sensibili  
ap en leu  
brunâtre  
me cell  
sellemen  
l'Afrique  
celle de  
frappant  
ette gran  
indiquée  
es narin  
alongées  
peut, ave  
têt, à le  
nt l'ext

mité de leur n  
ils veulent fair  
„ On retrouv  
la supériorité de  
es autres Isles.  
ans aucune ex  
andis que les ch  
ature moins b  
ariétés de taille  
es contrées de  
iformes , que d  
er du Sud. De  
bord , tandis  
Owhyhee ; le pr  
eds deux pouc  
ortionnée ; le  
ès de la même  
ois bossus , &  
ns pieds & fan  
t de plus très-  
homme qu'on  
ous pria de guér  
viens de parler  
es ulceres , ce qu  
antité de sel do  
leurs poissons.  
ces deux mala  
va , leur fait b

mité de leur nez contre celle de l'homme à qui  
ils veulent faire une politesse.

---

1779.  
Mars.

On retrouve parmi les *Erees* des *Isles Sandwich*, la supériorité de forme qu'on observe dans toutes les autres *Isles*. Ceux que nous vîmes, étoient, sans aucune exception, parfaitement bien faits, tandis que les classes inférieures du peuple, d'une stature moins belle d'ailleurs, sont sujettes à ces variétés de taille & de figure qu'offre la populace des contrées de l'*Europe*. Il y a plus d'individus difformes, que dans aucune des autres *Isles* de la Mer du Sud. Deux hommes très-petits arriverent à bord, tandis que nous croisions à la hauteur d'*Owhyhee*; le premier étoit un vieillard de quatre pieds deux pouces, mais d'une taille bien proportionnée; le second étoit une femme à-peu près de la même hauteur. Nous vîmes ensuite trois bossus, & un jeune homme qui étoit né sans pieds & sans mains. L'habitude de loucher est de plus très-commune, & on nous amena un homme qu'on nous dit aveugle, & qu'on nous pria de guérir. Outre les imperfections dont je viens de parler, ils ont souvent des clous & des ulcères, ce que nous attribuâmes à la grande quantité de sel dont ils assaisonnent leurs viandes & leurs poissons. Les *Erees* ne sont guere ataqués par ces deux maladies; mais l'usage immodéré de l'*iva*, leur fait beaucoup de mal; ceux qui en

1779.  
Mars.

étoient le plus affectés, avoient le corps couvert d'une gale blanche, les yeux rouges & enflammés; ils étoient très-maigres, leurs membres trembloient, & ils ne pouvoient lever la tête. Cette boisson n'abrege pas la vie de tous les individus, car Terreeoboo, Kaoo, & quelques autres Chefs, étoient très-vieux; mais elle amene toujours la décrépitude de bonne heure. Heureusement son usage est un des privileges particuliers des Chefs. Le fils de Terreeoboo, âgé d'environ douze ans, se vanta souvent d'avoir obtenu le droit de boire l'*pava*, & il nous montra d'un air triomphant, un petit espace sur ses reins qui commençoit à s'écaïler.

» L'histoire de cette drogue pernicieuse est très-singuliere. Lorsque le Capitaine Cook visita pour la premiere fois, les Isles de la *Société*, elle y étoit peu connue : lors de son second Voyage il la trouva d'un usage fort commun à *Ulitea* mais on n'en consommoit pas beaucoup à *O-Taïti*. Durant son troisieme Voyage, il apperçut les ravages sur cette derniere Isle; ils étoient si prodigieux, qu'il eut peine à reconnoître ses anciennes connoissances. Les Chefs des Isles des *Amis* en boivent constamment, mais ils y mettent tant d'eau, qu'elle ne semble pas produire de mauvais effets. On en prend aussi à *Atooi*, avec une grande modération, & les Chefs s'y portent beaucoup

mieux : ils font  
aucune des Isl  
si l'on interro  
maux qu'elle p  
Nous détermin  
& le vieux K  
ce moment, l  
extraordinaire.  
» Il paroitra  
une maniere  
les, dont la p  
connus que d'u  
nous avons fait  
beaucoup cette  
ce pays est absolu  
connoît le nom  
de la côte, on c  
otal. Ensuite il  
endue un peu  
es Naturels font  
e petits Villages  
es côtes. C'est  
prnerai, par ap  
abitans des Isles  
» La Baie de  
*Owhyhee*, a t  
tient quatre V  
aisons chacune,  
aisons : il y a c

meux : ils sont d'une figure plus belle que sur aucune des Isles voisines. Nous observâmes que si l'on interrompt l'usage de cette racine, les maux qu'elle produit ne tardent pas à se dissiper. Nous déterminâmes nos bons amis Kaireekeea & le vieux Kaoo, à s'en abstenir, & depuis ce moment, leur santé se fortifia à un point extraordinaire.

1779.  
Mars.

» Il paroît extrêmement difficile d'évaluer d'une manière probable, la population de ces Isles, dont la plupart des cantons ne nous sont connus que d'une manière très-imparfaite; mais nous avons fait deux remarques qui diminuent beaucoup cette difficulté. D'abord l'intérieur du pays est absolument désert, en sorte que si l'on connoît le nombre des Habitans établis le long de la côte, on déterminera assez bien le nombre total. Ensuite il n'y a point de Bourgade d'une étendue un peu considérable, & les habitations des Naturels sont répandues assez également dans les petits Villages, qui bordent toutes les parties des côtes. C'est d'après ces deux faits que je donnerai, par approximation, le nombre des Habitans des Isles *Sandwich*.

» La Baie de *Karakakooa*, l'une de celles de *Owhyhee*, a trois milles d'étendue, & elle contient quatre Villages d'environ quatre-vingts maisons chacune, ou en tout, trois cents vingt maisons : il y a de plus, un certain nombre de



1779.  
Mars.

cabanes éparſes, & l'on peut évaluer à trois cent cinquante le nombre total des maifons. Les informations multipliées que j'ai reçues ſur cette matiere, me font croire qu'en ſuppoſant ſix perſonnes par maifon, je ne prendrai pas un terme moyen trop fort : d'après ce calcul, les environs de la Baie contiendroient deux mille cent Habitans. On peut y ajouter cinquante familles, ou trois cents perſonnes, que j'ai jugé occupées des plantations dans l'intérieur du pays : il y aura donc en tout, deux mille quatre cents Habitans. Si on compare enſuite l'étendue de terrain qu'occupent les environs de la Baie de *Karakakooa*, avec le reſte des côtes, & ſi, dans l'application de ce calcul, on déduit le quart du produit pour les parties inhabitées, on trouvera que l'Ifle entière contient cent cinquante mille Habitans; l'application du même calcul, à toutes les Ifles, m'a donné le réſultat que voici :

Owhyhee . . . . .	150,000
Mowee . . . . .	65,400
Woahoa . . . . .	60,200
Atooi . . . . .	54,000
Morotoi . . . . .	36,000
Oneeheow . . . . .	10,000
Ranai . . . . .	20,400
Oreehoua . . . . .	4,000
<b>Total des Habitans . . . . .</b>	<b>400,000</b>

« Malgré la  
caufée le reſſe  
Habitans des If  
prendre juſtice à  
caractere eſt tr  
veillance; qu'il  
égéréte & de  
que de la grav  
les Ifles des A  
dans la plus gra  
rés-amicale. N  
& des ſoins e  
nfans; les hon  
occupations dor  
qui honore leu  
« M. Cook  
par les Habitan  
es occaſions,  
entiment de le  
rendre juſtice  
chacun connoît  
ivilifié, ou d  
tîmes beaucoup  
rendreſſe les m  
avec quel empr  
dans ces aimabl  
gard, bien ſup  
qui regardent l

Malgré la perte irréparable que nous ont causée le ressentiment subit & la violence des Habitans des Isles *Sandwich*, je dois dire, pour rendre justice à leur conduite générale, que leur caractère est très-doux & très-disposé à la bienveillance; qu'ils sont aussi éloignés de l'extrême légèreté & de l'humeur volage des O-Taitiens, que de la gravité & de la réserve des Naturels des Isles des *Amis*. Ils paroissent vivre entre eux dans la plus grande intelligence, & d'une manière très-amicale. Nous fûmes frappés de la tendresse & des soins extrêmes des femmes pour leurs enfans; les hommes les aidoient souvent dans ces occupations domestiques, avec un empressement qui honore leur cœur.

M. Cook ajoute une remarque intéressante sur les Habitans de l'Isle d'*A:ooi*. Dans toutes les occasions, nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité; cette manière de rendre justice, est d'autant plus estimable, que chacun connoît l'orgueil déplacé du Japonois civilisé, ou du Sauvage Groënlandois. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les meres soignoient leurs enfans, & avec quel empressement les hommes les aidoient dans ces aimables soins: ils sont donc, à cet égard, bien supérieurs aux peuplades grossières, qui regardent les femmes & les enfans comme

---

 1779.  
Mars.

150,000  
65,400  
60,200  
54,000  
36,000  
10,000  
20,400  
4,000  
400,000

1779.  
Mars.

des choses plus nécessaires que désirables ou dignes d'attention.

» Il faut observer toutefois que si l'on juge de leur civilisation par les égards que leur inspirent les femmes, l'une des méthodes les plus sûres lorsqu'on veut éclaircir des questions de cette espèce, on ne la croira pas fort avancée. Non seulement on ne permet pas aux femmes de manger avec les hommes, on leur interdit les alimens des meilleures qualités. Elles ne peuvent manger du porc, de la tortue, non plus que plusieurs sortes de poissons, & quelques especes de bananes, & on nous dit qu'une pauvre fille avoit été cruellement battue, pour avoir mangé sur notre bord une de ces choses défendues. Elles paroissent vivre habituellement presque seules, & quoique nous ne les ayons jamais vu maltraiter, il étoit évident qu'on avoit peu d'attentions pour elles.

» On a parlé souvent de l'hospitalité & de l'amitié avec lesquelles nous fûmes reçus des Insulaires : ils nous accueillirent presque toujours de la maniere la plus aimable. Lorsque nous descendions à terre, ils se disputoient le bonheur de nous offrir les premiers présens, de nous apprêter des vivres, & de nous donner d'autres marques de respect. Les vieillards ne manquoient jamais de verser des larmes de joie ; ils paroissent

soient très-fatigués sans la permission de nous faire entre eux. Les jeunes femmes se réservent, & elles se réservent, jusqu'à ce qu'elles aient obtenu l'intimité. Le Lecteur je veux dire ; j'essayâmes en vain. » Pour rendre je dois ajouter que si faciles étoient la classe du Peuple de croire, qu'exactement dont on a cité dans le Journal, nous ne distingué.

» L'intelligence ne paroît à aucun degré ordinaire des divers progrès dans l'agriculture leurs manufactures données à leur situation dont ils jouissent.

» M. Cook, en dit : Nous avons

Tome XXIII

soient très-satisfaits, quand ils obtenoient la permission de nous toucher, & ils ne cessoient de faire entre eux & nous, des comparaisons qui annonçoient bien de l'humilité & de la modestie. Les jeunes femmes ne furent pas moins caressantes, & elles s'attachèrent à nous sans aucune réserve, jusqu'au moment où elles s'apperçurent qu'elles avoient lieu de se repentir de notre intimité. Le Lecteur devinera sans peine ce que je veux dire; j'ajouterai seulement que nous essayâmes en vain de prévenir ce malheur.

1779.  
Mars.

» Pour rendre justice à la Nation en général; je dois ajouter néanmoins que toutes ces femmes si faciles étoient vraisemblablement de la dernière classe du Peuple, car j'ai beaucoup de raisons de croire, qu'excepté le petit nombre de celles dont on a cité les noms dans le cours du Journal, nous ne vîmes aucune femme d'un rang distingué.

» L'intelligence des Habitans des Isles *Sandwich* ne paroît à aucun égard inférieure à l'intelligence ordinaire des diverses peuplades du Monde. Leurs progrès dans l'agriculture, & la perfection de leurs manufactures, sont certainement proportionnés à leur situation & aux avantages naturels dont ils jouissent.

» M. Cook, en parlant de l'agriculture d'*Atooi*, dit: Nous avons vu une de leurs vallées qui

1779.  
Mars.

étoit une plantation continue de *taro* & de quelques arbres à fruits dont ils paroissent prendre un soin extrême; les champs de patates & les carreaux plantés de cannes de sucre ou de bananiers, qu'on trouve sur les terrains plus élevés, offrent une disposition aussi régulière; on y apperçoit toujours une figure géométrique, & ordinairement un carré ou un rectangle: mais aucune de ces plantations n'est environnée d'une clôture, à moins qu'on ne veuille regarder comme des clôtures, des fossés qu'on voit dans les terrains bas: au reste, il est probable que ces fossés servent à conduire de l'eau autour de la racine du *taro*: il faut peut-être attribuer à l'adresse du Cultivateur autant qu'à la fertilité du sol, la richesse des récoltes & la bonne qualité de ces productions, auxquelles la terre convient mieux qu'aux arbres à pain & aux cocotiers. Le peu d'arbres à pain & des cocotiers qui frappèrent nos regards, ne venoient pas trop bien, & on ne doit pas être surpris s'ils aiment mieux s'occuper d'autres fruits, dont la culture exige plus de travaux. Quoique les Insulaires d'*Atooi* semblent très-habiles en ce qui a rapport à l'économie rurale, nous jugeâmes, à l'aspect de l'Isle, qu'elle est susceptible d'une culture beaucoup plus étendue, & qu'elle nourrirait une population au moins trois fois aussi nombreuse; car la plus

grande partie  
riche, paroît  
les districts cult  
par une cause  
aux ne nous a  
ne se multi  
seroit néces  
niere.  
L'empresse  
travaux de  
ethodes invent  
pour donner au t  
formes les pl  
rent pour nous  
de leur industr  
Kaneena,  
extrême desin  
erveilleux, & u  
rencontre gue  
uvent dans c  
estions sans no  
nieres, sur not  
gouvernement,  
ns de notre  
struire nos vai  
manda si nous  
en quelles occa  
faisions; quel

grande partie du terrain qui est aujourd'hui en  
riche, paroît offrir un sol aussi bon que celui  
des districts cultivés. Nous pouvons conclure que,  
par une cause dont notre courte relâche parmi  
eux ne nous a pas permis de nous instruire,  
ils ne se multiplient pas dans la proportion  
qui seroit nécessaire pour mettre en valeur l'Isle  
de cette manière.

« L'empressement avec lequel ils suivirent  
nos travaux de notre forge, & les différentes  
méthodes inventées par eux, avant notre départ,  
pour donner au fer qu'ils avoient obtenu de nous  
des formes les plus convenables à leurs besoins,  
nous ont donné pour nous des indices sûrs de leur docilité  
et de leur industrie.

« Kaneena, notre malheureux ami, avoit  
un extrême desir de s'instruire, un bon sens  
surprenant, & une vivacité d'intelligence qu'on  
ne rencontre guere parmi des Peuplades qui se  
trouvent dans cette situation. Il nous fit des  
questions sans nombre sur nos usages & sur nos  
manieres, sur notre Roi, sur la nature de notre  
gouvernement, sur la population & les produc-  
tions de notre pays, sur notre méthode de  
construire nos vaisseaux & nos maisons : il nous  
demanda si nous avions des guerres ; avec qui,  
en quelles occasions ; de quelle maniere nous  
les faisons ; quel étoit notre Dieu : enfin il nous

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

interrogea sur beaucoup d'autres points qui annon-  
çoient un esprit fort étendu.

» Nous rencontrâmes deux foux, un homme à *Owhyhee*, & une femme à *Onecheow*. On avoit pour eux beaucoup d'attentions & d'égards, & nous jugeâmes qu'on les croyoit inspirés par la Divinité, ainsi que dans la plupart des contrées de l'Orient.

» Si j'en excepte la *Nouvelle-Zélande*, il n'est pas prouvé d'une manière positive que les Naturels des Isles de la Mer du Sud mangent les corps de leurs ennemis; mais il est extrêmement probable que cet usage étoit autrefois répandu sur chacune de ces Terres. Les sacrifices humains qui paroissent une suite évidente de cette horrible coutume, y sont encore universels; & il est aisé d'expliquer pourquoi les Habitans de la *Nouvelle-Zélande* ont conservé le repas qui étoit, selon toute apparence, le dernier acte de ces affreuses cérémonies, plus long-temps que les autres peuplades de leur Tribu, établies dans des climats plus doux & plus fertiles. Comme les Naturels des Isles *Sandwich* ont plus d'analogie du côté de la figure & du caractère, avec les Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, qu'avec aucune autre peuplade de la même race, M. Anderson étoit très-disposé à croire qu'à leur exemple ils continuent à se nourrir de chair humaine; mais

D  
est toujours r  
es conclusions,  
de dire ici pour  
par rapport aux  
du pays eux-mêm  
e donnerent be  
me question si c  
eux cas cités pa  
aient toujours  
armi eux. Il fa  
tant plus instruit  
es Isles, les lum  
son opinion; ma  
que j'étois à côté d  
qui avoit le petit  
ens de l'étoffe, &  
me semblerent  
que cette chose étoit  
oit bonne ou sain  
son esprit par un  
rès la mort de l'i  
mes que presque  
ortent avec eux d  
l'étoffe, un pe  
-salé, qu'ils reg  
dont ils mange  
uchée. Quant à  
jeune homme,

1779.  
Mars.

est toujours resté des doutes sur la justesse de  
 ses conclusions, & il ne fera pas hors de propos  
 de dire ici pourquoi. Je remarquerai seulement,  
 par rapport aux informations tirées des Naturels  
 du pays eux-mêmes, que presque tous nos Officiers  
 donnerent beaucoup de peines pour éclaircir  
 une question si curieuse; & qu'excepté dans les  
 deux cas cités par M. Anderson, les Insulaires  
 crurent toujours que cette coutume fût établie  
 parmi eux. Il faut convenir que M. Anderson  
 étant plus instruit que personne de la langue de  
 ces Isles, ses lumieres donnent un grand poids  
 à son opinion; mais on me permettra d'observer  
 que j'étois à côté de lui lorsqu'il examina l'homme  
 qui avoit le petit morceau de chair enveloppé  
 dans de l'étoffe, & que les réponses de l'Insulaire  
 ne me semblerent signifier autre chose, sinon  
*que cette chose étoit destinée à un repas, & qu'elle  
 étoit bonne ou saine.* Cette idée se fortifia dans  
 mon esprit par un fait que nous découvrîmes  
 après la mort de l'ingénieur M. Anderson: nous  
 vîmes que presque tous les Habitans de ces Isles  
 portent avec eux dans leurs calebasses ou dans  
 l'étoffe, un petit morceau de cochon cru  
 salé, qu'ils regardent comme une friandise,  
 dont ils mangent de temps en temps une  
 bouchée. Quant à la sorte de honte que montra  
 ce jeune homme, (car il n'avoit pas plus de



1779.  
Mars.

seize ou dix-huit ans) on n'en seroit pas étonné si on avoit vu la vivacité & l'ardeur que mon digne ami dans ses questions.

» Il est beaucoup plus difficile de répondre l'argument tiré de l'instrument fait avec une dent de requin, qui est à-peu-près de la forme de ceux dont se servent les Habitans de la Nouvelle-Zélande pour dépecer les corps de leurs ennemis, car il paroît sûr qu'on ne l'emploie jamais pour découper la chair des animaux, mais les sacrifices humains, & l'usage de brûler les corps des ennemis tués dans les batailles subsistent encore ici, & il est probable qu'on conserve dans ces cérémonies cette espèce de couteau. Au reste, je suis très-porté à croire sur-tout d'après cette dernière circonstance, que l'horrible coutume dont il est ici question, est abolie depuis peu de temps sur ces Isles, ainsi que sur les autres de la Mer du Sud. Lorsqu'on pressoit beaucoup Omaï sur cette matière, il avouoit que dans les transports & la fureur de la vengeance, ses Compatriotes déchiroient quelquefois avec leurs dents les corps des ennemis tués au milieu des combats; mais il m'a toujours assuré d'une manière positive, que jamais ils ne les mangent: puisqu'il convenoit du premier point, sa dénégation absolue sur le second est une forte preuve que l'usage ne subsiste pas

réellement, puisqu'il subsiste toujours sans aucun scrupule. » Les Habitans de ceux des Isles de la Mer du Sud ont presque tous ces cheveux quâmes: un trait notamment le font d'autres qui ne sont pas d'une manière aussi supérieure. Ils ont la Mer du Sud un mode qui, autant que leur est particulière de la tête jusqu'à la largeur de la face prolonge du haut les cheveux font ressembler à la queue. Quelques-uns font une tresse de cheveux aux épaules en long, ce qui est commun aux Habitans de la Mer du Sud. La figure dans les autres en font un trait qui se renouent au sommet de la tête, près de la grosse oreille, en font cinq ou

réellement, puisqu'à la *Nouvelle-Zélande*, où il subsiste toujours, les Naturels du pays l'avouèrent sans aucun scrupule.

1779.  
Mars.

» Les Habitans des Isles *Sandwich* different de ceux des Isles des *Amis*, en ce qu'ils laissent presque tous croître leur barbe : nous en remarquâmes un très-petit nombre, il est vrai, & notamment le Roi, qui l'avoient coupée, & d'autres qui ne la portoient que sur la levre supérieure. Ils arrangent leur chevelure d'une maniere aussi variée que les autres Insulaires de la Mer du Sud : mais ils suivent d'ailleurs une mode qui, autant que nous avons pu en juger, leur est particuliere. Ils se rasent chaque côté de la tête jusqu'aux oreilles, en laissant une ligne de la largeur de la moitié de la main, qui se prolonge du haut du front jusqu'au cou : lorsque les cheveux sont épais & bouclés, cette ligne ressemble à la crête de nos anciens casques. Quelques-uns se parent d'une quantité considérable de cheveux faux, qui flottent sur leurs épaules en longues boucles, tels qu'on en voit aux Habitans de l'Isle de *Horn*, dont on trouve la figure dans la Collection de M. Dalrymple : d'autres en font une seule touffe arrondie qu'ils nouent au sommet de la tête, & qui est à-peu-près de la grosseur de la tête elle-même : plusieurs en font cinq ou six touffes séparées. Ils les bar-

1779.  
Mars.

bouillent avec une argile grise mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conservent en boules, & qu'ils mâchent jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle quand ils veulent s'en servir. Cette composition entretient le lustre de leur chevelure, & la rend quelquefois d'un jaune pâle.

» Les hommes & les femmes portent des colliers qui ne sont autre chose que des cordelettes de petits coquillages tachetés. Ils ont un ornement qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long & d'un demi-pouce de large : il est de bois, de pierre, ou d'ivoire, & très-bien poli ; ils le suspendent à leur cou avec de jolis fils de cheveux tressés, composés quelquefois de plus de cent mèches. Il y en a qui, au lieu de cet ornement, suspendent sur leur poitrine une petite figure humaine en os.

» Les deux sexes font aussi usage de l'éventail ou du chasse-mouche ; les éventails les plus communs sont de fibres de noix de coco, flottantes & attachées à un manche uni & poli : ils y emploient aussi les plumes de la queue du coq & de l'oiseau du Tropique ; mais les plus précieux sont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles : les Insulaires les conservent avec beaucoup de soin, & ils se les transmettent de pere en fils, comme des trophées d'un prix inestimable.

» Ils ont l'habit piqueté le corps, les Isles de la Mer du Sud, les visages piquetés sur les Isles Sandwich. Leur visage des volcans, les Naturels de l'Amérique qui se coupent les bras des femmes, un joli dessein ; & la langue, usage si commun d'éviter l'objet.

» Ce qu'on nous a dit est à croire qu'il y a un Chef, ou lorsqu'il est malheureux ; qu'il souffre de la douleur par un coup d'épée, nous avertit fréquemment d'une manière particulière avoit été le souvenir d'un tel Chef, ainsi que les dernières paroles que piquetée qui a été les divers Chefs de la Mer du Sud. Une seule pièce de tissu de coton dix à douze fois plus que les autres, sont entre les mains des Insulaires, & qu'ils ont un habit des

---

 1779-  
Mars.

Ils ont l'habitude de se *tatouer* ou de se *piquer* le corps, ainsi que les autres Habitans des Isles de la Mer du Sud. Mais on ne trouve ces visages piquetés qu'à la *Nouvelle-Zélande* & aux Isles *Sandwich* : les Zélandois tracent sur leur visage des volutes spirales agréables à l'œil, & les Naturels des Isles *Sandwich*, des lignes droites qui se coupent à angles droits. Les mains & les bras des femmes sont aussi piquetés d'un joli dessein ; & elles se *tatouent* la pointe de leur langue, usage singulier dont nous n'avons pu découvrir l'objet.

Ce qu'on nous a dit de ces *piquetures*, nous porte à croire qu'ils les font souvent à la mort d'un Chef, ou lorsqu'il leur arrive quelque chose de malheureux ; qu'ils cherchent alors à attester leur douleur par un signe permanent ; car on nous avertit fréquemment qu'une telle marque particulière avoit été faite pour se rappeler la mémoire d'un tel Chef, &c. On peut observer aussi que les dernières classes du peuple ont une marque *piquetée* qui annonce leur vassalité à l'égard de divers Chefs dont elles dépendent.

Une seule pièce d'une étoffe épaisse, d'environ dix à douze pouces de largeur, qu'ils passent entre les cuisses, qu'ils nouent autour de leurs reins, & qu'ils appellent *Maro*, forme en général l'habit des hommes. C'est le vêtement

1779-  
Mars.

ordinaire des Insulaires de tous les rangs. La grandeur de leurs nattes, dont quelques-unes sont très-belles, varie; elles ont communément cinq pieds de long & quatre de large. Ils les jettent sur leurs épaules, & ils les ramènent en avant; mais ils s'en servent peu, à moins qu'ils ne se trouvent en état de guerre: comme elles sont épaisses & lourdes, & capables d'amortir le coup d'une pierre ou d'une arme émoussée, elles semblent sur-tout propres à l'usage que je viens d'indiquer. En général, ils ont les pieds nus, excepté lorsqu'ils doivent marcher sur des pierres brûlées; ils portent alors une espèce de sandale de fibres de noix de coco tressées. Outre ce vêtement il y en a un particulier aux Chefs qu'ils mettent les jours d'appareil: il est composé d'un manteau de plumes & d'un casque si beau & si magnifique, qu'on n'en trouve peut-être pas de plus brillant chez aucun peuple du monde. La longueur des manteaux est proportionnée au rang de celui qui les porte: quelques-uns vont jusqu'aux reins, & d'autres traînent par terre. Les Chefs inférieurs ont un manteau court qui ressemble aux premiers; il est de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique ou de la frégate; il est garni d'une large bordure de petites plumes rouges & jaunes, & d'un col de la même matière. Il y en a dont les plumes

font tout  
de divers  
assez forte  
de guerre  
destine à  
» Les  
nous ont  
jugé qu'ils  
plus élevé  
Durant no  
nous n'en  
Terreeobo  
vaisseaux;  
(dans ce fa  
des Chefs  
& lorsque  
Commanda  
» Cet ha  
ou casque  
que nous e  
les Habitan  
de cette Na  
es moyens  
ce point, n  
aucune peu  
es Isles au  
pareil aux n  
naire de cet

---

 1779.  
 Mars.

font toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs. Le casque a une coiffe d'osier assez forte pour amortir le coup d'un instrument de guerre quelconque, & il est clair qu'on le destine à cet usage.

» Les manteaux de plumes & les casques, nous ont paru extrêmement rares; nous avons jugé qu'ils sont réservés aux Insulaires du rang le plus élevé, & que les hommes seuls en font usage. Durant notre relâche à la Baie de *Karakakooa*, nous n'en avons vu que trois fois: lorsque *Terreeoboo* vint faire sa première visite aux vaisseaux; lorsque le Capitaine Cook fut tué, (dans ce fatal moment on aperçut dans la foule des Chefs revêtus de cet habit de cérémonie); & lorsque *Eappo* nous apporta les restes de notre Commandant.

» Cet habit ressemble tellement au manteau & au casque portés autrefois par les Espagnols, que nous examinâmes s'il y a lieu de croire que les Habitans des Isles *Sandwich* l'ont emprunté de cette Nation. Après avoir mis en usage tous les moyens qui dépendoient de nous pour éclaircir ce point, nous découvrîmes qu'ils ne connoissent aucune peuplade étrangère, & qu'il ne reste sur ces Isles aucune tradition de l'arrivée d'un vaisseau pareil aux nôtres. Au reste, la forme extraordinaire de cet habit, me paroît une preuve suffisante

1779.  
Mars.

qu'elle vient d'*Europe*, sur-tout lorsque je vois qu'elle s'écarte de la forme générale des vêtements qu'emploient toutes les peuplades de la Tribu répandue sur les Terres de la Mer du Sud. Nous conjecturâmes qu'un vaisseau Flibustier ou Espagnol avoit fait naufrage aux environs de ces Isles & si l'on se rappelle que les navires Espagnols qui vont d'*Acapulco* à *Manille*, passent peu de degrés au Sud des Isles *Sandwich*, & qu'à leur retour ils passent peu de degrés au Nord de ces mêmes Isles, la supposition dont je viens de parler ne paroîtra point du tout invraisemblable.

» Le vêtement commun des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une piece d'étoffe qui tombe jusqu'au milieu des cuisses, & quelquefois, durant la fraîcheur des soirées, elles se montrèrent avec de belles étoffes qui flottoient sur leurs épaules selon l'usage des O-Taïtiennes. Le *pau* est un autre habit qu'on voit souvent aux jeunes filles c'est une piece de l'étoffe la plus légère & la plus fine, qui fait plusieurs tours sur les reins & qui tombe jusqu'à la jambe, de maniere qu'elle ressemble exactement à un jupon très-court. Leurs cheveux sont coupés par-derriere & ébouriffés sur le devant de la tête, comme ceux des O-Taïtiens & des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*; elle diffèrent, à cet égard, des femmes des Isles de

*Amis*, qui toute sa lon  
*Karakakooa*  
trouvoient a  
ils étoient r  
le front, &  
façon qu'ils f  
» Outre le  
parlé, les fe  
rouge, dure  
couronnes de  
& un autre j  
placent comm  
est quelquefoi  
leurs cheveux  
la fois, le pre  
ête. C'est un  
un doigt, co  
près les un  
surface aussi de  
en général, le  
ent de cercle  
qui sont très-v  
nt déjà été de  
» Quelques  
ient sur les rs  
gues, de pe  
liment faites

*Amis*, qui laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur. Nous vîmes à la Baie de *Karakakooa*, une femme dont les cheveux se trouvoient arrangés d'une manière singulière : ils étoient relevés par-derrière, & ramenés sur le front, & ensuite repliés sur eux-mêmes, de façon qu'ils formoient une espèce de petit bonnet.

» Outre les coilliers de coquillage dont j'ai déjà parlé, les femmes en ont d'autres d'une baie rouge, dure & luisante. Elles ont d'ailleurs des couronnes de fleurs sèches de la mauve d'*Inde*, & un autre joli ornement appelé *eraie*, qu'elles placent communément autour de leur cou, & qui est quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux; il y en a qui en portent deux à la fois, le premier au cou, & le second sur la tête. C'est une espèce de *palatine* de l'épaisseur d'un doigt, composée de petites plumes tressées près les unes des autres, qu'elles offrent une surface aussi douce que celle du plus beau velours: en général, le fond est rouge, semé alternativement de cercles jaunes & noirs. Leurs bracelets, qui sont très-variés, & d'une espèce particulière, ont déjà été décrits plus haut.

» Quelques-unes des femmes d'*Atooi* portent sur leurs doigts, comme nous portons des bagues, de petites figures de bois ou d'ivoire poliment faites, & représentant une tortue. Je

1779-  
Mars,



1779.  
Mars.

laisse aux curieux, le soin de deviner pourquoi la tortue a obtenu cette distinction particuliere. On remarque de plus un ornement de coquillages, disposés sur un fort réseau en plusieurs lignes. Ces coquillages se frappent les uns les autres quand on les remue : les hommes & les femmes qui veulent danser les attachent autour du bras, de la cheville du pied, ou au-dessous du genou. Ils remplacent quelquefois les coquillages par des dents de chien, & par une baie dure & rouge, qui ressemble à celle du houx.

» Il me reste à parler d'un autre ornement, si toutefois je puis lui donner ce nom. Il seroit difficile de le décrire bien exactement, on peut en voir la figure dans la grande Relation : c'est une espece de masque tirée d'une grosse gourde qui a des ouvertures pour les yeux & pour le nez : le dessus est chargé de petites baguettes vertes, qui de loin ressemblent à de jolies plumes ondoyantes, & des bandes étroites d'étoffe qu'on prendroit pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Nous n'avons vu que deux fois des hommes couverts de ce masque. Les Insulaires qui les portoient, arriverent à la hanche des vaisseaux en riant, & faisant des gestes de farceurs : nous jugeâmes que c'étoit une mascarade. Nous n'avons pu découvrir s'ils se servent de ces masques pour garantir leur tête des coups

de pierre, ob  
ou s'ils les ex  
eux publics,  
dans les mas  
Les Natu  
ont plus des  
dans leurs ma  
que les Insulai  
des Amis,  
s'en rappro  
vivre en p  
ent à deux ce  
es près des  
communiquent  
général, ces  
de la mer  
cachées, qui  
de remparts  
pieds de lo  
rante-cinq fu  
ndues : la long  
is, leur larg  
ièrement ouv  
a dit qu'ell  
s & aux étr  
l'Isle.  
Leur forme a  
de oblongue

---

 1779.  
 Mars.

de pierre, objet auquel ils semblent plus propres, s'ils les emploient dans quelques-uns de leurs lieux publics, ou enfin s'ils n'en font usage que dans les mascarades.

Les Naturels des Isles *Sandwich* se rapprochent plus des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, dans leurs manieres & dans leurs coutumes, que les Insulaires des Isles de la *Société*, ou des Isles *Amis*, dont ils se trouvent moins éloignés. Ils s'en rapprochent sur-tout par leur maniere de vivre en petites Bourgades ou Villages de cent à deux cents maisons, qui sont bâties les unes près des autres, sans régularité, & qui communiquent entre elles par un chemin tortueux. En général, ces habitations sont flanquées, du côté de la mer, de murs en pierres mobiles & attachées, qui vraisemblablement leur tiennent lieu de remparts. Leur grandeur varie, de dix à vingt pieds de longueur sur douze de large, à quarante-cinq sur vingt-quatre. Il y en a de plus grandes : la longueur de celles-ci est de cinquante à soixante, leur largeur de trente, & elles sont ordinairement ouvertes à l'une des extrémités. On a dit qu'elles étoient destinées aux voyageurs & aux étrangers qui font peu de séjour sur l'Isle.

Leur forme approche un peu de celle d'une oblongue de blé ou de foin : on s'en

1779.  
Mars.

formera peut-être une idée plus exacte, en supposant le toit d'une grange, placé de manière à produire un faite élevé & aigu avec deux côtés très-bas, qu'il soit à peine possible de distinguer de loin : le bord du faite correspondant aux deux extrémités, rend ces habitations parfaitement closes dans le pourtour. Une herbe longue posée sur des perches menues, disposée avec une sorte de régularité, leur sert de couverture. L'entrée se trouve indifféremment à l'une des extrémités ou sur l'un des flancs ; c'est un trou oblong, si peu élevé, qu'il faut se traîner sur les genoux pour le passer ; il est souvent caché par un châssis de planches qui tient lieu de porte, mais comme le châssis ne porte pas sur des gonds, on est obligé de l'enlever toutes les fois qu'on veut entrer ou sortir. Le jour ne pénètre dans l'intérieur que par cette ouverture ; & quoique ces habitations si fermées offrent une retraite agréable dans les mauvais temps, elles paroissent peu convenir à la chaleur du climat. Elles sont d'une propreté remarquable ; le plancher est couvert d'une herbe sèche, sur laquelle les Natures étendent des nattes qui leur tiennent lieu de sièges & de lits : on apperçoit à l'une des extrémités, une espèce de banc de trois pieds de hauteur, où se trouvent les ustensiles du ménage. La liste de ces meubles est très-courte. elle

composée  
dans lesque  
qui contien  
un lambeau  
rales & à  
nombre de  
grandeurs.  
» J'ajoute  
mités, les n  
qu'il y a des  
de nuit, qu  
des Chinois.  
belles, sont  
d'une jolie p  
occupées par  
ils mangent  
pendant la jo  
des flancs des  
escarpés, plu  
parurent habi  
en sermoit l'es  
de pierre qu  
que nous ay  
des lieux de  
parqu'ils sont  
» Les class  
principalemen  
sur-tout des

composée de citrouilles dont ils font des vases dans lesquels ils mettent de l'eau, & des paniers qui contiennent leurs vivres & d'autres choses; un lambeau de citrouille sert de couvercle à ces vases & à ces paniers. Il faut y ajouter un petit nombre de plats & d'assiettes de bois de diverses grandeurs.

» J'ajouterai qu'on trouve, à l'une des extrémités, les nattes sur lesquelles ils couchent; & qu'il y a des coussins de bois, ou des escabelles de nuit, qui ressemblent parfaitement à ceux des Chinois. Quelques-unes des maisons les plus belles, sont précédées d'une cour, environnée d'une jolie palissade, & de cabanes plus petites, occupées par les Domestiques. Communément ils mangent & ils se reposent dans cette cour pendant la journée. Nous remarquâmes aussi, sur les flancs des collines, & au milieu des rochers escarpés, plusieurs trous ou cavernes qui nous parurent habitées; mais comme un ouvrage d'osier fermoit l'entrée, & que nous vîmes un rempart de pierre qui-traversoit l'intérieur de la seule que nous ayions visitée, je pense que ce sont les lieux de retraite, qui leur offrent un asile, lorsqu'ils sont attaqués par l'ennemi.

» Les classes inférieures du peuple mangent principalement du poisson & des végétaux, & surtout des ignames, des patates douces, du

1779.  
Mars.

1779.  
Mars,

*tarrow*, des bananes, des cannes de sucre, & du fruit à pain. Les insulaires d'un rang plus élevé y ajoutent de la chair de cochon & de chien apprêtée de la même manière qu'aux Isles de la Société : ils se nourrissent aussi de volailles qui sont domestiques comme les nôtres, mais qui ne sont ni abondantes ni fort estimées. Le fruit à pain, & les ignames, étoient peu communs lors de notre première relâche, & on en faisoit cas, ainsi qu'on prise les choses rares. Il n'en fut pas de même à l'époque de notre seconde visite & il est très-probable que ces végétaux, croissant pour l'ordinaire dans l'intérieur du pays, la brièveté de notre séjour à la Baie de *Wymoa* ne donna pas aux Naturels le temps de nous en apporter. Ils salent leur poisson, & ils le conservent dans des gourdes, non, comme nous l'imaginâmes d'abord, pour se ménager des provisions dans les temps de disette, mais parce qu'ils aiment mieux les alimens salés ; car nous reconnûmes que les *Erees*, eux-mêmes, avoient coutume de saler également des morceaux de cochon, & que c'étoit pour eux une grande friandise.

» Leur cuisine est précisément de l'espèce de celle qu'on a déjà décrite en parlant des autres Isles de la Mer du Sud, & quoique le Capitaine Cook se plaigne de l'aigreur de leurs pudding

de *tarrow*,  
Baie de *Ka*  
noissance, le  
& déclarer q  
eurs, même  
ependant, c  
part de conse  
à l'exemple d  
une pâte aig  
plaisir pour n  
utile secret,  
reconnoissance  
dont ils nous  
ment propres d  
vous que leur  
animales & v  
notre. Les Ch  
boire une lique  
les femmes ne  
& l'usage du po  
espèces de bana  
a déjà dit. Elle  
vous du cocho  
ves, & nous  
de la tortue, ou  
ont défendues  
» Il y a lieu  
une manière

1779.  
Mars.

de *tarrow*, on nous en a servi de si bons à la Baie de *Karakakooa*, que je dois, par reconnaissance, les justifier sur ce reproche général, & déclarer que je n'en ai jamais mangé de meilleurs, même aux Isles des *Amis*. Il faut remarquer cependant, qu'ils n'avoient pas encore imaginé l'art de conserver le fruit à pain, & d'en faire, à l'exemple des Habitans des Isles de la *Société*, une pâte aigrelette appelée *mahie*: ce fut un plaisir pour nous de pouvoir leur apprendre cet utile secret, & de leur témoigner ainsi notre reconnaissance, des soins hospitaliers & généreux dont ils nous avoient comblés. Ils sont extrêmement propres dans leurs repas, & nous convinmes nous que leur maniere d'apprêter les nourritures animales & végétales est fort supérieure à la nôtre. Les Chefs commencent leurs repas, par boire une liqueur tirée de la racine de poivre. Les femmes ne mangent pas avec les hommes, & l'usage du porc, de la tortue, & de quelques especes de bananes, leur est interdit, ainsi qu'on l'a déjà dit. Elles consentirent bien à manger avec nous du cochon, mais elles craignirent d'être malades, & nous ne pûmes les déterminer à goûter de la tortue, ou des especes de bananes qui leur sont défendues.

Il y a lieu de croire qu'ils passent leur temps d'une maniere très-simple & peu variée. Ils se

1779.  
Mars.

levant avec le soleil, & après avoir joui de la fraîcheur du matin, ils vont se reposer quelques heures. La construction des pirogues & des nattes occupe les *Eracs*; les femmes fabriquent les étoffes, & les *Towtows* sont chargés sur-tout du soin des plantations & de la pêche. Divers amusemens remplissent leurs heures de loisir. Les jeunes garçons & les femmes aiment passionnément la danse; & les jours d'appareil, ils ont des combats de lutte & de pugilat, bien inférieurs à ceux des Isles des *Amis*, comme on l'a observé plus haut.

» Leurs danses ressemblent beaucoup plus à celles des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, qu'à celles des O-Taïtiens ou des Naturels des Isles de *Amis*. Elles sont précédées d'une chanson, d'un mouvement lent & grave, à laquelle toute la troupe prend part en remuant les jambes, en se frappant doucement la poitrine, avec des mouvemens & des attitudes qui ont beaucoup d'aisance & de grace; ainsi, elles se rapprochent en tous points de celles des Isles de la *Société*. Lorsque ce prélude a duré dix minutes, l'air & les gestes prennent par degrés un mouvement plus vif qui augmente jusqu'à ce que les Acteurs puissent plus en soutenir la fatigue: cette partie du spectacle se retire en entier à la *Nouvelle-Zélande*; &, dans l'une & dans l'autre

celui qui s'a  
est réputé le  
néanmoins, c  
danse; que la  
celle des petit  
aux Isles des  
être d'une ma  
pagnement de  
du corps, qu  
façon agréable  
ateurs de plu  
appareils à ceux

il est probabl  
danses, exéc  
bonnes des de  
» Leur musi  
grossiere, car  
diverses grande  
meaux, ni inst  
s'ils cha

(e) Comme des  
ont beaucoup  
parties, & que ce  
lèvement, je regr  
positives.

Le Capitaine Bur  
es Troupes de la  
Musique, croien

1779.  
Mars.

celui qui s'agite le plus & le plus long-temps, est réputé le meilleur Danseur. Il faut observer, néanmoins, que les femmes seules figurent cette danse; que la danse des hommes est à-peu-près celle des petits groupes d'Acteurs que nous vîmes aux Isles des *Amis*, & qu'on l'appelleroit peut-être d'une manière plus convenable, un accompagnement de la musique, formé de mouvemens du corps, qui s'accordent avec les notes d'une façon agréable; mais, comme nous fîmes spectateurs de plusieurs combats à coups de poing, pareils à ceux qu'on exécute aux Isles des *Amis*, il est probable qu'ils ont aussi leurs grandes danses, exécutées par une multitude de personnes des deux sexes.

» Leur musique instrumentale est aussi plus grossière, car si l'on excepte des tambours de diverses grandeurs, ils n'ont ni flûtes, ni chalumeaux, ni instrumens d'aucune espèce. Mais les airs qu'ils *chantent en parties* (a), & qu'ils

---

(a) Comme des personnes très-versées dans la Musique, disent beaucoup que les Naturels des Isles *Sandwich* chantent en parties, & que ce fait seroit très-curieux, si on le démontreroit clairement, je regrette de ne pouvoir en donner des preuves positives.

Le Capitaine Burney, & M. Phillips, aujourd'hui Capitaine des Troupes de la Marine, qui l'un & l'autre savent assez bien la Musique, croient que ces Insulaires chantoient en parties:



1779.  
Mars.

accompagnent d'un mouvement doux des bras, de la même maniere que les Naturels des Isles des *Amis*, sont d'un effet agréable.

» Les Naturels de ces Isles jouent beaucoup. Ils ont un jeu qui ressemble singulièrement à notre jeu de dames; mais si l'on peut en juger d'après le nombre des cases, il est bien plus compliqué. Le damier a environ deux pieds de longueur, & il est divisé en deux cents trente-huit cases, disposées sur dix-sept lignes; ils emploient de petits cailloux blancs & noirs qu'ils font marcher d'une case à l'autre.

c'est-à-dire, que plusieurs d'entre eux chantoient ensemble sur différens tons, qui formoient une harmonie agréable.

Selon le rapport de ces Messieurs, les Naturels des Isles des *Amis* étudioient leur rôle avant de le jouer en public; & ils savoient que les tons différens sont utiles à l'harmonie; ils répétoient leurs compositions en particulier, & ils rejetoient les mauvaises voix, avant de se donner en spectacle à ceux qu'ils supposoient juges de leurs talens en Musique.

Dans leurs concerts réguliers, chaque homme avoit un bambou dont il frappoit la terre: ces bambous étoient de différentes longueurs, & rendoient des tons différens: chacun des Acteurs aidé par le son de cet instrument, répétoit le ton de son bambou en y adaptant des paroles, & le faisant à son gré bref ou long. De cette maniere, ils chantoient en chœur, & non-seulement l'octave l'un de l'autre, selon la nature de leurs voix, mais en formant des accords qui ne déplaisoient point à l'oreille.

Il ne sera pas aisé de répondre à ces faits par des raisonnemens; d'un autre côté, il n'est pas vraisemblable qu'une peuplade grossiere soit arrivée par hasard, à un degré de perfection dans la Musique, auquel nous croyons qu'on ne peut parvenir qu'à force

» Ils ont un  
une pierre sou  
l'un d'eux chif  
difficile de dis  
l'Adversaire fi  
de l'étoffe, où  
beaucoup à par  
en fait contre  
portion varie s  
l'habileté des J  
» Les jeunes  
nement les co

mode, & lorsqu'on  
s composition mu  
l'imodistes de cam  
comme le premier d  
plusieurs parties  
exécution qu'on rem  
beaucoup de temps  
tribu à demi-barbar  
ens dont on n'est p  
ous leurs raffinement  
la terre le plus anci  
Si le Capitaine Bu  
qui fait le mieux la t  
pe chantent les Na  
Européens avoie  
ous aucun doute su  
bles, je pense qu'i  
connoissent ou ne c  
leur que la questio

« Ils ont un autre jeu qui consiste à cacher une pierre sous un grand morceau d'étoffe que l'un d'eux chiffonne, de manière qu'il est très-difficile de distinguer où se trouve la pierre. L'Adversaire frappe avec un bâton, la partie de l'étoffe, où il la suppose ; & comme il y a beaucoup à parier qu'il ne rencontrera pas juste, on fait contre lui des gageures, dont la proportion varie selon l'opinion qu'on se forme de l'habileté des Joueurs.

« Les jeunes garçons & les filles aiment extrêmement les courses, & les Spectateurs parient

1779.  
Mars.

trouvé, & lorsqu'on connoit le système & la théorie sur lesquelles cette composition musicale est fondée. Ce misérable jargon de nos Philodistes de campagne, qu'on peut regarder, avec raison, comme le premier degré du contre-point, ou de l'art de chanter en plusieurs parties, ne peut lui-même, malgré la mauvaise réputation qu'on remarque dans nos Eglises, s'acquiescer qu'après beaucoup de temps & d'usage. On a donc peine à croire, qu'une tribu à demi-barbare soit arrivée naturellement à des combinaisons dont on n'est pas sûr que les Grecs & les Romains, avec tous leurs raffinemens en Musique, & les Chinois, le peuple de la terre le plus anciennement civilisé, aient fait la découverte.

Si le Capitaine Burney, fils de l'homme peut-être de ce siècle qui fait le mieux la théorie de la Musique, avoit noté les accords que chantent les Naturels des Isles *Sandwich*, & si les oreilles des Européens avoient pu supporter ces accords, il ne resteroit plus aucun doute sur ce fait ; mais, dans l'état où en sont les choses, je pense qu'il y auroit de la précipitation à assurer qu'ils connoissent ou ne connoissent pas le contre-point ; & j'ai bien peur que la question ne demeure indécidée.

1779.  
Mars.

pour ou contre les Coureurs. J'ai vu un homme qui se déchiroit les cheveux, & qui se frappoit la poitrine, parce qu'il avoit perdu à l'une de ces courses trois haches, qu'il venoit d'acheter de nous, & qu'il avoit payées avec la moitié de ses richesses.

» Nous n'avions rencontré nulle part, d'aussi habiles Nageurs que les hommes & les femmes de ces Isles : ce n'est pas seulement par nécessité qu'ils s'adonnent à cet exercice, il leur offre un divertissement dont ils sont passionnés. Nous les avons vus à la Baie de *Karakakooa*, s'y livrer d'une manière qui nous parut très-dangereuse & fort extraordinaire, & qui mérite une description particulière.

» Le ressac qui bat la côte autour de la Baie se prolonge à environ cent cinquante verges du rivage ; les vagues renfermées dans cet espace s'accumulant par le peu de profondeur de la mer se brisent contre la greve, avec une violence prodigieuse. Lorsque par un temps orageux, ou par une très-grosse houle, l'impétuosité du ressac est parvenue au dernier degré, ils profitent de ce moment, pour goûter les plaisirs de ce jeu dont voici les détails. Vingt ou trente hommes prennent chacun une longue planche étroite & arrondie aux extrémités, & ils partent ensemble de la côte. Ils plongent par-dessous la première

vague qu'ils ren-  
par cette vague  
se hâtent de nage  
dans la haute r  
seconde vague q  
elle, ainsi qu'av  
strulté consiste  
plonger dessous  
ils sont pris par  
d'une façon vio  
besoin de toute  
scrafés contre :  
efforts multiplié  
ressac, ils trouve  
placent enfin sur  
regagner le riv  
de vagues, dont  
plus grosse que  
plus loin que les  
espace interméd  
se placer au fom  
ers la greve av  
leur arrive de se  
mes plus petite  
de la terre, ou  
omet de la vag  
leur planche dans  
ont exposés à l

vague qu'ils rencontrent; se laissant ensuite rouler par cette vague, ils reparoissent au-delà, & ils se hâtent de nager, afin de se porter plus avant dans la haute mer. Ils plongent par-dessous la seconde vague qui arrive, & ils tournoient avec elle, ainsi qu'avec la première. La grande difficulté consiste à saisir l'instant favorable pour plonger dessous; car s'ils le laissent échapper, ils sont pris par le reffac, & rejetés en arrière d'une façon violente, & dans ce cas, ils ont besoin de toute leur adresse, pour n'être pas brisés contre les rochers. Quand, après ces efforts multipliés, ils sont parvenus au-delà du reffac, ils trouvent la mer plus tranquille; ils se placent enfin sur leur planche, & ils se disposent à regagner le rivage. Le reffac étant composé de vagues, dont la troisième, toujours beaucoup plus grosse que les deux premières, s'avance plus loin que les deux autres, qui se brisent dans l'espace intermédiaire, leur premier objet est de se placer au sommet de celle-ci, qui les pousse vers la greve avec une rapidité étonnante. S'il leur arrive de se placer mal-adroitement sur les vagues plus petites, qui se brisent avant d'atteindre la terre, ou s'ils ne peuvent maintenir au sommet de la vague, sur laquelle ils se trouvent, leur planche dans une position convenable, ils sont exposés à la fureur de la vague qui suit,

---

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

& pour l'éviter, ils sont réduits à plonger dans un nouveau, & à regagner l'endroit d'où ils sont partis. Ceux qui parviennent à atteindre la côte ont encore à affronter un dernier péril, le plus grand de tous. Le rivage étant défendu par une chaîne de rochers, qui offrent çà & là une petite ouverture, il faut qu'ils fassent passer leur planche par une de ces ouvertures, ou s'ils n'en viennent pas à bout, il faut qu'ils la quittent avant de gagner les rochers, & que replongeant dans la vague, ils retournent sur leurs pas, afin de mieux prendre leurs dimensions. Cette mal-adresse entraîne une sorte de honte; elle entraîne de plus, la perte de la planche que j'ai vu souvent, non sans frayeur, mise en pièces, au moment où l'Insulaire la quittoit. Leur hardiesse & leur dextérité, dans ces manœuvres difficiles & dangereuses, nous étonnerent extrêmement, & il faut presque en avoir été le témoin pour les croire.

» Un accident qui se passa sous nos yeux prouve qu'ils sont familiarisés de bonne heure avec ces sortes de dangers; qu'ils ne leur inspirent plus de frayeur, & qu'ils les affrontent sans aucune peine. Une pirogue qui portoit une femme & sa petite famille chavira; l'un des enfans, qui, je crois, n'avoit pas plus de quatre ans, parut enchanté; il nagea d'un air joyeux;

D  
cent passes au  
moment où on l  
» Outre les a  
petits enfans  
oup, & qui n'  
prennent un b  
pointée aux deu  
extrémités, &  
peu-près d'un  
de feuilles  
ils la saisissent  
la rejettent to  
abrefaut à la c  
urner leur bâton  
ut de la chevil  
saisissent tour-à-t  
temps considéra  
ne montrent p  
ond jeu de ia m  
certain nombre  
rier, & ils les re  
ons vu une multi  
si, avec cinq bo  
Iles des *Amis*  
Les méthodes  
suivent les Ha  
Mer: du Sud, se  
reste peu de ch

cent passes autour de l'embarcation, jusqu'au moment où on la releva.

» Outre les amusemens que j'ai déjà décrits, les petits enfans en ont un qui les occupe beaucoup, & qui n'annonce pas peu de dextérité. Ils prennent un bâton court, garni d'une cheville pointée aux deux bouts, qui le traverse à une des extrémités, & qui déborde de chaque côté, peu-près d'un pouce : ils jettent en l'air une boule de feuilles vertes, assujéties par des fils, & ils la saisissent avec la pointe de la cheville ; ils la rejettent tout de suite, en donnant un rebondissement à la cheville, & après avoir fait tourner leur bâton, ils la rattrapent avec l'autre bout de la cheville ; de cette maniere, ils la saisissent tour-à-tour par les deux bouts, pendant un temps considérable, & sans jamais la manquer. Ils ne montrent pas moins d'adresse dans un second jeu de la même espece : ils jettent en l'air un certain nombre de boules dont je viens de parler, & ils les ressaisissent successivement ; nous avons vu une multitude de petits enfans s'exercer ainsi, avec cinq boules à la fois. Les jeunes gens des Isles des *Amis* connoissent ce jeu.

Les méthodes de culture & de navigation, que suivent les Habitans des différentes Isles de la Mer du Sud, se ressemblent beaucoup, & il n'y a guère de chose à dire sur cette matiere.

---

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

» La longueur des pirogues d'*Atooi* est en général de vingt-quatre pieds ; une seule piece de bois , ou un tronc d'arbre , creusé d'un pouce ou d'un pouce & demi , & terminé en pointe à chaque extrémité , en compose le fond. Les flancs présentent trois planches , chacune d'environ un pouce d'épaisseur , ajustées & liées au fond d'une maniere très-exacte. Les extrémités de l'avant & de l'arriere sont un peu élevées , affilées & taillées à-peu-près en coin , avec cette différence qu'elles s'aplatissent brusquement , de maniere que les planches qui forment les côtés , sont appliquées l'une contre l'autre sur toute leur surface , l'espace au moins d'un pied. Comme elles n'ont pas plus de quinze ou dix-huit pouces de largeur , celles qui vont seules ( car ils en amarrent quelquefois deux ensemble , ainsi que sur les autres Isles ) ont des balanciers d'une forme d'une disposition si judicieuses , que je n'en avois jamais vu d'aussi heureusement imaginées , dit M. Cook : ils les manoeuvrent avec des pagaies pareilles à celles que nous avions rencontrées ordinairement. Quelques-unes ont une voile triangulaire , légère , semblable aux voiles des Isles de *Amis* , enverguée à un mât & à un boute-hors ; les cordes employées dans leurs embarcations & les cordes plus petites dont ils se servent dans leurs pêches , sont fortes & bien faites.

» Les embarcations de ce genre , sont plus grandes que nous en avons vues ; elle appartient à une tribu de cinquante-dix personnes de profondeur , & est composée de deux pieces de bois.

» Tous les habitants de cette île annoncent qu'ils ont vu plusieurs petites îles communes. Elles sont couvertes d'étoffes de papyrus , sans qu'on ait pu en faire usage à *O-Taïti* & à d'autres îles voisines. Quelques-uns disent qu'ils se servent de ces étoffes pour faire des habits ; mais celui des étoffes de papyrus est celui des *Amis* ; mais ils ont une supériorité dans les couleurs & dans les desseins avec lesquels ils les ornent. En voyant ces étoffes , on se rappelle les modes dans une partie de la *Chine* ; mais les desseins qui y sont employés , excepté le rouge & le blanc brillantes , mais

est en , Les embarcations des autres Isles de ce  
 de piec groupe , sont précisément les mêmes : la plus  
 n pouc grande que nous ayions apperçue étoit double ,  
 n point & elle appartenoit à Terreoboo ; elle avoit  
 nd. Le cinquante-dix pieds de longueur , trois & demi  
 'enviro de profondeur , & douze de large , & elle étoit  
 au fon composée de deux arbres.

de l'avan » Tous les ouvrages mécaniques de cette  
 effilées & peuplade annoncent une grace & une adresse  
 inférieure peu communes. Leur principale manufacture est  
 manier celle d'étoffes : ils tirent leurs étoffes du *Morus-*  
 trés , for *perparyifera* , fans doute , selon le procédé qu'on  
 toute le fait à *O-Taïti* & à *Tongataboo* , car nous achetâmes  
 comme elle quelques-uns des morceaux de bois sillonnés ,  
 pouces d dont ils se servent pour battre cette plante. Le  
 a amarre tissu de l'étoffe , quoique plus épais , est inférieur  
 e sur le celui des étoffes des Isles de la *Société* ou des  
 forme d'elles des *Amis* ; mais les Insulaires d'*Atooi* dévelop-  
 n'en avo ent une supériorité de goût dans l'application  
 inées , d'elles couleurs & des peintures , & ils en varient  
 es paga des desseins avec une richesse d'imagination sur-  
 rencontré prenante. En voyant un certain nombre de pieces  
 voile tria de ces étoffes , on supposeroit qu'ils ont pris leurs  
 es Isles de modes dans une boutique remplie des plus jolies  
 oute-hors toiles de la *Chine* & de l'*Europe* ; ils ont d'ailleurs  
 arcarions des desseins qui leur sont particuliers. Au reste ,  
 vent dan excepté le rouge , leurs couleurs ne sont pas  
 s. brillantes , mais on est étonné de la régularité

---

 1779.  
 Mars.



1779.  
Mars.

des figures & des rayures ; & , si j'en juge d'après ce que nous avons remarqué , ils ne paroissent pas avoir de formes d'empreinte. Nous n'avons pas eu occasion de découvrir de quelle manière ils produisent leurs couleurs. Outre les étoffes bigarrées , ils en ont de toutes blanches , & d'autres d'une seule couleur ; celles-ci sont toutes tout d'un brun foncé & d'un bleu clair. En général , les pieces qu'ils nous vendirent avoient deux pieds de large , & quatre ou cinq verges de longueur ; une seule suffit pour leur *Maro* ou vêtement ordinaire : nous trouvâmes quelquefois des pieces réunies par une couture , procédé que nous n'avions pas observé aux Isles situées vers l'autre Tropicque ; leur couture est très-forte mais elle n'a rien d'agréable à l'œil. Ils ont aussi une étoffe particulière , qui ressemble à la toile cirée ; elle est huilée ou trempée dans une espèce de vernis , & elle doit résister assez bien à l'action de l'eau.

» Ils fabriquent une multitude de nattes blanches , qui sont très-fortes , souvent assez étendues & qui offrent un grand nombre de rayures rouges , & de losanges entrelacées ; il est vraisemblable qu'elles leur servent quelquefois d'habits car ils les mettoient sur leur dos , lorsqu'ils les proposoient en vente. Ils en font d'autres plus grossières , unies & également fortes ; ils les

portent sur le  
de lits.

» Ils peignent  
rouilles des  
autres figures

que nous avons vu

à Nouvelle-Zélande.

Le vernis , car

peintes , sont cha

ux nôtres ; ils

une substance glutineuse

de carbre , appelé

des vases & les

ont l'ava ; ce

est , que s'ils av

des Tourneurs ,

» Les jattes de

ava , sont les o

plus curieux que

de seconde relâche

est de huit ou

ment rondes ,

quelquefois quatre

est différentes at

qui reposent sur

est au-dessus de

de & les mains

de épaules. On

posent sur le plancher, & elles leur tiennent lieu de lits.

« Ils peignent en noir sur l'écorce de leurs citrouilles des lignes ondulées, des triangles, & d'autres figures qui produisent un bon effet : nous avons vu des peintures de cette espèce à la Nouvelle-Zélande. Ils paroissent connoître l'art de vernir, car quelques-unes des citrouilles peintes, sont chargées d'une sorte de vernis pareil aux nôtres ; ils se servent d'ailleurs d'une substance glutineuse pour coller ensemble deux corps.

Un arbre, appelé *Etooa* ou le *Cordia*, leur fournit des vases & les jattes de bois dans lesquels ils boivent l'*ava* ; ces vases & ces jattes sont aussi polis, que s'ils avoient été faits dans l'atelier des Tourneurs, & peut-être mieux polis.

« Les jattes dans lesquelles les Chefs boivent l'*ava*, sont les ouvrages du premier genre, les plus curieux que nous ayions vus durant notre seconde relâche : leur diamètre est communément de huit ou dix pouces : elles sont parfaitement rondes, & très-bien polies : trois, & quelquefois quatre petites figures humaines, qui sont dans différentes attitudes, les supportent. Il y en a qui reposent sur les mains des figures, étendues au-dessus de la tête ; d'autres posent sur la tête & les mains, & d'autres sont appuyées sur les épaules. On m'a dit que la proportion de

---

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

ces figures est très-exacte, qu'elles sont très-finies; & même que l'effort des muscles y est bien marqué.

» L'étoffe qu'ils veulent peindre, est d'un tissu épais & fort; elle est composée de plusieurs doubles réunis l'un à l'autre, au moyen du battant ils la découpent dans sa longueur, de manière à lui laisser une largeur qui est ordinairement de deux ou trois pieds.

» Les détails relatifs à la peinture, sont du département des femmes, & on les appelle *Kippars*; il faut remarquer qu'ils donnent toujours ce nom à notre écriture. Les jeunes femmes nous ôtent souvent la plume des mains, & elles nous montreraient qu'elles savoient s'en servir aussi-bien que nous: elles nous disoient en même temps que nos plumes étoient inférieures aux leurs. Elles regardent une feuille de papier chargée d'écriture comme une pièce d'étoffe peinte à notre mode, & nous eûmes des peines infinies à leur faire comprendre que nos figures tracées sur le papier, ont une signification que les leurs n'ont pas.

» Leurs hameçons de pêche sont de nacre d'os, ou de bois: de petits os, ou de l'écaille de tortue, en composent la pointe & les barbes. Leur grandeur & leur forme varient; mais les plus communs ont à-peu-près deux ou trois

pouces de longueur; une fois au poisson; une fois au la queue, ils se servent pour les grands, car leur longueur est de huit pouces. de quoi surprendre dont on les tire, en les essayant, nos.

» Leurs lignes de quelles ils font de différens degrés de corce du *touta* sortent d'une manière si que nous trouvâmes les rendre au point une espèce de ligne qu'ils tirent de l'écorce de *areemah*: ils ne sont pas si gros que dans les chaudières, avec l'écorce de coco, des cordes sont sur leurs pieds; les uns de ceux que nous trouvâmes très-courants

---

 1779.  
 Mars.

pouces de longueur, & ils ressemblent à un petit poisson; une touffe de plumes attachée à la tête & à la queue, tient lieu d'amorce. Ceux dont ils se servent pour prendre les requins sont très-grands, car leur longueur est en général de six ou huit pouces. Leur force & leur beauté ont de quoi surprendre, quand on songe à la matière dont on les tire, & en effet, nous avons reconnu en les essayant, qu'ils sont fort supérieurs aux nôtres.

» Leurs lignes de pêche, les cordes avec lesquelles ils font des filets & d'autres ouvrages, sont différens degrés de finesse : ils les tirent de l'écorce du *touta*, ou de l'arbre à étoffe, qu'ils tirent d'une manière égale dans tous les points, ainsi que nous tordons nos fils, & ils peuvent ainsi les rendre aussi longues qu'il leur plaît. Ils ont une espèce de petite corde plus fine encore, qu'ils tirent de l'écorce d'un petit arbrisseau appelé *areemah* : ils font les plus belles avec des cordes de ce genre; mais ils ne se servent de ces dernières que dans les choses d'ornement. Ils fabriquent des cordes, avec l'enveloppe fibreuse de la noix de coco, des cordages plus gros, qu'ils consomment sur leurs pirogues. Nous achetâmes quelques-uns de ceux-ci pour notre usage, & nous en trouvâmes très-bons pour de petites manœuvres courantes. Ils fabriquent de plus une

1779.  
Mars.

autre espece de cordage qui est plat, & extrêmement fort : ils l'emploient sur-tout à attacher la toiture de leurs maisons, & ce qu'ils veulent serrer d'une maniere solide. Cette dernière n'est pas cordonnée, comme les premières especes ce sont les parties fibreuses de l'enveloppe de noix de coco, tressées avec les doigts, selon la méthode que suivent nos Matelots pour travailler les pointes des garcettes de ris.

» Ils se servent beaucoup de leurs gourdes, qui sont d'une grandeur si prodigieuse, que quelques-unes contiennent de dix à douze gallons, & afin de les rendre plus propres à l'usage qu'ils en veulent faire, ils leur donnent différentes formes pour cela, ils les enveloppent de bandages tant qu'elles sont encore sur pied. Ainsi, ils leur donnent la forme oblongue & cylindrique, par laquelle qu'elles renferment plus aisément leur equipage de pêche. D'autres ont la forme d'un plateau, celles-ci contiennent leur sel, leurs provisions salées, leurs puddings, leurs végétaux, &c. Ces deux especes ont de jolis couvercles qui ferment bien exactement, & qui sont de la même matière. D'autres ont précisément la forme d'une bouteille qui a un long col; ils y gardent leur eau. Au moyen d'un fer chaud, ils en alterent la surface, de façon qu'on les croiroit peintes, & qu'ils semblent avoir tracé des desseins élégans & agréables.

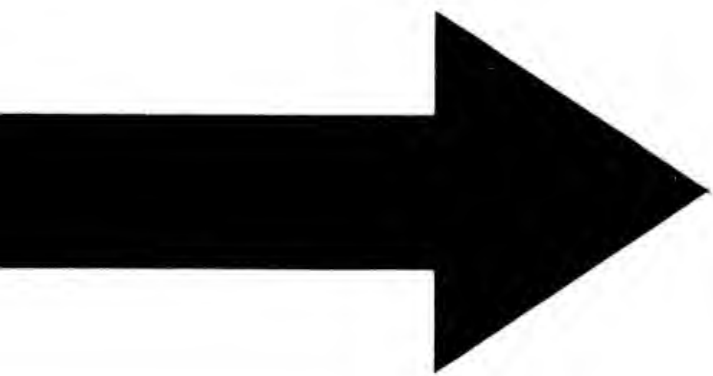
» Parmi les  
wich, il ne fa  
ce sel est très  
abondamment  
sont des quarr  
de longueur &  
terre sur une pr  
revêtues d'argi  
Pierre, près de  
conduit l'eau sa  
remplis, & le  
poration. Le se  
à Oneheow, lo  
brun & sale; ma  
mes ensuite à la  
d'une excellente  
une quantité co  
nous employâmes  
replîmes toute  
seule en embarq  
» Des piques  
des massues & d  
mens de guerre.  
& solide, qui re  
jou, & il y en a  
ont de six à huit  
bien polies, &  
peu depuis l'extr

» Parmi les arts des Habitans des Isles *Sandwich*, il ne faut pas oublier celui de faire du sel : ce sel est très-bon, & nous nous en fournîmes abondamment durant notre relâche. Leurs salines sont des quarrés, en général, de six ou huit pieds de longueur & de largeur, elles sont creusées en terre sur une profondeur d'environ huit pouces, & revêtues d'argile. On les établit sur une couche de pierre, près de la laisse de la mer haute; on y conduit l'eau salée par de petits fossés qui en sont remplis, & le soleil opere promptement l'évaporation. Le sel que nous achetâmes à *Atooi* & à *Oneheow*, lors de notre premier séjour, étoit brun & sale; mais celui que nous nous procurâmes ensuite à la Baie de *Karakakooa*, étoit blanc, d'une excellente qualité, & nous y en trouvâmes une quantité considérable. Outre la portion que nous employâmes à la salaison du porc, nous en remplîmes toutes nos barriques, & la *Résolution* seule en embarqua seize poinçons.

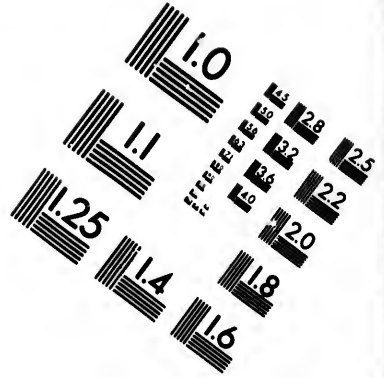
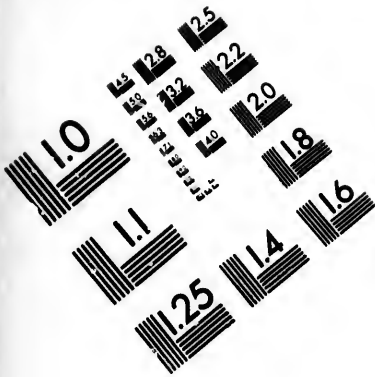
1779.  
Mars.

» Des piques, des dagues appelées *pahooas*; des massues & des frondes, forment leurs instrumens de guerre. Les piques sont d'un bois dur & solide, qui ressemble beaucoup au bois d'acajou, & il y en a de deux especes. Les premières ont de six à huit pieds de longueur, elles sont bien polies, & leur épaisseur augmente peu-à-peu depuis l'extrémité, jusqu'à environ un demi-

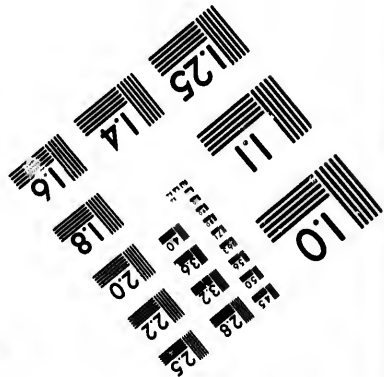
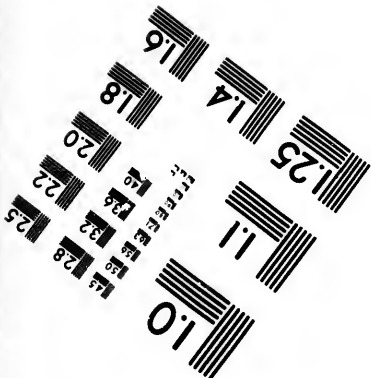
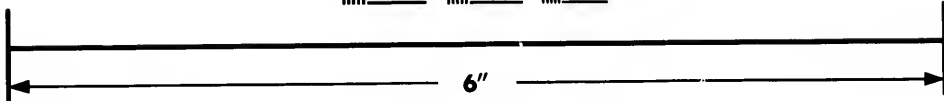
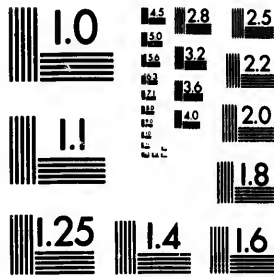








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

ES 28  
ES 32  
ES 36  
ES 22  
ES 20  
1.8

ES 10  
ES 12  
ES 15

1779.  
Mars.

pied de la fleche , laquelle se termine brusquement en pointe , & se trouve garnie de cinq ou six rangs de barbes. Il n'est pas hors de vraisemblance qu'ils s'en servent quelquefois comme d'une javeline. Les secondes qui , en général , composoient l'armure des guerriers d'Owhyhee & d'Atooi , ont douze ou quinze pieds de longueur , & au lieu d'être barbelées , elles se terminent , vers la pointe , de la même maniere que leurs dagues.

» La dague , ou le *pahooa* , est d'un bois noir & lourd , qui ressemble à l'ébene. Sa longueur est d'un à deux pieds : le manche est traversé d'un cordon , par lequel les Naturels la suspendent à leur bras. Le Lecteur , en jetant les yeux sur la figure VI de la planche LXVII de la grande Relation , verra quelle est sa forme.

» Les massues sont indifféremment de plusieurs sortes de bois ; le travail en est grossier & il y en a de diverses formes & de diverses grosseurs.

» Les frondes n'ont rien de particulier , & l'on ne plaçoit pas la pierre sur un morceau de natte , au lieu de la placer sur un morceau de cuir , elles ne différeroient point du tout de nos frondes ordinaires.

» Il est évident que les Naturels de ces Isles sont divisés en trois classes. Les *Erees* , ou les

Chefs de c  
l'un d'eux e  
pelle à Ow  
premier de  
lue , & le s  
obligé de se  
signification  
dormir en sa  
posée de ceu  
sans aucun po  
tiques qui n'o  
troisieme.

» Si je vou  
mination de ce  
ois de la strie  
de cette natu  
conjectures les  
trai donc de r  
té les témoins  
tels je crois  
suivite au Lec  
ée de la nat  
sandwich.

» La maniere  
aboo d'Owhy  
de sa premiere a  
il étoit revê  
grande dig

Chefs de chaque district, forment la premiere : l'un d'eux est supérieur aux autres, & on l'appelle à *Owhyhee*, *Eree-Taboo* & *Eree-Moe* : le premier de ces noms annonce son autorité absolue, & le second indique que tout le monde est obligé de se prosterner devant lui, ou, selon la signification de ce terme, de se coucher pour dormir en sa présence. La seconde classe est composée de ceux qui paroissent avoir des propriétés sans aucun pouvoir. Les *Towtows*, ou les domestiques qui n'ont ni rang ni propriété, forment la troisieme.

Si je voulois établir un systême sur la subordination de ces classes entre elles, je m'écarterois de la stricte vérité qui, dans les ouvrages de cette nature, est plus satisfaisante que les conjectures les plus ingénieuses. Je me contenterai donc de rapporter les faits dont nous avons été les témoins, & d'indiquer les détails sur lesquels je crois qu'on peut compter. Je laisserai ensuite au Lecteur, le soin de se former une idée de la nature du gouvernement des Isles *Sandwich*.

La maniere dont *Terreeoboo*, ou l'*Eree-Taboo* d'*Owhyhee* fut reçu à *Karakakooa*, lors de la premiere arrivée, nous annonça clairement qu'il étoit revêtu d'un grand pouvoir & d'une très-grande dignité. Nous vîmes que tous les

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

Naturels se prosternoient à l'entrée de leurs maisons : deux jours auparavant, les pirogues avoient été *taboôlées*, c'est-à-dire, qu'on leur avoit défendu de sortir, & cette défense subsista jusqu'au moment où elle fut levée par le Prince. Il revenoit de *Mowee*, dont il réclamoit la possession en faveur de son fils *Teewarro*, qui avoit épousé la fille unique du dernier Roi de cette Isle, & il faisoit pour cela, la guerre à *Tahee-Terree*, frere du Monarque défunt. La plupart de ses guerriers l'avoient suivi dans cette expédition, mais nous ne pûmes savoir si leur service avoit été volontaire, ou une sorte de vassalité qu'entraînent le rang & les propriétés dont ils jouissent.

» D'après ce que j'ai dit de *Kaoo* dans le Journal, à l'article du 2 & du 3 de Février, il est démontré qu'il leve des tributs sur les Chefs inférieurs.

» J'ai déjà remarqué que *Terree*, qui donne des ordres à *Owhyhee*, & *Perreorannee* qui commande à *Woahoo*, sont les deux Chefs les plus puissans de ces Isles. Les autres Isles plus petites sont soumises à l'un des deux. *Terreeoboo* réclamoit au nom de *Teewarro* son fils & son héritier présomptif, *Mowee* & ses dépendances ainsi que je viens de le dire; *Atooi* & *Oncheo* étoient gouvernés par les petits-fils de *Perreorannee*.

» Lorsque  
fois, sur la  
voit dans c  
doit les dro  
belle-fille; i  
mis, & bat  
que la dispu  
doit posséde  
vie; que T  
*Mowee*, & c  
la mort de T  
trois Isles ve  
*Taheeterre*.  
sa soeur utéri  
meurt sans e  
passera au fil  
*reeoboo*. Si  
Insulaires n'o  
cesseur; car  
l'un desquels  
d'une femme  
se trouveron  
droit à la suc  
de voir la P  
avoit laissée  
Prince avoit  
avoit eu deux  
attaché.

» Lorsque nous arrivâmes, pour la première fois, sur la côte de *Mowee*, *Terreeoboo* se trouvoit dans cette Isle avec ses guerriers ; il défendoit les droits de sa femme, de son fils, & de sa belle-fille ; il avoit livré une bataille à ses ennemis, & battu *Taheeteree* : nous sûmes ensuite que la dispute s'étoit arrangée, que *Taheeteree* doit posséder les trois Isles voisines pendant sa vie ; que *Teewarro* est reconnu pour Chef de *Mowee*, & qu'il succédera au trône d'*Owhyhee* à la mort de *Terreeoboo*, & à la souveraineté de trois Isles voisines de *Mowee*, après la mort de *Taheeteree*. *Teewarro* avoit épousé depuis peu sa soeur utérine, ainsi qu'on l'a déjà dit, & s'il meurt sans enfans, le gouvernement de ces Isles passera au fils de *Kaihoora*, frere défunt de *Terreeoboo*. Si ce Prince mouroit sans enfans, les Insulaires n'ont pu nous dire quel seroit son successeur ; car les deux fils cadets de *Terreeoboo*, l'un desquels il aime passionnément, étant nés d'une femme qui n'est pas d'un rang supérieur se trouveront, par cela même, exclus de tout droit à la succession. Nous n'eûmes pas occasion de voir la Reine *Rora-Rora*, que *Terreeoboo* avoit laissée à *Mowee* ; mais j'ai raconté que ce Prince avoit à sa suite *Kaæe-Kaberaia*, dont il avoit eu deux enfans, & à laquelle il étoit fort attaché.

---

 1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

» Il paroît incontestable que le gouvernement est héréditaire : il y a apparence aussi que les titres inférieurs & les propriétés particulières se transmettent de la même manière. Nous n'avons rien pu savoir de relatif à *Perreorannee*, sinon qu'il étoit *Eree-Taboo*, & que ses petits-fils gouvernoient les Isles de dessous le Vent, & qu'il envahissoit les domaines de *Taheterree* : nous n'avons pas découvert sous quel prétexte.

» Le pouvoir des *Erees* sur les classes inférieures, nous a paru très-absolu. Des faits que j'ai déjà racontés nous démontrèrent cette vérité, presque tous les jours de notre relâche. Le Peuple, d'un autre côté, a pour eux la soumission la plus entière, & cet état d'esclavage contribue d'une manière sensible à dégrader l'esprit & le corps des sujets. Il faut remarquer néanmoins que les Chefs ne se rendirent jamais devant nous coupables de cruauté, d'injustice, ou même d'insolence à l'égard de leurs vassaux ; mais qu'ils exercent leur autorité les uns sur les autres, de la manière la plus arrogante & la plus oppressive. J'en citerai deux exemples. Un Chef subalterne avoit accueilli avec beaucoup de politesse le *Master* de notre vaisseau, qui étoit allé examiner la Baie de *Karakakooa*, la veille de l'arrivée de la *Résolution* ; voulant lui témoigner de la reconnaissance, je le conduisis à bord quelque

temps après, & je le présentai au Capitaine Cook, qui l'invita à dîner avec nous. Pareea entra tandis que nous étions à table : sa physionomie annonça combien il étoit indigné de le voir dans une position si honorable ; il le prit à l'instant même par les cheveux, & il alloit le traîner hors de la chambre : notre Commandant interposa son autorité, & après beaucoup d'altercations, tout ce que nous pûmes obtenir, sans en venir à une véritable querelle avec Pareea, fut que notre convive demeureroit dans la chambre, qu'il s'y asseyeroit par terre, & que Pareea le remplaçeroit à table. Pareea ne tarda pas à être traité aussi durement : lorsque Terreeoboo arriva pour la première fois à bord de la *Résolution*, Maiha-Maiha qui l'accompagnoit, trouvant Pareea sur le tillac, le chassa de la façon la plus ignominieuse : nous étions sûrs néanmoins que Pareea étoit un personnage d'importance.

J'ignore jusqu'à quel point la propriété des classes inférieures de la Peuplade est à l'abri de l'avidité & du despotisme des grands Chefs ; le reste, elle semble avoir peu de chose à craindre des voleurs particuliers, car ils laissent sans garde & sans montrer aucune crainte, non-seulement les plantations qui sont dispersées dans toute l'étendue du pays, mais leurs maisons, leurs bâtons & leurs étoffes. J'ai déjà dit que des

---

 1779.  
 Mars.



1779.  
Mars.

murailles séparent leurs champs cultivés, & qu'ils placent dans les bois de petits pavillons blancs par-tout où croissent des bananes sauvages; que ces petits pavillons servent de limites & de lignes de démarcation, ainsi que les touffes de feuilles au milieu des campagnes d'*O-Taïi*. Si ces faits ne sont pas des preuves, on peut du moins les regarder comme de fortes présomptions que le pouvoir des Chefs n'est point arbitraire en ce qui regarde les propriétés; qu'il est assez circonscrit & assez déterminé pour engager les classes inférieures à cultiver le sol, & à occuper des portions de terrain séparées les unes des autres.

» Nous n'avons pu recueillir que des détails imparfaits & peu étendus sur l'administration de la Justice. Lorsque quelques individus des différentes classes du Peuple ont des querelles entre eux, on renvoie la dispute pardevant un des Chefs qui est vraisemblablement le Chef du district, & la personne dont ils dépendent. Quand l'un des Chefs inférieurs a donné un sujet de plainte à un Chef d'un rang plus élevé, les premières impressions que reçoit le dernier paroissent être la mesure du châtiment du coupable; si celui-ci a le bonheur d'échapper aux premiers transports de la colere de son supérieur, il trouve le moyen par l'entremise d'un tiers, de composer pour son crime, en donnant une partie de ses biens &

les effets. No  
point.

» La Relig  
beaucoup à ce  
les Amis. Les  
sacrifices,  
mêmes dans l  
ne les trois  
seules de la r  
les Sandwich  
les multipliée  
me des Terre  
salle d'homme

trivions jamais  
êtres, lorsqu  
de *Kakooa* dan  
cet Ordre s'a  
ous parut sign  
qui entraîno  
es hommages  
tion. Il est vr  
ouissent seules  
erdece, ou du  
principales fonc  
oncle de Ka  
absence de so  
onies religieu  
suffi qu'on ne l

& qu'il les effets. Nous ne favons rien autre chose sur ce point.

La Religion des Isles *Sandwich* ressemble beaucoup à celle des Isles de la Société & des Isles des Amis. Les Morais, les Whattas, les idoles, les sacrifices, & les hymnes sacrés, sont les mêmes dans les trois groupes, & il paroît clair que les trois Tribus ont tiré leurs notions religieuses de la même source. Les cérémonies des Isles *Sandwich* sont, il est vrai, plus longues & plus multipliées; & quoiqu'il se trouve dans chacune des Terres de la Mer du Sud, une certaine classe d'hommes chargée des rites religieux, nous n'avions jamais rencontré de sociétés réunies de prêtres, lorsque nous découvrîmes les cloîtres de *Kakooa* dans la Baie de *Karakakood*. Le Chef de cet Ordre s'appeloit *Orono*, dénomination qui nous parut signifier quelque chose de très-sacré, & qui entraînoit pour la personne d'Omeeah, les hommages qui alloient presque jusqu'à l'adoration. Il est vraisemblable que certaines familles jouissent seules du privilège d'entrer dans le Sacerdoce, ou du moins de celui d'en exercer les principales fonctions. Omeeah étoit fils de Kaoo & oncle de Kaireekkea; ce dernier présidoit, en l'absence de son grand-pere, à toutes les cérémonies religieuses du *Morai*. Nous remarquâmes aussi qu'on ne laissoit jamais paroître le fils uni-

---

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

que d'Omeeah, enfant d'environ cinq ans, sans l'environner d'une suite nombreuse, & sans lui prodiguer des soins tels que nous n'en avions jamais vu de pareils. Il nous sembla qu'on mettoit un prix extrême à la conservation de ses jours, & qu'il devoit succéder à la dignité de son pere.

» J'ai déjà dit qu'on accorda au Capitaine Cook le titre d'*Orono*, & tous les hommages qu'il entraîne : il est sûr d'ailleurs qu'ils nous regardoient en général comme des individus d'une race supérieure à la leur, & ils répéterent souvent que le grand *Eatooa* réside dans notre pays. Ils donnent le nom de *Koonoorakaiaie* à la petite figure dont j'ai parlé, comme de l'idole favorite du *Morai* de la Baie de *Karakakooa* ; ils nous offrirent que c'étoit le Dieu de *Terreeoboo*, & qu'il résidoit aussi parmi nous.

» Les *Morais*, l'intérieur & le dehors des maisons, offrent une variété infinie de ces figures auxquelles ils donnent différens noms : mais nous nous aperçûmes bientôt qu'ils en faisoient peu de cas, car ils en parloient avec mépris, & ils vouloient les échanger contre des bagatelles. Au reste, il y en avoit toujours une qui étoit en faveur, & à laquelle ils prodiguoient leurs hommages ; tant que duroit cette préférence, ils parloient avec une étoffe rouge ; ils battoient

amour, & ils  
de ; ils dévo  
lumes rouges  
pieces ; ils lais  
chien sur  
vions.

» Quelques-  
ent au fond  
*Karakakooa*,  
tion, où ils  
aire qui étoit  
des pieds ; elle  
membres bie  
parties bien p  
nom de *Mae*  
tres d'une form  
présentoient le  
arts, dont les  
ms. Il y avoit  
*huttas*, garnis  
et aussi leurs m  
quelques & de  
semblent aux *Pria*  
» On a remarq  
les Habitans  
rent plusieurs  
le même usa  
aux sont au no

---

 1779-  
 Mars,

ambour, & ils chantoient des hymnes devant  
 le; ils déposoient à ses pieds des touffes de  
 herbes rouges, & des végétaux de différentes  
 espèces; ils laissoient pourrir un petit cochon ou  
 un chien sur le *Whatta* qui se trouvoit aux  
 environs.

Quelques-uns de nos Messieurs, qui descen-  
 dirent au fond d'une Baie située au Sud de celle  
 de *Karakakooa*, furent conduits dans une grande  
 maison, où ils trouverent une figure humaine  
 qui étoit appuyée sur ses doigts des mains  
 sur ses pieds; elle avoit la tête penchée en arriere,  
 ses membres bien proportionnés, & chacune de  
 ses parties bien polie. Les Insulaires lui donnoient  
 le nom de *Mau*: elle étoit environnée de treize  
 statues d'une forme grossiere & contournée, qui  
 représentoient les *Eatoos* de plusieurs Chefs  
 de la Baie, dont les Insulaires nous indiquèrent les  
 noms. Il y avoit en cet endroit beaucoup de  
*Whattas*, garnis de restes d'offrandes. Ils remplis-  
 sèrent aussi leurs maisons d'une multitude d'idoles  
 de diverses espèces & de quelques-unes obscenes, qui res-  
 semblent aux *Priapes* des anciens.

On a remarqué dans les premiers Voyages,  
 que les Habitans des Isles de la Société & des Amis,  
 ont plusieurs oiseaux; je suis porté à croire  
 que le même usage est établi ici, & que les cor-  
 beaux sont au nombre de ces oiseaux révérez;

1779.  
Mars.

car j'en ai vu au village de *Kakooa*, qu'on me dit être des *Eatoos* : je voulus les acheter ; & non seulement les Naturels refuserent tout ce que leur en offris, mais ils m'avertirent de ne pas le faire de mal.

» On peut compter parmi les cérémonies religieuses, les prières & les offrandes que font les Prêtres avant de manger. Tandis qu'on prépare l'*ava*, boisson qui précède toujours les repas, la personne la plus qualifiée entonne une espèce d'hymne, & un, deux ou trois hommes de sa compagnie chantent en chœur, tandis que le danseur remue le corps & frappe des mains en mesure avec la voix des chanteurs. Lorsque l'*ava* est prêt, on en donne à tous ceux qui n'ont pas chanté ; ils tiennent des coupes remplies de cette liqueur, jusqu'à ce que chacun soit servi ; ils déclament ensuite en chœur & à haute voix, une phrase de chant, & ils boivent. Ceux qui n'ont pas chanté l'hymne, sont servis ensuite, & ils boivent en observant les mêmes cérémonies : si on trouve à l'assemblée quelqu'un d'un rang plus élevé, on lui présente la dernière coupe ; & il boit quand il a chanté quelque temps seul, que la troupe lui a répondu & qu'il a versé par terre des gouttes d'*ava*. On découpe alors un morceau quelconque de la viande qui est apprêtée, & après l'avoir déposé avec des végétaux,

de l'imag  
un hymne, le  
quent une ce  
ils boivent  
pas.

» Selon le t  
eux-mêmes, les  
ains ici que su  
ordé. Non-se  
bles moyens  
vant de livrer  
es entreprises  
est un peu dif  
de plusieurs  
est, & l'on n  
hommes lorsque  
supir. Si quelq  
cet usage, le  
bissent en aucu  
en attaque à co  
rencontre, le  
les apporte n  
cérémonie. Le  
es captifs sacrif  
est, que nous  
de autour du fo  
équimes de nou  
illage de *Kowro*

On me dit qu'ils ont vu l'image de l'*Eatooa*, & après avoir chanté un hymne, le repas commence. Les Chefs pratiquent une cérémonie à-peu-près pareille lorsqu'ils boivent l'*Ava*, dans les intervalles de leur repas.

1779.  
Mars.

« Selon le témoignage des Naturels du pays eux-mêmes, les sacrifices humains sont plus communs ici que sur aucune des Isles où nous avons été. Non-seulement ils recourent à ces abominables moyens au commencement d'une guerre, avant de livrer de grandes batailles & de former des entreprises importantes; mais la mort d'un chef un peu distingué, entraîne le sacrifice d'un grand nombre de plusieurs *Towtows*, selon la dignité du chef, & l'on nous apprit qu'on immoleroit dix hommes lorsque *Terreeoboo* rendroit le dernier soupir. Si quelque chose peut diminuer l'horreur de cet usage, les malheureuses victimes ne consentent en aucune manière le sort qui les attend. Lors d'une attaque à coup de massue, par-tout où on se rencontre, les infortunés qu'on a choisis, & qu'on les apporte morts à l'endroit où doit se passer la cérémonie. Le Lecteur se souvient des crânes des captifs sacrifiés à la mort de l'un des grands chefs, que nous trouvâmes sur la balustrade établie autour du sommet du *Morai* de *Kakooa*. Nous acquiescâmes de nouvelles lumières sur ce sujet, au village de *Kowrowa*: ayant demandé à quoi ser-

1779.  
Mars.

voit une petite portion de terrain enfermée par un mur de pierre, l'un des Insulaires nous répondit que c'étoit l'*Hereere*, ou le cimetiere du Chef; & en nous montrant l'un des angles, ajouta: » C'est ici que sont enterrés le *Tanga* » & la *Wahene-Taboo* «; c'est-à-dire, l'homme & la femme sacrifiés à ses funérailles.

» Ils s'arrachent quelques-unes des dents devant de la bouche, & on peut attribuer cet usage à la même cause. Nous rencontrâmes à peine un individu des dernières classes, & nous vîmes très-peu de Chefs qui n'eussent pas perdu une ou plusieurs de ces dents: nous comprîmes toujours que cette punition volontaire n'est pas comme l'amputation de l'une des jointures des doigts aux *Isles des Amis*, la suite d'un chagrin violent occasionné par la mort des personnes qui leur sont chères, mais un sacrifice propitiatoire, offert à l'*Eatooa*, afin d'écarter les dangers & les malheurs dont ils peuvent être menacés.

» Leurs idées, sur une vie future, nous sont bien peu connues. Lorsque nous leur demandâmes où vont les morts? ils nous répondirent communément que le souffle, qu'ils regardent comme l'âme, ou la partie immortelle de l'homme, retourne auprès de l'*Eatooa*. Nous multiplîâmes nos questions sur cette matière, & ils semblèrent nous décrire un lieu particulier, où ils supposent

la demeure d  
découvert s'il  
ils y craignent

» J'ai prom  
ballée du mot

avons remarqu  
effets. Ayant

tion, entre les

la veille de l'arr  
pondit que la E

ait eut lieu, d'a  
nous procédâmes

Dans ces deux  
ment à la défense

la plus scrup  
les principes r

est pour l'auto  
es environs de

où se trouvoient  
par les petites ba

Naturels s'en tir  
quoique cette e

par les Prêtres,  
ait, quand nous

ne pas être arrêt  
y a lieu de cr

déplaire détermin  
câmes vainement

la demeure des morts ; mais nous n'avons pas découvert s'ils y espèrent des récompenses , ou s'ils y craignent des châtimens.

1779.  
Mars.

» J'ai promis au Lecteur , une explication détaillée du mot *Taboo*, & je vais dire ici ce que nous avons remarqué touchant son application & ses effets. Ayant demandé pourquoi la communication, entre les Naturels & nous, étoit défendue la veille de l'arrivée de *Terreeoboo*, on nous répondit que la Baie étoit *tabooée*. Le même interdit eut lieu, d'après notre sollicitation, le jour où nous procédâmes aux funérailles de M. Cook. Dans ces deux occasions, les Naturels se soumirent à la défense, de la manière la plus complète & la plus scrupuleuse ; mais j'ignore si ce fut par des principes religieux, ou uniquement par respect pour l'autorité civile de leurs Chefs. Lorsque nous nous trouvâmes dans les environs de nos observatoires, & l'endroit où se trouvoient nos mâts, eurent été *taboosés* par les petites baguettes dont on les entoura, les Naturels s'en tinrent éloignés avec le même soin : quoique cette espèce de consécration eût été faite par les Prêtres, ils venoient dans l'espace interdit, quand nous les invitâmes ; ils sembloient donc ne pas être arrêtés par des principes religieux, & il y a lieu de croire que la crainte seule de nous déplaire déterminoit leur obéissance. Nous engageâmes vainement les femmes à venir près de



1779.  
Mars.

nous : il est vraisemblable qu'elles résisterent à nos sollicitations , à cause du *Morai* voisin , dont leur est défendu d'approcher dans tous les temps & sur toutes les Isles de ces Mers. J'ai déjà observé que certaines nourritures sont *taboées* pour elles , c'est-à-dire qu'elles ne peuvent en manger. Nous en vîmes souvent auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche ; & quand nous demandâmes la raison de cette singularité , on nous répondit qu'elles étoient *taboées* , ou qu'il ne leur étoit pas permis de se nourrir elles-mêmes. Nous comprîmes toujours qu'elles avoient assisté à des funérailles , ou touché un corps mort , & nous jugeâmes qu'elles sont soumises à un pareil interdit en d'autres occasions. Il est nécessaire d'ajouter qu'alors les Insulaires appliquent indifféremment le mot *taboo* aux personnes & aux choses. Ils disoient , par exemple , *nous sommes taboés* , ou *la Baie est taboée* , &c. ; ils se servent aussi de cette expression pour désigner quelque chose de sacré , de très-respectable , ou de dévoué aux Dieux. Ainsi , le Roi d'*Owhyhee* est appelé *Eree-Taboo* ; une victime humaine , *Tagata-Taboo* ; comme dans l'Archipel des *Amis* l'Isle où réside le Roi est nommée *Tongataboo* (a).

(a) Tonga , dans la Langue des Isles des *Amis* , signifie une

» Je ne sa  
qu'il y a pa  
ou de contr  
Terreeoboo  
Rora, il étoit  
il avoit des e  
ché ; mais no  
pour décider  
dite, est auto  
ou les classe  
mêlent au con  
cepté Kainee-  
auquel il faut  
lerai plus bas ,  
d'un rang disti  
vations que j'a  
la subordination  
dividus de la c  
être sous la dir  
me, auxquels l  
les pays civilis  
» Un fait, de  
que la jalousie  
leurs que non-  
mais une certa  
aux grands Ch  
ois sa place,  
coups de poing

» Je ne fais rien concernant les mariages, sinon qu'il y a parmi eux de ces sortes d'engagemens ou de contrats. J'ai déjà dit qu'à l'époque où Terreeoboo avoit laissé à *Mowee* la Reine *Rora-Rora*, il étoit accompagné d'une autre femme dont il avoit des enfans, & à laquelle il étoit fort attaché; mais nous n'avons pas recueilli assez de faits pour décider jusqu'où la polygamie, proprement dite, est autorisée, ou jusqu'à quel point les Chefs ou les classes inférieures du peuple, l'entre-mêlent au concubinage. J'ai remarqué aussi qu'excepté *Kainee-Kabareea*, & la femme de l'*Orono*, auquel il faut en ajouter trois autres dont je parlerai plus bas, nous n'avons point vu de femmes d'un rang distingué. Si je juge d'après les observations que j'ai eu occasion de faire, touchant la subordination domestique établie parmi les individus de la dernière classe, le ménage paroît être sous la direction d'un homme & d'une femme, auxquels les enfans obéissent, ainsi que dans les pays civilisés.

» Un fait, dont nous fûmes témoins, annonce que la jalousie regne parmi eux; il montre d'ailleurs que non-seulement on exige de la fidélité, mais une certaine réserve, des femmes mariées, aux grands Chefs. *Omeah* quitta deux ou trois fois sa place, au milieu de l'un des combats à coups de poing qu'on exécuta devant nous. Il

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

alla auprès de sa femme , le déplaisir peint sur le visage , & nous jugeâmes par ses gestes qu'il lui ordonnoit de se retirer. Comme elle étoit très-belle , il pensa peut-être qu'elle attiroit trop notre attention; peut-être avoit-il d'autres raisons : au reste , je dois dire que nous ne lui avions donné aucun sujet de jalousie. La femme ne se retira point ; lorsque le spectacle fut terminé , elle s'approcha de nous , & nous ayant demandé quelques bagatelles , nous lui fîmes entendre que nous n'en avions point sur nous , mais que si elle vouloit nous accompagner à notre tente , elle en rapporteroit des choses qui seroient de son goût. Elle consentit à nous accompagner ; Omeah qui s'en aperçut , la suivit ; & la saisissant par les cheveux , il lui appliqua des coups de poing très-rudes. Nous étions la cause innocente de la colere de son mari , & sa brutalité nous indigna ; mais on nous avertit qu'Omeah étoit d'un rang très-distingué , & qu'il ne nous convenoit pas de nous mêler de cette querelle. A la fin les Naturels interposerent leurs bons offices , ce qui nous fit un grand plaisir , & le lendemain nous eûmes la satisfaction de rencontrer le mari & la femme qui étoient ensemble de très-bonne humeur : ce qui est plus singulier encore , la femme ne nous permit pas de faire des reproches au mari sur ce qui s'étoit passé la veille , quo-

que nous en  
clairement q  
devoit.

» Tandis q  
fond de la B  
fions de voi  
cérémonies fi  
qu'un des Ch  
que nous occ  
& je trouvai  
de la cour qu  
voit le mort.  
de plumes rou  
bitation sur la  
il pouffoit pres  
lamentable , a  
singulieres , &  
grossieres qu'o  
quelque temps  
étendit une gr  
deux hommes  
maison , & vi  
égales : les deu  
formoient la p  
femmes étoient  
elles portoient  
vertes découpé  
avoit dans l'un

que nous en eussions bien envie ; elle nous dit clairement qu'Omeah s'étoit conduit comme il le devoit.

1779-  
Mars.

» Tandis que j'étois à l'observatoire établi au fond de la Baie de *Karakakooa*, j'eus deux occasions de voir une partie considérable de leurs cérémonies funéraires. On vint m'avertir un jour, qu'un des Chefs venoit de mourir près du lieu que nous occupions : je me rendis à sa maison, & je trouvai une foule nombreuse assise autour de la cour qui précédoit la cabane où se trouvoit le mort. Un homme qui avoit un chapeau de plumes rouges, s'avança de l'intérieur de l'habitation sur la porte, & mettant sa tête dehors, il pouffoit presque à chaque moment un cri très-lamentable, accompagné des grimaces les plus singulieres, & des contorsions de figure les plus grossieres qu'on puisse imaginer. Il jouoit depuis quelque temps cette espece de farce, lorsqu'on étendit une grande natte au milieu de la cour : deux hommes & treize femmes sortirent de la maison, & vinrent s'y asseoir sur trois lignes égales : les deux hommes & trois des femmes formoient la premiere. Le cou & les mains des femmes étoient ornés de palatines de plumes ; & elles portoient sur leurs épaules de larges feuilles vertes découpées d'une maniere curieuse. Il y avoit dans l'un des angles de la cour, près d'une

1779.  
Mars.

petite cabane, six jeunes garçons qui agitoient de petites bannieres blanches, & quelques-unes de ces baguettes garnies de plumes, ou bâtons du *taboo*, dont j'ai parlé souvent dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ils ne voulurent pas me permettre de les approcher. Je soupçonnai que la hutte contenoit le mort; mais je compris ensuite qu'il étoit dans l'habitation où l'homme au chapeau rouge avoit commencé les cérémonies, en poussant des cris à la porte. Les quinze personnes assises sur la natte, se mirent à chanter un air mélancolique, accompagné de mouvemens du corps & des bras, qui avoient de la lenteur & de la mollesse; cette musique duroit depuis quelque temps, lorsqu'elles se leverent sur leurs genoux, & prenant une posture mitoyenne entre celle d'un homme qui est à genoux, & celle d'un homme qui est assis, elles remuerent peu-à-peu leurs bras & leurs corps, jusqu'au point d'une extrême rapidité: sur ces entrefaites, le ton de la musique se trouvoit en mesure avec leurs mouvemens: un pareil exercice étoit trop violent pour être de longue durée, & leurs mouvemens se ralentirent par intervalles: à la fin de cette partie de la cérémonie, qui prit une heure, on apporta de nouvelles nattes qu'on étendit aussi au milieu de la cour, où quatre ou cinq vieilles femmes, parmi lesquelles

on me montra  
à pas compte  
devant la pre  
cris, & déplor  
venoit de f  
joignirent à ell  
la tête penché  
de la revêrie.  
me retirer à l'  
heure après,  
tion. Je passa  
de la soiré  
continuoient à  
angeries à-peu  
viens de décrir  
main de très-b  
de la cérémonie  
du mort, dès  
de trouver la  
té régnoit aux  
qu'on avoit en  
de quelle mani  
femmes d'un ra  
de moi, interro  
matiere; elles a  
venoit des c  
près de moi, &  
me dirent bien

---

 1779.  
 Mars.

on me montra la femme du Chef mort, s'ôtirent  
 pas comptés de la maison, & s'étant assises  
 devant la première troupe, elles poussèrent des  
 cris, & déplorèrent avec fracas, la perte qu'elles  
 venoient de faire : les treize autres femmes se  
 joignirent à elles, tandis que les hommes tenoient  
 la tête penchée, dans l'attitude de la tristesse &  
 de la rêverie. En ce moment, je fus obligé de  
 me retirer à l'observatoire : je revins une demi-  
 heure après, & je les revis dans la même po-  
 sition. Je passai, avec eux, une assez grande par-  
 tie de la soirée, & lorsque je les quittai, elles  
 continuoient à pousser des cris, & à faire des  
 sauterelles à-peu-près semblables à celles que je  
 viens de décrire ; je résolus de revenir le lende-  
 main de très-bonne heure, afin d'assister au reste  
 de la cérémonie. Je revins en effet à l'habitation  
 du mort, dès qu'il fut jour ; mais j'eus le déplai-  
 sir de trouver la compagnie dispersée : la tranqui-  
 llité régnoit aux environs : on me fit comprendre  
 qu'on avoit enlevé le corps, & je ne pus savoir  
 de quelle manière on en avoit disposé. Trois  
 femmes d'un rang distingué, qui s'approchèrent  
 de moi, interrompirent mes recherches sur cette  
 matière ; elles avoient à leur suite des gens qui  
 tenoient des chasse-mouches ; elles s'assirent  
 près de moi, & la conversation commença ; elles  
 me dirent bientôt que ma présence empêchoit

1779.  
Mars.

quelques rites nécessaires. Je m'éloignai, & dès que je les eus perdues de vue, leurs lamentations & leurs cris frappèrent mes oreilles; je les joignis peu d'heures après; elles s'étoient peintes en noir la partie inférieure du visage.

» J'observai ces cérémonies une seconde fois, à la mort d'un homme du peuple: ayant entendu des cris plaintifs qui sortoient d'une misérable cabane, j'entrai dans la hutte, & je trouvai une femme âgée & sa fille pleurant sur le corps d'un vieillard qui venoit d'expirer, car il étoit encore chaud. La première chose qu'elles firent, fut de jeter des étoffes sur le mort: elles se couchèrent ensuite à côté du cadavre, & ayant tiré l'étoffe sur elles, elles chanterent d'un ton languoureux, & elles répéterent souvent, *Awe Medoah! Aveh Tanée! Oh mon Pere! Oh mon Mari!* Une fille plus jeune étoit prosternée la face contre terre, dans un des coins de l'habitation; des étoffes noires la couvroient, & elle répétoit les mêmes paroles. Lorsque je sortis je rencontraï à la porte, un certain nombre de leurs voisins qui écoutoient dans un profond silence les lamentations de ces femmes. Je résolus de profiter de l'occasion, pour découvrir de quelle manière ils disposent des morts, & m'étant assuré, avant de me mettre au lit, qu'on n'avoit pas enlevé le corps, j'ordonnai aux sen-

tinelles de se  
m'avertir sur  
Insulaires se  
mais la vigila  
car je vis le  
dans la caban  
qu'on en avo  
avec leurs do  
ment me dire  
flots, ou peun  
de la Baie',  
partie de l'Is  
Morais, ou H  
les hommes c  
Nous remarqu  
terra le Chef  
me résistance  
rouges.

» Les seuls  
morceaux de c  
eux, dit M. C  
arrivée, étoier  
ron deux pouc  
che de bois (c  
qui nous parut

(\*) Le Capitaine  
dans son Cabinet.

---

 1779.  
 Mars.

& des sentinelles de se promener devant la maison, & de m'avertir sur le champ, s'ils croyoient que les Insulaires se préparassent à emporter le cadavre; mais la vigilance des sentinelles fut en défaut, car je vis le matin, que le corps n'étoit plus dans la cabane. Je demandai aux Insulaires ce qu'on en avoit fait? Ils me montrèrent la mer avec leurs doigts; ils vouloient vraisemblablement me dire qu'on l'avoit jeté au milieu des flots, ou peut-être qu'on l'avoit porté au-delà de la Baie, à l'un des cimetières d'une autre partie de l'Isle. On enterre les Chefs dans les *Morais*, ou *Heree-Erees*, & on place à côté d'eux les hommes qu'on sacrifie à leurs funérailles. Nous remarquâmes que le *Morai* où l'on enterra le Chef qui fut tué dans la caverne, après une résistance si intrépide, étoit pavoisé d'étoffes rouges.

» Les seuls outils de fer, ou plutôt les seuls morceaux de ce métal, que nous ayions vus parmi eux, dit M. Cook, & qu'ils eussent avant notre arrivée, étoient une portion de cerceau d'environ deux pouces de longueur, adaptée à un manche de bois (a), & un autre outil tranchant, qui nous parut être la pointe d'un grand sabre.

---

(a) Le Capitaine King l'acheta, & on la trouve aujourd'hui dans son Cabinet.



1779.  
Mars.

Ils connoissoient d'ailleurs presque tous l'usage du fer, & quelques-uns de nos Messieurs imaginèrent que des Européens nous avoient précédés sur ces Isles : mais il me semble que leur surprise extrême à l'aspect de nos vaisseaux, & leur ignorance absolue de l'usage de nos armes à feu, contrarient cette opinion. Ils peuvent avoir acquis des morceaux de fer, ou la connoissance de ce métal, de bien des manières, & il n'est pas besoin de leur supposer une liaison immédiate avec les Européens. Il paroît incontestable, que les Habitans de cette mer ne le connoissoient point avant l'expédition de Magellan ; car les bâtimens qui traversèrent l'Océan Pacifique bien tôt après le retour de ce Navigateur, n'en trouverent pas un seul morceau, & nous nous sommes aperçus nous-mêmes, dans le cours de nos derniers Voyages, que différentes Isles auxquelles nul Vaisseau Européen connu, n'avoit abordé, savoient l'usage qu'on en fait. Mendanço en montra & en laissa sans doute sur toutes les Terres où il relâcha durant ses deux expéditions, & cette connoissance se répandit sur chacune des Isles, avec lesquelles elles entretenoient des communications : elle s'étendit même plus loin, & les Naturels des pays qui ne purent se procurer des échantillons de ce métal précieux, durent en obtenir du moins la description, d'après laquelle

le Pont recon  
rds. Après  
Pacifique ; il  
la belle Nation  
toutes ces Isle  
voient des c  
également la c  
chouten, do  
commencerent  
terminerent au  
ent après Quin  
Tongataboo,  
is : je savois c  
ce Navigateur  
amis, le n  
voit occasionn  
ailleurs néan  
groupe s'étoi  
l'existence du  
Boscaven, sur  
me Wallis laiss  
trouvai à Tong  
quelques deg  
ggewin perdit  
mencieuses ; &  
ger que si les H  
la Société ne l  
connoissent d

l'usage de l'ont reconnu lorsqu'il s'est offert à leurs regards. Après Mendana, Quiros traversa l'Océan Pacifique ; il débarqua à la *Sagittaria*, à l'Isle de la *bello Nation*, & à la *Terre du Saint-Esprit* ; toutes ces Isles & d'autres avec lesquelles elles avoient des communications, durent acquérir également la connoissance du fer. Le Maire & Schouten, dont les liaisons avec les Insulaires ne s'étoient pas étendues beaucoup plus loin à l'Est, & se bornèrent aux Isles des *Cocos* & de *Horn*, vinrent ensuite à la suite de Quiros. Je trouvai un morceau de fer à *Tongataboo*, en 1773, & je n'en fus pas surpris ; car le Capitaine Tasman y avoit relâché : mais ce Navigateur n'avoit pas découvert les Isles des *Amis*, le morceau de fer, dont je parle, n'en étoit pas sorti ; il m'avoit occasionné bien de fausses conjectures. J'ai vu ailleurs néanmoins, comment les Habitans de ce groupe s'étoient assurés pour la seconde fois de l'existence du fer. *Neotaboo*, *Taboo*, ou l'Isle de *Boscaven*, sur laquelle les vaisseaux du Capitaine Wallis laissèrent le morceau de fer que je trouvai à *Tongataboo*, & d'où Poulaho l'a reçu, est à quelques degrés au Nord-Ouest. On fait que le Capitaine Roggewin perdit un de ses bâtimens sur les Isles de *Utaheia* & de *Utaheia* ; & , d'après leur position, on peut conjecturer que si les Habitans d'*O-Taïti* & du groupe de *Utaheia* ne les fréquentent pas souvent, ils ne connoissent du moins. Il est également sûr

---

1779.  
Mars.

1779.  
Mars.

que ces dernières peuplades connoissent le fer, & qu'elles en acheterent avec beaucoup d'empressement, lorsque le Capitaine Wallis découvrit *O-Taïti*; elles ne pouvoient avoir acquis cette connoissance, que par le moyen des Isles voisines, où les Navigateurs en avoient laissé autrefois. Elles conviennent aujourd'hui qu'elles avoient acquis par-là cette instruction, & elles nous ont dit depuis, qu'avant l'arrivée du Capitaine Wallis, elles faisoient un si grand cas du fer, qu'un Chef d'*O-Taïti*, qui possédoit deux clous, en tiroit un revenu assez considérable, en les prêtant à ses voisins pour percer des trous, dans des circonstances où leurs méthodes nationales étoient insuffisantes ou trop pénibles (a). Les Naturels des Isles de la Société, que nous trouvâmes à *Waiteoo*, avoient été jetés sur cette Terre long-temps après l'époque où leurs Compatriotes acquirent la connoissance du fer; il est vraisemblable qu'ils n'avoient point d'échantillons de

---

(a) Le Pere Cantova dit que les Chefs des Isles Carolines s'enrichissent également en louant des clous: « Si par hasard un vaisseau étranger laisse dans leurs Isles quelques clous, ceux de fer, ils appartiennent de droit aux *Tamoles*, qui font faire des outils, le mieux qu'il est possible. Ces outils sont un fonds dont le *Tamole* tire un revenu considérable; car il les donne à louage, & ce louage se paye assez cher » page 314 «.

1779-  
Mars.

at le fer, quand ils furent recueillis de la manière  
 d'empres j'ai indiquée plus haut ; mais il est aisé de  
 découvrir, qu'ils décrivent assez bien la nature  
 de cet usage de ce métal à la Nation qui leur pro-  
 duisit des soins si hospitaliers. Les Habitans de  
 l'Isle de *Hervey*, le désir de posséder du fer, désir  
 que nous montrèrent ces derniers, durant nos  
 courtes entrevues avec eux.

Ces faits expliquent assez, comment la con-  
 naissance du fer s'est répandue sur les Isles de  
 l'Océan Pacifique, qui n'ont jamais eu de commu-  
 nication immédiate avec les Européens ; & il est  
 facile de croire, que par-tout où l'on aura parlé de  
 l'existence de ce métal, & que par-tout où l'on  
 aura laissé des morceaux, les Naturels s'em-  
 presseront de s'en procurer une quantité consi-  
 dérable. L'application de ces remarques au point  
 que nous examinons, n'est pas difficile. Les In-  
 habitans d'*Atooi* & de *Oneehow*, ont pu tirer la  
 connaissance de ce métal des Isles intermé-  
 diaires, situées entre leurs pays & les Isles des  
*Larrons*, qui ont presque toujours été fréquentés  
 par les Espagnols, depuis le Voyage de Magel-  
 lan ; & l'éloignement des Isles des *Larrons*, laisse  
 quelques doutes sur cette explication, ne trouve-t-on  
 pas au vent, le vaste continent de l'*Amérique*,

Isles Caroli-  
 nes par hasard  
 ces lieux m  
 L'Amoles, qui  
 ble. Ces ou  
 u considérab  
 aye assez ch

1779.  
Mars.

où les Espagnols sont établis depuis plus de deux siècles, & durant cette période, les côtes de ces Isles *Sandwich* n'ont-elles pas dû recevoir fréquemment des débris de naufrage ? Il paroît sûrement vraisemblable, que des débris contenant du fer, ont été portés de temps en temps par le vent alisé de l'Est, aux Isles dispersées sur cet immense Océan. La distance d'*Atooi* à l'*Amérique*, n'est pas une objection solide ; & quand elle auroit plus de force, elle ne détruiroit pas ma supposition : des vaisseaux Espagnols traversent l'Océan Pacifique toutes les années, & il est clair qu'outre la perte d'un mât & de ses garnitures, des tonneaux environnés de cercles de fer, beaucoup d'autres choses dans lesquelles il y a des morceaux de fer peuvent être jetées à la mer ou tomber dans les flots pendant une si longue traversée, & aborder ensuite sur quelque Terre. Mais ce que je viens de dire n'est pas une simple conjecture : un de mes gens vit dans une maison de *Wymoa* des bois de sapin ; ils étoient rongés par les vers, & on lui dit qu'ils avoient été apportés sur la côte par les vagues ; les Naturels nous déclarerent d'ailleurs expressément, que les échantillons de fer que nous trouvâmes parmi eux leur étoient venus de l'Est.

» Si les Espagnols avoient découvert, dans

dernier siècle, qu'ils auroient pu trouver ces Terres, & qu'ils n'alloient pas ou d'une découverte ou d'un établissement pour la conquête de l'Amérique, d'*Acapulco* presque à mi-côte d'une des *Larrons* dans la traversée, ils n'auroient pas alongé leur voyage, ils n'auroient même pas couru le danger de perdre le vent de l'Est, eux-mêmes occupent. La conquête n'a pas été moins favorablement entendirent quelques-uns des *Larrons*, & d'eau pour ne pas y auroient trouvé dans un mois ils auroient atteint la pointe de *Manille* & ils n'auroient pas rencontré de retour bien après une absence de Lord Anson se trouvaient de fatigues &

1779.  
Mars.

dernier siècle, les Isles *Sandwich*, il paroît sûr  
 qu'ils auroient profité de l'heureuse position de ces  
 Terres, & qu'ils auroient fait d'*Atooi*, d'*Owhy-*  
*toe* ou d'une des terres voisines, un lieu de rafraî-  
 chissement pour les vaisseaux qui vont, chaque  
 année, d'*Acapulco* à *Manille*; elles se trouvent  
 presque à mi-chemin entre *Acapulco* & *Guam*,  
 une des *Larrones*, le seul port où ils relâchent  
 dans la traversée de l'Océan Pacifique, & ils n'au-  
 roient pas alongé leur route d'une semaine; ils  
 auroient même pu s'y reposer sans courir le mou-  
 vre danger de perdre leur passage; car le vent  
 d'Est, exerce son action sur l'espace qu'elles  
 occupent. La connoissance de cet Archipel n'eût  
 été moins favorable à nos Flibustiers, qui se  
 rendirent quelquefois de la côte d'*Amérique* aux  
 Isles des *Larrons*, ayant à peine assez de vivres  
 & d'eau pour ne pas mourir de faim & de soif;  
 s'ils y auroient trouvé des vivres en abondance,  
 & dans un mois d'une navigation sûre, ils au-  
 roient atteint la partie de la *Californie*, que le gal-  
 lion de *Manille* est obligé de reconnoître; s'ils  
 n'avoient pas rencontré le gallion, ils auroient  
 pu retourner bien radoubés à la côte d'*Amérique*,  
 après une absence de deux mois. Enfin, combien  
 Lord Anson se seroit cru heureux, & de com-  
 bien de fatigues & de peines il se seroit affran-

1779.  
Mars.

chi, s'il eût su qu'il y avoit à mi-chemin, entre l'Amérique & Tinian, un groupe d'Isles en état de fournir à tous ses besoins ! L'élégant Historien de son Voyage en auroit fait une description plus agréable que celle dont je viens de donner l'esquisse «.



LIV

RÉCIT des  
RÉSOLU  
durant leur  
Retour en  
de CANTO  
ESPÉRAN

LES Vaisseaux  
le 15 Mars  
une navigatio  
dans le plan de  
le 28 Avril à l'a  
de celles du Ka

Premiere Relâche  
cet

» Nous n'app  
de trente habitati  
que nous désirio  
leur position no  
ait Petropaulowsk  
ce à l'hospitalité  
âmes ici, & je

LIV  
Tome XXIII

## LIVRE SIXIEME.

RÉCIT des opérations des Vaisseaux la  
*RÉSOLUTION & la DÉCOUVERTE*,  
 durant leur seconde campagne au Nord.  
 Retour en ANGLETERRE, par la route  
 de CANTON & du CAP DE BONNE-  
 ESPÉRANCE.

LES Vaisseaux Anglois partirent des Isles Sand-  
 wich le 15 Mars 1779, & après des recherches 1779-  
 & une navigation dont les détails n'entrent pas Mars.  
 dans le plan de cet Abrégé, la *Résolution* arriva  
 le 28 Avril à l'avant de la Baie d'*Awatska*, l'une 28 Avril.  
 de celles du *Kamtchatka*.

*Premiere Relâche au Kamtchatka. Remarques sur  
 cette partie du Monde.*

» Nous n'apperçûmes pas, dit M. King, plus  
 de trente habitations en tout, & malgré le respect  
 que nous désirions avoir pour un *Ostrog* Russe,  
 leur position nous obligea de conclure que c'é-  
 toit *Petropaulowska*. Au reste, je dois rendre jus-  
 tice à l'hospitalité généreuse que nous rencon-  
 trâmes ici, & je dirai d'avance, pour satisfaire la



1779.  
Avril.

curiosité du Lecteur, que si nous nous étions mépris sur la beauté de la ville, nous ne nous attendions pas à y être si bien traités. En effet, à cette extrémité du monde, plus pauvre & d'un aspect plus sauvage que tout ce qu'on peut concevoir, & où la civilisation n'a aucun moyen de pénétrer; dans cette région barricadée de glaces & couverte de neige, même pendant l'été; dans ce misérable port, bien inférieur au dernier de nos bourgs de Pécheurs, nous trouvâmes une sensibilité de cœur, une grandeur d'ame & une élévation de sentiment qui honoreroient la nation la plus éclairée, établie sous le climat le plus heureux.

29.

» Durant la nuit, la marée fit dériver beaucoup de glaces près de nous : on me chargea, à la pointe du jour, d'aller avec les canots examiner la Baie, & de remettre au Commandant Russe les lettres qu'on nous avoit données à *Oonalashash*. Je fis ramer vers le village que j'ai déjà indiqué & après m'y être avancé aussi loin qu'il fut possible avec les embarcations, je descendis sur la glace qui s'étendoit à près d'un demi-mille de la côte. M. Webber & deux des Matelots m'accompagnèrent : sur ces entrefaites, le *Master* nous mena la pinasse & la chaloupe; il acheva la reconnaissance de la Baie, & il me laissa le petit canot pour retourner à bord.

» Je crus que les Habitans n'avoient vu ni

*Résolution* ni

pas une seule

après notre de

peu de chemin

un petit nomb

de nous & qu

traîneau condu

un seul homme

face de nous.

voiture singulie

de cet étranger

de nous donner

ment son traînea

que temps d'une

prit à la hâte le

départ nous sur

commencions à

très-difficile &

nous enfoncions

genou, & quoi

pouvant découvr

nous courions r

traver & de tou

l'arriva; je voul

suspect, afin de

avant de pouvoir

autre aussi dange

sculai bas. Par b

---

 1779.  
 Avril.

*Résolution* ni les canots ; car nous n'aperçûmes pas une seule personne dans la bourgade , même après notre descente. Quand nous eûmes fait un peu de chemin sur la glace , nous découvrîmes un petit nombre d'Habitans qui s'approchoient de nous & qui s'en retournoient à la hâte. Un traîneau conduit par des chiens , & qui portoit un seul homme , arriva cependant sur la greve en face de nous. Tandis que nous examinions cette voiture singulière , & que nous admirions la bonté de cet étranger , auquel nous supposions le projet de nous donner du secours , il retourna brusquement son traîneau , après nous avoir regardé quelque temps d'une manière bien attentive , & il reprit à la hâte le chemin de l'*Ostrog*. Ce brusque départ nous surprit & nous affligea ; car nous recommencions à trouver notre course sur la glace , très-difficile & même dangereuse. A chaque pas nous enfoncions dans la neige presque jusqu'au genou , & quoique le fond fût assez solide , ne pouvant découvrir les parties foibles de la glace , nous courions risque à tous les momens de la crever & de tomber dans la mer. C'est ce qui m'arriva ; je voulus passer très-vîte sur un endroit suspect , afin de le presser avec moins de force : avant de pouvoir m'arrêter , je me trouvai sur un autre aussi dangereux qui rompit sous moi , & je coulai bas. Par bonheur je me débarrassai de la

1779.  
Avril.

glace qui m'environnoit, & l'un des Matelots qui étoit à peu de distance me jeta une gaffe qu'il tenoit; j'établis cette gaffe en travers de quelques glaces flottantes placées près de moi, & je vins à bout de me relever.

» A mesure que nous approchâmes de la côte nous trouvâmes, contre notre attente, la glace plus rompue qu'elle ne l'avoit été auparavant. Nous eûmes cependant la satisfaction de voir un autre traîneau qui venoit près de nous; mais au lieu de voler à notre secours, le conducteur s'arrêta & il se mit à nous faire des questions que nous ne comprenions pas. Je voulus lui jeter les lettres d'Ismyloff, & au lieu de les prendre, il s'en retourna à la hâte: je crois que les impressions de ma petite troupe l'accompagnèrent. Ne sachant qu'imaginer d'après cette étrange conduite, nous continuâmes avec beaucoup de circonspection notre marche vers l'*Ostrog*, & quand nous en fûmes à un quart de mille, nous aperçûmes un corps d'hommes armés qui s'avançoient vers nous. Afin de leur donner le moins d'alarme qu'il seroit possible, & de montrer les dispositions les plus pacifiques, j'ordonnai aux deux Matelots qui portoient des gaffes de se tenir derrière, & nous nous avançâmes M. Webber & moi. Le Détachement Russe, composé d'environ trente Soldats, étoit conduit par un homme d'un

physionomie  
la main. Il s'a  
& il rangea sa  
lettres d'Ismyl  
dre que nous é  
apporté ces p  
par la suite qu'  
nous avoir exa  
fit prendre la r  
sience & avec  
souvent à sa pe  
inter diverses e  
ment des armes  
montrer que si  
employer la vio  
des hommes qui  
» Quoique m  
quoique le froid  
des membres, &  
contre-temps  
de cette pa  
fin à la maison  
détachement, da  
lorsqu'on eut  
soldats en-dehors  
cas, le maître d  
tre personne, q  
re du Port. Ils c

---

 1779.  
 Avril.

phyfionomie intéreffante , qui avoit une canne à  
 la main. Il s'arrêta à quelques verges de nous ,  
 & il rangea fa troupe en bataille. Je lui remis les  
 lettres d'Ifmyloff; je tâchai de lui faire compren-  
 dre que nous étions Anglois , & que nous avions  
 apporté ces papiers d'*Oonalashka* ; mais je fus  
 par la fuite qu'il ne m'avoit pas entendu. Après  
 nous avoir examiné bien attentivement, il nous  
 fit prendre la route du village : il nous mena en  
 plénitude & avec beaucoup d'appareil; il ordonna  
 à fa petite troupe de s'arrêter & d'exé-  
 cuter diverfes évolutions ; il l'exerça au manie-  
 rement des armes, vraisemblablement afin de nous  
 montrer que fi nous étions affez téméraires pour  
 employer la violence, nous aurions à combattre  
 des hommes qui favoient leur métier.  
 Quoique mes habits furent très-mouillés ;  
 quoique le froid produisit un friffon dans tous  
 mes membres , & que ces délais survinffent bien  
 contre - temps , il me fut impossible de ne pas  
 être de cette parade militaire. Nous arrivâmes  
 enfin à la maison de l'Officier qui commandoit le  
 détachement, dans laquelle on nous fit entrer ,  
 lorsqu'on eut donné des ordres & posté des  
 foldats en-dehors des portes, avec beaucoup de  
 cas, le maître du logis parut, accompagné d'une  
 autre personne, que nous jugeâmes être le Secrê-  
 taire du Port. Ils ouvrirent une des lettres d'If-

1779.  
Avril.

myloff, & un Exprès porta la seconde à *Bolcherevsk*, ville située au côté occidental de la péninsule du *Kamtchatka*, où le Gouverneur de cette Province réside ordinairement.

» Ainsi que je l'avois conjecturé, les Habitans de l'*Ostrog* n'avoient point vu notre vaisseau la veille, lorsque nous mouillâmes dans la Baie, & ils ne nous apperçurent durant cette matinée, qu'au moment où nos canots furent assez près de la glace. Nous sûmes ici que cette découverte les avoit beaucoup effrayés. La garnison prit les armes sur le champ. On plaça deux pieces de campagne à l'entrée de la maison du Commandant; & on les pointa sur nos bateaux; les boulets, la poudre & les mèches allumées furent apportées au pied des canons.

» L'Officier dans la maison duquel nous nous trouvions étoit un Sergent, & il commandoit l'*Ostrog*: lorsqu'il fut revenu de l'alarme que nous lui avions causée, il nous traita avec toute l'hospitalité & l'amitié possibles. Son habitation étoit d'une chaleur insupportable, mais d'une extrême propreté. Il eut la politesse de me donner un de ses vêtemens complets, & lorsqu'il j'eus changé d'habit, il nous pria de nous mettre à table; je suis persuadé qu'il nous servit ce qu'il possédoit de meilleur, & vu le peu de temps qu'il avoit eu pour ordonner le repas, nous

stimes surpris  
n'avoient pas  
& du bouilli :  
tranches de bo  
de l'eau chau  
oiseau rôti, d  
pas, mais d'un  
eûmes mangé  
placé par du  
différentes : le  
fait un plat d'e  
bîmes du *quaf*  
d'usage en Rus  
mauvais dans r  
apporta elle-m  
lui permit pas  
notre dîner, du  
remarquer que  
ques révérences  
nous essayâmes  
les motifs & l'o  
Il avoit probab  
& il parut nous  
heureusement a  
parloit d'autre  
chadale, & nou  
viner ses répor  
notre côté & c

fimes surpris de faire si bonne chere. Ses gens  
 n'avoient pas eu le loisir de préparer de la soupe  
 & du *bouilli* : mais on nous servit en place des  
 tranches de bœuf froides, sur lesquelles on versa  
 de l'eau chaude. On apporta ensuite un gros  
 oiseau rôti, d'une espece que je ne connoissois  
 pas, mais d'un goût excellent. Quand nous en  
 eûmes mangé une partie, on l'ôta & il fut rem-  
 placé par du poisson apprêté de deux manieres  
 différentes : le reste de l'oiseau, dont on avoit  
 fait un plat d'entremets, reparut bientôt. Nous  
 eûmes du *quass*, liqueur dont on fait beaucoup  
 d'usage en Russie, & ce fut ce qu'il y eut de plus  
 mauvais dans notre dîner. La femme du Sergent  
 apporta elle-même plusieurs des plats, & on ne  
 lui permit pas de manger avec nous. A la fin de  
 notre dîner, durant lequel il n'est pas besoin de  
 remarquer que la conversation se borna à quel-  
 ques révérences & à d'autres égards réciproques,  
 nous essayâmes de faire comprendre à notre hôte  
 les motifs & l'objet de notre arrivée dans ce port.  
 Il avoit probablement été instruit par Ismyloff,  
 & il parut nous entendre assez bien ; mais mal-  
 heureusement aucun des Habitans de l'*Ostrog* ne  
 parloit d'autre langue que le Russe & le Kamt-  
 chadale, & nous eûmes bien de la peine à de-  
 viner ses réponses. Après de grands efforts de  
 notre côté & du sien, nous jugeâmes qu'il n'y

1779.  
 Avril.

1779.  
Avril.

avoit point de vivres ou de munitions navales en cet endroit ; qu'on trouvoit à *Bolcheretsk* une quantité considérable de ces articles ; que , selon toute apparence , le Commandant de la Province s'empreseroit de nous fournir les choses dont nous avions besoin ; mais qu'avant l'arrivée de ses lettres , ni le Sergent , ni les Soldats , ni les Habitans de la bourgade de *Saint - Pierre & Saint - Paul* , n'oseroient venir à bord de nos vaisseaux.

» Il étoit temps de nous en aller ; & comme mes habits se trouvoient encore trop humides , je priaï le Sergent de vouloir bien consentir que j'emportasse à bord ceux qu'il avoit eu la bonté de me prêter. Il y consentit de bon cœur , & il procura tout de suite à chacun de nous , un traîneau attelé de cinq chiens & mené par un homme du pays. Cette voiture fit un grand plaisir à nos Matelots , & ce qui les amusa encore davantage leurs gasses eurent un traîneau particulier. Les traîneaux du *Kamtchatka* sont si légers , & leur construction est si ingénieuse , que nous allâmes très - vite & très - sûrement sur la glace : avec toutes les précautions possibles , nous n'aurions pu jouir de ces avantages , si nous avions fait la route à pied.

» Nous trouvâmes , à notre retour , que les bateaux remorquoient la *Résolution* vers le Vil-

lage. Le lendemain du jour ; la g  
maniere rapide ,  
remplit presque  
plusieurs de nos  
gent , qui les ac  
le Capitaine Cl  
erum ; il ne cr  
gréable , & il e  
de l'espece de la  
ingt truites. No  
eux : les volées  
rentes especes  
qui étoient dans  
s'il fut impossib  
s'il.  
» La *Découver*  
le matin d  
es tout de suite  
riva près de no  
le ciel s'étant  
us le vent de la  
oment où il en  
ée fermée par  
oyant pas , il av  
quelques coup  
é ensuite que l'  
cée de glaces

Le lendemain il fit assez chaud vers le mi-  
 lieu du jour; la glace commença à se rompre d'une  
 manière rapide, & dérivant avec la marée, elle  
 rempli presque entièrement l'entrée de la Baie.  
 Plusieurs de nos Messieurs allerent voir le Ser-  
 gent, qui les accueillit d'une manière très-polie.  
 Le Capitaine Clerke lui envoya deux bouteilles  
 de rum; il ne crut pouvoir lui rien offrir de plus  
 agréable, & il en reçut de très-belles volailles,  
 de l'espece de la gélinotte à longue queue, &  
 vingt truites. Nos chasseurs ne furent pas heu-  
 reux: les volées nombreuses de canards de dif-  
 férentes especes, & de pigeons du *Groënlant*  
 qui étoient dans la Baie, parurent si sauvages,  
 qu'il fut impossible de les amener à la portée du  
 fusil.  
 La *Découverte* se montra à l'entrée de la  
 Baie le matin du 1.<sup>er</sup> de Mai. Nous envoyâ-  
 mes tout de suite un canot à son secours, & elle  
 arriva près de nous le soir. M. Gore nous dit  
 que le ciel s'étant éclairci le 28, il s'étoit trouvé  
 sous le vent de la Baie; que le lendemain, au  
 moment où il en atteignit le travers, il vit l'en-  
 trée fermée par les glaces; que, ne nous y  
 voyant pas, il avoit gagné le large, après avoir  
 tiré quelques coups de canon; qu'ayant remar-  
 qué ensuite que l'entrée étoit seulement embar-  
 rassée de glaces flottantes, il avoit résolu d'y

---

 1779.  
 Avril.  
 30.



1779.  
Mai.

2.

pénétrer. Le ciel fut si variable, il tomba de si grosses bouffées de neige le 2, que les Charpentiers ne purent continuer leur travail. Le thermometre fut le soir à 28<sup>d</sup>, & la gelée extrêmement forte pendant la nuit.

3. Le 3, au matin, nous vîmes deux traîneaux qui traversoient le village : le Capitaine Clerke m'envoya à terre, pour savoir si on avoit reçu des nouvelles du Gouverneur de la Province ; car la réponse à la lettre envoyée par le Sergent pouvoit être arrivée. *Bolcheretsk*, en suivant la route ordinaire, est éloigné de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, d'environ cent trente-cinq mille Anglois : nos dépêches étoient parties le 29 sur un traîneau attelé de chiens : on reçut la réponse de bonne heure, le matin du 3, comme nous l'apprîmes ensuite ; ainsi, l'Express fit deux cents soixante & dix milles en trois jours & demi.

» Au reste, on nous cacha, pour le moment la réponse du Gouverneur ; & lorsque je fus chez le Sergent, on me dit qu'on nous la communiqueroit le lendemain. Tandis que j'étois à terre le canot qui m'avoit amené & un bateau de *Découverte* se trouverent pris par les glaces qu'un vent du Sud avoit amenées de l'autre côté de la Baie. La *Découverte* les voyant embarrassés, leur envoya sa chaloupe, qui partagea bien-

ôt le même  
d'un quart  
environner  
s'obligea de  
rien n'annon  
neaux pussent  
en traîneau f  
ques - uns de  
nous embarq  
rent des vaisse  
passa la nuit à  
» La gelée f  
mais à l'appro  
changea, fit c  
canots se retr  
rayé le plus le  
» Plusieurs t  
es bords de la  
chercher les G  
nous amena,  
stablish à *Bolch*  
Allemand, non  
du Major Behn  
du Capitaine C  
de la glace, &  
grandeur de  
deux cents ver  
want de s'emba

---

 1779.  
 Mai.

eût le même sort ; & une ceinture de glace ,  
 d'un quart de mille de largeur , ne tarda pas à  
 environner nos trois embarcations. Cet accident  
 nous obligea de demeurer sur la côte jusqu'au soir ;  
 rien n'annonçoit , à cette époque , que les ba-  
 teaux pussent se remettre à flot ; & je me rendis  
 en traîneau sur les bords de la glace , avec quel-  
 ques-uns de ceux qui m'accompagnoient. Nous  
 nous embarquâmes sur d'autres canots qui vin-  
 rent des vaisseaux , & le reste de ma petite troupe  
 passa la nuit à terre.

» La gelée fut encore très-forte durant la nuit ;  
 mais à l'approche du matin du 4 , le vent qui  
 changea , fit dériver les glaces flottantes , & les  
 canots se retrouvèrent en liberté , sans avoir es-  
 sayé le plus léger dommage.

» Plusieurs traîneaux arriverent à dix heures sur  
 les bords de la glace , & un de nos canots alla  
 chercher les Gens du pays qui les montoient. Il  
 nous amena , entre autres , un Marchand Russe  
 établi à *Bolcheretsk* , appelé *Fedofitch* , & un  
 Allemand , nommé *Port* , qui apportoit une lettre  
 du Major Behm , Gouverneur du *Kamtchatka* ,  
 au Capitaine Clerke. Lorsqu'ils furent aux bords  
 de la glace , & qu'ils eurent vu distinctement  
 la grandeur de nos vaisseaux placés à environ  
 deux cents verges , ils parurent fort alarmés , &  
 avant de s'embarquer , ils demandèrent que deux

4.

1779.  
Mai.

de nos Matelots restassent à terre pour otage de leur sûreté : nous reconnûmes ensuite qu'Ismyloff, dans la lettre au Gouverneur du *Kamtschatka*, avoit parlé de nos bâtimens ( j'ignore par quels motifs ) comme de deux petits bateaux de commerce , & que le Sergent qui ne les avoit apperçus que de loin , n'avoit pas rectifié la méprise dans ses dépêches.

» Quand ils furent à bord , leur timidité & leur circonspection nous annoncerent des craintes bien mal fondées , & nous remarquâmes sur leur physionomie , un degré extraordinaire de satisfaction lorsqu'ils apperçurent parmi nous un Allemand avec lequel ils pouvoient converser. C'étoit M. Webber qui parloit très-bien allemand , qui enfin après beaucoup de peine , leur persuada que nous étions Anglois & leurs amis. M. Port fut présenté à M. Clerke , auquel il remit la lettre du Commandant de la Province , écrite en allemand ; elle ne renfermoit que des complimens : elle engageoit notre Capitaine & ses Officiers , à se rendre à *Bolcheretsk* , où Fedofitsch & Port devoient nous conduire. Le dernier nous dit en même temps , que le Major Behm avoit conçu une très-fausse idée de la grandeur de nos vaisseaux , & de l'objet de notre voyage ; qu'Ismyloff avoit parlé de nous dans sa lettre comme de deux petits paquebots Anglois ; qu'il avoit averti le Gouver

neur de se tenir  
tre qu'il nous  
Après cette d  
diverses c  
Major étoit  
commerce , &  
voit envoyé u  
enant nous ju  
oit des vues d  
on prit des r  
lu , ajouta - t  
eur de la Pro  
ns de quitter  
ntérieur du pa  
que-là.  
» Un soulève  
années aupara  
nt du *Kamtsch*  
noit sur - tou  
le nom franç  
er Polonois ,  
ette contrée ,  
ordre qui régn  
e galiote mou  
, & avoit  
matelots Russes ,  
re ; qu'il avoit  
quipage aux Isles

neur de se tenir sur ses gardes , en laissant entendre qu'il nous croyoit des pirates. Il ajouta que après cette dépêche , on avoit formé à *Bolcheretsk* diverses conjectures sur notre compte ; que le Major étoit disposé à nous croire occupés du commerce , & que c'étoit pour cela qu'il nous avoit envoyé un Marchand , mais que son Lieutenant nous jugeoit François ; qu'il nous supposoit des vues d'hostilité , & qu'il opinoit pour qu'on prît des mesures en conséquence : il avoit dit , ajouta-t-il , toute l'autorité du Gouverneur de la Province pour empêcher les habitans de quitter la Ville , & de se retirer dans l'intérieur du pays. Ils redoutoient les François qui enfre-

Un soulèvement arrivé à *Bolcheretsk* , peu d'années auparavant , & dans lequel le Commandant du *Kamtchatka* avoit perdu la vie , occasionnoit sur-tout cette vive inquiétude produite par le nom françois : on nous apprit qu'un Officier Polonois , appelé *Beniowsky* , exilé dans cette contrée , profitant de la confusion & du désordre qui régnoient à *Bolcheretsk* , avoit saisi une galiote mouillée à l'entrée de la *Bolschoika* , & avoit entraîné à bord un nombre de matelots Russes , suffisans pour conduire le navire ; qu'il avoit mis à terre une partie de son équipage aux Isles *Kuriles* , & entre autres *Ismy-*

---

1779.  
Mai.

1779.  
Mai.

loff. Les Lecteurs se souviennent qu'Ismyloff nous raconta cet événement à *Ocnalashka*, & que nous eûmes bien de la peine à le comprendre ces nouveaux détails nous firent voir que nous en avions mal fait alors les principales circonstances. On ajouta que *Beniowsky* avoit passé la vue du *Japon*; qu'il avoit reconnu l'Isle de *Luçon*, & qu'il y avoit pris des informations sur la route qu'il devoit suivre pour gagner *Canton*. Qu'arrivé à *Canton*, il s'adressa aux François, & qu'il obtint son passage sur un de leurs vaisseaux de l'*Inde*, qui retournoit en *Europe*; que la plupart des Russes étoient aussi revenus en *Europe* sur des vaisseaux François, & qu'ils étoient ensuite retournés à *Pétersbourg*. Nous rencontrâmes dans le Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, trois hommes de l'Equipage de *Beniowsky*: ils nous raconterent l'histoire, telle que je viens de rapporter.

» Lorsque nous fûmes à *Canton*, les Subalternes chargés de notre Factorerie nous confirmèrent la vérité de ces faits; ils nous apprirent qu'ils avoient vu effectivement arriver, sur une galiote Russe, un Officier qui disoit venir du *Kamtschaka*, & que la Factorerie Française lui avoit fourni les moyens de passer en *Europe*.

» Nous ne pûmes nous empêcher de rire de nos craintes & des inquiétudes de ces bonnes gens

& en particu  
de la circon  
ville, au mo  
la terre, acc  
Messieurs: le  
quifine, ains  
voit priés d'  
l'espérance de  
lement des  
» D'après la  
nous jugeâmes  
le Gouverneu  
regards dus à c  
mer, ainsi qu  
que prenoit ce  
que Port étoit  
nous obligeoit  
grémens que n  
révînmes une  
es qu'on lui de  
par reconnoiss  
tre d'interprete  
vite avec nou  
» Pouvant, à  
rser avec les R  
nos premieres  
oyens de nous  
ns navales: no

---



---

 1779.  
 Mai.

& en particulier, de ce que nous dit M. Port, de la circonspection qu'avoit eue le Sergent la veille, au moment où il m'avoit vu marcher vers la terre, accompagné de quelques-uns de nos Messieurs : le Sergent l'avoit fait cacher dans sa cuisine, ainsi que le Marchand Fedositsch : il les avoit priés d'écouter notre conversation, dans l'espérance de découvrir si nous étions véritablement des Anglois.

» D'après la commission & l'habit de M. Port, nous jugeâmes qu'il pouvoit être le Secrétaire du Gouverneur, & nous le reçûmes avec les regards dus à cette qualité. M. Clerke l'invita à dîner, ainsi que Fedositsch : le ton de supériorité que prenoit ce dernier, nous fit juger bientôt que Port étoit un Domestique ; mais rien ne nous obligeoit à sacrifier à l'orgueil, les petits agrémens que nous procuroit sa société, & nous prîmes une explication : nous ne voulûmes pas qu'on lui demandât quel étoit son rang, & par reconnoissance du plaisir qu'il nous faisoit à titre d'interprete, nous continuâmes à le laisser vivre avec nous, comme notre égal.

» Pouvant, à l'aide de notre interprete, communiquer avec les Russes d'une maniere assez facile, nos premieres questions eurent rapport aux moyens de nous procurer des vivres & des munitions navales : nous manquions sur-tout du dernier

1779.  
Mai.

article, ce qui nous embarrassoit fort depuis quelque temps. Il parut, d'après leurs réponses que tout le pays des environs de la Baie pouvoit seulement nous fournir deux génisses, & le Sergent s'empressa de nous les promettre. Nous nous adressâmes ensuite au Marchand, mais il ne voulut nous soumettre à des conditions si onéreuses, que le Capitaine Clerke crut devoir envoyer un Officier auprès du Gouverneur de *Bolcheretsk* afin de savoir quel étoit le prix des munitions navales, dans la Capitale de la Province. Le Port, instruit de cette résolution, dépêcha un Express au Gouverneur, pour l'informer de notre projet, & dissiper en même-temps les soupçons qui restoient sur l'objet & le but de notre voyage.

» Le Capitaine Clerke ayant jugé à propos de me charger de ce service, ordonna à M. Webb de m'accompagner en qualité d'interprete, & il fixa notre départ au lendemain. La journée du 5, & même celle du 6, furent trop orageuses pour commencer un voyage dans un pays si sauvage & si désert. Le ciel parut plus favorable le 7, & nous nous embarquâmes de très-bonne heure sur les canots des vaisseaux : l'embouchure de l'*Awatska* est remplie de bas-fonds, & nous ne pouvions gagner l'entrée de cette rivière à la marée haute : les bateaux du pays devoient nous prendre ici, & nous faire remonter la rivière.

5. 6.

7.

» Le Capitaine Clerke nous fit accompagner de deux Canots, afin de nous servir de bûches mêmes bientôt après, car nous craignons de la neige. » Nous prîmes le départ à quatre heures du matin, & nous continuâmes tout le jour à porter notre bagage sur des traîneaux attelés ces animaux, & nous partîmes, leurs esprits étoient si doux & si dociles qu'ils furent en état de nous servir. » Un traîneau étoit tiré à la fois; celui qui étoit devant avoit les pieds touchés par les autres, & les autres avoient les pieds touchés par le premier, & ainsi de suite. On ne peut imaginer avec quelle facilité on se mouvoit dans un pays si sauvage, & si désert. On étoit attelé ordinairement en couples de chiens, & de renards. Les rênes étoient tirées par la tête, mais par la queue, & les chiens se flottoient ordinairement sur les flots de la Kamtchadale n.

Tome XXII

» Le Capitaine Gore vint nous joindre : nous étions accompagnés de MM. Port & Fedositsch, & de deux Cosaques. Nos Conducteurs avoient eu soin de nous donner des fourrures : nous reconnûmes bientôt que cette précaution étoit nécessaire, car nous fûmes à peine en route, qu'il tomba de la neige en abondance.

1779.  
Mai.

» Nous prîmes des traîneaux attelés par des chiens à quelque distance d'*Awatska* : sur les neuf heures du soir, nous fûmes éveillés par les hurlemens lamentables des chiens, & ce bruit continua tout le temps qu'on employa à arranger notre bagage sur les traîneaux : quand on eut attelé ces animaux, & que nous fûmes tout prêts à partir, leurs cris se changerent en un glapissement doux & gai, qui cessa entièrement dès qu'ils furent en marche.

» Un traîneau ne porte guere qu'une personne à la fois; celui qui le monte est assis de côté; ses pieds touchent la partie inférieure, & ses livres & les autres choses dont il a besoin, se trouvent dans un paquet placé derriere lui. Il est attelé ordinairement de cinq chiens, quatre sont en couples, & il y en a un qui sert de guide. Les rênes ne prenant pas ces animaux par la tête, mais par le cou, produisent peu d'effet; elles flottent ordinairement sur le traîneau, & le Kamtchadale ne compte que sur sa voix pour se



1779.  
Mai.

faire obéir des chiens. Le premier a été dressé avec des soins & une attention particulière : la docilité & la constance de ces chiens de volée leur donne quelquefois une valeur extraordinaire & j'ai vu, de manière à n'en pouvoir douter qu'il n'est pas rare de les payer quarante roubles. Le Conducteur est muni d'un bâton crochu, qui lui tient lieu de fouet ou de rênes ; en frappant la neige, il vient à bout de modérer la vitesse des chiens, & même de les arrêter : lorsqu'ils sont paresseux, ou inattentifs d'ailleurs à sa voix il les châtie en leur jetant ce bâton. Son adresse à le ramasser est alors très-remarquable, & forme la principale difficulté du métier. Au reste, il ne faut pas s'étonner que les Habitans du *Kamtchatka* s'exercent à une manœuvre d'où dépend leur sûreté ; car ils disent que s'ils perdaient leur bâton, les chiens s'en apercevraient tout de suite ; que si ces animaux n'avoient pas à faire à un homme ferme & d'un grand sang-froid, ils s'emporteroient, & ne s'arrêteroient que lorsqu'ils seroient épuisés de fatigue : les chiens ne se trouvant pas épuisés de si-tôt, renversent le traîneau qui est mis en pièces contre des arbres, ou ils le jettent dans un précipice, & ils sont ensevelis sous la neige avec le Conducteur. Nous aurions eu bien de la peine à croire qu'on nous a raconté de leur patience extra-

inaire à supporter  
témoins sur les  
eussent pas atte  
mêmes de la c  
porta à *Bolcher*  
vint au Havr  
quoique la nei  
mais le Gouver  
général, on fa  
ami, & qu'il a  
en vingt-trois l  
» Pendant l'  
es restes de po  
courri ; mais c  
considérable nour  
partent pour un  
de manger, qu  
course. Il n'est p  
deux jours entie  
avant cet inter  
de cent vingt m

(b) Quelque extrao  
diff, dont la descri  
, & d'après la comp  
(servations) me par  
autorité duquel j'aura  
de cette espece, beaucoup  
sont souvent surpris

inaire à supporter la fatigue & la faim, si des  
 émoins sur lesquels on peut compter, ne nous  
 eussent pas attesté ces faits. Nous jugeâmes nous-  
 mêmes de la célérité avec laquelle l'Express qui  
 porta à *Bolcheretsk* la nouvelle de notre arrivée,  
 vint au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*,  
 quoique la neige fût alors extrêmement molle ;  
 mais le Gouverneur du *Kamtchaska* ne dit qu'en  
 général, on fait cette route en deux jours &  
 demi, & qu'il a une fois reçu des lettres apportées  
 en vingt-trois heures.

1779.  
 Mai.

» Pendant l'hiver on nourrit les chiens avec  
 les restes de poissons secs, ou avec du poisson  
 séché ; mais on les prive toujours de cette  
 précieuse nourriture, un jour avant qu'ils ne  
 partent pour un voyage, & on ne leur permet  
 de manger, que lorsqu'ils sont à la fin de leur  
 course. Il n'est pas rare de les faire ainsi jeûner  
 deux jours entiers, & on nous a assurés que,  
 durant cet intervalle, ils parcourent un espace  
 de cent vingt milles (a). Ils ont la forme de

(b) Quelque extraordinaire que paroisse ce fait, *Kraschni-*  
*skoff*, dont la description du *Kamtchaska*, ( d'après ce que j'ai  
 vu, & d'après la comparaison que j'en ai faite avec mes propres  
 observations ) me paroît mériter une confiance entière, & à  
 l'autorité duquel j'aurai souvent recours, cite des exemples de  
 cette espèce, beaucoup plus étonnans. » Les Voyageurs, dit-il,  
 sont souvent surpris par de terribles orages de neige ; s'ils en

1779.  
Mai.

ceux de *Poméranie*, mais ils sont beaucoup plus gros.

» N'osant pas nous fier à notre adresse nous avons chacun un homme qui conduisoit & dirigeoit le traîneau; & vu l'état des chemins c'étoit une besogne assez difficile. Le dégel trouvoit fort avancé dans les vallées situées sur notre route, & nous fûmes réduits à marcher le long des flancs des collines : nos guides furent obligés de soutenir sur leurs épaules, durant plusieurs milles, la partie inférieure des traîneaux; ils avoient eu soin pour cela, de se munir de souliers propres à la neige. J'étois mené par un Cosaque de très-bonne humeur, mais si peu habile, que nous renverions presque à toutes les minutes, ce qui divertissoit beaucoup le reste de la troupe. Dix traîneaux composoient notre caravane : celui que montoit le Capitaine Gore en offroit deux réunis, & il étoit abondamment

---

» ont des indices, ils conduisent leurs chiens, avec la plus grande précipitation, dans le bois le plus voisin, & ils sont obligés d'y demeurer jusqu'à la fin de la tempête, qui dure fréquemment six ou sept jours. Les chiens sont tranquilles & paisibles durant ce long intervalle : quelquefois seulement pressés par la faim, ils dévorent leurs rênes, & le reste du cuir qui se trouve dans leurs harnois «.

*Histoire & Description du KAMTCHATKA*, par Krassinski  
nikoff.

garni de fourrures  
les chiens atte  
voitures qui po  
attelées de la  
» Nous arriv  
peu de dista  
nimes un Serg  
nous attendoie  
berent tout d  
Bolcheretsk, P  
entre approche  
de du cérémon  
garni de peaux  
ent équipé, c  
ous y avions  
moi, mais le re  
clus. C'est av  
ous séparâmes  
our plus réserv  
roit dit, il est  
éritoit pas tan  
avons toujours  
ous avons infir  
endant la route  
avec beaucoup  
riviere étant c  
mplies de bancs  
descendimes.

arni de fourrures & de peaux d'ours; il avoit  
 six chiens attelés sur trois lignes; quelques autres  
 voitures qui portoient notre gros bagage, étoient  
 attelées de la même manière.

1779.  
 Mar.

12.

« Nous arrivâmes le 12 à un Village situé  
 peu de distance de *Bolcheretsk* : nous y trou-  
 vâmes un Sergent & quatre Soldats Russes qui  
 nous attendoient depuis deux jours, & qui déta-  
 chèrent tout de suite une embarcation légère  
 de *Bolcheretsk*, pour instruire le Gouverneur de  
 notre approche. Nous fûmes alors soumis à la  
 cérémonie du cérémonial. On nous donna un bateau  
 garni de peaux & de fourrures, & magnifique-  
 ment équipé, qu'on avoit préparé pour nous :  
 nous y avions toutes nos aises, M. Gore &  
 moi, mais le reste de nos Compagnons en fut  
 exclus. C'est avec beaucoup de regret que nous  
 nous séparâmes de Port, qui devoit chaque  
 jour plus réservé & plus respectueux. Il nous  
 avoit dit, il est vrai, avant de partir, qu'il ne  
 méritoit pas tant d'égards; mais comme nous  
 avions toujours vu fort modeste & fort discret,  
 nous avions insisté pour qu'il vécût avec nous  
 pendant la route. Le reste de notre passage se  
 fit avec beaucoup de facilité & de promptitude;  
 la rivière étant devenue plus rapide & moins  
 remplie de bancs de sable, à mesure que nous  
 descendîmes.

1779.  
Mai.

» Le mouvement & le bruit que nous remaquâmes lorsque nous fûmes près de *Bolchereski* nous fit de la peine ; nous jugeâmes qu'on disposoit à nous recevoir en cérémonie. Il y avoit long-temps qu'il ne nous restoit plus d'habits ; nos vêtemens de voyage offroient un mélange burlesque des modes Européennes , Indiennes & Kamtchadales. Nous sentîmes qu'il seroit trop ridicule de parcourir en pompe la Métropole de *Kamtschatka* , ainsi déguenillés. Ayant apperçu beaucoup de monde rassemblé aux bords de la riviere , & ayant appris que le Gouverneur venoit droit nous y recevoir , nous nous arrêtâmes à la maison d'un Soldat , située à environ un quart de mille de la Ville ; nous détachâmes Port , & lui recommandant de dire à Son Excellence que , dès que nous aurions changé d'habits , nous irions lui rendre nos devoirs. Nous priâmes aussi le Gouverneur de ne pas songer à nous attendre pour nous conduire dans sa maison ; mais nous fit dire qu'il vouloit absolument attendre ; alors nous ne perdîmes plus de temps à notre toilette , & nous nous hâtâmes de le rejoindre à l'entrée de la Ville. Il me sembla que je faisois la révérence avec bien de la mal-adresse , & j'observai que mes Camarades étoient aussi gauchement que moi : nous avjons renoncé à cette habitude depuis deux ans & demi. Le Gouverneur nous

accueillit de la  
engageante ; r  
qu'il avoit oub  
françoise ; & M  
la langue natur  
avec lui.

» Le Major  
itaine Shmale  
Officier , & de  
la Place. Il no  
nous reçut ave  
trouvâmes du  
qu'on nous avo  
complimens , no  
le Major de l'ob  
que nous avio  
de farines , de  
choses pour les  
de lui dire ensu  
environs de la  
attendions pas  
district ; que l'im  
des vivres ou de  
obé de la pénit  
de l'année , étoit  
après les obsta  
en venant à B  
chemins devin

1779.  
Mai.

recueillit de la maniere la plus aimable & la plus engageante ; mais nous fûmes affligés de voir qu'il avoit oublié presque entièrement la langue françoise ; & M. Webber , qui parloit l'Allemand , la langue naturelle , eut seul le plaisir de converser avec lui.

» Le Major Behm étoit accompagné du Capitaine Shmaleff , son Lieutenant , d'un autre Officier , & de tout le Corps des Marchands de la Place. Il nous mena chez lui , où sa femme nous reçut avec une extrême politesse ; nous y trouvâmes du thé , & d'autres rafraîchissemens qu'on nous avoit préparés. Après les premiers complimens , nous priâmes M. Webber d'instruire le Major de l'objet de notre voyage , de l'avertir que nous avions besoin de munitions navales , de farines , de provisions fraîches , & d'autres choses pour les Equipages des deux Vaisseaux ; de lui dire ensuite , que vu l'état du pays , aux environs de la Baie d'Avatska , nous ne nous attendions pas à beaucoup de secours de ce district ; que l'impossibilité de transporter par terre les vivres ou des munitions très-pesantes , d'un côté de la péninsule à l'autre , à cette époque de l'année , étoit malheureusement trop sensible , & après les obstacles que nous avons rencontrés en venant à *Bolcheretsk* ; & qu'avant que les chemins devinssent praticables , nous serions

1779.  
Mai.

obligés de remettre en mer. Le Gouverneur interrompit ici M. Webber : il nous observa que nous ne savions pas encore ce qu'il pouvoit faire pour nous ; qu'il désireroit seulement connoître les choses dont nous avions besoin, & le temps que nous lui laisserions pour les trouver, & que les difficultés ne l'arrêteroient pas. Lorsque nous lui eûmes témoigné notre vive reconnoissance nous lui donnâmes l'état des munitions navales des bêtes à cornes, & de la quantité de farine que nous désirions, & nous l'avertîmes que nous nous propositions d'appareiller le 5 Juin.

» La conversation se tourna ensuite sur d'autres objets ; & l'on imagine bien que nous essayâmes sur-tout de savoir quelque chose de ce qui se passoit dans notre patrie. Nous courions les Mers depuis trois ans ; nous avions compté que le Major Behm nous apprendroit des nouvelles intéressantes, & il m'est impossible de dire combien nous regrettâmes que ses informations ne fussent pas plus récentes que notre départ d'Angleterre.

» Le Gouverneur jugeant que nous devions être fatigués, & que nous désirions de prendre un peu de repos, voulut, sur les sept heures du soir, nous conduire lui-même dans les appartemens qu'on nous destinoit. Nous refusâmes en vain cet honneur, auquel nous n'avions aucun

titre : notre cœur dans l'ame de nous mouvemens dignités. Nous le-gardes, do- armes pour sa arrivâmes à u- propre, où le- rions notre- Bolcheretsk. On- & un Détache- occupoit une- nous eut montr- ai, en prome- & il nous laiss- ans nombre de- voit eu soin de- titre intermédia- de Caporal, &- eurent ordre d- en outre charg- maison, d'obéi- l'apprêter nos- ours de la so- nombre de mer- cipaux Habitan- nous qu'ils n'ajc- tenant nous vo-

gouverneur : notre qualité d'étrangers contre-balançoit  
 dans l'ame de ce généreux Livonien , tous les  
 mouvemens d'amour-propre qu'inspirent les  
 dignités. Nous passâmes près de deux corps-  
 de-gardes , dont les Soldats se mirent sous les  
 armes pour saluer le Capitaine Gore , & nous  
 arrivâmes à une maison très-décente & très-  
 propre , où le Major Behm nous dit que nous  
 feroions notre résidence durant notre séjour à  
*Bolchereesk*. On plaça deux Sentinelles à la porte,  
 & un Détachement commandé par un Sergent,  
 occupoit une maison voisine. Lorsque M. Behm  
 nous eut montré nos chambres , il retourna chez  
 lui , en promettant de revenir le jour suivant ,  
 & il nous laissa chercher , à loisir , les choses  
 sans nombre de commodité & d'agrémens , qu'il  
 avoit eu soin de nous procurer. Un *Putpropersckack*,  
 titre intermédiaire entre celui de Sergent & celui  
 de Caporal , & Port , notre Camarade de voyage,  
 eurent ordre de nous servir ; un Cuisinier fut  
 en outre chargé , ainsi que le Propriétaire de la  
 maison , d'obéir aux instructions de Port , &  
 d'appréter nos repas selon nos goûts. Dans le  
 cours de la soirée , nous reçûmes un grand  
 nombre de messages polis , de la part des prin-  
 cipaux Habitans de la Ville. Ils nous disoient  
 qu'ils n'ajouteroient pas à nos fatigues , en  
 venant nous voir sur le champ , mais qu'ils nous

---

 1779.  
 Mai.



1779.  
Mai.

feroient une visite le lendemain. Des politesses & des attentions si multipliées dans un pays si sauvage, offroient un contraste bien intéressant; & pour mettre le comble à tant de bontés, le Sergent vint, sur le soir, demander l'ordre au Capitaine Gore.

13.

» Le Gouverneur, le Capitaine Shmaleff, & les principaux Habitans de la Ville, envoyèrent savoir de nos nouvelles le 13, dès le grand matin; & ils ne tarderent pas à nous venir voir. Les deux premiers avoient mandé Port, la veille, au moment où nous nous mîmes au lit, & ils l'avoient questionné sur les choses dont nous avions le plus besoin à bord de nos vaisseaux; ils voulurent l'un & l'autre nous faire partager avec la garnison, le peu de provisions qui restoient à *Bolcheretsk*. Ils témoignèrent en même temps des regrets de ce que notre relâche tomboit à une époque de l'année où les vivres sont fort rares dans le pays; les floupes d'*Okotsk* qui en apportent tous les ans, n'étant pas encore arrivées.

» Nous nous décidâmes à accepter ces propositions généreuses, mais à condition qu'on nous diroit le prix des articles qu'on nous fournirait, & que le Capitaine Clerke payeroit le tout en billets sur le Bureau des vivres établi à *Londres*. Le Major refusa nos billets, & quand nous le

présâmes de  
dit : » Je sui  
à ma Souve  
& alliés, les  
en mon pou  
qu'à l'extrê  
été de quel  
d'une expéd  
La générosité  
*Russie* ne me  
mais, pour v  
me laissez u  
pouvons vou  
ficat à *Péters*  
rempli mon c  
continua - t - i  
reconnoissanc  
plus «.  
» Lorsque  
terminé, le Ma  
de quels articles  
qu'il croiroit a  
achetions quel  
nous nous adre  
» Nous ne p  
notre admiratio  
nous étions ser  
reusement le C

---

 1779.  
 Mai.

présâmes de les recevoir, il nous arrêta & il nous  
 dit : » Je suis sûr de faire un plaisir extrême  
 à ma Souveraine, en donnant à ses bons amis  
 & alliés, les Anglois, tous les secours qui seront  
 en mon pouvoir; elle sera charmée d'apprendre  
 qu'à l'extrémité du globe, ses domaines ont  
 été de quelque utilité à des vaisseaux occupés  
 d'une expédition aussi importante que la vôtre.  
 La générosité reconnue de l'Impératrice de  
*Russie* ne me permet pas d'accepter vos billets;  
 mais, pour vous satisfaire, je consens que vous  
 me laissiez un certificat des choses que nous  
 pouvons vous fournir, & j'enverrai ce certi-  
 ficat à *Pétersbourg*, comme une preuve que j'ai  
 rempli mon devoir. Je laisserai aux deux Cours,  
 continua-t-il; le soin de se témoigner leur  
 reconnoissance, mais je n'accepterai rien de  
 plus «.

» Lorsque cet arrangement préliminaire fut  
 terminé, le Major Behm nous demanda en détail,  
 de quels articles nous avions besoin; il nous dit  
 qu'il croiroit avoir à se plaindre de nous si nous  
 achetions quelque chose des Négocians, ou si  
 nous nous adressions à d'autres qu'à lui.

» Nous ne pouvions guere montrer que, par  
 notre admiration & nos remercimens, combien  
 nous étions sensibles à tant de générosité. Heu-  
 reusement le Capitaine Clerke m'avoit remis un

1779.  
Mai.

exemplaire des Planches & des Cartes du second Voyage de M. Cook, en me priant de l'offrir, en son nom, au Gouverneur. Le Major Behm, qui faisoit beaucoup de cas de tout ce qui avoit rapport aux découvertes géographiques & nautiques, reçut ce mince présent avec une si grande satisfaction, que je jugeai que nous n'aurions pu lui rien présenter de plus agréable. Le Capitaine Clerke m'avoit laissé aussi le maître de lui faire voir une Carte de nos découvertes, & persuadé qu'un homme de son caractère & dans sa position, seroit enchanté de ces détails, (quoique par délicatesse il ne nous eût proposé qu'un petit nombre de questions générales sur ce sujet) je lui donnai sans scrupule une marque d'amitié dont toute sa conduite le rendoit bien digne.

» J'eus le plaisir de le trouver aussi sensible à ce témoignage de confiance, que je l'avois espéré; il fut très-frappé de voir d'un coup-d'œil la position & l'étendue des côtes de l'*Asie* & de l'*Amérique*, dont ses Compatriotes n'avoient pu, après tant de Voyages, acquérir qu'une connoissance partielle & imparfaite (a).

(a) Le Major Behm nous permit, de son côté, d'examiner toutes ses Cartes. Celles qui avoient rapport à la péninsule de *Tschutsky*, avoient été dressées d'après les observations recueillies par *Plenisher*, depuis 1760 jusqu'à 1770. Les Cartes de *Plenisher* ayant ensuite servi, selon *M. Coxe*, à la compilation de la Carte

» Excepté  
l'exemplaire d  
parlois tout-  
permettoit pa  
qui mérite à p  
son fils, très  
montre d'arge  
& je fis un g  
donnant deux  
ces bagatelles  
thermometre  
épart des va  
actement la  
année, & de  
uller.

» Nous din  
impressé dans  
otre curiosité  
e plats apprêt  
multitude d'au  
usses & des K

générale de *Russie*,  
mes extrêmement  
générale, semblent  
e autorité. Celles  
Amérique, ne no  
ouvâmes beaucoup  
es à *Onalashka*.

» Excepté cette marque de confiance , & l'exemplaire des Cartes & des Planches dont je parlois tout-à-l'heure, notre position ne nous permettoit pas de rien offrir au Major Behm. Ce qui mérite à peine d'être raconté, je déterminai mon fils, très-jeune encore, à accepter une montre d'argent que j'avois par hasard sur moi; & je fis un grand plaisir à sa petite fille, en lui donnant deux paires de pendans d'oreille. Outre ces bagatelles, je laissai au Capitaine Shmaleff le thermometre dont je m'étois servi depuis mon départ des vaisseaux; il me promit d'observer exactement la température de l'air pendant une année, & de transmettre ses observations à M. Muller.

» Nous dinâmes chez le Gouverneur, qui m'empressé dans toutes les occasions de satisfaire notre curiosité, nous fit servir un grand nombre de plats apprêtés à la maniere Angloise, & une multitude d'autres, apprêtés à la maniere des Russes & des Kamtchadales. L'après-midi, nous

1779.  
Mai.

générale de *Russie*, il est bon de remarquer que nous les trouvâmes extrêmement fautives, & que les Rédacteurs de la Carte générale, semblent être tombés dans quelques erreurs, d'après l'autorité. Celles qui renfermoient les Isles situées sur la côte d'*Amerique*, ne nous offrirent rien de nouveau, & nous les trouvâmes beaucoup moins exactes que celles que nous avions vuës à *Oonalashka*.

1779.  
Mai.

parcourûmes la Ville & les environs. La Ville de *Bolcheretsk* est située sur une plaine basse & marécageuse, d'environ quarante milles de longueur, & d'une largeur considérable, qui se prolonge jusqu'à la Mer d'*Okotsk* : elle est bâtie au côté septentrional de la *Bolchoireka*, (ou de la grande rivière) entre l'embouchure de la *Gottsofska* & de la *Bistraia*, qui jettent leurs eaux dans cette rivière. La péninsule, sur laquelle se trouve *Bolcheretsk*, a été séparée du Continent par un grand canal, ouvrage du Gouverneur actuel. Ce canal n'a pas seulement ajouté à la force de la Place, il l'a rendue moins sujette aux inondations qu'elle ne l'étoit auparavant. La rivière a de six à huit pieds de profondeur, & environ un quart de mille de large au-dessous de la Ville, elle se perd dans la Mer d'*Okotsk*, vingt-deux milles plus loin, où, selon *Kracheninoff*, elle peut recevoir des bâtimens d'une grandeur considérable. On ne cultive des grains d'aucune espèce dans cette partie du *Kamchatka*, & le Major *Behm* m'apprit que son jardin étoit le seul du pays. Le sol étoit presque par-tout couvert de neige : les cantons où il n'y en avoit point paroissent remplis de petits mondrains d'une espèce de tourbe noire. J'aperçus vingt ou trente vaches, & *M. Behm* avoit six chevaux très-forts. Les chevaux, les vaches & les chiens, sont

les seuls animaux du *Kamchatka*, & s'entretenir & peuvent nourrir un homme robuste pour un an, durant l'été, abandonne le pays si avides de leurs travaux eux-mêmes. Les maisons sont de la même forme ; elles sont faites de grandes pierres de granit, beaucoup plus dures que celles composées de terre. On a un joli papier de soie, si le *talc* qu'on y emploie se la rendoit plus utile. La Ville offre plusieurs églises élevées, dont quelques-unes réunies par un clocher qui traverse dans sa longueur. Les clochers se trouvent dans l'autre. Il y a plusieurs soldats Russes établis, une famille de la Ville qui appartient à la Couronne est de cinq

Les seuls animaux domestiques. Les Habitans du Kamtchatka, obligés d'après l'état actuel du pays, d'entretenir un grand nombre de chiens, ne peuvent nourrir que le bétail assez gros & assez robuste pour résister aux attaques des chiens; car, durant l'été, on lâche ces chiens & on leur abandonne le soin de leur subsistance, ce qui les rend si avides, qu'ils attaquent quelquefois les bœufs eux-mêmes.

Les maisons de *Bolcheretsk* sont toutes de la même forme; elles sont bâties en bois & couvertes de gramens. Celle du Gouverneur est beaucoup plus grande que les autres; elle est composée de trois piéces fort étendues, tapissées d'un joli papier, & elle pourroit passer pour une chambre, si le *calc* qui remplit les carreaux des fenêtres ne la rendoit pas d'un aspect pauvre & désagréable. La Ville offre plusieurs lignes de bâtimens peu élevés, dont chacun présente cinq ou six habitations réunies par un long passage commun, qui traverse dans leur longueur; la cuisine & les celliers se trouvent d'un côté, & les appartemens de l'autre. Il y a d'ailleurs des baraques pour les soldats Russes & les Cosaques, une assez belle église, une salle de Justice, & on voit à l'extrémité de la Ville, un grand nombre de *balagans* qui appartiennent aux Kamtchadales. La population est de cinq à six cents personnes. Le Major

---

1779.  
Mai.

1779.  
Mai.

14.

Behm donna le soir un souper ; auquel furent invités les hommes & les femmes les plus distingués du pays.

» Nous nous adressâmes secrètement le lendemain au Marchand Fedositsch ; nous lui demandâmes du tabac pour les Matelots , qui depuis plus d'un an manquoient de cet article. Le Major fut instruit sur le champ de notre démarche , ainsi que de toutes les autres de la même espece & bientôt nous trouvâmes dans notre maison quatre sacs de tabac , qui pesoient chacun plus de cent livres ; M. Behm nous chargea de le offrir aux Matelots , en son nom & en celui des Soldats qu'il commandoit. Il nous envoya en même-temps vingt pains d'un très-beau sucre , & autant de livres de thé : il avoit plus que nous n'en avions plus à bord , & il nous permit de les présenter aux Officiers. Madame Behm nous envoya d'ailleurs du beurre frais , du miel , des figues , du riz , & quelques autres comestibles pour le Capitaine Clerke ; elle nous recommanda de lui dire combien elle s'intéressoit à sa santé & combien elle désiroit d'apprendre sa guérison. Nous essayâmes en vain de mettre des bornes à toutes ces largeesses du Gouverneur ; je m'occupai d'autant plus de cet objet , que j'étois convaincu qu'on nous donnoit , non pas une partie de la provision de la garnison , mais la provision presque

entière

entière. Le M  
nous avons b  
vions éprouv  
temps que no  
avoir touché  
inconcevable  
de nos Cartes  
Je puis mettre  
fait curieux ,  
& dont l'exp  
même , l'auroit  
pas vus.

» On fait qu  
de l'Asie qui  
qu'ils ont rendu  
par la Russie po  
expédition formé  
termina , après  
forces Russes ,  
cette époque ,  
forteresse des f  
sur les bords d  
ceux de l'Ingig  
à l'extrémité se  
& qui donne so  
de celui de Pen  
velles de ce for  
manda qu'une po

Tome XXI.

entiere. Le Major nous répondit toujours que nous avons beaucoup souffert, & que nous désirions éprouver des besoins. La longueur du temps que nous venions de passer en mer sans avoir touché à aucun port connu, lui parut si inconcevable, qu'il eut besoin du témoignage de nos Cartes & d'autres preuves, pour le croire. Je puis mettre au nombre de ces preuves un fait curieux, que le Major Behm nous raconta, & dont l'explication, à ce qu'il nous dit lui-même, l'auroit bien embarrassé s'il ne nous avoit pas vus.

1779.  
Mai,

» On fait que les *Tschutsky* sont le seul Peuple de l'*Afie* qui ait conservé son indépendance ; qu'ils ont rendu vaines toutes les tentatives faites par la Russie pour les subjuguier. La dernière expédition formée contre eux est de 1750 ; elle se termina, après différents succès, par la retraite des forces Russes, & la perte du Général. Depuis cette époque, les Russes ont rapproché leur forteresse des frontieres, & au lieu de la laisser sur les bords de l'*Anadyr*, ils l'ont établie sur ceux de l'*Ingiga*, riviere qui a son embouchure à l'extrémité septentrionale de la Mer d'*Okotsk* ; & qui donne son nom à un golfe situé à l'Ouest de celui de *Penshinsk*. M. Behm reçut des nouvelles de ce fort le jour de notre arrivée ; on lui manda qu'une peuplade ou une troupe de *Tschutsky*



1779.  
Mai.

étoit venue avec des propositions d'amitié, & qu'elle offroit d'elle-même un tribut. Les *Tschutsky*, interrogés sur la cause de cette révolution inattendue, dirent que sur la fin de l'été précédent ils avoient reçu la visite de deux grands canots Russes; que les Equipages les ayant traités avec la plus grande bonté, ils les avoient pris en amitié; & que comptant sur ces dispositions amicales, ils se rendoient au fort Russe, afin d'établir un traité, à des conditions qui seroient agréables aux deux Nations. Un événement aussi extraordinaire avoit occasionné beaucoup de conjectures à *Ingiginsk* & à *Bolcheretsk*, & on ne l'auroit jamais compris, si nous n'en avions pu donner l'explication. Ce fut pour nous un grand plaisir d'avoir enseigné, par hasard, aux Russes la seule maniere véritable de recueillir des tributs & d'étendre leurs domaines; & nous songeâmes avec satisfaction, que la bonne intelligence, Jaquelle notre descente sur la côte des *Tschutsky* avoit donné lieu, mettroit peut-être à l'avenir une peuplade remplie de bravoure, à l'abri des invasions de ces puissans voisins.

» Nous dinâmes, le même jour, chez le Capitaine *Shmaleff*, qui, voulant varier nos amusemens, fit exécuter, l'après-midi, une danse Russe & Kamtchadale. Il est impossible de décrire ce spectacle grossier. La danse Russe ressembloit beau-

coup à la  
cutée par u  
la fois. Les  
très-peu a  
ils tenoient  
étoit toujou  
ils passoient  
ils élevoient  
maniere gau  
fois insignifi  
nous présent  
plus bizarre  
d'aucun peu  
mouvemens  
que les Kamt  
d'observer. C  
décrive en dé  
que prirent le  
leur corps ét  
toujours les g  
avec leurs bra  
tudes de l'ou  
» Notre vo  
au-delà du te  
nous avons a  
pourroit être  
notre arrivée  
e Gouverneu

coup à la danse de la cornemuse; elle étoit exécutée par une, par deux ou quatre personnes à la fois. Les Danseurs faisoient des pas vifs, mais très-peu alongés; ils élevoient à peine le pied; ils tenoient leurs bras sur les côtés; leur corps étoit toujours droit & immobile, excepté quand ils passoient les uns devant les autres; car alors ils élevoient la main avec prestesse, mais d'une manière gauche. Si la danse Russe fut tout à la fois insignifiante & ridicule, la danse Kamtchadale nous présenta, outre ce dernier défaut, l'idée la plus bizarre qui soit jamais entrée dans la tête d'aucun peuple. Celle-ci vouloit représenter les mouvemens lourds & gauches de l'ours, animal que les Kamtchadales ont des occasions fréquentes d'observer. On ne désire pas sans doute, que je décrive en détail, chacune des postures étranges que prirent les Danseurs; je dirai seulement que leur corps étoit toujours courbé, qu'ils avoient toujours les genoux pliés, & qu'ils s'efforçoient, avec leurs bras, d'imiter la démarche & les attitudes de l'ours.

» Notre voyage de *Bolcheretsk* se prolongeoit au-delà du temps que nous lui avions destiné; nous avons appris d'ailleurs, que notre retour pourroit être plus difficile & plus ennuyeux que notre arrivée, & nous fûmes obligés d'avertir le Gouverneur, que nous comptions partir le

1779.  
Mai.

lendemain au matin. Ce ne fut pas sans regret que nous songeâmes à quitter un homme si intéressant ; & nous fûmes agréablement surpris , lorsqu'il nous dit qu'il nous accompagneroit au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul* , si nous voulions demeurer un jour de plus. Il ajouta qu'il avoit fait ses dépêches , & remis le commandement du *Kamtchatka* au Capitaine Shmaleff , son Successeur désigné ; qu'il avoit tout préparé pour se rendre à *Okotsk* ; que son départ devoit avoir lieu dans peu de jours ; mais qu'il seroit bien-aise de le différer , afin de s'assurer par lui-même , si on avoit fait pour nous , tout ce que comportoit le pays.

15. » Ses enfans vinrent me remercier , le lendemain 15. des bagatelles que je leur avois données son fils m'offrit un habit Kamtchadale magnifique c'étoit un des vêtemens que portent les principaux Toions du pays , les jours de grande cérémonie & , ainsi que je l'appris ensuite de Fedositsch , il valoit au moins cent vingt roubles : sa fille me força en même-temps d'accepter un manchon de martre zibeline.

» Nous dinâmes chez le Gouverneur. Il voulut nous faire mieux connoître les mœurs des Habitans & les usages du pays , & il rassembla , le soir , les gens les plus qualifiés du Village voisin de *Bolcheretsk*. Les femmes arriverent magnifique-

ment habillée  
Le vêtement  
& de celles  
étoit mi-parti  
d'Europe : po  
Madame Beh  
elle étoit sup  
Européennes.  
& de la varié  
fus pas moind  
Ce spectacle  
chantée , au n  
le plus triste  
de la musique  
» Notre dé  
nous retirâme  
entrâmes dans  
trois habits de  
pays ; M. Beh  
envoyer ; il n  
que notre bag  
Ce que nous  
eux , du Cap  
autres Habitan  
d'accepter des  
fidérable de vi  
préparer pour  
nombre de ca

ment habillées, selon la mode des Kamtchadales. Le vêtement de la femme du Capitaine Shmaleff & de celles des autres Officiers de la garnison, étoit mi-parti des modes de la *Sibérie* & de celles d'*Europe* : pour rendre le contraste plus frappant, Madame Behm avoit fait ouvrir ses malles, & elle étoit superbement vêtue à la maniere des Européennes. Je fus très-frappé de la richesse & de la variété des étoffes de soie, & je ne le fus pas moins de la singularité de l'ajustement. Ce spectacle paroissoit être une décoration enchantée, au milieu d'un pays le plus sauvage & le plus triste du monde. Il y eut des danses & de la musique.

1779.  
Mai.

» Notre départ étant fixé au lendemain, nous nous retirâmes de bonne heure; lorsque nous entrâmes dans nos chambres, nous aperçûmes trois habits de voyage, taillés selon la mode du pays; M. Behm avoit eu la bonté de nous les envoyer; il ne tarda pas à venir nous voir, afin que notre bagage fût emballé convenablement. Ce que nous avons reçu de cet homme généreux, du Capitaine Shmaleff, & de plusieurs autres Habitans de la Ville, qui nous forcerent d'accepter des présens, joint à une quantité considérable de vivres que le Gouverneur avoit fait préparer pour notre voyage, formoit un grand nombre de caisses.

1779.  
Mai.  
16.

» Le 16, de bonne heure, on nous engagea à aller voir Madame Behm, au moment où nous nous rendrions à nos canots; on nous dit qu'elle seroit bien-aise de recevoir nos adieux. Nous étions pénétrés de la plus vive reconnoissance, pour les soins aimables, la bienveillance & la générosité qu'on nous avoit prodigués à *Bolcheretsk*; mais la scene touchante qui s'offrit à nos regards, lorsque nous quittâmes nos logemens, nous émut bien davantage. Nous trouvâmes les Soldats & les Cosaques de la garnison rangés sur une ligne, & tous les hommes de la Ville, revêtus de leurs habits les plus riches, placés en face des troupes sur une seconde ligne. Dès que nous parûmes hors de notre maison, l'assemblée entonna une chanson mélancolique: le Major Behm nous apprit que les Habitans de cette contrée, chantent ordinairement quand ils prennent congé de leurs amis. Nous nous rendîmes au Gouvernement, accompagnés des Soldats & de tous les hommes de la Ville, & précédés par les tambours & la musique de la garnison: Madame Behm nous attendoit avec les Dames de *Bolcheretsk*, qui portoient de longs manteaux de soie, garnis de fourrures très-précieuses, de différentes couleurs. Après avoir pris quelques rafraîchissemens qu'on nous avoit préparés, nous allâmes au bord de la riviere, au milieu des

Dames, qui ch  
ainsi que les h  
obieux à Mada  
assurée que n  
dont on nous  
nous sentîmes  
canots à la hâ  
démarrerent,  
le rivage, nou  
nous leur répo  
la pointe, no  
çurent pour la  
derniers adieu

» Nous par  
nous embarqu  
& avant la nu  
sable qu'on v  
nom. Durant n  
de l'empressem  
*Kamatshadates*  
secours dans  
contrâmes: c  
faction d'obse  
présence du  
douleur qui se  
leur apprit qu'  
» Nous av  
Expres au Ca

Dames, qui chanterent des airs doux & tendres, ainsi que les hommes : quand nous eûmes fait nos adieux à Madame Behm, & quand nous l'eûmes assurée que nous n'oublierions jamais la maniere dont on nous avoit accueillis à *Bolcheretsk*, nous nous sentîmes trop émus pour ne pas gagner nos canots à la hâte. A l'instant où nos embarcations démarrèrent, toutes les personnes qui étoient sur le rivage, nous saluerent par trois acclamations; nous leur répondîmes; & lorsque nous doublâmes la pointe, nos sensibles Amis, qui nous apperçurent pour la dernière fois, nous firent leurs derniers adieux par d'autres acclamations.

» Nous partîmes le 16 de *Bolcheretsk*. Nous nous embarquâmes le 21, sur la rivière d'*Awatska*, & avant la nuit, nous avons passé les bancs de sable qu'on voit à l'entrée de la Baie du même nom. Durant notre voyage, nous fûmes enchantés de l'empressement avec lequel les *Toions*, & les *Kamatchadales*, leurs Sujets, nous donnerent des secours dans les différens *ostrogs* que nous rencontrâmes : ce fut pour moi une grande satisfaction d'observer le plaisir que leur causoit la présence du Major Behm, & le chagrin & la douleur qui se peignirent sur leur visage, lorsqu'on leur apprit, qu'il devoit bientôt les quitter.

» Nous avons envoyé de *Bolcheretsk*, un Exprès au Capitaine Clerke, afin de l'instruire

1779.  
Mai.

16.

21.

1779.  
Mai.

de l'accueil généreux du Gouverneur & des Habitans de la Ville ; nous lui avons écrit en même-temps , que le Major Behm vouloit nous accompagner aux vaisseaux , & nous lui avions fixé à-peu-près le moment de notre retour. Lorsque nous approchâmes du havre , les canots de la *Résolution* & de la *Découverte* , vinrent à notre rencontre ; les Matelots étoient mis proprement , & les Officiers avoient toute la parure que comportoit le mauvais état de leur garde-robe. M. Behm fut très-frappé de l'air robuste & de la bonne fanté des Equipages de nos canots ; il le fut sur-tout , de voir la plupart d'entre eux , sans autre vêtement qu'une chemise & des culottes , quoiqu'il tombât de la neige.

» M. Behm avoit témoigné le désir de se rendre aux vaisseaux , avant de débarquer ; & du moment où nous fûmes par le travers de la Ville *Saint-Pierre & Saint-Paul* , je le priai de me dire ses intentions. Il songea , d'après ce que nous lui avons appris de la maladie du Capitaine Clerke , qu'il seroit imprudent d'aller le voir si tard ( il étoit plus de neuf heures du soir ) , & il me répondit qu'il valoit mieux passer la nuit à terre. Lorsque je l'eus accompagné à la maison du Sergent , j'allai instruire le Capitaine Clerke du succès de notre voyage. Je fus extrêmement affligé de voir que , pendant notre absence , ce

excellent O  
gement dans  
es végétaux  
vions cong  
oit de jour  
» Dès que  
e retournai  
u matin , je  
alua de treiz  
ailleurs , av  
sa suite , l  
usses , le Pa  
e havre , d  
être de Par  
oup : ce Prê  
Clerke , & j'a  
» Quand M  
passa à bo  
ner sur la  
mes voir les  
assemblées p  
endant lui  
acun des a  
n sacrifice &  
matelots de n  
ehm leur avo  
e tabac , ils d  
ement , qu'on

& des excellent Officier n'avoit point trouvé de soulagement dans le repos du havre, & le lait & les végétaux du *Kamtchatka*, ainsi que nous en avions conçu l'espoir, & que sa maladie empirait de jour en jour.

» Dès que j'eus rendu compte de notre mission, je retournai auprès du Major, & le lendemain matin, je le conduisis aux vaisseaux : on le salua de treize coups de canon, & il fut reçu, d'ailleurs, avec tous les égards possibles. Il avoit sa suite, le Commandant d'une des galiotes russes, le Patron d'un sloop qui mouilloit dans le havre, deux Marchands de *Bolcheretsk*, le Prêtre de *Paratounca*, qu'il sembloit estimer beaucoup : ce Prêtre aimoit tendrement le Capitaine Clerke, & j'aurai occasion d'en parler plus bas.

» Quand M. Behm eut fait sa visite à M. Clerke, il passa à bord de la *Découverte*, & il revint à bord de la *Résolution* : l'après-dînée, nous lui montrâmes les diverses choses que nous avions rassemblées pendant le voyage, & notre Commandant lui offrit un assortiment complet de chacun des articles. Je ne dois pas oublier ici un sacrifice & un trait de reconnoissance des matelots de nos deux vaisseaux : sachant que M. Behm leur avoit donné une quantité considérable de tabac, ils demanderent, de leur propre mouvement, qu'on ne leur servît plus de *grog*, &

1779.  
Mai.

22.



1779.  
Mai.

qu'on envoyât à la garnison de *Bolcheretsk*, leurs rations de liqueurs fortes : ils ajoutèrent qu'ils avoient lieu de croire l'eau-de-vie rare au *Kamtschatka*, & que ce présent feroit plaisir aux troupes Russes, puisqu'à *Saint-Pierre & Saint-Paul*, on avoit voulu leur donner quatre roubles d'une bouteille de liqueur. Nous n'ignorions pas comment bien les Matelots se plaignoient, lorsqu'on suspendoit leur *grog*, ce qui arrivoit communément dans les climats chauds, afin de pouvoir leur en servir une quantité plus grande dans les climats froids ; nous sentions que cette libéralité leur priveroit de liqueurs fortes durant la campagne rigoureuse que nous voulions faire au Nord, & il nous fut impossible de ne pas admirer un sacrifice si extraordinaire. Ils exécuterent leur projet ; mais M. Clerke & les autres Officiers afin de ne pas laisser cette belle action sans récompense, substituerent une quantité de rum, pareille à la très-petite quantité de *grog* que le Major Behm avoit accepté pour la garnison. M. Behm reçut, de la maniere la plus obligeante, ce rum ainsi qu'une ou deux douzaines de bouteilles de vin, que nous destinâmes à Madame Behm, avec les autres petits présens que notre position nous permettoit de lui offrir. Le tabac fut distribué le lendemain aux Equipages des deux vaisseaux ; on en donna trois livres à chacun de ceux qui

tsk, leur mâchoient ou qui fumoient de cette plante, & en eut une livre pour le reste.

J'ai déjà dit que le Major Behm avoit régné le commandement du *Kamtschaka*, & qu'il comptoit partir bientôt pour *Pétersbourg*: il nous proposa de se charger lui-même de nos d'espèches. Cette occasion étoit trop heureuse pour la négliger. Le Capitaine Clerke l'avertit qu'il prendroit la liberté de le charger de quelques paquets relatifs à notre voyage, & qu'il le prioit de les remettre à notre Ambassadeur à la Cour de *Russie*. Nous voulûmes d'abord de n'envoyer qu'un précis de nos opérations; mais le Capitaine Clerke, persuadé ensuite qu'on pouvoit confier toutes nos découvertes à un homme qui nous avoit donné des preuves si frappantes de ses vertus publiques & privées; songeant d'ailleurs que, pour achever notre expédition, nous avions encore à faire des campagnes très-dangereuses, le Major décida à envoyer en *Europe*, par M. Behm, le Journal entier de M. Cook, & la partie du même, qui renfermoit le période compris entre le mort de M. Cook, & notre arrivée au *Kamtschaka*, avec une Carte de toutes nos découvertes. Nous crûmes, M. Bayly & moi, devoir passer en outre, au Bureau des Longitudes, les détails de nos opérations. S'il nous étoit arrivé quelque malheur, l'Amirauté auroit eu

1779.  
Mai.

1779.  
Mai.

dans ses archives une relation détaillée des principaux événemens de notre voyage. Il fut ensuite convenu qu'un Express partiroit d'*Okotsk* avec un précis de nos longues dépêches ; M. Behm nous dit que si rien ne retardoit le passage d'*Okotsk*, l'Express arriveroit à *Petersbourg* au mois de Décembre, & qu'il comptoit y être lui-même au mois de Février ou de Mars. Les trois jours suivans, M. Behm dina & soupa alternativement sur les deux vaisseaux, & nous ne manquâmes pas de l'accueillir le mieux qu'il nous fut possible : il nous fit ses adieux le 25. Il fut salué de treize coups de canon, & les Matelots demandèrent qu'on leur permit de le saluer par trois acclamations. Le lendemain, au matin, nous reconduisîmes, M. Webber & moi, jusqu'à quelques milles de l'embouchure de la rivière d'*Awatska*, & nous rencontrâmes le Prêtre Russe, sa femme & ses enfans, qui attendoient leur Gouverneur.

Il seroit difficile de dire si le bon Prêtre & sa famille furent plus émus que nous, en quittant le Major Behm. Nous le connoissions depuis peu de temps, mais l'élévation de son ame & son défintéressement, nous avoient inspiré la plus grande estime ; nous avions même une sorte de vénération pour lui, & il étoit impossible de n'être pas vivement touché, en nous séparant

un homme  
ices, & que  
voir jamais  
qu'il fournit à  
les présens p  
montoit à plu  
le prix couran  
& cette libér  
toit en elle-m  
la délicatesse  
combinaisons  
quelles ils s'ef  
le tant d'obl  
navions aucu  
l'enviage en  
caractere publ  
ment une gran  
& élevés qui  
en plus nôtre  
vous êtes en  
utile à tout  
seulement l  
hommes se  
à tous les p  
pays qu'abo  
faire plaisir  
procurant l  
moi, & il

Un homme qui nous avoit rendu tant de services, & que nous avions peu d'espérance de revoir jamais. Outre les vivres & les munitions qu'il fournit à nos vaisseaux, la valeur intrinseque des présens particuliers que nous reçûmes de lui, montoit à plus de deux cents livres sterlings, selon le prix courant des divers articles au *Kamtschatka*; & cette libéralité, quelque extraordinaire qu'elle soit en elle-même, fut bien inférieure encore à la délicatesse qu'il mit dans ses bienfaits, & aux combinaisons ingénieuses & adroites, par lesquelles ils s'efforça d'atténuer pour nous, le poids de tant d'obligations, dont il savoit que nous n'avions aucun moyen de nous acquitter. Si on envisage ensuite comme un homme revêtu d'un caractère public, & chargé de représenter dignement une grande Souveraine, les sentimens justes & élevés qui l'animoient, doivent exciter de plus en plus notre admiration. » Le service auquel vous êtes employés, nous disoit-il souvent, sera utile à toutes les Nations; vous ne méritez pas seulement les égards & les secours que tous les hommes se doivent entre eux, vous avez droit à tous les privileges des Citoyens, dans quelque pays qu'abordent vos vaisseaux. Je suis sûr de faire plaisir à l'Impératrice de *Russie*, en vous procurant les diverses choses qui dépendent de moi, & il m'est impossible d'oublier son caract-

---

1779.  
Mai.

1779.  
Mai.

» tere & mon honneur, en mettant un prix  
 » ce devoir ». D'autres fois, il nous dit  
 qu'il vouloit donner un grand exemple aux Kara  
 chadales, qui commencent à sortir de l'état de  
 barbarie; que cette peuplade regarde les Russes  
 comme ses modeles en tout; que si ses espérances  
 n'étoient pas trompées, elle se croiroit obligé  
 désormais, d'assister les étrangers le mieux qu'  
 lui seroit possible; qu'elle se persuaderoit que  
 tel est l'usage universel des Nations civilisées.  
 J'ajouterai qu'après avoir mis tout en usage, afin  
 de pourvoir à nos besoins du moment, il s'occupa  
 avec le même zele, de ceux que nous éprou  
 verions à l'avenir: il lui sembloit plus que pro  
 bable, que nous ne découvririons point le passage  
 & que par conséquent, nous reviendrions à  
 Kamchatka à la fin de l'année; il exigea du  
 Capitaine Clerke, un état de la quantité de cor  
 dages & de farine qui nous manqueroient alors;  
 il promit d'envoyer ces provisions d'Okotsk, au  
 Havre de Saint-Pierre & Saint-Paul, où elles  
 attendroient notre arrivée. Il poussa plus loin  
 encore ses aimables soins; il nous donna un  
 papier, lequel enjoignoit à tous les Sujets de  
 l'Impératrice que nous aurions occasion de ren  
 contrer, de nous assister en tout ce qui dépen  
 droit d'eux.

» L'Amirauté d'Angleterre a tenu un conseil d'une ma-

ère noble d  
 ouchant &  
 Kamchatka.  
 rovince, n  
 plaisir que  
 propres bien  
 connoissance  
 raine & à  
 ce lui a en  
 description qu  
 rage où so  
 sistance. Voi

Viro egregio  
 Augustissima  
 dignitate, se  
 tiora, navibu  
 nit; eosque in  
 frustra explora  
 tice exceptit,  
 amuland aucto  
 TIC.Æ septemv  
 nis, memoria  
 , patriæque

M.

» Pour re  
 l'Awast! a du

ère noble combien elle étoit sensible à l'accueil touchant & aimable qu'ont reçu nos vaisseaux au Kamtschatka. M. Behm, Commandant de cette province, n'a pas été seulement récompensé par le plaisir que l'homme bienfaisant trouve dans ses propres bienfaits ; il a reçu des marques de reconnaissance convenables à la dignité de sa Souveraine & à celle du Roi de la Grande-Bretagne : on lui a envoyé un vase très-riche, avec une inscription qui mérite d'être rapportée dans l'Ouvrage où sont consignés les détails de sa bienfaisance. Voici cette inscription :

*Viro egregio magno de В Е Н М , qui Imperatricis augustissimæ Catharinæ auspiciis, summâque animi dignitate, sæva, quibus præerat, Kamtschatkæ victora, navibus nautisque Britannicis, hospita præstitit; eosque in terminis, si qui essent imperio Russico, frustra explorandis, mala multa perpessos, iteratâ curâ excepit, refecit, recreavit & comœatu omnî cumulatè auctos dimisit; REI NAVALIS BRITANNICÆ septemviri, in aliquam benevolentiam tam infirmis, memoriam, amicissimo, gratissimoque animo, patriæque nomine, D. D. D.*

M. DCC. LXXXI.

» Pour revenir à ce qui se passa au Havre d'Awatska durant notre Voyage à Bolcheretsk, la

1779.  
Mai.

1779.  
Mai.  
15.

greve n'étant plus embarrassée par les glaces, le 15, quelques-uns des Matelots pêcherent à la seine, & ils prirent une quantité considérable d'un très-beau poisson plat. Depuis cette époque jusqu'à notre départ du Havre, il est difficile d'imaginer la multitude incroyable de poissons qui nous environna de tous côtés. Les *Toions* de la ville, & de *Paratounca*, village situé aux environs, avoient reçu ordre du Major Behm, d'employer tous les Kamtchadales à notre service & il nous arriva souvent de n'avoir pas assez de place sur les vaisseaux, pour recevoir les présents qu'ils nous apportèrent. En général, ils nous donnerent du poisson plat, de la morue, de la truite, & du hareng. Cette Baie offroit une abondance extrême de harengs qui avoient acquis toute leur perfection, & qui étoient d'une saveur exquisite. Les Pêcheurs de la *Découverte* en prirent, d'un seul coup de filet, une quantité si considérable, que craignant de rompre leur seine ils en jetèrent un très-grand nombre : ils en amenèrent sur le rivage un tas si énorme, qu'outre la portion nécessaire à la consommation journalière, ils remplirent la quantité de barriques pour lesquelles ils avoient du sel; & qu'après en avoir envoyé à la *Résolution*, autant qu'elle pouvoit en désirer, ils en laissèrent plusieurs boîtes sur la greve.

» La neige niere rapide, cueillirent beaucoup de têtes d'ortie avec de la fleur de bouillon portaneur très-sain. les matins durs nous trouva aux bords en grande quantité rations d'eau-de-vie.

» On tua, le dimanche, le dimanche, Equipages : nous eûmes du bœuf frais, de l'Espérance, au dire, depuis prirent.

» John Macmourut le soir de notre départ de laborieux & travaillé en chambre le quatrième jour durant le Voyage d'après son âge nous succomba nous supposâmes

» L

Tome XXI.

» La neige commença à disparoître d'une manière rapide, à cette époque; & les Equipages cueillirent beaucoup d'ail sauvage, de céleri & de têtes d'orties. On faisoit bouillir ces plantes avec de la fleur de farine, & des tablettes de bouillon portatives, ce qui procuroit un déjeuner très-sain & très-agréable; on en servit tous les matins durant notre relâche. On fit aussi des trous aux bouleaux, & le suc qui en découloit en grande quantité, fut toujours mêlé avec les rations d'eau-de-vie.

1779.  
Mai

» On tua, le 16, un jeune bœuf, que le Sergeant nous avoit procuré: il pesoit 272 livres. Le Dimanche, on le servit pour le dîner des deux Equipages: nos gens n'avoient pas mangé de bœuf frais, depuis notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*, au mois de Décembre 1776, c'est-à-dire, depuis près de deux ans & demi.

162

» John Mackintosh, Aide du Charpentier; mourut le soir: il avoit eu la dysenterie, depuis notre départ des *Isles Sandwich*; il étoit très-laborieux & très-paisible, & ses camarades de chambrée le regretterent beaucoup. C'étoit le quatrième homme que la maladie nous enlevoit durant le Voyage; mais c'est le premier qui, d'après son âge & son tempérament, paroisse avoir succombé aux fatigues de notre expédition: nous supposâmes que Watman étoit âgé d'envi-



1779.  
Mai.

ron soixante ans; Robert & M. Anderson commençoient à éprouver du déperissement avant notre départ d'Angleterre, & il y a grande apparence que même en ne s'embarquant pas, ils n'auroient pas vécu plus long-temps.

« J'ai déjà dit que la maladie de M. Clerke empiroit d'un moment à l'autre, malgré les alimens salutaires que lui offroit le *Kamtchatka*: dès que le Prêtre de *Paratounca* fut instruit de la mauvaise santé de notre Commandant, il lui envoya chaque jour du pain, du lait, du beurre frais & des volailles; & ce qui ajouta au mérite de ce bienfait, sa maison étoit à seize milles du havre.

« L'Hôpital Russe, établi près de la ville de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, se trouvoit dans un état vraiment déplorable à l'époque de notre arrivée. Les Soldats avoient plus ou moins de scorbut; & la maladie d'un grand nombre d'entre eux étoit parvenue au dernier point. Les autres Russes ne se portoit pas mieux, & nous remarquâmes en particulier, que le Sergent ayant bu une trop grande quantité de liqueurs fortes que nous lui donnâmes, eut, dans le cours de peu de jours, quelques-uns des symptômes les plus alarmans de cette maladie. Le Capitaine Clerke confia tous ces malades à la vigilance de nos Chirurgiens, & il ordonna de leur fournir de la

*Jourkrouz & Bolcharetsk,*  
le changement  
des scorbut  
rent sur-tout  
guérison.

« La Régle  
250 poudes  
qu'on nous  
& *Saint-Paul*  
près la même  
une ration e  
source qu'ils  
du *Cap de Bon*  
fut achevée  
65 barriques.

« Le 4, n  
une pluie trè  
pavoiser les v  
projet: nous  
de canon, &  
nous fut poss  
du Roi. Port  
prete, se con  
discrétion, qu  
il ne fut plus  
sieur Port, &  
que le Sergen

*Jourkrou* & de la drèche. Lorsque je revins de *Bolcheretsk*, j'observai, avec beaucoup de surprise, le changement en bien qu'annonçoient les visages des scorbutiques : nos Chirugiens attribuerent sur-tout au moût de biere, cette prompte guérison.

1779.  
Mar.

» La *Résolution* embarqua, le premier Juin, 1.<sup>er</sup> Juin. 250 poudes ou 90 quintaux de farine de seigle, qu'on nous fournit des magasins de *Saint-Pierre & Saint-Paul*; & la *Découverte* en reçut à-peu-près la même quantité. On servit tout de suite une ration entiere de pain aux Equipages; ressource qu'ils n'avoient pas eue depuis notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*. Notre provision d'eau fut achevée le même jour; nous en remplimes 65 barriques.

» Le 4, nous eûmes des brises fraîches, & une pluie très-forte, ce qui nous empêcha de pavoiser les vaisseaux, comme nous en avions le projet: nous fûmes réduits à tirer vingt-un coups de canon, & à célébrer d'ailleurs, le mieux qu'il nous fut possible, l'anniversaire de la naissance du Roi. Port, qui nous servoit toujours d'Interprete, se conduisit avec tant de modestie & de discrétion, qu'après le départ du Major Behm, il ne fut plus pour nous Jean-Port, mais Monsieur Port, & il eut part à la fête du jour, ainsi que le Sergent, en qualité de Commandant de

1779.  
Juin.

la Place. Notre digne ami, le Prêtre de *Paratounca*, ayant su que nous célébrions l'anniversaire de la naissance du Roi, donna, de son côté, une grande fête, à laquelle quelques-uns de nos Messieurs assistèrent; ils en revinrent très-satisfaits de la profusion des mets, ainsi que des danses qui eurent lieu après le repas.

6. » Le 6, vingt bêtes à cornes arriverent, d'après un ordre du Commandant, de *Verchney Ostrog*, situé sur la riviere du *Kamtchatka*, & éloigné du havre, au moins de cent milles, comptés à vols d'oiseaux. Ces animaux étoient d'une grandeur médiocre; & quoique leur voyage eût été de dix-sept jours, ils se trouvoient en bon état. Les quatre jours suivans, nous nous disposâmes à appareiller, & nous commençâmes à démarer le 11.

11.  
15. » Le 15, avant la pointe du jour, nous entendîmes un bruit sourd, qui ressembloit à un coup de tonnerre éloigné, & au lever de l'aurore, nous trouvâmes les ponts & les flancs des vaisseaux couverts, à la profondeur d'un pouce, d'une jolie poussiere, qui ressembloit à de la poudre d'émeri. L'atmosphere, encore chargée de cette substance, se trouvoit obscurcie, & elle étoit si épaisse & si noire vers la montagne du volcan, située au côté septentrional du havre, que nous ne pouvions distinguer la forme de la

D  
colline. A midi, explosions devinrent furent suivies de bon morceau en général d'un pois: on en avoient la grosseur pierres, sur lesquelles duit aucune altération. Nous eûmes le soir tonnerre, qui, joint de soufre que nous spectacle effrayant. La environ huit lieues de  
» Le 16, à la pointe l'ancre, & nous souffrant le reflux coupant le passage le vent nous ayant menés des rochers *Trois aigles* de l'entrée, & nous canots à la mer, pendant nous étions à deux lieues rapportoient quarante tites pierres, de l'espèce sur les vaisseaux, après nous ne pûmes décrire jetées par la dernière tions antérieures.

» Le *Kamtchatka*

colline. A midi , & durant l'après-dinée , les explosions devinrent plus éclatantes , & elles furent suivies de bouffées d'un fraisil, dont chaque morceau en général étoit à-peu-près de la taille d'un pois : on en recueillit quelques-uns qui avoient la grosseur d'une noisette. De petites pierres , sur lesquelles l'action du feu n'avoit produit aucune altération , tombèrent avec le fraisil. Nous eûmes le soir des éclairs & des coups de tonnerre , qui , joints à l'atmosphère & à l'odeur de soufre que nous respirions , formerent un spectacle effrayant. La montagne se monroit alors à environ huit lieues de distance.

» Le 16 , à la pointe du jour , nous levâmes l'ancre , & nous sortîmes de la Baie ; mais le reflux coupant le passage sur la côte orientale , & le vent nous ayant manqué , nous dérivâmes près des rochers *Trois aiguilles*, qui gisent à cette partie de l'entrée , & nous fûmes obligés de mettre les canots à la mer , pour nous dégager. A midi , nous étions à deux lieues de la terre , & les sondes rapportoient quarante-trois brasses , fond de petites pierres , de l'espece de celles qui tombèrent sur les vaisseaux , après l'éruption du volcan ; mais nous ne pûmes découvrir si elles avoient été jetées par la dernière éruption , ou par des éruptions antérieures.

» Le *Kamtchaïka* n'étoit plus alors tel que

1779.  
Juin.

16.

1779.  
Juin.

nous l'avions vu à l'époque de notre arrivée ; excepté un petit nombre de taches qu'on appercevoit encore au sommet de quelques montagnes très-élevées , la neige avoit disparu , & une belle verdure couvroit les flancs des collines qui , en plusieurs endroits , se montroient bien boisées.

- Les vaisseaux s'éloignerent de la côte de  
18. *Kamtchatka* le 18 Juin , & ils prirent le vent du Nord. Après avoir relevé quelques-unes des côtes du *Kamtchatka* , & du pays des *Tschutsky* & des  
21 Juillet. *Koriaques* , ils se trouverent le 21 Juillet , par 69<sup>d</sup> 34' de latitude & 193<sup>d</sup> de longitude : ils étoient environnés & arrêtés de tous côtés par les glaces , & c'est à ce point qu'ils terminèrent pour la seconde fois leurs recherches du passage au Nord.

» Un champ de glace fixe & réuni , rendant inutiles tous nos efforts , dit M. King , pour approcher davantage de la terre , & paroissant joint au continent , nous abandonnâmes le projet de revenir en *Angleterre* par le Nord-Est. Le Capitaine Clerke va exposer lui-même les motifs qui le déterminèrent à changer de route , & le plan de navigation qu'il forma alors : les Lecteurs doivent l'écouter avec d'autant plus d'intérêt , que ce sont les derniers détails que sa santé lui ait permis d'écrire.

» Il plus avant & il est hors de l'éte pu glaces : il p barriere in ves que no qu'il n'y a du service , de chercher qui nous me verture , de long de cette un meilleur embarrasée e me paroît ab

Les vaisseaux côte d'*Asie* ; Clerke se dé du côté de l' du côté de l' les fatigues & il faut que le

» Il étoit prendre une devons tenir tiers à bord.

» Il est maintenant impossible de pénétrer plus avant au Nord sur cette côte (d'*Amérique*), & il est hors de toute vraisemblance, que le reste de l'été puisse fondre cet amas prodigieux de glaces : il paroît qu'elles offriront toujours une barrière insurmontable à chacune des tentatives que nous pourrions former. Je crois donc qu'il n'y a rien de mieux à faire pour le bien du service, que de passer à la côte d'*Asie*, & de chercher sur cette route quelque ouverture qui nous mène plus loin ; s'il n'y a point d'ouverture, de voir s'il est possible de passer le long de cette côte, où il est bien difficile d'espérer un meilleur succès ; car la mer est maintenant si embarrassée de glaces, que l'impossibilité du passage me paroît absolument hors de doute «.

1779.  
Juillet.

Les vaisseaux se portèrent en effet vers la côte d'*Asie* ; ce ne fut que le 27 Juillet, que M. Clerke se détermina à abandonner ses recherches du côté de l'*Asie*, ainsi qu'il les avoit abandonnées du côté de l'*Amérique*. Nous n'avons pu indiquer les fatigues & les dangers de cette campagne, & il faut que le Lecteur se contente du résultat.

» Il étoit nécessaire alors, dit M. King, de prendre une résolution sur la route que nous devons tenir, & le Capitaine envoya les Charpentiers à bord de la *Découverte*, afin de connoître

1779.  
Juillet.

en détail les dommages qu'elle avoit effuyés. Le Capitaine Gore , & les Charpentiers des deux vaisseaux , penserent qu'il faudroit trois semaines pour le radoub , & qu'il seroit indispensable d'y travailler dans un port.

» Voyant que la mer fermée par les glaces , ne nous permettoit pas de nous élever davantage au Nord , ou d'approcher plus près de l'un ou l'autre des continens , nous jugeâmes qu'il seroit contraire au bien du service , d'exposer les deux vaisseaux , & inutile à l'égard du but de notre expédition , de faire de nouvelles tentatives pour découvrir un passage au Nord-Est , ou au Nord-Ouest. Ces motifs , joints aux représentations du Capitaine Gore , déterminerent M. Clerke à ne plus perdre de temps sur des projets dont l'exécution étoit impossible , mais à gagner la Baie d'*Awatska* , afin de nous y réparer , & de reconnoître la côte du *Japon* , avant que l'hiver nous ôtât les moyens de faire des découvertes.

» Je ne dissimulerai pas la joie qui se peignit sur la physionomie de chacun de nous , dès que la résolution du Capitaine Clerke fut connue. Nous étions tous fatigués d'une navigation très-dangereuse , où la persévérance la plus opiniâtre n'avoit pas été suivie de la plus légère apparence de succès. Nous courions les mers depuis trois ans ; & malgré les ennuyeuses campagnes que

nous avions  
qu'il nous fa  
regards vers  
satisfaction a  
côtes d'Angl

» Si M. C  
après une sec  
possibilité du  
de la Mer Pa  
auroit sans d  
résultat géné  
quer cet obje  
il y auroit ajo  
important , q  
opinions des  
depuis plus d  
fuis incapable  
répondre en p  
lui communiq  
de les recevoir

» Il est très  
passage Nord  
l'Océan Pacifi  
parallele. Si d  
ce doit être d  
la Baie de Baf  
tentrionale du  
phere oriental

nous avons encore à faire, & l'immense espace qu'il nous falloit parcourir, nous tournâmes nos regards vers notre patrie, avec un plaisir & une satisfaction aussi réelle, que si nous avions vu les côtes d'Angleterre.

1779.  
Juillet.

» Si M. Cook avoit vécu à cette époque ; si, après une seconde tentative, il eût reconnu l'impossibilité du passage Nord-Est ou Nord-Ouest de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, il auroit sans doute mis sous les yeux du public un résultat général des obstacles qui ont fait manquer cet objet principal de notre expédition, & il y auroit ajouté ses observations sur un sujet si important, qui fixe l'attention & qui partage les opinions des Philosophes & des Navigateurs depuis plus de deux siècles. Je sens combien je suis incapable de le remplacer ici ; mais, afin de répondre en partie à l'attente du Lecteur, je vais lui communiquer quelques remarques : je le prie de les recevoir avec indulgence.

» Il est très-probable qu'il ne peut y avoir de passage Nord-Ouest de la Mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, au Sud du soixante-cinquième parallèle. Si donc il existe réellement un passage, ce doit être dans l'hémisphère occidental près de la Baie de *Raffin*, ou en doublant la partie septentrionale du *Groënland*, ou bien dans l'hémisphère oriental par la Mer Glaciale, au Nord de la



1779.  
Juillet.

*Sibérie*; & de quelque côté qu'il se trouve les Navigateurs doivent traverser le Détroit de Behring. Il ne s'agit donc plus que d'examiner s'il est impossible de pénétrer dans la Mer Atlantique, par ce Détroit, de l'un ou de l'autre côté.

» Selon le résultat de nos deux campagnes, il paroît que la mer, située au Nord du *Détroit de Behring*, offre moins de glaces au mois d'Août qu'au mois de Juillet, & peut-être même qu'elle est plus libre encore au mois de Septembre. Mais après l'équinoxe, les jours diminuent si promptement, qu'il ne faut plus espérer de dégel; & il ne seroit pas raisonnable de supposer que les chaleurs de la première quinzaine de Septembre disperseront les glaces, sur les parties les plus septentrionales de la côte d'*Amérique*. En adoptant cette supposition, on conviendra toutefois, qu'il y auroit de la folie à essayer de se rendre du *Cap glacé*, aux parties connues de la *Baie de Bassin*, c'est-à-dire, de faire une route de 410 lieues dans un espace de temps aussi court, que celui où le passage seroit ouvert.

» La côte d'*Asie* offre encore moins d'apparence de succès: on en sera persuadé comme moi si on examine nos observations sur l'état de la mer, au Sud du *Cap septentrional*, & les détails que nous ont procurés, sur la *Sibérie*, les Lieu-

gnans de Be  
euroff.

» Si le Voy  
prouve, sans  
pointe Nord-  
que depuis ce  
de & demi; q  
époues où l'  
entreprenant,  
même route,  
avantages pul  
son suppose m  
ement favor  
ge libre auto  
l'arrivé sain  
le bâtiment au  
qui se prolong  
a été doublé

» On soutie  
aisons de sup  
mesure qu'o  
es glaces vues  
rieures, sembl  
grandes riviere  
qu'après s'être  
venues remplir

(1) Voyez Gmel

tenans de Behring (a), & le Journal de Shaueroff.

1779.  
Juillet.

» Si le Voyage de Deshneff est authentique, il prouve, sans doute, la possibilité de doubler la pointe Nord-Est de l'Asie; mais si l'on songe que depuis ce Navigateur il s'est écoulé un siècle & demi; que, durant cet intervalle, & à des époques où l'esprit humain étoit si curieux & si entreprenant, personne n'a encore pu faire la même route, on formera peu d'espérance sur les avantages publics qui pourroient en résulter. Si l'on suppose même que, durant une saison extrêmement favorable, un vaisseau a trouvé un passage libre autour des côtes de la Sibérie, & qu'il est arrivé sain & sauf à l'embouchure de la Léna, ce bâtiment aura encore à passer le Cap Taimura, qui se prolonge à 78<sup>d</sup> de latitude, & qui jusqu'ici n'a été doublé par aucun Voyageur.

» On soutient cependant qu'il y a de fortes raisons de supposer moins de glaces sur la mer, à mesure qu'on approche du pôle; que toutes les glaces vues par nous dans les latitudes inférieures, semblent avoir été formées dans les grandes rivières de la Sibérie & de l'Amérique, & qu'après s'être détachées des bords, elles étoient venues remplir les parages où nous les avons

(a) Voyez Gmelin, page 367-374.

1779.  
Juillet.

trouvées. Lors même que cette hypothèse seroit vraie, il seroit vrai aussi qu'il n'y auroit aucun moyen de traverser ces parages, si l'été ne fonde pas une masse si énorme de glaces. En admettant cette origine de la formation des glaces nous aurions mal choisi l'époque de l'année pour essayer le passage ; & il faudroit le tenter au mois d'Avril & au mois de Mai, avant le dégel des rivières ; mais par combien d'arguments on peut attaquer cette supposition ! Les glaces que nous avons rencontrées au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, nous ont mis en état de juger de celles auxquelles on peut s'attendre plus loin au Nord, & nous pensâmes, sur ce fondement, que la glace pouvoit réunir les deux Continens pendant l'hiver : ce phénomène seroit en effet d'accord avec ce qu'on nous dit au *Kamtschatka*. On nous assura qu'en partant l'hiver de la côte de *Sibirie*, on se porte sur la glace des distances plus grandes que ne l'est, en quelques endroits, le canal qui sépare les deux Continens.

» Le Capitaine Cook, dont les premières idées sur cette matière, avoient été analogues à celles des Spéculateurs que je combats ici, fit, durant le voyage actuel, une multitude de remarques qui le portèrent à changer de système. Nous avons trouvé les côtes de l'Ancien & du Nouveau

Monde très peu, à mesure que l'on avance & l'autre rivières frappées de la rivières de conjonction des rivières, dans la nature que leur entrée est de petite rivière, que n'est pas le niveau de profondeur de l'élévation en terre au moins. » Les lectures appeler ici un concilier à terre nécessaire de parler de pour du *Spitzberg* et enfin il se trouve beaucoup de retentissement annuel, tandis qu'après les plus

1779.  
Juillet.

Monde très-basses ; les sondes diminueoient peu-peu, à mesure que nous en approchions, & l'une & l'autre côte se ressembloient d'une manière frappante ; ces faits, joints à la description de la riviere de Cuivre, par M. Hearne, donnent lieu de conjecturer que, qu'elles que puissent être les rivieres qui débouchent du Continent d'Amérique, dans la Mer Glaciale, elles sont de la même nature que celles du côté de l'Asie, & si basses à leur entrée, qu'elles peuvent recevoir seulement de petites embarcations : les glaces, au contraire, que nous avons vues, s'élevent au-dessus du niveau de la mer, à une hauteur égale à la profondeur de ces rivieres, en sorte que leur élévation entiere, mesurée depuis sa base, doit être au moins dix fois plus grande.

Les lecteurs curieux ne manqueront pas de se rappeler ici un autre fait, qui paroît très-difficile à concilier avec l'opinion de ceux qui croient la terre nécessaire à la formation de la glace ; je ne veux parler de l'état différent où est la mer autour du *Spitzberg*, & au Nord du *Détroit de Behring* : car enfin il faut expliquer comment il arrive qu'autour du *Spitzberg*, & dans le voisinage de beaucoup de terres connues, les vaisseaux pénetrent annuellement, à près de 80<sup>d</sup> de latitude, tandis que, de l'autre côté, on n'a pu, après les plus grands efforts, aller au-delà de 71,

1779.  
Juillet.

où d'ailleurs les deux continens divergent pres- nous renco  
que à l'Est & à l'Ouest, & où l'on ne conno- e glaces sur  
point encore de terre aux environs du pole. Ceu- l'épaisseur  
qui désireront des éclaircissemens plus complets en dessiner  
peuvent lire *les Observations faites durant un Voyage* are, nous étie  
*autour du Monde*, par le Docteur Forster : la ques- ure prenions  
tion de la formation de la glace y est discutée or, avant d'ê  
d'une maniere bien détaillée & bien satisfaisante s Août, par  
& l'on y trouve une multitude d'argumens très- ngitude, no  
solides, d'où il résulte que les Mers du pole n- nsidérable su  
doivent pas être ouvertes. ppossible de p

» Avant de terminer ces remarques, je comp- mes obligés d  
rerai les progrès que nous avons faits au Nor- west, jusqu'a  
durant nos deux campagnes, & j'ajouterai u- e terre, que  
petit nombre d'observations générales sur la cô- côte d'Asie.  
des deux continens située au Nord du *Détroit* el commençoi  
*Behring*. geuse; d'aut

En 1778, nous ne rencontrâmes les glaces e de l'hiver  
que le 17 Août, par 70<sup>d</sup> de latitude : nous le- reprise pour  
trouvâmes alors en masses compactes, qui » Notre seco  
prolongeoient aussi loin que pouvoit s'étend- s à confirmer  
la vue : une partie étoit mobile, puisque sa de- emiere; car  
rive manqua de nous enfermer entre ces glaces a continent de  
& la terre. Ayant reconnu combien il sero- me parallele;  
inutile & dangereux d'essayer de pénétrer plu- rocher de celui  
loin au Nord, entre les glaces & la terre; nous- pace d'un petit  
gouvernâmes vers la côte d'Asie, entre le so- 68<sup>d</sup> 20' de lat  
xante-neuvieme & le soixante-dixieme paralleles- année précédée

nous rencontrâmes souvent de vastes champs  
 de glaces sur notre route : quoique les brumes  
 l'épaisseur du ciel ne nous aient pas permis  
 en dessiner entièrement & précisément la bor-  
 re, nous étions sûrs néanmoins, quand nous  
 entreprenions de cingler au Nord, de les retrou-  
 ver, avant d'être parvenus à 70<sup>d</sup> de latitude. Le  
 6 Août, par 69<sup>d</sup>  $\frac{1}{4}$  de latitude, & 184<sup>d</sup> de  
 longitude, nous en aperçûmes une quantité si  
 considérable sur notre chemin, qu'il nous fut  
 impossible de passer au Nord ou à l'Ouest. Nous  
 fûmes obligés d'en longer les bords au Sud-Sud-  
 Ouest, jusqu'au moment où nous découvrîmes  
 de terre, que nous reconnûmes ensuite pour  
 la côte d'*Asie*. La saison étoit très-avancée; le  
 ciel commençoit à se charger de neige & de pluie  
 abondante; d'autres indices annonçoient l'appro-  
 che de l'hiver, & nous abandonnâmes notre  
 entreprise pour le moment.

Notre seconde campagne se borna à-peu-  
 près à confirmer les observations faites durant la  
 première; car nous ne pûmes nous rapprocher  
 du continent de l'*Asie*, par-delà le soixante-sep-  
 tième parallèle; & il nous a été impossible d'ap-  
 procher de celui de l'*Amérique*, si j'en excepte un  
 espace d'un petit nombre de lieues, situé entre 68  
 & 68<sup>d</sup> 20' de latitude, que nous n'avions pas vu  
 l'année précédente. La glace nous a arrêtés trois

---

 1779.  
 Juillet.

26 Août.

1779.  
Août.

degrés plus bas ; & nos efforts pour pénétrer de  
 vantage au Nord, s'exercerent principalement  
 sur le milieu du canal qui est entre les deux côtes.  
 Nous nous sommes élevés du côté de l'*Ame-  
 rique*, trois degrés plus loin que sur celui de  
 l'*Asie* : nous avons rencontré la glace plutôt  
 & en plus grande quantité, sur la dernière  
 côte, durant les deux campagnes. A mesure  
 que nous nous sommes élevés au Nord, nous  
 avons toujours vu la glace plus compacte &  
 plus solide ; mais comme dans nos différentes  
 traversées, d'un côté à l'autre, nos vaisseaux  
 ont passé sur des portions de mer fermées aupa-  
 ravant, nous avons conjecturé que la plus grande  
 partie des glaces étoit mobile. Nous avons évalué  
 leur hauteur moyenne de huit à dix pieds, &  
 leur élévation la plus considérable, de seize ou  
 dix-huit.

C'est à 66<sup>d</sup> de latitude que les deux continens  
 se rapprochent le plus : la largeur du détroit y est  
 de treize lieues : par-delà, la côte d'*Asie* & celle  
 d'*Amérique*, divergent au Nord-Est-quart-Est, &  
 à l'Ouest-Nord-Ouest ; & au soixante-neuvième  
 parallèle, elles sont séparées par un intervalle de  
 quatorze degrés de longitude, ou d'environ cent  
 lieues. On est frappé au Nord du détroit de  
 ressemblance d'aspect des deux pays. L'un & l'autre  
 sont dénués de bois. Les côtes sont basses

& plus avan-  
 gnes qui s'é-

» Le 22

Clerke, âgé

consomptio

part d'*Angle*

durant tout

fible nous a

King; mais

humeur qu'

ment, & la

se soumit à s'

consolation.

un intérêt p

avoit été cor

& les travaux

lesquels il su

depuis sa ter

sieurs actions

particulier, a

rageux : plac

à la mer av

les canots, s'

à bord du *D*

premier Voy

modore Biro

tion d'*Amériq*

du Monde, 1

Tome XX

& plus avant dans les terres, on voit des montagnes qui s'élevent à une grande hauteur.

» Le 21 Août 1779, le Capitaine Charles Clerke, âgé de trente-huit ans, mourut d'une consommation qui avoit commencé avant son départ d'Angleterre, & qui l'avoit rendu languissant durant tout le Voyage. Son dépérissement insensible nous affligeoit depuis long-temps, & le Roi & le King; mais le courage, l'égalité d'ame, la bonne humeur qu'il conserva jusqu'à son dernier moment, & la résignation enjouée avec laquelle il se soumit à son sort, nous donnerent une sorte de consolation. Il étoit impossible de ne pas prendre un intérêt particulier à un homme, dont la vie avoit été continuellement remplie par les fatigues & les travaux que les Marins ont à souffrir, & sous lesquels il succomboit. Il seroit dans la Marine depuis sa tendre jeunesse : il s'étoit trouvé à plusieurs actions, durant la guerre de 1750, & en particulier, au combat de la *Bellone* & du *Courageux* : placé alors à la hune d'artimon, il tomba à la mer avec le mât, mais il fut recueilli par les canots, sans être blessé. Il étoit *Midshipman*, à bord du *Dauphin*, lorsque ce vaisseau fit son premier Voyage autour du Monde, sous le Commodore Biron, & il fut envoyé ensuite à la station d'Amérique. Il fit son second Voyage autour du Monde, sur l'*Endeavour*, en qualité d'Aide du

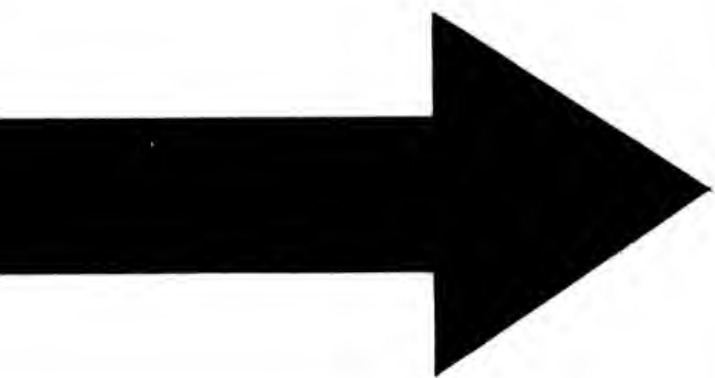
1779.

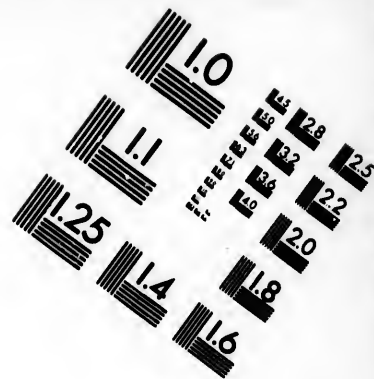
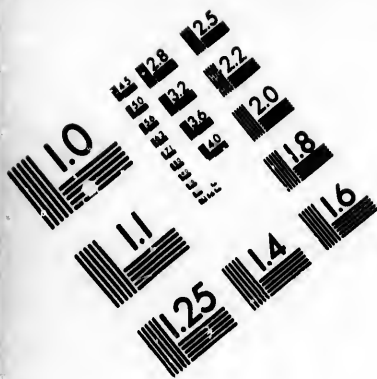
Août.

22.

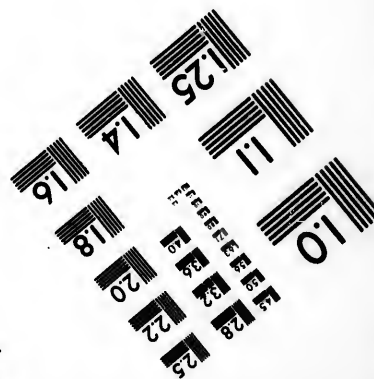
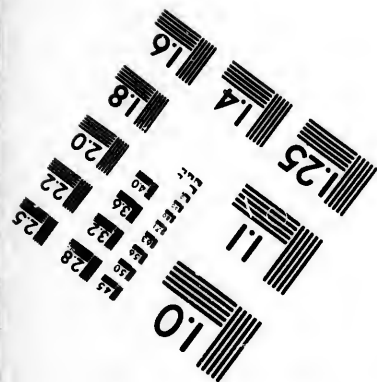
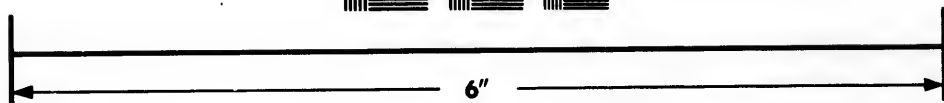
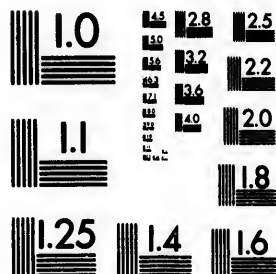








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5  
3.6 3.2 2.8

1.0 1.1  
1.2 1.5 1.8

1779.  
Août.

*Master*, & d'après la promotion qui eut lieu durant l'expédition, il revint Lieutenant. Il fit une troisième fois le tour du globe, lors du premier Voyage de la *Résolution*, dont il fut nommé second Lieutenant; & peu de temps après son retour en *Angleterre* (en 1775), il fut élevé au rang de Capitaine. Durant les préparatifs de l'expédition dont j'acheve le Journal, il fut nommé Commandant de la *Découverte*, avec ordre d'accompagner M. Cook; & à la mort de M. Cook, il obtint le commandement en chef, comme je l'ai déjà dit.

» Il y auroit une extrême injustice à ne pas dire que, durant le court intervalle où il dirigea notre expédition, il montra le plus grand zèle, & les soins les plus pressés, pour la faire réussir. Les progrès de sa maladie devoient rapides, à l'époque où le commandement en chef lui passa, & il se trouvoit hors d'état d'affronter les rigueurs des hautes latitudes septentrionales; mais le délabrement de son corps, ne diminua en rien la force & l'activité de son esprit; quoiqu'il sût qu'en différant son retour à un climat plus chaud, il renonçoit à la seule chance qu'il eût encore pour sa guérison, il craignit au dernier point, qu'on lui reprochât d'avoir mis son intérêt personnel avant le bien du service, & il persévéra dans la recherche du passage, jusqu'au

moment où  
nerent qu'i  
tives ultérie  
mais danger

La *Résolu*  
*Pierre & Sa*  
étoit à mi-n  
corps du C  
pas à y arriv

*Seconde Rel*

» Nous fû  
le Sergent,  
de la Place,  
baies, qu'il d  
tra une gran  
M. Clerke ay  
corps à terre  
de *Paratoun*  
& nous délib  
faire en cette  
conversation  
terprete, il n  
& plusieurs  
des baraques

moment où les Officiers des deux vaisseaux opinèrent qu'il étoit impraticable, & que des tentatives ultérieures seroient non-seulement inutiles mais dangereuses «.

1779.  
Août;



La *Résolution* mouilla dans le Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul* le 24 Août : son pavillon étoit à mi-mât, parce qu'elle avoit à bord le corps du Commandant. La *Découverte* ne tarda pas à y arriver.

249

*Seconde Relâche au Kamtchatka, & nouvelles Remarques sur ce pays.*

» Nous fûmes à peine mouillés, que notre ami le *Sergent*, toujours chargé du commandement de la Place, arriva à bord avec un présent de baies, qu'il destinoit au Capitaine Clerke. Il montra une grande affliction en apprenant la mort de M. Clerke ayant recommandé qu'on déposât son corps à terre, & s'il étoit possible, dans l'Eglise de *Paratounca*, nous en parlâmes au *Sergent*, & nous délibérâmes avec lui, sur ce qu'il falloit faire en cette occasion. Dans le cours de notre conversation, qui fut assez pénible, faute d'interprète, il nous dit que le Professeur de Lisle, & plusieurs Russes, avoient été enterrés près des baraques de la garnison à l'*Ostrog* de *Saint-*

1779.  
Août.

*Pierre & Saint-Paul*, & que cet endroit seroit préférable à l'Eglise de *Paratounca*, puisqu'on devoit fermer l'Eglise de *Paratounca*, & en bâtir une nouvelle ici l'année suivante. Il fut donc résolu que nous attendrions l'arrivée du Prêtre de *Paratounca* : le Sergent nous avertit que ce Prêtre étoit le seul homme en état de nous répondre, & il nous conseilla de l'envoyer chercher. Il ajouta en même temps, qu'il alloit détacher un Exprès à *Bolchretsk*, afin d'instruire de notre retour le Gouverneur de la Province. Le Capitaine Gore écrit au Gouverneur ; il le pria de nous faire parvenir seize bêtes à cornes le plus promptement possible. Le Gouverneur ne savoit d'autre langue que le Russe, & le Sergent à qui nous fîmes comprendre ce que nous demandions, se chargea volontiers de donner l'explication de notre lettre.

» Quoique l'aspect du *Kamtchatka* fût moins stérile que lors de notre première relâche, la santé des Russes ne nous parut pas avoir profité du retour de la belle saison. Ils observerent de leur côté, il est vrai, que nous étions dans le même cas ; & comme ils ne sembloient pas plus disposés que nous, à écouter avec plaisir des remarques sur les mauvaises mines, nous ne manquâmes pas d'attribuer mutuellement cet effet, à la teinte fleurie & animée du pays, qui produi-

soit un air  
» L'éru  
lorsque n  
causé ici  
de la gross  
l'*Ostrog*.

» Le 25  
dia les nou  
Clerke ren  
dement de  
*Découverte*  
*Résolution*,  
à bord de  
M. Cook,  
Cette prom  
voici : les  
terent la D  
& second  
W anson  
*Découverte*.  
mener sur  
m'étoient  
& dont les  
nécessaires,  
*rides* de ces  
cer sur la R  
observation  
seaux. Nou

soit un air de pâleur & de mort sur nos visages. 

---

» L'éruption du volcan qui avoit été si forte, lorsque nous sortîmes de la Baie, n'avoit point causé ici de dommage : cependant des pierres de la grosseur d'un œuf d'oie, étoient tombées à l'*Ostrog*.

1779.  
Août.

» Le 25 au matin, le Capitaine Gore expédia les nouvelles commissions que la mort de M. Clerke rendoit nécessaires : il prit le commandement de la *Résolution* ; il me donna celui de la *Découverte*, & M. Lanyan, Aide du *Master* de la *Résolution*, qui avoit déjà servi en cette qualité, à bord de l'*Aventure*, lors du second Voyage de M. Cook, obtint la Lieutenance qui vaquoit. Cette promotion produisit les arrangemens que voici : les Lieutenans Burney & Rickman quitterent la *Découverte* ; ils furent installés premier & second Lieutenans de la *Résolution*, & M. Wanson fut nommé premier Lieutenant de la *Découverte*. Le Capitaine Gore me permit d'emmener sur la *Découverte*, quatre *Midshipmen* qui m'étoient utiles pour les calculs astronomiques, & dont les secours me devenoient d'autant plus nécessaires, que nous n'avions pas les *éphémérides* de cette année. M. Bayly vint me remplacer sur la *Résolution*, afin qu'on pût continuer les observations astronomiques sur les deux vaisseaux. Nous reçûmes le même jour la visite du

25.



1779.  
Août.

Pope Romanoff Vereshagen , ou du digne Prêtre de *Paratounca*. La douleur qu'il témoigna de la mort de M. Clerke , fit honneur à son cœur : il confirma ce que nous avoit dit le Sergent , sur le déplacement de l'Eglise , & il ajouta qu'on préparoit les bois ; mais il laissa au Capitaine Gore , le choix de *Paratounca* , ou du lieu destiné à la nouvelle Eglise , dans l'*Ostrog* de *Saint-Pierre & Saint-Paul*.

» Les glaces , ainsi qu'on l'a déjà remarqué , avoient causé beaucoup de dommage à la *Découverte* , & particulièrement le 23 Juillet : & on s'occupa du soin de la radouber.

» La saison étant si avancée , je craignis que des délais , ou des empêchemens de la part de mon vaisseau , ne nuisissent au projet qu'avoit le Capitaine Gore de faire de nouvelles découvertes , & j'ordonnai d'enlever seulement la portion de doublage absolument nécessaire , pour réparer les avaries que nous avoit causées la glace. Je pris cette résolution , de peur de découvrir une quantité plus grande de bordage en mauvais état ; je jugeai qu'il valoit mieux le laisser tel qu'il étoit , que de le remplacer par du bouleau vert , que j'aurois peut-être de la peine à trouver. Tout mon équipage étoit alors occupé , afin que nous fussions prêts à appareiller , lorsque les Charpentiers auroient achevé leur travail. Je chargeai

quatre de  
en prirent  
jugeâmes d  
en falloit p  
mens , nou  
jour. Les  
cueilloient  
des Détach  
qua aussi n  
*Résolution* &  
la graisse de  
barquée du  
avons alors  
notre provi  
long-temps  
beaucoup d  
deux équip  
Charpentier  
mais on la  
jour , afin d  
leur garde-  
avec quelq  
demain.

» Nous  
taine Clerke  
Officiers &  
virent le c  
*Résolution*

quatre de mes gens de pêcher du faumon : ils en prirent une quantité considérable, & nous le jugeâmes d'une excellente qualité : outre ce qu'il en falloit pour la consommation des deux bâtimens, nous en salions près d'une barrique par jour. Les convalescens, au nombre de quatre, cueilloient des légumes, & faisoient la cuisine des Détachemens employés à terre. On débarqua aussi notre poudre, afin de la sécher. La *Résolution* & la *Découverte* convertirent en huile la graisse de cheval marin, que nous avions embarquée durant notre campagne au Nord : nous avions alors un besoin indispensable d'huile, car notre provision de chandelles étoit épuisée depuis long-temps. La réparation des futailles donna beaucoup de besogne aux Tonneliers, & les deux équipages furent occupés jusqu'au 28 : les Charpentiers continuèrent alors leurs travaux ; mais on laissa aux autres l'après-dinée de ce jour, afin qu'ils pussent laver leur linge, mettre leur garde-robe un peu en ordre, & paroître, avec quelque décence, à la cérémonie du lendemain.

» Nous célébrâmes les funérailles du Capitaine Clerke le lendemain, dans l'après-dinée : les Officiers & les Equipages des deux vaisseaux suivirent le corps jusqu'à la fosse, tandis que la *Résolution* & la *Découverte* tiroient des coups

1779-  
Août.

28.

29.

1779.  
Août.

de canon de minute en minute : quand le service fut fini, les Soldats de Marine firent trois décharges générales. M. Clerke fut enterré au-dessous d'un arbre, sur une élévation qu'offre la vallée située au côté septentrional du havre, & où sont établis l'hôpital & les magasins des Russes : le Capitaine Gore, d'après les raisons indiquées plus haut, ne crut pas pouvoir choisir un emplacement plus conforme à la dernière volonté de M. Clerke, &, selon ce que nous dit le Prêtre de *Paratounca*, le tombeau doit se trouver un jour au centre de la nouvelle Eglise. Ce respectable Pasteur se tint durant la procession, à côté de celui de nos Messieurs qui lut les prières des morts : tous les Russes de la garnison étoient rassemblés, & ils accompagnèrent le convoi avec beaucoup de respect & de recueillement.

3 7bre. » Un Enseigne arriva le 3 Septembre de *Bolcheretsk* : cet Officier apporta à M. Gore une lettre du Capitaine *Shmaleff*, Gouverneur du *Kamchatka*. Le Sergent la lut, & il nous dit que le Gouverneur avoit donné des ordres pour qu'on nous amenât les bêtes à cornes dont nous avons besoin ; que nous les recevrons dans peu de jours, & que M. *Shmaleff* ne tarderoit pas à venir nous voir ; qu'il se mettroit en route immédiatement après l'arrivée d'un sloop de *Ochotsk*, attendu chaque jour. L'Enseigne arrivé de la Ca-

pitale du *K*  
qui avoit co  
& l'*Amérique*  
qui résideoit a  
venoit prend  
nous fournit  
cessaires ; qu'  
ment où le C  
partir de *Bo*  
afin que la g  
Détachemen  
à bord le 5,  
du vaisseau,  
deux, qui  
trouver des  
selon toute a  
imposant que  
nous déposés  
avant de la g  
pont.

» La *Résol*  
quelques dor  
à son taille-r  
aider les sien

» Nous c  
époque, à fa  
qui croît ici e  
que cette déc

pitale du *Kamchatka*, étoit fils de M. Synd, qui avoit commandé une expédition entre l'*Asie* & l'*Amérique*, faite onze années auparavant, & qui résidoit alors à *Ochotsk*; il nous avertit qu'il venoit prendre nos ordres, & veiller à ce qu'on nous fournît toutes les choses qui nous seroient nécessaires; qu'il demeureroit avec nous jusqu'au moment où le Gouverneur de la Province pourroit partir de *Bolcheretsk*; qu'il s'en retourneroit alors, afin que la garnison ne fût pas sans Officier. Mes Détachemens qui se trouvoient à terre, revinrent à bord le 5, & je les employai à gratter le fond du vaisseau, & à embarquer huit barriques de bardeaux, qui devoient servir de lest. Nous allions trouver des peuples, dont l'accueil dépendroit, selon toute apparence, de l'air plus ou moins imposant que nous aurions, & deux de nos canons déposés dans la partie de la cale, qui est en avant de la grande écoutille, furent placés sur le pont.

1779.  
Septemb.

5.

» La *Résolution* s'échoua le 8, afin de réparer quelques dommages que les glaces avoient causés à son taille-mer, & nos Charpentiers allèrent aider les siens.

8.

» Nous commençâmes à-peu-près à cette époque, à faire bouillir une espece de petit pin qui croît ici en grande abondance; nous crûmes que cette décoction pourroit nous servir dans la

1779.  
Septemb. suite à brasser de la biere, & que nous viendrions à bout de nous procurer, à *Canton*, du sucre ou de la melasse. J'étois sûr d'ailleurs que ce seroit un bon antiscorbutique, & je desirois d'autant plus embarquer une quantité considérable de cet article, que la plupart des antiscorbutiques, dont on avoit pourvu mon vaisseau en *Angleterre*, se trouvoient consommés ou gâtés.

10. » Le 10, au matin, les canots des deux vaisseaux remorquerent une galiote Russe d'*Ochotsk*, qui se monroit à l'entrée du Havre. Ce bâtiment étoit en route depuis trente-cinq jours, & du haut du fanal, on l'avoit vu, quinze jours auparavant, louvoyer pour gagner l'embouchure de la Baie : il avoit envoyé à terre la seule embarcation, pour y chercher de l'eau dont l'Equipage commençoit à avoir grand besoin : le vent ayant fraîchi, cette embarcation fit naufrage à son retour, & la galiote rejetée dans la haute mer, avoit souffert extrêmement.

» Elle portoit cinquante Soldats avec leurs femmes & leurs enfans, & plusieurs autres passagers : elle avoit d'ailleurs vingt-cinq hommes d'équipage, en sorte qu'il se trouvoit plus de cent personnes à bord. C'étoit beaucoup pour un bâtiment de quatre-vingts tonneaux, aussi chargé de vivres & de munitions. Cette galiote

& le sloop avoient la même destination. Le temps après la visite d'un Lieutenant, nous comprîmes le motif de la visite. Nous comprîmes que nous devions renforcer la garnison de ce lieu. On nous dit que le sloop relâche avoit été chargé de la Sibirie. L'honnête Soldat qui étoit à bord d'une manière si simple, n'avoit pu trouver moyen de nous suivre notre

» La Réjette, les Soldats, se relâchèrent de la Baie, une petite embarcation avec des cordages & des provisions que nous demandâmes dans les magasins. Nous reçûmes de la farine.

» Jusqu'ici nous n'avons rien vu de sec, mais il

& le floupe que nous vîmes ici au mois de Mai, avoient la forme des dogres Hollandois. Peu de temps après qu'elle eut jeté l'ancre, nous reçûmes la visite d'un *Put-Parouchich*, ou d'un Sous-Lieutenant, qui venoit prendre le commandement de la Ville de *Saint-Pierre & Saint-Paul*. Nous comprîmes qu'une partie des Soldats devoit renforcer la garnison, & l'on débarqua deux pieces de campagne, pour ajouter à la défense de ce lieu. Nous jugeâmes que notre premiere relâche avoit attiré l'attention du Gouverneur de la *Sibérie*, sur la foiblesse de la Place, & l'honnête Sergent me dit, en levant les épaules d'une maniere énergique, que puisque nous avons trouvé moyen d'y aborder, d'autres peuples qui n'auroient pas les mêmes intentions, pourroient suivre notre exemple.

» La *Résolution*, qui avoit réparé ses dommages, se remit à flot le lendemain; &, dans le cours de la journée, nous tirâmes de la galiote une petite quantité de poix, de goudron, de cordages & de fil: la toile étoit la seule chose que nous demandassions; mais il y en avoit peu dans les magasins, & on ne put nous en fournir. Nous reçûmes aussi 13,782 livres de fleur de farine.

» Jusqu'ici, nous avons eu un temps toujours sec, mais il survint une forte pluie accompagnée

1779.  
Septemb.

11.

1779.  
Septemb.  
12.

de grosses rafales , qui nous obligerent d'amener les vergues & les mâts de hune.

» Le 12 fut un Dimanche, & on laissa reposer les Equipages ; mais le mauvais temps trompa nos espérances & empêcha nos gens de cueillir des baies , qui croissent en grande quantité sur la côte : ils se livrerent à terre à d'autres amusemens. Le même jour , l'Enseigne Synd nous quitta pour retourner à *Bolcheretsk* , avec plusieurs des Soldats qui étoient venus sur la galiote. Il n'eut d'autre table que la nôtre durant son séjour au Havre de *Saint Pierre & Saint Paul*. Par égard pour l'homme dont il tenoit le jour , nous le regardions comme notre frere , & nous le traitâmes avec l'affection que méritoit un individu de la famille des Navigateurs qui ont entrepris des découvertes.

» Nous avons admis le Sergent à notre table, parce qu'il étoit Commandant de la Place , parce qu'il avoit d'ailleurs de la vivacité & de l'intelligence , & qu'il comprenoit mieux qu'aucun autre le petit nombre de mots Russes que nous avions appris. L'Enseigne Synd avoit eu la politesse d'y consentir, mais à l'arrivée du nouveau Commandant, le Sergent fut disgracié, & on ne lui permit plus de s'asseoir en présence de ses Officiers. Nous avons bien envie de demander cette grace pour lui, mais nous jugeâmes qu'elle

étoit incom

» L'arrin  
embarqué le  
saires, & en  
appareiller.  
n'étoit pas e  
nous avions  
que cet art  
la santé des  
à partir san  
beau temps  
cet interval  
à terre, &  
pays. Le Ca  
lours, & no  
sement.

» Voulan  
Iwaskin, ge  
la chasse, q  
& qui étoit  
que le 17.  
rendre aupr  
retour au H  
& de nous  
avoit dit de  
le voir.

» Sa fami  
*Russie*. Fils d

étoit incompatible avec la discipline des Russes.

» L'arrimage se trouva fini le 15 : nous avions embarqué le bois & l'eau qui nous étoient nécessaires, & en vingt-quatre heures nous pouvions appareiller. Il faut cependant observer que le bétail n'étoit pas encore arrivé de *Verchney*, & comme nous avions sur-tout besoin de viande fraîche, que cet article étoit presque indispensable pour la santé des Equipages, nous ne pouvions songer à partir sans l'avoir reçu. Tout annonçoit le beau temps : nous crûmes devoir profiter de cet intervalle pour prendre quelques récréations à terre, & nous instruire un peu de l'état du pays. Le Capitaine Gore proposa une chasse de lours, & nous adoptâmes son idée avec empressement.

» Voulant laisser un jour de repos à *Hospodin Iwaskin*, gentilhomme Russe, qui devoit être de la chasse, qui résidoit ordinairement à *Verchney*, & qui étoit arrivé le 15, nous ne partîmes que le 17. Le Major *Behm* l'avoit prié de se rendre auprès de nous lorsque nous serions de retour au Havre de *Saint Pierre & Saint-Paul*, & de nous servir d'interprete ; ce qu'on nous avoit dit de lui nous donnoit un grand désir de le voir.

» Sa famille avoit eu un état considérable en *Russie*. Fils d'un Général au service de la *Czarine*,

1779.  
Septemb.  
15.

17.



1779.  
Septemb.          élevé en *France* & en *Allemagne*, il avoit été Page de l'Impératrice Elisabeth, & Enseigne de ses Gardes. On lui donna le *Knout* à l'âge de seize ans; on lui fendit le nez & on l'exila d'abord en *Sibérie*, & ensuite au *Kamtchatka* où il se trouvoit depuis trente-un ans. Il étoit d'une haute taille & très-maigre; des rides profondes sillonnoient son visage, & quoiqu'il n'eût que cinquante-six ans, toute sa figure annonçoit la décrépitude.

» Nous fîmes très-affligés de ce qu'il avoit complètement oublié l'Allemand & le François; il ne pouvoit construire une phrase, & il ne comprenoit qu'avec peine ce que nous lui disions dans l'une ou l'autre de ces langues. Nous perdîmes ainsi une occasion favorable qui devoit nous procurer de nouvelles informations sur le *Kamtchatka*. Nous avions d'ailleurs espéré que le récit de son histoire nous causeroit un grand plaisir: car il est vraisemblable qu'il n'auroit pas craint de la raconter à des étrangers qui pouvoient lui rendre de petits services, & qui sûrement ne devoient avoir aucune raison d'abuser de sa confiance. Les Russes établis ici ne favoient point la cause de son exil, mais ils pensoient généralement qu'il avoit commis un délit très-grave: ils le croyoient d'autant plus, que depuis l'avènement au trône de l'Impératrice actuelle,

deux ou trois  
efforcés d'o  
dans leurs  
pu faire cha  
nous dit qu  
de pain; qu  
tances d'auc  
qu'il avoit v  
duit de ses  
une modiqu  
commencé  
l'arrivée du  
verneur lui  
l'invitant fo  
autres Russe  
d'ailleurs fait  
à cent roub  
reçoivent le  
dans tous les  
dans cette p  
M. Behm é  
permission c  
geant qu'il p  
retour au H  
il l'avoit en  
» J'appris  
notre absenc  
fait infliger

deux ou trois Gouverneurs du *Kamtchatka* s'étoient efforcés d'obtenir son rappel; mais loin de réussir dans leurs sollicitations, ils n'avoient pas même pu faire changer le lieu de son bannissement. Il nous dit qu'il avoit passé vingt ans sans manger de pain; qu'on ne lui avoit accordé des subsistances d'aucune espece durant cet intervalle, & qu'il avoit vécu parmi les *Kamtchadales*, du produit de ses pénibles chasses; qu'il obtint ensuite une modique pension, & que sa position avoit commencé à être infiniment plus douce après l'arrivée du Major Behm. Ce respectable Gouverneur lui avoit témoigné de l'intérêt, & en l'invitant souvent à sa table, il avoit engagé les autres Russes à le recevoir également: il avoit d'ailleurs fait porter la pension de cet infortuné à cent roubles, c'est-à-dire, à la somme que reçoivent les Officiers avec rang d'Enseigne, dans tous les domaines de l'Impératrice, excepté dans cette province, où leur solde est double. M. Behm étoit venu à bout de lui procurer la permission de demeurer à *Ochotsk*; mais songeant qu'il pourroit nous être utile lors de notre retour au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, il l'avoit engagé à nous attendre.

» J'appris le 20, avec regret, que, durant notre absence, le vieux Put-Parouchich avoit fait infliger un châtement corporel à notre ami

1779.  
Septemb.

20.

1779.  
Septemb.

le Sergent : personne d'entre nous ne pût en découvrir la cause, mais on imagina que notre politesse envers le Sergent lui avoit donné de la jalousie. Nous avons toutes sortes de raisons de croire que l'offense, quelle qu'elle fût, ne méritoit pas une peine aussi humiliante, & nous fûmes affligés & indignés : nos liaisons avec le Sergent, & l'intérêt que nous lui témoignions, nous rendoient en quelque sorte cet affront personnel. Je n'ai pas encore dit que nous avons consulté le respectable Major Behm, sur les moyens les plus propres à rendre quelques services au Sergent qui avoit maintenu le bon ordre dans l'*Ostrog* durant notre première relâche, & qui, en toutes les occasions, s'étoit montré si empressé à nous être utile. Le Major, qui avoit aussi de la bienveillance & de l'amitié pour ce Bas-Officier, nous avoit conseillé d'écrire au Gouverneur-général; le Capitaine Clerke lui donna une lettre sur cet objet; il nous dit qu'il joindroit ses sollicitations aux nôtres; & au moment où nous le quittâmes, il nous parut persuadé que le Sergent obtiendrait un grade supérieur.

» Nous voulûmes attendre l'arrivée du Capitaine Shmaleff, pour faire des remontrances sur la manière dont on avoit traité le Sergent. Ne sachant pas la langue du pays, il nous étoit impossible

impossible  
résolution  
le *Put-Par*  
nous empê  
& de le re

» Le C  
nous quitta  
de généros  
désir si vif  
pouvoir lui  
Kamtchada  
penser un v  
sa maison à  
rendu mille  
M. Shmale  
manière très  
sur le chan  
désiroit); &  
les Officiers  
fera pas inu  
des Officier  
Soldats un  
connoissons  
fûmes très-  
le ton de h  
le respect c  
peut remar  
coup plus c

Tome X

impossible d'entrer dans des discussions, & cette             
 résolution nous parut la meilleure ; mais lorsque <sup>1779.</sup>  
 le *Put-Parouchich* vint nous voir, nous ne pûmes             
 nous empêcher de lui montrer notre chagrin,             
 & de le recevoir très-froidement.             
 1779. Septemb.

» Le Capitaine Shmaleff arriva le 22, & il 22.  
 nous quitta le 25 ; il se conduisit avec beaucoup  
 de générosité à notre égard. Il nous montra un  
 désir si vif de nous obliger, que nous crûmes  
 pouvoir lui demander une petite grace pour un  
 Kamtchadale de nos amis. Il s'agissoit de récom-  
 penser un vieux Soldat qui avoit toujours ouvert  
 sa maison à nos Bas-Officiers, & qui leur avoit  
 rendu mille services, ainsi qu'aux deux Equipages.  
 M. Shmaleff soucrivit à notre demande d'une  
 maniere très-aimable : le vieux Soldat fut nommé  
 sur le champ Caporal ( c'étoit tout ce qu'il  
 désiroit ) ; & on lui ordonna de venir remercier  
 les Officiers Anglois de ce grade important. Il ne  
 fera pas inutile d'observer que la classe inférieure  
 des Officiers de l'armée Russe, a sur les simples  
 Soldats un degré de prééminence que nous ne  
 connoissons guere dans l'armée Angloise. Nous  
 fûmes très-surpris de voir un Sergent prendre  
 le ton de hauteur, & exiger des subalternes tout  
 le respect qui est dû à un Officier breveté. On  
 peut remarquer d'ailleurs qu'il y a en *Russie* beau-  
 coup plus de gradations de dignités que dans les

autres pays. On ne compte pas moins de quatre  
 1779. Septemb. grades intermédiaires entre le Sergent & le simple  
 Soldat.

» La discipline de l'armée Russe est très-rigou-  
 reuse & très-sévère, même dans les provinces  
 les plus éloignées de la Cour : les Officiers bré-  
 vetés sont assujettis à ses rigueurs comme les  
 Soldats. S'ils commettent la plus légère faute,  
 on les emprisonne, & on les met au pain & à  
 l'eau : un Enseigne de nos amis nous dit, que  
 pour avoir eu part à une querelle d'ivrogne,  
 on l'avoit tenu trois mois au cachot, sans autre  
 nourriture, & que depuis cette époque, il avoit  
 de la répugnance à manger en compagnie.

» Lorsque les Naturels du pays veulent aller  
 à la chasse des ours, ils s'arrangent pour arriver  
 au coucher du soleil, sur les terrains que fré-  
 quentent ces animaux : ils recherchent ensuite  
 leurs traces; ils examinent celles qui sont les plus  
 récentes, & qui semblent indiquer la meilleure  
 embuscade : ces traces sont plus nombreuses sur  
 les sentiers qui mènent des bois aux lacs, &  
 parmi les joncs, les longues herbes & les fou-  
 geraies placés au bord de l'eau. Lorsque le lieu  
 de l'embuscade est déterminé, les Chasseurs fixent  
 en terre les béquilles, sur lesquelles ils pointent  
 leurs fusils; ils s'agenouillent ensuite, ou ils se  
 couchent par terre, selon que l'endroit où ils

se tiennent  
 & armés  
 à leurs cô-  
 cautions q  
 manquer l  
 d'abord la  
 au Kamtcha  
 quatre ou  
 important  
 pas l'ours h  
 des suites  
 champ vers  
 fumée, & i  
 de fureur. L  
 charger : l'a  
 ou quinze v  
 s'ils ne le re  
 même leur  
 lui portent  
 il fond sur e  
 pare le coup  
 pattes, le m  
 se précipite  
 alors très-in  
 un seul d'en  
 » Il y a de  
 tissement, o  
 gereux; au p

se tiennent cachés , est plus ou moins couvert , & armés d'ailleurs d'un épieu qu'ils portent à leurs côtés , ils attendent leur proie. Ces précautions qui ont sur-tout pour objet de ne pas manquer leur coup , sont très - convenables : d'abord la poudre & le plomb se vendent si cher au *Kamchatka* , qu'un ours ne vaut pas plus de quatre ou cinq cartouches ; & ce qui est plus important encore , si le premier coup ne met pas l'ours hors de combat , il en résulte souvent des suites funestes ; car l'ours se porte sur le champ vers le lieu d'où viennent le bruit & la fumée , & il attaque ses ennemis avec beaucoup de fureur. Il est impossible aux Chasseurs de recharger : l'animal est rarement à plus de douze ou quinze verges de distance , lorsqu'ils le tirent ; s'ils ne le renversent pas , ils saisissent à l'instant même leur épieu pour se défendre ; & s'ils ne lui portent pas un premier coup mortel , quand il fond sur eux , leur vie est en danger. Si l'ours pare le coup , ( ce que la force & l'agilité de ses pattes , le mettent souvent en état de faire ) & s'il se précipite sur les Chasseurs , le combat devient alors très-inégal , & ils se croient heureux , si un seul d'entre eux est tué.

» Il y a deux époques de l'année où ce divertissement , ou plutôt ce travail , est sur-tout dangereux ; au printemps , lorsque les ours sortent

1779.  
Septemb.

pour la première fois de leurs tanières, après avoir passé l'hiver sans prendre de nourriture; car on assure universellement ici, que ces animaux sont réduits à fucer leurs pattes durant l'hiver: ils sont spécialement redoutables à cette saison: si la gelée se trouve forte, & si la glace qui n'est pas encore rompue dans le lac, les prive de leurs moyens de subsistance, ils ne tardent pas alors à devenir affamés & féroces: ils ont l'odorat très-fin; ils sentent de loin les Kamtchadales; & ils les poursuivent; comme ils rôdent hors de leurs sentiers ordinaires, ils attaquent souvent des malheureux qui ne se trouvent pas sur leurs gardes; & quand ceci arrive, les Chasseurs du pays ne sachant point tirer au vol ou à la course; & étant toujours obligés d'avoir leurs fusils posés sur un point d'appui, il n'est pas rare de les voir dévorés par ces animaux. L'autre saison de l'année, où on ne les rencontre pas sans péril, est celle de l'accouplement.

» J'ai déjà rapporté un exemple extraordinaire de l'affection qui regne dans les familles de ces animaux. La chasse fournit un grand nombre de traits qui sont de la même espèce, & non moins touchans: on m'en a cité plusieurs. Les Chasseurs mettent à profit ces observations; ils ne s'avisent pas de tirer un oursin, lorsque la mere est dans les environs: car la mere prend un

degré de son oursin ennemi, e côté, si l quittent p assez long-d'elle; ils t par des mo & ils devi  
» Si l'on des ours es remarque, Ils en citer indiquer un comme d'un employé p dont le pie Ces rennes elles fréqu aiment à b des rocher sent de loir aperçoit; il s'avance milieu des proches: q de ces anim objet, il co

degré de fureur qui va jusqu'à la frénésie, si son oursin est blessé; & si elle découvre son ennemi, elle l'immole à sa vengeance. D'un autre côté, si la mere est blessée, ses petits ne la quittent pas, lors même qu'elle est morte depuis assez long-temps; ils continuent à se tenir autour d'elle; ils témoignent l'affliction la plus profonde, par des mouvemens & des gestes très-expressifs, & ils deviennent ainsi la proie des Chasseurs.

» Si l'on en croit les Kamtchadales, la sagacité des ours est aussi extraordinaire, & aussi digne de remarque, que leur attachement filial ou maternel. Ils en citent mille traits. Je me bornerai à en indiquer un seul, dont les gens du pays parlent comme d'un fait très-connu. Il s'agit du stratagème employé par les ours, pour attraper les rennes, dont le pied est beaucoup plus léger que le leur. Ces rennes se tiennent en troupes nombreuses; elles fréquentent sur-tout les terrains bas, & elles aiment à brouter l'herbe qui se trouve au pied des rochers & des précipices. L'ours qui les sent de loin, les suit jusqu'au moment où il les aperçoit; il choisit alors une position élevée; il s'avance avec précaution, & il se cache au milieu des rochers, à mesure qu'il fait ses approches: quand il est immédiatement au-dessus de ces animaux, & assez près pour remplir son objet, il commence à détacher avec ses pattes,

1779.  
Septemb.



**1779.**  
**Septemb.** des fragmens de rochers , qu'il roule au milieu des rennes placées en bas. Il n'essaye pas de les poursuivre immédiatement après cette manœuvre; il ne se décide que lorsqu'il a estropié l'un des individus du troupeau ; il se précipite alors sur sa proie , & son attaque a du succès , ou elle ne réussit pas , selon la blessure plus ou moins forte qu'à reçue sa victime.

» Les Kamtchadales avouent , avec reconnoissance , qu'ils doivent à l'ours le peu de progrès qu'ils ont fait jusqu'ici dans les sciences & dans les arts. Ils disent qu'ils lui doivent tout ce qu'ils savent de Médecine & de Chirurgie ; qu'ayant remarqué l'espece d'herbes qu'emploie cet animal pour panser ses blessures , ou celles dont il se nourrit lorsqu'il devient malade ou languissant , ils ont appris à connoître la plupart des simples qui leur servent de remedes ou de cataplasmes ; mais ce qui est encore plus singulier , ils conviennent que les ours sont aussi leurs maîtres de danse. La vérité de cette assertion est même sensible , car la danse de l'ours des Kamtchadales représente exactement chacune des attitudes , & chacun des gestes de cet animal : ses pas & ses mouvemens se trouvent dans toutes leurs autres danses , & c'est ce qu'ils en estiment le plus.

30. » Il ne nous arriva rien jusqu'au 30 , qui mérite d'être raconté. Le Capitaine Gore alla le 30 à

*Paratoun*  
écuffon p  
cription q  
& l'obje  
moment  
aussi sur  
est enterr  
les même  
furent ren

» Les  
*Verchney*  
havre , &  
longer no  
que nos E  
fraîche , &  
fibles de  
désirions si  
On répara  
pompes , l  
seaux. Je  
quinze jou  
riques de  
que nous  
d'autant pl  
de bouteill  
nécessité ,  
de liqueur  
» L'anni

*Paratounca*, afin de placer dans l'Eglise un ~~écuffon~~ <sup>1779-Septemb.</sup> préparé par M. Webber, avec une inscription qui indique l'âge & le rang de M. Clerke, & l'objet de l'expédition qu'il commandoit au moment de sa mort. Le Capitaine Gore cloua aussi sur l'arbre, au-dessous duquel M. Clerke est enterré, une planche qui offre à-peu-près les mêmes mots. La *Résolution* & la *Découverte* furent remorqués le 2 Octobre, hors du havre. 2 8.<sup>bre</sup>

» Les bêtes à cornes que nous attendions de *Verchney* arriverent la veille de notre fortie du havre, & le Capitaine Gore résolut de prolonger notre relâche de cinq ou six jours, afin que nos Equipages pussent manger de la viande fraîche, & recueillir ainsi tous les avantages possibles de ce supplément de vivres, que nous désirions si fort. Ce délai ne fut pas mal employé. On répara de plus en plus les embarcations, les pompes, les voiles, & les agrès des deux vaisseaux. Je brassai assez de biere pour en servir quinze jours à mes gens, & j'ajoutai dix barriques de forte essence de *spruce*, à la quantité que nous en avions déjà. Cette provision étoit d'autant plus utile, qu'excepté un petit nombre de bouteilles laissées en réserve pour les cas de nécessité, on servoit alors la derniere barrique de liqueurs spiritueuses.

» L'anniversaire de la naissance de l'Impératrice

1779.  
Octobre.

3.

de *Russie* tomba le 3, & nous étions bien disposés à célébrer cette fête. Le capitaine Gore invita à dîner le Prêtre de *Paratounca*, *Iwaskin*, & le Sergent, & nous régatâmes d'ailleurs les Bas-Officiers de la garnison, les deux Toions de *Paratounca*, ceux de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, & les autres Kamtchadales les plus distingués dans le canton. Tous les Naturels indistinctement, furent admis à la table des Matelots : on servit à chacun de nos gens, une livre de bon bœuf, & du *grog* qu'on fit avec le reste de nos liqueurs spiritueuses. Nous tirâmes vingt-quatre coups de canon ; & vu la portion des domaines de la Czarine où nous nous trouvions, la fête ne fut pas indigne d'une Souveraine si renommée & si magnifique.

5.

» Le 5, nous reçûmes de *Bolcheretsk* une nouvelle provision de thé, de sucre & de tabac. Le Capitaine *Shmaleff* avoit rencontré ce présent que nous envoyoit sa femme ; il nous écrivit que le floupe étant arrivé d'*Ochotsk* durant son absence, Madame *Shmaleff*, qui s'intéressoit beaucoup à nous, avoit détaché tout de suite un Courrier : il nous prioit d'accepter ces bagatelles de la part de sa femme.

R.

» Nous nous portâmes vers l'embouchure de la Baie, le 8 au matin, & nous reprîmes à bord tous les canots ; mais le vent ayant tourné

au Sud, nous fûmes obligés de nous restancer en lieu.

» Nous dînâmes quelques heures du pain de la farine de maïs, & du Tambour de terre, & du canot, & vu avec un plaisir inspiré beaucoup de sollicité pour que cet honneur nous revînt un temps, par lequel qui ne lui permit qu'il devînt le même, & t'en plus, à donc le Sergent Soldats à la suite de nous en un endroit des environs, & où On le ramena de la Baie

M. King  
de *Kamichan*

au Sud, nous ne pûmes aller plus loin, & nous fûmes obligés de mouiller par dix brasses, l'*Ostrog* nous restant directement au Nord à une demi-lieue.

1779.  
Octobre

» Nous démarrâmes de nouveau le 9, à quatre heures du soir; & tandis qu'on relevoit avec peine ma dernière ancre, on me dit que le Tambour des Soldats de Marine s'étoit échappé du canot, envoyé à la bourgade; qu'on l'avoit vu avec une femme Kamtchadale qui lui avoit inspiré beaucoup d'affection, & qu'elle l'avoit sollicité souvent de demeurer dans le pays. Quoique cet homme nous fût inutile depuis longtemps, parce qu'il avoit au genou une enflure qui ne lui permettoit pas de marcher, je sentis qu'il deviendroit à charge aux Russes & à lui-même, & ses infirmités me décidèrent de plus en plus, à ne pas appareiller sans lui. Je priai donc le Sergent d'envoyer des Détachemens de Soldats à la poursuite du Déserteur: quelques-uns de nos Matelots allèrent le chercher à un endroit des environs, où il se retiroit communément, & où ils le trouverent avec sa maîtresse. On le ramena, & je suivis la *Résolution* hors de la Baie «.

9.

M. King a fait une description très-détaillée de *Kamtchatka*, & des remarques sur les Isles Kou-

1779.  
Octobre.

riles , le pays des *Koriaques* & celui des *Tschutsky*, mais on a parlé avec beaucoup d'étendue du *Kamchatka*, des *Kouriles*, du pays des *Koriaques*, des *Tschutsky* à la fin du 17.<sup>e</sup> & au commencement du 18.<sup>e</sup> volume de cet ouvrage , & nous supprimerons ici cette partie du Troisième Voyage de Cook. Les deux vaisseaux se trouverent hors de la Baie d'*Awatska* le 9 Octobre 1779.

» Nos instructions , dit M. King , avoient prévu qu'il nous seroit peut-être impossible de passer de la Mer Pacifique , dans l'Océan Atlantique : dans ce cas elles autorisoient le Commandant du Voyage à revenir en *Angleterre* par la route qu'il croiroit la plus utile aux progrès de la Géographie ; & le Capitaine Gore demanda aux Officiers principaux leur opinion par écrit, sur la meilleure maniere d'exécuter cet ordre de l'Amirauté. Le résultat de nos avis , qu'il eut la satisfaction de trouver unanimes , & absolument d'accord avec le sien , fut que le délabrement des vaisseaux , des cordages & des voiles , & l'approche de l'hiver , rendoient dangereuse pour nous la navigation de la mer située entre le *Japon* & l'*Asie*, qui , en d'autres circonstances , nous auroit offert un vaste champ de découvertes ; qu'il avoit à propos de nous tenir à l'Est du *Japon* , & d'essayer d'atteindre le travers de ses

côtes , de plus en de septentrion considérable *Russie* & sentions qu'havres sûrs qui reconnoissent trouver un moyen d'évoisines de outre de du *Japon* , qu'il nous *Macao*.

» Ce pl m'ordonna les vaisseaux

» Les L la route de *Kouriles* & à *Macao*. Géographie & *Carte* u des détails malgré la ment de l. Capitaine

côtes, de longer les *Kouriles*, & d'examiner plus en détail les Isles situées près de la bande septentrionale du *Japon*, qu'on dit d'une grandeur considérable, & indépendantes de la Cour de *Russie* & du Gouvernement du *Japon*. Nous sentions qu'il étoit important d'y découvrir des havres sûrs & commodes, où les Navigateurs qui reconnoïtroient ces Mers par la suite, pussent trouver un asile; que ce seroit d'ailleurs le moyen d'établir un commerce sur les routes voisines des deux Empires. Nous proposons en outre de relever la côte occidentale des Isles du *Japon*, d'attaquer celle de la *Chine* le plutôt qu'il nous seroit possible, & de la longer jusqu'à *Macao*.

» Ce plan fut adopté, & le Capitaine Gore m'ordonna de me rendre en hâte à *Macao*, si les vaisseaux se séparaient.

» Les Lecteurs peuvent suivre sur la Carte la route des vaisseaux Anglois qui longerent les *Kouriles* & la côte du *Japon*, avant d'arriver à *Macao*. Cette traversée a été utile à la Géographie & à la Navigation; mais le plan de cet *ouvrage* ne nous permet pas d'entrer ici dans des détails. Nous observerons seulement que malgré la fatigue des Equipages & le délabrement de la *Résolution* & de la *Découverte*, le Capitaine Cook, dont l'ardeur n'étoit ralentie ni

1779.  
Octobre.

1779.  
Octobre.

par les obstacles , ni par la multitude de ses découvertes , auroit achevé , s'il eût vécu , la reconnaissance de toute cette partie du Globe ; qu'il auroit relevé la position de toutes les Isles situées entre le *Kamtchatka* & l'*Amerique* , & au Nord du *Japon* ; que pénétrant ensuite entre le *Japon* & la côte d'*Asie* , il auroit relevé aussi la côte de *Tartarie* & celle de la *Corée* , depuis le fleuve *Amur* jusqu'au golfe de *Wanghai* ; mais nous annonçons avec plaisir que M. de la Peyrouse , qui vient de partir avec les vaisseaux l'*Astrolabe* & la *Bouffole* , de *Brest* , est chargé de ce travail important ; & que les lumieres & le zele de ce brave Officier ne laisseront vraisemblablement rien à désirer sur cet article de ses instructions , non plus que sur les autres grandes opérations qui font l'objet de son Voyage autour du Monde «.



2 Déc. La *Résolution* & la *Découverte* arriverent le 2 Décembre dans le Havre de *Macao* , après avoir découvert par 24<sup>d</sup> 48' de latitude & 141<sup>d</sup> 12' de longitude , une Isle nouvelle à laquelle M. Gore donna le nom d'*Isle de Soufre* , & deux autres qui gisent aux environs de celle-là.

*Relâche à Macao , & récit des opérations.*

» LE Capitaine Gore me chargea le soir d'aller à terre faire une visite au Gouverneur Portugais ,

& réclame  
mens dont  
cette mani  
meilleur c  
tions nava  
je voulois  
m'adresser  
pagnie des  
Dès que j  
me dit que  
d'état de v  
nous donn  
droient d'e  
ne produire  
Portugais  
pour leur  
Major me  
de sa Nati  
que je l'eu  
tout de sui  
pas me fou  
la permissi  
Douanes ,  
Vice-Roi  
» Pour  
inattendu  
impatience  
favor des

& réclamer ses secours au sujet des rafraîchis-  
 mens dont nous avons besoin : il crut que de  
 cette manière, nous acheterions des vivres à  
 meilleur compte. J'emportai un état des muni-  
 tions navales nécessaires à nos deux vaisseaux ;  
 je voulois me rendre tout de suite à *Canton*, &  
 m'adresser à ceux des Employés de notre Com-  
 pagnie des *Indes*, qui résidoient dans cette Ville.  
 Dès que je fus arrivé à la citadelle, le Major  
 me dit que le Gouverneur étoit malade & hors  
 d'état de voir personne ; mais que les Portugais  
 nous donneroient toutes les facilités qui dépen-  
 droient d'eux. Je jugeai que cette bonne volonté  
 ne produiroit pas de grands effets, parce que les  
 Portugais sont à la merci des Chinois, même  
 pour leur subsistance. La première réponse du  
 Major me prouva assez à quel point la puissance  
 de sa Nation est tombée dans ce pays ; car lors-  
 que je l'eus instruit de mon projet de me rendre  
 tout de suite à *Canton*, il me dit qu'il n'oseroit  
 pas me fournir un bateau sans en avoir obtenu  
 la permission du *Hoppo*, ou de l'Officier des  
 Douanes, & qu'il falloit pour cela s'adresser au  
 Vice-Roi de *Canton*.

» Pour juger du chagrin que me causa ce délai  
 inattendu, il faudroit sentir avec quelle extrême  
 impatience nous désirions depuis si long-temps  
 savoir des nouvelles d'*Europe*. Les hommes très-

---

 1779.  
 Décemb.



occupés d'un objet , négligent souvent les moyens de l'obtenir , les plus aisés & les plus simples ; 1779. c'est ce qui m'arriva : j'avois repris tristement  
 Décemb. le chemin des vaisseaux , lorsque l'Officier Portugais , qui m'accompagnoit , me demanda si je ne verrois pas les Anglois établis à *Macao* : je n'ai pas besoin de dire avec quel transport je profitai de son idée , & je ne décrirai point ces mouvemens d'espoir & de crainte , ce mélange de curiosité & d'inquiétude que j'éprouvai , tandis que nous nous rendîmes à la maison d'un de mes compatriotes.

» L'Anglois auquel on m'adressa , ne put guere répondre aux questions que je lui fis sur les intérêts particuliers de mes camarades ou sur les miens ; mais les événemens publics qui étoient survenus depuis notre départ , accablèrent mon esprit brusquement , & tous à la fois , & m'ôtèrent presque la faculté de réfléchir. Nous causâmes plusieurs jours à bord de ce que j'avois appris : nous semblions chercher , dans le doute & l'incertitude , ce soulagement & ces consolations , que la réalité des malheurs de l'*Angleterre* paroïsoit exclure : des sentimens si pénibles étoient suivis d'un vif regret de nous voir éloignés du théâtre de la guerre , où nous imaginions que le sort des escadres & des armées de terre se décidoit à chaque instant.

» Les nou  
 recevoir , no  
 hâter notre  
 des moyens  
 effet : la dif  
 & l'on me  
 semaines av  
 encore. M.  
 frégate de  
 dras ici , ave  
 somme d'en  
 & les intére  
 Chinois de  
 établis aux  
 Officier cha  
 Vice - Roi  
 délais , & a  
 la menace. L  
 la mission ,  
 fut à peine  
 toutes les r  
 places public  
 doit aux étra  
 de l'Empereu  
 » Cet Ed  
 Canton : les  
 crit la dette  
 leur pays ,

» Les nouvelles d'*Europe* que nous venions de recevoir, nous donnerent plus de désir encore de hâter notre départ, & je m'occupai de nouveau des moyens de passer à *Canton*; mais ce fut sans effet : la difficulté venoit de la police du pays, & l'on me dit qu'un événement survenu peu de semaines avant notre arrivée, devoit l'augmenter encore. M. Panton, Commandant du *Sea horse*, frégate de 25 canons, avoit été envoyé de *Madras* ici, avec ordre de presser le payement d'une somme d'environ un million sterling, le capital & les intérêts compris, due par des Négocians Chinois de *Canton*, à des particuliers Anglois, établis aux *Indes orientales*, ou en *Europe* : cet Officier chargé de demander une audience au Vice-Roi de *Canton*, l'obtint après quelques délais, & après s'être vu contraint d'employer la menace. La réponse qu'on lui fit sur l'objet de sa mission, fut loyale & satisfaisante; mais il fut à peine parti, qu'on afficha sur la porte de toutes les maisons des Européens & dans les places publiques de la Ville, un Edit qui défendoit aux étrangers de prêter de l'argent aux sujets de l'Empereur, sous quelque prétexte que ce fût.

» Cet Edit avoit excité de vives alarmes à *Canton* : les Négocians Chinois qui avoient souscrit la dette contre les Loix du commerce de leur pays, & qui nioient en partie la justice de

1779.  
Décemb.

1779.  
Décemb.

la demande, craignirent que l'affaire ne fût portée à *Pekin*, & que l'Empereur, qui a la réputation d'un Prince juste & sévère, ne les condannât à perdre leur fortune & peut-être la vie : d'un autre côté, le comité choisi, auquel la cause des créanciers Anglois avoit été fortement recommandée par le Président de *Madras*, craignoit de se brouiller avec le Gouvernement Chinois, & de causer par-là des pertes irréparables à la Compagnie. On me dit, en effet, que les Mandarins sont toujours disposés à arrêter notre commerce sous le plus léger prétexte ; que c'est souvent avec bien de la peine & jamais sans des dépenses, que nous venons à bout de faire ôter de pareilles entraves. Ces vexations augmentent de jour en jour, & toutes les factoreries Européennes pensoient qu'elles seroient bientôt contraintes d'abandonner le commerce de ce pays, ou de se soumettre aux outrages dont on accable les Hollandois au *Japon*.

» L'arrivée de la *Résolution* & de la *Découverte*, à une époque si critique, devoit produire de nouvelles alarmes ; & ne voyant aucune probabilité de pouvoir me rendre à *Canton*, j'écrivis aux Supercargues Anglois : je les instruisis des motifs qui nous avoient amenés dans le *Tyfa* ; je les priai de me procurer un passe-port, & de nous faire parvenir le plutôt possible, les munitions dont

dont nous  
la liste.

» Un  
mens ave  
une petit  
donnée p  
nous nou  
vaisseaux  
des vivre  
enfrenno  
jugeâmes  
but d'aug  
fournissio  
commerce  
portion a

» Le C  
des Subré  
l'assuroien  
& qu'ils  
les muniti  
enverroier  
ciers ; mai  
nous devi  
Chinois, p

» Un N  
semens au  
main, au  
dont il av

Tome .

dont nous avons besoin & dont je leur envoyai la liste.

1779.  
Décemb.

» Un *Comprador* qui avoit pris des engagements avec nous, s'étoit évadé, & il emportoit une petite somme d'argent que nous lui avions donnée pour acheter des vivres; un autre auquel nous nous adressâmes, approvisionna les deux vaisseaux durant notre relâche. Il nous envoyoit des vivres en secret la nuit, sous prétexte qu'il enfreignoit les réglemens du port; mais nous jugeâmes que tant de précautions avoient pour but d'augmenter le prix des choses qu'il nous fournissoit, ou de s'assurer les bénéfices de ce commerce, sans être réduit à en donner une portion aux Mandarins.

» Le Capitaine Gore reçut le 9, une réponse des Subrécargues Anglois établis à *Canton*: ils l'assuroient qu'ils alloient faire tous leurs efforts, & qu'ils lui procureroient, le plutôt possible, les munitions dont nous avons besoin; qu'ils enverroient un passe-port pour un de ses Officiers; mais que si nous éprouvions des retards, nous devons assez connoître le Gouvernement Chinois, pour les attribuer à leur véritable cause.

» Un Négociant Anglois, d'un de nos établissemens aux *Indes Orientales*, demanda le lendemain, au Capitaine Gore, quelques hommes dont il avoit besoin, pour conduire à *Canton* un

9:

10:

1779.  
Décemb.

navire qu'il venoit d'acheter à *Macao*. M. Gore jugeant cette occasion favorable, m'ordonna de me rendre sur ce navire, avec mon second Lieutenant, le Lieutenant des Soldats de Marine, & dix Matelots. Ce n'étoit pas de cette maniere que j'aurois désiré faire le Voyage de *Canton*, mais l'époque où arriveroit mon passe-port étant incertaine, ma présence pouvoit beaucoup contribuer à l'expédition des articles que nous avions demandés, & je ne balançai pas à me rendre sur le navire. Avant de partir, je recommandai à M. Williamson de tout disposer pour l'appareillage de la *Découverte*, & de faire aux œuyres-mortes les additions & les changemens qui lui donneroient plus de moyens de se défendre. Ne voulant pas que nos observations astronomiques fussent interrompues, je chargeai du soin de les suivre, M. Trevenen, dont je connoissois le zele & les talens, & sur lequel je pouvois compter.

« Le navire que je montois sortit du havre de *Macao* le 11 Décembre : après avoir fait le tour de l'extrémité méridionale de l'Isle, nous gouvernâmes au Nord ; & sur notre route, nous laissons à droite *Lantao*, *Dintin*, & d'autres Isles plus petites. Chacune de ces Isles, ainsi que celle de *Macao*, qui se trouve à gauche, est entièrement dénuée de bois : elles sont élevées, stériles & même désertes, car on n'y voit que

des Pêches.  
A mesure  
qui est à  
Chine off  
les deux f  
la riviere  
qu'à l'épo  
qui est à g  
environné  
très-pitto

» Un C  
bord : le P  
citer des  
redoutant  
nous pria

» La lar  
forts : les  
les inonde  
Le terrain  
par des cl  
avance, il  
pente conf  
en terrasse  
cannes de  
cotoniers.

de pagode  
quelques-u

» Quoiq

des Pêcheurs qui y vont de temps en temps. 

---

 A mesure qu'on approche de la *Bocca-Tygris*, <sup>1779.</sup> Déce<sup>m</sup>b. qui est à treize lieues de *Macao*, la côte de la Chine offre à l'Est des rochers blancs escarpés; les deux forts qui commandent l'embouchure de la rivière, sont précisément dans le même état qu'à l'époque du Voyage du Lord Anson : celui qui est à gauche, est un vieux château fort beau, environné d'un bocage, & il produit un effet très-pittoresque.

» Un Officier des douanes vint ici sur notre bord : le Propriétaire du navire, craignant d'exciter des alarmes, si l'on nous découvrait, & redoutant d'ailleurs les suites de cette affaire, nous pria de nous cacher.

» La largeur de la rivière varie au-dessus des forts : les bords sont bas & aplatis, & le flot les inonde quelquefois à une assez grande distance. Le terrain, de chaque côté, est uni & coupé par des champs de riz; mais à mesure qu'on avance, il s'élève peu-à-peu en collines d'une pente considérable, dont les flancs sont disposés en terrasses, & semés de patates douces, de cannes de sucre, d'ignames, de bananes & de cotonniers. Nous aperçûmes un grand nombre de pagodes élevées, & plusieurs Villes, dont quelques-unes nous semblerent étendues.

» Quoique *Wampu* ne soit éloigné que de neuf

1779.  
Décemb.  
18.

lieues de la *Bocca-Tygris*, nous n'y arrivâmes que le 18 : des vents contraires & le peu de poids du navire, nous avoient retardés. *Wampu* est une petite Ville, en travers de laquelle les vaisseaux qui commercent à la Chine, mouillent, afin de prendre leur chargement. M. Sonnerat dit que, quand même la police des Chinois permettroit aux Européens de remonter jusqu'à *Canton*, la riviere n'a pas assez de profondeur, plus haut, pour recevoir des bâtimens très-chargés : je ne puis nier ou confirmer ce fait ; mais je suis persuadé qu'aucun étranger n'a pu s'en assurer d'une maniere positive. Les différentes Factoreries ont été reléguées sur les petites Isles qui sont en face de la Ville ; elles y ont bâti des magasins pour les marchandises qu'on amene de *Canton*.

» Je m'embarquai à *Wampu*, sur un *sampane* ou bateau Chinois, & je pris tout de suite le chemin de *Canton*, qui se trouve environ deux lieues & demie au-delà. Ces bateaux Chinois sont les plus propres & les plus commodes que j'aie jamais vus. Il y en a de diverses grandeurs ; leur fond est presque aplati : ils sont larges au milieu, étroits, élevés & ornés à l'avant & à l'arrière. L'endroit où s'asseient les Passagers, est surmonté d'un toit de bambou, qu'on élève & qu'on abaisse au point où l'on veut : il y

a sur les  
jalousies ;  
tables me  
une petite  
niche de  
un pot qu  
flambeaux  
enduites d  
*Wampu* à

» J'arriv  
crêpuscule  
où l'on fut  
me reçut a  
telles possi  
composé de  
de M. Rap  
l'état des m  
pourroient  
que les Ca  
roient tout  
approvisio  
sûreté, &  
pagnie ; & j  
sur la liste  
toile, chose  
Au reste, j  
ces munitio  
procureroit

a sur les côtés, de petites fenêtres avec des jalousies; & de belles nattes, des chaises & des tables meublent l'intérieur. On voit à l'arrière une petite idole de cire, renfermée dans une niche de cuir doré, devant laquelle se trouve un pot qui contient des flambeaux allumés; ces flambeaux sont des copeaux secs ou des mèches enduites de gomme. On paye une piastre de *Wampu* à *Canton*, pour un de ces bateaux.

» J'arrivai à *Canton* un peu après la fin du crépuscule : je débarquai à la Factorerie Angloise, où l'on fut bien surpris de me voir, & où l'on me reçut avec toutes les attentions & les politesses possibles. Le Comité choisi, étoit alors composé de M. Fith Hugh, de M. Bevan, & de M. Rapier. Ils me donnerent sur le champ l'état des munitions que nos vaisseaux de l'*Inde* pourroient me fournir : j'étois bien convaincu que les Capitaines de ces bâtimens nous céderoient tout ce qu'ils pourroient enlever sur leur approvisionnement, sans compromettre leur sûreté, & sans nuire aux intérêts de la Compagnie; & j'eus bien du regret de trouver à peine sur la liste, quelques articles de cordages & de toile, choses dont nous avons sur-tout besoin. Au reste, j'eus la satisfaction d'apprendre que ces munitions étoient prêtes, & qu'on nous procureroit des vivres en vingt-quatre heures.

1779  
Décemb.



1779.  
Décemb.

Désirant abrégér le plus qu'il seroit possible mon séjour à *Canton*, je priai mes Compatriotes de louer des jonques ou des bateaux pour le jour suivant, & je les avertis que je comptois partir le surlendemain : mais ils me dirent bientôt qu'une affaire pareille ne se faisoit pas si promptement à la *Chine* ; qu'il falloit d'abord obtenir une permission du Vice-Roi ; qu'il falloit une patente de l'*Hoppo* ou Officier des douanes ; qu'on n'accordoit ces graces qu'après y avoir réfléchi mûrement ; en un mot, que la patience étoit une vertu indispensable dans ce pays ; qu'ils espéroient avoir le plaisir de nous garder plus long-temps que je ne le projetois , & qu'ils tâcheroient de me rendre la Factorerie agréable.

» Je fus très-sensible à leur politesse , mais je désirai de n'en pas profiter. J'eus occasion de m'assurer par moi-même de la vérité de ce qu'ils me disoient , & du caractère défiant des Chinois. Le Lecteur se souvient qu'il s'étoit écoulé environ quinze jours , depuis la lettre adressée à la Factorerie Angloise , dans laquelle le Capitaine Gore prioit les Employés de la Compagnie d'obtenir , pour un de ses Officiers , la permission de passer à *Canton*. Les Employés s'étoient adressés à un des principaux Négocians Chinois de cette Ville ; & l'ayant intéressé en notre faveur , ils l'avoient déterminé à solliciter le passe-port auprès du

Vice - Ro  
tandis qu  
assura , d  
avoit en  
des Offici  
seroit ex  
lui dit de  
me mont  
de décrir  
au vieux  
& la vio  
sur leque  
s'il avoit  
des Pirat  
douleur  
lorsque M  
au désesp  
j'étois ve  
motifs de  
que j'avo  
derniere  
& j'espér  
départ.  
parler ,  
qu'essuie  
audience  
des Man  
nous app

Vice-Roi. Le Chinois vint voir le Président ,  
tandis que nous parlions de cet objet : il nous  
assura , d'un air enchanté , que sa négociation  
avoit enfin réussi , & qu'un passe-port pour un  
des Officiers du navire *Larron* (ou du Corsaire) ,  
seroit expédié dans peu de jours. Le Président  
lui dit de ne plus s'en occuper ; & il ajouta , en  
me montrant , L'Officier est arrivé. Il est impossible  
de décrire la frayeur que causa cette nouvelle  
au vieux Chinois : sa tête tomba sur sa poitrine ,  
& la violence de son agitation ébranla le sofa  
sur lequel il se trouvoit assis. Je ne pus favoir  
s'il avoit peur de nous , qu'il regardoit comme  
des Pirates , ou de son Gouvernement : sa vive  
douleur continuoit depuis quelques minutes ,  
lorsque M. Bevan l'exhorta à ne pas se livrer  
au désespoir ; il lui expliqua de quelle maniere  
j'étois venu de *Macáo* ; il lui communiqua les  
motifs de mon Voyage à *Canton* , & le désir  
que j'avois d'en partir le plutôt possible. Cette  
derniere remarque parut sur-tout lui faire plaisir ,  
& j'espérai qu'il seroit bien disposé à hâter mon  
départ. Cependant , dès qu'il eut la force de  
parler , il nous exposa les inévitables délais  
qu'essuieroit mon affaire ; la difficulté d'avoir une  
audience du Vice-Roi ; la jalousie & la défiance  
des Mandarins sur le but de notre relâche ; & il  
nous apprit que l'étrange récit , fait par nous-

1779.  
Décemb.

\_\_\_\_\_ mêmes , du but & des détails de notre expédi-  
 1779. tion , avoit donné une inquiétude extraordinaire  
 Décemb. aux Madarins.

» J'attendis plusieurs jours avec impatience la réponse du Vice-Roi , & comme je n'appercevois pas que l'affaire fût avancée , je m'adressai au Commandant d'un vaisseau Anglois d'*Inde en Inde* , qui devoit appareiller le 25 : il m'offrit d'embarquer mes Camarades , mes Matelots & mes munitions , & , si le temps le permettoit , de mettre en panne par le travers de *Macao* , jusqu'à ce que les canots de la *Résolution* & de la *Découverte* fussent arrivés à son bord. Tandis que je délibérais sur ce que j'avois à faire , le Capitaine d'un autre vaisseau d'*Inde en Inde* , m'apporta une lettre du Capitaine Gore : il s'étoit engagé à nous ramener à *Macao* , & à conduire dans le *Typha* , à ses risques & périls , ce que j'acheterois à *Canton*. N'ayant plus alors d'embarras sur ce point , j'eus le loisir de m'occuper de l'achat des vivres & des munitions ; ces articles me furent livrés le 26 , & on les embarqua le lendemain.

» Nous avons jugé que *Canton* seroit un lieu très-favorable pour la vente de nos fourrures ; & le Capitaine Gore m'avoit conseillé d'y apporter & d'y vendre une vingtaine de peaux de loutre , dont la plus grande partie appartenoit à la suc-

cession de  
 commissio  
 peu l'esp  
 Subrécar  
 Marchand  
 sonnable  
 membre d  
 cians de C  
 parut en s  
 que je pou  
 dans les  
 doit com  
 intérêts. Il  
 de soin ;  
 finit par d  
 piaftres. D  
 au *Kamtch*  
 la moitié  
 d'employe  
 qui veut  
 demandai  
 cents ; il  
 laine & c  
 de plus :  
 cent piaft  
 jusqu'à se  
 je les lui  
 râmes ici

cession de M. Cook & de M. Clerke. Cette commission m'offrit les moyens de connoître un peu l'esprit mercantile des Chinois. Je priai les Subrécargues de me recommander à un honnête Marchand Chinois, qui m'en offrit un prix raisonnable du premier mot. On m'adressa à un membre du *hong* ou société des principaux Négocians de *Canton*, lequel sachant bien ma position, parut en sentir la délicatesse. Le Chinois m'assura que je pouvois compter sur son intégrité, & que, dans les occasions de cette espece, il se regardoit comme un agent, & ne songeoit pas à ses intérêts. Il examina mes fourrures avec beaucoup de soin; il les tourna & il les retourna, & il finit par dire qu'elles ne valoient que trois cents piastres. D'après ce que nous les avions vendues au *Kametchatka*, je sentis qu'il ne m'en offroit pas la moitié de leur valeur, & je me vis obligé d'employer toutes les petites ruses d'un homme qui veut bien vendre sa marchandise. Je lui en demandai mille piastres; il m'en promit cinq cents; il y ajouta ensuite un présent de porcelaine & de thé, de la valeur de cent piastres de plus: un moment après, il me proposa les cent piastres de prime en argent: enfin il alla jusqu'à sept cents piastres, & je lui dit alors que je les lui laisserois pour neuf cents. Nous déclarâmes ici l'un & l'autre que c'étoit notre dernier

---

1779.  
Décemb.

1779.  
Décemb.

mot , & nous nous séparâmes : mais il revint bientôt avec un état des marchandises du pays, qu'il vouloit me fournir en échange : on m'avertit que ces marchandises auroient une valeur double de la somme qu'il m'avoit offerte , s'il me les livroit loyalement. S'appercevant que je ne terminerois pas l'affaire de cette maniere, il m'observa que nous disputions pour deux cents piastres, & qu'il m'en donneroit cent de plus : j'étois fatigué de la négociation , & je reçus les huit cents piastres.

» Je me portois assez mal , & je ne murmurai pas beaucoup contre la police des Chinois, qui resserre dans des bornes très-étroites, la curiosité des Européens établis à *Canton*. Si ma fanté eût été meilleure, il m'eût paru bien dur de me trouver sous les murs d'une si grande Ville, remplie d'autant d'objets nouveaux pour moi, & de ne pouvoir y entrer. La description que le Pere Lecomte & le Pere Duhalde ont fait de *Canton*, est entre les mains de tout le monde. M. Sonnerat vient d'accuser ces Auteurs d'une exagération ridicule, & le public verra peut-être avec plaisir, les détails suivans, que des Anglois de notre Factorerie, qui ont fait une longue résidence à *Canton*, ont eu la bonté de me donner.

» *Canton*, en y comprenant l'ancienne & la nouvelle Ville, avec les Faubourgs, a environ

dix milles  
peut en ju  
frent ses F  
de celle d  
deur. Lec  
& Duhalde  
assuré qu'  
mille ( a )  
fait part  
contre les  
trent les  
on peut r  
je vais dir  
évaluation  
Ville de

» Il est  
d'espace  
maisons d  
ou cinq à  
tainement  
Faubourg  
maisons d  
des Négo  
demeure

( a ) » J  
» population  
» *Battaux*,  
pag. 14.

dix milles de tour. Quant à sa population, si l'on peut en juger d'après le nombre d'Habitans qu'offrent ses Faubourgs, je la croirois bien au-dessous de celle d'une Ville d'*Europe* de la même grandeur. Lecomte l'évalue à quinze cent mille ames, & Duhalde, à un million : M. Sonnerat dit s'être assuré qu'elle n'est pas de plus de soixante-quinze mille (a). Mais cet Ecrivain ne nous ayant pas fait part de son calcul, & montrant d'ailleurs contre les Chinois, toute la prévention que montrent les deux Jéfuites en faveur de ce Peuple, on peut révoquer en doute son opinion. Ce que je vais dire, conduira peut-être le Lecteur à une évaluation assez exacte de la population de cette Ville de la *Chine*.

» Il est sûr qu'une maison Chinoise occupe plus d'espace que n'en occupent ordinairement les maisons d'*Europe*; mais la proportion de quatre ou cinq à un, qu'indique M. Sonnerat, est certainement exagérée. Il faut ajouter que, dans les Faubourgs de *Canton*, il y a une multitude de maisons qui ne sont autre chose que les magasins des Négocians & des Marchands, dont la famille demeure dans l'intérieur de la Ville. D'un autre

---

(a) » J'ai vérifié moi-même, avec plusieurs Chinois, la population de *Canton*, de la ville de *Tartare* & de celle de *Battaux*, &c. ». *Voyage aux Indes*, par M. Sonnerat, Tom. II, pag. 14.

1779.  
Décemb.

1779.  
Décemb.

côté, une famille Chinoise paroît en général composée de plus de monde qu'une famille Européenne. Un Mandarin a, selon son rang & sa fortune, de cinq à vingt femmes; un Négociant en a de trois à cinq: un de ceux de *Canton* en avoit vingt-cinq, & trente-six enfans; mais on me le cita comme un exemple extraordinaire: un riche Marchand en a pour l'ordinaire deux, & il est rare que les individus des dernières classes en aient plus d'une. Le nombre des domestiques est au moins double de celui que soudoient en *Europe* les personnes du même état. Si donc nous supposons une famille Chinoise plus considérable d'un tiers, & une maison d'*Europe* moins étendue de deux tiers, une Ville de la *Chine* n'aura que la moitié des Habitans d'une Ville d'*Europe* de la même grandeur. D'après ces données, il est vraisemblable que la Ville & les Faubourgs de *Canton* contiennent environ cent cinquante mille ames.

» J'ai trouvé diverses opinions sur le nombre des *sampanes* habitées; mais ceux qui en comptoient le moins, en supposoient quarante mille. Ils sont amarrés en lignes, les uns près des autres; ils offrent un passage étroit aux embarcations qui veulent remonter ou descendre la riviere. La *Tygris*, à *Canton*, est un peu plus large que la *Tamise* à *Londres*; & comme elle est couverte

de *sampa*  
cette éva  
exagérée;  
des indivi  
quels con  
triple de  
toute la  
» Il y  
vince, do  
l'intérieur  
tiennent  
preuve; c  
ques trou  
hommes p  
d'heures.

» Les ru  
& irrégulier  
le pavé, &  
propres. L  
étage; ell  
derrières  
magasins  
tent l'inté  
lieux retir  
de bois:  
du peupl  
» Les m  
un beau c

de *sampanes* dans l'espace de plus d'un mille, cette évaluation ne me paroît point du tout exagérée; si on la suppose exacte, le nombre des individus établis dans les *sampanes* seuls, lesquels contiennent chacun une famille, doit être triple de celui que suppose M. Sonnerat dans toute la Ville.

1779.  
Décemb.

» Il y a cinquante mille Soldats dans la province, dont *Canton* est la capitale. On dit que l'intérieur & les environs de la Ville en contiennent vingt mille, & on m'en donna une preuve; car on m'assura qu'à l'occasion de quelques troubles arrivés à *Canton*, trente mille hommes prirent les armes dans l'espace de peu d'heures.

» Les rues sont longues, & la plupart étroites & irrégulieres; mais de larges pierres en forment le pavé, & en général, on les tient extrêmement propres. Les maisons sont de briques & à un étage; elles renferment communément, sur les derrières, deux ou trois cours qui servent de magasins: les appartemens des femmes qui habitent l'intérieur de la Ville, se trouvent dans ces lieux retirés. Il y a un petit nombre de maisons de bois: elles appartiennent aux dernières classes du peuple.

» Les maisons des Facteurs Européens occupent un beau quai; elles ont sur la riviere une façade



réguliere de deux étages ; & leur disposition intérieure est tout-à-la-fois à l'Européenne & à la Chinoise. Elles touchent à un certain nombre d'autres , qui appartiennent à des Chinois , & qu'on loue aux Capitaines de vaisseaux & aux Négocians que leurs affaires attirent à *Canton*. Comme il est défendu à tous les Européens d'y amener leurs femmes, les Subrecargues Anglois mangent ensemble, & leur table est défrayée par la Compagnie : trois ou quatre pieces forment l'appartement de chacun d'eux. Leur résidence ici, ne se prolonge guere au-delà de huit mois par année , & le service de la Compagnie les occupant presque toujours, durant cet intervalle, ils se soumettent avec plus de tranquillité aux gênes que leur impose le Gouvernement de la Chine. Les occasions publiques exceptées, ils vont faire peu de visites dans l'intérieur de *Canton*. Je pris une idée défavorable du caractère des Chinois , en apprenant qu'ils ont rencontré souvent des hommes doués de beaucoup d'esprit , de mérite , & d'une politesse aimable , dont quelques-uns ont habité quinze ans ce pays, & qu'ils n'ont jamais formé des liaisons d'amitié ou d'intimité avec eux. Les Facteurs & les Négocians étrangers sont obligés de se retirer à *Macao* , dès que le dernier vaisseau quitte *Wampu* ; mais ce qui montre l'excellente police de la *Chine*,

1779.  
Décemb.

ils laissent à en especes , fois cent m que les scear Roi & des » Duran Compatriote plus disting une longue quelle il y se trouvoit d'autres cha longueur de politesse co temps qu'il me conform ensuite du personnage beaucoup d & une ext parloit un tugais : lor mens , il n & nous noi les embelli » Voula délais qu'e port ; voul

ils laissent à *Canton* tout l'argent qu'ils possèdent en especes, & on m'a dit qu'ils y laissent quelquefois cent mille livres sterlings, sans autre sûreté que les sceaux des Négocians du *Hong*, du Vice-Roi & des Mandarins.

1779.  
Décemb.

» Durant mon séjour à *Canton*, un de mes Compatriotes me mena chez un des Chinois les plus distingués du pays. Nous fûmes reçus dans une longue salle ou galerie, à l'extrémité de laquelle il y avoit une table : une grande chaise se trouvoit derriere la table, & nous aperçûmes d'autres chaises de chaque côté, dans toute la longueur de la piece. On m'avoit averti que la politesse consiste ici, à se tenir debout aussi longtemps qu'il est possible, & je ne manquai pas de me conformer à cette étiquette ; on nous servit ensuite du thé, & des fruits confits & frais. Le personnage que nous étions venu voir, avoit beaucoup d'embonpoint, une physionomie morne, & une extrême gravité dans ses manieres ; il parloit un jargon mêlé de mots Anglois & Portugais : lorsque nous eûmes pris des rafraîchissemens, il nous montra sa maison & ses jardins, & nous nous retirâmes quand il nous eut expliqué les embellissemens qui l'occupoient.

» Voulant me soustraire aux embarras & aux délais qu'entraînoit la sollicitation d'un passeport ; voulant d'ailleurs économiser douze livres

- sterlings, que devoit me coûter un *sampan* ;  
 1779.  
 Décemb. j'avois projeté jusqu'ici de me rendre à *Macao* sur le vaisseau d'*Inde* en *Inde*, qui s'étoit chargé d'y conduire nos vivres & nos munitions : mais deux Anglois qui avoient obtenu un passe-port pour quatre personnes, m'ayant offert deux places dans un bateau Chinois, j'en profitai, ainsi que M. Phillips, & je chargeai M. Lanyon de veiller sur les Matelots & les provisions, dont l'embarquement se trouvoit fixé au lendemain.
26. Je fis mes adieux aux Subrécargues de notre Compagnie, le 26 au soir ; & je ne manquai pas de les remercier de leurs soins & de leurs attentions pour moi : je serois bien peu reconnoissant si j'oublois de dire qu'ils eurent la bonté de me donner une quantité considérable de thé pour nos Equipages, & une collection nombreuse de papiers Anglois. Ces papiers nous furent très-agréables, car ils servirent à amuser notre impatience durant l'ennuyeuse campagne que nous avons encore à faire, & ils nous instruisirent assez bien de ce qui s'étoit passé en *Angleterre* les deux ou trois premières années de notre
27. Voyage. Nous partîmes de *Canton* le jour suivant à une heure du matin, & nous arrivâmes
28. à *Macao* le lendemain à la même heure : nous suivîmes, à notre retour, un canal qui gît à l'Ouest de celui par lequel nous étions venus.

» Durant

» Dur  
 acheté au  
 de mer,  
 jour en  
 pacotille  
 de la pren  
 bien conf  
 chacune.  
 la *Découv*  
 moins de  
 chandises  
 reçue par  
 embarqué  
 ou usées,  
 J'ajouterai  
 fourrures  
 leur réelle  
 par les I  
 nous les c  
 qu'elles r  
 tures de li  
 usages, c  
 que vrais  
 à la *Chin*  
 qu'une ex  
 prise dan  
 des avant

» Le  
 Tome

» Durant mon absence, les Chinois avoient acheté aux vaisseaux beaucoup de peaux de loutre de mer, & ils les avoient payées plus cher de jour en jour. Un de nos Matelots vendit sa pacotille huit cents piastres : quelques fourrures de la première qualité, & qui étoient propres & bien conservées, se vendirent cent vingt piastres chacune. Je suis persuadé que la *Résolution* & la *Découverte* ne tirèrent pas de leurs fourrures moins de deux mille livres sterling en marchandises ou en espèces; & c'étoit une opinion reçue parmi nous, que les deux tiers des peaux embarquées à la côte d'*Amérique*, s'étoient gâtées, ou usées, ou avoient été vendues au *Kamtchatka*. J'ajouterai que nous rassemblâmes d'abord ces fourrures, sans avoir aucune idée de leur valeur réelle; que la plupart avoient été portées par les Indiens, qui nous les céderent; que nous les conservâmes ensuite avec peu de soin; qu'elles nous tinrent souvent lieu de couvertures de lit; que nous les employâmes à d'autres usages, durant notre campagne au Nord, & que vraisemblablement nous ne les vendîmes pas à la *Chine* ce qu'elles valoient : d'où il résulte qu'une expédition à la côte d'*Amérique*, entreprise dans des vues de commerce, procureroit des avantages bien dignes de l'attention du Public.

» Le désir que montrèrent nos Matelots de

Tome XXIII.

Pp

1779.  
Décemb.

1779.  
Décemb.

retourner à la *riviere de Cook*, & de faire leur fortune avec une autre cargaison de peaux, parvint à un degré de fureur qui alla presque jusqu'à la révolte; & je dois avouer que je goûtois ce projet dont l'exécution, en nous donnant des moyens de reconnoître l'Archipel du *Japon* & la côte septentrionale de la *Chine*, auroit réparé les omissions de notre dernière campagne: au reste, je jugeai que notre Compagnie des *Indes*, pourroit toujours remplir ce dernier objet avec succès, non-seulement sans dépense, mais avec l'espoir d'un bénéfice considérable.

» La vente de nos peaux de loutre avoit changé d'une manière très-bizarre, les habits de nos équipages. Les jeunes Officiers & les Matelots étoient couverts de guenilles, lorsque nous arrivâmes dans le *Typa*: notre expédition excédant déjà d'une année le temps que nous avions compté demeurer en mer, tous nos habits Européens étoient usés depuis long-temps, ou rapetassés avec des morceaux de fourrures, ou des ouvrages des diverses peuplades que nous avions rencontrées sur notre route; nous y ajoutâmes ici des lambeaux de riches étoffes de soie ou de coton de la *Chine*, ce qui produisit une autre bigarrure.

30. » M. Lanyon arriva le 30, avec les munitions & les vivres, qui furent répartis sur les deux

vaisseau  
par le  
ancré de  
qui nous

» Tan  
montra  
établi à  
le Cam  
élevé,  
dans la  
bragé pa  
& magn  
adjacent

» Le  
tion dési  
recherch  
celle du  
nouvelle  
qu'ils éto  
désir de  
à la Côt

» Du  
nous pa  
seaux,  
& la bra  
Chinois  
vouloie  
rion.

vaiffeaux. Le lendemain , d'après un marché fait par le Capitaine Gore , j'envoyai la maîtresse ancre de la *Découverte* à un navire d'*Inde en Inde*, qui nous donna des canons en échange.

1779.  
Décemb.

» Tandis que nous mouillions au *Typa*, on me montra dans le jardin d'un de nos Compatriotes établi à *Macao*, le rocher sous lequel on dit que le Camoens composa sa lusiade. C'est un arceau élevé , qui forme l'entrée d'une grotte creusée dans la colline, située par-derrière; il est ombragé par de grands arbres; il domine sur une vaste & magnifique étendue de mer, & sur les îles adjacentes.

» Le 11 Janvier, deux Matelots de la *Résolution* désertèrent avec un canot à six rames : des recherches très - suivies durant cette journée & celle du lendemain, ne nous en apprirent aucune nouvelle, & nous n'avons jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus : nous supposâmes que le désir de faire fortune, en retournant aux îles & à la Côte d'*Amérique*, les avoit séduits.

1780.  
11 Janv.

» Durant notre mouillage au *Typa*, on ne nous parla point de lever des droits sur nos vaiffeaux, & l'on peut en conclure que la fermeté & la bravoure du Lord Anson ont empêché les Chinois d'insister de nouveau sur ce point, qu'ils vouloient établir lors de la relâche du *Centurion*.

1780.  
Janvier.  
12.

» Nous démarrâmes, le 12 Janvier 1780, & nous mîmes en batterie nos canons qui, sur mon vaisseau, étoient au nombre de dix : nous y ajoutâmes quatre nouveaux sabords, & je pouvois tirer sept coups à chaque bordée. Le Capitaine Gore, au lieu de douze, en portoit seize ; nous avons établi une forte barricade autour des œuvres-mortes de la *Résolution* & de la *Découverte*, & nous avons pris d'autres précautions pour en imposer le plus qu'il seroit possible.

» Nous jugeâmes qu'il convenoit de nous occuper de ces moyens de défense : nous avons cependant lieu de croire que la générosité de nos ennemis les rendroit superflus. Les papiers publics arrivés en dernier lieu d'*Angleterre*, à *Canton*, annonçoient qu'on avoit trouvé à bord de tous les vaisseaux de guerre François, pris en *Europe*, des ordres aux Capitaines, de laisser passer les vaisseaux de M. Cook. On nous dit aussi que le Congrès Américain avoit donné les mêmes ordres aux Officiers de sa Marine. Des lettres particulieres adressées à plusieurs des Subrécargues confirmant cette nouvelle, le Capitaine Gore crut devoir répondre à l'exception généreuse établie en notre faveur ; il résolut de n'attaquer aucun des navires ou vaisseaux qu'il pourroit rencontrer, & de garder la neutralité la plus stricte jusqu'à son arrivée en *Angleterre* «.

La R  
10 à P

Relâche

» D  
Gore ti  
Naturel  
rer sur  
succès.

de bonn  
avoit de  
ici. Un  
dinée, r

*Découve*  
d'affour

» Qu  
aucun c  
montré  
dre à te  
tout de  
fournir.

compag  
force, r  
conduir  
oriental

La *Résolution* & la *Découverte* mouillèrent le 20 à *Pulo Condore*,

1780.

20.

*Relâche à Pulo Condore ; & Remarques sur cette Isle.*

» DÈS que nous fûmes à l'ancre, le Capitaine Gore tira un coup de canon, afin d'instruire les Naturels du pays de notre arrivée, & de les attirer sur la greve ; mais cet expédient n'eut aucun succès. Des Détachemens débarquerent, le 21, de bonne heure, pour couper du bois, objet qui avoit déterminé notre Commandant à relâcher ici. Un coup de vent subit survenu dans l'après-dînée, rompit le câble de l'ancre de toue de la *Découverte*, & m'obligea d'amarrer avec l'ancre d'affourche.

21.

» Quoiqu'on eut tiré un second coup de canon, aucun des Naturels du pays ne s'étoit encore montré : le Capitaine Gore crut devoir descendre à terre, & les aller chercher, afin d'acheter tout de suite les provisions que l'Isle pouvoit fournir. Il m'ordonna, le 22 au matin, de l'accompagner : le vent soufflant alors de l'Est avec force, nous ne jugeâmes pas qu'il fût prudent de conduire nos canots à la bourgade située au côté oriental de l'Isle, & nous voguâmes autour de la

22.



1780.  
Janvier.

pointe Nord du havre. Nous avons fait environ deux milles, le long de la côte, lorsque nous apperçûmes un chemin qui menoit à un bois, & nous débarquâmes : ayant quitté M. Gore, je pris avec moi un *Midshipman* & quatre Matelots armés, & je suivis le sentier qui sembloit couper l'Isle. Nous traversâmes une forêt épaisse, & nous remontâmes une colline escarpée, l'espace d'un mille, & ayant traversé de l'autre côté, un bois, à-peu-près de la même étendue, nous arrivâmes sur des terrains plats, ouverts & sablonneux, entre-mêlés de champs de riz & de tabac, & de bocages de choux palmistes & de cocotiers : nous découvrîmes ici deux huttes placées au bord du bois, vers lesquelles nous marchâmes, & avant de les atteindre, nous vîmes deux hommes qui s'enfuirent au même instant, malgré tous nos gestes de paix & d'amitié.

» Du moment où j'atteignis les huttes, j'y entrai seul, & j'ordonnai à ma petite troupe de se tenir en-déhors, afin que la vue de nos armes n'épouvantât pas les Habitans. Je trouvai dans une des cabanes, un vieillard qui étoit très-éffrayé, & qui se dispoit à prendre la fuite avec ce qu'il pourroit emporter de plus précieux ; mais je parvins tellement à dissiper ses craintes, qu'il sortit, & qu'il cria à ses deux Compatriotes de revenir. Nous fûmes bientôt de bonne intelli-

gence. C  
de piastr  
troupeau  
en grand  
ferent au  
descende  
bourgade  
fourniroi  
besoin. L  
étant rev  
des deux  
qu'il se se  
remarqui  
du bois,  
nous; ces  
agitoient  
des beug  
jusqu'au  
en batail  
avertit q  
changer  
les bois  
irrités,  
lut bien  
hommes  
surpris d  
garçons  
eûmes e

gence. Quelques signes, & sur-tout une poignée de piaſtres que je lui préſentai, en montrant un troupeau de buffles, & des volailles qui rôdoient en grand nombre autour des huttes, ne lui laiſſerent aucun doute ſur le véritable objet de notre deſcente. Il m'indiqua le lieu où étoit ſituée la bourgade, & il me fit comprendre qu'on m'y fourniroit toutes les choſes dont nous avions beſoin. Les jeunes gens qui avoient pris la fuite étant revenus, le vieux Inſulaire enjoignit à l'un des deux, de nous conduire à la bourgade, dès qu'il ſe ſeroit débarrassé d'un obſtacle que nous ne remarquions pas. A l'inſtant où nous étions ſortis du bois, un troupeau de buffles étoit accouru vers nous; ces animaux, au nombre au moins de vingt, agitoient leur tête, reniſſoient l'air, & pouſſoient des beuglemens horribles : ils nous avoient ſuivis juſqu'aux huttes, & ils eurent l'air de ſe ranger en bataille, à peu de diſtance. Le Vieillard nous avertit qu'il ſeroit très-dangereux pour nous de changer de place, avant qu'on les eût chaffés dans les bois; mais nos figures les avoient tellement irrités, qu'on eut beaucoup de peine, & qu'il falloit bien du temps pour les écarter. Les deux hommes n'ayant pu en venir à bout, nous fîmes ſurpris de les voir appeler à leurs ſecours de petits garçons, qui écarterent bientôt les buffles. Nous eûmes enſuite occaſion d'observer qu'on emploie

---

1780.  
Janvier.

1780.  
Janvier.

toujours de petits garçons pour conduire & affir-  
jettir ces animaux : ils les affujettissent en passant  
une corde dans un trou qui perce les narines du  
buffle ; ils les frappent & ils les dirigent impu-  
nément, tandis que les hommes faits n'osent pas  
en approcher. Quand on nous eut délivré des  
buffles , on nous conduisit à la bourgade , éloignée  
d'un mille ; le chemin étoit tracé au milieu d'un  
sable blanc très-profond. Elle est située près de la  
mer, au fond d'une Baie retirée , qui doit contenir  
une rade sûre durant les mouffons Sud-Ouest.

» Vingt ou trente maisons bâties les unes près  
des autres, composent cette bourgade : il y en  
a six ou sept de plus , dispersées autour de la  
greve. Le toit, les deux extrémités, & le flanc  
qui regarde l'intérieur du pays, sont des roseaux,  
disposés d'une maniere agréable ; le côté qui est  
en face de l'Océan, est absolument ouvert ; mais au  
moyen d'une sorte d'écran de bambous, les Insu-  
laires peuvent y admettre, ou en écarter la quantité  
de jour & d'air qu'ils désirent. Nous remarquâmes  
aussi d'autres grands paravens ou cloisons, à l'aide  
desquels ils font plusieurs pieces séparées, de la  
seule chambre qui forme l'habitation.

» On nous mena à la maison la plus étendue  
de la bourgade : elle appartenoit au Chef, ou  
pour me servir du terme qu'emploient les Natu-  
rels, au Capitaine. Elle offroit à chacune de ses

extrémité  
feu séparé  
deux côtés  
vens, co  
d'ailleurs  
cinq pied  
sur toute  
deux bou  
chinoises  
femmes d  
pria honn  
tes, & c

» A l'a  
qui se tro  
comprene  
qui paroi  
compagn  
répondre  
que le C  
reviendro  
acheter s  
de ce dél  
gade, &  
restes d'  
1702 (a

(a) Les  
la Factorer

extrémités, une chambre qu'une cloison de ro-  
seau séparoit de l'espace du milieu, ouvert aux  
deux côtés; cette chambre étoit garnie de para-  
vens, comme les autres habitations : elle avoit  
d'ailleurs un auvent qui s'avançoit de quatre ou  
cinq pieds au-delà du toit, & qui se prolongeoit  
sur toute la longueur des côtés. On voyoit aux  
deux bouts de la piece du milieu, des peintures  
chinoises, qui représentoient des hommes & des  
femmes dans des attitudes bouffonnes : on nous  
pria honnêtement de nous y asseoir sur des nat-  
tes, & on nous présenta du bétel.

» A l'aide de mon argent, & des divers objets  
qui se trouvoient sous nos yeux, je fis assez bien  
comprendre l'objet de ma mission, à un homme  
qui paroissoit être le principal personnage de la  
compagnie, & de son côté, il ne tarda pas à  
répondre, d'une maniere intelligible pour moi,  
que le Chef ou Capitaine étoit absent, mais qu'il  
reviendrait bientôt, & que je ne pouvois rien  
acheter sans son aveu. Voulant tirer quelque parti  
de ce délai, nous nous promenâmes dans la bour-  
gade, & nous n'oubliâmes pas de chercher les  
restes d'un Fort bâti par nos Compatriotes, en  
1702 (a), près de l'endroit où nous étions.

---

(a) Les Anglois s'établirent à *Pulo Condore* en 1702, lorsque  
la Factorerie de *Chusan*, sur la côte de la *Chine*, fut détruite :

1780.  
Janvier.

1780.  
Janvier.

» De retour à la maison du Capitaine, nous eûmes le chagrin de voir qu'il n'étoit pas encore arrivé : nous en fûmes d'autant plus affligés, que l'heure fixée par le Capitaine Gore, pour notre retour au canot, approchoit. Les Naturels nous engageoient à prolonger notre séjour : ils nous proposèrent de passer la nuit à la bourgade, & ils nous offrirent sur cela, toutes les commodités qui dépendroient d'eux. J'avois remarqué avant notre promenade, & je le remarquai davantage à notre retour, que mon interlocuteur se retirait souvent à une des chambres de l'extrémité de la grande maison; qu'il y demouroit quelques minutes, & qu'il venoit ensuite répondre à mes questions: je soupçonnai que le Capitaine y étoit, & qu'il ne vouloit pas se montrer. J'en doutai moins encore, lorsque j'entrepris de pénétrer

---

ils y amenèrent quelques Soldats Macassars, qui travaillèrent à la construction d'un Fort; mais la Présidence n'ayant pas rempli ses promesses à l'égard de ces Soldats, ils épierent une occasion favorable; & , durant la nuit, ils massacrèrent les Anglois du Fort : ceux qui étoient en-dehors, frappés du bruit qu'entraînerent ces meurtres, gagnèrent leurs bateaux; ils manquèrent eux-mêmes de périr, & après avoir souffert beaucoup de la fatigue, de la faim & de la soif, ils se réfugièrent sur les domaines de *Johore*, où ils furent reçus avec beaucoup d'humanité. Quelques-uns d'entre eux allèrent ensuite former un établissement à *Benjar-Massean*, sur l'Isle de *Bornéo*.

Voyez *Est India directory*, pag. 86.

dans cette  
parut clair  
fondés, c  
partir, l'I  
venues, f  
à la main,  
d'y lire u  
donné par  
d'*Adran*,  
&c. &c.

» Je re  
étions les  
que nous  
vaisseau,  
nous partî  
passé, mai  
le billet é  
présenter  
acceptâme  
revînmes p  
Le Capitai  
notre cou  
temps fixé  
des, & i  
s'étoit occ  
absence;  
de choux  
Nous don

dans cette chambre & qu'on m'arrêta. Enfin il parut clairement que mes soupçons étoient bien fondés, car tandis que nous nous disposions à partir, l'Insulaire qui avoit fait tant d'allées & de venues, sortit de cette chambre, avec un papier à la main, qu'il me donna, & je fus très-surpris d'y lire une espee de certificat en françois, donné par PIERRE-JOSEPH-GEORGE, Evêque d'*Adran*, Vicaire Apostolique de *Cochinchine*, &c. &c.

» Je rendis le papier, en protestant que nous étions les bons amis du Mandarin; & j'ajoutai que nous espérions avoir le plaisir de le voir au vaisseau, afin de le convaincre de cette vérité: nous partîmes alors assez contents de ce qui s'étoit passé, mais formant beaucoup de conjectures sur le billet écrit en françois. Trois des Insulaires se présentèrent pour nous servir de guides; nous acceptâmes volontiers leurs services, & nous revînmes par la route que nous avions déjà faite. Le Capitaine Gore fut charmé de notre retour: notre course ayant duré une heure par-delà le temps fixé, il commençoit à avoir des inquiétudes, & il se dispoisoit à courir après nous. Il s'étoit occupé d'une maniere utile, durant notre absence; sa petite troupe avoit rempli le canot de choux palmistes, qui abondent dans cette Baie. Nous donnâmes à chacun de nos guides, une

1780.  
Janvier.

availlerent  
pas rempli  
de occasion  
Anglois du  
qu'entraî-  
nanquerent  
oup de la  
nt sur les  
ep d'huma-  
er un éta-

1780.  
Janvier.

piastre de récompense, & cette petite somme les rendit très-heureux; nous les chargeâmes aussi d'une bouteille de rum pour le Mandarin. L'un d'eux consentit à venir à bord.

» Nous arrivâmes aux vaisseaux à deux heures après midi, & plusieurs de nos chasseurs revinrent des bois; ils rapportèrent peu de gibier: ils avoient cependant vu un grand nombre d'oiseaux & de quadrupèdes, quelques-uns desquels seront indiqués plus bas.

» Un *pros* monté par six hommes, partit de l'extrémité supérieure du havre, & rama vers les vaisseaux, à cinq heures du soir: un homme d'un maintien décent, & d'une physionomie agréable, se présenta au Capitaine Gore d'une manière aisée & polie, & nous en conclûmes qu'il avoit vécu ailleurs que dans cette Isle. Il apportoit encore le billet écrit en françois, dont j'ai parlé plus haut, & il nous apprit qu'il étoit le Mandarin indiqué dans ce papier. Il dit quelques mots Portugais; mais personne de nos équipages ne sachant cette langue, nous fûmes obligés d'avoir recours à un Noir qui se trouvoit sur notre bord, & qui parloit le Malais, langue générale de ces Insulaires.

» Après quelques questions de notre part, il nous déclara qu'il étoit Chrétien, & qu'il avoit été baptisé sous le nom de Luc; qu'on l'avoit

fait partir  
de la *Coch*  
il attendoit  
çois qu'il  
la *Cochinch*  
Nous l'ave  
çois, mais  
ne savoit  
guerre: il  
dre que l'  
Pilote aux  
avec le p  
pays qu'ils  
papier qu  
cachetée  
» Capitain  
» relâcher  
bord qu'e  
en particu  
sée à tous  
nous exh  
chet, &  
qui avoit  
à peu p  
» centes  
» qu'un v  
» nous  
» à *Pulo*

fait partir au mois d'Août de *Sai-gon*, Capitale de la *Cochinchine*, & que depuis cette époque, il attendoit à *Pulo Condore*, des vaisseaux François qu'il devoit conduire dans un bon port de la *Cochinchine*, éloigné d'un jour de navigation. Nous l'avertîmes que nous n'étions point François, mais Anglois, & nous lui demandâmes s'il ne favoit pas que ces deux Nations étoient en guerre : il répondit que oui, & il nous fit entendre que l'objet de sa mission, étoit de servir de Pilote aux vaisseaux qui voudroient commercer avec le peuple de la *Cochinchine*, de quelque pays qu'ils fussent. Il nous montra alors un autre papier qu'il nous pria de lire : c'étoit une lettre cachetée & dont voici la suscription : » Aux Capitaines de tous les vaisseaux Européens qui relâcheront à *Condore* ». Nous craignîmes d'abord qu'elle ne fût destinée aux vaisseaux François en particulier ; mais comme elle paroissoit adressée à tous les Capitaines Européens, & que Luc nous exhortoit à la lire, nous rompîmes le cachet, & nous la trouvâmes écrite par l'Evêque qui avoit signé le certificat. Elle étoit conçue à-peu-près en ces termes : » Des nouvelles récentes d'Europe, nous donnant lieu d'espérer qu'un vaisseau arrivera bientôt à la *Cochinchine*, nous avons déterminé la Cour à envoyer à *Pulo Condore*, le Mandarin, porteur de

1780.  
Janvier.



1780.  
Janvier.

» cette lettre, pour y attendre l'arrivée du bâti-  
 » ment. Si ce vaisseau y relâche en effet, le Ca-  
 » pitaine peut nous instruire de son arrivée par  
 » le porteur, ou se fier au Mandarin qui le con-  
 » duira dans un port de la *Cochinchine* bien abrité,  
 » & éloigné de *Condore* d'un seul jour de navi-  
 » gation. S'il veut demeurer à *Condore* jusqu'au  
 » retour de l'Expès, on lui enverra des inter-  
 » pretes, & tous les secours qu'il aura deman-  
 » dés. Le Capitaine doit sentir qu'il seroit inutile  
 » d'entrer dans de plus grands détails. Elle avoit  
 la même date que le certificat, & nous le rendî-  
 mes à Luc, sans en prendre de copie.

» Cette lettre & la conversation du Mandarin, nous firent penser que Luc attendoit un vaisseau François; nous vîmes en même temps qu'il seroit bien aise de ne pas perdre le fruit de sa mission, & qu'il ne se refuseroit pas à nous servir de Pilote. Nous ne pûmes découvrir le but & les vues des vaisseaux qu'il attendoit pour la *Cochinchine*: il est vrai que le Negre qui nous servoit d'interprete, n'avoit aucune intelligence, & d'après des données si peu sûres, je craindrois de tromper le Lecteur, si je lui exposois mes conjectures sur l'objet du séjour de Luc dans cette Isle. Au reste, il ajouta que les vaisseaux François pouvoient avoir mouillé à *Tirnon*, & fait voile de là pour la *Cochinchine*: n'en ayant point eu de nouvel-

les, il étoit  
 sa conjecture

» Le Capitaine  
 visions qu'il  
 qu'il avoit  
 service; ces  
 ces quatre  
 quatre o  
 cevant qu  
 pareille f  
 plus cher  
 nous les  
 ou huit p

» Les b  
 envoyés à  
 ils devoie  
 avions de  
 obligés d  
 la journé  
 qui est à  
 ment fut  
 si fort, f  
 tions eut  
 buffle: l  
 à leur re  
 la fureur  
 loir en e  
 manière.

les, il étoit à-peu-près persuadé de la justesse de sa conjecture.

1780.  
Janvier.

» Le Capitaine Gore s'informa ensuite des provisions que l'Isle pouvoit nous fournir. Luc dit qu'il avoit deux buffles, & qu'ils étoient à notre service ; que nous trouverions une multitude de ces quadrupedes, & qu'on nous les vendroit quatre ou cinq piastres chacun ; mais s'apercevant que M. Gore jugeoit très-modique une pareille somme & qu'il les payeroit volontiers plus cher, il finit par nous observer qu'on ne nous les céderoit peut-être pas à moins de sept ou huit piastres.

» Les bateaux plats des deux vaisseaux furent envoyés à la bourgade, le 23, dès le grand matin : ils devoient ramener à bord les buffles que nous avions donné ordre d'acheter ; mais ils furent obligés d'attendre la mer haute, seule époque de la journée où ils pussent traverser l'ouverture, qui est à l'entrée du havre. Quand le Détachement fut près de la bourgade, il trouva le ressac si fort, sur la greve, que chacune des embarcations eut une peine extrême à ramener le soir un buffle : les Officiers chargés de ce service, dirent à leur retour, que vu la violence du ressac & la fureur des buffles, il eût été dangereux de vouloir en embarquer un plus grand nombre de cette manière. Nous en avions acheté huit, & nous ne

23.

1780.  
Janvier.

savions alors comment les amener aux vaisseaux. Nous ne pouvions en tuer que ce qu'il en falloit pour notre consommation journaliere ; car, dans ce climat, la viande ne se garde pas jusqu'au lendemain. Après avoir délibéré avec Luc sur ce point, nous décidâmes que les six autres seroient amenés à travers les bois & la colline, jusqu'à la Baie où nous avions débarqué la veille, le Capitaine Gore & moi, & où le reffac est moins impétueux, parce qu'elle est à l'abri du vent. Ce plan fut exécuté ; mais les buffles étoient si intraitables, & d'une force si prodigieuse, que leur voyage & leur embarquement furent très-long & très-difficiles. Pour les mener, on passa des cordes dans le trou de leurs narines, & autour de leurs cornes ; mais l'aspect de nos gens les ayant irrités de nouveau, ils devinrent si terribles, qu'ils renverserent les arbres, auxquels nous fûmes obligés souvent de les attacher. D'autres fois, ils déchirerent le cartilage de leurs narines, & ils s'échapperent. Nos Matelots auroient essayé vainement de les rattraper, sans le secours de quelques petits garçons qui vinrent à bout d'approcher de ces animaux, & qui avec des caresses, ne tarderent pas à apaiser leur fureur. Lorsqu'enfin les buffles furent arrivés sur la greve, le secours des petits garçons fut encore indispensable ; ils entrelacerent de cordes les jambes de ces animaux,

animaux  
par terr  
canots.  
même  
vant de  
singulier  
à bord,  
dai lon  
jouoien  
si forte  
pesoien  
précieu  
mais un  
buffles,

» L'e  
que le  
regrette  
avoit d  
d'une e  
avoient  
de cett  
de la S  
plém  
abrégé.  
de la p  
une gr  
conde  
qu'on

To

animaux, & ils vinrent à bout de les renverser par terre ; nous pûmes alors les traîner dans les canots. On a lieu de s'étonner de la douceur, & même de l'affection que montrent les buffles devant de petits enfans ; mais ce qui n'est pas moins singulier, ils n'eurent pas été vingt-quatre heures à bord, qu'ils devinrent très-appriivoisés. Je gardai long-temps un mâle & une femelle, & ils jouoient avec les Matelots : croyant qu'une race si forte & si grosse, & dont quelques individus pesoient sept quintaux, seroit une acquisition précieuse, je voulois les conduire en *Angleterre* ; mais une blessure incurable que reçut l'un de ces buffles, vint s'opposer à mes vues.

» L'embarquement des buffles ne fut terminé que le 28 : au reste, nous n'eûmes pas lieu de regretter le temps qu'employa ce service ; car on avoit découvert, dans l'intervalle, deux puits d'une excellente eau douce, & des Détachemens avoient rempli quelques futailles, & fait du bois : de cette maniere, notre séjour dans le Détroit de la *Sonde*, où nous voulions embarquer un supplément de ces deux articles, alloit se trouver abrégé. Une division des Matelots s'occupa aussi de la pêche, à l'entrée du havre, & elle y prit une grande quantité de bons poissons : une seconde division coupoit des choux palmistes, qu'on faisoit cuire, & qu'on servoit avec la

viande. Nous n'avions pu obtenir que très-peu de cordages à *Macao*, & il falloit travailler constamment à la réparation de nos agrès.

1780.  
Janvier.

» *Pulo Condore* est élevée & montueuse, & environnée de plusieurs Isles plus petites, dont quelques-unes se trouvent à moins d'un mille, & d'autres à deux milles de distance. Son nom vient de deux mots, *matays*, *pulo*, qui signifie une isle, & *condore*, une calebasse, production très-abondante sur cette terre. Elle a la forme d'un croissant, qui se prolonge à environ huit milles au Nord-Est de la pointe la plus méridionale; mais sa largeur n'est nulle part de plus de deux milles.

» La richesse de cette Isle, relativement aux productions animales & végétales, s'est fort accrue depuis le Voyage de Dampierre. Cet Ecrivain, & le Compilateur de l'*East India Directory*, n'indiquent d'autres quadrupèdes, que des cochons, qu'ils disent même très-rares, des lézards & des *guanoes*. Le *Directory* observe, d'après le témoignage de M. Dedier, Ingénieur François, qui examina l'Isle en 1720, qu'aucun des fruits & aucune des plantes comestibles, si communs dans les autres parties de l'*Inde*, ne se trouvent ici, à l'exception des melons d'eau, de quelques patates, de petites gourdes, des ciboules, & d'une petite espèce de fève noire. Il y a maintenant

des buffle  
nous dit  
nous ach  
cochons  
rels nous  
vivoient  
Chasseur  
vu, dans  
le forêt  
d'écureui  
beaucoup  
mes une  
& une se  
& blanch  
reuil vol  
membran  
ve-fouris  
chaque co  
jambes, r  
voler affe  
étoient e  
pas que p  
ou bien u  
Dampierre  
» Qua  
Condore s

(a) Dan

des buffles, & nous jugeâmes même, sur ce qu'on nous dit, qu'il y en a des troupeaux nombreux : nous achetâmes, des Naturels du pays, des cochons très-gras, de race chinoise. Les Naturels nous en apportèrent trois ou quatre, qui ne vivoient pas dans un état de domesticité, & nos Chasseurs nous apprirent qu'ils avoient souvent vu, dans les bois, les traces de ces animaux : les forêts sont d'ailleurs remplies de singes & d'écureuils, mais si sauvages, que nous eûmes beaucoup de peine à les tirer. Nous distinguâmes une espece d'écureuil, d'un joli noir lustré, & une seconde, qui offroit des rayures brunes & blanches : on donne à celle-ci, le nom d'écureuil volant, parce qu'elle est pourvue d'une membrane fine, qui ressemble à l'aile d'une chauve-souris, qui se prolonge du cou aux cuisses, de chaque côté du ventre, & qui, s'étendant sur les jambes, se déploie, & permet à ces animaux de voler assez loin, d'un arbre à l'autre. Les lézards étoient en grande abondance ; mais je ne sache pas que personne des Equipages ait vu le *guano*, ou bien un autre quadrupede plus gros qui, selon Dampierre (a), ressemble au *guano*.

» Quant aux productions végétales dont *Pulo Condore* s'est enrichie depuis le Voyage de ce Na-

---

(a) Dampierre, *Vol. I, pag. 392.*

1780.  
Janvier.

vigateur , j'ai déjà indiqué les champs de riz que nous traversâmes; nous y trouvâmes d'ailleurs des bananes, différentes especes de courge, des noix de coco, des oranges, des shaddecks, & des grenades; mais, excepté les bananes & les shaddecks, les fruits n'étoient pas abondans.

» D'après ce que j'ai déjà dit de l'Evêque d'*Adran*; il est vraisemblable que les François ont introduit ces cultures dans l'Isle, afin que leurs vaisseaux destinés pour *Cambaye*, ou la *Cochinchine*, y embarquent des rafraichissemens. S'ils ont eu autrefois, ou s'ils ont aujourd'hui le projet de faire des établissemens sur ces parages, *Pulo Condore* est, à coup sûr, bien propre à cet objet, & même c'est d'où ils pourront nuire davantage à leurs ennemis, en temps de guerre.

» Nos Chasseurs tuerent fort peu de gibier au vol, quoiqu'il y en eût beaucoup dans les bois: un de nos Officiers rapporta cependant une poule sauvage, & ceux qui chasserent, dirent, à leur retour, qu'ils avoient entendu de toutes parts des cris de coq: ils les comparoient à ceux du coq ordinaire; mais ils les avoient trouvés un peu plus grêles. Ils avoient apperçu plusieurs de ces coqs en l'air; mais ils leur parurent extrêmement sauvages: la poule dont je viens de parler étoit tachetée & de la même forme, mais un peu moins grosse qu'un poulet parvenu à toute sa croissance. M. Sonnerat a fait une lon-

gue. diff.  
le pren  
utile; &  
pierre r

» Le  
colline  
riées de  
rent dep  
Nous re  
pierre a  
n'en vi  
qu'il dé

» Les  
& de la  
lation  
leur tei  
d'une f  
avons p

» No  
vier; &  
notre d  
les Cap  
le Capi  
assez co  
une lun  
d'offrir  
moigna

gue dissertation, afin de montrer qu'il a indiqué le premier la patrie de cet oiseau, si j'ose & si utile; & il dit, fort mal-à-propos, que Dampierre ne l'a pas rencontré ici.

1780.  
Janvier.

» Le terrain des environs du havre, est une colline élevée & continue, que des especes variées de grands arbres, d'une belle forme, décorent depuis le sommet, jusqu'aux bords de la mer. Nous remarquâmes entre autres, celui que Dampierre appelle l'arbre à goudron (a); mais nous n'en vîmes point de percés selon la méthode qu'il décrit.

» Les Habitans sont des réfugiés de *Cambaye* & de la *Cochinchine*, & ils forment une population peu considérable: leur taille est petite, leur teint fort basané, & ils paroissent foibles & d'une santé mal-saine; mais, autant que nous avons pu en juger, leur caractère a de la douceur.

» Notre relâche se prolongea jusqu'au 28 Janvier; & le Mandarin nous demanda, lors de notre départ, une lettre de recommandation pour les Capitaines des vaisseaux qui mouilleroient ici: le Capitaine Gore la lui donna avec un présent assez considérable. Il lui donna aussi une lettre & une lunette pour l'Evêque d'*Adran*: il le pria d'offrir à l'Evêque, cette lunette, comme un témoignage de notre reconnoissance.

28.

---

(a) Dampierre, Vol. I, pag. 320.



» Le *Navire de Pulo Condore* gît par 8<sup>d</sup> 40' de latitude Nord. Sa longitude, est de 106<sup>d</sup> 18' 46" Est «.

La traversée de *Pulo Condore* en *Angleterre* ne pouvant guere offrir que des détails déjà connus, nous nous bornerons à dire que les deux

12 Fév. vaisseaux mouillèrent le 12 Février à l'Isle du *Prince*, après avoir mouillé sur la côte de *Cra-*

12 Avril. *catoa*. Ils arriverent le 12 Avril au Cap de *Bonne-*

9 Mai. *Espérance*. Ils en partirent le 9 Mai; ils jeterent

22 Août. l'ancre le 22 Août à *Stromness*, & ils furent de

4 Octob. retour à *Lenore*, le 4 Octobre 1780, après une absence de quatre ans deux mois vingt-deux jours.

» Lorsque je quittai la *Découverte* à *Stromness*, dit le Capitaine King, j'eus la satisfaction de laisser tout l'Equipage en parfaite santé. La *Résolution* n'avoit pas plus de deux ou trois convalescens, dont un seul se trouvoit incapable de faire le service. La maladie, dans le cours du Voyage, n'avoit enlevé, à ce vaisseau, que cinq hommes, dont trois étoient d'une santé fort chancelante, au moment de notre départ d'*Angleterre*; la *Découverte* n'en avoit pas perdu un seul. Une observation constante des réglemens de propreté & de santé, établis par M. Cook, fut la principale cause de ce succès singulier; mais malgré notre vigilance, & malgré ces précautions salutaires, nous aurions ressenti à la fin, les funestes effets

des pro  
de les r  
toutes l  
sion. No  
pût servi  
ritures f  
ques- un  
fallut em  
torité &  
& triom

» Nou  
& des t  
aux rem  
abondam  
sion de l  
ge, il n'  
scorbut  
avions r  
pour les  
deux arti  
les trou  
la même  
de fleur  
gruau d'a  
niere d'e  
de fer-bl  
ces chose  
qu'elle n  
maniere

des provisions salées, si nous n'avions eu soin de les remplacer par des nourritures fraîches, <sup>1780.</sup>  
 toutes les fois que nous en trouvâmes l'occa- Octobre.  
 sion. Nos Equipages n'avoient jamais pensé qu'on  
 pût servir, à des hommes, plusieurs des nour-  
 ritures fraîches que nous leur donnâmes; quel-  
 ques-unes étoient fort dégoûtantes, & il nous  
 fallut employer tout à la fois la persuasion, l'au-  
 torité & l'exemple, pour vaincre leurs préjugés,  
 & triompher de leurs dégoûts.

» Nous fîmes un grand usage de la *sourkrout*,  
 & des tablettes de bouillon portatives : quant  
 aux remedes antiscorbutiques, dont nous étions  
 abondamment pourvus, nous n'eûmes pas occa-  
 sion de les employer ; car, durant tout le Voya-  
 ge, il n'y eut pas le plus léger symptôme de  
 scorbut sur l'un ou l'autre des vaisseaux. Nous  
 avions réservé notre drêche & notre houblon,  
 pour les temps de maladie, & en examinant ces  
 deux articles au Cap de *Bonne-Espérance*, nous  
 les trouvâmes entièrement gâtés. On ouvrit, à  
 la même époque, quelques barriques de biscuit,  
 de fleur de farine, de drêche, de pois, de  
 gruau d'avoine, &c. qu'on avoit mis, par ma-  
 niere d'essai, dans de petites caisses doublées  
 de fer-blanc ; & excepté les pois, chacune de  
 ces choses étoit beaucoup mieux conservée,  
 qu'elle ne l'eût été, si on l'eût emballée de la  
 maniere ordinaire.

1779. Octobre. » Je dois observer ici, qu'il est nécessaire de donner une quantité suffisante de quinquina à ceux des vaisseaux de roi qui peuvent être exposés à l'influence des climats mal-sains. Heureusement pour la *Découverte*, un seul homme qui prit la fièvre dans le Détroit de la *Sonde*, eut besoin de ce médicament; car il consumma toute la poudre du *Pérou*, que les Chirugiens embarquent communément pour un bâtiment de la grandeur du nôtre. Si d'autres personnes de l'Equipage eussent été attaquées de fièvres, il est vraisemblable qu'ils seroient morts, faute du remède capable de les soulager.

« Ce qui ne paroitra pas moins étonnant que la bonne fanté des Equipages, durant une expédition si longue, & sur des parages si inconnus, les deux vaisseaux ne furent jamais séparés vingt-quatre heures, que deux fois: la première séparation fut produite par un accident qui arriva à la *Découverte*, en travers de la côte d'*Owhyhee*, & la seconde, par les brumes que nous éprouvâmes à l'entrée de la Baie d'*Awatska*. Il est impossible de donner une preuve plus forte de l'adresse & de la vigilance de nos Officiers subalternes, auxquels on doit presque entièrement ce succès ».

OK:

cessaire de  
quinqua à  
être expo-  
. Heureu-  
omme qui  
Gonde, eut  
mma toute  
ens embar-  
ment de la  
nes de l'E-  
res, il est  
, faute du

onnant que  
t une expé-  
i inconnus,  
parés vingt-  
miere sépa-  
qui arriva à  
d'Owhyhee,  
nous éprou-  
tska. Il est  
us forte de  
iciers subal-  
ièrement ce

I.

